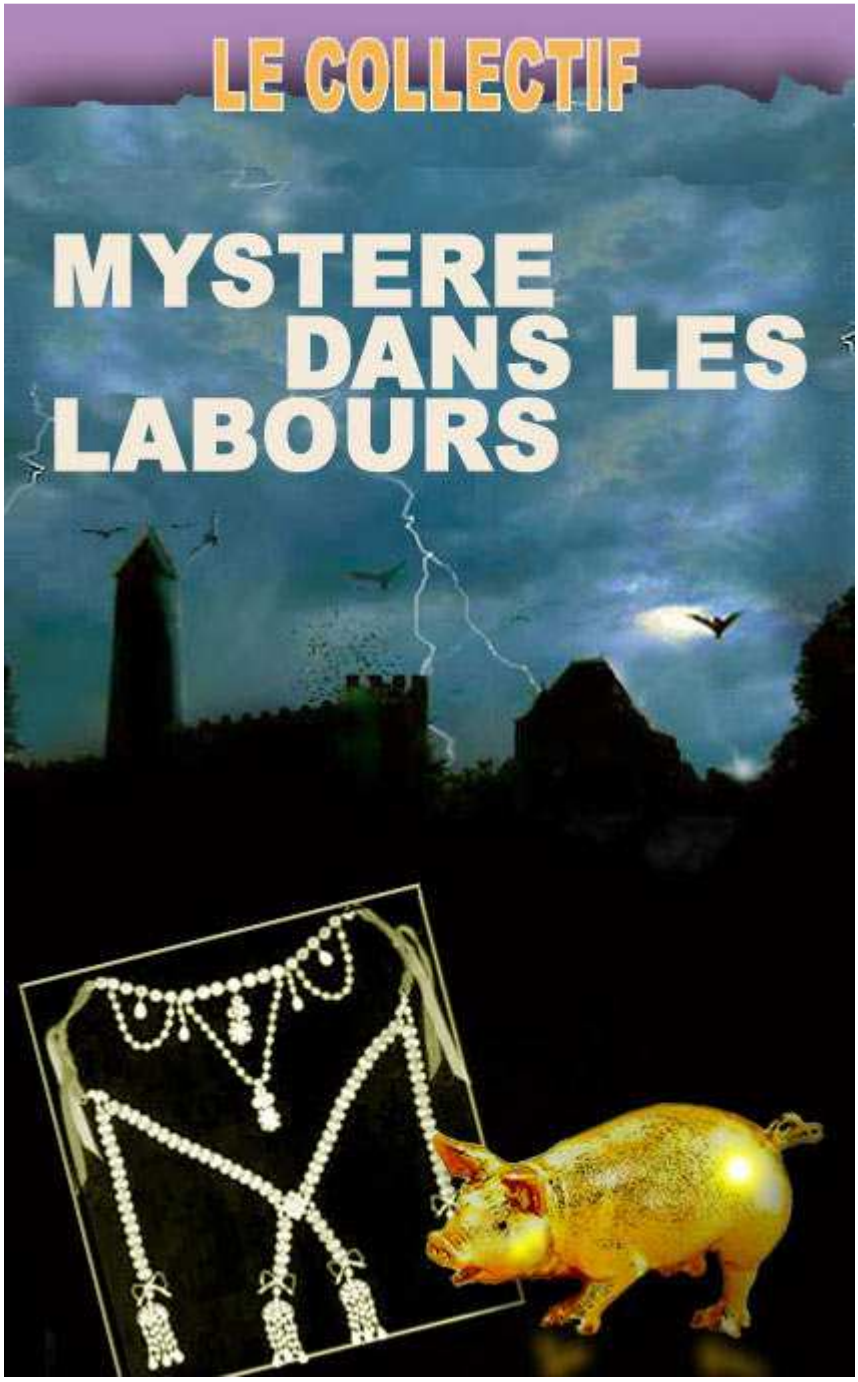

LE COLLECTIF
MYSTERE DANS LES LABOURS

Mystère dans les Labours

est un «roman à 1000 mains» qui a été rédigé par des Internautes Cisteurs sur le forum Divertissement de Newforez entre octobre 2007 et septembre 2008.

Ce genre d'exercice aboutit rarement à quelque chose de cohérent. En fait, lorsqu'il dépasse quelques dizaines de pages, il n'aboutit jamais ! Or, Mystère dans les Labours - qui représente pourtant 580 pages (en format Word corps 12) - de ce point de vue, est l'exception qui confirme la règle. C'est une réussite parce que les différents auteurs de ce texte ont maintenu leurs délires narratifs dans le cadre académique des règles de l'écriture, règles sans lesquelles le trou d'ozone aurait encore augmenté de volume.

Bien sûr, ce texte n'a pas été rédigé par 1000 mains, mais seulement par 28 (chacun des 14 auteurs étant supposé posséder deux mains et un clavier). Nous pourrions évidemment fournir ici la liste des 986 personnes qui ont refusé de participer à son écriture, mais, par charité chrétienne, nous y renonçons. Ces personnes resteront donc engluées pour toute éternité dans un anonymat sordide ; elles souffriront d'aigreurs à l'estomac et ne tutoieront jamais leur député.

En revanche, voici ceux qui ont participé à ce monument, et dont les pseudos demeureront à jamais dans les annales de la littérature : Castafiore, Tioo, Woodpecker, Cocodebe, Christounette, Crevette76, Koool, King, Chamix, Miquet, Locotwister, Sap1, Denis, et David Gille.

Mystère dans les Labours raconte les tribulations des habitants de St Marcelin-sur-Poulaire, petite commune du Poulairois, qui, comme chacun le sait, se situe juste au centre de la région du Grimouillirois. Les Marcepoulairois sont sexistes, misogynes, cyniques, méchants, xénophobes, violents et surtout, ivrognes à un niveau olympique.

AUTEURS

Les Marcepoulairoises, quant à elles, sont la plupart du temps idiotes et lourdement tarées par l'effet conjugué de la consanguinité et de l'alcoolisme. Et, bien sûr, elles sont toutes en surcharge pondérale, sinon ça ne serait pas drôle.

David Gille

CHAPITRE 1

Comme chaque dimanche après-midi (et les autres jours aussi, d'ailleurs), Gaston Chambier et Ernest Pichon étaient installés à leur table habituelle et se livraient à leur sport favori, la levée de coude.

Au-dessus du bar, la télé diffusait une émission de Michel Drucker. L'animateur, comme à son habitude, gloussait derrière sa main aux vannes de ses invités, ponctuant chaque gloussement d'un «*Formidable !*», et signifiant par là au bon peuple qu'il convenait de rire parce que c'était drôle.

Chambier et Pichon étaient bon public, et il s'esclaffaient. Gaston commenta :

- Très forts, Shirley et Dino ! Ils me feront mourir de rire ! Bon, ça ne vaut pas Eric et Ramsy ou Omar et Fred. Mais c'est bien quand même...

A cet instant la porte s'ouvrit à la volée, livrant le passage au fils Moulière, un adolescent boutonneux célèbre dans le pays parce qu'il jouait de l'accordéon dans l'orchestre «Ed Clapier Jr. et ses Céréales Killers».

- M'sieur Chambier ! M'sieur Pichon !... Venez vite, la vieille Courtecuisse, elle est en train de crever. Elle veut vous voir !

- Josy Courtecuisse ? demanda Pichon. *La bonne du curé ?... Qu'est-ce qu'elle a ?*

- Je ne sais pas. Venez vite.

Les deux compères se levèrent et suivirent le gamin. Ils entrèrent dans la maison de Josiane Courtecuisse et se dirigèrent vers la chambre. Les rideaux étaient tirés, et dans la pénombre ils devinèrent une forme allongée. Un pot de chambre se trouvait au pied du lit. Ils le contournèrent avec précaution.

- Josiane ? s'enquit Chambier.

Une petite voix répondit :

- Oui, oui. Venez plus près... Vous avez bien essuyé vos souliers avant d'entrer ?

- Ouais, ouais. Qu'est-ce que tu nous veux ? ronchonna Pichon.

- D'abord, demandez à ce morveux de quitter la pièce. Ce que j'ai à vous dire est confidentiel.

Chambier se tourna vers leur guide :

- Tu as entendu ? Allez, du vent !

Lorsque la porte fut refermée, Josiane Courtecuisse eut une quinte de toux. Puis elle couina :

- Je vais mourir, je le sens...

- Ne dis pas de bêtises, fit Chambier. *Tu es plus résistante qu'une va... qu'un bœuf ! Ce n'est pas un rhume qui va te pousser vers le cimetière, allez ! Tu en a vus d'autres !*

- Cause pas sans savoir, Gaston. Tu es un imbécile, et Ernest aussi. Mais j'ai une confession à vous faire avant de m'en aller.

- Une confession ?

Josiane prit une profonde inspiration :

- Vous vous souvenez, quand vous êtes revenus du service militaire, vous vous étiez saoulés comme des cosaques...

- Ouais. Et alors ?

- Le matin, on vous a retrouvés dans un fossé, avec une plaie à la tête...

- Ben ouais. Et alors ?...

- C'était moi !... Je vous ai assommés tous les deux avec une bûche alors que vous titubiez sur la route !

Pichon porta sa main au sommet du crâne, là où, il y avait plus de soixante ans, s'élevait une magnifique bosse en dôme. Il pensa : «La sale carne ! c'était donc elle !» A haute voix, il répondit :

- Mais ma très chère Josiane, nous ne t'en voulons pas !... Tout ça est oublié ! Pas vrai, Gaston ?

- Pour sûr. On ne va tout de même pas te faire des reproches au moment où tu vas crever, hein ! On n'est pas des bêtes, tout de même !

Pichon demanda :

- Mais pourquoi ?... Pourquoi nous as-tu assommés ?

- Ça, c'est à vous de le trouver ! Vous n'avez qu'à vous creuser le peu de cervelle dont Dieu vous a gratifié dans Son infinie bonté.

Les deux hommes se regardèrent, interloqués.

- Mais bon sang ! s'exclama Pichon. *Comment veux-tu qu'on se rappelle de ça ? C'était il y a soixante ans !*

- Z'avez qu'à réfléchir, lança leur interlocutrice dans un souffle.

Les deux compères prirent congé, non sans que Chambier eut serré la main de leur hôtesse jusqu'à lui arracher un cri de douleur.

Denis

Dehors, ils se regardèrent.

- Tu as une idée de ce qu'on a bien pu lui faire à l'époque ? demanda Pichon.

Woodpecker

- Aucune idée. Peut-être nous en voulait-elle parce qu'on ne l'a jamais draguée... Faut dire qu'elle a toujours été remarquablement moche. Même bourré comme un matelas, je ne l'aurais pas touchée !

- Il y a sûrement une raison. Réfléchissons...

Sap1

Au bout d'un moment, Gaston, au terme d'une profonde réflexion, se manifesta :

- Ernest, y a ben un truc qui me revient...

La choucroute de midi ? Moi aussi, rassure-toi, répondit Ernest. *C'est toujours lourd à digérer ces trucs là...*

- Mais noooonnnnn... Joue pas au plus fin avec moi, Ernest, ça te r'ssemble pas !

- Non... il y a bien la fois où tu lui avais regardé son bourrin...

- Son bourrin ? Ah oui, cette vieille carne maigre comme un coucou ? Une vraie lanterne, cette bourrique. Je sais pas quelle idée ont eu ses parents de lui offrir ce pré-cadavre...

- Ha, tu vois que ça te revient, maintenant !

- Ben oui, maintenant que tu le dis, j'y avais regardé ses sabots. J'étais pas encore complètement maréchal-ferrant, mais comme je travaillais depuis que j'avais dix ans avec le paternel, j'en avais vu, des ferrages. J'avais essayé tant bien que mal de lui remettre ses aplombs, à cette pauvre bête, vu que le paternel était encore couché dans le foin, assommé par toute une escadrille de litrons.

- Ouais, et je crois bien qu'après ça, la bestiole elle a crevé... Peut-être que la Josy elle t'en a voulu, et que ça nous a valu à tous deux une bonne bosse sur le crâne et une barre comme un lendemain de cuite.

- Mais c'était pas de ma faute, c'est cette bourrique qu'on y voyait à travers, elle a dû tout juste crever de faim, m'est avis...

David Gille

- Ben, je sais bien, mais peut-être que la Courtecuisse était déjà trop con pour comprendre.

Sur cette remarque digne des plus grands philosophes de l'Antiquité, le silence reprit ses droits. Nul n'aurait pu dire si les yeux vides d'expressions des deux compères étaient signe d'une intense réflexion, ou simplement d'une pause dans leur activité cérébrale, bien méritée après ces épuisantes tentatives de faire resurgir à la surface des souvenirs vieux de soixante ans...

En passant devant un pré à vaches, Pichon chassa quelques mouches qui le harcelaient. Puis il lâcha :

- Non, je ne pense pas que ce soit ça. On n'assomme pas les gens parce qu'une haridelle a crevé. Même la Josy n'est pas assez bête pour faire un truc pareil. M'est avis que c'est autre chose...

- Ben alors, je sais pas. Peut-être que tu l'as regardée de travers, la Courtecuisse !

Ernest Pichon eut un haut-le-cœur et s'offusqua :

- On croit rêver ! Je n'ai jamais regardé la Courtecuisse, ni de face, ni de profil, ni de travers !!!

- Attends, enchaîna-t-il, *y a bien quelque chose... Tu te rappelles, quand on avait démoli une partie du mur des Courtecuisse avec la charrette de ton paternel ?...*

- Ah oui. On avait trouvé une cassette dans laquelle la Josiane planquait son courrier pour ne pas que ses vieux le trouvent. Je me souviens !

- Exactement. Il y avait des lettres de son soupirant de l'époque, cet animal de Maurice Molard. Qu'est-ce qu'on s'est marré en les lisant, hein !

- Oui. Mais il y avait aussi d'autres lettres, répondit Chambier. *C'est sans doute dans l'une d'elles que se trouvait le motif du coup que cette vieille bique nous a mis sur le ciboulot !*

- Mais comment a-t-elle su que nous avions trouvé sa cassette ? demanda Pichon en haussant les sourcils.

- Euh, je...

- Quoi ?

- Ben, j'avais fait comme des allusions...

- Bon, cherche pas, ça vient de là ! Mais on ne saura jamais ce qu'il y avait dans les autres lettres. Je ne m'en souviens plus. Ça ne m'avait pas marqué.

Gaston Chambier se gratta la tête et eut un sourire entendu :

Christounette

- Ben il suffit de les relire !

- Tu veux dire que tu les as gardées ?

- Oui, mon cadet ! Elles sont quelque part dans mon grenier !

- Dans ton grenier ? Eh ben allons-y donc, mon vieux gars, c'est pour sûr que c'est là que se tient la clé du mystère !

Les deux compères partirent en claudiquant, et un brin en biais, vers le fameux grenier. Mais ce foutu grenier où personne n'avait plus remis les pieds, depuis belle lurette, il fallait l'atteindre, et là ce n'était pas du tout cuit.

- Dis, Gaston, tu n'aurais pas une échelle pour monter dans cet estancot ?

David Gille

- Ben j'en ai eu une, mais à cette heure, où qu'elle est, ça je me rappelle pas trop. Mais peut-être ben qu'un p'tit gorgeon me rafraîchirait la mémoire ?...

- Non, d'abord le grenier. Et, attends, je crois que je sais où en trouver une, d'échelle...

- On s'en fout, de l'échelle ! On ne va pas passer le réveillon là-dessus, on a autre chose à faire ! s'énerva Gaston. *Allez, fais-moi la courte.*

Ernest se mit en position, et Gaston monta sur ses mains aux doigts croisés. Puis il prit appui sur les épaules de son compère et se hissa dans le grenier. En dessous, l'autre ronchonnait sous prétexte qu'il lui avait à moitié arraché une oreille.

Gaston commença à bouger des caisses et des malles, ce qui eut pour effet de faire dégringoler dans la buanderie des nuages de poussière mêlée de crottes de souris. Ernest était environné d'un halo gris et ressemblait à un spectre.

- Bon, ça vient ? aboya-t-il après avoir éternué.

- Ça fait vingt ans que je n'étais pas monté ici ! répondit Gaston. *Bon sang, quel fourbi !... Attends, faut encore que je bouge une commode... Tiens, elle est pleine des nippes de ma femme. Je me demande pourquoi j'ai gardé toutes ces cochonneries après sa mort.*

- Sans doute dans l'espoir de les vendre !... Bon, ces lettres, tu les trouves ou pas ?

- Minute, vieux gars. J'y suis presque.... Oh !...

- Quoi, «Oh» ?... Qu'est-ce que tu as trouvé ?

- La locomotive en bois que je traînais au bout d'une ficelle quand j'étais morveux !

- Ecoute Gaston, on est là pour trouver les lettres de la Josy, pas pour tes jouets ! Remue-toi, j'ai soif !

- Ah, ça y est, je les ai !

CHAPITRE 2

Cinq minutes plus tard, dans la cuisine, Ernest triait les lettres pendant que Gaston soignait ses éraflures au Mercurochrome : en descendant du grenier, il avait évidement perdu l'équilibre et était tombé de tout son long dans la buanderie.

Ernest avait fait deux tas : d'un côté, les lettres d'amour que Maurice Molard avait envoyé à la Courtecuisse ; de l'autre, le reste du courrier. C'est dans cette deuxième pile qu'il espérait trouver ce qui leur avait valu, à Gaston et à lui, de se faire assommer par la Josiane, soixante ans plus tôt.

Il agrippa la bouteille de gnole et en avala une lampée. Puis il rota bruyamment et annonça :

- Je crois que j'ai trouvé !

- Quoi ?

- On n'avait pas lu ces lettres en détail à l'époque. Eh bien, je t'annonce que la Josy était fille-mère !... Elle a eu un petit chiard, confié à l'Assistance Publique ! Qu'est-ce que tu dis de ça, mon cadet ? On croit rêver, non ?

- Pas possible ?... rigola Gaston. *C'est trop beau pour être vrai ! La bonne du curé, fille-mère !*

Cocodebe

- Et ce n'est pas tout : j'ai compris qui était ce gosse. Je peux te dire qu'il s'est installé au village à sa majorité. Devine qui c'est ?

- Ben sacré bon sang de bonsoir, comment tu veux que je sache ?... En

plus, j'ai plus vraiment les idées claires à cette heure ! Donc tu me dis qu'il est venu à sa majorité, pour ses vingt-et-un ans, et il doit avoir entre soixante et soixante-cinq ans...

- Ben ouais, c'est ça.

- Oh sacré nom d'une pipe ! Je vois qu'un gars : ça serait pas le Germain Poileux, notre maire ?

- Ben si !

Denis *- Alors là, mon gaillard, ça m'en bouche un coin ! Envoie donc la gnole, que ça me remettre les idées en place !... Mais qui a bien pu avoir le courage de se faire la Josiane avec la tronche qu'elle avait à l'époque ?*

- Un aveugle ? Un mec bourré ? Remarque, ça, c'est du domaine du possible. De plus, c'est un peu notre mode de vie, couramment pratiqué cheu
Sap1 *nous... Alors t'as pas une idée ?*

- Non, quand je suis bourré, je ne me souviens de rien !

Feuilletant le paquet de lettres fripées, Ernest semblait avoir trouvé quelque chose. Ravalant sa salive parfumée au malt, il marqua une pause avant d'annoncer à son compère une nouvelle qui allait enfin changer une longue vie de routine.

- C'est justement là le (hic !) ... 'scuse... le problème. Elle le précise pas complètement dans sa lettre, et l'encre s'est en grande partie effacée. Tu penses bien qu'elles ont soixante ans, ces foutues lettres ! J'arrive tout juste à comprendre qu'il est question de grange de foin... de deux p'tis cons pleins comme des outres... Merde, Gaston, tu crois que c'est nous ?

- ...

Gaston, saisi au vol par cette nouvelle aussi abrupte qu'acérée, ne parvint pas à prononcer le moindre son. Après quelques secondes paraissant soudain plus longues que les soixante années écoulées, il ne put bredouiller qu'un ...

- Et ?...

- Attends, je déchiffre... Tu sais que vu ce qu'il reste de ces lettres, c'est une pierre de Rosette qu'il nous faudrait ! Regarde là, toute une famille de souris s'est régalée de cette page, il en reste quasiment rien.

- M'enfin, on s'en fiche de ce qu'ont bouffé les mulots, accouche !!!

- J'y arrive, j'y arrive... Ça parle d'accident, un truc qui serait arrivé à Molard en allant à un rendez-vous galant avec la Josy... Une histoire de foin, donc, et de deux p'tits cons... Une chute du grenier de la grange... D'ambulance et de...

Denis

- Attends, attends, le coupa Gaston, *t'es quand même pas en train de me dire que c'est à cause de nous que le Maurice a passé toute sa vie dans un fauteuil roulant, et qu'en prime, l'un de nous deux a mis la Courtecuisse en cloque pour qu'elle nous ponde notre maire ?...*

David Gille

- Ben, rappelle-toi, quand tu labourais...

- Quoi ? Quand je la bourrais ?

- Non rien. Faut bien rigoler de temps en temps !

- Je déteste les jeux de mots, tu le sais. Et celui-là en particulier... Si ça se trouve, c'est toi, le dabe du maire !

- Et puis quoi encore ?... fit Gaston. *Tu me vois faire ça avec la Courtecuisse ?*

- Ben peut-être que je t'ai vu faire, mais que j'étais trop bourré pour m'en souvenir, vieux gars ! rigola Ernest.

- Moi, je suis sûr que c'est toi, le père !

Les deux compères se chamaillaient, mais c'était davantage pour meubler le silence que par conviction. En leur for intérieur, Gaston et Ernest se demandaient si, après tout, l'un des deux n'était pas le père biologique de Germain Poileux, maire de St Marcelin-sur-Poulaire.

Le lendemain, lundi, ils se retrouvèrent et poursuivirent leur discussion au bistro, devant un pousse-café.

- Tu sais quoi ? fit Gaston. *On devrait faire un test ADN, comme dans les séries à la télé. On saurait alors qui est le père.*

- Pour ça, il faut de la salive, du sang, un cheveu ou du sperme. Tu te vois demander au maire de cracher dans un gobelet ? Tu as l'intention de le couper avec ton Laguiole, de lui arracher le dernier tif qu'il a sur le caillou, ou lui demander de... euh...

- Oui, tu as raison, c'est idiot, concéda Gaston... *Et puis, quel intérêt avons-nous de le savoir, hein, je te le demande, hein, dis, dis, hein, dis, dis ?... Germain Poileux ignore qui est son père, et il ignore même que la Josy est sa mère. Celle-là, elle va clamser, et elle ne parlera pas : c'est une pisse-vinaigre, et elle aura peur du scandale, même après sa mort. On laisse tomber.*

- Le Germain Poileux, il n'est pas marié et il n'a pas d'enfants. Mais il a une sacrée bonne terre. Quand il mourra, l'un de nous pourrait hériter...

- Arrête de picoler ! répondit Gaston. *Quand il mourra, nous, on sera morts depuis longtemps !*

- Parle pour toi ! Moi, je vais essayer d'arracher un cheveu au maire. Si j'hérite, tiens, j'offrirai même cinq pour cent de la valeur de la terre héritée à Maurice Molard !... Et peut-être même que la mère du maire lui léguera ses biens. En tant que père du maire, je toucherai alors une partie des terres de la mère du maire. Ça vaut le coup !

King

- Mais dis donc, si tu hérites c'est que tu serais, j'ai bien dit serais, le père, en admettant, avec le prélèvement de... ce que tu voudras. Mais t'as-t'y donc pensé à la Yolande ?

- T'as raison, voilà que j'ai plus toute ma tête ! La bûche, à côté de ça, c'était de la rigolade ! Tu parles d'un savon qu'elle me passerait, la vieille ! Et puis d'abord, ça pourrait être toi, tu étais bien un des deux petits cons, et ....

- Ah non, je te vois venir avec tes gros sabots ! Et puis d'abord, si tu racontes quoi que ce soit, je dirai que c'était ton idée. Parce que, moi, je ne me souviens plus très bien de ce jour là... Des autres jours non plus d'ailleurs, et les idées à la con, généralement ce sont les tiennes !

Sap1

- De toute façon, si on se résume, la seule chose dont on se rappelle, c'est qu'on ne se rappelle rien ! Trop bourrés, qu'on était. Et tous les deux. Pas un pour rattraper l'autre qu'ils disaient nos pères, juste avant de nous caresser les côtes avec leur ceinture de cuir...

- Moi, c'était avec un bâton, corrigea Gaston, non sans se frotter le côté machinalement, revivant la sensation d'anciens hématomes, aujourd'hui relégués au rang de souvenirs.

- Par contre, la Josy, elle, elle était pas bourrée. Déjà pète-sec qu'elle était, jamais une goutte d'alcool !

- Peut-être bien que t'as raison. Mais elle nous le dira jamais, de toute façon.

- Et pourquoi pas ? Elle nous a dit de chercher, on l'a fait. Maintenant, peut-être qu'elle voudra bien tout nous raconter...

Cocodebe

- Ouais, t'as raison, allons vite la voir avant qu'elle ne passe de l'autre côté. Si j'ai pas de réponse, même avec toute la gnole que je m'enfile, j'arriverai pas à dormir.

- Moi non plus. Tu te rends compte, j'ai peut-être un mioche ! Moi qui n'ait jamais pu en avoir avec la mère Pichon. Et c'est pas faute d'avoir essayé ! Et dire qu'elle affirmait que ça venait de moi !

- T'emballe pas : t'es peut-être bien stérile s'il est de moi, le mioche.

- Ouais, mais y a quand même une chance sur deux pour que je sois le père. Arrêtons de parler pour ne rien dire, allons voir la Josiane...

David Gille

- Oui, bonne idée. Ça fait vingt minutes qu'on dit : «C'est peut-être toi, c'est peut-être moi», et «allons voir la Josy». On se répète ! Ça devient lassant, et ça ne fait pas avancer le schmilblick ! Allez, en route !

Ils franchirent la porte et se dirigèrent vers la rue de l'Etourneau, là où se trouvait la maison de Josiane Courtecuisse. Alors qu'ils arrivaient sur la place du marché, Gaston Chambier se figea soudain :

- Vieux gars, tu vois ce que je vois ?...

- Quoi donc ?

Avec sa pipe, Chambier pointa en direction de la quincaillerie :

- Là, devant chez Louis. Avec le manteau beige et le cabas !...

- Mais... c'est la Josiane !!! Qu'est-ce qu'elle fiche là ? Je croyais qu'elle était en train de mortibusser !

- Ben elle n'est pas mortibus du tout ! Elle tient même une sacrée forme, si tu veux mon avis !

- Ça alors, on croit rêver ! Ou alors elle a pris un médicament vachement efficace, ou alors elle s'est fichue de nous, la vieille carne ! Allons lui demander des explications !

- Oui, mais pas un mot au sujet des lettres, hein ! dit Chambier. *Elle ignore que je les ai conservées. Je n'ai pas envie qu'elle me fiche un coup de filet à provisions à travers la tronche !*

David Gille

Ils se dirigèrent d'un pas ferme vers Josiane Courtecuisse.

- Te voilà bien guillerette pour une mourante ! l'apostropha Ernest.

Josiane Courtecuisse ne se laissa pas désarçonner. D'une voix parfaitement calme, elle répondit en souriant :

- Je me sens bien mieux, Ernest. Merci de t'être inquiété pour moi !

- Tu avais l'air d'une vache qui a bouffé du trèfle ! Et maintenant, tu fais tes commissions ? lâcha Gaston.

- Il n'y a aucune maladie dont une bonne infusion de sureau ne vienne à bout !

Ernest et Gaston se regardèrent.

- Une infusion de sureau ? Dis voir, tu te fiches de nous, Josiane ?

- Pas du tout ! J'en prends tous les jours... Mais j'avoue que je suis fatiguée, je n'ai plus mes jambes de vingt ans, vous savez. J'ai de plus en plus de mal à faire le ménage chez monsieur le curé. On ne rajeunit pas, allez.

- Tu devrais te procurer une de ces chaises roulantes électriques, suggéra Gaston.

- Oui, tu sais, comme celle du père Molard, ajouta finement Ernest. *Au fait, qu'est-ce qui lui est arrivé dans sa jeunesse, au Maurice Molard ? On n'a jamais su, au juste...*

- Il lui est arrivé qu'il est tombé du grenier de la grange de ses parents. Voilà ce qu'il lui est arrivé ! Tout le monde le sait dans le pays, mais pas vous deux ?

Gaston et Ernest demeurèrent silencieux pendant quelques instants. Un coup de vent coulis balaya les feuilles mortes sur la place du marché et s'immisça sous les vêtements. Chambier et Pichon relevèrent instinctivement le col de leurs vestes, et Josiane Courtecuisse rabattit frileusement les pans de son manteau contre ses jambes. Chambier attendit que s'éloigne le vacarme d'une motocyclette en échappement libre, puis demanda :

- Il est tombé du grenier vers minuit, à ce qu'on racontait à l'époque. Qu'est-ce qu'il fichait dans la grange de ses parents à minuit ?

Josiane Courtecuisse le fusilla du regard et grinça :

- Tu n'as qu'à aller le lui demander !

Elle laissa passer quelques secondes et ajouta :

- Bon, ce n'est pas tout, mais j'ai à faire... Au fait, vous avez trouvé pourquoi je vous ai mis un coup de bûche sur la tête, il y a soixante ans ?

- Euh... non ! mentit Chambier. *Dis voir, tu ne veux pas nous donner un petit indice ?*

- Un indice ? Volontiers.

Elle le regarda droit dans les yeux et ajouta :

- Vous deux, vous avez ruiné mon existence !... Maintenant, débrouillez-vous avec ça. Adieu.

La main sur le cœur, penché vers son interlocutrice, Chambier fit mine de sursauter. La voix chargée d'une tonne d'hypocrisie, il s'exclama :

- Nous ?... Nous avons ruiné ton existence ?... Mais comment peux-tu...

Josiane Courtecuisse l'interrompit d'un geste :

- Dans mon cabas, il y a le nouveau fer à repasser que Louis vient de me vendre. Il est bien lourd. J'aime les fers à repasser lourds, car, vois-tu, c'est ce qu'il y a de mieux pour repasser les soutanes... Alors ne dis plus rien, sinon, dans une minute, ton crâne vide sera orné d'une nouvelle bosse, cousine germaine de celle d'il y a soixante ans !

Chambier recula prudemment d'un mètre. Pichon demanda :

- Alors juste une dernière question, Josiane : acré vingt-dieux, pourquoi nous as-tu joué cette comédie de la mourante, hier ?

- Je n'allais tout de même pas vous dire, comme ça, de but en blanc, dans la rue : «Dites, vous savez quoi ? c'est moi qui vous ai assaisonné l'occiput il y a soixante ans !» Je vous connais, vous êtes des vicieux et des violents. Et alcooliques !... Qui sait si vous ne m'auriez pas frappée ? Mais même des mécréants comme vous ne frapperaient pas une mourante. Voilà pourquoi ! Maintenant, écartez-vous, que je puisse rentrer chez moi.

Après un passage au bistro, où ils traînèrent jusqu'à 19 H, Chambier et Pichon décidèrent que la nuit portant conseil, il valait mieux regagner leurs pénates.

Durant la nuit, Chambier fut réveillé plusieurs fois par ses propres ronflements. Quant à Pichon, qui avait repris quatre fois du petit salé, il fit un cauchemar délirant où il était question de soucoupes volantes, de pumas dans les betteraves et d'estafette de la gendarmerie qui tractait des parachutes. Yolande Pichon secoua son mari alors qu'il hurlait : «Gaston, au secours !». Un Alka-Seltzer plus tard, il se rendormait du sommeil de l'injuste.

En plus du cauchemar délirant, il rêva de bébé (chose encore plus surprenante pour quiconque connaissait Pichon). Il le faisait sauter sur son ventre, lui faisait des chatouilles, puis l'enfant grandissant, il lui apprenait à conduire un tracteur, l'amenait à la pêche. Un rêve complètement farfelu, quoi.

Cocodebe

Au réveil, il était encore plus fatigué que la veille. La Yolande voulut savoir ce qui le tracassait, mais il l'envoya bouler. Il se rendit chez Gaston pour le convaincre de l'accompagner voir la Josiane, afin de lui tirer les vers du nez...

Lorsqu'il retrouva son compère attablé devant un guignolet, il lui fit part de son idée : forcer cette vieille bique à parler, et à leur dire en face ce qui s'était passé, cette fameuse nuit.

- La faire parler ? rigola Gaston. *Autant essayer de faire parler une mule !*

David Gille

Tu as bien vu ce qu'elle cherchait : que nous reconnaissions nos torts !

- Ben alors, que suggères-tu ?

Gaston approcha sa chaise et se pencha en avant. Avec un air de conspirateur, il répondit :

- On pourrait peut-être faire chanter Germain Poileux !

- Je l'ai entendu chanter à la fête du 14 juillet dernier. Il chante comme une casserole !... Et pourquoi devrait-il se mettre à chanter ?

- Mais non, imbécile ! Je parle de chantage, pas de chansons ! On lui fait comprendre que nous savons qui sont ses parents, et en échange, il nous file cinq mille Euros. Ça vaut bien ça. On aurait de quoi picoler pendant six mois !

- Nooon, mon vieux Gaston, j'ai même plus envie de picoler... Le rêve de cette nuit m'a tout chamboulé, les soucoupes volantes et les hélicoptères Puma de la gendarmerie à leur poursuite au-dessus du champ de betteraves... Non, je te le dis, je crois que c'était un rêve près de mon histoire...

Denis *- Ernest, elle est pas prête, ton histoire... Mais qu'est-ce que tu nous chantes, là ?*

- Ben je te dis qu'il y a des soucoupes volantes qui vont atterrir d'ici peu... C'est comme je te le dis, et je sais ce que je pense ! Ah ! tu feras moins le malin, quand elles seront là !

- Ah d'accord, «prémonitoire»...

- Ben oui, c'est ce que j'ai dit...

- *Si tu veux*, concéda Pichon pour ne pas froisser son ami que le guignolet semblait avoir autant fatigué que sa nuit... Sap1 *Toujours est-il que je ne vois pas ce que vient faire ton rêve dans notre problème. Je te rappelle qu'on a peut-être une tentative de meurtre et un viol sur les bras, sans parler de l'adultère... Et tu me parles de petits hommes verts et de corruption de fonctionnaire ! Non, je ne vois qu'une solution : forcer cette vieille bique à tout nous raconter !*

- Mais on a déjà dit...

- *Arrête de me couper,* s'emporta Ernest, que manifestement ces sombres révélations troublaient plus que son compère. *Mais peut-être que si nous lui disons qu'on ne peut pas reconnaître nos torts si on ne les connaît pas, ça la décidera à nous raconter ce qu'elle nous reproche.*

- Et si elle s'entête ?

- Et bien, il sera toujours temps d'aller demander au père Molard. Après tout, lui aussi était là ce soir là, puisqu'il est tombé du grenier !

Visiblement très satisfait de cette idée, Ernest saisit son ami par un carreau de sa manche, le força à couvrir de sa gâpette ses rares cheveux d'un gris blanchi et à poser sur la table un ultime verre d'alcool ingurgité in extremis. Comme ils sortaient du «Aux Deux Piliers» après en avoir salué le patron Albert Dufermage, l'église de Saint Marcelin-sur-Poulaire sonnait son dixième

coup. Et c'est d'un pas décidé, quoique déjà légèrement titubant, qu'ils partirent vers le bas du village en direction du 10 de la Rue de l'Etourneau, où ils comptaient bien en découdre une bonne fois pour toutes avec ces énigmes...

La marche le long des rues pavées se déroula sans aucun commentaire, les deux hommes appréhendant de concert la réaction de celle qui leur avait lancé ce défi de mémoire autant que d'honneur. Quand enfin ils arrivèrent devant la maison de Josiane Courtecuisse, ils découvrirent une porte close que leur impolitesse leur permit d'ouvrir sans qu'une quelconque permission pour le faire ne fut nécessaire.

Sap1 C'est ainsi qu'ils découvrirent la vieille femme sanglotant à genoux près du téléphone, dont le combiné laissait encore s'échapper un "*tuuuuut*" aussi entêtant que régulier. Nul n'aurait pu dire depuis combien de temps Josy était dans cette position, mais les larmes avaient déjà largement eu le temps de mouiller son visage et d'humidifier sa robe.

- *Josy, il faut qu...* commença Gaston avec sa délicatesse habituelle.

Il n'eut pas le temps d'ajouter une seule syllabe, interrompu par le choc que fit ledit combiné contre son ventre rebondi, alors que dans le même temps, l'œil droit d'Ernest se voyait gratifié du fil téléphonique.

- *SORTEZ DE MA MAISON, JE NE VEUX PLUS VOUS VOIR !*

- *Mais, Josy...* tenta de placer Ernest sur un ton calme comme le village ne lui en avait jamais connu.

- *DEHORS !!!* hurla la femme, rouge de colère. *Sortez de ma vie ! termina-t-elle en s'écroulant dans un bain de larmes.*

Une fois dehors, Pichon et Chambier se regardèrent. Quel qu'ait pu être leur entretien avec la Josy, ils ne pensaient quand même pas se faire jeter dehors avant même d'avoir pu ouvrir la bouche.

- *Bon : plan B !* tenta Ernest dans un soupir.

- *Plan B, tu veux dire, Molard ? Je sais même pas s'il est encore en vie...*

- *Si, je crois bien que je l'ai vu il y a pas deux semaines en passant devant la «Gouillette». On y va ?*

Sans qu'il n'eut besoin d'une réponse, il partit, Gaston sur ses talons, vers la maison de retraite toute proche, celle dont le nom rendait hommage à l'un des chefs-d'œuvre du cinéma noir et blanc.

Mais en chemin, ils croisèrent un cortège composé d'une vingtaine de personnes en noir, sanglotantes pour la plupart d'entre elles, et suivant un corbillard décoré à la hâte de quelques fleurs.

Ernest ôta sa casquette.

- *Qui est-ce qu'on enterre ?* demanda-t-il.

- *J'en sais fichtre rien*, répondit Gaston.

- *Ce coup ci, on va la jouer fine,* reprit Ernest, tout en Soupleix mon
Castafiore Raymond !

- *J'aurai préféré Maigret, on aurait fait monter deux sandwiches et deux demis, inspecteur Pichon...*

La dessus ils étouffèrent un rire qui ne passa pas inaperçu aux yeux de
King l'abbé Tysumène qui marchait en tête du cortège, juste derrière le corbillard escorté de deux enfants de chœurs, étrillés sur la volée, qui, à leur tour, rirent devant les deux débris.

Pendant une fraction de seconde, les deux comparses se revirent soixante-dix ans en arrière, usant leurs fonds de culotte à côté des fonds baptismaux. Ils eurent un mouvement de recul lorsque le curé distribua des calottes aux deux mômes.

- *Ça au moins ça n'a pas changé,* soupira le Gaston ...

- *Oui, tu l'as dit,* ronchonna Ernest en se caressant la joue, *mais regarde bien, qui c'est qui défile derrière le cercueil ?*

- *Ben il y a l'Inès Perret la femme du maréchal des logis chef de la gendarmerie, Omar Chécouver l'épicier du coin, Antonin Couplet, le chanteur des Céréales Killers, le docteur Tchékoff, qu'on appelle tous le docteur Honoris Cosaque, à cause de ses tournées à cheval, de ses descentes de vodka et de ses remontés d'huile. Je vois aussi quelques pleureuses officielles, parmi lesquelles «les trois grâces», ces grenouilles de bénitier qui assurent la partie musicale de la paroisse... Mais celui-là, avec son col relevé, qui soutient la pin-up avec une voilette, on ne l'a jamais vu dans le pays.*

- *T'as raison mon cadet, mais regardes derrière, là bas, la grosse montbéliarde ... ça doit être à eux !*

- *C'est une limousine, ahuri, pas une montbéliarde !*

- *Oui, moi tu sais les marques... Mais regarde le chauffeur. Je le connais, je l'ai déjà vu, mais où ?*

- *Cherche pas : c'est Augustin Molard, le fils cadet des Molard, c'est-à-dire le frère de Maurice !. Comme les vieux Molard sont morts depuis longtemps, eh ben il n'est pas trop difficile de deviner qui se trouve dans la boîte en ce moment !*

- Tu veux dire que c'est Maurice ?...

David Gille

- Ben oui. Et c'est ce qui explique les pleurs de cette vieille peau de Josiane ! Après tout ce temps, elle était encore amoureuse de lui. Ah, les fumelles ! On croit rêver !

- Alors on arrive trop tard pour l'interroger. Zut alors !

Chambier et Pichon revinrent sur leurs pas. Ils restèrent cois, se bornant à shooter dans les cailloux. Arrivés au croisement des routes de St Marcelin-sur-Poulaire et de Piqueton-lez-Genêts, Pichon pointa l'index vers le fossé :

- Tu te souviens, mon cadet ? C'est là qu'on s'est réveillé, il y a soixante ans, le crâne en compote...

- Ouais, elle avait une sacré poigne, cette bique de Josy !

- Résumons : nous savons que Josiane est la mère biologique de notre élu local, Germain Poileux. Nous savons aussi que l'un de nous deux est son père biologique. Enfin, nous savons que la conception de Germain s'est faite sur un tas de foin, euh... vraisemblablement sans l'assentiment de la future maman.

- Comment ça, «vraisemblablement» ?... Si c'était l'un de nous, tu imagines peut-être qu'on lui aurait demandé la permission, vu que dans ce cas on aurait su ce qu'on faisait ? Et si on avait su ce qu'on faisait, tu crois qu'on se serait attaqué à une mocheté comme Josiane ?... On a sa dignité, tout de même ! Même les chiens aboient sur son passage ! Conclusion : on était pleins comme des vaches et on ne savait plus ce qu'on faisait !

- Et il reste cette histoire d'accident ayant entraîné le handicap de Maurice Molard. Il est tombé du grenier. Peut-être en volant au secours de la Josiane...

- Voler est le mot juste, commenta Ernest, sans se rendre compte de la monstruosité de ses paroles.

Ils prirent le chemin des «Deux Piliers», bien décidés à stimuler leurs neurones par l'ingestion de quelques godets bien tassés.

Chambier avait beau retourner le problème dans tous les sens, il savait que Josiane Courtecuisse, par peur du scandale, ne reconnaîtrait jamais avoir donné naissance à un enfant illégitime. Il n'imaginait pas non plus d'aller voir le maire en disant : «*Dis donc, Germain, on a découvert qui est ton père : c'est Ernest ou moi. Quant à ta mère, eh bien c'est la bonne du curé, Josiane Courtecuisse !*». Germain Poileux était capable de leur mettre un coup de fourche sous prétexte qu'ils avaient un jour violé sa maman, maman dont il ignorait tout jusque-là !

Pichon, quant à lui, pensait à la réaction de Yolande si elle apprenait que son mari avait peut-être engrossé Josiane soixante ans plus tôt. Cette perspective envoya une vague de frissons de terreur le long de sa colonne

vertébrale.

Dans les semaines qui suivirent, les deux compères plongèrent dans une sorte de dépression dont même l'alcool ne parvenait pas à les tirer. A la vue du maire et de la bonne du curé, ils avaient une boule à l'estomac et changeaient de trottoir. Peu à peu, ils comprirent la démoniaque vengeance de Yolande Courtecuisse : elle leur avait fait comprendre que l'un d'eux pouvait être le père de Germain Poileux, mais ils ne sauraient jamais lequel. Cette ignorance terrible mettait en danger leur amitié, car chacun d'eux l'espérait et le craignait à la fois. Et pour tarauder leur conscience encore d'avantage, ils se savaient indirectement responsables du handicap qui avait frappé Maurice Molard, mais ignoraient - et ignoreraient toujours - ce qui c'était passé au juste cette nuit-là.

La neurasthénie les guettait, lorsque, heureusement, un événement extraordinaire remua St Marcelin-sur-Poulaire, et leur fit oublier momentanément toute cette histoire.

CHAPITRE 3

Vers le milieu du mois de juin, alors qu'ils venaient d'aller vérifier leurs collets à lapins, les deux inséparables découvrirent une agitation telle que n'en avait pas connue Saint Marcelin-sur-Poulaire depuis qu'ils avaient remplacé les cuves d'engrais par du gasoil, gâchant ainsi la récolte de blé de 1995.

Les environs de la Place de la Libération étaient rendus quasiment inaccessibles par une foule de badauds venus s'enquérir des derniers événements qui avaient secoué la ville.

Sap1

Au milieu de la foule, qui commençait à peine à se disperser, se trouvait Alphonse Dupoilon, le chef des pompiers du canton de Grimouillis-sur-Orge, mais qui n’en était pas moins un authentique Marcepoulairois. Lorsqu’il aperçut nos deux hommes, dont les yeux – pour une fois expressifs – trahissaient une ignorance complète de ce qu’il s’était passé dans la matinée, il prit une mine grave et désolée, et, s'approchant d’eux, leur dit :

- *Je suis sincèrement désolé, messieurs, mais le bar d’Albert a en partie brûlé…*

- *HEIN ? QUOI !?!* s’écrièrent de concert les deux ancêtres. *Qu’est-ce qui s’est passé ?* ajoutèrent-ils d’une seule voix, habitués par toute une vie commune de levées de coude.

- *On… on ne sait pas exactement*, bredouilla le chef des pompiers. *La*

caserne de Grimouillis a reçut un coup de fil tôt dans la matinée annonçant qu'un incendie débutait «Aux Deux Piliers».

Ernest Pichon fut le premier à ravaler sa salive dans une gorge qu'il voyait déjà sèche pour le restant de ses jours :

- Pour une fois qu'on ne s'y trouvait pas, c'est une chance...

- Une malédiction, tu veux dire !!! corrigea immédiatement Gaston. *On vient tous les matins à l'ouverture de ce bar depuis au moins quarante ans pour se rincer la glotte, et pour une fois qu'on cherche une activité saine loin des tracas de… enfin, loin des tracas quotidiens, le bar flambe !... C'est forcément criminel !!! Est-ce que quelqu'un a alerté le père Perret au moins ?*

Comme pour répondre à cette question triviale, Julien Perret, maréchal des logis et chef de la gendarmerie, choisit cet instant pour apparaître. Il s'en serait toutefois bien gardé s'il avait su prévoir la fureur dans laquelle se mirent Chambier et Pichon à sa vue.

- Comment se fait-il que des bars crament comme ça, au matin ? beugla le premier

- Que fait la police contre les délinquants pires au magne ? aboya le second

Au milieu du tumulte que faisait la foule déchaînée – pourtant composée des seuls deux vieux – le maréchal des logis parvint tout de même à caser une question fatidique :

- Dites donc, vous deux, au lieu de me sauter sur le râble, où étiez-vous ce matin entre 6 et 7 H ?.

D'abord abasourdis par cette accusation lancée à brûle-pourpoint, les deux octogénaires enragés sautèrent bientôt à la gorge du chef de la gendarmerie. Ils l'aurait bien volontiers occis si le pompier et le patron du bar ne les avaient pas ceinturés.

A la vue d'Albert Dufermage, les deux hommes retrouvèrent pourtant leur calme, juste une seconde avant de tomber en sanglots, comme réalisant soudain la perte d'un être cher. Le maréchal des logis, frottant son cou rougi par la pression encore ferme de vingt doigts fripés, demanda alors :

- Ben qu'est-ce qu'ils ont tout à coup ???

- Tu sais, Julien, mon bar était comme leur maison. Ils passaient d'ailleurs plus de temps chez moi que chez eux. C'est même en leur honneur que mon troquet porte ce nom : quand le vieux Siméon, qui partait à la retraite, m'a vendu son fonds de commerce, il m'a dit : «Tiens, je te livre ces deux pochards avec. De toute façon, ils représentent à eux seuls la moitié des ventes. Sans eux, je ne suis même pas sûr que ce commerce serait viable». Et

effectivement, ça fait bientôt dix-huit ans que je suis patron des «Deux Piliers», et jusqu'à ce matin, ils n'avaient jamais manqué un rendez-vous avec leur table.

Puis, après un court temps de pause favorable à la réflexion, Albert Dufermage ajouta à l'intention des chefs de la gendarmerie et des pompiers :

- C'est peut-être un détail, mais Alphonse, tu m'as bien dit que le feu avait dû partir de là… Car c'est justement là que se trouvait la table en question.

En entendant ces mots, Pichon ôta ses lunettes, les tendit à Chambier et se pinça l'arête du nez. Il marcha vers Alphonse Dupoilon, le chef des pompiers. Avec un calme sous lequel on sentait pourtant monter la lave, il demanda :

- Tu as dit quoi, à Albert ?... Tu veux bien répéter, pour voir ?

Dupoilon recula prudemment et répondit :

David Gille

- Calme-toi, Ernest ! Je n'ai pas dit que vous aviez mis le feu, j'ai dit que le feu s'était déclaré à hauteur de votre table. L'enquête le démontrera, ça ne fait pas un pli. Mais c'est tout... On connaît des cas de combustion spontanée due aux produits d'entretien qui réagissent. Si ça se trouve, c'est comme ça que votre table a commencé à cramer... Si toi et Gaston, vous étiez chez vous entre 6 et 7 H, vous êtes hors de cause.

- Bien sûr que nous étions chez nous ! Où aurais-tu voulu qu'on soit ? En train de chasser la baleine, de peigner une girafe, de déjeuner avec la reine d'Angleterre, de briquer le pont du porte-avions Charles-de-Gaulle ? Ou... euh... de poser des collets à lapins ? On a chacun des bêtes à nourrir et une vache à traire ! Et comment voudrais-tu qu'on fiche le feu à un établissement fermé à cette heure, tu peux me le dire ?... C'est vraiment pas la peine d'avoir passé ton certificat d'études pour être aussi con. On croit rêver !

Le maréchal des logis Julien Perret, estimant que l'on empiétait sur son territoire, voulut se mêler à la discussion. Mais avant qu'il n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche, Gaston Chambier l'apostropha :

- Perret, vous n'êtes pas d'ici. Vous avez été muté chez nous, et nous vous avons accueilli, vous et votre dame, pour que vous vous occupiez des voleurs de poules. Alors commencez votre enquête et trouvez l'épouvantable criminel qui a fait ça...

D'un ample geste du bras, il désigna les «Deux Piliers» d'où s'échappaient encore quelques volutes, comme les fumerolles d'un cratère.

- Mais en silence, hein ! ajouta-t-il.

Il se tourna vers Albert Dufermage, et demanda :

- Dis donc, Albert, tu étais assuré ?

- Oui. Mais pas contre la perte d'exploitation. Ça va être dur... Ça va prendre des mois !

- Des mois ?... fit Pichon. *Tu n'y penses pas ! Voilà ce qu'on va faire : tu vas transbahuter tout ce qui reste de ton fourbi dans ma grange. Elle a quatre murs et l'électricité. On va donc installer provisoirement les «Deux Piliers» chez moi, en attendant que tu puisses rouvrir. Et n'oublie pas le stock, hein ! Pour fêter ça, on va faire une bonne grosse fête, en invitant tout le village !*

- Bonne idée, l'ancien ! acquiesça Chambier.

Le maréchal des logis Perret, inconscient jusqu'à la témérité, crut bon de mettre son grain de sel dans le débat :

- Ah mais non, mais non, ça ne marche pas comme ça ! Pas du tout, même !... Il faut une autorisation officielle de la préfecture, après vérification de la conformité des lieux avec les règles de sécurité. On ne transfère pas une licence de café comme une paire de chaussettes ! Il faut aussi l'autorisation de la mairie...

Chambier et Pichon se regardèrent et échangèrent un clin d'œil.

- Le maire, c'est un intime ! fit Chambier.

Perret voulut poursuivre sa litanie administrative, mais Pichon l'interrompit d'un «*TA GUEULE !*» aussi abrupt qu'efficace.

Dès le lendemain, tous les hommes valides du village transportèrent ce qui restait des «Deux Piliers» dans la grange des Pichon. Pendant que les femmes confectionnaient des lampions et des guirlandes, les hommes réinstallèrent le bar, les tables et les chaises qui avaient survécu. L'endroit prit un air pimpant.

Il fut décidé que la fête aurait lieu le samedi suivant. La boucherie Alemery promit d'offrir trente kilos de charcuteries et un jambon pour la tombola. La boulangerie «Le Mitron» promit d'offrir les miches. Le salon de coiffure «Tiff-Annie» promit une mise en plis gratuite.

On n'oublia pas d'inviter les Abdul-Ben-Moussah, un jeune couple marocain qui venait tout juste de s'installer dans le village avec ses quatre enfants, Brandon, Kevin, Dylan et Britney ; ainsi que monsieur le curé Manganate et l'abbé Tysumène (l'abbé Nedixion, de Piqueton-lez-Genêts, invité lui aussi, n'était pas libre).

Enfin, on avait convié deux orchestres, «Ed Clapier Jr. et ses Céréales Killers», bien sûr, mais aussi «The Mamayes and the Papayes», un groupe de Grimouillis-sur-Orge, virtuose du concertina.

Pour une belle fête, ce serait une belle fête !

On avait fait en sorte qu'on ne reconnaisse plus la grange bordélique et dégueulasse. C'était même mieux que le bar des deux piliers, c'était quasiment un temple !

Dans le fond, sur une ancienne mangeoire à bestiaux, on avait installé comme des reliques, les tables préférées de nos deux compères, sauvées in extremis de l'incendie par Alphonse, le chef des sapeurs-pompiers. Depuis, elles sont restées dans la mémoire des hommes sous le nom des célèbres tables alphonsines.

Denis Une bonne partie du village s'affairait à déplier les tréteaux et installer les chaises en vue de l'ouverture officieusement officielle, en présence du sous officieux.

- Ah non monsieur Gaston, fit un journaliste présent, *j'en peux plus, j'ai un papier à finir pour la gazette. C'est le quatrième que vous me servez, vous me faites tromper d'erreur, je n'y arriverai pas !.. et en plus la cérémonie n'a pas encore commencé !*

- Rien dans le gilet, la bleusaille ! dit Gaston en se resservant une bolée.
King *Pis d'abord, c'est quel canard qui nous vaut cet honneur ?*

- Cistématix. Vous savez, vous êtes déjà célèbres dans notre journal !

- Ah bon ? T'entends ça l'Ernest ? Il parait qu'on est connu ailleurs, plus loin que les limites du canton ! Ben continue, mon gars !

Arrivait alors le maire, essoufflé, à la table des compères.

- J'ai une mauvaise nouvelle, on ne sait pas où est le Clapier !

- Dis, morveux, ça fait trois lustres qu'il est adossé à la grange, le clapier ! Ne me dis pas que vous l'avez déplacé ou perdu ?

- Non, rétorqua Germain, *le Clapier qui joue de la musique ! Et les Mamayes et Papayes veulent leur cachet et...*

- Eh mon Germain, t'as picolé ? Le cachet, prends-en un aussi avant que les ananas arrivent ! gloussa Ernest.

- Non, non ! Je vous explique ...

- Ah, ben s'il n'y a que ça, tu nous aurais dit que vous n'aviez pas trouvé de bons musiciens, on aurait pigé plus vite. Ce n'est pas grave, renchérit Gaston, *tu as les meilleurs devant toi ! Trompette Gaston Chambier, quatorzième régiment de chasseurs alpins au rapport mon ad ...administrateur !*

- Première classe Ernest Pichon, fourrier, au douzième régiment de spahis, et j'ai mon bugle !

- C'est ça, et moi je vais jouer de la mandoline ? répondit Germain mi fugue mi raison.

- Moi, je dis que c'est beau la mandoline, pis à ce qui paraît que tu as un beau brin de voix !

C'est à ce moment là que le tambour de ville, garde-champêtre Anatole, passait devant la grange ...

- Il ne manquait plus que toi Anatole, il est bien gonflé ton tambour ? On fait baloche tout à l'heure !

- Messieurs, vous n'y pensez pas sérieusement tout de même ? s'étonna Germain.

- Anatole, donne un coup de pédale jusqu'à la caserne des pompiers, et rameute le Léon avec sa boîte à punaises, et gros Louis à la scierie, avec sa scie musicale !

- On va mettre le feu comme ils disent, pas vrai compère ?

- Une fois ce n'est pas une coutume !

- Bon disons que vous allez faire la première partie, le lever de rideau, comme on dit, ça laissera le temps au Clapier d'arriver !

- L'ouverture du clapier mon cadet, ouvrez ouvrez le clapier au poivrot, regardez les se sauver c'est beau, les z'enfants si vous voyez des p'tits lapins prisonniers, ouvrez leurs la porte vers la liberté ...

- Imbécile ! Va chercher ta trompette !

Au fur et à mesure qu'on avança dans l'après-midi, les choses semblèrent pourtant s'arranger. Ed Clapier Junior fit son apparition, passablement éméché, mais pouvant encore servir. A 20 H, tout était rentré dans l'ordre.

Tandis que la grange s'emplissait des convives sur leur trente-et-un, et que certaines femmes s'étaient même parfumées pour couvrir les miasmes d'étable incrustés dans leurs vêtements pour toute éternité, Jean Cerisier, alias Johnny Cherrytree, le chanteur des Mamayes and the Papayes, attaqua les grands standards du rock (lesquels, pourtant, ne lui avaient rien fait). Bien qu'usant les planches de la région depuis quarante ans, banane, rouflaquettes et estomac au vent, Johnny Cherrytree était totalement insensible aux beautés de la langue de Shakespeare. Il chantait donc le tout en yaourt, langue internationale. C'est ainsi que «*Shake, rattle and roll*» devenait «Chèque, râteau, casserole», «*Sweet little sixteen*» se transformait en «Suite chapelle Sixtine», et «*Johnny be good*» devenait «Jaunis bigoudis». Mais ça balançait

David Gille

sec quand même.

Vers 21 H, la salle était presque pleine. L'ambiance montait au fur et à mesure que le niveau, dans les verres, baissait. Yolande Pichon, maquillée à la truelle, sans cesser un seul instant de minauder, aidait Albert Dufermage à les remplir.

On s'observait, on se jaugeait, on se commentait. Pierrette Crochu, en particulier - très élégante dans sa robe du soir coupée dans du tissu à rideau, coiffée d'un chapeau taillé dans un morceau de moquette mauve à fleurs jaunes surmonté d'une plume de poulet - attirait tous les regards. Sur son opulente poitrine, elle avait épinglé une figurine Mickey Mouse sortie d'une ciste qu'elle avait trouvée par hasard derrière son auge à cochons.

Les membres de la famille Abdul-Ben-Moussah, qui avaient cru qu'il s'agissait d'un bal masqué, étaient venus déguisés en dromadaires. Le Père Manganate, curé du village, et son bras droit, l'Abbé Tysumène, étaient venus avec Josiane Courtecuisse, flottant dans une robe très osée, signée «La Redoute», qui lui dévoilait ses chevilles et ses poignets. Edmée Moulière et son mari Firmin, l'ancien maire de St Marcelin-sur-Poulaire, entourés d'une cour de fidèles, parlaient politique en éclusant des pastis.

Inès Perret, la femme du maréchal des logis chef, se laissait gentiment draguer par le docteur Tchékoff et s'esclaffait à chacune de ses saillies. Madame de Dufiloir-Maltembert, en robe Yves St Laurent et bijoux Chaumette (desquels elle avait laissé pendre les étiquettes de prix), passait de groupe en groupe afin que tout le monde ait une chance de la saluer. Omar Chécouver, l'épicier, passait entre les convives et essayait de leur vendre des sachets de cacahouètes.

On s'amusait, on riait, on reprenait en chœur l'immortelle chanson «*Constantin avait le doigt si long*» et on s'attrapait par la taille pour valser.

Presque tout le village avait maintenant rejoint la fête, et tous semblaient avoir oublié les incidents de la semaine.

Albert Dufermage tentait malgré lui de faire bonne figure, et s'efforçait de répondre aux sourires gênés dont on le gratifiait, mais ne pouvait s'empêcher de se trouver déshérité par cet incendie. La moitié de son bar était en cendres, et tous s'amusaient sur ce qu'il restait de son stock d'alcool, lequel avait été déménagé chez les pires poivrots que le Grimouillirois avait connu.

Sap1

Comme pour donner raison à ses pensées, les inséparables Ernest Pichon et Gaston Chambier étaient affalés plus qu'accoudés à un fût de Leffe mis en perce par eux-mêmes au moyen d'une hache déterrée dans le fourbi insondable de l'établi de Pichon. Pourtant, ceux-là n'étaient pas occupés qu'à tenter de noyer le souvenir de cet incendie sous des litres d'éthanol :

- Dis Gaston, je pense à un truc...

- *Mmmm ?* fit Chambier en débarbouillant une moustache autant blanchie par les ans que par la mousse de bière.

- *C'est quand même bizarre cette histoire. J'arrive pas à me sortir de la tête ce que le père Dupoilon a dit à Albert.*

- *Quoi ?* répondit Gaston, plus par politesse que par curiosité.

- *Ben ce truc comme quoi c'est à notre table qu'aurait commencé l'incendie. C'est quand même bizarre. Il se passait jamais rien ici - rien d'autre que ce qu'on faisait, je veux dire - et en à peine un mois, nous voici potentiellement violeurs de la Courtecuisse, parents de notre maire, et presque assassins du Molard. Et voilà que quelqu'un fout le feu à notre table aux «Deux Piliers» ce qui fait cramer la moitié du boui-boui... Tu trouves pas que c'est bizarre, toi ?*

- *Moi, tout ce que je vois, c'est que t'as un bar chez toi !* affirma sans hésiter l'ancêtre en train de se resservir une ixième mousse.

- *Arrête de penser qu'à boire !* lui rétorqua le relatif intellectuel de la bande*... Tu crois pas que c'est quelqu'un qui nous en voulait qui a mis le feu à notre table ?*

- *C'est débile,* Ernest. *Si quelqu'un voulait foutre le feu à quelque chose pour nous atteindre, il aurait brûlé mes clapiers ou ta ferme !...*

- *Honnêtement, si tu devais choisir de perdre quelque chose, tu sacrifierais tes lapins ou le bistrot ?*

- *Ben maintenant que tu le dis... D'accord, admettons. Mais qui c'est qui aurait pu nous en vouloir au point de foutre le feu à notre bistrot ?* répondit Gaston comme s'il était lui-même propriétaire du troquet.

Mais cette question ne trouva aucune réponse : les deux hommes venaient de réaliser qu'ils étaient en train de payer une vie d'alcoolisme et de chamailleries avec tout un village. Qui aurait pu leur en vouloir ? Josy, pardi. Ou Augustin Molard, pour la vie de souffrance infligée à son frère. Ou tous les agriculteurs du canton pour ce fameux automne 1995. Ou encore l'abbé Tysumène pour toutes les fois où ils avaient versé de l'encre dans le bénitier avant de partir avec le nourrain. Ou ...

En fait, tout le village avait eu un jour à se plaindre des agissements des deux croulants. A l'exception, bien sûr, du seul à ne pas s'amuser ce soir là, trop occupé à faire la liste de toutes les déclarations qu'il aurait à faire le lendemain pour la perte de son commerce...

Pendant que les deux compères échangeaient ainsi des considérations paranoïdes, Ed Clapier Jr et les Céréales Killers montèrent sur scène, permettant aux Mamayes and the Papayes d'aller se rafraîchir au bar.

Immédiatement, ils enchaînèrent les tubes qui avaient fait leur succès dans toute la région : «*Gratte-moi le dos, mignonne*», «*Le Tango des bourreliers*», «*Mais où t'as mis ton doigt ?*», «*Ah, quand j'ai vu ton baigneur, ma mie*», «*Oh fais-moi mal, Chantal*»... Lorsqu'ils attaquèrent leur morceau-phare, «*Tagadagada Pin-Pon*», ce fut un triomphe. Dans la salle, une arpette distribuait des prospectus à leur gloire, invitant à consulter leur site web, http://fr.youtube.com/watch?v=HGVLgGYoSWk. (C'était une action un peu stérile, personne ne possédant d'ordinateur dans le village, hormis Michel Grondin, l'instituteur, présentement occupé à vomir dans les salades d'Ernest Pichon.)

David Gille

Josy songeait.

Le lundi suivant, Chambier accompagna Albert Dufermage à la gendarmerie afin de porter plainte contre X pour la destruction de son café, et retira un double de la plainte pour la compagnie d'assurance.

Puis ils prirent la route du bourg dans la Renault Fuego d'Albert. Ils se séparèrent, prévoyant de se retrouver au café de la gare à 16 H. Tandis qu'Albert s'occupait du sinistre avec son assureur, Chambier se rendit au siège du journal local, «La Gazette du Grimoullirois». Là, il demanda à consulter les archives.

Castafiore

Ce qu'il y découvrit le stupéfia.

David Gille

CHAPITRE 4

De retour à St Marcelin, Chambier se précipita au «New Deux Piliers». Il y trouva Pichon devant une Suze.

- Tiens-toi bien, vieux gars : on est innocents !!!

Pichon leva vers lui deux yeux vitreux, démontrant qu'il avait déjà sérieusement entamé son capital hépatique de la journée.

- Hein ?...

- On est innocents, j' te dis !... Je reviens du bourg, et voilà ce que j'ai trouvé aux archives de la Gazette, en date du jeudi 19 juin 1947 ! Regarde .

Il tira une photocopie de sa poche et la tendit à Pichon. Celui-ci y jeta un coup d'œil rapide, et la lui rendit.

- Lis-la moi, les caractères flottent...

- Terrible drame à Saint Marcelin-sur-Poulaire. Dans la nuit de samedi à dimanche, un jeune du village, Maurice Molard, 20 ans, fils de Madame et Monsieur Molard, cultivateurs bien connus dans la région, a été la victime d'un acte criminel qui l'a précipité au sol depuis le grenier de la grange de ses parents. Il a été transporté à l'hôpital dans un état jugé grave par les médecins. Sérieusement atteint à la colonne vertébrale, le jeune Molard pourrait rester paralysé. Hier, mercredi, les gendarmes se sont rendus à son chevet et ont pu l'entendre pendant quelques minutes. De ses déclarations, il ressort qu'il était allé dans la grange vers minuit parce qu'il y avait entendu du bruit. Il a précisé qu'une fois arrivé sur place, il était monté dans le grenier pour avoir une meilleure vue. C'est alors qu'il a découvert, en dessous, trois rôdeurs allongés dans la paille. Hélas, à cet instant, deux hommes - sans doute des ivrognes originaires du village voisin - sont passés devant la grange en chantant à tue-tête. Le vacarme qu'ils faisaient a empêché Maurice Molard d'entendre monter derrière lui un quatrième larron, resté invisible jusque-là. D'une poussée dans le dos, l'infâme personnage a précipité Maurice Molard dans le vide. Les quatre rôdeurs se sont alors enfuis, abandonnant leur victime. Surmontant ses souffrances, Maurice Molard a tenté en vain d'attirer l'attention des deux fêtards qui chantaient devant la grange. Ce sont finalement ses parents, inquiets de ne pas le trouver dans son lit, qui ont découvert le drame. La victime n'a pas pu donner de description précise de ses agresseurs, sinon qu'ils avaient un accent étranger à la région. Souhaitons que le jeune Maurice Molard ne garde pas de séquelles, et que les gendarmes réussissent à arrêter les auteurs de ce triste méfait.

- Euh... fit Pichon dans un admirable raccourci, suivi d'un rot.

- Voilà comment je vois les choses, vieux gars, enchaîna Gaston Chambier. *C'est clair comme du sirop de parapluie : Molard avait rendez-vous dans le grenier de la grange avec la Josy. Quand elle est arrivée, trois rôdeurs lui ont sauté dessus et lui ont fait son affaire. Mais un quatrième voyou devait sans doute être tapi dans le grenier, pour faire le guet. C'est lui qui a envoyé valser le fils Molard dans le vide avant qu'il n'ait pu intervenir pour sauver la vertu de sa poulette. Pendant ce temps, toi et moi, on passait devant la grange en chantant, tranquilles comme Baptiste, et on n'a rien vu ni entendu. Normal, on devait être bourrés comme des cosaques, et particulièrement ce soir-là, vu que c'était un samedi... Et si le fils Molard n'a rien dit au sujet de la Josiane, c'est sans doute pour ne pas nuire à la réputation de la donzelle. Je suppose qu'après sa chute, il lui a demandé de rentrer chez elle pour ne pas qu'on la trouve sur place.*

- Mais alors, pourquoi cette vieille peau de Josiane nous en veut, à nous ? Et pourquoi elle nous traite de «cons» dans son journal intime ?

- Ben ça me semble logique : non-assistance à personne en danger. Elle nous reproche de ne pas leur avoir porté secours, à elle et à son amoureux !

- Ben encore eut-il fallu que nous le sachassions ! On ignorait aussi que Lee Harvey Oswald était planqué dans un immeuble de Dallas pour flinguer Kennedy : on pourrait aussi nous mettre ça sur le dos, pendant qu'on y est ! Et le naufrage du Titanic, hein ? C'est nous aussi ?... Mais c'est un monde ! Alors comme ça, on n'aurait plus le droit d'écluser un godet sous prétexte que sur le chemin du retour on pourrait croiser quatre apaches ramonant une mocheté, pendant que son Jules s'entraîne au plongeon de haut vol ? Mais dans quel monde vivons-nous ?... Tu prends un verre ?

- Un perroquet... Ben une chose est sûre : aucun de nous n'est le père de Germain Poileux, notre maire ! Ça me rassure un peu, je l'ai toujours trouvé particulièrement idiot.

Les deux compères passèrent le restant de l'après-midi à maudire Josiane Courtecuisse et à ourdir de sombres plans pour se venger d'elle.

- J'ai une idée ! dit l'Ernest les yeux vitreux comme le fond de sa bouteille. *On pourrait organiser une rencontre publique entre le Germain et la Josy. On leur dirai comme ça : Monsieur le maire, voici votre mère ! Et elle qui passe pour une sainte, serait la risée de tout le village ! Qu'est-ce que t'en penses ?*

- Et nous, on passe pour les salopards de service, de genre qui l'ont toujours su et qui l'ont jamais dit ! Non merci !... Il faudrait quelque chose de plus mesquin…

- Bonne idée.

- Seulement, continuait Gaston, *pour faire franchement mesquin, y nous faudrait demander conseil à une fumelle ! Et là, rien qu'à l'idée d'être obligé de tout lui expliquer depuis le début, ça me glace les sangs !*

Cocodebe

- En attendant de trouver quelque chose de vraiment saignant, fit Ernest, *on devrait déjà commencer par les grands classiques : badigeonner la clenche de sa porte avec de la crotte de chien. Et mettre un rat vivant dans sa boîte aux lettres...*

- Elle ne ferme jamais la porte de sa maison à clé : on pourrait entrer chez elle en son absence et glisser un hareng sous son linge... Et tiens, le vieux truc du sachet de Ketchup sous la lunette des W-C et qui gicle quand on s'assoit dessus : une cuvette pleine de machin rouge, ça fait toujours paniquer les fumelles. Alors une vieille fille, tu imagines !

Woodpecker

- Ou tendre un film alimentaire directement sur la cuvette : ça donne des résultats encore plus épatants ! rigola Ernest. *On pourrait aussi condamner la porte de ses cabinets avec de la Super-Glue. Elle serait obligée d'aller faire ça dans le jardin, et on la prendrait en photo. Ensuite, il n'y aurait plus qu'à envoyer la photo à tout le village... En n'oubliant pas le Père Manganate et l'abbé Tysumène, bien sûr !*

David Gille

- Il ne faudra pas oublier non plus de mélanger quelques crottes de lapin à

ses grains de café...

- Pisser dans son verre à dentier...

- Mettre de la suie sur l'écouteur de son téléphone...

- Un pétard dans son four...

- Du gratte-cul dans son lit...

- De la cancoillotte dans sa crème Nivéa...

- Du lait dans ses plantes vertes : au bout de quelques jours, l'odeur est pire que l'haleine d'un équarrisseur, et on ne sait pas d'où ça vient...

Gaston et Ernest faisaient preuve d'une grande créativité, ce qui leur permettait d'évacuer une partie de leur ressentiment. Le projet de rendre la vie impossible à la bonne du curé, allié à quelques verres de gnôle, leur faisait un bien fou.

- Moi je dis qu'on devrait nous donner une médaille ! hurla Gaston alors qu'il terminait son troisième Cinzano.

- Uhh ? interrogea l'autre en cherchant du regard un point immobile.

- Oui môssieur, une médaille, parce que dans cette histoire, les agresseurs de la Josy qui étaient au nombre de quatre ! Ben, en chantant à tue-tête ce soir là, on lui a sûrement évité le viol collectif !... Maintenant si c'est ça qu'elle nous reproche, une aubaine pour un cageot pareil, en avoir quatre d'un coup et plus rien pendant un demi siècle, je dis que c'est mesquin !

- T'as raison, parce qu'avec la trombine qu'elle a... ! répondit Ernest en faisant une grimace !

- Brrr... rien que d'y penser j'en ai la chair de poule ! dit Gaston en se secouant.

King

- Mais alors... Si c'est comme tu dis, au pire, notre maire aurait quatre pères ?

Gaston le regarda comme une poule qui regarde une clé anglaise :

- Arrête les mélanges, mon cadet. Tu disjonctes ! Je viens de te dire, il y a pas dix secondes, qu'on lui avait évité le viol collectif. Ce qui, en bon français, signifie qu'un seul voyou lui a fait son affaire, et pas les quatre, ni même trois. Alors comment Germain Poileux pourrait-il avoir quatre pères, hein, je te le demande ?

- C'est vrai, vieux gars. Je fatigue... Parfois, je deviens un peu con, et je ne tiens aucun compte de ce qu'on me dit. Il est temps que j'aille me coucher.

- Je fais comme toi.

Les deux compères titubèrent jusqu'à leur domiciles respectifs et se séparèrent sur un dernier rot.

David Gille

De son côté, Josy, recluse dans la cure, découpait des lettres dans les pages de vieux magazines abandonnés par le curé. On savait l'appeler, Josy, quand on avait besoin d'elle... Un P, puis un I, puis un C et elle poursuivait absorbée par sa méditation laborieuse. Il serait le premier. Elle découpa le H. Ils l'avaient bien eu, la Josy. Puis le O et colla triomphalement le N. Miraculeusement elle eut trois lettres d'un seul coup : EST...

Elle entendit la porte claquer.

- Josy ? Le souper est prêt ?

Elle rangea les magazines dans le tiroir de la table et se précipita dans la cuisine.

- Ça vient, ça vient, marmonna-t-elle.

Castafiore

A la fin du repas, elle put reprendre ses activités. Le curé faisait la sieste, puis filait à l'église pour les confessions. Elle prit tous ses découpages et s'installa dans sa chambre. Elle déposa son œuvre sur la vieille table qui lui servait de bureau. Elle avait PICHON, EST, elle chercha fébrilement dans les pages du journal des Missions et tomba net sur le mot qui manquait : «Conversations avec le père Aristide». Elle tournoya avec les ciseaux et enroba le début du mot dans un magnifique découpage en forme de cœur. Elle colla, puis, épuisée mais encore alerte, elle saisit son Bic et apposa sa signature.

Puis elle se leva lourdement, regarda sa création et en fut très satisfaite. C'était la première fois qu'elle s'adonnait à cette activité, qui l'avait bien amusée. Il fallut ensuite photocopier la missive en trente exemplaires, mettre le tout sous enveloppe, et, la nuit venue, sillonner le village tout en déposant ses lettres. Son sommeil fut lourd.

Castafiore

Au matin, les trente élus lisaient avec stupéfaction son billet. Que Pichon fut con, tout le monde le savait. Mais que Josy fût une imbécile, certains l'ignoraient encore.

Gaston lut la lettre le premier. Il se précipita chez Ernest. Il rigolait comme un damné.

- Qu'elle est bête, mon Dieu, qu'elle est bête ! s'exclama Chambier. *Signer une lettre anonyme, faut l' faire !*

- On croit rêver !... Elle aime les lettres anonymes ? Eh bien, on va lui rendre la monnaie de sa pièce. Réfléchissons, vieux gars, on trouvera bien une idée.

Pichon allait être exaucé au-delà de ses espérances une heure plus tard. En effet, alors qu'il se rendait chez le marchand de vin, porte-bouteilles au bras, son attention fut attirée par Josiane Courtecuisse qui sortait de la boutique d'antiquités «Folles et Folies». Du bout des doigts, elle tenait un petit paquet ficelé avec art.

Le gérant de «Folles et Folies», Guy Liguili, était un Parisien froufroutant qui s'était installé à St Marcelin dans les années 90. Comparé à Guy Liguili, même Liberace aurait eu l'air viril. Aussi, les gens du village le regardaient-ils d'un drôle d'air et l'évitaient, se demandant de quoi il vivait. En effet, on n'avait jamais vu quiconque entrer dans sa boutique, si ce n'est quelques touristes de passage.

David Gille

Ernest Pichon se décida pourtant à pousser la porte et se retrouva dans un univers déroutant. Il eut l'impression d'être à l'intérieur d'une bonbonnière. C'était une débauche de fanfreluches, d'éventails, de porcelaines, de minuscules meubles fragiles, de petites boîtes en métal doré... «*Qui peut acheter ces cochonneries ?*», se demanda-t-il alors que Guy Liguili se précipitait vers lui en balançant les hanches et en faisant du vent avec ses mains.

- Que puis-je faire pour vous, cher Monsieur ?

- Euh, vous avez de bien belles choses... Figurez-vous que j'ai eu l'idée d'entrer dans votre magasin en voyant la délicieuse Mademoiselle Courtecuisse en sortir. C'est une femme de goût...

- Et une grande collectionneuse de faunes en porcelaine de Saxe, savez-vous ! Je viens de lui en vendre un nouveau, magnifique. Elle doit en avoir plus d'une trentaine, maintenant...

- Un faune en porcelaine. Tiens, tiens, voyez-vous ça... S'cusez, mais c'est quoi, un faune ?

- C'est un petit personnage avec des pieds de bouc et des cornes.

- Je n'en ai jamais rencontré. Dites, vous ne vendez pas des bouillottes, par hasard ?

- Des bouillottes ? Non, je regrette, fit l'antiquaire d'un air pincé.

Pichon prit congé. Il avait appris ce qu'il voulait savoir, et une idée

machiavélique venait de germer dans son esprit.

Gaston Chambier et Ernest Pichon se partagèrent les tâches. Chambier, qui jouait les artificiers lors des fêtes du 14 juillet et de Nouvel-an, confectionnait depuis belle lurette de petits explosifs qui lui servaient à pêcher et à éventrer des terriers de lapins. A l'aide d'engrais, de chlorate et de nitrate de potassium et de quelques grammes de sucre, il fabriqua une dizaine de bombinettes capables de faire sauter quelques vitres.

Pendant les quinze jours suivants, les deux compères les firent exploser, la nuit, dans toutes les communes avoisinantes, réveillant les habitants en sursaut et créant la panique. Aux maires des communes touchées, ils envoyèrent des lettres de revendication portant comme emblème une rose stylisée, et signées : «Front de Libération du Grimouillirois». Ces lettres exigeaient l'indépendance de la région.

Ils passèrent alors à la deuxième phase de l'opération.

Pichon éplucha les petites annonces de la Gazette. Sous un faux nom et une boîte ouverte en poste restante à Piqueton-lez-Genêts, il écrivit à toutes les personnes recherchant l'âme sœur, se faisant passer tantôt pour un instituteur célibataire, tantôt pour une fonctionnaire divorcée, tantôt pour un pharmacien à la retraite, tantôt pour une veuve qui avait du bien. A chacun de ses correspondants, Pichon fixa rendez-vous le samedi suivant, à 15 H, sur la place du marché de St Marcelin. Il leur recommanda de tenir une rose à la main «pour se reconnaître», précisa-t-il.

Puis il rédigea une petite annonce qu'il fit publier dans la Gazette :

«Monsieur, 78 ans, sérieux, bien élevé, galant et serviable, grand collectionneur de faunes en porcelaine de Saxe, très croyant, cherche amitié avec dame ayant même profil et même goûts.»

Il n'eut à attendre que deux jours pour recevoir une lettre de Josiane Courtecuisse. Elle se disait prête à le rencontrer. Sous le pseudonyme «Jean-Aymard de Tékonery», Pichon lui écrivit immédiatement, lui fixant rendez-vous pour le samedi à 15 H sur la place du marché de St Marcelin. Il lui recommanda de tenir une rose à la main afin qu'il la reconnaisse.

Le samedi, les rayons du soleil tentaient de percer les nuages, écrasant les reliefs et lissant les contrastes. Un petit vent frisquet circulait en tourbillons poussifs dans les ruelles de St Marcelin-sur-Poulaire, faisant virevolter papiers gras et feuilles mortes. A 14 H, Pichon s'enferma dans la cabine téléphonique publique et appela les gendarmes. Déguisant sa voix, il dit :

- Je tiens à vous informer que tous les membres du commando du Front de Libération du Grimouillirois, qui a commis tous ces attentats récents, se réuniront en secret sur la place du marché de St Marcelin-sur-Poulaire aujourd'hui à 15 H. Vous les reconnaîtrez facilement : ils tiendront tous une rose à la main. Au revoir.

Puis il raccrocha.

A 15 H, toutes les personnes s'approchant de la place du marché avec une rose à la main furent prestement embarqués dans un panier à salade, malgré leurs protestations.

Quand ce fut au tour de Josiane Courtecuisse, elle poussa des hurlements qui atteignirent le contre-ut, et essaya d'assommer les gendarmes avec son sac à main. Les pandores en eurent vite marre et la propulsèrent dans le fourgon. La scène dégageait une irrésistible charge comique.

Quant à Chambier et Pichon, assis sur leur banc, ils se tenaient les côtes et cherchaient à maîtriser leur vessie.

Cette nuit-là, ils dormirent comme des bébés.

CHAPITRE 5

A trente mètres de la maison de Gaston Chambier se trouvait un gîte que la mairie louait pendant les week-ends et les vacances à des gens de la ville, ce qui mettait Chambier dans tous ses états. En effet, il cherchait à dégoûter les vacanciers d'y venir, car dans son esprit, le maire ne parvenant pas à rentabiliser l'endroit, il finirait par le lui vendre.

Dès que de nouveaux locataires s'y installaient, Chambier allait quérir Pichon, et, ensemble, ils se rendaient au gîte pour chercher querelle aux occupants sous n'importe quel prétexte : les fumées du barbecue les indisposaient, les cris des enfants faisaient tourner le lait des vaches, ils riaient et chantaient trop fort après le coucher du soleil, etc. Mais si les villageois de

St Marcelin évitaient de trop contrarier les deux compères (ce qui était compréhensible, puisqu'ils devaient les supporter toute l'année), les vacanciers, eux, étaient faits d'un autre métal et n'avaient pas de ces scrupules. En général ils ne se laissaient pas marcher sur les pieds et répondaient par un : «Dégagez, vieux débris, si vous ne voulez pas qu'on vous explose la tête !».

David Gille

Mais ce jour-là, les choses se présentèrent différemment.

Alors que le soleil d'un début de mois d'août comme tant d'autres dardait de ses rayons la campagne Marcepoulairoise, et cependant qu'Ernest Pichon était occupé à critiquer vivement la sécheresse dont étaient accablés les pauvres fruits et légumes du jardin de son meilleur - car seul - ami, celui-ci, le dos tourné à la maison, distingua un mouvement furtif de l'autre côté de la pâture de ses limousines. Il n'y aurait sans doute pas accordé d'importance, préférant renvoyer à son interlocuteur un sec «Dizs donc, t'as pas vu l'état de tes lapins ?», s'il n'avait pas été réveillé deux nuits plus tôt par quelques événements suspects dans un village au demeurant calme (du moins, tant que l'un des deux ne s'affairait pas à y mettre de l'animation).

- *Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qui t'arrive ?* demanda Pichon, d'abord surpris de ne pas avoir reçu de remarque cinglante en réponse de son attaque. Puis, ayant remarqué que quelque chose intriguait réellement son compère, il ajouta : «*Qu'est-ce que tu as vu ?*»

Sap1

- J'en sais trop rien... C'est bizarre, j'ai l'impression que quelque chose se trame encore ici...

- Pourquoi, qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Je viens de voir des sortes de rôdeurs là-bas, de l'autre côté de mes vaches, des gens qui marchaient comme s'ils avaient peur d'être vus.

- *Boarf,* commença Ernest dans une onomatopée assez proche d'une éructation d'un supporter de foot armé de bières, *ça ne doit rien être d'autre que des vacanciers, comme d'habitude.*

- Je sais pas... Je t'ai pas dit l'autre nuit, ça m'était sorti de la tête, mais j'ai été réveillé par des bruits de chaîne et des voix humaines. Et quand je me suis mis à la fenêtre, il m'a semblé apercevoir des lumières par là-bas...

- Vers chez la mère Crochu ?... Un gars venu lui reluquer le cul de nuit, tu penses ?

- Je ne sais pas, peut-être bien... Allons voir quand même là-bas ce qu'il s'y passe...

Les deux ancêtres se mirent en chemin vers la pâture de Chambier, et nul n'aurait pu dire s'ils étaient ainsi courbés par une arthrose vieille de plus de trente ans ou par la volonté de ne pas se faire repérer dans une approche

qu'ils pensaient discrète. Arrivés derrière le gîte communal, Gaston fut confirmé dans ses soupçons par la présence d'une voiture inconnue. (Il y avait en effet assez peu de propriétaires de voitures à Saint Marcelin-sur-Poulaire pour qu'ils connaissent tous les véhicules autochtones.) Celle-ci était garée au bout de l'allée qui menait aux ruines de l'ancien moulin enjambant la Poulaire, petite rivière qui avait donné une partie de son nom audit village.

La voiture était vide de ses occupants, mais contenait un bien intriguant fourbi : des cartes d'état-major détaillées, des jouets pour enfants que même le Liguili n'avait pas dans son magasin, des boîtes Tupperware vides, des élastiques, des sacs plastique... le tout jeté pêle-mêle aux pieds du siège passager.

Ils finissaient l'inspection de l'étrange contenu du véhicule quand Pichon et Chambier furent hélés par un couple de jeunes d'à peine plus d'une vingtaine d'années :

- Bonjour messieurs, vous avez l'air bien intrigués par le contenu de notre voiture.

- Qu'est-ce que vous fichez là, vous deux ? demanda Chambier avec son tact habituel.

- On ne vous a jamais vu dans le coin, vous êtes des touristes ? tenta de calmer Pichon.

- Heu... comment vous expliquer simplement...

- Y a rien à expliquer, je vous ai pris à rôder près de mes vaches, et je crois bien que vous avez dans l'idée de me les piquer ! s'énerva la parodie d'éleveur

- Non, non, pas du tout... commença le premier jeune.

- On participe à un jeu de piste, une chasse aux trésors ! continua son amie.

- ... trouvable sur le web...

- ... Sur la piste des cistes, sur cistes.net

- ... et on avait trouvé un spot pas mal où on a planqué une ciste derrière ces auges à cochons là-bas...

- ... pas trop loin du moulin mais pas trop près non plus...

- ... la Ciste de Walt...

- ... mais un Hibou nous a prévenu par MP qu'elle avait probablement disparu...

- ... du coup, on est venu la réactiver, remettre des nouveaux perso Disney dedans...

- ... et trouver un spot moins visible pour la cache...

Le tout avait été débité à une telle vitesse que même les deux vieux colériques n'étaient pas parvenus à en placer une ni à les faire taire. Ils auraient pourtant bien aimé, tant cette histoire leur semblait incompréhensible. Ils avaient vaguement compris qu'un certain Spok, habitant de Bab-el-Oueb, se faisait aider de hiboux pour chercher des trésors remplis d'ouate dessinée sur des sites qui n'étaient point nets...

Mais ils étaient bien décidés à tirer tout ce charabia au clair, et à faire passer à ces pilleurs de tombes l'envie de venir débusquer des trésors chez eux...

- Votre histoire est fumeuse, fit Chambier. *J'ai bien envie de crever les pneus de votre voiture pour vous empêcher de fuir...*

- Bien dit, l'ancien ! abonda Pichon. *Comme ça on pourra faire une enquête. Si ça se trouve, ce sont des terroristes.*

Il se tourna vers le jeune couple et demanda :

- Vous avez déjà été en Afghanistan ?

- Non. Mais j'ai voulu voir Vesoul et j'ai vu Vesoul ! répondit le jeune homme en rigolant... *Ecoutez, on nage en plein délire ! Je vais vous expliquer tout ça lentement, pour vous donner une chance de comprendre. Alors voilà. Figurez-vous que ma copine et moi, on vient de réactiver une ciste. Et comme on a loué le gîte pour le week-end, on a...*

David Gille

- Comprends rien !, grommela Pichon. *Et de toute façon, le gîte, il est hanté depuis que le Massacreur du Grimouillirois y a dépecé plusieurs familles de touristes,* mentit-il. *Vous l'avez sûrement lu dans les journaux. A votre place, je prendrais mes cliques et mes claques...*

- Attendez, écoutez-moi, continua le jeune homme, pas impressionné. *Nous sommes des Cisteurs, et...*

La fille l'interrompit :

- Laisse, Jean-Luc, je m'en occupe.

Elle se tourna vers les deux vieux et trouva les mots justes :

- Nous avons loué le gîte. Nous attendons des amis qui viendront déjeuner tout à l'heure. Je vous propose de vous joindre à nous pour le pousse-café, vers 14 H. Comme ça, on vous expliquera en détail ce que nous faisons ici. Ça

vous va ?

L'expression «pousse-café» eut sur les deux compères le même effet qu'un billet de mille sur la conscience d'un politicien. Ils se calmèrent immédiatement et promirent de revenir à 14 H. Dans leur univers à eux, quelqu'un qui offrait une tournée ne pouvait pas être entièrement mauvais...

A 14 H tapantes, ils furent de retour au gîte. Il y avait là une trentaine de voitures et plus d'affluence qu'au «New Deux Piliers» un jour de marché aux bestiaux. Ces gens avaient amené leurs enfants, et même leurs animaux domestiques : Cybèle, une chatte persane, Assy, un pékinois, O' Violle, un setter irlandais, Davinci, un labrador, et Foul-Khan, un afghan. Les gamins cavalaient partout en poussant des cris. Avec une joie non dissimulée, Pichon et Chambier voyaient circuler entre les convives un nombre impressionnant de bouteilles.

- *En tout cas, ils ont du répondant, vieux gars !* murmura Chambier avec difficulté, la salive qui emplissait sa bouche l'empêchant d'articuler.

La jeune femme qui, le matin, les avait invités, se dirigea vers eux.

- *Ah, messieurs, bienvenue, prenez place... Jean-Luc, apporte deux verres.*

Il régnait autour du gîte un raffut indescriptible. Certains, penchés sur des cartes, braillaient «*Non, c'est pas là, j' te dis* !», d'autres se racontaient leurs aventures en riant aux éclats, d'autres, encore, se passaient les bouteilles de table en table en criant : «*Goûte celle-là, tu m'en diras des nouvelles !*» Sur la pelouse, à l'écart, étaient alignées des boîtes en plastique autour desquelles s'affairaient une dizaine de personnes qui exprimaient bruyamment leur satisfaction.

Tout en éclusant poire Williams après cognac, cognac après bière, bière après kirsch, et kirsch après beaujolais, les deux compères observaient tout ce remue-ménage avec un effarement grandissant, se demandant sur quelle planète ils étaient tombés. Chambier essaya de faire un croche-pied à un gosse qui poursuivait un chien, mais le loupa. Pichon mit l'intermède à profit pour tenter de dégommer un papillon en vol à l'aide d'une capsule de 1664, capsule qui termina sa course dans l'œil d'un convive. Pour se consoler de ses lacunes en balistique, Pichon attrapa une bouteille de Bénédictine et la mit dans la poche intérieure de sa veste.

Il faisait de plus en plus chaud.

Une femme hurla : «*O' Violle ! O' Violle !*». Tout le monde se leva pour lui porter secours, mais c'était une fausse alerte : la femme appelait son chien, lequel était parti musarder derrière la maison avec le labrador Davinci. Couvrant le vacarme, on entendit alors :

- *Davinci ! Davinci !*

- *Oui ?* fit une voix.

- *Non, pas toi : mon chien !*

- *Ah !*

Les deux bestioles revinrent et se lancèrent dans une bagarre avec le restant de la troupe. Leurs maîtres essayaient de les séparer en donnant de la voix :

- *Assy, couché !*

- *Foul-Khan, reviens !*

Pichon et Chambier, confits dans les vapeurs d'alcool, se laissaient lentement envahir par une douce torpeur. Ils entendirent à peine les cris d'une femme paniquée :

- *Cybèle ? Quelqu'un a vu Cybèle, ma chatte ? Elle a disparu !... Mon Dieu, elle a peut-être été kidnappée par des gens du voyage !*

On retrouva Cybèle dans le tiroir d'une commode de la maison. Sa maîtresse exprima sa satisfaction d'une voix de haute-contre qui fit vibrer les vitres du gîte :

- *Je ris... Oui, je ris... Ah je ris de te voir, Cybèle, en ce tiroir !*

Chambier et Pichon ronflaient. Pourtant, avant qu'ils ne sombrent dans les bras de Morphée, quelques bonnes âmes eurent le temps de leur expliquer ce qu'étaient les cistes et les Cisteurs. Mais qu'en resterait-il à leur réveil ?

Le lendemain, alors que le coq chantait depuis un bon moment, Chambier ouvrit péniblement les yeux. Au sortir d'une nuit agitée, un café s'imposait. Pendant qu'il se débattait en essayant de vider le filtre datant de plusieurs jours du marc qu'il contenait, les images de la nuit se reformaient dans son esprit embrumé.

D'abord le réveil sous la lune et la mine réjouie des occupants du gîte, un paquet soigneusement emballé dans les mains ; puis les faisceaux de lampe-torche dernier cri fonctionnant à l'huile, non pas de coude mais de poignet, les hululements des participants avant le grand départ, ensuite l'arrivée près du four à pain derrière chez Alphonse, et puis... et puis ça doit être à ce moment qu'avec Pichon ils avaient ressorti la bouteille de bénédictine chapardée pour

se réchauffer... de l'agitation, le groupe s'éparpillant un peu plus loin puis revenant le sourire au lèvres.

Crevette76

Quelle idée ils avaient eue, ces emplumés, de les emmener à une de leur chasse nocturne ! Et sans même un fusil en plus !

Mais cette fois oui, ça y est, ça lui revenait : un trésor !!! Ils avaient caché un trésor, destiné à... comment ils disaient déjà..? Aux six sauteurs c'est ça ! «Pour les sœurs» avait ajouté un des jeunes en se marrant.

L'église a toujours caché ses fortunes, au diable le père Manganate et l'abbé Nédixion, ils en auraient le cœur net... et les poches pleines ! Et ils n'auraient pas veillé jusque quatre heures du matin pour rien.

Au bout de dix minutes de combat contre la cafetière, il s'avoua vaincu et décida d'aller au «New Deux Piliers» consommer un expresso puisqu'après tout il avait maintenant moins de chemin à faire et un tarif plus que préférentiel, étant donné qu'il connaissait les accès à la grange de Pichon comme sa poche depuis des années.

Juste avant, il attrapa dans la remise un objet qu'il avait failli maintes fois jeter aux ordures, et qui était encore là uniquement parce que la flemme d'aller jusqu'à la déchetterie l'emportait sur l'envie de s'en débarrasser. En fin de compte, il allait bien servir à quelque chose !

Son expresso avalé d'un trait, Chambier y voyait déjà plus clair, il hésita à prendre un fond de calva pour se faire un canard, mais comme c'était bientôt l'heure de la sieste pour la majorité des habitants du village, il abandonna à regret le sucre et le calva pour aller sortir Pichon de chez lui et lui exposer ses projets...

- Grrrmbl, mais qu'est-ce que tu fabriques avec un aspirateur dans ma chambre? Pfff, quelle heure il est ?

- C'est pas un aspirateur, triple buse, dit Chambier, *c'est un renifleur de métaux, ça sert à trouver de l'or ! Maintenant qu'on sait vers où ils ont caché leur bidule, là, on n'a plus qu'à y aller avec ça pour dénicher le magot !*

- Hmmm, répondit Pichon encore un lobe cérébral dans le sommeil. *Ben heu bon. T'es sûr qu'on a le droit de prendre un asp... un truc là ? Y avait l'air d'avoir des règles à suivre dans leur secte... Pas envie d'avoir leur grand roux sur le dos !*

- Mais peuchère, à ton avis, pourquoi je te turlupine pour qu'on y aille MAINTENANT ? Ils sont tous en train de roupiller après le poulet rôti du dimanche à cette heure !... Et puis ceux du gîte, ils sont partis pour la journée chercher la chapelle de St Fenestrine, et vu l'état du chemin pour monter là haut, ça nous laisse bien le temps de déterrer ce qu'on peut. Allez, discute plus, tu prends ta bêche et on y va !

Le père Lapilule, qui labourait ses champs, les vit passer tenant leur appareil.

- Oh là, vieux gars, où allez-vous donc avec ce drôle d'engin ? Vous cherchez du pétrole ou vous comptez trouver du schnaps sous terre ? cria-t-il.

- Taisez-vous, malheureux, vous allez nous faire remarquer, cria Pichon pour être entendu d'Isidore, qu'il savait dur de la feuille.

- On va aérer le gîte du maire et nettoyer tout le merdier qu'ont laissé les Parisiens d'hier, ajouta Chambier.

- Ah bon, les Parisiens sont arrivés ?... Ça sent les vacances ! Allez, salut, y a mes labours qui attendent. Y en a qui bossent, eux.

Castafiore

Le vieux tira sur la manette du tracteur et disparut comme un rêve en pétaradant dans un nuage de poussière.

- Tu n'as vraiment aucun souvenir de l'endroit où ils nous ont emmenés, ces gueux ? demanda Pichon.

- Je me rappelle du four à pain derrière chez Alphonse. Sans doute qu'ils nous ont trimballés jusqu'à la limite de ma pâture, près de la source de la Goulue. Ça devait être dans ce coin, juste avant le bois... C'est à ce moment que j'ai tiré le rideau suite à la Bénédictine.

- Ouais, moi aussi ! Tu sais que toi et moi, on est synchrone pour les cuites, depuis le temps qu'on s'entraîne ensemble, hein, pas vrai, vieux gars ?...Qu'est-ce qu'ils ont bien pu planquer dans cette boîte, à ton avis ?

- J'en sais rien. Mais ça devait avoir de la valeur, vu le mic-mac qu'ils ont fait. Remarque, ils étaient bien soixante, sans compter les mioches. Même si chacun n'y a mis que dix Euros, ça fait un paquet de bouteilles de rhum !

David Gille

- Et s'il n'y ont pas mis de fric ?...

- De toute façon, ça vaut la peine de chercher.

Pichon désigna le détecteur de métaux :

- Tu es sûr que ton renifleur, là, il peut détecter des billets de banque en plus de pièces et des lingots ?

- Les billets, non. Juste les pièces. C'est un renifleur de métal, pas de papier ! Mais si on trouve les monnaies, vieux gars, c'est sûr que les billets seront avec, hein !... La dernière fois que je l'ai utilisé, j'ai trouvé des tas de clous, des capsules de Coca, du papier alu, mais aussi une pièce de 50 F en argent. Tu sais, de celles qu'on filait aux retraités, à l'époque. Elles sont très recherchées. La mienne, elle est toujours dans un tiroir. Je la garde pour le jour où je serai en déficit de pinard et en rouge à la banque. On n'est jamais

trop prévoyant, de nos jours...

- Tu as mis des piles dans ta bécane ?

- T'inquiète pas, j'ai testé... Bon, on arrive. On commence où ?

Les deux vieux s'affairèrent. Chambier ratissait le terrain avec son détecteur, et Pichon creusait dès que l'appareil faisait «*bip*». Au bout de vingt minutes, ils étaient en nage. Tout ce qu'ils avaient trouvé était un boulon rouillé et une sonnette de vélo encore plus rouillée.

- File la boutanche, l'ancien.

La bouteille de Sancerre vidée (en 42 secondes, exactement), ils se remirent au travail. Chambier attaquait la parcelle sur sa gauche, près de la dalle qui marquait la résurgence de la source de la Goulue, lorsque le détecteur de métaux émit un son beaucoup plus franc que les fois précédentes.

- Là, on a quelque chose, fit sobrement Chambier. *Creuse, Ernest.*

Pichon s'exécuta avec entrain. Au bout de quelques minutes, il se figea et poussa un cri :

- Octod'jus !...

- Quoi ?

- Regarde ça, Gaston !

Il arracha de la glaise un os qui ressemblait bougrement à un tibia.

- Tu crois qu'on a trouvé un macchab' ?

- Ça m'en a tout l'air, vieux gars !

- Tu crois que les Parigots l'ont enterré cette nuit ?

- Ne sois pas idiot, tu vois bien que cet os-ci est une vieillerie. Ça fait des années qu'il est là. Attends, j'agrandis autour....

Pichon s'escrima. Puis il dit :

- Ça y est, j'ai la pièce de métal qui a fait réagir le renifleur.

- C'est la montre du mort ? demanda Chambier d'un air gourmand.

- Non, c'est beaucoup trop gros.

- Avec un «han» de bûcheron, il réussit enfin à extirper l'objet de sa

gangue de glaise. En même temps, il dégagea quelques vertèbres.

- Qu'est-ce que c'est que ce truc ? demanda Chambier.

- J'en sais rien. Mais attends, y a autre chose....

Pichon tira du trou une masse qui ressemblait à une tête d'animal. D'un gros animal.

- Ce n'est pas un macchab', vieux gars : c'est un bestiau ! fit il. *M'est avis que c'est une vache. Regarde, il y a des cornes.*

- Et le machin métallique, alors ?

- Attends, faut le nettoyer.

A tour de rôle, ils pissèrent sur l'objet et le frottèrent avec de l'herbe. Au fur et à mesure qu'il nettoyaient le métal (du bronze), il comprirent qu'il s'agissait d'une cloche à vache, d'un toupin. Il continuèrent à frotter. Une gravure apparut. Pichon fut le premier à la déchiffrer :

- «Clarabelle» !

- Clarabelle ???... Mais c'était le nom de ma vache ! Celle qui a disparu cornes et âme en 1998, pendant qu'on regardait la finale !

- Eh bien, tu viens de la retrouver, vieux gars !

- Mais comment qu'elle est arrivée ici, sous terre ? fit Chambier d'une voix blanche. *Elle ne s'est quand même pas enterrée toute seule !*

- Ella été assassinée. Regarde, il y a un trou dans le crâne. C'est une balle qui l'a tuée !

- Acré bongu ! Mais quel est l'enfant de salaud qui a pu me faire un coup pareil ?

La Gazette du Grimouillirois, 18 octobre

St Marcelin-sur-Poulaire

INCENDIE DU BAR "LES DEUX PILIERS" :

C'ÉTAIT UN ACCIDENT

Un court-circuit...

Nos lecteurs se souviennent sans doute de l'incendie qui a ravagé le bar "*Les Deux Piliers*", il y a quelques semaines.

Le rapport d'expertise vient de tomber : il s'agit d'un accident dû à une boîte de fusibles défectueuse. Un court-circuit a provoqué un jet d'étincelles sur la table située à proximité. Or, d'après les enquêteurs, le bois de cette table était imbibé par une énorme quantité d'alcool. Elle a pris feu immédiatement propageant les flammes au mobilier environnant.

"*Je suis content que cette affaire soit enfin résolutionnée*", nous déclare le patron de l'établissement, Monsieur Albert Dufermage.

Ce cliché, pris quelques semaines avant l'incendie, montrte la table d'où le feu s'est propagé. A gauche, Monsieur Gaston Clambier, à droite Monsieur Ernest Bichaud, deux habitués. (Photo PL-A, la Gazette)

CHAPITRE 6

Il y avait deux jours qu'on n'avait pas vu Chambier, ni au pousse gnôle du matin, ni à l'apéro. Cela inquiétait son compère, qui but deux fois plus que de coutume afin de ne pas faire baisser la moyenne et rester dans les quotas, mais aussi par souci d'économie, se traduisant par la prise d'une seule aspirine par semaine.

King

La vieille Toupy (une des trois Grâces) qui se rendait aux vêpres, faillit bien avaler son bulletin de naissance lorsque Gaston arriva en trombe sur un vélo digne du tour de France 1907. Les pigeons de la place eurent juste le temps de s'envoler devant la roue du dérate du dérailleur. Faut dire qu'avec un crâne de vache attaché au guidon, et un gus qui descend la côte les jambes écartées, par stabilité certes, mais ne pouvant faire autrement sur ce vélo à pignon fixe, il y a de quoi avoir le souffle et les jambes coupés.

- *Ernest !* cria-t-il, pensant que son compère ne le voyait pas arriver.

- *Ah te voilà, tu m'as fait faire un seau d'encre ! Viens-t'en te rincer la poussière du gosier, je viens juste de la déboucher, fit-il en montant une bouteille contenant au bas mot un demi verre de vin.*

- *Voilà j'arrive,* dit l'autre en se battant avec un tendeur, qui, une fois lâché alla ricocher sur le trottoir dans les jambes de la vieille Toupy qui continuait sa route en brandissant son parapluie, tout en étouffant des jurons qui passèrent à deux lieues des oreilles concernées.

- *Tiens, goûte voir !* dit Ernest en essayant de faire un partage équitable, le nez au ras de la table.

- *Regarde !* dit l'autre en posant le crâne de la défunte vache sur la table.

Ceci eut pour effet de faire lever de chaise Pichon, qui se découvrit et se signa.

- *Regarder quoi ?* fit-il en réajustant sa bâche et rattrapant *in extremis* le mégot d'un coup de langue.

- *Là !* rétorqua l'autre avec un doigt dans le trou de balle (celui dans le crâne). *Merde quel con, je l'ai remise dedans ! J'avais sorti la bastos et je l'avais emmenée chez mon neveu !*

- *Matelet Robert ? Celui qui s'est marié avec Hélène Hibart ?*

- *Oui ... tu sais qu'il collectionne les armes et qu'il a des bouquins sur le sujet. Ben il a trouvé,* dit-il en retirant le doigt coincé dans le crâne. *J'arrive pas à la sortir, elle est bien entrée deux fois, faudra bien qu'elle sorte à nouveau !*

- *Il faudrait le fracasser !* tenta de dire Pichon.

- *Non non !* s'écria l'autre. *C'est sacré, une vache ! Regarde, l'ancien, comment on fait !*

D'un mouvement digne d'un haltérophile, Gaston retourna le crâne au-dessus de sa tête et entreprit de lui imprimer un mouvement à peu près circulaire, en lançant des incantations. Ça ne se fit pas attendre. Comme une ligne de mire doit partir d'un œil, passer par le guidon pour arriver à la cible, là,

ce fut l'inverse qui se produisit.

- *J'aurais jamais dû lâcher le crâne,* fit Gaston en se frottant tantôt l'œil, tantôt le sommet du crâne (le sien).

- *Si petite et tant de dégâts,* ricana Ernest en tenant la balle entre le pouce et l'index.

- *Oui, mais elle a parlé, cette bastos ! Reste à retrouver l'arme. Et crois-moi, avec ce calibre exotique, ça va aller assez vite, j'ai ma petite idée.*

Puis, continuant sur sa lancée, Chambier ajouta :

- *Mais suis-moi plutôt, vieux gars, on va retourner chez mon neveu, qu'il te répète tout ce qu'il m'a dit. Tu sais, il a fait des études, il est allé dans les grandes villes et tout. Je crois même qu'il a travaillé un temps à Bourac.*

- *Ah quand même...* fit Ernest, réellement impressionné qu'un Marcepoulairois puisse avoir travaillé dans des villes si renommées, qui
Sap1 avaient même leur équipe de foot en troisième division...

- *Je te le dis !* renchérit l'oncle fier de son neveu. *Allez viens, grimpe sur mon vélocipède. Pas de raison d'attendre, on y monte tout de suite.*

Ce qui suivit aurait eu sa place dans les chroniques comiques de la Gazette du Grimouillirois si son unique reporter n'avait pas été en train de couvrir, en même temps qu'il le découvrait, le concours annuel du plus gros tubercule de Piqueton-lez-Genêts.

Tout d'abord, Chambier, apparemment décidé à repartir tel qu'il était arrivé, enfourcha son vélo dans une précipitation telle qu'il envoya son pied dans le nez de son ami, ce qui fut sans doute un coup dans le nez de trop pour le larron qui fut happé par les lois de Newton en un point où la gravité devait être particulièrement forte : le caniveau. Trop pressé pour s'en apercevoir, Chambier partit vers la côte qu'il avait descendue quelques minutes plus tôt, mais fut lui aussi rappelé à l'ordre par la gravité, et dut rapidement se mettre en danseuse pour ne pas partir à reculons. Sur ces entrefaites, le guignol imbibé au guignolet se mit à la suite de son compère - dire à la poursuite aurait été quelque peu exagéré - faisant autant de virages à pieds que Chambier en faisait à vélo, le tout dans un synchronisme parfait qui aurait pu faire croire à un numéro mis en scène.

Finalement, profitant lâchement d'une chute du cycliste à mi-parcours, le peloton rattrapa l'échappé. Ils décidèrent d'un commun accord qu'il était plus prudent et plus rapide de terminer la route à pied. C'est ainsi qu'ils arrivèrent chez le neveu après une marche aussi fatigante que dégrisante. Après une brève pression sur le bouton de l'interphone («T'as vu Ernest, on reconnaît ceux qui ont fait des études...») et un beuglement dans le microphone haut-parleur qu'il contenait, les deux hommes furent autorisés à rentrer dans la riche demeure de celui qui allait peut-être leur dévoiler qui était l'odieux criminel

bovicide...

- Ahhh, tonton, te voilà déjà revenu ? Entrez, entrez.

- Oui, Robert. Répète un peu à mon copain ce que tu m'as dit à propos de la balle.

- *Ohhh, ça ?* fit-il avec un ton faussement modeste, *ce n'est pas grand chose tu sais, c'est juste un peu de culture et de science. Voyez-vous messieurs, commença-t-il comme faisant un cours de balistique à des nouvelles recrues des forces spéciales, cette balle que vous avez retrouvée dans le corps de la victime nous apporte une foule d'informations. Tout d'abord concernant l'arme du crime. Il s'agit d'une balle (il s'arma d'un pied à coulisse impeccablement entretenu) de 7.92mm de diamètre, bi-ogivale pointue, recouverte d'une chemise en acier... (portant le doigt sur la balle puis à sa bouche) de tombac, pesant... (il la posa sur une balance électronique)... 10.9 g, ce qui, compte-tenu de la corrosion depuis le temps présumé où fut tiré le projectile, lequel nous est donné par la coupure de journal que vous m'avez apportée en date du 15 juillet 1998, nous fait un poids initial de ... (faisant mine de pianoter des chiffres compliqués sur une calculatrice qui ne l'était pas moins)... 12.8 g. Or, ces caractéristiques sont le standard des balles utilisées par les armes allemandes de type Mauser au début du siècle dernier. De plus, comme l'anneau d'amorçage est noir, on peut très facilement en conclure qu'elle fut fabriquée avant 1930…*

Les deux ivrognes se regardèrent un instant, médusés devant le charisme scientifique que dégageait leur hôte.

- *Concernant le tir,* poursuivit le «sergent instructeur» en feignant de ne pas tenir compte de cette admiration soudaine de la part de ses élèves, *le diamètre du trou d'entrée dans l'os frontal de la victime fait 8.01 mm de diamètre, et la marque d'impact sur le bord ventral de l'os occipital est profonde de 1.4 mm, ce qui nous fait une force estimée de ...* (faisant mine de réfléchir à voix haute sur sa calculatrice)... *si l'on considère que le coefficient de ralentissement de la masse cérébrale est négligeable devant la vitesse C du projectile... donc... mmmm virgule cinq Newtons... soit une distance de tir estimée avec ce type d'arme à ...* (revenant à sa calculatrice une dernière fois) *137.78 mètres. Je pense en toute rigueur qu'avec mes approximations successives, il est quand même plus prudent de retenir la valeur de 137.8 mètres... Point trop n'en faut !* ajouta-t-il avec un sourire affiché.

Les deux papis, bouche bée, ne trouvaient rien à redire devant ce miracle de science et de technologie. Comme ils essayaient d'ingurgiter, à grand peine, la masse des renseignements qui venait de leur être balancée, et que leur promenade à pied pour venir ici les avait fait arriver à une heure déjà bien avancée de l'après-midi, Hélène, anciennement Hibard, leur proposa de rester pour le souper. Mais, plus désireux de partir afin d'ourdir la suite de leur plan que par réelle politesse, Ernest répondit :

- Non, non, on vous remercie bien, mais on voit que vous avez déjà pas

mal d'enfants à manger ce soir.

- Oh non, vous pensez, ce ne sont que mes deux fils Alex, Pierre et leur amie Amy...

Quinze jours plus tard, rebelote. Devant la chapelle Ste Fénestrine, on s'occupait de choses autrement plus sérieuses. La 100000ème ciste reposait toujours dans sa cache, et les Cisteurs les plus émérites avaient à nouveau loué le gîte. Quinze jours plus tôt, c'était pour les bleus ; là les grands pontes s'attaquaient à plus dur. La 100000ème était cachée à Saint Marcelin !... Mais où ? Tous l'ignoraient encore car on butait sur un code mystérieux qui n'avait à ce jour jamais été décrypté. Dans le jargon des Cisteurs, on l'appelait le code Barre et celui qui en ferait sauter la clé gagnerait gros.

Castafiore

Jean-Luc était de l'aventure. Assis sur une pierre, il cogitait ferme. S'il fallait rester un mois, il resterait. Il y avait aussi Sénèque, chasseur de l'Oise, Clytemnestre, grande prêtresse des Côtes-d'Armor, Gégène, berger Allemand, Laura du 93 et cinq autres qui fouillaient dans leur crâne de quoi faire germer l'ébauche d'une idée.

Ils cherchèrent à briser le code pendant deux jours, à s'en donner des migraines. Mais il résistait. Le texte de l'énigme semblait être composé de vrais mots. Mais ces mots ne ressemblaient à rien de connu, sinon, lorsqu'on les lisait à haute voix, à des grognements de phacochère en rut.

- Je renonce ! fit Clytemnestre. Je suis épuisée.

C'est alors que Poincho, un Cisteur étudiant d'une école de commerce, remarqua quelque chose.

David Gille

- Regardez ce mot : «Inuktitut»...

- A tes souhaits ! fit Jean-Luc.

- Non, je suis sérieux. Ça me dit quelque chose, j'ai déjà vu ce mot quelque part... Quelqu'un a un dico ?

- Oui, mais pas un dico de serbo-croate, j'ai juste un Larousse ! rigola Sénèque.

Poincho feuilleta l'ouvrage et poussa un cri de triomphe :

- Je le savais ! Je le savais !

- Quoi ? firent les autres en chœur.

- L'inuktitut est la langue parlée par les Esquimaux ! Et comment s'appelle la ciste N°100000, je vous le demande ?... «La cis te du 1er avril» !

- Et alors ? fit JPK651296B, un Cisteur essonnien qui aimait les choses

simples. *C'est bien pour ça qu'on a cherché autour de l'idée des poissons d'avril. On n'a rien trouvé, si ce n'est qu'il existait déjà une ciste qui avait pour thème le 1er avril : la N°264. Elle est complètemen t naze.*

- Le 1er avril 1999 fut créé l'état du Nunavut. C'est la patrie des Inuits, c'est-à-dire des Esquimaux ! répondit Poincho.

- Ça voudrait dire que l'énigme est écrite en inuk... inakmachin ? Mais alors, qui va nous traduire ça ?

- L'ambassade du Canada !

Poincho appela le 118 218 (parce qu'il aimait bien les deux idiots qui en faisaient la pub à la télé) et obtint le numéro de l'ambassade du Canada. On lui passa une secrétaire, l'assistante de l'attaché culturel, puis l'attaché culturel lui-même, lequel lui demanda de rappeler dans une heure. Poincho insista, et on lui passa la secrétaire aux affaires inuites, l'assistante de l'attaché aux affaires inuites, l'attaché aux affaires inuites lui-même (mais il était d'origine alsacienne, et ne parlait pas un mot d'inuktitut), et enfin le Directeur des affaires inuites, Monsieur Rock Haroun-Zeclock. Ce dernier demanda à Poincho de faire sa demande par écrit, après avoir rempli un formulaire à venir chercher à l'ambassade, et de renvoyer le tout par lettre recommandée avec accusé de réception. Poincho insista, et Monsieur Rock Haroun-Zeclock accepta de lui répondre. Poincho lut le texte de l'énigme.

- Votre accent est effroyable, Monsieur Poincho. Mais bon, voilà ce que ça veut dire. Vous avez de quoi noter ?

Poincho nota, et raccrocha.

- Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils sont autrement plus efficaces que l'administration française ! commenta Poincho en se dirigeant vers les autres.

- Alors, qu'est-ce qu'il a dit ? demandèrent les Cisteurs réunis autour de lui. Poincho lut :

- «*Cherchez à 100 pas à droite de la chapelle, sous la corniche rocailleuse*».

Aussitôt dit, aussitôt fait : ils foncèrent et se retrouvèrent une heure plus tard devant la seule chapelle isolée de la région, la chapelle Ste Fénestrine. Mais des «corniches rocailleuses», il y en avait partout.

Les Cisteurs se partagèrent en trois groupes, et commencèrent à fouiller. Dix minutes plus tard, la ciste fut trouvée par l'équipe de Laura. Elle contenait des bijoux précieux en forme d'ours, de phoques, de baleines, tous objets en rapport avec le Nunavut. Ils effectuèrent leurs échanges et remirent la ciste à sa place.

C'est alors qu'un cri jaillit un peu plus loin. C'était Humphrey Peursconla,

un jeune Cisteur de l'Oise :

- Regardez ce que j'ai trouvé sous cette roche !

Il tenait un objet oblong, enveloppé dans une bâche imperméable, raidie, mais bien ficelée.

- On dirait un fusil, fit Jacques Ostlapute, un Cisteur bourguignon. *Ouvre le paquet !*

Effectivement, sous la bâche se trouvait un épais sac à gravats, lequel contenait une carabine généreusement graissée. L'arme avait l'air presque neuve.

Le groupe reprit le chemin du retour. Parvenu à proximité du gîte, ils tombèrent sur Pichon et Chambier. Jean-Luc étant le seul à les connaître, fit les présentations. C'est alors que les yeux de Chambier se posèrent sur la carabine :

- Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? Faites voir...

- On l'a trouvé près de la chapelle, expliqua Judas Brico, un Cisteur du Dauphiné.

Chambier qui venait de passer plusieurs jours à se documenter sur les armes, examina la carabine, et, d'un ton d'expert à qui on ne la fait pas, dit :

- C'est une pièce exceptionnelle, un Nimay-Palamain Modèle 1928, série AB83-B, à culasse compensée et introduction par contre-bitard dévissant et percuteur à molive sans recul, tube en titane-nickel durci à l'antimoine dénaturé et trempage dans l'azote liquide, calibre 7.92. Un calibre devenu très rare, utilisé surtout avant 1930...

- Calibre 7.92 ?... fit Pichon. *Ça ne te dit rien ?*

- Bon sang... Tu crois que...

- Affirmatif, l'ancien ! Je crois que l'avant-dernière personne qui a posé ses yeux sur cette pétoire, c'était Clarabelle. Et le dernier, c'est celui qui l'a enterrée !

- On emporte cette arme. C'est une pièce à conviction. On a une enquête à mener...

Mais... firent les Cisteurs. Gégène, le berger allemand, se mit à aboyer.

- Y a pas de mais ! C'est comme ça, pas autrement. Si vous insistez, on ouvre la boîte à claques !

Les Cisteurs n'insistèrent pas. Les deux vieux disparurent, emportant la

carabine.

L'enquête commença.

Première étape, le Père Manganate, curé du village. Chambier alla lui rendre visite.

- Bonjour Monsieur le curé.

- Bonjour, Monsieur Chambier. Ravi de vous voir... Parce que, pour ce qui est de la messe, vous vous faites rare... Que puis-je pour vous ?

David Gille

- Monsieur le curé, est-ce que quelqu'un vous aurait confessé l'assassinat de ma vache Clarabelle ?

- Mais... vous n'y pensez pas, mon fils ! Le secret de la confession !...

- Ecoute, Albert, on arrête le vouvoiement ! J'étais à l'école primaire avec ton père, et c'est moi qui t'ai appris à poser des collets avant que tu ne partes au Séminaire ! Alors accouche !

- Pas question. Le secret de la confession ne peut pas être trahi.

- Bon... mais est-ce que tu connaîtrais quelqu'un, dans le pays, qui aurait possédé un Nimay-Palamain Modèle 1928, série AB83-B ?

- Le modèle à culasse compensée et introduction par contre-bitard dévissant et percuteur à molive sans recul, tube en titane-nickel durci à l'antimoine dénaturé et trempage dans l'azote liquide, calibre 7.92 ? demanda le Père Manganate.

- Celui-là même.

- C'est un calibre devenu très rare. Utilisé surtout avant 1930...

- Je ne te le fais pas dire, Albert. Alors ?...

- Il me semble qu'Isidore Lapilule en avait un. Mais je crois qu'il l'a revendu...

- A qui ?

- Je n'en sais rien. Va lui demander.

- Merci, Monsieur le curé.

- De rien, mon fils. Et n'oubliez pas de venir assister à la messe dimanche prochain.

Chambier grommela quelque chose et quitta la sacristie. Il fonça rejoindre Ernest au «New Deux Piliers».

Les deux compères décidèrent d'attendre le soir pour aller interroger Isidore Lapilule à son domicile. L'animal étant sourd comme un pot, ça n'apportait rien d'aller lui poser des questions alors qu'il était sur son tracteur, sinon une extinction de voix.

Ils passèrent la matinée à écluser des godets et à jouer aux cartes, saines activités qui ne furent interrompues que par le repas de midi, avant de reprendre à 14 H.

A 18 H, ils prirent le chemin de la ferme des Lapilule.

Pichon frappa à la porte, laquelle s'ouvrit (puisque c'était son destin). Isidore Lapilule les accueillit :

- Tiens, bonjour Gaston, bonjour Ernest !

- On peut entrer ? demanda Pichon.

- Quoi ?

- On peut entrer ?

David Gille

- Quoi ?

- On croit rêver !... ON PEUT ENTRER ???

- Désolé, je ne comprends pas un mot de ce que vous dites... Mais entrez donc.

Ils s'installèrent à la table, et Lapilule leur versa la goutte. Puis il s'assit face à eux, les deux mains en éventail derrière ses oreilles.

Chambier commença :

- Dites, Isidore, vous aviez bien un Nimay-Palamain Modèle 1928 ?...

- Vrai. Mais je l'ai vendu.

- A qui ?

- A Jean-Philémon Nimpair, le fils de l'ancien charron.

- Quand ça ?

- Vers les années 1985-86, par là... Mais pourquoi que vous me demandez ça ?...

Chambier répondit :

- Parce qu'on pense que ma vache Clarabelle a été tuée avec cette arme.

- Pas possible ? fit Lapilule. *Mais ça m'étonnerait que le fils Nimpair soit capable d'une crapulerie pareille. C'est un bon gars.*

- Et où on peut le trouver, Jean-Philémon ?

Lapilule se tourna vers son épouse, présentement occupée à éplucher des patates :

- Hé, la mère ! Tu saurais pas où se trouve le fils Nimpair à c' tte heure, des fois ?

Sans lever la tête, elle répondit :

- Moi, tu me connais, l'Isidore : je ne me mêle pas de la vie des autres. Mais je crois qu'il s'est installé à Piqueton-lez-Genêts. Il a ouvert un commerce de cycles, au 13 Impasse Vincent Delerm. Il fricote avec Mella, la fille de Line et Luc Table, qui travaillent tous les deux à la perception. La semaine dernière, il a gagné 232 Euros au Loto, et mercredi prochain, il doit amener sa chienne chez le vétérinaire pour la faire vacciner. Le 23 novembre, il aura 47 ans. J'en sais pas beaucoup plus, sinon qu'il conduit une Golf, immatriculée 2311 BR...

- Ça va, ça va ! l'interrompit Isidore.

Chambier et Pichon se levèrent et prirent congé.

Sur le chemin du retour, Chambier tira des conclusions extrêmement fines de la situation :

- Tu sais quoi, Ernest ?

- Non...

- Le coupable ne peut pas être Lapilule puisqu'il a vendu sa pétoire plus de dix ans avant le crime.

- Bien observé, vieux gars.

Un nouveau problème se posait aux deux enquêteurs improvisés : comment rallier Piqueton-lez-Genêts ? Le village se trouvait à onze kilomètres de là en direction du Nord-est, et leurs rhumatismes les tiraillaient affreusement depuis leur promenade nocturne avec les Cisteurs, raison pour

laquelle ils ingurgitaient encore plus d'alcool qu'à l'accoutumée, s'étant mutuellement persuadés que le vin calmait tous les maux («Boire 2 verres de vin rouge par jour est bon à la santé qu'il paraît. Comme on est particulièrement malades, je suis d'avis que deux verres ne suffiront pas...»). Ces kilomètres de marche à pied ne promettaient rien de bon, et leur dernière expérience cycliste n'était guère plus encourageante.

Il y avait bien le bus qui faisait la liaison entre Bourac et Maillezan-le-Haut, mais Gaston Chambier s'était promis de ne plus le prendre depuis la fois où Alphonse Adeussant l'avait fait descendre de force et abusivement sous le
Sap1 prétexte fallacieux qu'il crachait les résidus de sa chique à l'intérieur du véhicule.

Etant donné qu'aucune ligne aérienne n'avait encore établi de vols réguliers entre Saint Marcelin-sur-Poulaire et Piqueton-lez-Genêts - Ernest afficha un sourire discret en pensant aux paroles de Renaud «On est mal desservi dans c' quartier nom de nom» - et que la Poulaire n'était plus navigable depuis la tempête de 1999 qui avait abattu un grand nombre d'arbres en travers du cours d'eau (et que de toute façon, elle ne passait pas par Piqueton-lez-Genêts), ne restait plus que la voiture.

- Mais au fait, Ernest, t'avais pas une DS dans le temps ?

- Si fait, mon vieux gars ! Même que je l'ai toujours, bien rangée dans mon garage.

- Aïe...

Chambier n'avait pas voulu exprimer son inquiétude à voix haute, mais, comme à l'accoutumée, sa parole fut plus rapide que sa pensée.

- Pourquoi ça, «aïe» ? Qu'est-ce que t'entends par «aïe» ?...

- Rien de mal, l'Ernest, t'énerve pas. C'est juste que comme tu en parles, j'imagine qu'elle a pas roulé depuis des lustres.

- Ah ça, effectivement... Même que pour la faire redémarrer, ça va être une autre paire de manches. Je crois bien qu'il me reste quand même un ou deux bidons d'essence, si je m'en suis pas servi pour foutre le feu au premier gîte qu'ils ont construit à côté de chez toi.

- Ah oui c'est vrai, j'avais oublié ce truc là. Ils ont quand même attendu sept ans avant d'en reconstruire un autre.

- Oui, sauf que celui-là, ils nous l'ont fait en pierres, avec quasiment rien qui crame...

- Les vaches... compléta Chambier dans un soupir. *Bon enfin c'est bien gentil, mais ça nous dit pas comment on va aller alpaguer le criminel de ma vache. Commençons par jeter un coup d'œil à ta Citroën, on verra après*

comment on peut foutre le feu à un tas de pierres.

Un peu plus tard, après s'être goulûment rincés la glotte aux «New Deux Piliers» de la poussière qu'ils allaient bientôt respirer - à moins que ce ne soit à nouveau pour leurs rhumatismes - Ernest souleva un rideau de toile tiré à la hâte au milieu du bâtiment lors du déménagement du bar.

- *Je croyais que tu avais parlé d'un garage...* s'étonna Chambier.

- *Oui, garage, grange, c'est pareil. C'est là que je range mes biens les plus précieux : d'abord ma vache, ensuite ma DS, et en tout dernier ma...*

- *Ernest !* le coupa justement la chute annoncée de son trait d'esprit, *qu'est ce que tu fouines encore dans la grange ?*

- *Mais rien, j'essaie juste de voir si ma ... heu ... notre voiture roule encore.*

- *Pffff,* fit la chère et tendre d'un ton à peine plus méprisant qu'à son habitude, *je crois bien que la dernière fois qu'elle a roulé, c'était pour notre voyage de noces à Villeneuve-les-Alouettes.*

Qu'elle fut satisfaite ou non de se remémorer ces heures de bonheur incommensurable dans la vie d'une femme, elle n'en retourna pas moins aux nombreuses tâches ménagères qui l'attendaient à l'intérieur de la maison.

- *Bon, l'Ernest, un petit dernier et on s'y jette ?*

Et finissant d'une traite le fond de la bouteille de Mas de Grouze qu'ils avaient ouverte pour l'occasion, ils se mirent en devoir de vérifier le bon fonctionnement de l'engin.

Dans les heures qui suivirent, le paisible village de Saint Marcelin-sur-Poulaire résonna de coups de marteaux, de tours de clés, de bruits d'aspirateurs, de sons de moteurs qui refusent de démarrer, et de tous les jurons (oubliés depuis déjà plusieurs générations) auxquels ce genre d'activités ne manque jamais d'être associé. Ce n'est finalement qu'à la nuit tombante que les Marcepoulairois eurent le plaisir d'entendre le chant d'un moteur dont les ratés se faisaient assez occasionnels pour annoncer leur tranquillité à venir en même temps qu'allait s'achever cette cacophonie mécanique.

La nuit tombant, les deux hommes furent d'avis de ne pas reprendre de cours de conduite dans la foulée de leurs efforts, mais de laisser le soin au repas préparé par Yolande Pichon et à la nuit qui suivit de leur porter conseil.

Sap1

Au petit matin, avant même que le coq ne se soit mis en devoir de chanter cette belle journée qui s'annonçait, toute la Rue de la Paix avait été réveillée par le son pétaradant du moteur d'une voiture qui n'avait pas roulé depuis des dizaines d'années.

- *Bon, qui prend le volant ?* lança Ernest en espérant que son ami comprendrait le message.

Mais celui-ci ne répondit rien et, baissant imperceptiblement la tête, commença à sombrer dans des pensées aussi anciennes que sombres.

- Ah oui, c'est vrai mon vieux gars, excuse moi, j'avais oublié.

Ernest venait de se rappeler, mais trop tard, que Gaston Chambier n'avait pas voulu reprendre le volant depuis l'accident de voiture qui avait coûté la vie à sa femme, 43 ans plus tôt. C'est lui qui était au volant ce jour là et, alors qu'un camion empiétait sur la ligne blanche dans ce virage dangereux sur la route descendant vers Grimouillis-sur-Orge, il avait fait un écart qui avait propulsé sa traction-avant contre un arbre en contrebas, tuant Amélie Chambier sur le coup.

- Bon allez, j'ai compris, j'insiste pas, c'est moi qui picole... qui m'y colle, je veux dire.

Cependant qu'ils s'installaient à l'avant de la DS remise autant que possible à neuf, le conducteur désigné s'inquiétait de savoir s'il allait se rappeler comment se conduisent ces engins là.

- C'est comme le vélo, ça s'oublie pas !

Ernest se rappelait pour sa part très bien avoir jeté son vélo aux ordures après s'être cassé le poignet et le coude alors que la chaussée était humide, il y avait déjà plusieurs décennies de cela.

Etonnamment pourtant, les habitudes et réflexes du conducteur lui revinrent assez facilement. Les premiers passages de vitesses furent particulièrement chaotiques, tant à cause du conducteur que de la boîte de vitesses, probablement aussi rouillés l'un que l'autre, mais la DS filait bon train alors que la flèche du compteur pointait fièrement le chiffre 25, écrit en caractères assez gros pour occuper la moitié du tableau de bord. Comme ils atteignirent, dix-huit minutes plus tard, la sortie nord du village en direction de Piqueton-lez-Genêts, Pichon désigna le bas-côté au niveau du croisement :

T'as vu, c'est là qu'ils nous ont récupérés, il y a 60 ans.

Ah oui, tiens, c'est vrai ça !... Qu'est-ce qu'elle devient, la Josy ?

CHAPITRE 7

La Josy, ce furoncle ?... Ha, ha ha ! Elle a passé douze heures à la gendarmerie ! rigola Pichon. *J'espère qu'elle aura compris la leçon !*

- Bien fait pour ses miches !... Qu'est-ce qu'on s'est marré, hein !

- Pour s'être marré, on s'est marré !... Mais on s'est aussi usé les pieds à parcourir tous ces kilomètres de nuit, dans l'humidité, pour poser nos bombes. Rien que d'y penser, j'ai mes hémorroïdes qui me reprennent. On est quand même mieux dans la bagnole, non ?

- Mais dis voir, vieux gars, tu es assuré ? demanda Chambier.

- Assuré ? Tu rigoles ?... C'est bon pour les gens de la ville, ça !

David Gille

Les deux compères décidèrent de se faire la main en sillonnant les petites routes où ils étaient sûrs de ne pas trouver de gendarmes embusqués. L'expédition chez Jean-Philémon Nimpair aurait lieu le lendemain.

- Dis donc, fit Chambier, *je pense à un truc. Tu sais quel jour nous sommes, auourdhui ? Cette nuit, ce sera la Nuit des Grisoulines. Tu as intérêt à enfermer ta voiture à double tour !*

- Ah merde, la Nuit des Grisoulines ! J'avais oublié !

Chambier et Pichon gardaient des souvenirs cuisants de la nuit des Grisoulines.

Jadis, durant cette nuit du mois de septembre, régnaient les loups-garous et les incubes, ces démons qui entraient dans les chambres des jeunes filles du Grimouillirois pour leur faire l'amour. Jusqu'au 19ème siècle, toute fille qui, au matin, racontait avoir été séduite par un incube pendant son sommeil, ne pouvait être répudiée par sa famille si elle tombait enceinte. On appelait ces filles des «Grisoulines». Cette tradition, très pratique pour justifier les conséquences de quelque ébat dans le foin avec un garçon de ferme qui avait pris ses jambes à son cou en apprenant son prochain état de père, s'était malheureusement éteinte au 20ème siècle. Elle avait été remplacée par une tradition bien moins sympathique, une tradition qui, cette nuit-là, autorisait tous les dérapages.

Chaque année, à la même époque, Chambier et Pichon ne décoléraient pas. Car chaque année, au réveil, c'était la même chose : ils découvraient les dégâts que les jeunes de la région avaient infligés durant la nuit aux biens d'autrui. Et «autrui», c'était principalement Pichon et Chambier, dont la réputation de soupes au lait avait largement dépassé les limites du canton.

Mais les coupables n'étaient pas originaires de St Marcelin. En effet, personne n'ignorait que la capacité de nuisance des deux compères était illimitée, et aucun Marcepoulairois ne se serait risqué à les défier. Il était donc facile d'en déduire que le commando Halloween venait d'ailleurs, à l'instar de

ces franc-tireurs qui vont attaquer les troupes dans le canton voisin afin que les éventuelles représailles s'exercent sur des inconnus dont ils n'ont rien à foutre plutôt que sur leur propre famille (ce qui, somme toute, est assez humain). En fait, le commando Halloween venaient du bourg, et particulièrement de la cité Gaspard Alisant. Depuis quelques années, ils avaient pris Chambier et Pichon pour cibles privilégiées.

Ce matin-là, au réveil, lorsque Chambier voulut faire du feu dans sa cheminée, la fumée envahit toute la pièce. Il comprit immédiatement : ces jeunes imbéciles étaient monté sur son toit et avaient bourré le conduit avec de la paille humide. Ce n'était pas la première fois.

Pichon, quant à lui, eu droit à un empilage, devant sa porte, de brouettes et charrettes que ces vandales avaient récoltées partout dans le village. Il y en avait des tonnes. Ernest n'avait rien entendu, et pourtant, il s'était tenu prêt, son fusil chargé de gros sel, pendant une bonne partie de la nuit. Il confia à Yolande la mission de débarrasser le fourbi, sauta par la fenêtre de la cuisine, alla vérifier si la voiture était intacte (elle l'était) et se rendit chez Chambier.

Il le trouva en train de se masser l'arrière-train à l'aide d'une pâte noire faite de fourmis cuites dans du saindoux, préparation qui soignait les courbatures et les hématomes ; et qui lui venait de son arrière-arrière-grand-mère, c'est-à-dire en droite ligne du Haut Moyen-âge.

- Qu'est-ce qui t'arrive, vieux gars ?

- Il m'arrive que ces jeunes cons ont bouché ma cheminée avec de la paille. Je suis monté sur le toit pour la déboucher, mais j'ai vu trop tard qu'ils avaient badigeonné les tuiles avec du savon. J'ai glissé et j'ai dégringolé du toit sur les cages à lapins neuves que je venais de terminer, et que je devais livrer la semaine prochaine à Nestor Vénissien. Va falloir que je passe chez Louis pour acheter du bois et du grillage, et réparer tout ça... Ah si je les tenais, ces petits merdeux !

- Je t'accompagne.

Après s'être sustentés de quelques tartines de camembert trempées dans le café au lait, puis avoir épongé une bouteille de Riesling pour se lisser la glotte, Gaston Chambier et Ernest Pichon se rendirent à la quincaillerie. Chambier y acheta une planche de marronnier longue de quatre mètres, et du grillage. Il chargea la planche sur son épaule et confia le rouleau de grillage à Pichon.

Arrivés place du marché, ils «les» virent. Il s'agissait sûrement du commando Halloween de cette nuit : quatre voyous, qui arrivaient dans leur direction en rigolant bruyamment. Vêtus d'un blouson à capuche, d'un pantalon de survet' et de Nike tombées d'un camion, ils marchaient tous de la même façon, pointes des pieds tournés vars l'extérieur, balançant le tronc de gauche à droite. Sans doute pensaient-il qu'ils avaient l'air de durs, comme dans les westerns, et que cette démarche impressionnait les filles.

Chambier se tourna vers Pichon :

- Marche derrière moi, puis quand ces petites crapules seront à deux mètres, appelle-moi.

- Ça va, vieux gars : j'ai compris où tu veux en venir ! rigola Pichon.

Lorsqu'ils furent à bonne distance, Pichon s'exécuta :

- Hé, Gaston !

Chambier se retourna. Dans son dos, l'extrémité de la planche, décrivant un large arc de cercle, heurta trois des voyous à la volée et les expédia cul par-dessus tête. Quelques dents giclèrent. Avec un art consommé de la comédie et une hypocrisie admirable, Chambier se tourna vers eux et fit :

- Seigneur, suis-je maladroit !... Pas vrai, Ernest ?

Il se retourna vers Pichon, ce qui eut pour effet de heurter le quatrième voyou à l'arête du nez, stoppant net le flot de «Bouffon» et «De ta race» qu'il était en train d'éructer. Il s'effondra comme un paquet de linge sale et rejoignit ses copains dans le caniveau, tous ses clignotants au rouge.

- Pour sûr, mon cadet, tu es empoté comme c'est pas permis ! rigola Pichon.

Chambier se pencha vers les quatre corps inertes et lâcha :

- Mon Dieu, mon Dieu !... Pourrez-vous un jour me pardonner ?

Il posa sa planche contre un mur, puis, avec l'aide de son compère, il entreprit de remettre les gamins sur pied en les attrapant sous les aisselles. Bien entendu, il en profita pour les pincer cruellement à hauteur des tétons. Mais les quatre voyous firent preuve de réticence à reprendre la position verticale, et il les laissa lourdement retomber.

En reprenant sa planche, Chambier dit :

- Bon, en route. On dépose ce fourbi chez moi et on fonce à Piqueton-lez-Genêts, pour faire la connaissance de Jean-Philémon Nimpair.

- Bon mais qu'est ce que tu fabriques, vieux singe ? Ils ont leur compte !

- Trente deux et trente deux, ça fait soixante quatre, soixante quatre et soixante quatre, ça fait cent vingt huit, moins dix, ça fait cent dix huit ! Cent dix huit ... deux cents dix huit se mit à fredonner l'ancêtre en mettant les dents ramassées sur la chaussée dans son mouchoir. Le compte est bon ! Pas de preuves pas d'emmerdes, et puis ils pourront toujours dire que j'ai une dent contre eux ! dit-il en rejoignant Chambier et sa planche.

- *Stop !* s'écria-t-il en arrivant à sa hauteur en sortant son couteau, avec lequel il se mit à entailler fébrilement la planche, en tirant une langue de tous les diables, sous l'œil éberlué de son comparse. *Et de onze !...* ajouta-t-il en exhibant fièrement une dent en or : *celle là, c'est des canons pour une semaine entière !*

King

- Allez, Charles magne-toi, ça se réveille derrière, on se replie ! Mais qu'est-ce que tu vas faire des autres dents ?

- Les donner à mes poules, fit l'ivrogne en montrant un sourire vainqueur.

- Quel con ! Je vais en pisser dans mes braies !

- Toute façon, à l'odeur que tu te trimbales, ça changera pas grand chose marmonna son compère...

Une fois la planche et le grillage rangés dans la remise de Chambier, Pichon sortit la DS et ils prirent la direction de Piqueton-lez-Genêts. A l'allure où ils roulèrent, il leur fallut une bonne demi-heure pour faire le trajet.

Pichon gara la voiture à cheval sur le trottoir de l'impasse Vincent Delerm, et ils rendirent visite à Jean-Philémon Nimpair.

- *Bonjour Messieurs !* fit-il lorsqu'ils passèrent la porte. Toutefois, un petit air de déception s'inscrivit sur ses traits lorsqu'il réalisa qu'il n'allait certainement pas vendre deux VTT à ces vieux croûtons. Mais quand les deux compères s'approchèrent, il les reconnut :

Woodpecker

- Oh, Monsieur Chambier et Monsieur Pichon !... Ça me fait plaisir de vous voir. Ça faisait un bail !

David Gille

- Votre visage ne me dit rien, fit Pichon. *Vous avez dû changer depuis notre dernière rencontre... Mais bon, vous êtes bien Jean-Philémon Nimpair, le fils d'Otton Nimpair, l'ancien charron de St Marcelin ?*

- En effet. Que puis-je faire pour vous ?

- Juste un petit renseignement : vous aviez bien une carabine Nimay-Palamain Modèle 1928, calibre 7.92 ?...

- Oui, en effet.

- Qu'en avez-vous fait ?

- Je l'ai échangée en 1989 contre un demi cochon avec le patron de la boucherie de St Marcelin...

- Le boucher Alemery ?... C'est donc lui qui l'avait à partir de 1989 ?

- Ben oui... Mais pourquoi toutes ces questions ?

Pichon et Chambier se fendirent d'une nouvelle explication concernant le triste sort de Clarabelle. Jean-Philémon Nimpair commenta :

- Oui, j'ai lu ça dans la Gazette. Je me demande quel abruti a bien pu faire une chose pareille. C'est une honte !

Les deux compères retournèrent à la voiture. Pichon prit le volant. Chambier, resté sur le trottoir, le guida pour sortir en marche arrière de l'Impasse Vincent Delerm. Cette manœuvre exigea dix bonnes minutes et bien des efforts à Pichon. Mais une fois dans l'axe, il accéléra trop fort, traversa en marche arrière la rue Zinedine Zidane et enfila l'Impasse Moilsel, renversant quelques poubelles au passage. Ayant enfin retrouvé la marche avant, il fit monter Chambier et ils prirent la direction de St Marcelin.

- Oui, c'est exact, fit Alemery en essuyant ses mains ensanglantées sur son tablier. *J'ai en effet troqué cette carabine en 1989 contre un demi cochon avec le fils Nimpair.*

- Et que lui est-il arrivé ? demanda Gaston.

- Je crois qu'il s'est installé comme marchand de cycles à Piqueton...

- Non, pas le fils Nimpair : la carabine !

- Ah, pardon... Ben je l'ai revendue six mois plus tard à Omar Chécouver.

- L'épicier ?

- L'épicier.

Lorsque Chambier et Pichon firent irruption dans l'épicerie, ils furent accueillis avec une chaleur toute orientale :

- Ah, Monsieur Chambier ! Ah, Monsieur Pichon !... Quel plaisir de vous voir ! Ma parole, que je suis heureux que vous me fassiez l'honneur de visiter ma boutique ! Justement, je voudrais vous proposer un..

Chambier, qui, dans les propos de l'épicier, sentait poindre douze boîtes de couscous Garbit en promotion, l'interrompit :

- Dites, Omar, dans les années 89-90, vous aviez bien acheté une carabine Nimay-Palamain Modèle 1928, calibre 7.92 au patron de la boucherie, Monsieur Alemery ?

- C'est tout à fait vrai. Aussi vraie que l'affaire que je vous propose aujourd'hui. Tenez-vous bien : parce que c'est vous, je vous fais les quinze kilos de...

- Et ce flingue, qu'est-il devenu ?

- Mon arrière-boutique avait besoin d'être refaite. J'ai donc donné l'arme à Alonzo Lupanar, le maçon, pour lui payer son travail. C'est ce qui était convenu. J'ai même rajouté six bouteilles de Boulaouane.

- Alonzo, tu te souviens avoir possédé un Nimay-Palamain Modèle 1928, calibre 7.92 ?

- Bien sûr que je m'en souviens : je l'ai utilisé pour tuer les rats qui s'amusaient à percer mes sacs de ciment. Pourquoi ?

- Qu'en as-tu fait ?

Je les ai jetés à la poubelle.

Pas les rats : la carabine !

Je l'ai revendue en 1993 - pour un bon prix - à Maître Dugommier, qui collectionne les armes.

- L'ancien notaire ?

- Oui. Depuis qu'il est à la retraite, il s'est installé avec sa maîtresse à Tiquebeux. Une grande maison, à l'entrée du village.

Pichon et Chambier reprirent la route, cette fois en direction de Tiquebeux. La DS tenait vaillamment le cap.

- Ça va me faire plaisir de le revoir, ce cher vieux Dugommier !

- Moi aussi, répondit Chambier. *Il m'a souvent donné de bons conseils. Mais franchement, je ne le vois pas assassiner Clarabelle.*

- Moi non plus. Et pourtant, tu sais ce qu'on dit : «Notable, donc coupable»...

Lorsqu'ils sonnèrent à la porte de la somptueuse villa de Dugommier, une non moins somptueuse créature ouvrit la porte. Âgée d'une trentaine d'années, elle arborait un sourire éblouissant, une chevelure blonde qui captait la lumière du soleil et une paire de seins qui tentaient de percer le tissu de son chemisier. On entendait d'ailleurs gémir les boutons sous la pression.

- On croit rêver ! murmura Pichon, pendant que Chambier essuyait ses verres.

- Que puis-je faire pour vous, messieurs ?... susurra-t-elle.

- Dites à votre patron qu'on veut lui parler, ma cocotte ! répondit Chambier.

- Mon patron ?

- Maître Dugommier, quoi !

Elle se tourna vers l'intérieur de la maison et appela :

- Chéri, deux messieurs veulent te parler !

Dugommier arriva sur le palier. Presque aussi âgé que Pichon et Chambier, mais deux fois plus petit et voûté comme un pinacle de cathédrale, il les accueillit par un :

- Oh, mais qui voilà ?!... Ces chers Chambier et Pichon ! Quelle surprise ! Entrez donc !

Une bouteille de Porto plus tard, Ernest posa la question fatidique au sujet de la carabine Nimay-Palamain Modèle 1928, série AB83-B, à culasse compensée et introduction par contre-bitard dévissant, etc.

Dugommier le regarda, l'air ébahi :

- Mais... Monsieur Pichon, je ne comprends pas : c'est vous-même qui me l'avez achetée, en 1997 !!!

- Quoi ?... fit Chambier en se tournant vers son compère. *C'est toi qui a tué Clarabelle ???*

- Mais tu es devenu fou ?... Arrête de couper le cognac avec de l'eau ! Tu me crois capable de tuer ta vache ?

- Mais alors, qu'on m'explique ! brailla Chambier.

- J'ai effectivement acheté une carabine à Maître Dugommier en 1997, expliqua Pichon. *Mais c'était pour te l'offrir, espèce d'andouille !!!*

- Je confirme, intervint Dugommier. *Comme j'avais deux Nimay-Palamain, j'en ai vendu une à Monsieur Pichon, qui cherchait une carabine afin de vous en faire cadeau. C'est même moi qui vous l'ai apportée, quelques jours avant Noël, dans une belle housse en cuir ! Vous ne vous en souvenez pas ?*

- Bien sûr que je m'en souviens ! fit Chambier. *Mais je ne savais pas que c'était cette carabine-là ! Je ne m'intéresse aux armes que depuis quelques jours, moi ! Je ne l'ai pas reconnue !*

- Mais qu'est-ce que tu en as fait, de ce flingue, vieille bête ? demanda Pichon.

- Ben, il doit être dans la remise, chez moi, là où je l'avais rangé...

- Ben je te parie qu'il n'y est plus !

Les deux compères foncèrent vers St Marcelin à 38 km/h de moyenne. Arrivés chez Chambier, ils se précipitèrent vers la remise : la carabine avait disparu. Sans doute volée en 1998...

- Ben merde alors, on me l'a piquée ! fit sobrement Chambier.

- Pas étonnant ! Pourquoi tu ne la fermes pas à clé, ta remise ?

- Ben pourquoi faire ? Je n'y range que des cochonneries.

Pichon et Chambier avaient besoin de se mettre les idées au clair, et pour ça, rien ne valait un tour au «New Deux Piliers». Ils commencèrent par une tournée de bière (pour la soif), puis une tournée de Cinzano (pour s'éclaircir la voix), suivie d'une tournée de sancerre (pour stimuler leurs neurones).

- Bon... Ben nous voilà revenus au point de départ, mon cadet ! fit Pichon. Va falloir faire marcher la gamberge si on veut retrouver le meurtrier de ta vache.

Chambier se resservit un verre de sancerre et l'avala d'un trait. Puis il dit :

- Tu te souviens, les locataires du gîte nous ont dit avoir découvert la pétoire enveloppée dans une bâche et un sac en plastique...

- Oui, et alors ?

- Tout à l'heure, Dugommier nous a affirmé que la carabine était dans une housse en cuir. Et effectivement, je me souviens très bien de cette housse.

- Alors, l'assassin a conservé la housse. Il faut la retrouver, c'est elle qui nous mènera à lui !

- Bien pensé, l'ancien ! Ne t'inquiète pas : on la trouvera !

Pour fêter ça, ils commandèrent la piste de dés et les trois bouteilles de Côtes-du-Rhône qui allaient avec. A 19 H, ils se séparèrent non sans avoir éclusé quatre pastis pour la route.

Ils rentrèrent à la maison.

Demain serait un autre jour.

Le lendemain matin, Chambier et Pichon se retrouvèrent au «New deux Piliers» pour échanger leurs idées.

- Tu as une idée ?

- Non. Et toi ?

- Non.

Une fois leurs idées échangées, les deux compères restèrent silencieux, le coude sur la table, le menton reposant dans le creux de la main, soulevant leurs verres de chablis d'un geste machinal, et surtout répétitif. Après un quart d'heure de cogitations entrecoupés de rots, Pichon s'exclama soudain :

- Ça y est, j'ai une idée qu'elle est bonne ! Tu sais que dans trois semaines, ce sera la fête des vendanges, et qu'à cette occasion, la mairie fait distribuer à St Marcelin et dans les patelins à l'entour un bulletin avec le programme des festivités...

- Oui, et alors ?

David Gille

- Suis-moi. Tu vas comprendre.

Les deux compères sortirent du bistro. Pichon alla chercher sa brouette et ils se dirigèrent vers la mairie. Arrivés sur place, ils demandèrent à voir Germain Poileux, le maire.

- *Germain,* commença Pichon quand l'élu sortit de son antre, *tu as bien l'intention de faire distribuer une réclame pour la fête des vendanges, comme chaque année, pas vrai ?*

- *Je vais bien, merci. Et vous ? Moi aussi, ça me fait plaisir de vous voir ! Vous disiez, Ernest ?...*

- *Les réclames pour la fête des vendanges...*

- *Oui, on va en faire distribuer.*

- *Eh bien,* dit Pichon, *on se propose de s'en occuper, Gaston et moi. C'est pour rendre service à la communauté.*

Poileux les regarda d'un œil dubitatif. Les deux compères n'avaient pas la réputation de se soucier du bien-être de leurs concitoyens. Mais après tout, eux ou quelqu'un d'autre...

- *Bien, pourquoi pas ?... Allez voir Monique, au premier, et demandez qu'elle vous donne les cartons. Il y a 5000 prospectus à distribuer à St Marcelin et dans les environs. Bon courage !*

Pichon et Chambier déposèrent les cartons de prospectus dans la brouette après avoir chassé une bande de mioches qui s'étaient installés dans l'engin, et qui s'égaillèrent en criant : «Chambier, fumier ! Pichon, cochon !». Poussant la brouette, les deux compères prirent le chemin du retour.

- *Vas-tu enfin m'expliquer, Ernest ?* fit Chambier.

- *C'est simple. La housse du flingue a sûrement été conservée par le type qui a tué ta vache. Et s'il l'a conservée, c'est parce qu'il en avait besoin. Et s'il en avait besoin, c'est parce qu'il possède lui-même des fusils. Et s'il a des fusils, c'est que c'est un chasseur. Tu me suis ?*

- *Où ça ?*

- *Nulle part. Je voulais savoir si tu comprenais ma démonstration.*

- *Jusque là, oui. Mais je ne vois toujours pas ce que les prospectus viennent faire dans cette affaire !*

- *Réfléchis, vieux gars : toi et moi, on connaît tous les chasseurs de la région. On va établir une liste, et on ira les voir les uns après les autres sous prétexte de leur filer le programme de la fête des vendanges. Et une fois dans la place, on ouvre l'œil. Je suis certain que la housse est chez l'un d'eux. Et si on trouve la housse, on tient l'assassin de Clarabelle !*

- *Brillant, mon cadet ! Tu es le meilleur !... Viens, que je te paie un godet !*

Les deux compères commencèrent leurs visites chez les chasseurs dès la

fin d'après-midi. Il y en avait trente-neuf sur leur liste. Ils attaquèrent d'abord ceux du village. A chaque visite, ils orientèrent la discussion sur les armes, et en profitèrent pour jeter un coup d'œil dans les placards que leurs interlocuteurs ouvraient généreusement pour leur montrer leurs pétoires, en faisant fièrement claquer quelques culasses.

Pendant cinq soirs d'affilée, Chambier et Pichon passèrent ainsi de maison en maison, se résignant à renifler des relents de choux et d'encaustique, découvrant les incontournables téléviseurs coiffés de la photo du fils de la famille en uniforme de marin entre deux cocotiers tahitiens, ou brandissant fièrement un FAMAS sur fond de paysage bosniaque, tchadien ou afghan. Partout, les inévitables vaisseliers énormes en bois tourné et ciré ; les photos des ancêtres sur les murs, les napperons sur les fauteuils, là où le crâne de leur occupant risquait d'entrer en contact avec le tissu. Partout, les mêmes vieilles grands-mères assises dans un coin, scrutant l'éternité d'un œil éteint...

Lorsque la liste des trente-neuf Nemrods fut épuisée, Chambier balança les 4961 prospectus restants dans la Poulaire. Il fit le bilan.

- Ben le bilan va être vite fait : rien ! Pas de housse de Nimay-Palamain chez ces gens !

- *Ouais,* fit Pichon. *Ça m'étonne... D'habitude, quand j'ai une idée pour faire avancer l'histoire, ça ne marche pas trop mal. Là, c'est zéro. Va falloir trouver autre chose.*

Mais plus aucune autre idée ne se forma dans leurs cerveaux, lesquels baignaient pourtant dans un liquide céphalo-rachidien très riche en alcool.

Vint le samedi 13 octobre, fête des vendanges.

St Marcelin produisait le «Pissecoul du Grimouillirois», un vin clairet dont Gaston et Ernest étaient très friands, mais que le reste du monde utilisait comme débouche-WC ou décapant à peinture. Le samedi matin, on installa des stands, et on prépara les attractions et activités du week-end : course de sacs, concours de mangeurs de merguez, tournoi de boules, concours de mangeurs de spaghettis, tombola (dotée d'un jambon offert par la Maison Alemery, partenaire officiel), concours de mangeurs de harengs marinés, speed-dating (un stand venu de la ville), concours de mangeurs de tarte à la rhubarbe, élection de Miss Grimouillirois, concours de mangeurs de tripes.

L'après-midi, monsieur le maire inaugurerait le zoo, exposant cette année un âne du Poitou, deux poules, un coq, un veau et trois très jolis lapins angoras. A 17 H, la fanfare des pompiers, dirigée par le sapeur Essanreproch,

traversa St Marcelin d'un pas martial, interprétant «*Arrivederci Roma*». La fête pouvait commencer.

Les organisateurs se frottaient les mains : le monde affluait de partout. Dans la foule, on reconnaissait Emma Pridecour, la perceptrice, Elvire Sacuti, l'infirmière, Fidèle Oposte, le fossoyeur, ou encore Gédéon Dulation, le coiffeur pour hommes. Même Laurent Houton, l'ancien catcheur, vint faire un tour malgré sa prothèse. A 18 H, le député Légénic arriva avec son photographe et serra quelques mains, alors que s'achevait la finale de la course de sacs, remportée par Lydie Ott, une sauteuse célèbre dans tout le canton.

L'élection de Miss Grimouillirois fut animée, comme d'habitude. Lorsque les jurés communiquèrent le résultat, il y eut des bagarres entre les partisans de Sophie Fonfec et ceux d'Inès Tétik. Le litige se régla à coups de poing, comme il se doit ; et c'est Marthe Hopiqueur qui monta finalement sur le podium.

Un bal clôtura évidemment cette journée. Il se tenait sous un immense barnum (sponsorisé par Fleury-Michon, partenaire officiel), monté sur la place du village. Il était animé par The Mamayes and the Papayes, qui avaient donné toute satisfaction lors de l'inauguration du «New Deux Piliers». L'orchestre enchaîna tube sur tube : «*La danse des canards*», «*La Lambada*», «*A la queue leu leu*», «*La Zoubida*». Les danseurs se déchaînaient, lorsque soudain Chambier attrapa Pichon par le bras et dit :

- Tu vois ce que je vois ?...

- Non. Quoi ?

- Là, à droite sur la scène, à côté de l'étui à accordéon...

- Tu veux dire que c'est la housse ? demanda Pichon en ouvrant de grands yeux.

- Tu l'as dit, bouffi ! C'est la housse du Nimay-Palamain que tu m'as offert ! Je la reconnaîtrais entre mille : il y a un rond rouge sur la partie supérieure, là où j'avais posé mon verre de beaujolais !

- Donc l'assassin de Clarabelle, c'est le guitariste : je l'ai vu sortir son instrument de cette housse, tout à l'heure !

- C'est vendu ! Je me le fais !!!

Pichon contourna la scène. Les pieds du guitariste se trouvaient maintenant à hauteur de son visage. Chambier l'attrapa par les chevilles, et le tira violemment en arrière. Le musicien tomba derrière la scène, faisant une effroyable fausse note. Les Mamayes and the Papayes crurent que c'était le signal pour jouer autre chose, et ils passèrent instantanément de «*Fais-moi du coucous, chérie*» à «*Nuits de Chine*».

Chambier se pencha sur le guitariste, un homme d'environ trente cinq ans, que Pichon bourrait consciencieusement de coups de pied dans les côtes.

- C'est quoi, ton nom ?

- Kek vous m' voulez ? couina l'homme en essayant de se protéger les parties nobles.

- Kekvoumvoulet ? Je m'en fous, de ton nom de scène ! Je veux ton vrai nom ! hurla Chambier pour couvrir le son de la musique.

- Otto Graffe.

- Eh bien écoute-moi bien, Otto. Je vais te poser une question, et tu as droit à une seule réponse : la bonne. Si tu coinces, je te fais manger ta guitare par le derrière. Tu m'as compris ?

Pichon, qui continuait à assaisonner le musicien, dit :

- Attends que je le finisse, Gaston. Tu lui poseras la question après.

- Non, je veux savoir tout de suite. Mais tu peux continuer à le ramollir, Ernest. Tant qu'il peut parler, moi, ça me va.

Il se tourna vers le guitariste et demanda :

- Ta housse à guitare, tu l'as prise où ?

- Je ne l'ai pas prise, geignit l'homme. *Elle m'a été offerte par notre manager, Monsieur Paco Tison !*

- Et où on peut le trouver, ce Tison ? demanda Pichon.

- Dehors, dans le mobil home. A cette heure, il doit faire ses comptes.

- Eh bien, je peux te dire que son compte est bon ! rigola Chambier*. Viens Ernest, on va lui rendre visite.*

Fendant la foule des danseurs à coup d'épaule, les deux compères sortirent de la tente. Ils aperçurent immédiatement le mobil home stationné à vingt mètres de là. On distinguait de la lumière derrière les rideaux. Pichon frappa poliment à la porte.

- Qui est là ? fit une voix.

- Monsieur Paco Tison ?

- Oui. Entrez, la porte est ouverte.

Ils entrèrent. Paco Tison était un type fluet, genre danseur de tango

argentin, petite moustache et cheveux gominés. Il portait une chemise pelle-à-tarte rouge, droit sortie du Big Bazar, un costume de velours vert d'eau, et il avait ceint son cou d'un foulard moutarde du plus bel effet. Aux pieds, il portait des mocassins en croco.

- *On croit rêver !* fit Pichon.

Pour ne pas lasser le lecteur avec des scènes répétitives et la description d'actions répréhensibles au regard de la loi, passons directement à la séquence émotion :

- *Innocent ?... Innocent ?* fit Chambier en donnant un quart de tour de plus au foulard moutarde. *Je ne te demande pas si tu es innocent, je te demande pourquoi tu as tué ma vache Clarabelle, en 1998 ! La housse du fusil était bien en ta possession, pas vrai ?*

- *Mais je viens de vous le dire,* couina Tison. *J'ai trouvé cette housse dans mon mobil home il y a quelques jours !*

- *Des queues ! Je te pose la question pour la dernière fois. Après ça, mon ami ici présent et moi, on va devenir sportifs !... Alors ? On t'écoute.*

- *Bon, tu accouches ? On ne va pas passer Noël à ce bal !* fit Chambier en resserrant de plus belle le foulard moutarde, essayant d'accorder tantôt le bleu tantôt le rouge qui colorait le visage de Paco Tison.

- *Plus fort, mon copain est dur de la feuille !* ajouta Pichon en faisant l'inventaire des tiroirs et placards du mobil home et en posant sur la table le fruit de ses recherches. A savoir : un casse-noix, un presse-purée, une pédale de grosse caisse, un jeu de cordes de guitare.

- *Je ... je,* bredouilla Paco en voyant Pichon actionner la pédale à deux mains dans le vide, visionnant les dégâts que cela pourrait faire ailleurs.

Pichon venait de s'installer sur un tabouret, puis posa la pédale au sol, lorsqu'il sentit son centre de gravité changer de position. Il tenta d'agripper le rebord de la table, amenant à lui le presse-purée, qui, dans sa chute, lui écrasa le mégot au coin des lèvres.

- *On bouge !* s'écria Chambier. *Le mobil home bouge !*

Il traîna le gigolo jusqu'à la porte, mais celle-ci refusait de s'ouvrir. Pichon refourna son clopot redressé à la hâte et entreprit de se ruer vers l'avant du mobil home. Dans sa précipitation, il fit collection de poignées de portes de placard, pampilles et autres brimborions. Sa dernière acquisition fut les rideaux faits «Séobal», le kit complet spécial mobil home, voilages, la tringle. C'était de la soie. «Ça doit coûter bonbon», se dit-il. «Une paye, un salaire...» L'effet salaire, sur la soie c'est normal... Il arriva à se hisser sur le canapé et vit les feux sur la caisse arrière du pick-up qui tirait l'Aerostream dans la nuit noire.

King

La caravane cahota, elle venait de quitter la route pour emprunter un chemin caillouteux. A l'intérieur, les trois occupants essayaient tant bien que mal de ne pas tomber, et de trouver une solution rapide à leur problème.

- *On est sur le chemin des causses !* s'écria Pichon aux premières loges sur le sofa.

- *C'est un cul-de-sac !* hurla Chambier. *Une falaise, et plus rien derrière !*

Le pick-up freina brusquement. Chambier et Tison, avec l'inertie, rejoignirent Pichon sur le canapé. De là, ils aperçurent une ombre s'affairer derrière le véhicule. Quelqu'un décrochait la caravane. Puis l'ombre remonta dans le véhicule qui fit marche arrière. Il y eu un contact et le Dodge donna la gouache, faisant fumer les pneus. Il commençait à faire reculer la roulotte.

- *Ah le salaud !* s'écria Chambier. *Il veut nous buter !*

Le manager des Mamayes et Papayes venait de passer par des couleurs psychédéliques, du blanc pisseux au vert caca d'oie. Pichon et Chambier étaient livides, trois livides sur un sofa plein.

La caravane prit de la vitesse. Puis plus rien. Une ou deux secondes interminables, durant lesquelles le temps suspendit son vol. Un état d'apesanteur parfait. Mais les lois de la gravité étant ce qu'elles sont, elles reprirent violemment leurs droits : la roulotte faucha trois acacias, avant de finir sa course dans le ru du père Riaude.

- *Allez, lâchez-vous !*

C'était la voix de Germain Poileux, le maire. Il était accompagné du maréchal des logis chef Perret.

- *Lâchez-vous !* répéta-t-il à l'attention de Pichon, qui avait sorti une jambe par la vitre brisée du mobil home.

- *C'est à cette heure-ci que tu arrives, blanc-bec ?* s'exclama Ernest à l'adresse du gendarme.

- *Eh ben dis donc, vous ne restez pas choqué longtemps, vous !* répondit Julien Perret dans un sourire, amusé autant par l'agressivité naturelle, presque instinctive, dont faisaient preuve les deux ancêtres que par l'acharnement qu'ils mettaient à ne pas vouloir quitter ce monde (qui pourtant ne voulait plus d'eux depuis plusieurs années déjà).

- *Choqué ? Pourquoi ?* demanda Chambier, avec un ton aussi aimable que son acolyte, en s'extirpant d'un des placards dans lequel il s'était trouvé encastré.

Pour seule réponse, le maréchal des logis et le maire de Saint Marcelin-sur-Poulaire se contentèrent de lever les yeux vers le ciel désormais largement étoilé. Les oreilles captaient relativement bien la musique qui venait d'en haut, le solo de trompette d'Omer Food-Bide, conclusion de «*La plainte du Laboureur Con*», couvrant tout juste le chant des grillons alentour et les clapotis délicats du ru et de la Poulaire, dans laquelle il se jetait, juste derrière eux.

Miquet

King

Ce n'est qu'après un temps d'adaptation assez long que les yeux de Pichon et Chambier, plongés dans l'obscurité suite à l'explosion de tous les éclairages de la caravane, purent réaliser l'ampleur de l'accident auquel ils avaient survécu : une vingtaine de mètres plus haut, les rares lumières du village et l'éclairage lointain du «New Deux Piliers» surlignaient le bord de la falaise sur une voûte richement ponctuée de points blancs. Comme pour souligner la chance insolente qu'avaient eu les deux ancêtres de s'en tirer sans rien de plus grave qu'une contusion au coude pour l'un, et une «putain d'envie de pisser» pour l'autre, l'un de ces points blancs se détacha du drap de jais sur lequel il était accroché, et parcourut une bonne distance angulaire avant d'exploser en un léger éclair teinté de vert...

Sap1

Poète et tanguéro reconnu, le maréchal des logis Perret coupa le silence qui s'était installé :

- Cette étoile filante ressemble bien à l'âme de votre Gonzalo Orihuela en train de le quitter...

- Bien dit, Julien ! Qu'est-ce qu'il devient notre gonze à l'eau de rose ?

- Non, Gaston, c'est Gonzalo Ori... Arrêtez !!! Ne le secouez pas comme ça, vous voyez bien qu'il est en train de crever !!!

- Oui ben je m'en vais te la faire filer, moi, l'étoile, si elle me déballe pas tout de suite qui l'a payé pour tuer ma gaudelle, grogna-t-il en s'acharnant sur ce qui n'était plus qu'un prunier argentin ensanglanté, transpercé en de multiples endroits par des branches d'acacia.

- Sa... commença le prunier, ce qui déclencha instantanément une quinte de toux, une vive douleur, et un arrêt des secouements par son tortionnaire, attendant de toutes ses oreilles la confession du mourant.

- Sa quoi ? Sacha Touillelépié, le marchand de tapis et de plumes ? tenta Chambier.

- Sabrina Nimet, la scénariste de cartoons ? essaya Pichon.

- Samuel Paquet, le DJ du Night Club de Grimouillis-sur-Orge ? participa

le maire.

- *Sam Féchié, le flic qui enregistre les plaintes à la brigade ?* proposa le maréchal des logis.

Attendant la réaction de l'homme, dont tout le monde à présent oubliait de se soucier de l'état de santé, trop pressé de savoir qui gagnerait au jeu des devinettes, celui-ci rajouta comme indice une lettre :

- *Sal...* s'efforça-t-il de dire, ce qui eut pour effet de lui tirer une grimace de douleur autant que d'agonie, que les quatre autres hommes n'avaient même pas remarquée, chacun se creusant les méninges pour trouver qui, dans le coin, avait un nom commençant par ces trois lettres. Puis, comme un seul homme, fiers d'avoir enfin résolu cette énigme, tous aboyèrent :

- *Salazar Therminusse, le chauffeur du train !!!*

Comme pour donner raison à leurs propos, Paco Tison, dans un dernier effort, avoua :

- *Sal...* (il toussa) *... sal*... (il cracha un peu de sang puis, se calmant, et prenant une bonne inspiration) *... salauds de sapins, z'auront eu ma peau !*

Cette agression injuste contre l'ensemble de la gent gymnospermique furent ses dernières paroles ici-bas, et ce, malgré les efforts acharnés de Chambier contre ce corps désormais inanimé pour lui décrocher encore quelques prunes.

L'enquête piétinait depuis deux semaines, l'interrogatoire du guitariste Otto Graffe au sujet de l'étui ne donna rien de plus que ce qu'il avait dit aux deux ancêtres le soir du bal. La fouille du mobil home ne fut pas plus concluante : la la recette du soir, quelques affiches de futurs concerts, bals et autres animations ; quelques bandes magnétiques et CD qui eurent raison des oreilles du gendarme Sauret (qui, ensuite, demanda sa mutation), ainsi qu'une impressionnante garde robe digne d'un pucier de Saint-Ouen .

Au «New Deux Piliers», les affaires allaient bon train. Les cars de touristes faisaient un crochet. Leurs passagers voulaient voir les curiosités locales en chair et en os, se faire prendre en photo en leur compagnie, et acheter les dernières bouteilles de Pissecoul du Grimouillirois. Il faut dire qu'ils avaient de l’allure, les trois panneaux plantés à l'entrée du village. En effet, Albert Dufermage avait eu le nez creux : il avait fait installer de la publicité montrant les deux compères posant à coté des débris du mobil home, et vantant les mérites du dit breuvage. Un astucieux bandeau permettait même de changer

la devise. Pour l'heure c'était : «Restez jeune longtemps avec le Pissecoul !»

- *T'as vu la notoriété mon cadet ?* fit Pichon.

- *Oui, mais on n'a pas avancé d'un carat dans l'enquête. Ils auront beau mettre tous les Columbo sur le coup, il y a un truc qui nous a échappé.*

King

- *Ben tiens, quand on parle de Columbo, voilà le panier à salade. Tu paries que c'est pour nous ?* s'exclama Pichon en sifflant son verre d'une traite.

L'estafette se gara à la hauteur de la terrasse.

- *Messieurs,* fit le chef Perret avec un cloc émis par l'index et le majeur venant à la rencontre du képi, *il y a du nouveau, suivez moi, on vient de retrouver le véhicule Dodge à quelques kilomètre d'ici.*

- *Ah ben c'est pas trop tôt !* fit Chambier en imitant parfaitement son comparse et en ajustant son cache-col. *Mais faut-il qu'on monte dans la bétaillère ? Car ça va nuire à notre réputation, fit l'ancien avec un clin d'œil avisé en direction de son compère.*

- *Allez, c'est pas le moment, grimpez !*

D'un même geste, les deux comparses se joignirent les poignets et montèrent dans le véhicule les bras en avant, hilares. Cela déclencha un flot de flashes venant du car de touristes garé juste à coté.

- *Ah c'est malin !* fit Perret. *Bon, je vous explique le topo.*

Chambier, Pichon et le gendarme Perret s'assirent sur les banquettes en bois, patinées par les ans et par les fesses de générations de tire-goussets et de tapineuses rurales (si, si, il y en a !)

- *Comme je vous l'ai dit,* enchaîna Perret, *on vient de retrouver le tracteur Dodge qui remorquait le mobil home de feu le citoyen Tison (prénom : Paco), mobil home que je qualifierais plutôt de roulotte, vu que l'engin était dépourvu de groupe propulseur et qu'il se trouvait par conséquent dans la catégorie des véhi...*

- *Dites voir Perret,* le coupa Pichon, *vous ne pourriez pas parler français, pour qu'on vous comprenne ?... Et puis, on se fiche de savoir s'il s'agissait d'un mobil home, d'une roulotte ou d'un saxophone ! Où voulez-vous en venir ?*

- *J'y arrive,* fit l'autre. *Conséquemment et subséquemment, vous avons relevé les empreintes digitales du chauffeur dudit tracteur Dodge, vu qu'il y avait eu mort d'homme, et vu que la gendarmerie est maintenant dotée des plus modernes moyens d'investigation. Présentement, ces empreintes sont en cours d'analyse. A la Gendarmerie Nationale, nous faisons les choses dans les règles, messieurs.*

- C’est pour nous dire ça que vous nous avez fait monter dans ce panier à salade ? s’étonna Pichon. *Vous ne pouviez pas nous le dire dehors ?*

David Gille

- Comme toute enquête, celle-ci requiert un minimum de discrétion. Etant donné que les abords de votre grange (illégalement transformée en bar, soit dit en passant) pullulent de touristes, c’était le seul moyen de vous faire part de nos progrès. Si vous en êtes d’accord, nous allons maintenant vous conduire sur les lieux, afin de vous montrer ledit tracteur Dodge.

Chambier gueula :

- Mais on s’en fout, de votre Dodge !!! Des véhicules Dodge, à la fin de la guerre, on en a vu presque autant que de femmes tondues ! En revanche, des petits Pouilly Fuissé comme ceux qu’Albert vient de rentrer, on n’en pas vus beaucoup !

- Quand vous en saurez plus, revenez nous voir, ajouta Pichon en se levant. *Adieu !*

Les deux compères descendirent du fourgon et reprirent leur place à la terrasse, sous les applaudissements du public, lequel, s’il ignorait ce qui s’était dit dans le panier à salade, considérait que Chambier et Pichon avaient forcément pris l’ascendant sur les pandores. Et ça, en France, c'était toujours très apprécié du bon peuple.

La Gazette du Grimouillirois, 18 octobre

St Marcelin-sur-Poulaire

INCENDIE DU BAR "LES DEUX PILIERS" :

C'ÉTAIT UN ACCIDENT

Un court-circuit...

Nos lecteurs se souviennent sans doute de l'incendie qui a ravagé le bar "*Les Deux Piliers*", il y a quelques semaines.

Le rapport d'expertise vient de tomber : il s'agit d'un accident dû à une boîte de fusibles défectueuse. Un court-circuit a provoqué un jet d'étincelles sur la table située à proximité. Or, d'après les enquêteurs, le bois de cette table était imbibé par une énorme quantité d'alcool. Elle a pris feu immédiatement propageant les flammes au mobilier environnant.

"*Je suis content que cette affaire soit enfin résolutionnée*", nous déclare le patron de l'établissement, Monsieur Albert Dufermage.

Ce cliché, pris quelques semaines avant l'incendie, montrte la table d'où le feu s'est propagé. A gauche, Monsieur Gaston Clambier, à droite Monsieur Ernest Bichaud, deux habitués. (Photo PL-A, la Gazette)

King

Les deux ancêtres ayant repris la corvée d'autographes et la tournée associée, échangeaient quelques mots entre deux poses devant les Nikon et autres Minolta. Ils singeaient à leur manière ce qui devait se tramer à la gendarmerie, mimant à grands gestes.

- Inspecteur Pichon, veuillez remettre du triphaniol dans la solution en cours, fit-il en levant son verre à la lumière.

- Désolé, Capitaine Chambier, je vérifie l'identité des suspects, répondit-il.

Il avait subtilisé le tampon encreur du bar, avec lequel il faisait poser les empreintes d'un car de touristes japonais sur les photos publicitaires que venait de recevoir Albert Dufermage, des cartes avec des noms étranges, des points de vie, éternité pour l'un et indestructible pour l'autre. Même les mômes du village venait chercher les deux cartes afin de les ajouter dans leur *deck*, comme ils disaient.

- En résumé : c'est forcément quelqu'un qui devait surveiller le gigolo à chaque fois qu'il venait dans la région, qui plus est le soir du bal. Lorsqu'on a retrouvé la housse, ça l'a fait paniquer. Il a réagi dans l'urgence, il nous a suivi. Ne pouvant plus empêcher le matador de parler, il nous a enfermés avec lui afin de nous supprimer par la même occasion ! fit Chambier, fier de son raisonnement.

- Affirmatif, répondit Pichon tout en préparant un lot de cartes à l'avance. *Ce gars-là est forcément de la région, c'est le seul chemin d'accès pour aller à la falaise. Faut le connaître.*

- Bon, c'est le seul chemin carrossable. Perret et le maire étaient à notre poursuite, lui coupant ainsi la retraite, donc...

- La sente Hinelle ! s'écrièrent-ils de concert.

- La sente Hinelle, la croix Javelle et la bergerie abandonnée du père Spicass. De là, le village n'est plus qu'à un kilomètre, faisable en un quart d'heure à peine à pied, ajouta Pichon.

- Un bel endroit pour y laisser l'engin, le temps que cela se tasse, fit Chambier, *et m'est avis qu'il vont faire chou blanc à la maison bleue !*

La réponse ne se fit pas attendre, Anatole le tambour de ville arrivait de la gendarmerie, colportant, tel Hermès, la nouvelle aux deux Mathusalem. Aucune empreinte supplémentaire sur le Dodge, seules celles de Paco Tison, aucun indice, si ce n'est de nombreuses rayures, griffures sur la carrosserie. Le véhicule avait été abandonné sur la place du marché de Moignon-en-Puthay, à douze kilomètres de là.

- Bien raisonné mon capitaine, fit Pichon en servant les trois verres.

- Assez discutaillé. On va refaire le chemin du Dodge. Anatole, prête ton clou, je te le ramène d'ici une heure, annonça Chambier.

Arrivés sur les lieux, ils mirent pied à terre au départ de la sente Hinelle, et inspectèrent les lieux : que des cailloux, pas de trace de pneus. Mais, en revanche, quelques brindilles cassées et une marque de peinture sur un tronc

les conforta dans leur idée. Arrivés à la croix, la bergerie était en vue à deux cents mètres de là.

Ils fouillèrent la bâtisse de fond en comble, remuant des tonnes de foin assaisonné de crottes de mouton. Ils pensaient en effet que le coupable, une fois son méfait accompli, s'était réfugié dans la bergerie. Poursuivant ce raisonnement téméraire, ils espéraient que l'individu y aurait bien évidemment perdu sa carte d'identité ou son permis de conduire, comme dans ces séries télé qui ne reculent jamais devant un poncif. Mais rien. Il n'y avait même pas une minable photographie du bonhomme, entouré de sa femme et de ses gosses, avec, au dos, le cachet du photographe qu'il suffirait d'aller interroger. Pas non plus de plaque d'identité, de gourmette, de stylo personnalisé. Pas même un cheveu, ce qui fit dire à Chambier que le criminel était peut-être chauve.

David Gille

Ils rentrèrent chez eux et allèrent se coucher, déçus.

Le lendemain, à peine arrivés au «New Deux Piliers», ils virent se radiner le gendarme Perret.

- Comme vous le savez, on a consulté le sommier, fit-il. *Et nous avons des nouvelles !*

- Ah, lesquelles ? firent les deux vieux débris, l'œil pétillant.

- Aucune. Les empreintes du coupable n'y figurent pas.

- Pour une nouvelle, c'est une nouvelle ! cracha Chambier. *Ça va me mettre de bonne humeur pendant toute la journée ! Merci d'être venu, Perret ! Je n'aurais pas voulu mourir sans connaître cette information que, dans votre infinie bonté, vous nous fîtes partager. Gloire à vous Perret, et vive la Gendarmerie Nationale ! Alléluia !*

- On croit rêver ! fit Pichon.

Le gendarme Perret repartit (après avoir refusé un godet, ce qui vexa les deux compères et les mit dans une rage froide). Pichon se tourna vers Chambier et dit :

- Je viens de penser à un truc, vieux gars : le type qui a pris le volant du Dodge était forcément familiarisé avec ce type de véhicules...

- Un conducteur d'engins ou un chauffeur, tu veux dire ?

- Affirmatif. N'importe qui ne peut pas monter comme ça dans un camion, et mettre le contact. Il faut être un pro.

- Ben mon cochon ! fit Chambier. *Des types capables de faire démarrer et de conduire un gros-cul, ça ne manque pas dans le coin : possesseurs de tracteurs agricoles, chauffeurs de camions et de tracteurs routiers, garagistes,*

mécaniciens !... Il y en a bien une centaine !

Les deux compères restèrent silencieux. Chambier commençait même à se demander si tout cela valait le coup. Sentant la résignation l'envahir, il commanda une bouteille de rosé de Provence (ce qui est la solution à appliquer quand on sent la résignation vous envahir, tout le monde sait ça).

Les jours passèrent, sans nouveau développement. Et c'est alors que le hasard, une fois encore, leur donna un sérieux coup de pouce.

Chambier s'était rendu à la supérette du bourg pour faire l'emplette de quelques caleçons longs pour l'hiver, lorsqu'il surprit une conversation qui se déroulait derrière une pile de boîte de conserves. Il se figea net et écouta.

- Oui, c'est bien moi qui ai piqué le mobil home. Mais je ne m'attendais pas à ce qu'un innocent y laisse la vie. J'ignorais que ce Tison était à l'intérieur, car je l'avais vu en sortir quelques instants plus tôt. Ce que je voulais, moi, c'était la peau des deux vieux débris ! A cause de leur lâcheté, mon frère a connu l'enfer sur terre...

- Pour la vache du Chambier, fit une femme, *c'était toi aussi ?*

Gaston reconnut la voix : Josiane Courtecuisse !!! Il risqua un œil entre les boîtes de Cassegrain : la bonne du curé discutait avec son ex futur beau-frère, Augustin Molard, le frère cadet de feu Maurice Molard !

Molard poursuivait :

- Oui, c'était moi. Lorsque les deux vieux ont commencé leur enquête à propos de la housse, j'ai eu peur et je m'en suis débarrassé en la jetant dans la caravane de ce Tison, garée à côté de chez moi. Et quand, le soir de la fête des vendanges, je les ai vus se glisser dans la caravane, j'ai cru qu'ils se doutaient de quelque chose et venaient fouiller pour retrouver cette satanée housse...

«*Octod'jus !... C'était donc lui !*» pensa Chambier. «*Je ne sais pas ce qui me retient de...*»

Il en savait assez. Renonçant à ses caleçons, il s'éclipsa, sauta dans le l'autocar et revint à St Marcelin. Là, il se rua au «New Deux Piliers» et rapporta toute l'affaire à Pichon.

- Je t'avais bien dit que c'était un pro du volant : Augustin est chauffeur, comme tu le sais !... Bon, va chercher le manche de ta pioche. On lui

caressera les côtelettes dès son retour !

- Non, répondit Chambier. *C'est une mauvaise idée. N'oublie pas que c'est peut-être à cause de nous que Maurice Molard a passé sa vie dans une chaise roulante... Alors si, en plus, on se met à casser son frangin, on aura non seulement le village sur le dos, mais toute la région.*

- Alors, qu'est-ce que tu proposes ?

- On lui saute dessus, mais on ne le castagne pas : on l'emmène à la gendarmerie.

- Et s'il ne parle pas ?

- S'il ne parle pas, la Josy, elle, elle parlera ! C'est une bigote, elle n'oserait pas nier et se faire ainsi la complice d'un meurtre !

- Sans compter le meurtre de ta vache...

- C'est bien de ce meurtre-là que je causais !

Ainsi fut fait. Augustin avoua, mais refusa d'expliquer son geste. Seuls Chambier et Pichon savaient qu'il protégeait ainsi la réputation de Josiane Courtecuisse et de Maurice Molard.

Lors de son procès, le geste d'Augustin Molard fut attribué à un coup de folie. Il écopa de trois ans de prison avec sursis et l'obligation de se soumettre à des soins psychiatriques.

Paco Tison n'ayant pas de famille, son corps de fut pas réclamé. Lorsqu'il se mit à puer à la morgue, on l'enterra dans la fosse commune de Tiquebeux, d'où il était originaire.

Castafiore

St Marcelin-sur-Poulaire

L'assassin au mobile-home : 3 ANS DE PRISON AVEC SURSIS !

De notre envoyé spécial.

Augustin Molard, surnommé "l'assassin au mobile-home", qui, l'année dernière, avait kidnappé deux habitants de St Marcelin ainsi que Monsieur Paco Tison, l'impresario de l'orchestre *The Mamayes and the Papayes*, bien connu dans la région, vient d'être condamné à 3 ans de prison avec sursis et une obligation de se soumettre à des soins.

On se souviendra que l'équipée sauvage orchestrée par Augustin Molard s'était soldée par la mort de Monsieur Paco Tison dans des circonstances atroces.

L'avocat général, Me Feter-Lebaveux, avait requis dix ans de réclusion. Mais les jurés se sont rendus aux conclusions des experts, et ont décidé qu'Augustin Molard était partiellement irresponsable.

Lors de ses auditions, Augustin Molard a également reconnu avoir abattu une vache appartenant à Monsiur Armand Clompier en 1998, le jour de la finale de la coupe du monde de foot. Coïncidence, M. Clompier était justement l'un des trois otages qu'Augustin Molard avait enfermés dans le mobil-home.

Cette photo a été prise au bar "Les Deux Poteaux" par un consommateur le soir même de la finale de la Coupe du Monde de football en 1998, au moment même où Augustin Molard tuait la vache de Monsieur Gaston Klombin (à gauche). Photo I. Lapilule.

Au 10 rue de l'Etourneau, c'était calme plat. Depuis son aventure avec les condés, Josy ne ramenait plus sa fraise. Elle sortait au petit matin pour faire les courses du curé en évitant les croassements qui avaient accompagné ses sorties après sa garde-à-vue. Elle rangeait ses photos, regardait son Maurice avec amour et rongeait son frein. Les aventures d'Ernest et Gaston l'avait tenue en haleine pendant les longues journées d'hiver, elle ne se remettait pas de leur subite célébrité.

Un jour de mai on frappa à sa porte. C'était Yolande Pichon, attendant

qu'elle ouvrît. Que pouvait donc vouloir cette mocheté, avec son horrible fichu vert caca d'oie, à qui elle n'avait plus parlé depuis le certificat d'études ? Josy ouvrit et l'autre lui dit :

- Josy, je peux entrer ? Je voudrais te confier un secret.

Intriguée, la bonne du curé la fit pénétrer dans son capharnaüm dans lequel, seule trace de luxe, trônaient les faunes en porcelaine de Saxe.

- C'est de cela que je veux te causer, dit Yolande en désignant le plus grand.

Josy dressa l'oreille, la Yolande serait-elle devenue spécialiste en faunes ?

- Ah oui, tu t'y connais Yolande ? J'ai acheté celui-ci il y a deux mois, c'est le plus beau de ma collection. Veux-tu un café ?

- Je veux bien. Voilà ce qui m'amène, dit Yolande à brûle-pourpoint. *Tu connais Ernest et tu sais qu'il passe tout son temps avec Gaston… Et bien il me délaisse et je sais pourquoi.*

Josy, toujours à l'affût d'un commérage et de plus en plus intriguée, demanda :

- Ah bon ? Pourquoi ?

- Je me regarde tous les jours dans la glace et je me trouve aussi vilaine que toi.

Elle encaissa le coup.

- Et alors ?

- Alors j'ai trouvé cette réclame dans la poche du veston bleu clair d'Ernest. Tiens, regarde !

Elle prit le papier et lut : «*Le Professeur Ingue, chirurgien esthétique vous annonce l'ouverture de son cabinet 22 rue des Chênes Rouvres, Marcilly-sous-Charmoise*».

Elle étouffa un rire discret.

- Et tu veux te faire refaire ? A ton âge ? Tu n'y penses pas ?

- Oui, je veux changer de tête et récupérer mon Ernest.

Pour la première fois, le monstre ouvrait son cœur de femme délaissée. Celle qui poursuivait les gamins en leur lançant des pierres, qui accrochait des chats morts aux portes des granges, qui vous dépeçait un cochon sans

sourciller, avait de la coquetterie et peut-être un peu d'humanité.

- Et pourquoi es-tu venue me raconter tout ça ?

- Je voudrais que tu y ailles pour demander le prix. On se ressemble, tu feras faire un devis qui me donnera une idée de ce que je dois sortir sur mes économies.

Ces remarques frisaient l'injure, mais Josy n'y prêta pas d'attention. Elle imaginait le visage ravagé de Yolande remis d'équerre par le Professeur. Et pourquoi pas le sien, après tout ? Elle vendrait trois faunes et le tour serait joué. Elle se verrait bien en Ophélie Winter, en Paméla Anderson. L'idée la faisait chavirer. Elle pensa à Maurice, le regretta à nouveau mais pensa qu'à son âge elle pouvait encore plaire, qui sait ?…

- Jurons-nous fidélité Yolande, je vais prendre un rendez-vous ! dit alors Josy en embrassant sa nouvelle amie et en la poussant vers la porte.

Tapi au bord de la Charmoise, sur les contreforts du massif de La Gerbille qui culmine à 764 mètres au col de la Fourme, le village de Marcilly jouissait d'un climat froid l'hiver et chaud l'été. Il s'enorgueillissait du passage de Joseph Talon, illustre trufficulteur dont le buste trônait sur la place du marché.

L'installation du Professeur Ingue en ce lieu pouvait surprendre, mais fort d'une étude de marché bien ficelée, l'éminent chirurgien pouvait, sans risque, y visser sa plaque. La population féminine du canton, informée par le bouche-à-oreille, commençait à affluer ; et Josy eut un peu de mal pour obtenir un rendez-vous.

Par un beau matin de juin, le car la déposa sur la place du village. Elle rejoignit à pied la rue des Chênes Rouvres et pénétra dans la salle d'attente du praticien. Il était 9 heures et il y avait déjà trois clientes. Une grosse fermière, au visage déformé par des années de labeur, feuilletait une revue sur laquelle Josy aperçut le visage d'Ophélie. A sa gauche, une bourgeoise aux traits lissés qui ressemblait à une chinoise regardait dans le vide en rêvassant. La troisième était une jeunette aux paupières lourdes et à la tête évocatrice de liaisons consanguines.

David Gille

- Léa Tension, dit le chirurgien en ouvrant la porte de son bureau.

L'anamite se leva. La bonne du curé resta sous le choc, l'homme était divinement beau. «*On dirait le docteur Jivaro*», pensa-t-elle.

Elle essaya de contrôler ses vapeurs en plongeant dans la lecture du

magazine ELLE. Bien sûr, elle consulta l'horoscope, science vraie. Elle découvrit ainsi que son signe du zodiaque la destinait à changer prochainement d'emploi pour «*prendre des responsabilités de haut vol*». Elle en déduisit qu'elle allait quitter son boulot de bonne de curé pour travailler en qualité d'ingénieur aéronautique chez Airbus.

Enfin, la porte s'ouvrit. Le Professeur Ingue l'appela par son nom. Lorsqu'elle se leva, le chirurgien murmura :

- Mon Dieu !...

Elle entra dans le cabinet médical et se laissa tomber dans le fauteuil visiteurs, lequel se plaignit en émettant un couinement.

- Voilà, Docteur. Je viens vous voir pour moi-même, mais aussi pour une amie qui me ressemble un peu. Toutefois, elle a été légèrement moins favorisée que moi par la nature...

- Mon Dieu...

- Nous voudrions savoir si vous pouvez faire quelque chose pour nous.

- Mon Dieu...

- Alors, docteur ?

- Eh bien voilà... commença le praticien. *Mais avant tout, je voudrais que vous compreniez qu'à l'impossible nul n'est tenu... Mettez-vous en petite tenue.*

Josy rougit, mais obéit. Le Pr Ingue l'examina en commentant :

- Votre allure générale évoque une barrique de gélatine d'où sortiraient, en dessous, deux viennoises surdimensionnées. Vos cheveux ont le soyeux d'un balai de chiottes, et leur implantation ressemble à celle de Mao Tsé-Toung ou à celle d'un singe capucin. Vos oreilles ont l'air d'escalopes. Vos yeux me font penser à deux crachats de poitrinaire dans un plat de purée, et votre nez évoque irrésistiblement le pénis de Rocco Siffredi. Quand à votre bouche, on dirait le repli anal d'une femelle hippopotame après une césarienne. Votre menton a la grâce de celui d'un morse, et votre cou ressemble à un filet de bœuf mal cuit. Vos épaules rendraient jaloux n'importe quel employé de Demeco, et vos seins ont l'air de sacs poubelle remplis de vieilles ferrailles... Maintenant, levez-vous je vous prie et tournez vous, que je voie le côté pile.

Josiane Courtecuisse s'exécuta.

- Voyons... Votre dos a le galbe de celui d'Arnold Schwartzenegger, mais inversé et plus riche en poils. Vos hanches, même liposucées, garderont bien sûr l'aspect d'une peau de poulpe, y compris ses tentacules. A supposer que je puisse en extraire le contenu, il faudra sans doute prévoir une citerne. Peut-être pourrais-je vendre ça à la société Motul, on verra.... Poursuivons : je

constate que vos muscles fessiers commencent à hauteur de vos reins et s'arrêtent derrière vos genoux. Vos mollets, enfin, ont la forme générale de jambons de Westphalie. Mais votre sac à main est joli...

Le praticien se leva, glissa ses lunettes au bout de son nez, et se pencha sur sa patiente :

- Ça fait combien d'années que vous ne vous êtes pas regardée dans une glace, Mademoiselle Courtecuisse ?...

- Ben...

- Vous ne pouvez pas, hein ?... Quand vous vous voyez, vous vomissez contre le miroir. Pas vrai ?

- Ben... Mais pouvez-vous faire quelque chose, docteur ?

Le chirurgien, qui n'avait pas encore honoré toutes les traites de sa Porsche, répondit :

- Oui. Ça va être le chantier du siècle, mais on va essayer. Si toutefois ce n'était pas possible, je vous grefferai un visage de truie, ce qui vous rendra déjà beaucoup plus séduisante que vous l'êtes aujourd'hui. Prenez rendez-vous avec ma secrétaire. Elle vous fixera une date, pour vous et votre amie.

- Oh, merci, merci Docteur ! minauda Josy. *Mais ça va nous coûter combien ?*

- Pas plus de grmmmblm Euros ! répondit le praticien.

Josy, qui se trouvait un peu bête de poser la question une deuxième fois, répondit :

- Eh bien, c'est d'accord.

David Gille

De retour à St Marcelin, Josy annonça la bonne nouvelle à Yolande Pichon.

Les deux femmes commencèrent à préparer leurs valises, et aussi leur entourage. Yolande annonça à son mari qu'elle allait partir pendant trois semaines en cure à la Bourboule. Tout en continuant à lire son journal, Ernest fit :

- Tu sais, la Bourboule ou Meknès, du moment que ça te fait du bien...

Josiane Courtecuisse informa le Père Manganate qu'elle allait faire une retraite de trois semaines à Rome. Le mensonge passa bien, car c'était la première fois, en trente ans, qu'elle s'absenterait ainsi du presbytère. Le curé répondit :

- C'est une bonne idée, ma fille. Mais avant de partir, n'oubliez pas de nettoyer les vitraux de l'église, de déménager la cave à vin, et de couper du bois. Et aussi de repositionner le coq sur le clocher, car il penche.

Les deux femmes avaient réservé une chambre à l'hôtel California, à Marcilly-sous-Charmoise. C'est là qu'elles avaient l'intention de passer leur convalescence. En effet, pas question pour elles de retourner à St Marcelin couvertes de bandages, comme des momies. Elles reviendraient au village dans leur triomphante nouvelle beauté, ou pas du tout.

Le grand jour arriva.

Ordre alphabétique oblige, ce fut Josiane Courtecuisse qui s'allongea la première sur le billard. Le professeur Ingue lui administra un anesthésique et attendit qu'elle parte dans le coltard. Puis il se tourna vers son assistante, Huguette Otroux, une sage femme de Marcilly qui lui servait d'infirmière, et dit, en désignant la Courtecuisse d'un ample geste du bras :

- Que pensez-vous de ça, Huguette ?

- Je pense que Dieu l'a créée pour voir s'Il pouvait placer plus de trois mille verrues sur un seul corps humain !

- Pensez à m'en garder un mètre carré. J'ai besoin d'un nouveau paillasson.

Josiane Courtecuisse ressemblait à une baleine échouée. L'infirmière lui badigeonna le corps avec une serpillière imbibée de Bétadine, la transformant en une énorme carotte. Puis elle entreprit de lui chauffer l'abdomen à l'aide d'un chalumeau afin de liquéfier un peu les épaisses masses graisseuses stockées sous la peau. Lorsque la zone fut bien chaude, le chirurgien empoigna un poinçon et, d'un coup sec, l'enfonça. Telle une houle marine, une ondulation traversa le corps de sa patiente et alla se perdre dans son double menton. Ingue dut s'y reprendre à trois fois, la couenne opposant de la résistance. Enfin, il plaça une canule dans le trou et actionna le liposuceur. Avec un «*slurp-slurp-slurp*», l'appareil commença à pomper. Un liquide jaunâtre et épais passa dans le tuyau, tuyau qui filait par la fenêtre pour aller déverser son contenu dans l'égout.

Huguette demanda :

- Dites, docteur, vous croyez vraiment pouvoir traiter ce... cette femme au scalpel ?

- Vous avez raison, Huguette. Passez-moi le sécateur.

D'un coup sec, il trancha les deux lobes d'oreilles, pour les raccourcir. Il jeta les lobes dans un plateau en aluminium et expliqua :

- Je les garde pour Sultan, mon Beauceron : ça lui fera deux bons repas.

Puis il se saisit d'une barre de fer, qu'il glissa sous le nez de Josy :

- Huguette, appuyez là, très fort, pour faire levier.

Il entreprit de tronçonner l'organe avec une scie, et mit le cartilage à nu. Ensuite, il replia la peau par dessus et la recousit à l'aide de catgut. Il recula de quelques pas pour observer le résultat :

- Pas mal, fit-il d'un air satisfait. *Avant, son nez ressemblait à celui d'un nasique. Maintenant, il ressemble au nez de Charles Pasqua, ce qui est déjà un léger progrès. Il ne reste plus qu'à lui faire des narines. Huguette, passez-moi la perceuse...*

Après le nez, il s'attaqua aux valises que Josiane Courtecuisse portait sous les yeux, et les rabota. Puis il s'occupa du menton, d'où il extirpa trois kilos de viande inutile. Il y avait du sang jusqu'au plafond, mais c'était du beau travail.

- Tenez-moi ça, Huguette, dit-il en lui tendant un sein de Josiane. *Reculez, pour que ce soit bien rigide.*

Huguette Otroux recula de deux mètres. Ingue trancha dans le vif, retirant l'équivalent de trois entrecôtes dans chaque sein. Puis il les roula sur eux-mêmes, y apposa des points de suture, et, à l'aide d'une pompe à vélo, les gonfla légèrement afin de leur donner une jolie forme. Enfin, avec de petits ciseaux de couturière, il supprima tout ce qui dépassait, afin de les ébarber proprement. Le professeur Ingue aimait peaufiner.

Le liposuceur, toujours en action, s'attaquait maintenant à la sixième et dernière strate de cellulite. Comme pour les roches sédimentaires, les ans et les excès de table avaient déposé sous la peau de Josiane des couches de graisse, à raison d'une couche tous les dix ans. La sixième, moins épaisse mais plus dure, datait donc de l'époque où elle dansait le fox-trot. Sa silhouette s'était très nettement affinée sur le devant, dessinant la ligne d'une proue de paquebot. Il fallait maintenant s'occuper de son dos.

- Huguette, soyez gentille, allez chercher les trois peintres qui travaillent dans le hall d'entrée de la clinique. Nous avons besoin d'un coup de main.

Avec l'aide des trois hommes, Ingue et Huguette Otroux retournèrent la patiente sur le ventre. Un morceau de papier hygiénique dépassait de ses fesses. Ingue le retira avec une pincette. Puis, à l'aide d'un marteau et d'un burin, il entreprit de lui remodeler le dos. Ce travail terminé, il demanda la

tronçonneuse, que l'infirmière lui tendit.

- Voilà le moment crucial. Ou bien je réussis à lui faire les fesses d'Arielle Dombasle, ou bien il faudra qu'elle se contente de celles de Bernard-Henri Lévy.

De petits morceaux de barbaque valsèrent à travers la salle d'opération alors que le professeur Ingue s'escrimait. Il sculptait à grand moulinets, la langue pendante, tout à son art. Lorsque son travail fut achevé, il demanda à Huguette Otroux d'envelopper sa patiente de pansements, et d'appeler un taxi pour la faire conduire à son hôtel.

Puis il s'occupa de Yolande Pichon, à laquelle, en gros, il fit subir le même traitement. Mais elle était plus résistante aux anesthésiques que Josiane Courtecuisse. Elle se réveilla plusieurs fois pendant l'opération et se mit à brailler. A un moment, dans une demi-inconscience, elle agrippa le professeur Ingue à l'entrejambe et essaya de lui broyer les testicules. Le praticien mit fin à ces menées spermicides en lui tapant dessus avec un tabouret.

Les deux femmes passèrent deux semaines à l'hôtel California, couvertes de bandages, s'alimentant en aspirant de la Royco Minute Soup à l'aide d'une paille. Puis le professeur Ingue leur enleva leurs pansements et leur tendit un miroir.

Elles n'en revenaient pas ! Le professeur Ingue était un magicien ! Si elles ne ressemblaient pas vraiment à Ophélie Winter ou à Pamela Anderson, le résultat n'en était pas moins impressionnant. Yolande Pichon avait un air de ressemblance certain avec Régine jeune, avant son régime amaigrissant. Quant à Josiane Courtecuisse, elle ressemblait à Chantal Goya, les rides en moins. Yolande et Josiane étaient ravies du résultat. Elles passèrent encore une semaine à l'hôtel, attendant que leurs petites cicatrices s'estompent. Elles en profitèrent aussi pour faire l'emplette de quelques robes moulantes et passèrent chez le coiffeur.

Puis vint le jour du retour.

Debout devant la porte de sa ferme, Yolande renonça à se servir de sa clé. Elle sonna. Comme Ernest ne venait pas ouvrir, elle insista. Elle entendit la voix de son mari :

- Entre, Gaston. C'est ouvert !

Elle sonna encore.

- Octod'jus !... Si c'est un vendeur en porte à porte, un rémouleur, une vendeuse Avon ou un témoin de Jéhovah, ça va péter !!!

Yolande l'entendit approcher. La porte s'ouvrit.

- Madame ?... fit Ernest.

Le cœur de Yolande bondit de joie dans sa poitrine : il ne l'avait pas reconnue !

- *C'est moi, grand fou !* minauda-t-elle.

- *J' vous demande pardon ?...*

- *Ben, Ernest, tu ne me reconnais pas ?...*

- *Yoyo ?.. C'est toi ? Ben merde alors, ils font forts, à la Bourboule ! On croit rêver !*

Aussitôt, il sentit revenir en lui de vieilles ardeurs presque oubliées. Tel un chêne plein de sève bouillonnante, il oublia ses rhumatismes. Il ferma la porte d'un coup de pied, attrapa sa femme par le bras, lui fit un cinquième de hanche et l'expédia à trois mètres de là, sur le cosy-corner. Puis il prit son élan, et, avec un cri de bête, plongea dans sa direction. Pendant le vol, il eut le temps de déboutonner son pantalon de velours côtelé, et de le rabattre sur ses chevilles.

- *Ouais, je vais me la faire, la grosse !* gueula-t-il avant d'atterrir entre les bras de Yolande.

Et en effet.

Pendant ce temps, Josiane Courtecuisse se présentait au presbytère. Le Père Manganate n'en crut pas ses yeux : sa bonne avait quinze ans et trente kilos de moins ! Josiane demanda à être confessée sur le champ. Elle avoua ne pas s'être rendue à Rome pendant ces trois dernières semaines, mais dans une clinique de chirurgie esthétique.

- *Rassurez-vous ma fille,* répondit le prêtre. *Si vous m'aviez raconté que vous aviez fait la Solitaire du Figaro, je ne l'aurais pas cru !*

Homme tolérant, il lui pardonna son petit mensonge et la complimenta sur sa nouvelle silhouette. En revanche, l'abbé Tysumène fut moins emballé. Habitué à entendre Josiane s'approcher (quand elle marchait, elle émettait des clapotis, soufflait comme un phoque et était précédée d'une odeur de graisse rance), il sursautait maintenant dès qu'elle entrait dans une pièce. De plus, il trouvait qu'elle avait l'air d'une créature du péché. Mais surtout, il ne voulait pas se retrouver seul en sa compagnie de peur qu'elle lui raconte ses charcutages.

Dans le village, les deux femmes firent évidemment des jalouses. Quant à Ernest Pichon, encouragé par Gaston Chambier, il piqua une colère mémorable lorsqu'il apprit que Yolande et la Courtecuisse étaient devenues amies comme truies.

Castafiore

Mais peu à peu, jour après jour, St Marcelin-sur-Poulaire retrouva sa quiétude d'antan et la routine s'installa.

Pourtant, dans l'ombre, quelque chose se tramait : un homme était tombé secrètement amoureux de Josiane Courtecuisse.

Un matin, alors qu'elle allait rallumer les cierges devant le buste de Saint-Antoine, elle vit un bouquet de pissenlits déposé sur le prie-Dieu. Elle s'approcha et trouva une petite fiche bristol au milieu des fleurs. «*Josy, je vous aime. X*», lut-elle avec stupéfaction.

Elle prit le bouquet, le mit dans un vase et le déposa devant la Vierge Marie. Puis elle revint à la cure et examina la fiche. L'écriture était élégante, le contenu du texte était insuffisant pour lui permettre de deviner qui en était l'auteur, mais elle fut très fière d'être l'objet d'un tel intérêt. Elle rangea la carte dans son carton à photos.

Le lendemain elle vaquait à ses occupations dans l'église et découvrit un deuxième bouquet de pissenlits devant la statue de Saint-François d'Assise, même fiche bristol et même texte. Puis pendant une semaine il n'y eut plus rien. Elle en était légèrement dépitée car c'était la première fois qu'elle recevait des messages d'amour.

Le lundi suivant, elle nettoyait l'encensoir lorsqu'elle aperçut, devant le buste de Saint Thomas d'Aquin, un bouquet semblable aux autres. Mais le message était différent : «*Josy, je t'aime. Je ne peux plus me passer de ta présence. RDV, ce soir 21 H devant la croix des Quatre Chemins. Je serai masqué*».

«*Quelle aventure !*» pensa Josy. Que pourrait-elle mettre ? Depuis qu'elle
Castafiore avait perdu ses kilos, elle ne savait plus quoi porter. Et comme elle avait dépensé toutes ses économies, elle ne pouvait plus rien acheter. Il y avait bien la petite robe moulante rose clair achetée à Marcilly, avec son pull violet... Ca ferait l'affaire. Un peu de Rimmel, quelques touches de poudre, du rouge à lèvres rose-baiser, les cheveux retenus par une barrette… Vers 8 H, en se regardant dans la glace, elle se trouva belle. Et c'est d'un cœur léger qu'elle monta la côte du quartier de Belcaire, passa devant la ferme du père Lapilule, traversa le petit bois de Soligny et s'installa devant la croix.

La nuit commençait à tomber et elle s’impatientait.

David Gille

Elle entendit soudain des bruits de pas étouffés. Elle se retourna et vit un homme portant le masque de Scream. Il s’approcha, elle recula, terrorisée.

- Ne craignez rien, chère Josy, dit l’homme en s’avançant*. Je ne veux que vous chérir. Vous hantez mes nuits depuis votre retour de Rome, ma belle italienne.*

«*D’où tient-il que je suis allée à Rome ? Je ne l’ai dit qu’au Père Manganate !*» pensa la bonne du curé dans un éclair de lucidité.

- Belle Josy, d’amour vos yeux me font mourir, de désir votre poitrine m’alanguit, d’espérances inavouées vos fesses me font soupirer.

- Mais, qui que vous soyez, répondit Josiane le cœur battant, comment savez-vous que je suis allée à Rome ?

- En votre absence, monsieur le curé nous l'a dit en chaire, ma doulce amie, vous citant même en exemple !... Mon Dieu, que votre voix est belle ! Oh oui, parlez-moi encore !!!

- Ben, euh...

Il se laissa tomber à ses pieds. Elle le distingua mieux. Il portait un pantalon de flanelle grise et un gros pull irlandais en laine écrue. Rien, dans cette mise, ne laissait deviner son identité. Et elle ne reconnut pas non plus la voix, une voix chaude, un peu rauque, aux accents caressants. La seule chose qu'elle apprit, c'est qu'il assistait à l'office du dimanche.

Son mystérieux interlocuteur caressa délicatement ses souliers. Puis il poursuivit :

- Vos pieds sont comme les lèvres avides d'un nourrisson qui sucerait les tétons d'où sort le miel de la terre. Vos jambes sont longues comme un poème de Ronsard, et vos sublimissimes hanches ridiculisent celles d'une cavale Atal Teke ! Ah, ma mie, ma mie ! Votre ventre, siège de toutes les félicités, me chavire la raison ; et votre poitrine, généreuse et opulente comme une moisson en Beauce, me tourneboule les sens !... Et que dire de la finesse de votre cou ? Une merveille que Rubens lui-même n'aurait pu rendre ! Et votre bouche !... Ces lèvres purpurines, délicatement ourlées, charnues et délicates à la fois, évoquent les pétales d'une rose qui s'offre au tuyau d'arrosage d'un jardinier amoureux... on dirait une blessure laissée intentionnellement béante afin qu'on s'y engouffre ! Que vous êtes belle, ma Belle, mais que vous êtes belle ! Ah, cruelle, je sais déjà que mon amour pour vous fera mon malheur ! Je vais

souffrir et en mourir, je le sens. Mais je suis prêt à endurer mille morts pour un baiser de vous !

Sap1 - *Baiser, je veux bien !* fit Josiane, que sa qualité de bonne du curé avait tenu à l'écart des termes techniques, et qui pensait encore, il n'y a pas si longtemps, que l'expression «Elle porte un enfant dans son sein» signifiait que les fœtus, à l'instar des bébés kangourous, grimpaient pour s'accrocher à l'intérieur des glandes mammaires. De ce fait, elle était persuadée que les femmes accouchaient directement par le bréchet.

Son mystérieux interlocuteur répondit en gentleman :

- *Votre suave proposition me fait flatuler d'aise, ma mie. Mais attendons de nous connaître mieux. Ça n'en sera que plus délicieux !*

Alors, saisissant délicatement l'extrémité des doigts de la main droite de sa bien-aimée, le mystérieux prétendant se pencha en avant et fit un baisemain magnifiquement exécuté, arrêtant son geste à quelques millimètres de la peau de Josy. Puis l'homme masqué, dont Josy se demandait déjà s'il était aussi beau parleur qu'il était beau-parleur, s'évanouit dans la nuit aussi subitement qu'il y était apparu.

Ainsi se termina leur premier entretien.

Surexcitée par cette rencontre surréaliste, Josiane Courtecuisse se mit en chemin vers le 13 de la Rue de la Paix pour raconter à sa nouvelle amie ses fleurettes telles qu'elles lui avaient été contées.

Arrivée devant l'huis des Pichon, elle eut soudain des remords à déranger le couple si tard dans la nuit, heure avancée que les cloches de l'église confirmèrent par une salve de dix coups. Déçue, elle venait de choisir de réfréner son besoin de raconter son nouveau bonheur quand l'intérieur de la maison s'illumina. Il y eut quelques bruits de tiroirs qui s'ouvrent, de chaussons et de vestes qui s'enfilent, et soudain la porte s'ouvrit.

Ernest ne fut pas aussi surpris d'apercevoir Josiane Courtecuisse sur son perron à 10 heures du soir qu'elle de voir sortir l'octogénaire uniquement vêtu d'un marcel blanc, propre quoique couvert de sueur, et d'un caleçon bleu ciel sur lequel volaient des cœurs percés d'une flèche, le tout (le marcel, le caleçon et l'octogénaire qu'ils contenaient) rapidement couvert d'un pardessus. En allumant sa cigarette, Ernest Pichon demanda :

- *Qu'est ce que tu fiches là à cette heure, la Josy ? T'es somme-en-bulles ?*

- *Heu… non… c'est-à-dire que…*

Josy ne parvenait pas à se concentrer, trop absorbée par la superposition des images de son rendez-vous avec celles d'Ernest à moitié nu devant elle.

- *Ernest,* parvint-elle soudain à prononcer*, pourrais-tu s'il-te-plaît fermer ton pardessus ?*

S'exécutant, Ernest laissa Josiane Courtecuisse reprendre le cours de sa pensée.

- En… en fait je passais dans le coin par hasard, et je voulais en profiter pour dire bonjour à ta femme…

Sentant là quelque complot féminin, Ernest s'apprêtait à agresser la nocturne visiteuse quand Yolande Pichon, se rapprochant, lança :

- A qui tu parles, mon amour ?

Comme dans le même temps, elle ouvrit la porte, elle ne laissa pas le temps à «son amour» de répondre.

- Oh, Josy, c'est toi ?

- Bonsoir Yolie, désolée de vous déranger à une heure aussi tardive.

- Tu penses, tu ne nous déranges pas du tout, on… finissait… de… regarder-la-télévision !

Elle avait dit les trois derniers mots d'une traite, espérant inconsciemment combler les pauses qui les avaient précédés.

- *Mmmm,* consentit Josy pour faire bonne figure, espérant persuader son amie qu'elle l'avait crue. *Et c'était intéressant ?*

- Boarf, c'était une rediffusion, on avait déjà vu cette émission hier et avant-hier.

Et comme elle conclut cette phrase sur un clin d'œil, les deux femmes éclatèrent d'un rire sonore, mettant du même coup fin à ces comédies de non-dits.

- C'est un peu de cela que je venais te parler, enchaîna une Josy à nouveau emballée par l'idée de raconter sa soirée, ce qu'elle s'empressa de faire.

Elle conclut :

… et donc pour finir, il m'a parlé de baise et de flatulence, s'est penché vers ma main, l'a reniflé, et est reparti comme il était venu.

- Ahhh, amour, quand tu nous tiens ! compléta Yolande Pichon.

Les deux nouvelles chipies du village parlèrent jusqu'au lever du jour de leurs amours, avec des détails connus d'elles seules (ce qui n'était peut-être

pas plus mal).

Les jours passèrent, puis les semaines. La notoriété du couple Ernest-Gaston était peu à peu remplacée par celle du couple Josy-Yolie. Le mystérieux Don Juan continuait inlassablement de courtiser sa dulcinée, les bouquets de fleurs déposés sur ses marches faisant parfois place aux poèmes accrochés dans les branches des arbres ; ou à d'autres délicates attentions.

Les semaines passant, Josy se contentait de moins en moins de ces présents. Elle voulait le rencontrer à nouveau et, si possible, démasqué. Le bal costumé organisé cette année pour la fête des vendanges serait peut-être l'occasion de réaliser son premier vœu, mais elle voyait mal comment le second pourrait être exaucé dans ces conditions. Elle se voyait déjà déguisée
Sap1 en princesse des mille et une nuits, déguisement dont elle pourrait sans problème se procurer tous les accessoires au magasin «Folles et Folies» de ce cher Guy Liguili. Mais Josy ne pouvait s'empêcher de penser : «*Nous avons investi tant d'efforts et d'argents pour nous faire belles à nouveau* (elle aurait toutefois pu se passer de cette dernière précision), *et voilà que notre première fête depuis l'opération va se faire, cachées sous des costumes*»…

Il y avait bientôt plus d'une semaine que Pichon n'était pas venu boire un coup au «New New Deux Piliers», enfin l'ancien. Juste un verre au bras de sa Yolande le jour de la réouverture, sous les yeux ébahis des badauds agglutinés à la vitrine du bar. On leur donnaient facilement dix à quinze ans de moins et les commentaires fusaient. On n'y croyait pas, et chacun guettait le moment où cela allait craquer. Connaissant la réputation de l'ivrogne, les paris allaient bon train, et de voir Chambier seul à sa table, donnait un peu de répit au village.

- *Allez qu'est ce que je te sers l'ancien ?* demanda Albert Dufermage à Gaston qui faisait semblant de lire le journal. *L'est pas là, l'Ernest ?*

- *Oh, il ne va peut-être pas tarder. Mets-moi un noir, un blanc et un rouge, le tout dans l'ordre !* fit Chambier

- *Rien que ça ?* étouffa l'autre.

- *Oui, monsieur, on gagnera en temps et en commérages* répondit sèchement Chambier .

- *D'autant que j'ai le bal à penser moi, faut que je fasse mes commandes, mais ça te passe au dessus de la tête, tu n'es pas concerné toi !* ajouta Albert.

- *Comment ça ?* s'étonna Chambier.

- Ben faut se déguiser, avoir une cavalière, enfin tu vois quoi ! expliqua Albert sous quelques rires étouffés venant du comptoir.

- Mais j'y serais, et accompagné. Et j'aurai le premier prix, pffft ! fit Chambier.

Il vida son verre et quitta le bar sous les rires, pris la direction de sa maison, marcha une dizaine de mètres, puis se ravisa, fit demi tour, traversa la place pour aller à la boutique «Folles et Folies». Une bonne demi douzaine d'yeux surveillaient son manège derrière les rideaux du bar, et autant à la boulangerie «Le mitron». Gaston releva son col, son menton, et siffla un air guilleret en passant près de la file massée à la porte de la boulangerie. La porte de la boutique d'antiquités était juste à coté, il la poussa, une clochette retentit, ce qui fit arriver Guy Liguili plus ondulant que jamais, mais étonné de voir un client plus vieux que sa marchandise.

- Bonjour monsieur Chambrière, qu'est ce qui me vaut cet immense honneur ? fit l'androgyne.

- Bonjour monsieur... dame, j'aurais voulu une capote, une belle capote ! annonça Chambier en refermant doucement la porte.

Il y eu quelques secondes d'hésitation de la part du commerçant, et quelques visages outrés derrière la porte, ce qui fit sourire Chambier. Une fois ses esprits retrouvés, Guy Liguili ("Guitou" pour les intimes) demanda :

- Et en quelle taille la voulez-vous ?

- Ça doit être du cinquante quatre ! répondit du tac au tac Chambier, en se retenant de rire.

- Oh, vous êtes un farceur, vous me faites marcher ! fit Guitou une main sur la hanche et l'autre sur la tempe.

David Gille

- Et même courir !... Ce que je voudrais c'est ça ! dit-il en montrant un grand pardessus kaki. *Vous me l'emballez, c'est pour une surprise !*

De retour chez lui, ayant revêtu la redingote, coiffé d'un calot, il alla à l'étable, et après deux ou trois allers-retours devant sa vache, il dit :

- Alors Marguerite, qu'est ce que t'en penses ? T'as envie d'aller au bal ? Qu'est ce qu'on dit à papa Fernandel ? Et puis tu vois je pourrais te surveiller, j'ai pas envie qu'on te mette aussi une balle dans le ciboulot ma grande ! Je vois déjà leurs têtes d'ici, ils ne m'attendent pas à leur pince-fesses !

Pendant que Chambier paradait ainsi devant sa vache, Ernest Pichon s'épuisait dans des activités génésiques, activités qui l'avaient forcé à acheter un nouveau matelas Treca et une crème contre les cernes.

Ses retrouvailles avec Yolande avaient exacerbé sa libido, certes, mais il

commençait à en avoir marre. Ce n'étaient pas vraiment leurs culbutes qui le dérangeait, mais plutôt ce que Yolande lui servait à table. Tous les aliments avaient le même goût, un goût un peu piquant et sucré ; pas désagréable, mais lassant. Il fouilla dans le placard de la cuisine et y découvrit une boîte de gingembre déjà sérieusement entamée. Il la balança aux ordures en grommelant : «*Sacrée fumelle, va !... On croit rêver !*».

Et puis, Gaston lui manquait. Il n'avait pas revu son compère depuis plus d'une semaine. Il se promit de rattraper le temps perdu dès le lendemain, et d'écluser avec lui tout ce qu'Albert Dufermage était capable de leur servir en douze heures chrono. C'est ce qu'il fit, dès 8 H du matin. Sous une pluie battante, il se rendit au «New New Deux Piliers» où flottait encore une odeur de peinture fraîche. Gaston Chambier était déjà là, le nez dans son cinquième Byrrh. Les retrouvailles furent chaleureuses, bruyantes et démonstratives :

- *Qu'est-ce que tu prends ?*

- *Comme toi.*

Dehors, le ciel était plombé et le vent soufflait en rafales, faisant claquer les volets et incitant la volaille à se mettre à l'abri dans les poulaillers. Quelques chiens hurlèrent à la mort. Mauvais présage...

- *Je suis content qu'Albert ait retrouvé son troquet*, fit Pichon en regardant autour de lui. *C'est joliment décoré. Il a bien fait de se débarrasser de ces vieilles boiseries du 17ème siècle, et de les remplacer par du Formica. C'est moderne. Bonne idée, aussi, d'avoir remplacé le vieux fourneau en faïence du 18ème par un radiateur Philips. C'est bien plus chic.*

- *Ouais, mais cette odeur de peinture dénature le Byrrh*... fit Chambier.

A l'extérieur, le ciel se déchaînait. Il tombait des glaçons gros comme des balles de ping-pong.

- *Octod'ju !* s'exclama Pichon. *Ces gens de la météo sont en train de nous bousiller le climat. On croit rêver !*

La grêle cessa, remplacée par des hallebardes. Des trombes d'eau dévalaient maintenant la rue. Harry Vancouran arriva en courant :

- *Vite, la Poulaire vient de sortir de son lit ! Ça déborde, va y avoir une inondation, les gars !*

Effectivement, l'eau montait régulièrement. D'un œil incrédule, Albert Dufermage regardait les gros bouillons que dégorgeaient les égouts. Les premières vaguelettes léchaient déjà sa porte. Puis une vague d'une trentaine de centimètres déferla, charriant de petits morceaux de bois et des papiers gras.

- *Merde, un tsunami !* brailla un client. *On va perdre nos maisons et*

devenir des réfugiés !

Lorsque l'eau passa sous la porte, Albert Dufermage s'arracha ses derniers cheveux.

- C'est pas vrai, ça !... Dites-moi que c'est pas vrai !!! Je viens à peine d'ouvrir, et voilà qu'après le feu, c'est l'eau qui me pourrit la vie !

- L'eau pourrit tout, commenta Chambier. *C'est un liquide dangereux et nauséabond. C'est pour ça que je n'en bois jamais, sauf dans le pastis.*

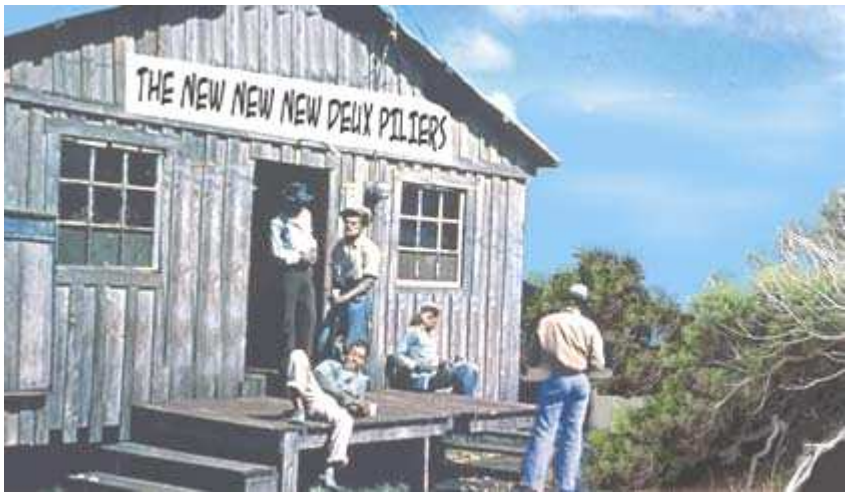
Les quelques consommateurs présents aidèrent Dufermage à poser les chaises sur les tables et à évacuer la caisse. L'eau montait toujours, et ils avaient maintenant de la flotte jusqu'aux chevilles...

Ce n'est qu'en fin de matinée que le niveau baissa. Dufermage mesura les dégâts et gémit :

- Le plancher va se soulever, et il va falloir nettoyer tout ça. Je vais devoir fermer pendant au moins quinze jours !...

- FERMER ??? hurlèrent Chambier et Pichon à l'unisson. *Tu n'y penses pas, Albert !!!*

Le reste de la journée se passa à transporter tout le fourbi dans la grange des Pichon. Tandis que Yolande raccrochait les lampions, Ernest peignait un panneau «The New New New Deux Piliers» qu'il cloua au-dessus de la porte.



Pendant ce temps, Josiane Courtecuisse avalait cachet sur cachet pour calmer le feu qu'elle sentait brûler en elle. Jamais, depuis son aventure avec Maurice Molard, soixante ans plus tôt, elle n'avait ressenti pareil trouble. Et ce trouble était entretenu par les petits mots que son mystérieux amoureux semait partout. Ce même jour, elle en trouva un nouveau, accompagné d'un caramel mou. Il disait : «*Que me tarde le bal des vendanges, ma mie !*»

En croisant les passants dans la rue, Josiane scrutait les visages, cherchant un infime signe de connivence. Mais rien... Les hommes semblaient ne pas la voir, ou alors ils détournaient le regard pour admirer la silhouette d'une jeunette. «*Tous des porcs !*» murmurait-elle alors.

La date du grand bal des vendanges approchait. On en était à moins d'une semaine. La boutique de Guy Liguili avait été prise d'assaut et il ne restait plus aucun costume à vendre ou à louer. Les retardataires durent se déplacer à Rollain-sur-Poulaire, où se trouvaient les Etablissements Varde, location de costumes et d'accessoires de théâtre.

La gérante, Melba Varde, était incapable de garder un secret, et l'on sut bientôt ce que toutes ces dames porteraient. Avec la fantaisie propre aux créatures de leur sexe, elles avaient fait preuve d'une grande originalité. Au bal, il y aurait donc quarante-deux Sissi impératrice, vingt-huit Angélique marquise des Anges, douze Pompadour, dix Madame de Maintenon, huit du Barry, cinq Lady Diana et une Vincent Mac Doom.

Les hommes, qui, comme chacun le sait, sont des êtres sans imagination, ne firent que peu d'efforts. On savait déjà que Chambier viendrait avec sa vache, et Pichon avec sa femme. Le boucher Alemery avait décidé de se revêtir d'une carcasse de bœuf, avec un huit-reflets sur la tête et un mirliton dans le derrière. Fidèle Oposte, le fossoyeur, viendrait en tutu et armé d'une faux. Germain Poileux, le maire, avait emprunté une vieille soutane au curé parce qu'il voulait savoir, disait-il, quel effet ça lui ferait d'être appelé «Père Poileux»... Dugommier, le notaire à la retraite, viendrait en petit rat de l'opéra. Hakim Fémal, le cul-de-jatte, avait décidé de se déguiser en presse-papier. Le directeur de la banque, Jean-Loup Peupahune avait décidé de se déguiser en courant d'air.

Quant à l'épicier Omar Chécouvert, il avait décidé de ne pas se déguiser du tout, mais de vendre aux fêtards des préservatifs, des noix de pistache et des rahat-loukoums.

The Mamayes and the Papayes ayant été déclarés *personnae non gratae* suite à l'affaire Paco Tison / Augustin Molard, les organisateurs invitèrent quatre orchestres : les Bourriquets de Bourac, connus dans tout le canton pour leur bourrées endiablées, interprétées à la viole de gambe et à la passoire à spaghettis. Ensuite, originaires de Rollain-sur-Poulaire, Les Rollain Stones, un groupe de rock explosif. Leurs membres étaient habillés de cuir noir et maquillés en démons, et ils jouaient sur des guitares en forme de croix celtiques. Sur scène, ils avaient les jambes écartées et balançaient des trucs mortels, tels que «*Les gondoles à Venise*», «*Si j'avais un marteau*» ou «*La*

plus belle pour aller danser». Pour leur dynamisme musical exceptionnel, on les comparait souvent au groupe «Scorpions». Troisième formation invitée, Ed Clapier Jr et les Céréales Killers. Toutefois, ces derniers, surfant sur la nouvelle vague des rythmes afro-cubains, avaient changé de nom, reprenant leur ancienne dénomination Los Clapéros. Ils avaient recruté un nouveau bassiste, Mick Hay, qui se faisait maintenant appeler «Miguel Heno» pour faire plus espagnol... Enfin, Chuck Béret et son accordéon clignotant, de Moignon-en-Puthay, clôturerait le bal.

Koool

Et, le grand jour arriva... La Poulairie entière était en émoi. Depuis tôt le matin, bien avant le lever du soleil, le vin nouveau dont la seule qualité était d'être un peu plus acide que le vieux nectar gardé précieusement au fond des celliers dans des fûts en plastique, le vin nouveau, donc, coulait à flots au New-New-New Deux Piliers : à 10 H du matin, on en était même déjà à se demander si le cours du brut n'allait pas dépasser celui de la Poulaire...

Sap1

Les derniers préparatifs s’achevaient dans ce que tout le monde avait pris l’habitude d’appeler le «3N Deux Piliers» ou «3N2P» pour les intimes, ainsi que dans les foyers, où les femmes et les mères fignolaient les dernières retouches sur les costumes de leurs maris ou enfants (leurs propres déguisements étant bien entendu terminés depuis plusieurs semaines déjà). Cette année-là verrait la toute première fête des vendanges costumée, et nul ne voulait rater son intervention.

Vers 19 H, alors que le soleil d’octobre teintait un ciel dégagé de ses ultimes rayons rouges violacés, les premiers fêtards se présentèrent au 13 de la Rue de la Paix : une Angélique-marquise-des-anges, un pompier, un Casper-le-gentil-fantôme et un Goldorak (avec un fulguro-poing en carton amovible) se trouvèrent ainsi accueillis par un Roméo ventripotent (et déjà imbibé) et par un prisonnier en cotte kaki estampillée d’un «KG» jaune, tous deux accoudés à la planche montée sur tréteaux censée mimer le bar, ainsi

que par une vache sagement occupée à brouter les fleurs décoratives entourant la scène réservée aux musiciens.

- Ah bonjour, Ernest. Bonjour, Gaston. Sympas vos déguisements…

- *Mmm*, firent les deux hommes sans décoller leurs lèvres de leur verre de bière, et bien sûr sans retourner le compliment à la famille Robert.

- Mais dis-moi, tonton, c'est quoi le tag que tu as dans le dos ?

- Oh ça ? C'est de l'allemand, tu peux pas comprendre. C'était marqué sur la blouse de tous les prisonniers de guerre. Mais t'as pas connu, toi, la guerre… C'est le boche, là (désignant un Robin des Bois), *qui me l'a dit… Merde, comment qu'il s'appelle déjà ?... Il vient de Cologne… Helmut Arde !!! Donc, il m'a dit que KG, ça voulait dire «Kriek défend tes nerfs». J'ai pas trop compris, mais je crois que c'est un hommage à la bière à la cerise…*

Gaston Chambier finissant de remplir son verre, la discussion linguistique et historique prit tacitement fin.

Ces premiers invités furent rapidement rejoints par d'autres marquises, d'autres reines, d'autres comtesses, d'autres pompiers, des cow-boys, des Zorro, des Peter Pan, des Casper… Saint Marcelin-sur-Poulaire ne semblait pas déroger à la règle du manque international d'originalité des bals costumés. Quelques exceptions étaient toutefois fières de confirmer la règle, et quand on demandait à Fidèle Oposte pourquoi il avait singé la mort en tutu, celui-ci, amateur inconditionnel des traits d'esprits de feu Desproges, répondait : «*La mort se rit bien de nous, pourquoi ne pourrions-nous pas nous rire d'elle ?*».

Vers 20H30, le 3N2P faisait salle comble, et ce, bien que la vache d'Ernest Pichon ait été remisée dans le potager ; et la partie, jusqu'alors encore réservée à l'étable, nettoyée à la hâte. Tout le village avait joué le jeu du déguisement, et seules huit personnes ne s'étaient pas costumées : Pacôme Hikpour-Insou s'était dévoué pour assumer le rôle, également internationalement répandu, du «Je me suis déguisé en Pacôme Hikpour-Insou» (phrase en général terminée par un rire qu'il espérait contagieux) ; Omar l'épicier, trop occupé à vendre sa camelote ; et la famille Abdul-Ben-Moussah, qui s'était jurée l'année passée qu'on ne l'y reprendrait pas, avait remisé ses costumes de dromadaire au placard…

Yolande et Josy furent les deux dernières personnes à arriver, arrivée d'ailleurs largement remarquée : la première, déguisée en Juliette, courut rejoindre son Roméo sous les regards, qui interrogateurs, qui amusés, des langues-de-vipère présentes ; cependant qu'une princesse des Mille et Une Nuits, à peine plus jeune, scrutait la salle à la recherche d'un personnage d'épouvante au visage blanc distordu. Elle le trouva bientôt, esseulé à l'autre bout de la pièce, semblant n'attendre que sa venue. Comme elle-même ne portait pas de masque pour couvrir son somptueux et délicat visage (pensait-elle), elle ne doutait pas qu'il l'accosterait le moment venu.

Mais une fois le repas – encore et toujours sponsorisé par Alemery – arrivé à sa conclusion, le mystérieux inconnu n'avait toujours pas amorcé son approche.

Samuel Paquet, réquisitionné pour animer la soirée, annonça bientôt au micro la valse qui lancerait le bal proprement dit. Josy, donnant une ultime chance à son prétendant de prendre la vache par les cornes (ou par ce qu'il voudrait… grand fou…), constata hélas que les valses de Vienne défilaient. Elles permettaient à la quasi-totalité des prétendus valseurs de se ridiculiser. Seuls Julien et Inès Perret, qui avaient dû prendre des cours de danse à Bourac d'où ils étaient originaires, s'imposèrent comme couple de la soirée, ce que tous reconnurent en leur laissant la piste pour eux seuls.

Josy, bien loin de ces considérations chorégraphiques, se décida à sauter le pas. Et comme les violons viennois laissaient la place aux passoires à spaghettis dans une transition magnifiquement exécutée par les Bourriquets de Bourac, notre Shéhérazade se décida à risquer sa peau auprès du tueur de Scream. D'abord tendue par cette approche qu'elle n'avait jamais eue l'occasion de faire, Josy se mit bientôt à danser autour de l'homme en noir comme un chat danse autour d'une jambe pour y laisser son odeur, à ceci près que certains chats, eux, savent faire la danse du ventre...

Cette parodie de danse exotique sur fond de rock 'n roll agricole donnait à la scène un ton comique certain, ce que ne semblait pas remarquer le personnage masqué. Celui-ci, toujours sans mot dire, commença à se rapprocher de la danseuse pour n'en être bientôt plus séparé que par une fine épaisseur de tissu, à même de laisser transparaître les émotions de chacun.

Celles-ci furent rapidement mises à mal par un objet volant non identifié venu percuter la tempe masquée du danseur. La nature de l'objet – un verre – se fit connaître en même temps que son lanceur, qui semblait bien décidé à tuer le tueur. S'en suivit un pugilat digne des plus grands combats de catch : à gauche, jusqu'alors invaincu, le héros de Scream, qui avait plus de victimes à son actif sur le ring que dans ses films. A droite, orange de rage et de jalousie, bien décidé à en découdre, Casimir.

Josy ne comprenait rien de ce qui se passait. Les deux hommes se battaient pour elle, c'était tout ce dont elle était sûre, et c'était tout ce qui comptait pour le moment. Ayant d'abord pris la défense de son prétendant psychopathe en assénant à son protagoniste un coup de fer à repasser (qui ne quittait décidément jamais son sac à main), l'incompréhension finit de la gagner quand le Casimir aux yeux de plastique aussi gros qu'inexpressifs lui dit d'un ton implorant : «Mais ma mie, c'est moi, votre aimé !». Sur quoi six Sissi saisies par cette sincère sentence surenchérirent d'un : «Ciel, c'est si sensuel !».

David Gille

Au moment où, enfin, Casimir allait se dévoiler, le destin, toujours vicelard et pernicieux, joua un dernier tour aux deux tourtereaux : une bousculade les sépara. Comble de l'ironie, les Bourriquets de Bourac attaquaient à cet instant précis La Foule, d'Edith Piaf : *«Et j'entends dans la musique les cris, les rires,*

qui éclatent et rebondissent autour de moi. Et perdue parmi ces gens qui me bousculent, étourdie, désemparée, je reste là.»

Les jambes flageolantes, Josiane Courtecuisse se fraya un chemin jusqu'au fond de la salle. Elle monta sur une chaise afin de pouvoir embrasser toute l'assemblée. Ses yeux et son cœur éperdus cherchaient Casimir...

Hélas, tout ce qu'elle voyait à ses pieds, c'était le vainqueur du concours de mangeurs de cuisses de grenouilles, Jean Bombeur, qui dansait avec Mélanie Zettofrais, la gagnante du match de catch féminin. Au milieu de la piste, Jacques Crobate se faisait remarquer par sa souplesse ; tandis que Jésus-Hans-Hubert Form se trémoussait devant la scène au rythme de la musique, perdant son pantalon. Ollie McAronny, l'Ecossais qui avait quitté les Highlands pour s'installer à St Marcelin, était en tenue de gala et dansait avec sa cornemuse. A chaque mouvement, son kilt dévoilait de quoi lui valoir une condamnation pour outrage public à la pudeur. Mais personne n'osait lui en faire la remarque, car Ollie McAronny était un bagarreur notoire, et il mesurait près de deux mètres.

Roman Polissiet, le libraire, déclamait des vers à l'oreille de Mylène Micotton (dont le mari réclamait des verres au bar), pendant que Quentin, Anne et Jacques Uly-Lebray se tenaient par les coudes et faisaient la ronde.

Un peu à l'écart de la foule, Sarah Tatouille, la gagnante du concours Miss Vendanges (un concours sponsorisé par Olida), répondait aux questions de Théophile Moile-Micreau, le reporter de la station locale Radio-Labours, pour son émission du lendemain, «*Le dimanche, on va à la glaise*».

Dans le coin opposé, Lydie Ott - qui, l'année précédente, avait remporté le concours de course en sac - se penchait sur Julien Collune, lui offrant ainsi une vue plongeante dans son décolleté et sur sa cicatrice de l'appendicite.

Même le cul-de-jatte Hakim Fémal était de la fête : sa femme, Aïcha Fémal, l'avait ficelé avec des lanières contre son buste, et ils virevoltaient avec une légèreté insouciante.

La plupart des dames tenaient un loup devant leur visage pour dissimuler leurs traits, ce qui arrangeait bien les messieurs, car elles n'avaient plus qu'une main pour se défendre.

Mais les yeux de Josiane avaient beau fouiller l'espace, pas de Casimir... Désespérée, elle s'apprêtait à descendre de sa chaise et à rentrer à la maison, lorsqu'elle LE vit.

Lui aussi monté sur une chaise, à côté du bar, il la regardait. Entre eux passa comme un arc électrique. Ô joie ! Ô félicité !

Alors que Los Clapéros remplaçaient sur scène les Bourriquets de Bourac et interprétaient «*Béchamel, béchamel mucho*», Josy bondit de sa chaise et courut vers Casimir, les bras écartés, giflant au passage une trentaine de

danseurs. Parvenue devant son soupirant, elle le supplia :

- Oh, je vous en prie, ne me faites pas languir davantage ! Je vous en supplie, dites-moi qui vous êtes !...

Casimir dévissa lentement sa tête. Josiane porta la main à sa bouche :

- Vous !

Castafiore

L'homme qui avait été l'objet de ses rêves les plus fous, celui qu'elle avait passé la soirée à rechercher, emportée par la foule, lui qui faisait battre le cœur qui s'était arrêté à l'heure de la mort de Maurice, lui qui n'aurait eu qu'un mot à dire pour qu'elle le suive au bout du monde (qui sait ? même jusqu'à Bourac), cet homme n'était autre que Michel Grondin, l'instituteur !

Célibataire, il passait son temps, dès la fin des cours, à draguer toutes les femmes du village. On l'avait même vu courir autour de la vieille Toupy, laquelle n'avait pas mis longtemps à lui dire ce qu'elle pensait de sa conduite en lui donnant un bon coup de pied à l'endroit le plus fragile de l'anatomie masculine. Il s'était ensuite attaqué à Elvire Sacuti, l'infirmière, qui avait résisté fermement à ses avances... La seule dont on pouvait supposer qu'il eût réussi à obtenir ce que qu'il souhaitait était la perceptrice Emma Pridecour, dont le nom malheureusement évoquait parfaitement la raison pour laquelle il l'avait eue. Lorsqu'il ne faisait pas le beau dans le village, Grondin passait son temps devant son ordinateur et s'était inscrit au Club des Gazelles, une officine de rencontre, où il escomptait conclure puisque personne ne cédait à ses avances dans la commune.

La subite transformation de Josy l'avait absolument estomaqué et il était réellement tombé amoureux. Aussi, lorsqu'il reçut le cabas lesté de Josy sur l'occiput pour la seconde fois en dix minutes, cette fois délibérément, fut-il doublement affecté. Il s'écroula au milieu des danseurs.

Castafiore

Josy, profondément blessée de n'être qu'une millionième sur le carnet de bal de cet instituteur, quitta l'assemblée et rentra déconfite à la cure.

Les danseurs médusés n'avaient rien compris à la scène, mais se retrouvaient avec l'instituteur sur le carreau. La fête aurait pu être gâchée si Chuck Béret, avec son accordéon clignotant, n'avait immédiatement battu le rappel en jouant «*La fille du Bédouin*» avec une frénétique ferveur.

David Gille

Josiane Courtecuisse était de ces femmes dont les bonheurs, même simples, sont cosmiques et les chagrins, abyssaux. Même le Père Manganate et Yolande Pichon n'osaient pas la déranger, et respectaient sa douleur.

Josiane se roulait sur son lit, se griffant les seins. Bien sûr, elle creva l'un d'eux qui se dégonfla avec «pschhhh». Mais elle n'en avait cure (ce qui semble paradoxal pour la bonne d'un curé). Ses pleurs étaient déchirants et ravageaient son visage et son voisinage. Elle mordait son oreiller et le secouait comme un chien secoue un chiffon, et elle faisait sous elle.

Au bout de quelques jours, pour compenser, elle commença à dévorer des barres Mars ainsi que des pots entiers de Nutella. Puis elle passa aux protéines et ingurgita des monceaux de fromage de tête, de saucisses de Lyon, de tripes froides et de pieds de cochon. Ensuite, elle connut sa période pâtisserie, faisant une consommation immodérée de pets-de-nonne, de paris-brest et de babas. Elle, qui ne buvait jamais d'alcool, tétait maintenant en permanence un litron de gros rouge qu'Omar Chécouvert était trop heureux de lui livrer par caisses entières qu'il déposait devant sa porte. Elle emmagasina autant de calories que de rancœur contre le reste du monde.

Au bout de quinze jours, elle avait retrouvé son apparence ancienne, celle d'avant sa visite à la clinique du Pr Ingue ; mais avec un sein qui s'était entièrement déroulé et pendait sur son pubis, la gênant pour faire pipi.

Un matin, on la retrouva en morceaux dans sa salle de bains. Sa peau, sans doute trop tendue par le chirurgien, avait éclaté. Un œil s'était incrusté dans le mur, et ses tripes pendaient du plafonnier.

Le Père Manganate dit la messe des morts et on procéda à l'inhumation. Tout le village suivit le corbillard, mais personne ne pleura.

David Gille

CHAPITRE 8

- Mes éconocroques ! Mes éconocroques !

Le vieux Isidore Lapilule venait de faire irruption en trombe au 3N2P, rouge comme une pivoine et haletant comme une forge.

- Mes éconocroques ! Mes éconocroques !

- Quoi, vos éconocroques ? fit Chambier*. Arrêtez de brailler, père Lapilule ! On n'est pas sourds, nous autres !*

- On m'a piqué mes sous, j' vous dis, acré vingt-dieux !!!

Le vieux portait son Sonotone. Voulant économiser les piles, il ne se servait de l'appareil que dans les cas très très graves. La présence de l'appareil dans son oreille gauche était synonyme de drame.

Pichon demanda :

- Et où ils étaient, vos sous ?...

- Dans mon canon à goulasch !

- Dans quoi ? demandèrent Dufermage, Pichon, Chambier, Ptipeux, Manjouis, Anatole et Léon d'une même voix, un air ahuri imprimé sur le visage.

La *Gulaschkanone*, ou «canon à goulasch», était une roulante qu'un cuistot allemand avait abandonnée sur place lors de l'arrivée des troupes de libération, à la fin de la guerre. Lapilule l'avait remisée dans son hangar et y cachait son argent depuis près de soixante-cinq ans. Vieux paysan madré, il savait que le meilleur endroit pour cacher ses économies, c'était dans un lieu ouvert à tous les vents, là où, justement, personne n'irait fouiller.

- *Combien ?* demanda Chambier avec une remarquable sobriété.

- *Vingt millions !*

- *Vous savez, Isidore, après les anciens francs, nous sommes passés aux nouveaux francs, puis à l'Euro,* fit remarquer Albert Dufermage.

- *Ça fait combien, en sous d'aujourd'hui ?* demanda encore Chambier, qui aimait bien traduire les sommes abstraites en alcool, étalon beaucoup plus éloquent selon lui.

- *Trente mille Euros,* répondit Dufermage, calculette en main. *Soit trois mille cinq cent vingt-cinq bouteilles de Pineau, virgule douze godets de Martini et un expresso*, précisa-t-il à l'attention de Chambier.

Gérard Manjouis se pencha vers Pichon et murmura :

- *Ben mon cochon !... Ça rapporte, de mouiller le lait !*

- *Je porte mon Sonotone, j'ai tout entendu !... Qui a dit que je mouillais mon lait ?* glapit Lapilule en regardant autour de lui d'un air furieux.

Albert Dufermage répondit :

- *Gérard Manjouis, dans l'oreille d'Ernest Pichon !*

- *Eh bien moi, jamais !* hurla Lapilule. *Et d'ailleurs, je m'en fous, dans quoi tu le fais !... Alors cherche pas à changer de sujet, Albert : je veux savoir qui a dit que je mouillais mon lait !*

- *C'est moi !* répondit Manjouis pour mettre fin au quiproquo.

- *Petit merdeux !* lui lança Lapilule. *Tu piques tes veaux, et tu oses me faire des remarques à propos du lait ? Empoisonneur !*

- *Suppôt de Monsanto !*

- *On croît rêver !* s'exclama Pichon, qu'on sentait impatient d'aller au bourre-pif, bien que l'affaire ne le concernait absolument pas.

Albert Dufermage était rompu à ces échanges. Mais comme ils débouchaient parfois sur des horions, il fallait empêcher les mains noueuses d'aller au contact de nez violacés s'il voulait préserver son mobilier. Pour cela,

il connaissait la phrase miracle :

- J'offre la tournée !... Bon, Isidore, quand avez-vous constaté la disparition de vos économies ?

- Ce matin ! J'allais déposer dans mon canon le bénef versé par la coopérative - une vraie misère, soit dit entre nous - et mon pognon avait disparu !

- Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

King *- Lundi, il y était encore. Ça s'est donc forcément passé entre lundi et aujourd'hui.*

- Bien raisonné, fit Pichon en approuvant d'un hochement de tête.

- Faut aller aux gendarmes, M'sieur Lapilule, et porter plainte contre Jacky
Castafiore *Ickx !* fit Justin Ptipeux, lequel avait oublié quelques neurones dans le ventre de sa mère, et dont le Q.I., de ce fait, était inversement proportionnel au cours du brut.

- Bien raisonné, répéta Pichon.

Deux heures plus tard, le maréchal des logis Julien Perret se trouvait à la ferme Lapilule avec six de ses hommes. L'enquête pouvait commencer.

Avant d'emprunter le petit chemin détrempé qui menait à la porte, ils rectifièrent leur position en posant leur képi d'équerre, en lissant leur moustache et en tirant sur leur ceinture pour se mettre les choses en place. Une légère bruine leur faisait faire la grimace, les obligeant à marcher sur la pointe des pieds et leur donnant un air plutôt cocasse.

Catherine Lapilule les attendait devant la porte. Sans un mot, elle les conduisit vers l'énorme hangar qui jouxtait la ferme. Perret crut pénétrer dans le hall d'exposition du Salon du Matériel Agricole. Une immense moissonneuse-batteuse Mac Cormick côtoyait une ensileuse Kuhn, à sa gauche une trayeuse dernière génération, puis un semoir porté à dents Megant Kuhn, à droite un surélévateur de bottes Rotolev de chez Bugnot. Et enfin, tout au fond, le petit tracteur International Harvester Maxxum 5140 que tout le monde connaissait au village semblait tout petit et perdu au milieu de ces monstres d'acier.

«*Comment le père Lapilule a-t-il pu se payer ces machines ?*» pensa Perret tout en suivant la femme qui s'arrêta devant les bottes de foin dans le coin le plus éloigné de l'entrée.

- C'est ici qu'il range nos économies, dit-elle en désignant un espace entre deux bottes.

Perret observa attentivement l'interstice, regarda autour de lui, se dirigea

vers le semoir porté à dents, se pencha puis se redressa en montrant ce qu'il tenait :

David Gille

- J'ai un bout de chemise à carreaux, il est resté dans les dents du semoir.

Il fit le tour du hangar pour repérer d'autres indices et s'écria :

- Des traces de pas… Ici… Une sacrée pointure, le gaillard !

Pendant qu'il s'affairait autour des machines le père Lapilule apparut. Chambier et Pichon l'avaient consolé en lui payant à boire et il était tout estourbi.

- Monsieur Lapilule, avez-vous des ennemis ? demanda Perret.

- Pas que je chasse, répondit le vieux bigleux.

- Nous avons repéré des traces de pas et j'ai ce morceau de manche. Est-ce que ça vous dit quelque chose ?

- Rien du tout, hic.

Perret se tourna vers ses hommes :

- Brigadier Sens, vous allez vous glisser entre ces deux tas de foin et me tirer cet engin à la lumière. Mais ne touchez pas les poignées, à cause des empreintes... Brigadier Zel, photographiez-le.

Le brigadier Zel, un ivrogne notoire réputé pour sa lenteur à l'allumage, demanda :

- Qui ça, chef ?... Le brigadier Sens ?

- Mais non, imbécile : le canon à goulasch !

Sens se faufila derrière le canon, et poussa l'engin avec son dos en prenant appui avec les pieds contre le mur. Bien sûr, le canon se dégagea brutalement de son emplacement, et Sens se retrouva sur les fesses.

Le brigadier Zel se mit au travail. Il photographia le canon à goulasch sous toutes ses coutures, puis céda la place à son collègue Séraphin Limier, qui entreprit de relever les empreintes.

- Chef, venez voir ! s'écria le gendarme Philémon Banilon, qui se tenait à côté des traces de pas et pointait quelque chose de l'index.

- Qu'est-ce qui se passe, Banilon ?

- Regardez, chef, c'est bizarre. Il y a une flaque d'urine. Et une marque de semelles de chaque côté de la flaque...

- Et vous en concluez, Banilon ?...

- Un homme, ça pisse debout contre un mur ou contre un arbre, pas vrai ? Or ici, ce n'est pas le cas. Conclusion : ce n'est pas un homme qui s'est soulagé, mais une femme ! Et j'ajoute qu'elle ne portait pas de culotte, car sinon elle aurait sautillé sur place pour l'enlever ! Or comme vous pouvez le constater, Chef, il n'y a aucune trace de sautillement.

- Une femme ? répliqua le brigadier-chef Perret*. Vous rigolez ? Regardez la taille de ses semelles : elles font au moins du 50 !*

- Ben vous savez, Chef, dans la région il y a de sacrées gaillardes !...

- Regardez ce que je viens de trouver, chef ! fit le gendarme Alépole en tendant à son supérieur un capuchon de bouteille.

- Bon, c'est un capuchon noir, sans inscription... Que voulez-vous que j'en fasse ?

- Vous permettez, Chef ?...

Le brigadier Zel se saisit de l'objet, le renifla, et fit :

- Nez très aromatique, dominé par le miel et le toffee sur fond de notes boisées-vanillées. A l'aération, il évolue sur les agrumes, la poire et le clou de girofle. Fruité, marin, et légèrement tourbé, il se distingue par son caractère acidulé et une pointe de sel. Conditionné sans coloration et sans filtrage à froid, il provient de l'assemblage de quelques fûts de bourbon et de fûts de sherry. Bref, un single malt de la marque Balblair, 27 ans d'âge, embouteillé en 2006. Le 23 mars, sans doute...

- C'est bien, Zel, c'est bien... fit le maréchal des logis Perret du ton patelin que l'on prend pour flatter un chiot auquel on a lancé une baballe, et qui vous rapporte un rat crevé et des puces.

- Chef, venez voir !

Cette fois, c'était le gendarme Aggedon qui se manifestait dans le coin gauche du hangar.

- Regardez Chef, c'est ici qu'on a trouvé le capuchon. A partir de cet endroit, les traces de pas zigzaguent. Sans doute le type était-il ivre...

- Mais alors, où est la bouteille vide ? demanda Perret.

- On ne l'a pas retrouvée, il a dû l'emporter. Mais regardez ça...

Par terre se dessinait l'empreinte d'un corps.

- Il s'est cassé la figure à cet endroit. Et là bas aussi, puis juste devant la porte... Il devait en tenir une bonne, si vous voulez mon avis ! Mais regardez ça, Chef : il y a l'empreinte de son ceinturon dans la poussière, avec les lettres «MO»...

- «MO», pour euh... Mireille Ourkouroumkouroukouba, suggéra Zel*. Ou Marcel Otarwamallagoutenschmitt ?...*

Les autres l'ignorèrent. Perret fit remarquer qu'une empreinte dans le sable étant forcément inversée, les initiales sur le ceinturon devaient donc être «OM» et non pas «MO».

- Vous êtes fort, Chef ! firent les autres en chœur. *Pas étonnant que vous soyez chef, Chef !*

Devant ses hommes, Perret feignit d'être insensible à la flatterie, mais en réalité, intérieurement, il se liquéfiait de plaisir. D'un ton faussement détaché, il répondit :

- Bon, résumons. Qu'avons-nous ? Un morceau de tissu à carreaux, des empreintes de semelles pointure 50, une flaque d'urine en plein milieu du

hangar, une empreinte de ceinturon avec les lettres «OM», un capuchon de bouteille de whisky mais pas la bouteille. Si la bouteille est introuvable, c'est qu'il l'a emportée. Et qui, dans la région, est assez radin pour conserver une bouteille vide ?

Sap1 - *Chambier et Pichon !!!* firent les gendarmes à l'unisson.

- *Mais non, bande d'abrutis !... Réfléchissez un peu : notre suspect est un homme qui fait pipi sous lui, comme s'il ne portait ni pantalon, ni slip, au lieu de le faire contre un mur comme n'importe qui ! Vous ne voyez toujours pas ?... Ses initiales sont OM...*

- *L'Olympique de Marseille ?...* fit Zel.

Perret le fusilla du regard.

- *On n'est pas aidé !* soupira-t-il. *Messieurs, envisagez que le bout de tissu à carreau ne provienne pas d'une chemise, mais... d'un kilt !*

- *Ollie McAronny !!!* s'exclamèrent les gendarmes.

- *Allez me le chercher. Je le veux à la gendarmerie dans une heure ! Exécution.*

L'estafette emporta les six brigadiers vers leur devoir, et Julien Perret s'apprêtait à prendre congé des Lapilule quand Isidore lui fit part de son souhait de se joindre à l'interrogatoire. Le maréchal des logis tenta bien de résister, arguant du caractère illégal autant qu'immoral de la chose, mais se laissa finalement convaincre par un argument de poids sous forme d'un pot de goulasch au vin.

Les deux hommes se retrouvèrent ainsi au poste une dizaine de minutes plus tard. Le chef Perret se mit rapidement en devoir de prendre la déposition du cambriolé, qui lui répéta en détail, pour la sixième fois depuis le début de la journée, ce qui s'était passé dans son hangar, et comment il avait découvert le vol de soixante ans d'économies. Après une bonne demi-heure de palabres, Isidore, qui faisait face à la fenêtre donnant sur la rue Jean Moulin, interrompit leur besogne :

- *Mais dites donc, chef, ce serait-y pas la fourgonnette de vos loustics, dehors, là ?*

Et effectivement, le brigadier Zel, accompagné du gendarme Limier, se tenait au volant de la fourgonnette partie quarante-cinq minutes plus tôt pour cueillir le dénommé Ollie McAronny.

- *… non parce que ça fait vingt bonnes minutes qu'ils sont là, à attendre, dans la rue. C'est pas que je m'ennuie avec vous, mais j'aimerais quand même qu'on les retrouve, mes vingt millions…*

- *Rontudjus,* grommela le chef Perret, *mais qu'est ce qu'ils foutent encore, ces abrutis ?!?*

Levé à la hâte de son siège, le représentant de la loi, courroucé, fut rapidement rejoint par Isidore pour aller demander des comptes auxdits abrutis (qui se trouvaient n'être que six).

- *Mais c'est vous-même, chef,* répondit Limier, *qui nous avez dit de ramener Ollie à la gendarmerie dans une heure.*

- *Et alors ?!?* s'emporta le chef en question.

- *Ben, comme on l'a trouvé chez lui et qu'il n'habite qu'à 5 minutes d'ici, on était un poil en avance. Donc on attendait un peu avant de vous l'amener.*

- *Combien de fois,* commença Perret dans un long soupir, *vous ai-je dit d'essayer de faire les choses correctement avant de tenter de vouloir faire du zèle ?*

- *Mais j'ai rien fait, moi, chef !* se plaignit le brigadier Zel.

Lassé par la vivacité d'esprit légendaire de son équipe, le maréchal des logis n'eut même pas la force de les réprimander pour leur bêtise, et c'est d'un ton fatigué qu'il les pria de bien vouloir prendre note d'une modification d'horaire, le prévenu pouvant être présenté à l'interrogatoire immédiatement.

- *Répète-moi ça ???*

- *Well, je was never véniou dans le farm of Mister Lapilioule, je promiss.*

- *Tu t'entêtes à me faire croire que t'as jamais mis les pieds chez un dénommé Isidore Lapilule…*

- *Yes !*

- *… domicilié au 37 Route de Grimouillis…*

- *Yes !*

- *...et que tu ne lui a jamais volé trente mille Euros !*

- *Ho, yes, c'est tout bon, I am pas un beurgleur.*

- *Un quoi ?*

- Hum, a beurgleuriste ?

- Il veut dire un voleur – a burglar – traduisit Laurent Glophone, le seul auquel il restait des notions linguistiques enseignées pendant ses classes.

Et effectivement, après examen plus minutieux des preuves, il apparut que Ollie McAronny ne pouvait être le coupable : l'homme, qui avait la carrure d'un bûcheron canadien, avait effectivement de très grands pieds, mais ni la pointure, ni les glyphes des semelles ne correspondaient. Après perquisition, aucune chemise ni aucun kilt ne fut retrouvé bon à rapiécer. De plus, les traces d'urine relevées sur le sol laissaient penser que le vol avait été effectué dans les dernières vingt-quatre heures, alors que l'examen éthylométrique révélait, certes, des traces d'ingestion régulière de whisky, mais certainement pas dans des quantités nécessaires pour faire tomber pareille armoire à glace vingt-quatre heures aparavant.

Et d'ailleurs, quand on lui demandait ses initiales – ce qui ne se fit pas sans mal, même Laurent Glophone ne sachant pas comment cela se disait en anglais – Ollie répondait invariablement O.M.A., ou à la limite O.A., mais n'aurait sûrement pas fait graver «OM» sur son ceinturon…

Ollie McAronny fut donc libéré en fin de soirée, avec pour seuls remerciements quelques «seaux-de-riz» de toute la brigade, fière de pouvoir enfin caser un mot d'anglais.

- Bon, reprenons. Qu'avons-nous de sûr dans cette affaire ?

- Un gars avec des pieds immenses !

- Ah non, on sait qu'il a des chaussures immenses, mais rien ne nous dit qu'il les remplit. Et d'ailleurs, rien ne nous dit non plus que c'est un homme. Donc, quelqu'un qui a des grandes chaussures… Et ensuite ?

- Quelqu'un qui aime le whisky, et qui en a bu à en être ivre-mort ces dernières 24 heures !

- Oui, même si rien ne nous dit qu'il aime le whisky plus qu'un autre alcool. Disons juste quelqu'un qui a de grandes chaussures et qui doit finir de se remettre d'une méchante cuite en ce moment… Si ! compléta le chef Perret, on sait aussi que ses initiales sont OM....

- …

- Mais… chef… et si…

Le brigadier Sens, que son nom prédestinait à ce type d'éclair de génie, prit la pièce à conviction numéro 4 - la photographie de l'empreinte de la ceinture - et la retourna.

- Regardez, chef, et si toute la ceinture était à l'envers !!!

Et effectivement, les initiales «WO» se dessinèrent nettement devant les yeux des enquêteurs, abasourdis de ne s'être pas rendu compte plus tôt de cela.

- Mais alors, qui porterait une ceinture à l'envers ?… A moins que ce ne soit une ceinture de gaucher.

- Ben dites donc, Sens, je ne vous savais pas si fin limier.

David Gille

- Quoi ? s'enquit, distrait, Séraphin.

Après un rapide tour d'horizon de la faune grimouilliroise connue, les soupçons se portèrent sur Omar Wouahl, un fils d'immigré tunisien, résident permanent de la cité Gaspard Alisant, déjà répertorié dans les fichiers de police pour divers délits mineurs. Celui-ci présentait par ailleurs le gros avantage, en plus d'être gaucher, de porter le TPGL, ou Type Physique du Gars Louche, tel qu'énoncé en page deux du manuel de criminologie.

Perret ne pouvant intervenir directement sur la commune de Piqueton-lez-Genêts, là où se trouvait la cité Gaspard Alisant, il appela son collègue de Piqueton, l'adjudant Potolet. Les deux hommes convinrent de se retrouver le lendemain, avec leurs gendarmes, devant la barre Joseph Staline, au 18-382 de l'avenue Pol-Pot, immeuble Béria, pour une opération conjointe.

A 9H du matin, ils étaient sur place. Quatre gendarmes de St Marcelin et quatre gendarmes de Piqueton étaient prêts au combat, ainsi que Perret et Potolet.

Ils s'apprêtaient à se diriger vers l'immeuble, lorsqu'ils virent Omar Wouahl en sortir.

- C'est lui, Chef ! fit le gendarme Aggedon qui tenait en main une photo anthropométrique de l'individu.

- Bon, on y va, dit Perret.

L'adjudant Potolet le retint par la manche :

- Un instant, maréchal des Logis Perret. Vous savez comment faire ?

- Oh ben, voyons, mon Adjudant ! Quand même ! fit Perret avec l'air de douter de la santé mentale de son interlocuteur.

- A St Marcelin, vous savez peut-être. Mais ici, on est à Piqueton...

- C'est pareil. Je vais même y aller tout seul. Vous allez voir, mon Adjudant.

Perret se dirigea vers le citoyen Omar Wouahl. Vingt secondes plus tard, il fit demi-tour et revint vers les autres, l'air dépité.

- Alors ? Que lui avez-vous dit ? s'enquit Potolet.

- Je lui ai dit : «Bonjour. Veillez me présenter vos papiers, je vous prie», conformément à la circulaire 286744-GF du 16 mars dernier, et à ce qui est spécifié dans le Manuel de Civilité de la Gendarmerie Nationale, article 225 bis, alinéa 32...

L'adjudant Potolet et ses quatre hommes hurlèrent de rire et se tapèrent sur les cuisses. Perret et les quatre gendarmes de St Marcelin les regardaient, interdits.

Lorsqu'il eut repris son souffle et essuyé ses yeux, Potolet demanda :

- Et que vous a répondu l'individu Wouahl Omar ?...

- Il m'a conseillé de faire subir les derniers outrages à ma mère ! répondit Perret d'une petite voix. Mais dans des termes un peu différents.

Potolet lui posa la main sur l'épaule et dit :

- Vous savez, mes gendarmes et moi, nous venons du 9-3. On a l'expérience. Suivez-moi.

Potolet s'approcha d'Omar Wouahl, assis sur un mur, balançant ses jambes. L'individu, âgé de vingt ans d'après sa fiche de police, était maigre comme un clou. Il flottait dans un survêtement tellement ample qu'il aurait pu y loger sa petite amie et le contenu d'une camionnette de la Poste.

Potolet le regarda dans les yeux et fit :

- Zyva, tu me files les fiofas de ta race, despi !

L'autre s'exécuta et lui fila les fiofas de sa race. Potolet y jeta un coup d'œil et dit :

- Ils ont l'air trop neufs. C'est zarbi... Tu bicraves, pas vrai ?

- Hé, ho ! Vous êtes trop la gezmer, là ! Je suis kiltran et j'attends mes potes. C' que vous voulez ?

- Tu vis chez tes remps ?

- Ouais.

- Allez, on va les voir. Montre-nous le chemin. Zyva !

Quatre gendarmes et Potolet montèrent dans les étages afin d'interroger Omar en présence de ses parents. Perret, en compagnie de deux gendarmes de Piqueton et deux gendarmes de sa propre équipe, surveillait l'entrée du bâtiment, cherchant à éviter les épluchures, les téléviseurs et les lessiveuses qui dégringolaient des balcons. Le gendarme Istice repoussa un sommier de l'avant-bras et fit, d'un ton las :

- Qu'est-ce que j'en ai marre, de cette routine. J'aurais mieux fait de choisir une carrière dans le grand banditisme comme mon frère, qui est garagiste...

- Vous avez l'air bien décontracté, gendarme Istice ! fit Perret, qui n'en menait pas large et essayait de contrôler ses sphincters.

- Ben, j'ai l'habitude. Ma dernière affectation, c'était à Clichy-sous-Bois. Alors Piqueton-lez-Genêts, vous savez...! Pffff !

Enfin, les autres pandores sortirent de l'immeuble. Pour se rapprocher d'eux, Perret enjamba une chaise roulante, deux cocottes-minute, un dentier, une baignoire complète, cinq couches sales et un bac Riviera. Partisan des phrases courtes, il demanda :

- Alors ?

- Rien, répondit l'adjudant Potolet. *Ce n'est pas lui. Il ne possède aucun vêtement à carreaux, il a des pieds taille fillette et ne boit jamais d'alcool. Je crains que vous ne soyez obligé de retourner chez vous, et poursuivre votre enquête.*

Perret et ses hommes, proches du découragement, rentrèrent à St Marcelin.

De retour à la gendarmerie, Perret mit au point une stratégie audacieuse, laquelle, à défaut d'être immédiatement efficace, lui permettait d'occuper ses hommes et d'envoyer des rapports à sa hiérarchie, ce qui était toujours bien vu. C'est ainsi qu'il fut décidé de surveiller l'activité économique des habitants de St Marcelin : quiconque se mettrait à vivre sur un grand pied ou engagerait soudain des dépenses somptuaires, se retrouverait immédiatement sur la liste des suspects.

Castafiore

Les deux premiers sur cette liste furent Pichon et Chambier. En effet, le premier fit refaire sa toiture à grand frais et offrit une nouvelle paire de souliers à sa femme ; et le second acheta une trayeuse mécanique Elimeca à sa vache.

Mais ils furent mis hors de cause quand l'enquête démontra que cet argent

leur avait été versé par Omar Chécouvert en échange de leurs bouteilles consignées, comme tous les mois.

De son côté, le père Lapilule s'était alité pour une durée indéterminée. Pour la première fois de sa vie, ce fier laboureur ployait sous le poids de la tristesse.

Il n'acceptait de se lever que lorsqu'Ernest et Gaston passaient le voir. Ils descendaient alors tous les trois dans les abysses de la ferme où ils débouchaient les Châteaux Saint-Joseph Haut-Médoc, Cheval-Quancard, Lamy-Pillot, Laffite Teston et même les Moêt et Chandon. Le vieil Isidore se laissait placidement et activement dévaliser par les deux compères.

- *On va soutenir Isidore,* disaient-ils tous les jours vers 14 H à Dufermage dépité.

Pendant ce temps, Catherine palliait l'indisponibilié de son mari en labourant elle-même. Elle appuyait des deux pieds sur l'accélérateur du Maxxum 5140. Isidore l'avait toujours tenue à l'écart des choses mécaniques, asseyant ainsi ses prérogatives masculines. Elle : aux cochons, aux pis des vaches, à la marmite. Lui : dehors, nez au vent, scrutant l'horizon d'un œil pour savoir quel temps il ferait le lendemain, et observant de l'autre la netteté de ses sillons. Pas étonnant qu'il louchât.

Elle avait pris soin d'ensiler au préalable sur les conseils du voisin Alfred Lépicier qui l'avait aidée à préparer le compost. A cette allure, elle eut vite terminé les labours des trois champs de colza, des deux champs de blé, du champ de betteraves et de la jachère sur laquelle elle eut du mal à avancer.

De retour à la ferme, après avoir rangé le véhicule, elle briquait les machines, grimpait sur la moissonneuse-batteuse, tirait deux trois pistons pour vérifier l'allumage, puis s'occupait des trois cochons et des six vaches, et nourrissait les poules.

Tioo

A 11 H, elle pouvait enfin souffler et préparer la soupe que recrachait Isidore qui ne voulait plus manger que des ortolans. Il lui venait des goûts de luxe et il ne se ressemblait plus. Catherine n'avait même plus le temps de compléter ses grilles de Sudoku que le docteur Tchékoff lui apportait lorsqu'il passait soigner son arthrose.

Les après-midis, tandis que les hommes vidaient la cave, elle prenait sa mobylette et se rendait au village pour y faire les courses. A son retour, elle embrayait sur «Derrick», puis sur «Des Chiffres et des Lettres» et terminait la journée sur «Questions pour un champion». La pauvre femme s'épuisait à la

tâche mais son homme était au lit et il fallait bien que quelqu'un fasse tourner la maison.

Quant à l'enquête, elle piétinait.

Et elle piétinerait longtemps...

Catherine, son Isidore bordé serré dans le lit, sa vaisselle essuyée et ses vaches traites, prit enfin le temps de s'asseoir... Elle sortit la petite boîte de thé O'Malley qui faisait tellement causer aux alentours ces temps-ci. Tant d'argent si mal gagné, elle ne pouvait quand même pas laisser le vieux tout dépenser en engins agricoles pas tous utiles. La désileuse Valnov, par exemple, à quoi voulait-il donc l'utiliser ? Le Manitou ne datait que de deux ans et, équipé de la fourche, il avait l'avantage de la maniabilité. Pour six vaches, c'était plus que suffisant...

Connaissant l'incompétente diligence de la maréchaussée locale, elle était assez fière de la façon dont elle avait brouillé les pistes : elle avait chaussé les bottes que son petit frère avait oubliées à la ferme, avant de commettre ce qu'elle considérait comme un acte de justice, tant vis-à-vis d'elle-même que de son mari. Puis elle avait vidé à la volée une bouteille saisie au hasard dans la cave... Pourvu qu'Isidore ne la cherche pas. «*Il est vrai qu'à l'heure actuelle, ce qui l'intéresse, c'est plutôt de se pochetronner au rouquin avec les deux malfaisants du village*...» marmonna-t-elle.

Reprenant le fil de ses pensées, elle repensa au «ceinturon»... Ces traces dans la poussière, Catherine Lapilule avait failli éclater de rire lorsque les gendarmes les avaient attribuées à une boucle de ceinture, en les photographiant consciencieusement ! Il ne s'agissait que de l'empreinte de la boîte qu'elle tenait entre les mains lorsqu'elle avait trébuché et était tombée. C'est à ce moment que lui était venue l'idée de marcher en zigzagant, comme un ivrogne.

Quant à la flaque d'urine, ben oui, c'était elle. La belle affaire ! Ce n'était pas la première fois que ses problèmes de vessie la taraudaient, et elle se soulageait là où elle se trouvait ! Même Isidore le savait, mais l'idée que ç'aurait pu être elle, dans le hangar, ne l'avait même pas effleuré...

Elle avait ce soir toutes les données en main, elle devrait faire son choix. «*Pour me faire arranger, ça devrait suffire*» pensa-t-elle.

Sap1 Depuis que Josy et Yolande étaient revenues de leur «cure», la jalousie dévorait en effet la maîtresse femme. Et pourquoi pas elle, hein ? Elle y avait bien droit, elle aussi. Et puis elle avait les sous ! Mais en fin de compte, ça ne lui avait pas trop réussi, à la Josy... «*Alors, il faut que je me sauve d'ici. Je laisse les minables Sudoku, j'arrête de regarder le monde à travers les trous de ma serpillière, de récurer le cul des marmites à soupe et celui des vaches. Je vais voir le monde, passer les frontières du Grimouillirois. P'têt même que je pourrais aller jusqu'à Bourac... autant dire à l'étranger !*»

Seulement voilà, à sa grande surprise, Catherine avait aimé sa journée : prendre la place de son homme à la ferme tout en continuant d'assurer son travail habituel, ça l'avait drôlement stimulée, la Catherine ! Même qu'elle n'allait pas tarder à aller rejoindre son gros mou d'Isidore...

Elle y réfléchirait demain, sur le tracteur, elle n'avait que ça à penser. Elle recacha sa petite boîte et se prépara pour la nuit.

La journée suivante commença comme la précédente : Catherine Lapilule pris son embauche à la ferme, tandis que son mari continua ferme sa débauche. Catherine se satisfaisait de ses propres journées, partagées entre le plaisir de travailler et celui de rêver à sa vie future : far-nienteuse sur une plage des Philippines pour le restant de ses jours ; patronne de la plus avant-gardiste des fermes ; faiseuse de tours du monde, etc. Mais les absences tant physiques que cérébrales de son mari lui pesaient de plus en plus.

Les dégâts causés par l'inondation dans le café d'Albert Dufermage avaient été réparés. Une équipe de trois hommes avait refait la partie du plancher qui s'était soulevée, et avait torchonné puis passé un coup de peinture au pied des murs, là où le niveau de l'eau avait lancé un défi à Monsieur Propre en laissant une marque noirâtre.

Un peintre avait apposé au pochoir les mots «Café Definitively New Deux Piliers» sur la vitrine. On l'appelait maintenant DN2P.

Dufermage, qui venait de rentrer quelques caisses d'un coquet Domaine Sainte Geneviève, avait organisé une petite sauterie pour fêter ça. Même le Père Manganate et l'abbé Tysumène étaient venus tremper les lèvres. Comme d'habitude, la soirée fut animée, surtout quand Anatole, le garde-champêtre, était monté sur une table pour faire un strip-tease, encouragé par les vociférations de l'assemblée.

Dufermage avait tiré le rideau vers quatre heures du matin, lorsque Chambier et Pichon étaient rentrés chez eux, droits comme des «i» mais pleins comme des vaches.

Quelques jours passèrent. Sans nouvelles des économies d'Isidore Lapilule, le maire, Germain Poileux, agacé de constater que l'enquête piétinait, se rendit à la gendarmerie et tança vertement les fonctionnaires en bleu :

- Messieurs, mon cœur est noyé de larmes quand mon regard tombe à pieds joints sur le malheur au fond duquel gît la dépouille encore fumante de notre concitoyen Isidore Lapilule. Car sa voix geignarde claironne fièrement par-dessus les cimes de nos arbres et les toits de nos maisons, pour

demander que justice soit faite ! Cet agriculteur courageux qui, pendant toute sa vie, a économisé sou après sou tel le Petit Poucet qui semait ses miettes de pain ; cet homme, hélas atteint d'un handicap auditif qui ne l'empêche pourtant pas d'entendre, et d'un strabisme qui ne l'empêche pas de nous regarder droit dans les yeux ; cet homme, disais-je, vous implore aujourd'hui à genoux, et vous dit d'un pied ferme : «Messieurs, retrouvez mon argent !»

Les pandores, réunis au grand complet, applaudirent frénétiquement, sauf le brigadier Zel qui était un grand émotif. Son visage était baigné de larmes. Il tira un mouchoir de sa poche et se moucha en jouant la Marseillaise avec son nez.

Quant à Catherine Lapilule, en train de rentrer les vaches à un kilomètre de là, ses oreilles sifflaient.

La journée du lendemain s'annonçait routinière, comme les autres. Et pourtant, elle allait réserver une surprise aux enquêteurs.

Au DN2P, c'était le train-train. Attablés devant une bière, les récoltants Yvan Sapioche et Bastien Tonchapot-Yaduvant parlaient boutique:

- Tu les traites avec quoi, tes Granny Smith ?

- Je fais dans l'écologie : un litre de purin d'orties et 99 litres de tricloréphénilatinasomate. Je pulvérise à peu près tous les trois jours.

- Vous en mangez, à la maison ? demanda Sapioche.

- Tu es fou ? Mes pommes, c'est pas pour manger, c'est pour faire de l'argent ! Pour manger, elles ne valent rien, elles font tomber les dents. Mais pour faire de l'argent, elles sont très juteuses. Tout part à Rungis... Et toi, tes choux-fleurs ?

- J'ai essayé l'anatylméthadopriphénylporine. Ça tue les vers mais ça attire les limaces et les inspecteurs de l'AFFSA. Je suis passé au surmotalyanitrocradol, c'est mieux. Ça donne bien. Ça rend... Cette année, j'avais un peu levé le pied sur l'arrosage pour obtenir la subvention sécheresse de Bruxelles. Ça a rendu aussi.

- C'est comme moi. Je vais changer ma Mercédès. Germaine voudrait qu'on prenne le coupé, mais j'hésite...

- Je te comprends. Nous autres agriculteurs, nous sommes toujours obligés de faire des choix qui engagent l'avenir. C'est pas facile tous les jours,

allez, mon pauvre Bastien.

Dans le coin opposé, le maire, Germain Poileux, et son premier adjoint, Firmin Pitageul, avaient étalé une carte Michelin maintenue aux quatre coins par deux verres de Dubonnet, un cendrier Martini et une boule «Il-neige-sur-Montcuq-quand-on-la-secoue», prêtée par Albert Dufermage.

Ils réfléchissaient aux animations à organiser pour le futur passage du Tour de France cycliste, animations qui, ils n'en doutaient pas, rendrait St Marcelin célèbre. Poileux voulait aussi en profiter pour approcher les directeurs sportifs et les persuader d'installer une usine pharmaceutique à St Marcelin, car ces gens-là étaient de loin les mieux placés pour parler de pharmacie...

A la table la plus éloignée, penchées l'une vers l'autre avec des mines de conspiratrices, se tenaient Eva Toudire et Noémie Nowinyou, deux redoutables langues de vipère. Elles se racontaient leurs problèmes d'ovaires et les coucheries présumées de leurs voisines.

Pichon, Chambier et Lapilule, eux, étaient accoudés au bar, un blanc gommé à la main, en compagnie du maréchal des logis Perret. Ce dernier était en service et avait donc commandé un café (mais mouillé au kirsch bien sûr ; faut pas déconner). Sur un ton véhément, Lapilule exigeait de savoir où en était l'enquête. Financièrement cocufié par sa femme, il serait mort sur place si on lui avait appris que la source de tous ses tracas se trouvait en ce moment à la maison, en train de récurer les casseroles.

Perret répondit avec un art consommé de la langue de bois :

- Je ne vous cacherai pas, Monsieur Lapilule, que nous rencontrons de sérieuses difficultés dans nos investigations. Mais elles ne sont pas insurmontables. Oh la-là, non alors !... Toutefois, cela exige du temps, et un investissement certain en ressources humaines, ressources sur lesquelles nous ne lésinerons pas... Mais nous l'aurons, nous l'aurons !

Pour le reste du monde, ces mots signifiaient : «On n'a rien, que dalle, pas ça !». Mais pour Isidore Lapilule, ils étaient comme du baume sur une plaie. Pour lui, les paroles du maréchal des logis engageaient la maréchaussée toute entière. Donc la République... C'était bien la preuve que dans une oreille rurale, une langue - fut-elle de bois - pouvait avoir des vertus lénifiantes insoupçonnées, car le vieux se calma aussitôt.

Pourtant, Perret avait le front barré par un pli de souci. A cause de la flaque d'urine dans le hangar et aux traces de grands pieds, il était toujours persuadé que le coupable ne pouvait être qu'un homme en jupe. Aussi, lui et ses gendarmes avaient-ils passé une semaine à s'user les yeux sur des revues spécialisées et des encyclopédies, afin découvrir qui, hormis les Ecossais, portait des jupettes. A leur grande surprise, ils découvrirent l'existence du sarong, du surcot, du pagne, du wara, du paréo et de la fustanelle. Ils cherchaient maintenant à savoir si quelqu'un, à St Marcelin, aurait vu déambuler un ephzone.

Alors que les quatre hommes devisaient, un véhicule publicitaire passa dans la rue. Son pavillon était décoré d'un clown, et il était muni d'un haut-parleur. Au volant, un type coiffé d'un haut-de-forme vociférait dans un micro :

- Le cirque Bonetti ! Waouh, ses jongleurs, ses acrobates... !

- Encore lui ! gueula Pichon pour couvrir le flot de décibels venus de la rue. *Ça fait vingt fois qu'il passe dans le quartier ! Il ne s'arrêtera donc jamais ?... Perret, faites quelque chose, on ne s'entend plus déglutir !*

- Je ne peux pas. Ce citoyen a une autorisation en bonnet d'uniforme. Le cirque Bonetti s'installera demain sur la place du marché, pour trois jours.

Le véhicule repassait une fois de plus devant le DN2P :

- Le cirque Bonetti ! Waouh !... Marcepoulairois, Marcepoulairoises, après son triomphe à Tiquebeux, à Marcilly-sous-Charmoise, à Maillezan-le-Haut et à Bourac, le cirque Bonetti vous présente son spectacle international ! Avec le jongleur de polenta Aldo Dechamo, venu de Naples, Olala Imatoumi, la montreuse d'éléphants balinaise, Hillary Vacheval, la ravissante écuyère frisonne ; Thérèse Kirikontonla et son gentil gorille ; Picolo et Picoli, les clowns hilarants de la Baltique ; les acrobates bretons Ted et Bill Oukoi ; Olga Massoutra, deux mètres vingt-sept, la plus grande femme du monde ; Bern Nartapy, le jongleur de Marseille, et, clou du spectacle, le récital du grand, de l'immense, de l'incommensurable Ringo Willicat, dans son éblouissant come-back !!!

Ferret s'était figé, sa tasse à mi-chemin des lèvres. Les autres le

regardaient, intrigués.

- Qu'avez-vous, Perret ? Vous ne vous sentez pas bien ? C'est Ringo Willicat qui vous met dans cet état ?

- Vous avez entendu ce qu'a dit ce type ? répondit Perret. *Le cirque Bonetti est passé à Tiquebeux, à Marcilly-sous-Charmoise, à Maillezan-le-Haut et à Bourac avant de venir ici...*

- Ben oui, et alors ?

- Ça veut dire qu'il est dans la région depuis un bon bout de temps, non ?

- Ouais. Mais où voulez-vous en venir, maréchal des logis ?

- Vous n'avez pas entendu, messieurs ?... Dans la troupe de ce cirque, il y a une géante : deux mètres vingt-sept. Elle doit bien chausser du 50 !... Et enfin, Messieurs, elle s'appelle «Olga Massoutra», initiales «OM» !!!... Je suis sûr que c'est elle ! Le coupable ne serait donc pas un homme en jupe, ainsi que je le pensais, mais bel et bien une femme sans culotte !

- Bon sang, mais c'est bien sûr ! fit Lapilule, grand fan du commissaire Bourrel. *Allez l'arrêter tout de suite, Perret ! Et profitez-en pour lui foutre quelques beignes !*

- Il ne faut pas accuser sans preuves, Monsieur Lapilule. Notre enquête nous apprendra si elle est coupable ou non...

- Des preuves ?... Qu'est ce qu'il vous faut de plus ? Les artistes de cirque, ce sont bien des gens du voyage, pas vrai ?

- Et alors ?

- Acré vingt-dieux, faut vous faire un dessin ?... Ces gens ne volent pas pour s'approprier les biens d'autrui, ils volent parce qu'ils aiment voler ! C'est comme qui dirait... euh... Chambier ou Pichon, qui ne boivent pas parce qu'ils ont soif, mais par ce qu'ils aiment boire ! Vous comprenez, Perret ?

Dès le lendemain, Perret et deux de ses hommes se rendirent au cirque Bonetti, waouh ! et demandèrent à voir le directeur. Après avoir écouté leurs explications, Gasparo Bonetti les mena à la roulotte d'Olga Massoutra. En chemin, le gendarme Zel murmura à l'oreille de Perret :

- Attention, Chef. Les directeurs de cirque sont fourbes. Je le sais depuis

que j'ai appris que l'un d'eux avait essayé d'enlever le marsupilami. Attention, Chef, attention. Méfiance !

Perret s'arrêta de marcher et le regarda pendant quelques secondes d'un œil torve. Puis il fit :

- Zel, vous êtes tellement bête que même si on vous donnait une botte de foin, vous seriez trop bête pour la bouffer !

- Oui Chef ! fit Zel en rectifiant instinctivement la position.

La roulotte d'Olga Massoutra était plus haute que large. Pourtant, la partie supérieure du chambranle était sérieusement bosselée, on voyait le métal. Il frappèrent à l'huis. La propriétaire des lieux les invita à entrer.

Olga Massoutra avait une quarantaine d'années. Une opulente crinière cascadait sur ses épaules et encadrait un visage à l'ovale parfait. Ce visage hébergeait deux yeux d'un bleu électrique, et des lèvres ouvrant sur des dents étincelantes. Une belle plante. Simplement, elle était surdimensionnée. Perret estima qu'il était impossible à un homme normalement constitué de l'embrasser sans monter sur une échelle, et il imagina ce que ça pouvait donner au lit.

Olga Massoutra se laissa gracieusement tomber sur un pouf. Même alors, ses visiteurs étaient obligés de lever les yeux pour lui parler. Perret déglutit et attaqua :

- Madame, dans le cadre d'une enquête que nous menons, je vais être obligé de vous poser des questions... euh... délicates et personnelles.

- Je vous en prie, amiral, allez-y. Je n'ai rien à cacher.

- Voilà... hum... trois questions. La première : aimez-vous le scotch ?

- Je déteste le scotch ! Mais j'aime bien le bourbon. Avec modération, bien sûr.

- Bien sûr... Deuxième question. Quand vous portez une jupe ou une robe, mettez-vous une culotte ?

- Je vous demande pardon ? fit Olga Massoutra en sursautant, ce qui lui fit donner de la tête dans le pavillon de la roulotte.

- Je sais, répondit Perret, je sais... Ce sont des questions extrêmement gênantes. Mais je vous assure que c'est important...

- Vous m'avez bien regardée ?... Je ne porte jamais de jupe ni de robe, parce qu'il n'en existe pas à ma taille ! Je ne porte que des pantalons masculins, et je les achète à la Fédération Française de Basket !... Et oui, je porte toujours des culottes : je les taille directement dans un parachute !

- Bon, alors je ne vous poserai pas la troisième question, qui portait sur la façon dont vous soulagez votre vessie.

Olga Massoutra ouvrit de grands yeux chargés d'incompréhension, mais aussi de colère :

King

- Vous êtes fou, amiral !... Messieurs, je vous prie de sortir !

Sur le chemin du retour, le maréchal des logis se confia à ses hommes :

Sap1 *- Ce n'est pas elle. L'enquête continue.*

Cette nuit-là, Catherine Lapilule ne parvenait pas à trouver le sommeil. Tout l'agaçait : le coassements des crapauds près de la mare, le chant des grillons, le hululement des hiboux et les ronflements d'Isidore. Quand elle s'endormait, ce n'était jamais que pour quelques secondes.

Sa conscience tentait malgré elle de la rappeler à l'ordre. Elle revécut les premières années de leur mariage, les moments de bonheur qu'ils avaient eus en achetant ce lopin de terre, les premières récoltes, les premiers vêlages. Elle revit également les moments de coups durs, comme cet épisode terrible de fièvre aphteuse où leurs seize vaches furent tuées et brûlées sur l'autel de l'économie ; elle se remémora comment ils avaient pu sauver Blanchette en la cachant dans le bois, à un kilomètre de là.

La nuit fut longue, longue comme peut l'être une vie de couple marié. Mais quand, à 5H20, le réveil sonna, annonçant l'heure de la traite, première des nombreuses tâches de la journée, Catherine aimait à nouveau son Isidore comme au premier jour.

Sans le réveiller, elle quitta le lit, remonta le drap sur son mari et lui passa la main dans les cheveux, comme pour se remémorer ces bons moments passés. Puis elle s'habilla très vite, sortit de la chambre, pris seule son café et, sans bruit, quitta la maison, comme elle en avait maintenant pris l'habitude. Le temps était maussade, un frisson lui parcourut l'échine. Etait-ce le froid environnant ou la perspective de passer, comme d'habitude, toute la journée à faire semblant ?…

Elle acheva de réaliser à quel point l'argent ne fait pas le bonheur au lever d'Isidore, à 11H10. A cette heure, elle avait déjà trait les vaches, nourri les bêtes, curé la grange et la porcherie, ramassé les œufs, briqué et révisé les engins dont elle s'était servis la veille, et trouvé le temps de faire un peu de cuisine. Lorsqu'elle vit la loque humaine qu'était devenue, en un rien de temps, l'homme pour lequel elle débordait à nouveau d'amour, elle sut qu'elle ne

pourrait jamais utiliser pour elle-même ces trente mille Euros.

- Mange un peu de gâteau, ça te fera du bien, lui dit-elle d'une voie douce alors qu'il s'attablait machinalement devant une tasse vide.

- …

- Je te verse un peu de café ?

- …

- Ecoute, ils vont finir par le retrouver ton argent, tenta-t-elle en lui servant un café noir, idéal pour accompagner la part de gâteau de noix encore chaude qu'elle lui tendait amoureusement*. Et puis après tout, on n'en a pas besoin de cet argent, on a toujours vécu sans compter dessus…*

- On voit bien que c'est pas toi qui l'a économisé toute ta vie, cet argent, finit par réagir l'homme encore en chemise de nuit.

Elle aurait pu répondre que cet argent, ils l'avaient économisé à deux ; que, elle aussi, avait toujours participé aux tâches quotidiennes de la ferme ; qu'elle ne s'était jamais plainte de ne se voir réserver que le travail le moins gratifiant ; qu'ils avaient toujours pu se sortir des mauvaises passes, argent en poche ou pas («rappelle-toi notre Blanchette et «feu» notre troupeau…»). Elle aurait aussi pu lui répondre qu'il aille au diable, qu'elle ne supportait plus de vivre avec une larve qui ne prenait même plus la peine de muer avant de s'installer à table, ou qu'elle refusait de vivre plus longtemps avec quelqu'un qui lui préférait des vieux bouts de papier…

Au lieu de tout cela, comme seule réponse à son attaque, elle lui tendit une boîte de thé O'Malley.

- J'en veux pas, j' t'ai dis…

- Tu es bien sûr de ne pas en vouloir ? lui demanda Catherine en retirant délicatement le couvercle de la boîte en métal.

Les yeux d'Isidore Lapilule reprirent vie progressivement, au fur et à mesure que son cerveau, malmené par ces quelques jours d'errance, analysait la situation. Puis peu à peu, ces mêmes yeux se firent humides, et une fine larme perla bientôt le long de sa joue gauche.

Il n'y avait pas eu besoin de mots. Isidore avait compris ce que sa femme, sa chère et tendre, avait voulu dire. Il avait perdu son trésor, il venait d'en retrouver deux !

Les jours qui suivirent furent empreints d'un bonheur et d'une insouciance qu'ils n'avaient pas connus depuis des années. En volant le butin de son mari, Catherine Lapilule avait de toutes autres idées en tête que celle de le lui restituer. Et pourtant, elle savait que cette deuxième jeunesse qui leur était

accordée à tous deux n’avait pas de prix.

La vie repris ainsi son cours. Inchangée.

Ou presque… Le butin avait trouvé une autre cachette, au milieu du café, du thé (du vrai), du thym, du romarin, de la sarriette, etc. Isidore et Catherine participaient alternativement aux affaires qui de la ferme, qui des champs. Ils ne dépensèrent pas un kopeck des économies retrouvées, mais se sentaient riches de cette nouvelle vie de concorde. D’un commun accord, ils décidèrent de ne parler de cela à personne, s’accordant à penser que l’histoire finirait par se tasser d’elle-même.

King

Mais la vie nous joue parfois des tours inattendus, et ils furent bientôt rappelés à l’ordre par les forces dudit ordre :

- Bonjour Monsieur Lapilule. Comment allez-vous aujourd’hui ?

- Bien, bien, je vous remercie, Perret.

- Monsieur Lapilule, je viens vous annoncer que nous sommes fiers de vous apprendre que vous serez heureux de savoir que nous tenons votre voleur, ainsi qu’une partie de vos trente mille Euros !…

- Ah... Et c'est qui ? fit le vieil Isidore en titubant, non par restant de vapeurs, mais le souffle coupé et les jambes flageolantes à l'annonce d'un éventuel, et forcément faux, coupable.

- Holà, doucement père Lapilule ! répondit le chef Perret. *Asseyez vous, faut pas vous mettre dans cet état ! Et tout d'abord, ce n'est qu'un suspect parmi tant d'autres...*

- Suspect ou pas, vous le suspectez tout de même, répliqua le paysan.

- C'est ce qu'on demande généralement à un suspect, crut bon de rajouter le gendarme Zel.

- Oui, tant que les coupables sont coupables, répondit Catherine un peu gênée. *Vous et vos hommes prendrez bien une petite fine ? Isidore, sors les verres pendant que Monsieur le gendarme nous explique tout ça.*

- Euh... C'est que... fit le chef.

*- Taratata, vous n'allez pas nous réciter le manuel ! C'est de la naturelle, et on vous écoute ! o*rdonna Catherine en essayant de noyer le poisson, qui plus est, en arrosant le gendarme.

- Tout d'abord, reconnaissez vous ces billets ? fit Perret en étalant deux liasses de billets sur la table, des cents et des deux cents Euros.

- Non, et j'en suis sûr ! répondit Isidore appuyé par un hochement de tête

de la Catherine.

- Comment pouvez vous être aussi affirmatif ???

- Parce que je n'épargnais que des billets de cinquante et de cent, que je plaçais dans une boîte à thé, qui elle-même était cachée dans le canon à goulasch ! L'argent n'a pas d'odeur. Le mien si : l'odeur du thé !... Qui que ce soit, ce ne peut être celui que vous suspectez !

Perret ramassa les billets comme un croupier ramasse les cartes, se gratta le menton, puis remit ses idées tout comme les billets dans sa poche. Il prit son verre, ses hommes firent de même, le porta à la bouche, eux aussi. Au moment où Isidore voulut remettre ça, le facteur arriva. Il se joignit au petit comité afin de faire honneur à la fine, posa les lettres et la gazette agricole sur le coin de la table et lança la conversation sur le temps et les champignons.

- Bon, sur ce, nous avons des rapports à rédiger, et une garde à vue qu'il va sûrement falloir écourter, fit Perret prenant congé de ses hôtes. *Désolé pour le dérangement et merci pour la fine.*

Isidore et Catherine raccompagnèrent les gendarmes sur le pas de la porte et regardèrent partir la camionnette, un peu soulagés.

Un peu plus tard, sur le chemin du retour, le chef Perret s'adressa à Zel

- Dites Zel, vous n'avez rien remarqué de suspect à la ferme ?

David Gille

- Si, je dis qu'une fine de cette qualité, il n'y a qu'un alambic de campagne qui peut donner cet arôme, je suis certain qu'en cherchant un peu...

- Oui, oui, plus tard, on verra ça, merci Zel.

Perret repensa à l'arrivée du facteur, et à cette lettre qu'il avait eue sous les yeux tout le temps de la discussion. Une lettre avec le cachet de Marcilly, adressée à Catherine Lapilule.

Marcilly !:...

Dans le village, on avait beaucoup parlé de Marcilly-sous-Charmoise lorsque Yolande Pichon et feue Josiane Courtecuisse en étaient revenues, le portrait (et le reste) rectifié par le Professeur Ingue. Quelques femmes du village s'étaient refilé le nom du praticien et faisaient sans doute des économies pour y passer à leur tour.

«*Ah, les femmes !*»... pensa Perret. «*Que ne feraient-elles pas pour paraître plus jeunes ? De quelles folies ne sont-elles pas capables pour estomper une ride et effacer une ridule ?*»... Se pourrait-il que la vieille Lapilule ait, elle aussi, l'intention de passer sur la table de ce chirurgien esthétique ?

A cette pensée, il eu un sourire. «*Eh bien, à côté de ça, le chantier du*

tunnel sous la Manche, c'était de la roupette de Samsonite !»

De retour à la gendarmerie, les pandores mirent au point une nouvelle stratégie pour coincer le voleur. Après avoir surveillé toutes les grosses dépenses effectuées par les villageois, il s'agissait maintenant de surveiller les petites. Ainsi, chaque achat de moins d'un Euro payé à l'aide d'un billet de cinquante ou cent Euros, qu'il s'agisse d'une boîte d'allumettes, d'un Carambar ou d'un timbre, devait être immédiatement signalé.

Perret et ses hommes avaient incité les commerçants à espionner les clients, les particuliers à espionner les commerçants, et obtenu que chacun espionne son voisin. Mais comme c'était pour la bonne cause, personne ne rechignait. Isidore Lapilule était apprécié dans le village ; c'était un gros travailleur, et il ne méritait pas ce qui lui arrivait.

Dès qu'un petit achat effectué avec une grosse coupure était signalé, les gendarmes empruntaient le billet et fonçaient chez les Lapilule. Ils demandaient à Catherine de renifler le billet, dans l'espoir que le papier exhalerait le parfum particulier du thé O'Malley (un mélange venu de Chine, fumé au-dessus d'un feu de racines d'épicéa). La vieille jouait le jeu, elle ne pouvait pas faire autrement.

- *Non,* disait-elle après avoir approché le billet de son tarin, *celui-là sent les pieds de porc : il appartenait au boucher Alemery. Non, celui-là sent le marron : il appartenait à maître Toutalabri, l'avocat... Non, celui-là sent le formol, et il est sûrement passé entre les mains de Fidèle Oposte, le fossoyeur...*

Les gendarmes s'épuisaient en allers-retours entre le village et la ferme des Lapilule. Mais les ordres étaient les ordres.

- *Non, celui-là sent le matelas : il est passé entre les seins de Lydie Ott, la roulure... Non, celui-là sent le tricloréphénilatinasomate coupé au purin d'orties, et appartenait sans doute à Yvan Sapioche, le producteur de pommes... Non, celui-là sent l'hémoglobine : il appartenait à Emma Pridecour, la perceptrice.*

Lorsque les gendarmes eurent quitté les lieux, Isidore se tourna vers sa femme :

- *Suis-moi, la mère. Il me vient une idée...*

Il la fit grimper sur son tracteur International Harvester Maxxum 5140, et traversa ses champs en direction de la chênaie. Ils mirent pied à terre et s'enfoncèrent dans la forêt.

- *Accroupis-toi ici.*

La vieille pensa à un retour de flamme. Faire ça dans les bois, comme il y a cinquante ans ! Ce serait si romantique ! Elle s'exécuta, le cœur battant la chamade.

Isidore lui mit un collier et une laisse, et elle pensa : «*Oh, le petit coquin ! C'est nouveau, ça. Il a dû lire une de ces revues... !*»

David Gille

- *Allons, en route !* fit Isidore en tirant sur la laisse. *Je suis sûr qu'il y a des truffes dans le coin. Cherche !*

Au DN2P, on commentait les faits marquants de la semaine, c'est-à-dire tout et rien : le Père Manganate qui cherchait une nouvelle bonne, le fond de l'air un peu frais, le futur passage du Tour de France, Guy Liguili qui avait ouvert sa porte à un inconnu en pleine nuit, le marché aux bestiaux de samedi prochain, le voleur des Lapilule toujours en liberté...

- *Si c'est pas malheureux,* fit Pichon en vidant sa chopine. *Ce pauvre père Isidore n'a toujours pas récupéré ses sous. Il en est réduit à vendre des truffes sur le marché. On croit rêver !*

- *Oui, mais quinze kilos en une semaine, quand même... Ça va lui permettre de se remplumer.*

- *Et cet abruti de Germain Poileux !!! Figure-toi qu'il s'est mis dans la tête d'engager une équipe de filles nues chargées de secouer des plumeaux multicolores sur le passage du Tour de France ! Il espère que les caméras resteront braquées sur elles, et que le speaker citera son nom. Il est fou !... Tu veux que je te dise ? Je suis content qu'il ne soit pas mon fils !*

- *Tu sais que le curé cherche une nouvelle bonne ?* fit Chambier. *Il pense à Andrée Tchaussée, la fille de Marie Tchaussée. Mais elle est réticente, paraît-il.*

Castafiore

- Ouais, elle n'est pas bien gaillarde, et elle boite.

- *Brelan d'as,* dit Gaston en étalant ses cartes d'un coup sec.

- *Tu as encore triché, vieux filou !* répondit Ernest.

La porte du café fut poussée avec fracas.

- *Holà, du calme, on bosse !* s'exclamèrent les deux vieux, courroucés.

- *Vous connaissez la nouvelle les gars ?* cria le garde-champêtre en se précipitant vers la buvette.

- Non, mais tu vas nous la dire.

- *On cherche des figurants pour un film au château,* répondit Anatole*. Et d'après ce que j'ai entendu c'est bien payé !*

En effet, depuis une semaine, une agitation inhabituelle régnait autour du château de Mortaigne. A deux kilomètres à l'est de Saint-Marcelin, le vieux donjon de l'ancien château du 12ème siècle dominait La Poulaire. A côté des ruines s'élevaient les graciles cheminées du second château du 16ème siècle qui appartenait à la famille Cageon depuis la Révolution. Un vaste parc, des douves profondes, une façade ouvragée du plus pur style François 1er, trente pièces dont une aile réservée à l'habitation et une autre aile à la visite, c'est ici que le marquis Cageon coulait des jours tranquilles, loin des rumeurs du village, auprès d'Aimée, sa femme, et d'Huguette, sa domestique.

David Gille

L'appel téléphonique de Richard Don lui demandant s'il acceptait que le tournage de la saga de l'été «La descente infernale» se déroule sur son domaine l'avait sorti de sa torpeur, et lorsqu'il avait appris qu'Eliane de Buridan jouait le rôle principal aux côtés de Gérard Branson, il n'avait plus hésité.

Chambier se tourna vers Pichon :

- *Et si on y allait, vieux gars ? On pourrait y mettre le bazar, et en plus, on serait payé ! Qu'en dis-tu ?*

- *J'en dis que c'est une bonne idée !*

Il apostropha le garde-champêtre :

- *Dis voir, Anatole, où c'est-y qu'on s'inscrit ?...*

- *A la mairie, à 14 H.*

Pichon et Chambier se rendirent sur place après le déjeuner. Une longue file d'attente s'était déjà formée. Ils firent la queue. Quand ce fut leur tour, on les introduisit dans une pièce où les attendaient Harry Cover, le responsable du casting, et Ella Valpa, son assistante.

- *Vous voulez que je vous récite un texte ?* demanda Pichon en omettant de dire bonjour.

- *Pas la peine, répondit Cover... Vous choisissez F.M. ou F.I. ?*

- *Octod'ju !... Ça veut dire quoi, ça ? «Fusil-mitrailleur» et «fusil d'infanterie» ? C'est un film de guerre, votre truc ?... Je croyais que c'était un film d'époque !*

- F.M. pour «figuration muette» et F.I. pour «figuration intelligente». Alors, que choisissez-vous ?...

- Quelle est la différence ?

- Un figurant intelligent parle, l'autre pas.

- C'est pas ça qu'on vous demande, dit Pichon. *On vous parle du cachet.*

- Figuration muette : cinquante Euros par jour. Figuration intelligente : cent cinquante. Repas sur place... Alors ?

- On prend la figuration intelligente, alors ! répondit Chambier.

- Ella, faites-leur signer le contrat. Au suivant !

Lorsque la liste fut affichée sur la porte de la mairie, parmi les figurants intelligents on nota également Antonin Couplet, le chanteur des Los Clapéros, Gédéon Dulation, le coiffeur pour hommes, Guy Liguili, l'antiquaire, Inès Perret, l'épouse du maréchal des logis, Lydie Ott, la traînée ; ainsi que Pierrette Crochu, Matelet Robert et Nestor Vénissien.

Omar Chécouvert, quant à lui, obtint la concession exclusive pour la fourniture des sandwiches, des boissons et des préservatifs ; et l'autorisation d'afficher sur sa vitrine «*Fournisseur exclusif de la Production*» pendant toute la durée du tournage.

David Gille

Le grand marché aux bovins de St Marcelin éclipsa pour un temps l'excitation suscitée par le tournage du film, qui débuterait lundi.

La manifestation connut un franc succès, comme d'habitude. On palpa du faux-filet, on supputa des entrecôtes, on inventoria de l'aloyau. Les génisses gravides furent copieusement tripotées, et les parties intimes des taurillons furent soupesées par des mains expertes.

Au grand dam du boucher Alemery, le concours de la meilleure tête de veau gribiche fut remporté par son confrère Lazlo Sisse, boucher à Grimouillis-sur-Orge. Le prix de la plumeuse de volaille la plus rapide alla à Martine Hidrail, qui dépouilla une oie de quatre kilos en une minute et quarante-trois secondes, record battu.

Le concours d'élégance agricole fut remporté par Théodore Asseteur et Madame, très chics en Massey-Ferguson 8400 Dyna-VT à moteur Sisu Diesel quatre soupapes avec injection à ramp commune. Le deuxième prix fut attribué

à Sylvestre Bodemin-Oniranajet, en Goldoni 1050. (Malgré sa sciatique, il eut un port altier particulièrement apprécié.) Enfin, le Grand Prix du Jury alla à Homère Dalor et Madame, très élégants en Kubota STA 35 à deux distributeurs auxiliaires et inverseur à collier. (Souffrant d'une gastro-entérite, Georgette Touskejavale avait confié à son amie Jessica Binet le soin de défiler à sa place avec son motoculteur Staub à différentiel et jantes alu.)

Le Président des comices agricoles, Quentin Robinaifuit-Saénerve, remit une médaille d'or et d'argent à Louis Fine et à Alphonse Danletas pour l'évacuation de leur lisier par ferroutage vers les nappes phréatiques bretonnes.

Enfin, alors que la Fanfare du Club des Cœurs Solitaires du sergent Poivre interprétait «*La victoire en chantant*», la barrière fut ouverte par l'innocente main de la jeune Laura Delacné qui présenta Pervenche, un taureau culard Blanc-Bleu Belge pesant 1256 kg. La journée se clôtura par la remise du diplôme à son propriétaire, Bastien Voiladuboudin, éleveur à Moignon-en-Puthay.

A la tribune, debout, Sanchez Nisofa remercia tous les participants et leur donna rendez-vous à l'année prochaine.

Le public se dispersa.

Le lendemain, dimanche, beaucoup de Marcepoulairois et de Marcepoulairoises sifflaient «*J'aurais voulu être un artiiiiiste*», ou fredonnaient «*Je me voyais déjà*». La nuit de dimanche à lundi fut peuplée de rêves de gloire ; et certains, avant de s'endormir, taillèrent un crayon pour signer des autographes.

David Gille

Le lundi, sur la place du marché de St Marcelin, le bus de la production embarqua tout ce beau monde à huit heures pétantes, et prit la route du château de Mortaigne.

Le premier coup de manivelle était prévu à 10 H.

Dès l'arrivée du bus, on fit descendre les figurants au pas de charge. Ceux qui devaient apparaître dès les premières scènes furent envoyés à l'habillage, puis au maquillage. On remit un script aux figurants intelligents.

Parmi eux, Gaston Chambier. Déguisé en gueux et coiffé d'un bonnet qui le faisait ressembler à un clocher orthodoxe, il était assis devant une glace, le col entouré de Kleenex. La maquilleuse lui badigeonna la truffe de rouge pour bien accrocher la lumière. En se regardant dans le miroir, Chambier eut l'impression de regarder Achille Zavatta dans les yeux, et ça lui plaisait bien. Sur ses genoux reposait le script de la journée, avec ses réparties. En fait, il n'y en avait qu'une : il devait répondre : «*Oui, not' bon maître*» au Chevalier Tristan Noir qui lui intimait l'ordre d'attiser les braises et de vider les latrines. Consciencieux jusqu'au trognon, il commença à répéter son rôle à voix haute jusqu'au moment où la maquilleuse hurla que vraiment, là, elle n'en pouvait plus.

King

Si Gaston Chambier était satisfait de son personnage, en revanche Lydie Ott, elle, était très mécontente du sien. En découvrant que son rôle consistait à faire «*Picou-picou-picou*» et à jeter du grain à la volaille de la basse-cour, elle repéra la caravane du réalisateur, Jean Transsène. Elle s'y engouffra. Dix minutes plus tard, elle en ressortit avec un large sourire et un nouveau rôle : celui de Manon, la soubrette de la comtesse Irma Pridan-Sébras (interprétée par la star Eliane de Buridan). Le réalisateur sortit après elle en rajustant son pantalon, passablement essoufflé.

- *Ah... c'est bien ce qui me semblait,* fit Pichon : *faut coucher, dans ce métier !*

- *Tu l'as dit mon gars !* répliqua Gaston en se levant.

Il faut dire qu'il avait trouvé le plus beau siège de la production : il était assis sur la glacière de la régie, et nos deux compères faisaient l'inventaire
Castafiore trois fois tous les quarts d'heures.

Harry Mambeu et Nora Palapodlours (un foot-balleur et sa compagne) étaient attendus pour un bout d'essai. Le temps de faire les retouches sur les costumes,, les figurants furent appelés dans la cour du château par haut-parleur .

- *Ça y est, ça commence,* dit Chambier.

- *Toupy or not Toupy,* fit Ernest en regardant sa bière dans les yeux ...

Ils virent alors arriver une dizaine de figurants qui portaient des culottes rouges moulantes et des hauts bleus, et étaient coiffés d'une toque rouge. Ils se précipitèrent vers le perron du château en hurlant :

- *Vive la Révolution, mort aux tyrans !*

- *Coupez !* dit le réalisateur qui était assis sur une petite chaise pliante.

Denis

Les figurants s'arrêtèrent et se dispersèrent dans le parc. Puis une femme habillée en duchesse sortit, traînée par deux malabars, l'arme au poing. Elle gémissait, et s'affaissa sur les marches.

- *Coupez !* dit à nouveau le réalisateur.

Castafiore

Ces scénettes réjouissaient Gaston et Ernest qui s'amusèrent ainsi jusqu'à midi. Comme personne ne les appelait et qu'ils commençaient à avoir faim, ils quittèrent leur poste sur la glacière et partirent aux cuisines.

Les nourritures solides appelant quelques accompagnements liquides, ils furent très vite bourrés. Comme nos deux compères étaient d'un naturel assez créatif, ils ne tardèrent pas à commettre quelques énormes conneries dont ils avaient le secret.

David Gille

Le Marcepoulairois déjeunant à l'heure, ils ne furent pas surpris de retrouver les huit figurants attablés autour de la table massive en bois de chêne de la cuisine du marquis Cageon. Huguette était aux fourneaux et faisait rôtir un gigot dont l'odeur anima les papilles de Gaston. On leur céda deux places. Ils commençaient à tartiner sur une longue tranche de pain de mie un délicieux pâté de foie gras, lorsqu'apparut la plus ravissante des créatures : Eliane de Buridan, vêtue d'une admirable robe moulante, les cheveux relevés en chignon, les yeux cachés par des lunettes de soleil.

- *J'ai faim,* dit-elle.

Elle s'installa là où il y avait de la place. Pour son malheur, ce fut à côté des deux compères. Tout d'abord ils ne réagirent pas, se contentant de l'observer du coin de l'œil. Puis Chambier se pencha vers elle et dit, la bouche pleine :

- *Je vous trouve mieux sur l'écran qu'en vrai.*

- *Ça tombe bien : je suis comédienne !* fit Eliane de Buridan d'un air pincé.

Pichon surenchérit :

- *Et au cinéma ou à la télé, votre voix est mieux aussi...*

- *Qu'est-ce qu'elle a, ma voix ?* demanda la jeune femme, la fourchette suspendue entre l'assiette et la bouche.

- Elle ressemble à celle de Donald quand il est enrhumé ! fit Pichon.

Les autres convives plongèrent dans leurs assiettes. Dans la cuisine, l'ambiance était tellement épaisse qu'on aurait pu la couper en morceaux. Eliane de Buridan s'étouffait presque de colère. Elle ouvrit la bouche, mais Chambier ne lui laissa pas le temps de placer un mot :

- Ce que veut dire mon ami ici présent, c'est que vous avez un joli fignedé et une belle laiterie ! Mais ça ne suffit pas pour devenir une star, si vous voulez que je vous dise.

- Excusez-moi, Messieurs, mais qui êtes-vous, et qu'est-ce qui vous autorise à donner votre opinion sur des acteurs professionnels ? Vous êtes professeurs d'art dramatique, peut-être ? Des vedettes étrangères ?...

- Non, fit Pichon. Mais en tant que spectateur de vos films, je donne mon avis !

- Eh bien, gardez-le pour vous ! grinça Eliane de Buridan. *Votre avis, vous me le donnerez quand je vous demanderai comment vous trayez vos poules !*

Les deux compères poursuivirent leur discussion sans s'occuper davantage de leur voisine, mais en échangeant à voix haute des considérations sur la moralité douteuse des actrices en général, et sur celle des Françaises en particulier.

Un assistant de la production fit son apparition en compagnie du régisseur. Il demanda à Eliane de Buridan d'aller se préparer, la scène suivante devant être tournée dans vingt minutes. Elle se leva, non sans avoir jeté un regard noir aux deux compères. Dès qu'elle eut quitté la cuisine, le régisseur réclama le silence, consulta une feuille de papier et lança à voix haute :

- Monsieur... euh... Chambier Gaston ?

- Présent ! brailla Chambier en feignant un salut militaire.

- Vous allez à la retouche maquillage tout de suite. Rendez-vous dans la cour du château dans vingt minutes. Ça va être à vous.

Chambier alla à la retouche, puis se présenta dans la cour. Le tournage commença.

La seconde prise fut la bonne.

Mais la première avait permis à Chambier de faire montre de toute sa capacité de nuisance. Le scénario prévoyait qu'Irma Pridan-Sébras (jouée par Eliane de Buridan, en pantalon, chemise et cuissardes) arrive au grand galop dans la cour du château, cabre son cheval et en descende à la volée. Puis elle devait simuler une chute dans une flaque d'eau, ce qui collerait sa chemise contre ses seins et lui donnerait l'occasion de faire valoir sa plastique.

Chambier, lui, devait la regarder d'un air libidineux jusqu'à ce que le comte Ladssu-Eboidleau (joué par Gérard Branson), apparaisse sur le perron et lui intime l'ordre d'aller attiser les braises et de vider les latrines. Chambier devait alors lancer sa fameuse réplique, si consciencieusement répétée : «Oui, not' bon maître !».

Jean Transsène, le réalisateur, demanda le silence.

- *Bon pour le son !* fit l'ingénieur du son.

- *Bon on y va,* fit Transsène. *SILENCE, ON TOURNE ! MOTEUR !... ACTION !...*

Le clapman entra dans le champ pendant qu'un assistant fit signe à Eliane de Buridan de lancer son cheval en direction de la cour.

Mais Chambier ignorait les détails du scénario. Aussi, quand Eliane de Buridan mit pied à terre en faisant semblant de trébucher et de rebondir contre un tas de foin avant de s'allonger gracieusement dans la flaque d'eau, Chambier éclata-t-il d'un rire tonitruant. Il se retourna et prit à témoin Pichon, parqué derrière une barrière en compagnie des autres figurants :

- Ha ha ha !... Tu as vu ça, vieux gars ? Elle monte à cheval mais n'est pas fichue de faire trois mètres à pied !... Je n'ai jamais rien vu d'aussi drôle ! La vache, j'en ai les larmes aux yeux ! Ah la conne !... Et ça se dit actrice ! Je suis sûr qu'elle est incapable de se gratter la tête et de parler en même temps ! Ha, ha ha !

Jean Transsène poussa un hurlement :

- COUPEZ !... Dites donc, vous, là, le figurant ! Qui vous a autorisé à interrompre la scène ?

- *La scène, elle était déjà interrompue !* fit Chambier sans se démontrer. *Vous n'avez pas vu que votre cocotte a plongé dans une flaque ?*

- C'est prévu par le scénario, figurez-vous ! Vous venez de nous coûter vingt mètres de péloche !

- Fallait le dire !... Je pouvais pas le deviner, hein !

- EN PLACE, ON LA REFAIT !!!

Cette seconde prise fut excellente. Tout le monde reconnut que Chambier avait regardé Eliane de Buridan avec tout ce qu'il fallait de concupiscence, et avait trouvé le ton juste pour sa repartie.

Pour la scène suivante, l'assistant choisit deux figurants muets habillés en paysans, et demanda à Pichon de se rendre à l'habillage et au maquillage.

Lorsqu'il en revint, Pichon était déguisé en laquais. Il portait une perruque, une livrée, des hauts de chausses qui moulaient ses jambes et des souliers à boucles. En le découvrant, Chambier s'étrangla de rire.

- Si je ne te connaissais pas, je n'oserais plus te tourner le dos ! Quand Yolande verra le film, ta réputation en prendra un sacré coup !

- EN PLACE ! ordonna Jean Transsène.

On montra à Pichon où il devait se tenir, et on lui demanda s'il connaissait son texte.

David Gille

- Comme ma date de naissance ! répondit-il. *Je sens que je vais être bon.*

SILENCE, ON TOURNE ! MOTEUR !

- Ça tourne ! fit le cadreur.

- ET.... ACTION !

Dans cette scène, l'amant de la belle Irma Pridan-Sébras, le chevalier Tristan Noir (joué par le jeune Ronny Soiky-Malipens), faisait face au comte Ladssu-Eboidleau, le mari trompé. Entre les deux, Pichon.

Le comte remettait son gant à son laquais Pichon, en lui demandant d'aller souffleter le chevalier. Ce que Pichon fit, en disant son texte :

- De la part de Monsieur le Comte !

Le metteur en scène interrompit le tournage et lança, à l'attention de Pichon :

- C'est bien. Mais ce serait encore mieux si vous enleviez votre montre, vos lunettes et votre cigarette en équilibre sur l'oreille ! On reprend.

Pichon recommença la scène et souffleta le chevalier. Tout en frottant sa joue, ce dernier s'adressa au comte :

- Votre grand-père et votre père tentaient déjà de se soustraire à leurs obligations vis-a-vis de leur souverain en fuyant les champs de bataille, comte. C'est à croire que, dans la famille Ladssu-Eboidleau, la lâcheté se transmet de père en fils !... Voici que, pour me défier en combat singulier, vous me déléguez votre laquais, un vieillard cacochyme !

- Cacochyme, moi ?... fit Pichon en lui envoyant un furieux coup de pied dans les bijoux de famille.

Les mains crispées sur le bas-ventre, Tristan Noir tomba à genoux en yodlant quelque chose qui ressemblait à «*Ich habe Sehnsucht nach einem kleines Edelweiss in den Tiroler Bergen, meine Heimat*».

- *COUPEZ !* hurla Jean Transsène. *Vous, le laquais, qu'est-ce qui vous a pris de donner un coup de pied dans les valseuses à Ronny ?... Vous êtes devenu fou ???*

- *Ce gommeux m'a insulté !* répondit Pichon en tapant du pied. *Or, faut savoir que depuis le Moyen Âge, aucun de ceux qui ont insulté un Pichon n'a survécu assez longtemps pour s'en vanter. Et ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer !*

Une voix s'éleva parmi les spectateurs massés derrière les barrières. Celle de Chambier :

- *Bien dit, mon cadet !... En plus, tu aurais dû lui crever un œil, à ce Parisien !*

Jean Transsène piqua une colère noire et hurla dans son mégaphone :

- *Il ne vous a pas insulté, bougre de sagouin : c'est dans le script !... C'est pas possible, ça ! Vous vous êtes tous donné le mot, à St Marcelin ? Vous avez décidé de nous ruiner ? Le prochain figurant, qu'est-ce qu'il va inventer pour m'emmerder ? Il va flinguer une de mes actrices ? Sodomiser les animaux de la ferme ? Foutre le feu au château ?... Ah, on constate que les ravages de la consanguinité couplée à la cirrhose en milieu rural, ce n'est pas une légende ! J'aurais dû prendre une assurance contre la bêtise, plutôt que contre les tornades : ça m'aurait coûté plus cher en primes, mais au moins ça n'aurait pas ruiné la production ! On m'avait prévenu que dans le Grimouillirois, on coupait le lait des bébé avec de la gnole, mais je ne savais pas qu'on leur inoculait aussi le virus de la crétinerie à la naissance !*

- *Je ne pouvais pas le savoir, que c'était dans le script !* hurla Pichon.

- *Vous n'aviez pas à le savoir !* hurla Transsène en retour. *Vous êtes payé pour dire votre texte, pas pour nous démontrer vos talents de boxeur Thaï !*

Pendant cet échange de haute tenue, Ronny Soiky-Malipens avait été confié aux mains expertes de l'infirmière, Mélodie Nozo-Komiale, laquelle tentait, par de savants massages, de faire revenir le timbre vocal et les gonades du comédien à l'étage en dessous.

David Gille

Lorsque tout le monde fut prêt, on recommença la scène. Cette fois, Pichon s'appliqua. Mais il avait introduit quelques cailloux dans le gant du comte, et, au moment de gifler Tristan Noir, il visa particulièrement le nez et y mit tout son cœur. A cette occasion, Tristan Noir démontra son professionnalisme en ne surjouant pas la douleur. Il se contenta de larmoyer, et de renifler deux fois en récitant son texte. Même Pichon fut impressionné.

- *Coupez !* fit Transsène. *C'est dans la boîte !*

La séquence suivante mettait en scène Guy Liguili dans le rôle d'un

maréchal-ferrant. On l'avait revêtu de sabots, d'un pantalon en coutil et d'un tablier de cuir, et placé devant une forge équipée d'un énorme soufflet.

Voyant cela, Ernest Pichon se campa devant Jean Transsène et gueula :

- Alors, le cinéma c'est comme l'armée : les coiffeurs sont nommés cuistots, et les cuistots deviennent fourriers ?... Je suis un ex maréchal-ferrant, moi, et vous me déguisez en valet de chambre ! Cet antiquaire, lui, a l'air d'une bonniche anorexique, et vous le bombardez maréchal-ferrant ! On croit rêver ! Il est incapable de soulever un ferratier, et de plus, il ne fait pas la différence entre une jument et une génisse ! On dirait une rosière qui vient d'apprendre que si les femmes ont des seins, c'est parce que les hommes ont des mains ! A côté de lui, même Stéphane Bern aurait l'air d'une brute !... Tiens, je suis sûr qu'il va à Bourac toutes les semaines pour se faire faire le maillot par une esthéticienne ! Ah, il va être beau, votre film ! Ça va rigoler dans les chaumières !

- *Mais je...* fit Guy Liguili, debout près de là devant son enclume.

- Toi, le boutiquier, ta gueule !!! le coupa Pichon en se retournant. *Toi, tu donneras ton opinion quand tu sauras pisser sans que ta mère te la tienne !... Non mais, regardez-le : ça se nourrit de quiches et d'Evian fruité, et ça prétend représenter la prestigieuse corporation des maréchaux-ferrants ! Il est creux, votre Guy Liguili ! Asseyez-le dans une baignoire, il fera des bulles !... Et puis, visez un peu cette tronche d'escalope : il a autant de charisme que Raymond Domenech, autant de peps qu'Eveyne Thomas et autant de présence que Kim Jong-il ! Vous auriez dû prendre Nikos Aliagas pour ce rôle : lui, au moins, il s'y connaît en bourrins !... Votre maréchal-ferrant, il a l'air d'avoir été fabriqué avec des pièces de rechange achetées dans le bazar d'Istanbul ! Dévissez-lui le nombril, et ses fesses tombent ! On croit rêver !*

Castafiore

Pendant toute cette tirade, Jean Transsène était resté figé, penché en avant, la bouche ouverte, les bras ballants, les doigts frôlant le sol. Il s'ébroua, cligna trois ou quatre fois des yeux, se rua vers son siège, attrapa son mégaphone, l'alluma et le colla contre l'oreille gauche de Pichon.

Il hurla :

- Vous allez me foutre le camp d'ici, bande de débiles ! Et vous, le maréchal-ferrant de père en fils, tirez-vous de mon champ visuel, sinon je vous fous mon poing dans la gueule et votre tête d'abruti de la dernière génération ressemblera à celle d'un dogue allemand frotté sur une rape à fromage, à la tête d'Elephant Man, ou à celle de …

Transsène, fou de rage, ne trouvait plus ses mots. Son visage était écarlate, et tout le monde s'était écarté devant l'ampleur de son exaspération. Seul Pichon faisait face à cette bordée d'injures. Il était d'un calme Olympien. Il repoussa le petit bonhomme qui s'écarta, et marcha sur les pieds d'Eliane de Buridan qui poussa un cri de douleur. Chambier s'était approché de son copain de beuverie, lui fit un clin d'œil et hurla dans l'oreille de Transsène :

- Alors, nabot, on a perdu la voix ? T'as plus rien à dire aux Marcepoulairois, hein ? Eh bien, les Marcepoulairois te disent merde et te laissent te débrouiller avec ta bande de gommeux parisiens ! On s'en va tous, et tu feras ton film seul, comme un grand. Il va falloir que tu fasses du chemin dans le Grimoullirois pour trouver de nouveaux figurants intelligents ! Tu les avais tous et ils te saluent bien bas !... Venez les amis, on se tire ! poursuivit-il à la cantonade, en regardant les autres figurants.

- Mais, mais, je n'ai pas joué Manon, dit Lydie Ott, l'air déçu.

- Et moi, je n'ai pas interprété mon rôle, ajouta Pierrette Crochu.

- Les femmes, c'est à vous de voir. Vous restez si vous voulez, mais c'est l'honneur du village qui est en jeu ! Vos enfants se souviendront de votre traîtrise, dit Chambier sur un ton cornélien.

Torturées entre leur désir de jouer la comédie et celui de venger l'affront fait à leur village, les demoiselles se regardaient désolées. Antonin Couplet, qui n'avait rien dit jusque-là, s'écria :

- C'est vrai, Gaston a raison ! Moi je pars, c'est pas pour ce qu'on était payés !

La débandade commençait. Gédéon Dulation mit son sac sur l'épaule, et prit la direction de la grande porte. Il fut rapidement suivi de Matelet Robert puis de Nestor Vénissien. Tout le monde se retrouva dans le parc. Seul Guy Liguili resta, il venait à peine de comprendre la teneur des propos de Pichon à son égard, et s'était caché dans un coin attendant son heure de gloire.

- On rentre à pied, les gars, on va s'en jeter une au DN2P, dit Chambier qui se sentait l'âme d'un chef.

King

- Bien dit, mon Gaston ! dit Pichon, qui n'avait pas parlé depuis l'algarade. *Il se fait soif, et j'ai hâte de revoir ce brave Dufermage et d'oublier cette foutue journée.*

- Ah j'oubliais, fit Chambier en faisant volte-face, tout en arrachant le seau des mains de l'accessoiriste et en se dirigeant vers Jean Transsène. *Va falloir trouver un autre laquais pour vider vos latrines !*

Là dessus, joignant le geste à la parole, et avec les encouragements de son public.... On devine la suite.

- Oui, ajouta-t-il, *ici on joue vrai, alors j'ai changé le contenu du seau, pour un film de merde, un metteur en scène de merde, des acteurs de merde, ben le seau ...*

- C'est de la merde ! répondirent à l'unisson celles et ceux qui s'étaient rangés derrière les ancêtres, mis dans la confidence lorsque Chambier avait

fait l'échange du seau.

C'est sur ce fou rire que la petite troupe rejoignit le village, où les attendait Albert Dufermage qui avait anticipé l'événement et avait remonté quelques bonnes bouteilles de la cave.

Castafiore

Aux dernières nouvelles, le film ne se fit pas, certains déçus d'une gloire éphémère, d'autres plus amusés et heureux de ne pas s'être fourvoyés dans un navet. L'honneur du village était sauf, et la vie reprit son cours à St Marcelin. Enfin, presque...

Le maréchal-des-logis-chef Perret, en effet, n'avait pas chômé, la brigade avait passé la journée sur le pont et avait arrêté un sans-papier qui portait une chemise à carreaux et chaussait du 50. Cuisiné pendant toute la journée, l'homme avait donné quelques informations capitales.

Par sa mère Aztèque, tartare par son père, il était Bulgare et s'était installé à Saint-Marcelin l'été précédent. Il vivait de rapines diverses, et avait tenu jusque-là, protégé par Sacha Touillelépié, le marchand de tapis qui avait un faible pour les réfugiés de l'Est.

L'individu prétendait se trouver à Grimouillis-sur-Orge le jour du vol. Il clamait son innocence, mais Perret doutait.

Dans la soirée, au bout de douze heures d'un interrogatoire musclé, l'individu était passé aux aveux. Oui, il avait volé les économies de Lapilule cachées dans le canon à goulasch ; oui, il avait dépensé lesdites économies
David Gille dans l'achat d'un manteau de vison pour passer l'hiver ; oui il était coupable.

Perret prévint alors Lapilule en pleine nuit et lui demanda de passer au commissariat dès le lendemain.

Les Lapilule arrivèrent à la gendarmerie à neuf heures précises. Pour l'occasion, Isidore avait allumé son Sonotone.

- *Cette fois, nous le tenons !!!* déclara Perret d'emblée, fier comme Artaban.

- *Ah ?* fit Lapilule, très dubitatif (on le serait à moins !)

- *Oui. l'individu s'appelle Moctezuma Boulba. Sa mère était de descendance aztèque et son père venait des steppes d'Asie. Nous nous sommes renseignés : les Aztèques portaient une jupette, le maxtlatl. D'ailleurs, on le voit très bien dans «Le Temple du Soleil»...*

- *Dans «Le Temple du Soleil» ce ne sont pas des Aztèques, mais des Incas !* objecta Lapilule qui connaissait ses classiques.

- *Aztèques et Incas, c'est synovie !* répondit Perret.

- *Si vous voulez,* fit Lapilule, pas contrariant. *Mais comment savez-vous que c'est lui ?*

- *Il a un casier long comme un jour sans pain. C'est un voleur notoire et multirécidiviste. Rien que cette année, il a été arrêté pour le vol d'un décapsuleur en acier chromé, d'une boîte de bas Dim, de trois Stabilo, d'une bombe de Jex Four, d'une boîte de Vache-Qui-Rit, de cinq rouleaux de Scotch, d'une affiche de Ségolène Royal, d'un carton de couches Pampers, d'un CD d'Eve Angeli et d'un saucisson Olida. Et de plus, pour vos trente mille Euros, il a avoué spontanément !*

- *En effet, ça a l'air d'être un véritable ennemi public. On peut le voir ?* demanda Lapilule.

Le maréchal des logis envoya l'un de ses hommes chercher Moctezuma Boulba. Quand ils revinrent, Lapilule examina son prétendu voleur : il était gigantesque et tout bosselé.

- *Que lui est-il arrivé ?*

- *Euh... il est tombé sur des annuaires téléphoniques pendant sa garde à vue*, répondit Perret. *Mais ne vous en faites pas, il s'en remettra très vite.*

- *Et comment avez-vous été mis sur sa piste ?...*

- *Nous avons été informés qu'il vivait sur un grand pied.*

- *En quoi cela est-il louche ?* demanda Lapilule.

- *Mercredi dernier, il a aussi fêté son anniversaire en grande pompe !* répondit Perret.

- *Je ne comprends toujours pas*, dit Lapilule.

- *M'enfin, voyez ses pieds : il chausse du 50 !*

Lapilule considéra le maréchal des logis comme si du persil venait soudain de lui sortir des oreilles.

- *Dites-moi, Perret, vous vous sentez bien ?...*

- *Je me sens très bien. Pourquoi ?*

Le vieux ne jugea pas nécessaire de répondre à cette question. Aussi enchaîna-t-il :

- *A propos de sentir... Ce monsieur avait-il de l'argent sur lui ?*

- Oui, deux billets de cinquante Euros. Les voici.

Lapilule saisit les coupures et se tourna vers sa femme :

- Catherine, prête ton nez.

Catherine Lapilule se pencha en avant, et Isidore promena lentement les deux billets sous ses narines.

- Verdict ?

Catherine se redressa et dit :

- Ces billets ne proviennent pas de nos économies, Isidore. Ils ne sentent pas le thé.

Lapilule se tourna vers Moctezuma Boulba :

- Si vous êtes innocent, pourquoi avez-vous avoué ?

- Vous déjà avoir été ramolli couenne à coups annuaires téléphoniques, enchaîné à radiateur ? Bourrins gendarmes s'y être mis à six ! Alors, moi devenir philosophe et avoué pour faire plaisir à eux !

Lapilule s'adressa à Perret :

- Vous pouvez le relâcher : ce n'est pas lui.

- Mais comment le savez-vous ?

- Il s'appelle Moctezuma Boulba, pas vrai ? Initiales MB. Or, les initiales de mon voleur sont OM. Vous avez déjà oublié ?

Perret se donna une forte claque sur le front, ce qui fit voler son képi à trois mètres.

- Mais bon sang, c'est bien sûr ! Vous avez raison ! Comment ai-je pu être aussi bête ?...

- On se le demande, fit Lapilule en soupirant.

Moctezuma Boulba fut libéré sur le champ. Perret lui offrit un porte-clés «*Gendarmerie Nationale*» et lui ouvrit lui-même la porte, s'effaçant pour le laisser passer.

Lorsque la porte se fut refermée, Perret synthétisa les événements :

- L'enquête continue.

Lorsqu'un camion de déménagement vint chercher les meubles de Lydie Ott, on apprit qu'elle avait suivi un technicien de l'équipe de tournage, et qu'elle vivait maintenant avec lui à Paris. Quant à Guy Liguili, les villageois le battirent froid. Mais ça lui était égal, car il n'avait jamais rien vendu aux Marcepoulairois et ne s'attendait pas à ce que ça change.

Deux événements majeurs étaient attendus à quelques mois d'intervalle, et faisaient l'objet de discussion animées au DN2P : le Tour de France cycliste en juillet, et les élections municipales en octobre.

Dans la tête de Germain Poileux, le maire, ces deux événements étaient liés. Il avait en effet espéré que le triomphe qu'il ferait à la télé lorsque les coureurs passeraient à St Marcelin, lui ouvriraient les portes d'un sixième mandat. Hélas, il n'avait trouvé aucune jeune fille acceptant de dévoiler aux caméras assez d'épiderme fessier et mammaire pour assurer le coup. Les filles de St Marcelin étaient prudes, tout comme l'avaient été leurs mères et leurs grands-mères avant elles. Depuis toujours, les femmes de la région faisaient crac-boum-hue lumière éteinte... Oh, ce n'était pas de la pudibonderie, puisqu'on savait que, dès les beaux jours revenus, ça frémissait sec dans les granges et dans les bottes de foin. Non, simplement, elles auraient préféré être mortes plutôt que d'être vues en petite tenue. C'était comme ça, il n'y avait rien à faire.

Vint le jour de l'étape du Tour de France.

Les filles du village lui ayant fait faux bond, Poileux avait loué les services de huit cheerleaders du club de bowling de Bourac. Malheureusement, leur âge s'étalait de 38 à 52 ans, ce qui n'avait pas suffisamment impressionné le réalisateur du reportage pour qu'il braque ses caméras sur elles.

Alors que passait le peloton dans la Grande Rue, Sylvain Poileux avait pu constater combien les femmes étaient compliquées et illogiques : il aperçut les donzelles du village groupées près de la fontaine, lançant leurs petites culottes en direction de la coqueluche du peloton, le coureur moldave Aktonbou-Spacéï, en criant «iiiiiiiiiiiiiiiiii !!!» et en s'arrachant les cheveux.

- *Décidément, je ne comprendrai jamais rien aux fumelles,* grogna Poileux en frottant son œil droit (là où il avait été percuté par un bonbon à la menthe lancé par le char Haribo). *Elles sont toutes cinglées !*

Quant à Gaston et Ernest, ils avaient installé leur «piège à pipi» au bout du pré de Chambier. C'est ce qu'ils faisaient chaque fois que le Tour de France passait dans la commune. L'idée leur en était venue en 1997, après que Jan Ullrich se fut arrêté à la sortie du village pour soulager sa vessie sur les tomates de Chambier. Quinze jours plus tard, celui-ci récoltait des fruits de la

taille d'une balle de handball, mauves avec des pois jaunes. Chambier les avait vendues sur le marché de Marcilly, et en avait tiré une petite fortune. La rumeur attribuait à ces tomates des vertus fabuleuses : on racontait que l'absorption d'une seule tranche guérissait tout, et, de plus, remplaçait avantageusement le Viagra.

Depuis, les deux compères avaient installé un paravent et un panneau «Cabinets gratuits» au bout du pré. Derrière ce paravent, un urinoir et un jerrican permettait de recueillir ce que les coureurs voulaient bien y laisser. Lance Armstrong s'y était arrêté en 2002 et en 2004, et Floyd Landis en 2006.

Dès que le camion-balai fut passé, signalant le passage du dernier coureur, Chambier et Pichon se partagèrent le contenu du jerrycan et en arrosèrent leurs fruits et légumes. Les récoltes qu'ils firent quelques semaines plus tard auraient pu, si elles avaient été étendues à l'ensemble de la planète, résoudre la faim dans le monde et éradiquer la plupart des épidémies.

CHAPITRE 9

St Marcelin-sur-Poulaire laissa passer l'été. On prépara les élections municipales, qui promettaient d'être chaudes.

Le premier à annoncer son intention de se présenter contre le maire fut Alain Alakebard, l'employé d'Omar Chécouvert chargé de la confection des pâtisseries orientales. Il voulait constituer une liste sous la bannière du PCDHCG («*Progrès par le Commerce de Détail, le Harissa et la Corne de Gazelle*») et cherchait son futur premier adjoint parmi les consommateurs du DN2P.

- Réunion cet après-midi à 14 H dans l'arrière boutique de mon patron ! Je vous exposerai mon programme. Vous êtes tous les bienvenus ! Il y aura la kémia, avec olives piquantes, fèves au kamoun, torraïcos, pistaches et moules à l'escabèche. Et bien sûr, louzia-qsentinyas et thé à la menthe à volonté !

Chambier eut un haut-le-cœur :

- Du thé à la menthe ??? Quelle horreur ! Cherche pas, ce type, c'est sûrement un membre d'Al-Qaïda ! Il veut nous empoisonner !

- On croit rêver ! répondit Pichon avec une grimace.

Alain Alakebard n'eut pas beaucoup de succès lorsqu'il passa de table en table pour s'enquérir des intentions de chacun.

- *Non merci,* fit Alonzo Lupanar, le maçon. *J'ai un mur à monter, et demain il pleuvra. J'ai mes rhumatisses qui me le disent...*

- *Désolé, je cure ma fosse septique une fois tous les dix ans. Et, manque de chance pour toi, gars, ça tombe justement aujourd'hui !* dit Nestor Vénissien.

- *Ah ben, fallait prévenir,* déclina César Bille. *Je ne pourrai pas : à 14 H, je mène ma vache au taureau, et à 16 H je mène ma femme au Mammouth.*

- *Quoi ? Hein ? Qu'est-ce qu'y dit ?* fit Isidore Lapilule d'une voix de faux-cul après avoir prestement et discrètement retiré son Sonotone.

- *Je peux pas, faut que je tanne !* fit Anatole Devison, le marchand de peaux de lapin. *Je ne peux pas faire attendre Karl Lagerfeld.*

- *Tu remplaces le thé à la menthe par de la Williamine à volonté, et là, je viens !* dit Chambier.

- *Moi, tout pareil !* ajouta Pichon, d'une voix chargée d'espoir.

- *Nous, c'est impossible : on est de service à partir de 14 H sur la ligne Bourac / Maillezan-le-Haut !* mentirent Edgar Dosterlitz et Salazar Therminusse, les cheminots grévistes professionnels.

- *Moi, je ne peux pas non plus,* fit Juste Pourvoir, sans autre explication.

- *Ne comptez pas sur moi : la politoc, ça me fiche des boutons !* dit Jésus Allergikalapolitik.

Alain Alakebard quitta les lieux, la queue entre les jambes. Pour lui, ça se présentait mal.

Très vite, on apprit que bien d'autres Marcepoulairois briguaient le fauteuil du maire.

La campagne s'annonçait dure...

King

- *T'en penses quoi, de tout ce remue-ménage à propos des élections, mon cadet ?* fit Pichon à Chambier, occupé à quatre pattes sous les fougères à ramasser les cèpes du carré qu'il venait de trouver.

- *Regarde-moi celui là !* répondit l'apnéiste-mycologue en montrant sa trouvaille : *deux œufs et une omelette pour quatre !... Tu disais quoi, Ernest ?*

- Je disais que ça devient le bazar dans le bourg, des panneaux qui défigurent le paysage, des poignées de mains poisseuses, des sourires forcés. Et puis ce n'est pas fini, il y a la moitié du bled qui va se présenter, si ça continue !

- Bah... Faut voir le bon côté des choses, à chaque nouveau sur la liste, c'est au moins trois tournées à l'œil chez Dufermage !

- Oui, il n'est pas perdant dans l'histoire, vu qu'il se présente aussi ! S'il amnistie tout le monde une fois élu en faisant sauter les ardoises en compte, je vote pour lui !

- Ah ben ça, c'est une belle parole et je vote pour toi, mon blaireau ! s'exclama Chambier en levant son panier plus que plein par dessus les fougères.

- Baisse toi ! En parlant de blaireaux, regarde : les nemrods de Paname, il viennent promener leurs fusils et tirer leurs clebs. On fait le canard, j'ai pas envie de me faire trouer l'épiderme ; et les cèpes, c'est pas pour leurs bottes !

- Ah regarde, il y a ce vendu de Lapilule avec eux ! C'est vrai qu'il s'est maqué avec ces viandards !... Passe moi tes bretelles !

- Encore ? Tu ne me les pètes pas comme les dernières !... Bon, c'est pour la bonne cause, regimba Pichon.

Le temps de d'accrocher les bretelles à la fourche d'un pin et de ramasser quelques branches, l'arrosage commença. Les deux vieux étaient bien rodés à cet exercice, l'un bandant à fond les bretelles, et l'autre plaçant une branche ou une pierre dans celles-ci, envoyèrent des branches tournoyer au dessus des têtes des chasseurs avec fracas, tandis que Pichon imitait le bruit du faisan au décollage...

Quatorze coups de feu plus tard, la fumée se dissipa. Mais les deux compères étaient déjà bien loin, hilares.

Sap1

L'échéance des dépositions de candidature approchait. Pas moins de douze noms figuraient d'ores et déjà sur la liste ; et à ceux de Poileux, qui briguait son sixième mandat consécutif, d'Alain Alakebard et d'Albert Dufermage, s'étaient notamment ajoutés ceux de Firmin Moulière, qui, malgré son âge très avancé, ne désespérait pas de reprendre sa place d'élu à St Marcelin-sur-Poulaire ; de Firmin Pitageul, arguant principalement qu'en tant que premier adjoint actuel, il était le plus au fait de l'administration du village ;

ou de Michel Grondin, qui avait un programme assez solide, reposant sur l'accès à l'éducation, la rénovation de la bibliothèque et l'établissement d'un parc informatique conséquent (mais qui ne pensait qu'à l'aura que lui confèrerait cette place à responsabilités, et à son effet sur la gent féminine).

Gaston Chambier et Ernest Pichon, comme à chaque fois depuis un demi-siècle, postulaient également pour ce poste. Mais comme personne à St Marcelin n'était assez fou pour voter pour l'un des deux croulants autrement que sous la torture ou l'emprise particulièrement sévère de l'alcool – discipline où, justement, les deux compères ne souffraient d'aucune concurrence sérieuse – Chambier n'avait jamais obtenu plus d'une voix, et Pichon, héroïquement soutenu par sa femme (qui se voyait sans doute première dame de France), plafonnait à deux voix.

Il fut donc décidé cette année là, à la suite d'âpres discussions entre les deux «élus» et leurs «administrés» – Haut-Médoc, Chablis, pastis, whisky et liqueurs en tous genres – que seul Ernest Pichon se présenterait afin de ne pas diluer les intentions de votes de leurs électeurs. Leur programme, car il était entendu qu'ils faisaient campagne commune, se voulait particulièrement accrocheur : abolition de la tradition de la nuit des grisoulines, source d'embêtements pour l'ensemble du village (même si eux seuls attiraient les foudres de tous les lutins farceurs du canton), interdiction de l'usage des deux-roues motorisés dans tout le village, couvre-feu pour les jeunes à 20 H, destruction du gîte communal, extension de l'ouverture de la cueillette des escargots à l'ensemble de l'année, gratuité du permis de pêche en première catégorie «Poulaire et affluents» pour les élus locaux, etc.

Les deux ancêtres s'apprêtaient à fêter autant qu'à promouvoir leur programme au DN2P quand leurs oreilles furent assaillies par des hourras montant du bar de Dufermage.

- *Vive Isidore !* criait Jésus Avéquevou, notoirement connu dans le village pour changer d'avis aussi vite qu'un Chambier sobre et assoiffé descendrait une Suze sans défense.

- *Lapilule président !* scandait Fidèle Oposte, qui n'avait rien compris de l'enjeu des débats en cours.

- *Tous avec le P.O.U.L.A.I.R.E !* clamait Jean-Loup Peupahune, particulièrement intéressé par le slogan.

Au Definitively New Deux Piliers, le «*Parti Objectif et Utile pour la Liberté de l'Agriculture et l'Initiative de la Rente et de l'Epargne*» faisait un tabac. Le banquier était le seul à s'être soucié de ce que pouvait vouloir dire ce sigle. Pourtant, tous semblaient soudainement captivés par le charisme d'un homme appartenant à un parti politique que le «hasard» faisait correspondre à la géographie locale, en même temps que touchés par les malheurs dont Isidore était accablé. Ce dernier n'avait aucune idée révolutionnaire ni novatrice, n'avait pas de slogan, ne proposait rien de particulier pour la commune et ses habitants. Il réclamait juste «le droit personnel et inaliénable à la propriété et à

la sécurité de la possession». L'histoire ne dit pas où il avait appris cette phrase. Mais les habitants, qui n'y entendaient rien à ces termes abscons, furent néanmoins touchés par l'histoire du pauvre Isidore, honnête travailleur qui s'était fait dérober les économies de toute une vie d'un labeur éprouvant, lesquelles éconocroques avaient été cachées dans une épave d'une guerre à laquelle il avait survécu, enfant, etc.

Les jours avançant, il était clair que Lapilule, à la tête de son POULAIRE, était en train de prendre une sérieuse option pour le siège de la mairie. Catherine ne le reconnaissait plus. Une fois de plus, le «vol» des économies de son mari l'éloignait d'elle. Rapidement germa dans la conscience de la ménagère le remords d'un crime inavoué, dont était en train de profiter Isidore. Et quand elle lui expliquait qu'elle ne supporterait pas l'idée que l'homme occupant le plus de responsabilités à St Marcelin-sur-Poulaire était un menteur, Isidore, noyant le poisson, répliquait que si Pichon se présentait, il ne voyait pas pourquoi lui s'en priverait !

Ainsi, au matin de l'avant-veille de l'échéance des dépositions de candidature, Catherine Lapilule se présenta au 3 de la Rue Jean Moulin.

- *Bonjour Madame.*

- *Bonjour*, répondit Catherine. *Serait-il possible de parler au chef Perret s'il-vous-plaît ?*

Castafiore

Le Maréchal des Logis Chef sortait de son bureau. Il n'avait pas encore mis sa veste et portait un gilet pare-balles.

- *Bonjour Madame Lapilule*, dit-il en voyant Catherine. *Qu'est-ce qui vous amène ? Du nouveau à propos du vol ?*

- *Je veux faire une déposition,* répondit simplement la petite bonne femme qui se tenait devant lui, un cabas à la main.

- *Entrez, mais je n'ai pas beaucoup de temps, je dois aller à la Cité, il y a encore des embrouilles.*

Il fit passer Catherine devant lui et la poussa gentiment dans son bureau. Il lui montra une chaise mais elle ne voulut pas s'asseoir et déposa son sac sur le bureau.

- *Qu'est-ce que vous avez là ?* dit Perret.

- *Ouvrez,* répondit Catherine.

Perret prit le sac l'ouvrit, une forte odeur de thé le fit éternuer. Il regarda à l'intérieur, puis leva la tête et dirigea son regard vers la femme d'Isidore.

- *C'était donc vous !* dit-il en s'asseyant lourdement sur son siège. *Comment avez-vous fait ça ?*

Et Catherine raconta tout. Les bottes étaient celles de son frère, la chemise appartenait à un ancien ouvrier agricole, elle avait répandu le contenu d'une bouteille de whisky pour détourner les soupçons et elle avait eu tellement peur qu'elle avait… mais il n'était pas nécessaire d'en dire plus.

- *Et les lettres OM ?* demanda Perret qui voulait avoir l'assurance de ne pas commettre une erreur judiciaire.

- *J'ai laissé échapper la boîte de thé O'Malley*, dit Catherine imperturbable.

Perret eut la satisfaction d'avoir vu juste dans toutes les hypothèses émises pour trouver le coupable, mais n'en revenait pas de tant de machiavélisme dans un aussi petit cerveau. L'espèce humaine avait encore beaucoup à lui apprendre, pensa-t-il.

Tout était clair à présent. Perret fit entrer un gendarme pour consigner les aveux. Puis il la mit en garde-à-vue.

David Gille

La carrière municipale d'Isidore était bien compromise désormais.

Puis ce fut au tour d'Isidore. Le maréchal des logis chef Perret lui signifia qu'il serait sans doute mis en examen pour complicité et recel.

- *Qu'est-ce que je risque ?* demanda Isidore.

- Le vol entre époux n'existe pas aux yeux de la loi. Mais vous serez sans doute condamné pour nous avoir fait cavaler, mes hommes et moi, aux quatre coins du canton pendant des mois. C'est le juge qui décidera, mais si j'avais à parier, je dirais que vous allez écoper d'une peine de prison avec sursis et de trois mille Euros d'amende, répondit Perret.

- Hein ??? Trois mille Euros ?... Cette idiote me fait plonger de trois mille Euros ? Je... je... Je vais la tuer !!!

- Dans ce cas, ce sera vingt ans de réclusion. Sauf si vous pensez à effacer vos empreintes, bien sûr... C'est ce que je vous conseille de faire.

Lapilule et sa femme furent remis en liberté en attendant leur procès. De retour à la ferme, Isidore avala un grand coup de cognac pour calmer le tremblement de ses mains. Puis il changea les piles de son Sonotone et se tourna vers Catherine, laquelle n'avait encore pipé mot. Il grinça :

- *Non seulement tu as essayé de me voler mes économies, mais*

maintenant, tu me trahis ! Et dire que je t'avais pardonné !... Silence, femme ! Car il s'agissait bien de MES économies, et non des tiennes ! Qu'as-tu fais pendant toutes ces années pour mériter le moindre centime, à part cuire la soupe, traire les vaches, nettoyer la porcherie, repiquer les salades, ramasser les betteraves et donner à manger aux poules ? Rien ! Silence, femme !... J'aurais dû écouter ma mère : elle m'avait conseillé de me méfier lorsque tu as prétendu être enceinte pour que je t'épouse, alors que tu es plus stérile qu'un couvercle de chiottes passé à l'eau de Javel ! Et quand tu m'avais fait une scène parce que j'avais peloté les seins de cette serveuse au bar du camping, lors de notre voyage de noces à Bourac, j'aurais dû me douter que tu me rendrais la vie impossible ! Silence, garce !... Ah, c'est bien vrai, depuis Adam et Eve, le malheur arrive toujours par les fumelles ! Vous avez été créées pour nous emmerder ! Vous ne vous intéressez à rien d'autre qu'à vos robes et à votre coiffure, au lieu de vous passionner pour les choses importantes, comme par exemple les voitures, le foot et les femmes ! Et dire que je t'ai donné les plus belles années de ma vie ! En 1967, je t'avais même acheté un compteur bleu ; puis, dans les années 70, un lave-linge Indesit, et, dans les années 90, un micro-ondes et un jeu de casseroles Tefal ! Tout ça, pour te rendre heureuse ! Silence, vipère !... Et quand tu avais attrapé le tétanos en réparant la clôture du pré, qui t'a préparé une tisane tous les soirs, hein ? Moi !... Et quand tu t'es tranché l'artère fémorale avec la scie sauteuse, qui donc a appelé le médecin ? Encore moi ! Tu es une ingrate, Catherine ! Une égoïste !.. Et au lit ? Parlons-en : tu lis les programmes télé pendant que je te besogne !

Catherine, qui, en allant se dénoncer, voulait empêcher son mari de se présenter aux élections et le garder ainsi pour elle, venait de réaliser que son initiative allait avoir des suites judiciaires. C'était l'une des choses les plus bêtes qu'elle avait jamais faites, elle s'en rendait compte maintenant. Elle gardait les yeux baissés, avec un air de soumission qui, pensait-elle, amadouerait Isidore. Mais l'autre était lancé :

- Tu viens de me faire perdre au moins trois mille Euros, espèce d'idiote, vache folle, femme d'ivrogne ! Je me demande ce que je vais faire de toi !... Il y a trois possibilités : soit je te hache menu sur place à coups de serpette et je donne ta viande à bouffer aux corbeaux ; soit je divorce, et tu iras nettoyer les pare-brise aux feux rouges pour gagner ta croûte ; soit ton nez va m'aider à rentrer dans mes sous. Bon, qu'est-ce que tu préfères ?

- Ben... Euh... Le nez, fit-elle d'une voix contrite.

- Alors fini, les truffes. On raconte qu'il y aurait pas mal de pièces d'or et d'argent dans les champs : tu vas me servir de détecteur de métaux ! Et si tu renifles une odeur de pétrole, tu me le dis aussi... En place, on commence tout de suite !

Catherine Lapilule s'allongea à plat ventre sur le sol. Isidore lui attrapa les pieds et la dirigea ainsi, telle une brouette, à travers les labours.

- Et je te préviens : t'as pas intérêt à t'enrhumer ! menaça-t-il.

Au DN2P, on commentait la culpabilité des Lapilule. Les consommateurs se divisaient en trois catégories : il y avait ceux qui pardonnaient à Isidore, le plaignaient, et souhaitaient qu'il hache menu Catherine à coups de serpette puis donne sa viande à bouffer aux corbeaux. Il y avait ceux qui l'avaient cru innocent et lui en voulaient de les avoir roulés dans la farine ; et il y avait ceux qui refusaient de voter pour lui, sachant que s'il était condamné, il perdrait sa place de maire si, entretemps, il était élu. Personne n'avait envie de retourner aux urnes deux fois à quelques mois d'intervalle...

- *NE VOTEZ PAS FUTILE, VOTEZ UTILE : VOTEZ DUFERMAGE !* brailla le patron du bistro.

- *DAVANTAGE DE PEPETTES AVEC MOULIERE AUX MANETTES !* hurla Firmin Moulière.

- *NE VOTEZ PAS CON, VOTEZ PICHON !* s'écria Ernest, qui avait le sens des formules.

- *Ce Lapilule, je l'ai toujours trouvé fourbe !* commenta Chambier à voix haute pour que tout le monde l'entende, espérant ainsi donner du poids à la candidature de son acolyte.

Fidèle Oposte, le fossoyeur, acquiesça :

- *Astabistouille !* (Ce qui, en patois Grimouillirois, voulait dire : «Je veux, mon neveu !» ou : «Tu l'as dit, bouffi !»)

- *De toute façon, je me demande bien comment un glaiseux de par chez nous a pu mettre de côté trente mille Euros en soixante ans,* surenchérit Pichon, perfide. *M'est avis qu'il pillait des troncs.*

King

- *Ah ben tiens, quand on parle du loup, on y voit les dents,* fit Anatole le tambour de ville en regardant par la vitrine. *Regardez ce qui passe ...*

La fourgonnette de la gendarmerie venait de tourner devant la place et remontait la rue Béole, tractant le canon à goulasch.

- *Bah, la tirelire est vide, et tu parles d'une tirelire !* fit Chambier. *Faut-y être le roi des cons pour aller mettre son bas de laine dans une remorque de Fridolin... Albert rhabille la gamine, c'est pour moi... C'est comme si, moi, je mettais mes éconocroques dans mes cages à lapins... Lapin... Cage... Tudju, quel con !!!*

- *Ho, Gaston, ne te sauve pas, je ne t'ai pas resservi !* cria Dufermage sur le pas de la porte, à l'intention de Chambier qui traversait le marché en courant. *Qu'est ce qui t'arrive ?*

King

- *Pas le temps, marque sur l'ardoise, je voterai pour toi*, répliqua Chambier en pensant à l'amnistie.

Ne voyant pas son compère revenir, Pichon décida d'aller voir de quoi il en retournait.

Chambier était dans son jardin, aux prises avec des lapins. Mais... quels lapins ! Trois fois la taille du géant des flandres de concours !

- *Acré vindju ! c'est quoi ces marcassins ?* fit Pichon

Chambier était occupé à les repousser jusqu'à la basse cour, protégé derrière une tôle qu'il manœuvrait comme une muleta.

- *Viens m'aider !* s'écria le matador en repoussant un énorme mâle.

- *Mais c'est quoi ce délire ?* répondit Pichon éberlué.

- *Ben rappelle toi cet été, le tour de France, les arrosoirs de pisse et les méga citrouilles... Vu le tas de fanes que ça avait produit, ça fait une semaine que j'ai mis mes lapins là-dessus. Regarde, ils ont tout bouffé !*

- *Oui, mais tu as vu la grosseur ? Rien que dans les oreilles de celui-là, tu tailles une paire de guêtres. Sans parler de la peau ! Et tes cages à lapins, c'est pas la peine d'y compter, il n'y rentreront même pas !*

- *Merde, c'est vrai et ....et regarde moi celui-la qui en profite que je ne le regarde pas pour couvrir une lapine. J'aurais votre peau !*

- *Ah... la peau de lapine, tu va te faire des burnes en or !* s'esclaffa Pichon.

Pichon s'était empressé d'aller chercher sa boîte à images pour

Chamix

immortaliser la scène !...

Pichon et Chambier avaient posé l'une des bestioles dans une brouette et s'étaient rendus chez Anatole Devison, le marchand de peaux de lapin. En découvrant le monstre, Devison avait eu un mouvement de recul :

- *C'est quoi, ce truc ?...*

- *Un lapin !* fit Pichon.

- *Je vois bien que c'est un lapin !* répondit Devison. *Mais qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?*

- *Il ne lui est rien arrivé. C'est une nouvelle race que j'ai créée, après de longues recherches génétiques !* répondit Chambier en se rengorgeant.

Devison s'approcha prudemment de l'animal et demanda :

- Il mord ?

- Tu rigoles ? Il est aussi doux qu'un mouton !

- Et aussi gros ! C'est un cauchemar, c'tte bête ! Tu devrais le faire courir dans le tiercé de Longchamps, dimanche !

- Bon, assez causé. Combien tu me paierais pour une peau de ce gabarit-là, Totole ?

- Faut voir...

- C'est tout vu : j'en veux cent Euros pièce, dit Chambier. *Prix non négociable. En échange, je voterai pour ta liste aux municipales. Alors, tu es d'accord ? Tope-la.*

Il se serrèrent la main, geste qui, dans le Grimouillirois, valait contrat.

Sur le chemin du retour, une Mercédès noire, occupée par deux hommes, s'arrêta à leur hauteur. Le conducteur mit pied à terre et se dirigea vers eux. Le crâne dégarni, le nez chaussé de grosses lunettes à monture d'écaille, il portait un costume croisé sombre en harmonie avec la couleur de sa voiture, et une élégante cravate bleue. Arrivé à deux mètres de la brouette, l'homme fit un saut en arrière et dit :

- Mon Dieu ! On dirait un veau avec de longues oreilles ! Il a été nourri au maïs transgénique ?

Pichon, qui avait remarqué que la voiture était immatriculée dans le 75, mit instantanément sa bonne éducation en mode «attaque» :

- Q' vous voulez ? Ce lapin-ci n'est pas à vendre, ni même à louer ! La seule chose qui soit à louer chez nous, c'est Dieu ! Grâce Lui soit rendue d'éloigner de nous les Parisiens, Marseillais, et autres emmerdeurs !

- Amen ! fit Chambier.

- Messieurs, fit l'homme, *permettez-moi de me présenter : maître de Couturiaire, avocat à la Cour de Paris. Je cherche des renseignements à propos d'une affaire qui s'est déroulée dans votre village, il y a une soixantaine d'années...*

- Quelle affaire ?

L'avocat tira de sa poche une coupure de presse et la tendit aux deux compères. Ils la reconnurent immédiatement : c'était l'article en date du 19 juin 1947 que Chambier avait également trouvé aux archives de la Gazette, et qui relatait la chute de Maurice Molard dans la grange des Courtecuisse.

- Avez vous entendu parler de cette histoire à l'époque ? demanda maître de Couturiaire.

- Ouaip ! fit Chambier. *Pourquoi ?*

- Eh bien, l'une des personnes responsables de ce malheureux fait divers est mon passager. Il s'agit d'un riche homme d'affaires, monsieur Kyska Slageulenski. En 1947, il louait ses services comme saisonnier et ouvrier agricole dans la région, en compagnie de trois de ses camarades, Polonais comme lui. Dans la nuit du samedi au dimanche 15 juin 1947, ils ont fait une grosse bêtise...

- Nous sommes au courant, fit Pichon. *L'un d'eux a violé Josiane Courtecuisse, une douce et ravissante jeune fille, et un autre a précipité son soupirant, Maurice Molard, dans le vide. Il a atterri directement dans une chaise roulante, chaise roulante dont il n'est plus jamais ressorti ! Ah, c'est du propre !*

- Justement, mon client a vécu toute sa vie avec ses remords. Il est retourné en Pologne après la chute du mur et y a fait fortune dans l'import-export. Maintenant, c'est un vieux monsieur. Il voudrait réparer...

- La chaise roulante de Maurice Molard n'a pas besoin d'être réparée ! l'interrompit Pichon. *On croit rêver !*

- Vous me comprenez mal, fit maître de Couturiaire : *monsieur Slageulenski est le... euh... la personne qui a eu des relations sexuelles euh... non consentanties avec cette jeune fille, dont vous venez de m'apprendre le nom. Il veut lui faire un gros chèque, ainsi qu'à monsieur Molard. Savez-vous où je peux les trouver ?*

- Oui.

- Où ça ?

- Sous une dalle, au cimetière !

- Oh, voilà qui est bien fâcheux...

- Oui, surtout pour eux ! répondit Chambier. *En général, on ne s'en remet pas. C'est très humide, paraît-il.*

- Maurice Molard et cette Josiane Courtecuisse avaient-ils de la famille ? demanda maître de Couturiaire.

- Molard a un frère, Augustin. Mais il est dans un asile de fous. Josiane Courtecuisse a un fils, répondit Pichon.

- Puis-je savoir de qui il s'agit ? demanda l'avocat.

- Non. Faut d'abord qu'on lui cause.

De Couturiaire ouvrit son portefeuille et en tira un bristol :

- Voici ma carte avec mon numéro de portable. Nous sommes descendus à l'hôtel California, à Marcilly-sous-Charmoise. Nous y restons trois jours. Appelez-moi lorsque vous aurez parlé à cette personne.

Grâce au pif infaillible de sa femme, Isidore Lapilule avait récolté des kilos de pièces de monnaie dans les labours. Une boîte à chaussures pleine. Ignorant leur valeur, il s'était rendu avec Catherine chez Michel Grondin, l'instituteur, qui était le seul à avoir quelques connaissances numismatiques.

- Je sais que nous sommes adversaires politiques, Grondin, et que nous nous présentons tous les deux aux élections. Néanmoins, accepteriez-vous de jeter un œil sur ces pièces et m'indiquer leur valeur ?

- Pas de problème, Monsieur Lapilule, répondit Grondin en lorgnant sur les rondeurs (pourtant déjà flétries et bien amorties) de Catherine. *Entrez...*

Il examina les pièces une à une, consulta des ouvrages, se connecta sur le web, puis saisit sa calculette.

- A vue de nez, il y en pour quatre à cinq mille Euros...

- Hein ?... fit Lapilule, les yeux écarquillés. *Vous êtes sûr ?*

- Affirmatif ! Et encore, je ne compte pas ces médailles et autres objets, qui peuvent avoir un intérêt archéologique...

- Ça alors, je n'en reviens pas ! Ma femme et moi, on a trouvé ça en une journée ! Vous savez ce que je vais faire ? Je retire ma candidature aux municipales, et je voterai pour vous ! Catherine et moi, on va continuer à chercher des pièces, pas vrai, la mère ?

Germain Poileux déprimait. Attablé au DN2P en compagnie de Chambier et Pichon, le coude sur la table et le menton dans la paume de sa main, il dit :

- Je ne sais pas si je vais pouvoir maintenir ma liste. Une campagne, ça coûte cher. Avec tous les abrutis qui se présentent contre moi cette année, je n'y arriverai pas sur le plan financier...

- Vaut mieux entendre ça que d'être sourd ! répondit Pichon.

- Je ne dis pas ça pour vous, père Pichon. Tout le monde sait que vous et votre équipe de branquignols n'avez aucune chance, et que vous vous présentez pour passer le temps et emmerder le monde. La dernière fois, même vos colistiers n'ont pas voté pour vous !... Non, je parle de ceux qui veulent réellement prendre ma place, qui veulent me déboulonner. Même Firmin Pitageul se présente contre moi !... C'est une catastrophe.

- Mais pourquoi donc ? Si tu n'es pas élu, ce ne sera pas la mort du petit cheval ! fit Chambier. *Tu feras autre chose, voilà tout.*

- J'ai des terres, mais ça fait des siècles que je ne les ai pas exploitées, par manque de temps. Elles sont en friche. Je n'ai aucune ressource, car, pour vous dire la vérité, j'ai reversé une partie de mes émoluments de maire au budget du village, pour financer l'équipe junior de chichourle, et la crèche. Je n'ai plus un rond. Or, même si je touche une petite subvention pour les affichettes électorales, ça ne suffit pas. Avec le nombre de candidats cette année, il va falloir faire imprimer des prospectus, louer le DN2P pour faire des meetings, payer des tournées, etc... Si je ne suis pas élu, je serai dans la dèche.

Une voix s'éleva au fond du bistrot :

- Alors, Germain, paraît que tu as encore changé de camp ?...

Poileux se tourna vers l'importun :

- Pendant toute ma vie, j'ai été membre du PMRM ! Aujourd'hui, je suis...

- Aujourd'hui, tu es un enfoiré !!! le coupa la voix.

- Vous voyez ? fit Poileux à l'attention de Chambier et Pichon. *La bataille sera terrible. Ils veulent tous ma peau !*

- Bon, je retire ma candidature, fit Pichon, grand seigneur. *Et je vais demander à mes colistiers de voter pour toi. Après tout, il faut reconnaître que si tu es une tête de cochon, tu as toujours été un bon maire.*

Gaston se pencha vers Poileux :

- Tu sais ce qu'il te faudrait, Germain ?

- Quoi donc, père Chambier ?

- Du sponsorinje ! Avec du sponsorinje, tu pourrais faire imprimer des affiches de quatre mètres sur trois et des prospectus ; tu pourrais distribuer des porte-clés, faire réaliser des sous-bocks à ton effigie, louer une voiture avec haut-parleurs ; et surtout, surtout, payer des tournées afin que les gens votent pour toi.

- Et où voudriez-vous que je trouve du sponsorinje ?...

- Nous, on veut bien s'en occuper, pas vrai, Ernest ?

- Pour sûr, mon cadet ! Mais on ne pourra pas le faire pour des clopinettes. Ça demandera pas mal de travail...

- Combien ça me coûterait ? demanda Poileux.

- Mettons vingt pour cent de la somme récoltée.

- Dix pour cent ! fit Poileux.

- Quinze pour cent ! répondit Pichon.

- C'est bon. D'accord.

Pichon sortit un papier sa veste et le posa devant Poileux, qui lut à haute voix :

- «*Je soussigné Germain Poileux, ci-devant maire de St Marcelin-sur-Poulaire, m'engage par la présente à reverser aux citoyens Pichon Ernest et Chambier Gaston une commission solidaire de quinze pour cent...*»

Il leva le nez et regarda les deux compères :

- Y a pas à dire, vous êtes de bons négociateurs. Vous aviez déjà prévu le coup !

- Les affaires exigent une vision à long terme ! fit Chambier. *C'est comme en politique : faut savoir anticiper !*

Poileux poursuivit sa lecture :

- «*... une commission solidaire de quinze pour cent sur les sommes qu'ils m'apporteraient directement ou indirectement*».

- Tu signes là, fit Pichon.

Poileux s'exécuta. Pichon héla Dufermage :

- Albert, je peux utiliser ton téléphone ?

- Oui, si tu promets de voter pour moi.

- C'est promis.

Pichon chiffra le numéro de maître de Couturiaire.

- Maître, fit-il, *notre contact veut savoir quel sera le montant de son chèque. Ce n'est qu'à cette condition qu'il acceptera de vous rencontrer...*

- Un million d'Euros ! répondit l'avocat.

- Un... un... un... million d'Euros ? Je vous ai bien compris ? Combien de zéros ça fait, sur un chèque, ça ?

- Six.

- Bon, ramenez-vous. On vous attend au Definitively New Deux Piliers, le troquet de St Marcelin.

- Nous serons là dans une heure, promit de Couturiaire.

Pichon retourna s'asseoir à la table et annonça :

- C'est bon, Germain. Ton sponsorinje est assuré !

- Combien ? demanda Poileux.

- Un million d'Euros !

Poileux, qui était en train de vider son verre de bière, cracha tout dans la nuque de Julien Collune, assis à la table d'à côté.

- Combien ? demanda-t-il lorsqu'il retrouva sa voix.

- Un million ! fit Pichon. *Te voilà l'homme le plus riche de la région ! Avec ça, tu peux même te présenter aux législatives !... Prépare la commission pour Gaston et moi : soixante-quinze mille chacun ! Et merci d'avoir fait appel à nos services.*

Pendant ce temps-là, au 37 Route de Grimouillis, Catherine Lapilule consultait l’annuaire.

Tout bien considéré, le procès qui s'annonçait, pourrait, si elle était assez fine, être la chance de sa vie. La possibilité de changer d'existence... On y revenait ! Sa tentative de rester aux côtés de son vieux compagnon avait été dès le départ vouée à l'échec. Il était trop mauvais, cet homme-là...

Son abruti d'Isidore, malgré tout ce qu'elle avait fait pour lui, n'avait en fin de compte rien compris : laid à faire peur, sourd et bigleux, il était de surcroît redevenu la grosse brute qui la malmenait depuis si longtemps ! Brute ou larve, elle ne voulait ni de l'une, ni de l'autre !

Non content de l'avoir spoliée d'une partie des revenus de toute une vie, tout en la faisant trimer comme une folle, il la traînait maintenant dans la boue, dans tous les sens du terme, se moquant d'elle auprès des deux parasites du village dès qu'elle avait le dos tourné, et lui maintenant le nez dans les sillons à la recherche de piécettes depuis qu'il avait découvert son «don» ! Comme il l'avait traitée depuis qu'elle lui avait rendu ses sous ! Ah, il était dur à avaler, Lapilule ! Et puis fielleux, avec ça ! Jamais un mot gentil, jamais un geste tendre, des coups de pied au cul et les tâches les plus ingrates...

Alors, si elle pouvait faire valoir toutes ces années de souffrance, si elle était capable de décrire par le menu les sévices subis, si le jury pouvait la comprendre, il était impossible qu'on la laisse entre les griffes de cette ordure. Elle pourrait se défaire de lui, et peut-être même obligerait-on Isidore à lui verser la moitié de ses économies, en plus d'une petite rente.

Mais pour cela, il lui fallait un avocat compétent, qui fasse bonne
Tioo impression aux membres du jury... Une femme serait plus apte à leur faire comprendre les douleurs endurées...

Son doigt s'arrêta sur une ligne : «*Maître Javel, Aude, avocat à la cour*».

L'encart sur la page de droite avançait : «*Vous sortirez blanchi*.»

«*C'est tout à fait ce qu'il me faut*» pensa Catherine.

- Un jury ? fit maître Aude Javel. *Non, non, il n'y aura pas de jury ! Vous n'allez pas aux assises, Madame Lapilule !!! Vous n'avez tué personne ! Vous êtes poursuivie pour avoir incité les gendarmes à effectuer une enquête indue. Ce n'est pas un crime, mais un délit. Donc pas de jury...*

- Ah ?... fit Catherine, désappointée.

Maître Aude Javel était une petite femme boulotte et remuante, qui fumait

des cigarettes papier maïs. Elle avait écouté l'histoire avec attention, en prenant des notes.

- Vous serez face au président du tribunal, continua-t-elle. *Vous devrez le convaincre que vous avez volé l'argent parce que votre mari ne vous donnait rien à manger.*

- Ah ?... Mais il ne m'a jamais empêchée de manger ! C'est même moi qui mange le plus.

- Oui, mais vous devez vous présenter comme une victime. Et vous direz qu'il vous battait. Car il vous battait, non ?

- Oui. A la belote, régulièrement. Et au Scrabble...

- Vous ne m'aidez pas beaucoup, Madame Lapilule... Il ne vous a jamais donné des coups ?

- Ben si, quand même ! Mais seulement des coups normaux : des coups de pieds au derrière, quoi. Comme tout le monde...

David Gille *- Oui, mais Madame Lapilule, ce n'est pas un procès contre votre mari : c'est un procès de la gendarmerie contre vous ! Et votre mari est poursuivi pour complicité... Si vous voulez vous en prendre à lui, demandez le divorce et chargez-le ! Et ce jour-là, je vous conseille d'envoyer un jambon de sa part au juge : c'est la meilleure façon de gagner un procès !*

- Ah ?... fit Catherine, de plus en plus désappointée.

- Vous devez trouver une excuse valable pour avoir volé cet argent, Madame Lapilule.

- Ben oui. Je l'ai pris pour me payer la chirurgie esthétique et partir au bout du monde avec un Chippendale...

- Surtout, ne dites pas ça devant le tribunal : vous écoperiez du maximum ! Il faut dire que vous aviez peur de votre mari et que vous aviez faim et froid. Il faut émouvoir le président.

- C'est ça, la justice ? Il faut mentir ? s'étonna Catherine Lapilule.

- Ben évidemment ! Qu'est-ce que vous croyez ? rigola Maître Aude Javel. *S'il suffisait d'être honnête et de dire la vérité pour être relaxé, ça se saurait !*

Catherine poussa un soupir qui fit s'envoler une dizaine de papiers du bureau de son interlocutrice. Elle répondit :

- Bon. Puisque la faim justifie les moyens, je dirai qu'Isidore m'affamait, et que j'ai volé ces trente mille Euros pour pouvoir me payer de temps en temps un sandwich aux rillettes...

- Non, Madame Lapilule : pas aux rillettes, ça fait trop riche et trop calorique. Vous direz : «au camembert». Et aussi, vous ajouterez que vous vouliez acheter un caleçon Damart pour soigner vos rhumatismes.

- Bon, c'est d'accord.

- Et, Madame Lapilule...

- Oui ?

- Surtout, n'appelez pas le président «Votre Honneur», comme dans les séries américaines ! Les juges détestent ça. Vous l'appellerez «Monsieur de président».

- Ah ?... fit encore Catherine, en déficit d'exclamations interrogatives. *Et quand ce procès aura-t-il lieu ?*

- Dans six à huit mois. Votre mari et vous serez convoqués.

Catherine quitta l'étude de maître Javel très déçue. Ce futur procès lui semblait minable. Elle s'était attendu à quelque chose de beaucoup plus grandiose, de plus excitant.

Lorsque Maître de Couturiaire et son client passèrent la porte du DN2P, tout le monde demeura interdit : Kyska Slageulenski était le portrait craché de Germain Poileux, avec vingt ans de plus ! C'était hallucinant !

Poileux ouvrait de grand yeux alors que les deux hommes s'assirent à leur table.

- Mince alors, dit-il. On dirait mon frère aîné !!!... Qui sont ces personnes ?

- Voici maître de Couturiaire, avocat, et son client monsieur Kyska Slageulenski, répondit Pichon.

Les hommes se serrèrent la main. Poileux et Slageulenski ne parvenaient pas à se quitter des yeux. Le premier, parce qu'il croyait voir un sosie un peu plus âgé que lui ; le second parce qu'il réalisait qu'il se trouvait face à son fils.

- C'est une longue histoire... commença Chambier.

Il raconta tout.

Au fur et à mesure, les yeux de Poileux s'écarquillèrent encore plus. Il écouta le récit en silence, la bouche entrouverte. Ce que Chambier et Pichon lui apprenaient dépassait l'entendement ! Ainsi, feue Josiane Courtecuisse, la bonne du curé, était sa mère, violée en 1947 par l'homme qui se trouvait présentement en face de lui. Officiellement né de père et de mère inconnus, Poileux était donc le fruit de ce viol ; et les deux compères, Pichon et Chambier étaient au courant mais ne lui avaient rien dit !

Pour la première fois, Kyska Slageulenski parla :

- Monsieur Poileux, je vis avec ce cauchemar depuis soixante ans. Si je suis venu à St Marcelin, c'était pour rechercher ma victime et lui demander pardon. Je ne connaissais pas son nom. Ce sont ces deux messieurs (il désigna Pichon et Chambier) qui l'ont révélé à maître de Couturiaire, lui apprenant également son décès et votre existence.

David Gille

Il ouvrit les bras :

- Dans mes bras, mon fils !

- Hé ho, minute papillon !... fit Poileux en reculant. *Pour l'instant, j'ai surtout envie de vous foutre mon poing dans la gueule ! Comment avez-vous pu faire une chose pareille ? Surtout à Josiane Courtecuisse, qui était la femme la plus moche du canton ? C'était une absolue horreur, même les chiens s'enfuyaient sur son passage ! Fallait vraiment avoir envie !*

- Elle était atroce, confirma Chambier. *Après son opération de chirurgie esthétique, ça allait un peu mieux, mais on lui voyait les coutures...*

- Il faisait noir et on avait bu, expliqua Slageulenski.

Poileux hocha la tête et lâcha :

- Ah bon. Je comprends. Dans ce cas, c'est moins grave. Je me disais aussi...

- Voyez les choses sous cet angle, intervint l'avocat : *si Monsieur Slageulenski n'avait pas violé Josiane Courtecuisse ce soir-là, vous ne seriez pas assis aujourd'hui à cette table !*

- Ni à une autre ! fit Chambier en vidant son verre.

- Etant donné que votre maman est décédée, poursuivit l'avocat, *c'est à vous que Monsieur Kyska Slageulenski va établir le chèque qu'il lui destinait, puisque vous êtes son fils. Pas besoin de test ADN, il suffit de vous regarder, tous les deux !*

- Vous pouvez me rappeler le montant de ce chèque ? demanda Germain Poileux.

- *Un million d'Euros,* répondit Kyska Slageulenski.

- *Dans mes bras, mon père !*

Avec ses soixante-quinze mille Euros de commission, Chambier fit construire des cages de la taille d'un garage pour chacun de ses lapins, auxquels il avait donné le nom de «Colosses de St Marcelin». Les visiteurs se pressaient. Il demanda cinq Euros d'entrée, avec une réduction pour les enfants des écoles et les groupes. Quant à Pichon, il fit agrandir son étable et acheta à sa femme un mixer Kenwood.

Grâce à sa fortune nouvellement acquise, Poileux put assurer sa campagne électorale. Contre pièces sonnantes et trébuchantes, il réussit à persuader tous les autres postulants (sauf Grondin, l'instituteur) de retirer leur candidature. Il loua les services d'une fanfare et arpenta les rues du village, juché sur une remorque. Chaque espace mural vide était recouvert d'une affiche avec le slogan : «Germain Poileux, un maire heureux !», slogan qui, s'il ne promettait pas un avenir radieux aux électeurs, les informait tout de même que leur édile avait retrouvé le sourire.

Il fit également courir le bruit que chaque personne qui déposeraient un bulletin dans l'urne recevrait un bon pour une caisse de Châteauneuf-du-Pape. Grâce à cette initiative intelligente, tous les inscrits se présentèrent à la mairie dès neuf heures du matin. Pour l'occasion, on avait même amené le doyen du village, Hector Boyau, 104 ans, sur une civière. En déposant son bulletin dans l'urne, guidé par la main de son fils, l'ancêtre s'exclama en patois, seule langue qu'il connaissait :

- *Octod'jus ! Pensiou qué l' Germain l'était connord comme ad' balai, mais reconnou qu'il a parfouè ad' bonnes idées !*

Lorsque le dépouillement des bulletins fut achevé, on communiqua les résultats : le maire sortant, Germain Poileux, était reconduit dans ses fonctions à l'unanimité des votants, moins une voix.

Porté par les hourras et les vivats, Poileux entraîna tout le monde au DN2P pour un rince-cochon. Ce fut du délire. Même Ali Gator, Kay Man, Odile Croc et le gars Vial, ses plus ardents détracteurs jusque là, lui faisaient une ovation !

Pourtant, les acclamations ne semblaient pas lui faire plaisir. Chambier s'en aperçut le premier et demanda :

- *Ben que se passe-t-il, gamin ? Tu en fais, une tête !*

- Vous savez pas quoi, père Chambier ?... Je viens de réaliser à l'instant même que je n'avais pas besoin de me représenter, puisque je suis riche maintenant. J'aurais pu couler des jours tranquilles à la Barbade ! Je dois être un peu stupide !

- Ben tu sais, la Josiane, elle n'était pas seulement moche, elle était aussi très con. Probable que tu en as hérité un peu...

Chambier et Pichon, hommes de goût, détestaient les émissions de télé animées par des types vulgaires. C'est pourquoi ils ne regardaient que Dechavanne, Cauet, Ardisson et Arthur (ce dernier étant, de plus, particulièrement intelligent et cultivé). Et aussi Michel Drucker, mais pour d'autres raisons : quand il disait «Formidable !» ou «Magnifique !», on savait tout de suite que ce qu'on venait de regarder était formidable ou magnifique. Et quand il gloussait derrière sa main en tressautant, on savait que l'invité venait de dire une chose drôle. C'était très pratique, pas besoin de réfléchir. Le téléspectateur, dans la douce torpeur de sa digestion dominicale, n'avait qu'à suivre ses instructions et faire comme lui.

Les deux compères étaient vautrés au DN2P, en train de regarder «*Vivement Dimanche*». Drucker annonça :

- Son premier CD est dans les bacs, et fait un tabac ! Voici, pour la première fois à la télévision, Maud... HERFOKEUR ! On l'écoute !

Chambier vociféra en agitant l'index vers le téléviseur :

- La pute !!!... Là ! C'est la pute !...

- Quelle pute ? demandèrent Pichon et Dufermage.

Chambier, le doigt toujours pointé, répondit :

- C'est la poufiasse, j' vous dis ! Comment elle s'appelle, déjà ?... Martine Crétine... Non, c'est pas ça. Euh, Ella Brutie... Non, c'est pas ça non plus... Zut ! Aidez-moi, vous autres !... Voyons, c'est cette fumelle qui est repartie avec l'équipe de tournage pour faire carrière à Paris ! La poufiasse, quoi !... La petite-fille d'Elsa Dorsa, celle qui couchait avec tous ces hippies dans les années soixante !...Vous savez bien, quoi !

- Ah, Lydie Ott ! fit Dufermage. *Tu es sûr que c'est elle ?*

- Et comment ! C'est elle, je te dis !

Dufermage pinça les paupières et se pencha vers le téléviseur. Puis il acquiesça :

- Oui, tu as raison, c'est bien Lydie Ott !... Ça alors ! Vous avez vu sa dégaine ?

Lydie Ott avait les yeux cerclés de noir, les lèvres peintes en vert et les cheveux hirsutes, retenus par des fils de fer. Elle se penchait vers la caméra et remuait bêtement les mains en braillant sur un ton linéaire et saccadé :

St Marcelin-sur-Poulaire, yo ! C'est là que je suis née, à St Marcelin.
Un trou minable, puant et pourri, un patelin entouré de blés
Là-bas les gens sont bêtes, méchants et se parfument au purin
Ceux qui vont y faire un tour n'ont qu'une idée : en décamper.

Un jour, on m'a dit : Maud, casse-toi de là
Quitte St Marcelin, tu vaux mieux que ça.
C'est la zone, ce coin, tu ne résisteras pas,
Viens chez nous, Paris t'ouvre les bras.

St Marcelin-sur-Poulaire, yo ! C'est là que je suis née, à St Marcelin.
Un trou minable, puant et glauque, un patelin de tarés
Là-bas les gens sont bêtes, méchants et sentent le crottin
Ceux qui vont y faire un tour n'ont qu'une idée : en décamper.

Toute seule, j'ai pris le train pour monter à la capitale
Laissant derrière moi vaches, cochons et chevals.
Par la fenêtre j'ai vu défiler Limoges, Nice, Montargis,
Vesoul et Brest, pour voir enfin les lumières de Paris.

St Marcelin-sur-Poulaire, yo ! C'est là que je suis née, à St Marcelin.
Un trou minable, puant et pourri, un patelin de dégénérés.
Là-bas les gens sont bêtes, crades et jamais ne se lavent le popotin,
Ceux qui vont y faire un tour n'ont qu'une idée : en décamper.

Je me suis fait tatouer la panse,
Et clouer un diams là où je pense
Aujourd'hui, dans la musique je me lance,
Ouaiiiiis, car le rap, c'est ma chance.

St Marcelin-sur-Poulaire, yo ! C'est là que je suis née, à St Marcelin.
Un trou minable, puant et pourri, un village habité par des fêlés
Là-bas les gens sont bêtes, cruels et battent leurs bébés et leurs chiens,
Ceux qui vont y faire un tour n'ont qu'une idée : en décamper.

«*Magnifique* !» fit Michel Drucker après le dernier coup de cymbales.

- Y pas à dire, fit Chambier : *les paroles sont bien ! Elle un sacré bon parolier...*

- En effet, répondit Pichon. *Et les rimes sont riches.*

- Oui. J'ai surtout aimé celle avec «capitale» et «chevals»... En tout cas, pour le business, c'est excellent : on va voir débarquer les touristes par cars entiers. Je vais augmenter les droits d'entrée pour la visite de mes clapiers !

- A propos de clapiers, sais-tu que Los Clapéros viennent à nouveau de changer de nom ?... Ils reprennent leur ancienne appellation : Ed Clapier Jr et les Céréales Killers. Albert voudrait les avoir pour le réveillon. Pas vrai, Albert ?

- Affirmatif. J'ai l'intention d'organiser une soirée au DN2P.

- Mais t'as vu ce qui dégringole ? Et ça ne s'arrêtera pas...

- Oui, et le thermomètre descend plus vite que la bouteille de rhum ! fit Chambier en réponse à Pichon, qui venait se chauffer les mains sur le brasero.

- Encore une douzaine de tables à rentrer, plus une cinquantaine de chaises, et on va aller se faire chauffer la couenne à l'intérieur devant un bon grog, répondit Pichon.

Une partie du village œuvrait pour le réveillon de la St Sylvestre. La météo n'était pas très clémente. C'était «un temps de saison» pour les gens du cru, mais chacun y allait de sa tâche.

- Faudrait saler la place, le parking et les marches, clama Albert, les mains en porte voix. *La neige continue de tomber et cela ne va pas s'arrêter...*

- Pour ce qui est de saler, j'ai eu mon compte à la naissance ! fit Chambier. *J'ai été baptisé avec une queue de morue et ça donne soif !*

- Z'êtes pas fous, les deux zouaves ? Et débardeur en plus ! Vous allez attraper la crève. Rentrez ! ordonna Albert

- QUEL ZOUAVE ? J'étais première classe au 12e régiment de Spahis, moi monsieur ! rétorqua Pichon .

- Spahis, zouaves, peu importe, je ne voudrais pas avoir votre mort sur la conscience le dernier jour de l'année. Allez à l'intérieur, c'est chauffé. Vous aiderez à agencer les tables. Allez vous faire servir un coup au bar, il y a du Viandox...

- C'est ça, grommela Chambier, *et pourquoi pas une caisse de suppositoires ? Viens-t-en, Ernest, il y a mieux que le Viandox : ils sont en train de préparer le ponche !*

Au fond du bar, une estrade avait été montée afin d'accueillir le groupe phare du Grimouillirois, Ed Clapier et les Céréales Killers. Un poster géant du

lapin primé de Chambier avait été tendu en fond. L'orchestre installait le matos, faisait quelques réglages, plaquait quelques semblants d'accords, et enfin entreprit de faire un bœuf. Aux premières notes, nos deux comparses se rapprochèrent de la scène et squattèrent la première table juste devant, un verre de punch à la main.

King

- *C'est-y quoi que tu vas nous jouer main'nant mon gars ?* demanda Chambier en s'adressant au chevelu avec un manche et quatre cordes.

- «*S' moque on ze watts / heure*» ! dit Pierre Pol.

Les deux ancêtres se figèrent. Bouche bée et les yeux aussi ronds que des soucoupes, ils laissèrent échapper leurs verres.

Le bruit était assourdissant et les oreilles des deux vieux n'étaient pas habituées à un tel chambardement.

- *Qu'est-ce que c'est que cette musique de dingues que vous nous jouez là, les petits gars ? On n'est pas à l'Alcazar ici, nous ce qu'on veut c'est de l'accordéon ! Vous n'allez pas jouer ça toute la soirée hein ?* dit Gaston.

- *Bien dit,* ajouta Ernest. *Dis donc Albert,* poursuivit-il en direction de Dufermage qui passait en portant les tréteaux des tables, *j'espère que t'as prévu de la musique pour les vieux et qu'on ne va pas se taper un boucan pareil la nuit de la Saint-Sylvestre ! Il y a de quoi faire tourner le vin !*

Albert monta sur l'estrade et dit quelques mots à l'oreille d'Ed Clapier qui la mit en sourdine.

- *Je vous ai prévu une petite attraction dont vous vous souviendrez, les vieux gars !* dit-il aux deux compères rassérénés par ce soudain silence.

Les préparatifs étaient terminés. Au plafond pendaient des lampions ; les tables décorées formaient un cercle autour de l'estrade, et, au milieu, la piste de danse était prête. Les convives arrivaient, ils avaient mis leurs costumes du dimanche et sentaient le parfum bon marché. Ils n'avaient pas oublié les cadeaux auxquels ils réfléchissaient depuis plus d'un mois. C'étaient des babioles mais qui faisaient toujours plaisir, comme ils aimaient à le répéter.

Chambier avait acheté une binette à Pichon et Pichon une sarclette à Chambier. Ils avaient fait bourse commune pour offrir un cadeau à Dufermage qui, vivant seul, ne recevait que cette marque d'amitié annuelle. C'était un porte-clé qu'ils avaient acheté à la brocante de Grimouillis-sur-Orge, il représentait une pin-up des années soixante.

On passa à table vers 21 H après avoir regardé les informations, car aucun Marcepoulairois n'aurait manqué ce rituel cathodique, même un soir de Saint-Sylvestre.

Le repas fut copieux : des râbles de lapin aux truffes suivis de lapin à la

moutarde sauce Dufermage. A l'heure du fromage, on s'arrêta et l'on dansa sur les rythmes effrénés de Clapier, qui éructait dans son micro.

Castafiore

- C'est pas Dieu possible, un boucan pareil ! commentait Gaston.

Soudain la musique cessa et tous se tournèrent vers l'estrade.

- Les amis, fit Dufermage au micro, *nous sommes une nouvelle fois réunis au DN2P, et je suis heureux que cette petite fête vous plaise ! Pour faire plaisir à nos deux camarades Gaston et Ernest, je vous propose une attraction. C'est de l'Offenbach, et la danse est interprétée par une nouvelle venue dans le monde du spectacle, j'ai nommé…*

Ed Clapier et son orchestre entamèrent un french-cancan et la voix d'Albert devint inaudible, couverte par les décibels.

Puis l'on vit apparaître Yolande Pichon disparaissant presque sous une énorme peau de lapin, les cuisses à l'air, moulée dans un maillot de bain jaune fluo. Son corps remodelé par le Professeur Ingue s'offrait pour la première fois aux regards ébahis de l'assistance, qui se mit à battre des mains. Elle levait
Castafiore
une jambe, bondissait, faisant sauter sur son visage les oreilles de lapin, se retournant pour montrer son lourd fessier, puis se retournant à nouveau en levant l'autre jambe, recommançant sans cesse la même chorégraphie. Le numéro s'acheva enfin par un grand écart réussi, digne de la grande Nini. Yolande, après avoir salué, disparut dans l'arrière cuisine sous les applaudissements des convives.

Gaston regardait Ernest : son vieux copain était blême.

- La vache ! fit Pichon en s'essuyant le front. *Y a pas à dire, c'est une belle femme ! Pas vrai, Gaston ?*

- Pour sûr, vieux gars ! T'as bien de la chance.

- Dis donc, j'ai eu chaud : quand elle a fait le grand écart, j'ai cru qu'elle resterait bloquée et qu'il faudrait la décoller avec un pied de biche ! Et dire que cet après-midi encore, elle m'a réveillé pendant la sieste quand elle montait le vaisselier à l'étage : elle se plaignant de rhumatismes ! Quelle cachottière !

Les deux compères se levèrent et allèrent serrer la main de Dufermage, le remerciant pour cette délicate surprise.

Puis Ed Clapier et les Céréales Killers attaquèrent «*Fais-moi du couscous, chérie*». N'attendant que ça, les membres de la petite communauté orientale de St Marcelin sautèrent sur leurs pieds. Aïcha Fémal se lança dans une danse du ventre endiablée, tandis que le restant de la famille, Hassan Fémal, Hakim Fémal et Oussama Fémal, reprenaient le refrain en chœur.

Autour d'eux, Kamel Boufiltre, Ahmed Alor, Jamel Eudimanch, Alain Alakebard, Khaled Zeplinn, Massoud Urenetienpa, Hassan Nira-Sanira, Ben

Basculante, Ali Sopeïdémervey, Omar Chécouvert, Mustapha Tma-Avekinclinex et Jemal Alarate tapaient dans les mains. Sidi-Brahim et Abou Laouanne marquaient le rythme en tirant en l'air quelques joyeuses rafales de Kalachnikov.

A minuit moins une, les convives commencèrent à compter à rebours les secondes les séparant de la nouvelle année. A minuit pile, tout le monde s'embrassa. Chambier, qui, comme chaque année, avait été chargé par Germain Poileux de tirer le feu d'artifice, s'acquitta parfaitement de sa tâche, ne foutant le feu qu'à une seule grange.

Les dames rentrèrent chez elles pour aller préparer la soupe à l'oignon et les bouillottes, et les hommes s'installèrent en demi-cercle autour de la télé pour regarder le spectacle du Lido.

A quatre heures, les rescapés furent chargés sur la remorque de Bastien Tonchapot-Yaduvant et déposés devant leurs domiciles respectifs. Bastien poussa la sollicitude jusqu'à adosser les éthylo-comateux contre leur porte.

David Gille

Pour une belle soirée, ce fut une belle soirée.

La journée du 1er janvier fut consacrée à la récupération, car les organismes avaient souffert. Le 2 janvier, le temps s'étant radouci, la neige avait fondu. Les gens mirent le nez dehors.

La routine reprit ses droits. Les Marcepoulairois se retrouvèrent comme d'habitude au DN2P pour refaire le monde et assurer le chiffre d'affaires du brave Albert Dufermage.

Dans un coin, l'électricien-chauffagiste du village, Eugène Nérateur, dit «Gégène», tapait le carton avec Yvan Sapioche, et Fidèle Oposte, le fossoyeur. Gégène était une publicité vivante pour son commerce de chauffagiste puisqu'il était vêtu, été comme hiver, d'un simple marcel et d'un short bleus. Pour parfaire le look, il se coiffait d'une casquette jaune «Saulnier-Duval» ; et, aux pieds, portait des grolles sur des socquettes grises.

Lorsque la porte du DN2P s'ouvrit, livrant le passage à Gérard Manjouis, Gégène tenta de se dissimuler sous la table.

- *Pas la peine de te planquer !* brailla Gérard Manjouis en se dirigeant vers lui. *Je t'ai vu !*

- *Tiens, bonjour, Gérard !* fit Gégène avec un sourire crispé. *Quel bon vent t'amène ?*

- Un vent glacial, voilà ce qui m'amène ! Ça fait deux mois que j'attends que tu viennes réparer ma chaudière ! Mes cochons, mes vaches et ma femme grelottent ! Et je te trouve ici, à jouer à la belote !!!

- Je passerai demain, répondit Gégène. *Promis !*

- Tu sais où tu peux te les mettre, tes promesses ?

- Hé, on reste poli ! fit Gégène en se levant, menaçant.

- Je SUIS poli, Ducon-Lajoie ! Si je ne l'étais pas, je dirais que tu es le digne fils de ton père : un bon à rien et un fainéant !

- Tu veux que je te colle un pain dans le museau ? répondit Gégène.

- J'aimerais bien voir ça ! grinça Gérard Manjouis.

- A ton service ! fit Gégène en lui mettant une claque.

Gérard valsa entre les chaises et s'étala de tout son long.

Fidèle Oposte se pencha sur lui et le regarda. Puis il se redressa et commenta :

- Il a l'air encore plus con couché que debout !... Allez, venez les gars, laissons-le. Je vous ramène à la maison. C'est sur mon chemin...

Gégène, Yvan Sapioche et Fidèle Oposte sortirent du DN2P, non sans avoir donné un dernier coup de pied à Gérard Manjouis, emmêlé dans les chaises renversées. Ils montèrent dans la fourgonnette Citroën 15D, et Fidèle Oposte démarra.

Tout en aidant Gérard Manjouis à se remettre sur pied, Pichon, toujours prompt à mettre de l'huile sur le feu, lui glissa dans l'oreille :

- On croit rêver ! Tu ne vas pas laisser passer ça, Gérard ??? Ils t'ont filé des coups de tatanes ! Or, on ne frappe même pas une femme à terre. Alors, un homme, tu penses !... Tu dois leur donner une leçon. Ou alors, c'est que tu n'es qu'une lopette !

- Et comment que j' vais leur donner une leçon, acré vingt-dieux ! vociféra Gérard Manjouis en s'ébrouant.

Tout en se massant le bas du dos, il se rua dehors et sauta sur son tracteur. Pied au plancher, il traversa le square Yvette Horner, emprunta la rue Dalida, enfila Hervé Vilard et Geneviève de Fontenay, puis tourna à droite avec l'intention de couper la route à la fourgonnette Citroën.

Les deux véhicules se retrouvèrent nez à nez dans la rue Jean-Pierre

Foucault.

Gérard Manjouis arrêta son tracteur pour faire courageusement face aux trois hommes, dont deux, Yvan Sapioche et Fidèle Oposte, s'étaient armés de bâtons. Il remonta alors dans son tracteur pour décrocher son propre bâton.

Alors qu'une voisine, Marlène Angora, téléphonait aux gendarmes, les coups pleuvaient dru dans la rue. Gérard hurlait «*Bons à rien ! Bons à rien !*» et tentait d'assommer ses adversaires. Mais un joli coup d'Ivan Sapioche lui arracha son bâton des mains. Il n'hésita pas : il remonta dans son camion pour saisir un pique-boeuf en fer.

Lupin Angora, le mari de Marlène Angora, filma la scène à l'aide de son caméscope, et, plus tard, son neveu mit la vidéo sur la toile :

http://fr.youtube.com/watch?v=BR_62msot38

A l'autre bout du téléphone, à la gendarmerie de Saint Marcelin-sur-Poulaire, c'était la panique : après les excès du réveillon, l'unité était terrassée par une épidémie carabinée de gastro-entérite, et personne n'était en mesure d'aller mettre fin rapidement à une bagarre de péquenots, tous plus bornés et imbibés les uns que les autres, qui profitaient de la moindre occasion pour se taper dessus.

C'est en surmontant un haut-le-cœur que le maréchal des logis Perret ordonna que l'on transmette l'appel à la gendarmerie de la sous-préfecture :

- *Dites-leur d'emporter des meutes !* conseilla-t-il.

«*De toutes façons on a des consignes maintenant*», se disait-il, «*et je ne fais que les appliquer : écraser la bousocratie dans l'œuf, oser réprimer sans déprimer, adieu le sentiment, bonjour le rentre-dedans, matraquage et menottage sont les 2 armes du bon gendarme*.»

Accompagnant ses remontées gastriques, ces bonnes vieilles formules toutes faites, celles qu'on les obligeait à hurler comme un seul homme lors des «stages d'information au maintien de l'ordre de haute intensité» (Ah, ça vous soudait une équipe, ça !) lui remontaient en mémoire, et il n'aurait pu jurer que les larmes qu'il sentait couler sur sa joue étaient uniquement dues à l'inconfort de sa position, penché au dessus de sa bassine...

A la sous-préfecture, on ne prit pas les choses à la légère.

Cinq fourgons étaient disponibles. On les remplit de gendarmes mobiles, de jeunes moblots motivés et équipés juste ce qu'il faut pour une classique opération de M.O. face à des V.T.U : blouson noir, pantalon bleu et sous-pull ignifugé, gilet pare-balle à port discret, jambières, bouclier et Bâton de Protection à Double Poignées Latérales (le BPDPL, qu'ils surnommaient entre eux «*Bâton Pour Défoncer Plus Loin*»), casque en Kevlar et masque à gaz.

Tous étaient ravis d’aller enfin se dégourdir les jambes et les poignets.

Sur place, ils furent très déçus : quatre vieux qui se tapaient dessus en ratant leur cible neuf fois sur dix, pas de pavés, ni de frigo jeté par la fenêtre, ni de voiture incendiée, ni de barricade... Ou était «*l’importante émeute*» dont on leur avait parlé ?

Woodpecker

Histoire de ne pas s’être déplacés pour rien, ils firent de cette sortie un petit entraînement en situation et appliquèrent consciencieusement les principes du colonel instructeur : «*la culture de la retenue et de la maîtrise est essentielle», «il ne peut y avoir de sécurité durable sans respect des droits humains*» et ne firent donc usage que de quelques armes à létalité réduite. Puis ils embarquèrent les quatre manifestants pour un petit séjour à l’abri, le temps que les marques disparaissent...

- *Si c’est pas malheureux !* commenta Pichon. *La femme à Manjouis va se les geler encore quelques jours, tandis que lui, il est bien au chaud...*

COURSE POURSUITE ET PUGILAT DANS LES RUES DE St MARCELIN

DE NOTRE CORRESPONDANTE W. PECKER

A gauche, M. Gérard M., à droite M. Eugène N.

Il semble qu'un différend d'ordre commercial soit à l'origine d'une course poursuite dans les rues de St Marcelin, avant-hier.

M. Eugène N. (nous ne dévoilons pas son identité, afin de respecter sa vie privée), électricien-chauffagiste demeurant 18 rue Tabaga Alacrem, 3e sonnette à gauche, et M. Gérard M. demeurant à la ferme Gérard Manjouis, route de Marcilly, en sont venus aux mains. Les forces de l'ordre ont dû intervenir en nombre pour séparer les protagonistes armés d'objets contondants, dont un pique-boeuf. Ils ont été plaçés en cellule de dégrisement puis en garde à vue avant d'être libérés hier soir.

Monsieur Jean Peste, ouvrier agricole, nous déclare : *"J'ai tout vu, mais je ne vous dirai rien. Allez au diable. Je déteste les journalistes, surtout les journalistes fumelles."*

ENCORE UN DRAME DÛ A UNE CHAUDIERE DEFECTUEUSE !

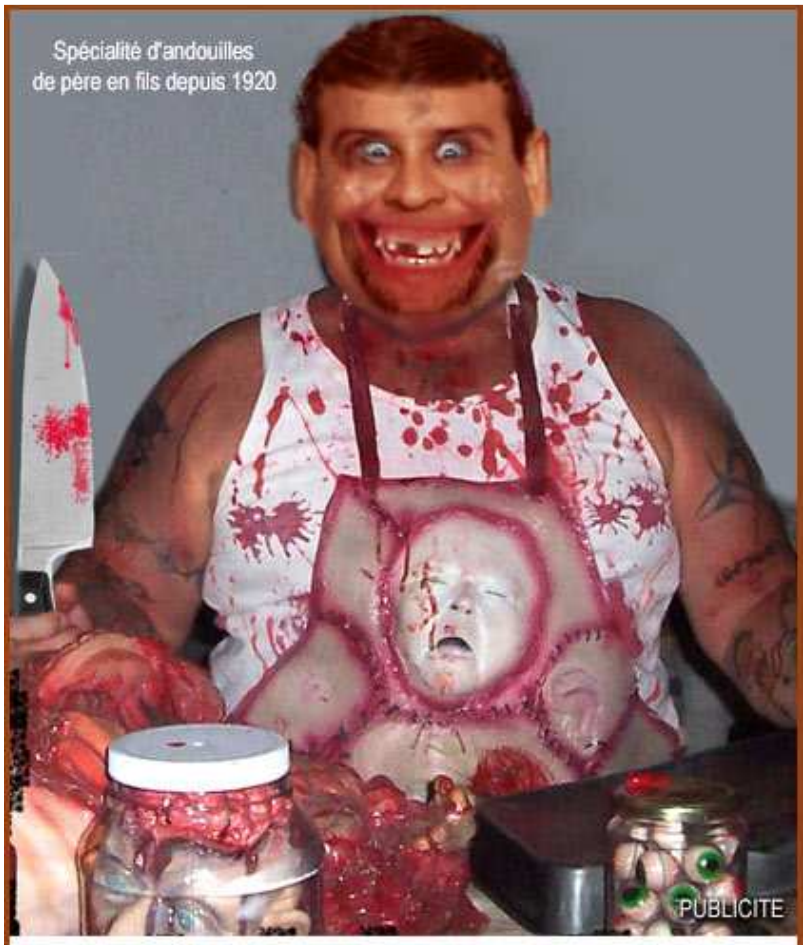
SOUVENIR DE St MARCELIN-SUR-POULAIRE
M. Isidore LAPILULE, cultivateur
COLLECTION REGIONS DE FRANCE : LES LABOURS

Ce qui est à moé est tatoué

"LA FINE AIGUILLE"
TATOUEUR

Julien Collune, propriétaire

Plus de 100 modèles de tatouages chics et de bon goût
comme à Paris



VOTRE BOUCHER : ALEMERY

Boucherie - charcuterie - triperie

St Marcelin-sur-Poulaire

CETTE SEMAINE : promo sur le lapin

Cuisse (env. 8 kg) : 55 €.
Râble (env. 12 Kg) : 78,30 €
joue (env. 1.5 kg), la pièce : 6 €

... et aussi : terrine de lapin au cognac, lapin en daube, foies de lapin de gelée, oreilles de lapin confites, escalopes de lapin cordon-bleu...

Pour tout achat de 3 produits :
1 queue de lapin pour rétroviseur GRATUITE !

Race : colosse de St Marcelin. Origine : locale.

Castafiore

Vint le moment de la grande cérémonie annuelle, culte ancestral à un dieu barbare et sanguinaire dont les Marcepoulairois ignoraient le nom, mais qu'ils honoraient toujours par des rites codifiés sans lesquels ils n'auraient pas cru être des hommes. Tuer le cochon, c'était tuer celui qu'ils portaient en eux et exorciser ainsi les noirceurs de leur âme.

Chambier et Pichon furent invités chez les Lapilule pour participer à la grande corrida. La victime était prête, dodue et rose à souhait. Catherine l'avait appelé Purin et s'était attachée à lui, mais la faim qui tenaille les corps est plus forte que l'amour, et la bête mourrait sans avocat. C'est en larmoyant qu'elle fit sortir l'énorme cochon et qu'elle le poussa adroitement vers la grange où le billot et les bourreaux l'attendaient. Purin ne se méfiait pas, mais lorsqu'il vit les trois hommes en tablier gris il se mit à pousser des hurlements à arracher le Sonotone d'Isidore.

- *Fais le taire, Catherine, et tiens le bien !* dit ce dernier en hurlant.

Elle entoura Purin de ses bras, Ernest et Gaston le prirent par le fondement et Isidore lui asséna un coup de merlin sur la tête. La bête s'effondra.

Puis ils l'attachèrent et le suspendirent, les quatre membres écartés, à la porte de la grange.

Chambier avait pris l'habitude du dépeçage des lapins et prit un large couteau. Il éventra Purin du haut vers le bas. Il fit glisser les viscères dans un grand seau. Il ne restait plus du pauvre crucifié que la viande ensanglantée.

Castafiore

On le redescendit et l'on partagea les tâches : aux boudins Catherine et trois voisines qui attendaient dans la cuisine, aux hommes le découpage à la hache des côtes et des membres. Chambier prit la queue, prétextant qu'elle portait bonheur.

La journée s'écoula, débordante d'activité. Le soir, les deux gars quittèrent leurs hôtes, les sacs remplis de nourriture et le ventre arrosé.

- *De biens braves gens, ces Lapilule !* dit Chambier.

- *Pour sûr,* dit Pichon, *on a passé une bonne journée.*

Le lendemain, Pichon vint seul au DN2P. Il s'assit, commanda un Picon bière et prit la gazette.

- Oh là, Ernest, où est passé Gaston, ça fait un bail que je ne l'ai pas vu ! Oublier son rendez-vous matinal, ça ne lui ressemble pas. Il n'est pas malade j'espère ? demanda Dufermage.

- *Il a pris le car de 8 heures pour Bourac*, répondit Pichon.

- Qu'est-ce qu'il est parti faire à la capitale, si c'est pas indiscret ?

- Tu vas rire, il est parti acheter un costume neuf pour la foire des célibataires ! Il veut se faire beau, il paraît qu'il y a des Ukrainiennes. Germain les a récupérées grâce au jumelage. Il est fort notre maire, pas vrai Albert ?

- Des Ukrainiennes ! Et pourquoi pas l'Armée Rouge tant que tu y es !

- Si, je te le dis ! Elles seront vingt, toutes plus belles les unes que les autres.

- Et leur venue tombe avec le jour de la foire ?

David Gille

- Pile poil. Quand Gaston l'a appris hier soir en rentrant de chez les Lapilule, il est devenu fou.

- Qui vous l'a dit ?...

- Anatole. On l'a rencontré quand il sortait de chez Germain.

Albert reprit son torchon et fila un coup sur le comptoir. Une idée lui trottait dans la tête.

Pourquoi ne chercherait-il pas une femme, lui aussi ? Il ne manquait pas de travail au DN2P. Dufermage décida qu'il tenterait sa chance.

Le grand jour arriva.

La foire fut un succès, et les affaires florissantes. Le stand d'Omar Chécouvert, en particulier, attira la foule. Pour la première fois, en effet, Omar exposait ses fameuses boules «Il-neige-sur-Ouarzazate-quand-on-les-secoue», ainsi que des poufs, des porte-monnaie et des babouches en peau de chameau. Vers 18 H, il fit le bilan en déclarant : «C'est tout bon !», ce qui était le meilleur des baromètres économiques de la région.

Les visiteurs rentrèrent se changer en vue de la soirée des célibataires.

Un barnum avait été dressé place de l'Eglise. Il pouvait contenir plus de deux mille personnes.

Germain Poileux était particulièrement fier d'avoir jumelé St Marcelin avec le bourg de Sépatoussaméfokjyaï, et il avait tenu à faire les choses dans les règles. Aussi avait-il demandé que soit accroché un panneau au-dessus de l'entrée, avec les mots suivants, en français et en ukrainien : «*Foire aux célibataires. Bienvenue aux jolies poulettes de Sépatoussaméfokjyaï !*». La version ukrainienne contenait hélas deux fautes, ce qui changeait le sens de la phrase en : «N'oublie pas de tirer la chasse». Mais il était trop tard pour corriger.

A 20 H 30, la tente était déjà à moitié emplie. Les gens arrivaient de partout, car la foire aux célibataires de St Marcelin était fameuse dans tout le canton. Les visiteurs étaient accueillis au son de «*Plaine, ma plaine*» diffusé par une sono de deux mille watts louée à Bourac.

Les hommes célibataires s'étaient mis sur leur trente-et-un ; les hommes mariés, eux, venaient pour voir ce qu'ils loupaient. A l'entrée, chaque célibataire recevait une liasse de fiches à remplir avec son nom, son numéro de téléphone, son âge, et un descriptif rapide de son métier et de ses biens. En dessous, une case dans laquelle il devait noter le nom de la femme dont il souhaitait faire la connaissance, et plus si affinités. Il ne lui restait plus qu'à déposer cette fiche dans une urne prévue à cet effet.

Gaston Chambier était très élégant : il portait son nouveau costume sombre tout neuf et une chemise blanche. Il avait noué autour du cou sa cravate la plus récente, qui datait des années soixante, multicolore et large

comme la paume d'une main. Il avait même profité de son voyage à Bourac pour acheter de l'eau de Cologne au patchouli dont il s'était généreusement aspergé, ce qui tenait la plupart de ses voisins à distance.

A 21 H, Germain Poileux monta sur l'estrade et prit le micro. Il souhaita la bienvenue à tout le monde, et se lança dans un long discours sur l'amitié entre les peuples. Ce n'est que lorsque retentirent les premiers «Ta gueule !» qu'il déclara officiellement ouverte la foire aux célibataires de St Marcelin-sur-Poulaire. Il tira sur un cordon. Le rideau s'ouvrit et révéla une cinquantaine de cœurs à prendre.

L'assemblée croula sous les cris, les sifflets et les applaudissements.

Les hommes n'avaient d'yeux que pour les vingt créatures ukrainiennes, tellement exotiques. Elles étaient alignées à gauche des Françaises, de la première à la vingtième place. Toutes blondes comme les blés, elles étaient pour la plupart très jolies et bien faites. Certaines étaient même franchement gaillardes. Chacune d'elle tenait un panneau avec son nom, mais comme leurs patronymes étaient interminables, ces panneaux étaient immenses.

- *On n'a pas idée de porter des noms pareils !* commenta Dufermage. *Ça me fout la migraine !*

Mais son œil expert avait repéré une femme originaire de Dnipropetrovsk. Elle avait été pendant dix ans ouvreuse dans un hôtel pour touristes à Donetsk, le Revienzy, et, de ce fait, avait le bras droit hypertrophié. «C'est un avantage pour porter les plateaux», expliqua-t-il à ses voisins. Dufermage fut parmi les premiers à monter sur l'estrade pour l'examiner de près. Mais il en redescendit très vite.

- *Alors ?* demanda Pichon.

- *Tu parles ! Une fois mariée, elle exige les trente-cinq heures, cinq semaines de congés payés, un salaire et un treizième mois !... Autant me payer une bonniche, au moins pourrai-je l'attirer dans mon lit en imitant le cri du billet de cinq Euros ! Les amours ancillaires, ça coûte nettement moins cher que la vie conjugale ! Moi, je dis que c'est le déclin de la civilisation occidentale ! Toutes des pétasses, sauf ma mère et ma sœur !*

- *On croit rêver !* répondit Pichon. *Que veux-tu, avec les moyens de communication modernes, même les femmes papoues connaissent notre code du travail par cœur. A cause de ça, on ne respecte plus rien. Jadis, les fumelles savaient rester à leur place. Tu veux que je te dise, Albert ?... C'est le confort moderne qui a tout pourri ! De mon temps, elles sortaient les fesses du lit à six heures du matin pour aller tirer l'eau du puits afin de nous préparer le café. Ça leur donnait le «la» pour la journée. Aujourd'hui, elles tournent un robinet. Le robinet, c'est une invention du diable, ça les a rendues flemmardes comme des bûches ! Le robinet est responsable de tout ! En leur offrant un robinet, nous avons mis le doigt dans l'engrenage... Ensuite, tout le reste a suivi : gazinière, aspirateur, bigoudis, le permis de conduire et le droit de*

vote... Tu sais pas quoi, Albert ? L'autre jour, Yolande m'a demandé de faire la vaisselle ! Tu te rends compte ?

- Non ??? fit Dufermage en ouvrant de grands yeux incrédules*. Oh, l'outrecuidante !!! Oh, la sans-vergogne !!!*

- Je ne te le fais pas dire !... La vaisselle !!! Mais où va-t-on ?

Chambier n'avait pas participé à la discussion. Il scrutait les femmes sur l'estrade et faisait sa sélection. Puis il se tourna vers Pichon et dit :

- La troisième, Elona Dégrocomsa ; la onzième, Anna Purnaparlafassnor ; et la quinzième, Marga Rinastrapourallégétouvopla. Qu'est-c' t'en penses ?...

- Ben... Elona Dégrocomsa me paraît un peu jeune. Je ne lui donne pas plus de vingt-cinq ans... Anna Purnaparlafassnor ressemble à une montagne : elle mesure au moins un mètre quatre-vingt dix !...

- Pas grave : je ferai relever l'évier de la cuisine, répondit Chambier.

- Elle n'arrivera jamais à enfiler les robes de feue madame Chambier... Tu vas être obligé de lui acheter une garde-robe neuve.

- Ah oui, tu as raison. Je n'y avais pas pensé. Oublions Anna Purnaparlafassnor... Et que penses-tu de cette Marga Rinastrapourallégétouvopla ?

- Faut voir... répondit Pichon. *Mais dis donc, vieux gars, tu es bien sûr que tu veux reprendre femme ?*

- Ben tu sais, avec le parc aux lapins et tous les visiteurs, le ménage et la cuisine, je n'y arrive plus. Alors, ça coûte rien de se renseigner, pas vrai ?

Chambier monta sur l'estrade et se fraya un chemin parmi les hommes en train d'examiner la marchandise. Il s'approcha d'Elona Dégrocomsa, repoussa ses lunettes jusqu'au au bout de son nez, se pencha vers elle et demanda :

- Toi y en a comprendre un peu français, cocotte ? Tour Eiffel, Côtes du Rhône, camembert, bus incendiés, grèves à la SNCF, tout ça ?...

Elona Dégrocomsa le regarda comme un étron et répondit en roulant légèrement les «r» :

- Je suis licenciée en Lettres françaises de l'université de Kiev, et j'ai un diplôme de traductrice ! Casse-toi, vieux débris ! Tu pues !

Chambier ne se le fit pas dire deux fois. «*Une intellectuelle*», grommela-t-il. «*Manquait plus que ça !*». Il se dirigea vers Marga Rinastrapourallégétouvopla et lui ouvrit la bouche pour examiner ses dents. Puis il tourna autour d'elle pour lui tâter la croupe. Aussi sec, Marga Rinastrapourallégétouvopla lui retourna une baffe dans le museau.

Chambier redescendit de l'estrade avec une mine piteuse.

- *Toutes des snobs !* fit-il. *Que le diable les emporte !*

- *Attends, mon cadet*, dit Pichon en désignant une femme d'une cinquantaine d'années, plutôt rondelette, au bout de l'estrade. *Celle-là, elle te suit des yeux depuis cinq minutes. Tu vois, elle vient de te faire un clin d'œil, et elle te sourit. Si tu veux mon avis, elle en pince pour toi !*

David Gille

- *Tu crois ?* fit Chambier en faisant un petit signe de la main à la dondon, qui le lui rendit.

- *Tu vois bien : elle en veut à ton corps, vieux gars ! Allez, Vas-y.*

Chambier jeta un nouveau coup d'œil en coin vers l'estrade :

- *Dis donc, elle a pas mal d'heures de vol au compteur, ta rombière...*

- *Et alors ? Tu n'es pas non plus un agneau de l'année ! Allez, fonce !*

- *Bon...*

Laissant Gaston Chambier remonter sur l'estrade pour examiner son amoureuse de près, Pichon et Dufermage se dirigèrent vers le bar et commandèrent deux guignolets.

- *C'est-y que Dieu pas possible !* fit Dufermage. *Si on n'est pas assez bien pour elles, pourquoi sont-elles venues à St Marcelin ? Pourquoi pas à Neuilly, hein ?*

- *Tu as raison, Albert. Moi, je me demande qui a organisé tout ça, qui est le marieur...*

A leur gauche, le coude sur le bar et le menton reposant dans le creux de la main, un homme répondit :

- *Vous l'avez à côté de vous. Je me présente : Sylvain Etiréfolboir, pour vous servir !*

L'homme souleva son verre en direction de Dufermage et Pichon, puis il ajouta :

- *Santé, messieurs ! Je suis l'organisateur de cette soirée, commandée par votre maire. C'est moi qui ai persuadé ces ravissantes créatures, aussi blondes que Slaves, de venir chercher un mari plein d'ardeur à St Marcelin...*

Sylvain Etiréfolboir ressemblait à Jean-Paul Belmondo après un passage à tabac. On sentait qu'il avait bourlingué.

Dufermage répondit :

- Ben vos donzelles, elles ont plutôt l'air de viser des capitaines d'industrie et des professions libérales ! Nous autres, on n'a pas ça, ici...

- Oh vous savez, il y a longtemps que j'ai renoncé à comprendre les femmes. Elles sont capables de tout pour se caser. Surtout les Slaves... Je connais même une top-model qui a épousé un footballeur ! Et un particulièrement mauvais, en plus ! C'est vous dire si elles ont faim...

- On croit rêver ! fit Pichon.

- Certes, il est très flatteur pour un homme de s'afficher avec un top-model. En termes de jalousie chez les copains, il y a un sacré retour sur investissement ! Vous devriez essayer... Mais les top-models, ce n'est pas toujours ce que l'on pense. Je sais de quoi je parle : j'en ai fréquenté une. Elle s'appelait Jenny, elle était Australienne et mesurait 1m 92. Jamais elle ne se plaignait. Et pourtant, elle se cognait partout : dans le lustre, aux passages des portes, dans les poutres, dans la hotte de la cuisine, dans le pommeau de la douche, dans le plafond de l'ascenseur, dans le pavillon de ma bagnole, etc. Bon, je dois dire que ces nombreux chocs à la tête n'étaient certainement pas étrangers au fait que son quotient intellectuel frisait celui d'une morue dans un bac à congélation.

- Vous l'avez épousée ? demanda Dufermage.

- Vous rigolez ?... Je m'amusais trop ! Un jour, elle a fouillé dans mes produits ménagers et elle a trouvé une bouteille de vin de la Meuse dont je me sers pour décalaminer les cylindres de ma Porsche. Elle s'en est enfilé un verre, la folle !... Le soir, en rentrant, je l'ai trouvée au plumard. Enfin, je veux dire : le plumard sur mesures que j'avais bricolé à l'aide de traverses SNCF, calés avec les résumés des interviews de Fabrice Lucchini. Bref, je lui demande : «Qu'est-ce qui ne va pas, ma poule ? Tu veux que je t'emmène chez le médecin ?». Elle me répond : «Non, je suis trop malade pour aller chez le médecin» ! Bon, vous aurez compris que c'était pas une lumière... Pourtant, on s'entendait bien, et il y avait beaucoup de bons côtés. Par exemple, quand il fallait remplacer une ampoule, pas besoin d'escabeau. Pratiquement sans lever le bras, elle enfonçait l'ampoule dans la douille du plafonnier, et moi, je courrais en rond autour d'elle en criant : «Ne me quitte pas des yeux, ne me quitte pas des yeux !».

- Pas con ! fit Dufermage en aspirant bruyamment le fond de son verre.

- Hélas, poursuivit Sylvain Etiréfolboir, *notre liaison n'a pas duré. A la longue, j'ai attrapé un torticolis à force de lever la tête pour lui demander de se pencher... Et puis, quand on allait au resto, ça durait des heures. Un vrai cauchemar ! Lorsqu'elle avalait une bouchée, ça faisait le bruit d'un sac poubelle dévalant un vide-ordures sur cinquante étages. Et ça durait au moins aussi longtemps. Quand on sortait du resto, sa dernière bouchée de dessert était encore en route entre sa glotte et son pylore. Ça perturbait vachement*

mon emploi du temps...

- On croit rêver ! répéta Ernest Pichon pour dire quelque chose.

- Et à la maison, c'était pas mieux, poursuivit Etiréfolboir. *Elle empiétait sur mon espace vital. Faut imaginer qu'un seul de ses collants, bien roulé, occupait un tiroir entier de ma commode ! C'est pas tout : figurez-vous qu'un soir, en sortant de la douche, j'ai enfilé la ceinture de sa minijupe en pensant que c'était mon peignoir. Dans la salle de bain, elle confondait régulièrement ma brosse à cheveux avec sa brosse à dents, car elles avaient la même taille ; et quand je l'embrassais, son haleine sentait la brillantine... Et puis... euh, il y avait aussi un problème d'ordre intime. C'est un peu personnel, je ne sais pas si je dois...*

- Si, si, vous pouvez ! fit Pichon d'un air gourmand.

- Ben on s'emboîtait mal, figurez-vous. Dans la position du missionnaire, ma tête lui arrivait sous la poitrine, et elle se plaignait que je lui chatouillais les genoux avec mes orteils... On s'est quittés bons amis.

- Une grande fumelle comme ça, j'en voudrais pas ! commenta Dufermage. *Je préférerais encore une petite, à tout prendre.*

- C'est également ce que j'ai pensé, figurez-vous... Après Jenny, je suis sorti avec Dolorès. C'était une brunette mignonne comme tout, mais tellement petite que lorsque je n'avais plus besoin d'elle, ou que j'attendais des copains pour une belote, je la roulais en boule et la glissais sous le tapis. Dolorès, elle me vouait un véritable culte. Elle ne disait jamais rien : il suffisait de la prendre et de la poser là où on avait besoin d'elle. Elle était ravie et me regardait avec des yeux tellement pleins d'admiration que j'avais envie de lui foutre un coup de gourdin, rien que pour vérifier si ses pupilles pouvaient se dilater encore, et si son sourire n'était pas directement sculpté dans la mâchoire.

- On croit rêver ! dit Pichon, pour varier un peu ses commentaires.

- Finalement, ça s'est très mal terminé. Je commençais à m'habituer à elle, et je ne la voyais plus. Vous savez ce que c'est, la routine... Le 15 septembre dernier, à 3h12 du matin, je lui ai marché dessus en allant au frigo chercher un salami.

- Une petite comme ça, j'en voudrais pas non plus, dit Dufermage. *Vous auriez pu trébucher et vous cogner contre le coin d'une table en verre ! On se demande parfois à quoi elles pensent...*

- La suivante, poursuivit Etiréfolboir, *ça a été une fille un peu quelconque. Bon, là, j'avoue avoir été plutôt dégueulasse, car je suis sorti avec elle juste pour la présenter à mes amis et les faire rire. Elle s'appelait Beauregard et elle louchait...*

- Ha ha ha ! firent Pichon et Dufermage à l'unisson.

- Puis, il y a eu... euh... Ah oui : Hildegarde. Une ravissante Bavaroise blonde. Mais je ne l'ai pas supportée bien longtemps car elle rythmait nos ébats en faisant «Oumpa-pa, oumpa-pa». J'avais l'impression de coucher avec la section cuivres de la fanfare de Munich. Le reste du temps, elle yodlait... Ensuite, il y a eu le retour d'une ex à moi, Spéculo Mortadella, une danseuse du Lido qui m'avait largué il y a trois ans pour un petit con de disc-jockey qui se prenait pour une vedette parce qu'il rayait des disques et se coiffait avec Studio-Line de l'Oréal. Elle n'est restée que peu de temps. Faut dire qu'elle levait tellement la jambe sur scène qu'elle était trop fatiguée pour la lever chez moi. Bon, ça va cinq minutes, hein, mais il y a des moments où l'homme a besoin de se réaliser aussi sur le plan génésique, pas vrai ?

- *Vrai !* répondit Dufermage.

- Puis il y a eu Bérénice. Là, j'aurais dû me méfier, elle gardait tout le temps les yeux baissés. Au début, j'ai cru qu'elle était timide. Eh bien pas du tout, au contraire. C'était une méga hypocrite, le parfait faux-cul qui ne cherchait qu'une chose : caser ses fesses dans un nid douillet et tirer sur le chéquier du maître de maison ! Figurez-vous que lors de notre premier rendez-vous, elle m'a questionné sur mes placements, et pendant le deuxième, elle m'a demandé quelles étaient mes préférences en matière de contrat de mariage. Même Eddie Barclay n'aurait pas supporté !... Tout, chez cette fille, était fuyant : son front était fuyant, ses yeux étaient fuyants, son protège-slip était fuyant. Mais sa mère était collante. Elle s'est pratiquement incrustée chez moi, sans doute pour vérifier que sa fille oubliait bien de prendre la pilule. Je les ai virées toutes les deux quand j'ai trouvé sur ma table de chevet l'absolu cauchemar du célibataire : «J'élève mon enfant» de Laurence Pernoud.

- *Quelle horreur !* commenta Dufermage, compatissant.

- Après, il y a eu... laissez-moi réfléchir... Ah oui : Irina ! C'était une intellectuelle de gauche ; donc côté hygiène corporelle, elle laissait un peu à désirer... De prime abord, ce qui m'avait séduit chez Irina, c'était ses lunettes. Bien sûr, elle était aussi chiante que... qu'une intellectuelle de gauche, quoi ! Pardon pour le pléonasme. C'était une psychorigide, avec des idées arrêtées sur tout. Il était impossible de discuter : question principes, elle était plus raide qu'un cadavre de Jésuite. Par exemple, quand je voulais bouffer une salade, pas question de faire mes courses chez Auchan : je devais aller cueillir du pissenlit prolétaire dans le Loiret, et être rentré pour midi.

- *Une comme ça, j'en voudrais pas non plus !* dit Dufermage.

- Au plumard, elle sifflotait «Commandante Che Guevara», et après l'amour - alors que je ne souhaitais qu'une chose, c'est qu'elle ferme son clapet - elle me parlait des altermondialistes et me lisait la biographie de José Bové en patois alsacien. Imaginez l'effet sur ma libido si elle m'avait lu ça avant ! Je peux vous dire que c'est au moins aussi excitant que la perspective de vous faire amputer le pénis avec un couteau à pain rouillé ! De plus, elle connaissait par cœur tous les discours de Nicolas Sarkozy, et quand elle les

récitait, elle crachait par terre après chaque phrase. Je passais mon temps à manier la serpillière...

- Incroyable ! dit Pichon. *On se demande dans quel monde nous vivons... Vous l'avez tuée ?*

- Non. J'ai réussi à m'en débarrasser en lui racontant qu'une réunion secrète de l'Organisation Mondiale du Commerce se tenait en Argentine, et je lui ai payé un billet aller simple pour Ushuaïa et un sac de couchage. Elle n'est jamais revenue. Je suppose qu'elle a été bouffée par les éléphants de mer et les cormorans...

- Bon, ben ce n'est pas tout ça, fit Dufermage en regardant sa montre*. Il est temps d'aller voir ce que devient Gaston.*

Ils prirent congé de Sylvain Etiréfolboir et dirigèrent leurs pas vers l'estrade.

King

Albert fit à peine trois mètres lorsqu'il marcha sur un carnet.

C'était un de ces carnets en moleskine, avec l'élastique et le petit crayon de papier, modèle Hemingway. Il tenta de lire sur la page de garde le nom du propriétaire, mais en vain. Les reflets de la boule à facettes et la pénombre ne l'aidaient pas dans sa tâche. Ça avait l'air d'un livre de comptes. Il décida de l'apporter à la sonorisation pour passer une annonce afin d'en retrouver le propriétaire. Il tendit le carnet à l'androgyne qui partageait le casque de sonorisation avec le cher Guitou. Ce dernier eut un geste de tête circulaire afin d'envoyer sa tignasse sur l'arrière et entreprit, tel Champollion, de déchiffrer les pattes de mouches qui couvraient le carnet, en oubliant de couper son micro.

- Ce carnet appartient à Gaston Chambier mmmm...
Yolande Pichon ....trois saillies ...
Gérard Manjouis ....deux lapines.
La vieille Toupy... une vieille peau contre deux plus belles
Alonzo Lupanar... lapines en attente
Monique... un beau mâle
Elvire Sacuti ... chatte contre lapine
Aïcha Fémal ... lapine de cinq kilos
Lapilule ...quatre semaines de retard, perte sèche !
Otton Nimpair ...six lapines
Emma Pridecour ... mon gros lapin ...

Un fou rire remplit la salle, chacun dévisageant les personnes nommées. Quelques gifles furent distribuées. Gaston, lui, contait fleurette derrière le caoutchouc en plastique. Il était avec Anna Bolizan, la petite boulotte championne de lancer d'enclumes. Grondin, qui était aux prises avec les jumelles Jeanne & Marcella Meïmchotz, avec lesquelles il partageait la table et le demi de champagne, tenta de lui expliquer le pourquoi de l'hilarité générale.

- *Ah gros filou, mon gros lapin !* fit la championne. *Anna va te rendre heureux, Anna aimer chauds lapins !*

La-dessus, elle vida cul sec son verre, le lança en arrière, évitant de justesse le bol de punch. Puis elle tira Chambier par la manche et ils se dirigèrent vers le vestiaire. Elle récupéra sa popeline et Chambier son pique-boeuf, symbole de la virilité Marcepoulairoise. Grand seigneur, il tendit les clés au voiturier sur le parking, y joignant une pièce de deux Euros.

- *Le bleu,* fit il. *Attention, l'embrayage broute un peu. Et mollo avec les freins !*

Dix minutes plus tard, le pauvre voiturier arriva enfin après avoir retourné l'asphalte de la moitié du parking.

- *Après vous !* fit Chambier à sa belle, tout en lui poussant l'arrière train. *Prête pour le grand frisson ?* fit le vieux coq.

Trois semaines s'étaient écoulées depuis la foire aux célibataires, et le village de st Marcelin-sur-Poulaire avait repris son train-train habituel, certains couples s'étaient formés, d'autres brouillés...

King

Chambier, comme tous les jour de la semaine, alla au troquet et laissa Anna aux fourneaux .

Pendant qu'elle préparait le repas, elle songeait.

David Gille

Quelle aventure depuis sa rencontre avec son Gastounet ! Elle s'entendait à merveille avec lui. Oh, bien sûr, ce n'était pas le prince charmant, loin de là. Il était comme tous les hommes : un peu lâche, colérique, flemmard et ivrogne. Et comme tous les hommes, il laissait traîner ses chaussettes et avait un problème avec la lunette des W-C. Chaque fois qu'elle entrait dans les toilettes

après lui, l'endroit semblait avoir été visité par un danseur de flamenco incontinent. Mais à part cela, c'était un brave type...

Lorsque sur le coup de midi Chambier rentra, elle déposa les plats sur la table. Il huma les effluves et demanda :

- Que nous as-tu cuisiné de bon aujourd'hui, ma poule ?

- Bortsch avec pampushkis, golubtsi, salo.

- Dis-donc, pourquoi tu me traites de salaud, pétasse marxiste ?... fit-il en se redressant, menaçant. *On n'a pas gardé les goulags ensemble !*

- Non, non ! répondit Anna Bolisan en reculant prudemment. *Le salo, c'est plat ukrainien très bon, avec lard fumé et ail... Toi pas être salaud à table, juste un peu salaud au lit !* minauda-t-elle.

- Y a intérêt, cocotte ! Parce que pour le respect, moi, je ne transige jamais.... Verse-moi à boire.

Ce qui étonnait vraiment Anna Bolisan, c'était la résistance physique de Gaston. Tout comme son ami Pichon, il était une force de la nature. Compte tenu de ce qu'il ingurgitait chaque jour, c'était un miracle. «*J'ai un secret*», avait-il expliqué. «*Une fois par an, je me force à avaler une tisane verveine-menthe. Ça remet toute la tripaille en place*».

Elle repensa à son arrivée chez Chambier. Leur première nuit. Le réveil au petit matin, le bol de café (arrosé de marc, pour Gaston), son départ pour le DN2P. En son absence, elle avait fait un peu de ménage, non sans avoir photographié les pièces de la maison, pour montrer à ses amies restées en Ukraine à quoi ressemblaient les intérieurs français.

King

David Gille

Et comme tous les après-midis, la station verticale étant pénible à maintenir, la station horizontale s'imposait d'elle même. Aussi, Chambier allait vérifier l'horizontalité de son canapé et essayait coûte que coûte de rester parallèle à celui-ci, pendant une durée variant entre trente sept minutes vingt et vingt trois heures cinquante sept !

Quinze jours passèrent encore. Les Lapilule reçurent une convocation du greffe pour l'affaire du faux vol de leurs économies.

La moitié du village se déplaça à Bourac pour assister au procès. La plupart des Marcepoulairois s'y rendirent en voiture ou en tracteur, certains utilisèrent leur carriole ou leur vélo. Phil Incouderabot, le menuisier, vint en moto, engin qu'il ne sortait pourtant que dans de très rares occasions. Ce détail, à lui seul, démontrait que le procès des Lapilule était l'événement mondain de la saison, celui où il fallait être vu pour être dans le coup.

La foule des Marcepoulairois endimanchés s'installa dans la salle d'audience. Dufermage observa les manteaux à col de renard et les chapeaux ridicules de ces dames. Il se pencha vers Gérard Manjouis :

- La dernière fois qu'elles ont sorti ces horreurs, c'est quand Frank Michael est venu chanter pour les vieux à la salle des fêtes de Marcilly. Après le festival de Cannes, voilà le festival des connes ! Je crois que je vais vomir...

Lorsque le Président Lédétaille apparût, tout le monde se leva. On loua sa prestance et on admira sa proéminence abdominale, preuve qu'il était bien nourri et qu'il était donc digne de confiance.

Le Président Lédétaille était un vieux routier. Il ne jugeait pas les affaires selon les faits, mais selon les réactions du public dans la salle d'audience. A ceux qui s'en étonnaient, il expliquait que cela évitait tout risque d'erreur judiciaire, puisque, après tout, c'étaient leurs propres concitoyens qui connaissaient le mieux les prévenus. Et puis, *vox populi vox dei,* et les vaches seront bien gardées.

Quand Isidore Lapilule fut introduit, on entendit :

- Oh, comme il a l'air triste ! Pauvre homme ! Il est pâle ! Si c'est pas

malheureux....

Catherine Lapilule apparut à son tour. Elle était coiffée d'un chapeau à rubans jaune fluo et d'une robe mauve datant de la libération, et portait un grand sac à main Vuitton en plastique fabriqué en Corée. Un brouhaha monta d'un cran dans le prétoire :

- Grrgrgggrgrgr... salope..... voler son propre mari !..... grmblblblblb..... traître.... scélérate.... grmlmlmgrm... perfide.... Judas en jupons.... grmblblmblbl... t'en foutrais, moi.... grblmbl...

La religion du juge était faite. Il s'endormit deux fois pendant les débats, et ronfla franchement lorsque Perret (qui venait d'être promu adjudant) expliqua que les Lapilule l'avaient envoyé, lui et ses hommes, aux quatre coins du canton pour rechercher l'hypothétique voleur des économies du couple ; économies (jusque là dissimulées dans un canon à goulasch) que les prévenus avaient en réalité conservés par-devers eux dans une boîte à thé de marque O'Malley, n'hésitant toutefois pas à déposer une plainte contre X, plainte indue qui avait mobilisé d'importantes forces de gendarmerie, lesquelles forces s'étaient transportées sur place et avaient subséquemment et conséquemment diligenté une enquête dans les milieux interlopes de la région, procédant à une multitude d'auditions et nécessitant une dépense d'énergie qui n'avait eu d'égale que son inanité, pour dire les choses comme elles sont, Monsieur le Président, et j'espère qu'ils en prendront pour leur grade, merci.

Durant les plaidoiries de la défense, le Président Lédétaille ouvrit un œil pour vérifier si maître Aude Javel, l'avocate de Catherine Lapilule, était bien roulée. Comme elle ne l'était pas, il le referma.

Enfin, lorsque tout fut terminé, il annonça qu'il n'y aurait pas de délibéré et qu'il allait prononcer la sentence sur le champ.

- Monsieur Isidore Lapilule, fit-il sur un ton solennel, *vous êtes relaxé. Madame Catherine Ausseroce, épouse Lapilule, je vous condamne à trois mois de prison avec sursis et deux mille Euros d'amende. Avez-vous quelque chose à déclarer ?*

- Oui. Je peux payer tout de suite ?

Elle souleva son faux sac Vuitton et le posa sur le banc. Puis elle en tira des liasses épaisses comme des annuaires et se mit à compter les billets, tout en expliquant :

- Pour tout vous dire, Monsieur le juge, je m'attendais à être condamnée à plus. J'ai donc apporté dix mille Euros. C'est de l'argent gagné honnêtement, vous savez, avec mon nez. Et là d'où il vient, il y en a encore des kilos, donc ça ne nous prive pas...

- Dix mille Euros ?... Tiens, tiens, voyez-vous ça ! fit le Président en se grattant le menton. *Bon, alors à la place des deux mille, mettons... trois mille ?*

- Pas de problème.

- Nous disons donc... quatre mille ?

- Holà, monsieur le juge, faut quand même pas déconner ! s'offusqua Catherine Lapilule. *Trois mille, je veux bien. Mais ça ne vaut pas quatre mille ! Je n'ai tué personne, moi ! Je n'ai rien à voir avec Roland Dumas et les vedettes de Taiwan, et je ne suis même pas mêlée à l'affaire Clearstream ! C'est vous dire !...*

- Trois mille cinq cent, alors ?... fit Lédétaille en penchant légèrement la tête sur le côté et en soulevant un sourcil chargé d'espérance.

- Des clous ! Trois mille, et pas un rond de plus ! répondit Catherine, cette fois vraiment en colère.

- Bon, bon... Pas la peine de s'énerver ! Ok pour trois mille. Plus mille pour outrage à la cour !

- Quel outrage ?... Outrage, mon cul, oui ! Vous êtes en train de m'extorquer du pognon pour vous faire bien voir par le ministère de la justice ! C'est une honte !...

Isidore Lapilule se précipita vers sa femme et lui colla la main sur la bouche en braillant :

- Mais ferme-la donc, vieille truie ! Tu ne vois donc pas que ce trouduc n'attend que ça ?...

- Cinq mille ! hurla le Président en tapant sur son bureau avec un maillet, comme dans les films américains.

Il se tourna vers son greffier, Monsieur Jambier :

- Jambier, je veux trois mille Euros de plus ! Trois mille ! Notez !

Il s'adressa à Isidore :

- Monsieur Lapilule, lâchez immédiatement votre femme, ou je vous inculpe pour coups et blessures !

- Mais si j'enlève ma main de sa bouche, elle va se mettre à hurler des cochoncetés, votre Honneur ! Je la connais : c'est une conne !

- Hein ? Quoi ? Je vous demande pardon, mais qu'ai-je entendu ?... Vous m'avez appelé «votre Honneur» ! Ça fera six mille ! Et mille Euros d'amende à votre avocate, maître Javel, pour ne pas vous avoir prévenu que je déteste ça ! Et maintenant, lâchez votre femme, je vous dis ! Sur le champ !

Lapilule capitula et retira sa main. Aussitôt, Catherine se remit à vociférer :

- Dis donc, Isidore, qu'est-ce qui te prend de vouloir m'empêcher de dire ses quatre vérités à cette sinistre andouille...

- Sept mille !

-... avec sa face de rat d'égout ?

- Huit mille !

Isidore regardait autour de lui, l'air paniqué. Il se précipita et saisit le maillet.

Catherine poursuivait sur sa lancée :

- Il veut nous piquer notre fric, cet...

- Neuf mille !

- ... espèce d'enc...

D'un coup de maillet sur l'occiput, Isidore envoya sa femme dans les vapes. Elle s'écroula derrière le box, robe retroussée jusqu'à la taille, exposant une culotte marquée «*I love le Croisic*».

Lapilule se tourna vers le Président Lédétaille et lui rendit le maillet d'un air contrit, en ajoutant :

- Oups, quel malheureux accident. Sa tête a heurté cet objet et... J'espère qu'il n'est pas abîmé ?

- Bon, on va arrondir à dix mille, fit le juge avec un petit sourire de contentement. *Et elle peut garder le sac Vuitton en plastoc, on n'est pas des marchands de tapis, quand même !... Faites évacuer la salle.*

CHAPITRE 10

- Tu sais pas quoi ? dit Chambier d'un air mystérieux. *Devine qui sponsorise les maillots de la finale cette année ?*

- Ne me dis pas que...

- Si, mon cadet : moi !

- Non ?

- Si ! C'est comme je te le dis ! Des maillots rouges, avec les mots «Les Colosses de St Marcelin» sur la poitrine !

- Félicitations !... fit Pichon. *Mais dis donc, vieux gars, tu ne crains pas que l'association des joueurs de St Marcelin avec des lapins, ça ne fasse rigoler ?*

- Mes lapins ne font pas rigoler ! répondit Chambier avec une certaine véhémence. *Quand l'un d'eux montre les dents, tu devrais voir comment les visiteurs du parc décampent ! Les gosses poussent même des cris de terreur en s'enfuyant !*

Contrairement à l'année dernière, où il n'avait pas dépassé les huitièmes de finale, St Marcelin était cette année en finale de la chichourle, opposé à Tiquebeux. La rencontre serait arbitrée par monsieur Ocirage, un ancien officier qui savait se faire respecter.

La chichourle était le jeu ancestral du Grimouillirois. Il opposait deux équipes de dix joueurs, hommes et femmes mélangés. Le but du jeu était de faire passer le ballon entre deux poteaux, un peu comme au rugby. Les parties se pratiquaient avec les mains, avec les pieds et avec toute autre partie du corps. La chichourle tenait à la fois du football, de la soule et du lâcher de taureaux. En effet, outre les joueurs, on faisait entrer sur le terrain une vachette ou un taurillon chargé de brouiller la tactique des équipes en renversant les chichourleurs au gré de son humeur. Bon, il est vrai qu'on trichait un peu : l'éleveur qui fournissait la bête prenait soin de l'affamer pendant deux ou trois jours. Aussi, lorsqu'elle faisait irruption sur le terrain (appelé «la chichourlette»), l'animal se mettait à brouter, laissant aux joueurs le temps de marquer quelques points. Ensuite, la bestiole repue s'énervait en voyant courir tous ces humains en short, l'empêchant de ruminer en paix. A partir de ce moment, elle leur rentrait dans le lard, au grand plaisir des spectateurs.

A part cela, le règlement était d'une simplicité biblique : tous les coups étaient permis pour empêcher l'adversaire de marquer. En cas de faute vraiment patente, l'arbitre sifflait une pénalité. L'équipe fautive reculait alors de quinze mètres et se plaçait sur une ligne. L'équipe adverse, elle, se disposait en forme de pointe de flèche et se ruait sur cette ligne pour l'enfoncer, tel un coin pénétrant dans un tronc d'arbre. Les chocs étaient souvent rudes et envoyaient certains pieds-tendres dans le coltard. La chichourle était un jeu de costauds et de costaudes. A la fin de la partie (qui durait deux heures sans mi-temps), l'arbitre était traditionnellement jeté dans la Poulaire par les joueurs des deux équipes.

Le public, lui aussi, respectait une vieille tradition : il venait armé. En effet, il était inconcevable que les hommes se présentent aux guichets sans un

gourdin, un pistolet, un baïonnette ou un fusil. Bien sûr, les armes à feu étaient déchargées, les lames étaient rouillées et les gourdins faits de bois tendre. Cette tradition remontait au Moyen-âge. A cette époque, en effet, la fille du comte Thessous, la belle Tioo, avait été enlevée par le marquis Cageon, seigneur de Mortaigne. Le comte Thessous avait fondu sur le Grimoullirois avec toute son armée pour récupérer sa rejetonne, mais en vain. Les troupes du marquis Cageon lui avaient fichu la pâtée. Loin de se décourager, Thessous s'était mis à guerroyer contre les habitants de la région. Son fait d'armes le moins glorieux avait été d'attaquer les spectateurs lors de la finale Moignon-en-Puthay - Grimouillis-sur-Orge de 1332, massacrant tout le monde. Depuis ce jour, la tradition fut respectée : par prudence, on assistait aux finales de la chichourle armé jusqu'aux dents. Pourtant, il n'y avait jamais eu de heurts ou d'incident entre spectateurs, car les Grimouillirois avaient compris depuis longtemps que plus le jeu était violent sur le terrain, moins il y avait de bourre-pif dans les tribunes.

- Le football suscite des bagarres entre supporters, car c'est un jeu de chochottes ! avait expliqué Dufermage à un touriste parisien de passage. *S'il y a moins de bagarres dans les tribunes lors des matches de rugby, c'est parce que le rugby est un tout petit peu plus viril que le foot. Pareil pour le hockey sur glace. Mais comparés à la chichourle, ça reste quand même des jeux de tapettes, on peut pas dire le contraire... La chichourle, elle, ne provoque jamais d'incidents parmi les supporters, car à la fin du match les spectateurs ont eu leur ration de sang. Conclusion : plus un jeu est musclé sur le terrain, moins il y a de castagne dans le public. C'est comme chez les militaires : on n'a jamais vu des soldats d'une même armée s'entre-tuer après une bataille contre l'ennemi, hein !*

- Logique ! avait répondu le touriste, conquis*. Mais vous n'avez donc aucune équipe de foot dans la région ?...*

- Aucune, sauf à Bourac. En 1906, quand le délégué du Comité français inter-fédéral de Football s'est pointé pour demander aux Grimouillirois d'abandonner la chichourle au profit du foot, il est reparti avec une côte fêlée et l'empreinte d'une semelle dans le fondement. Forcément, c'était un Parisien, ce qui, dans le coin, ne facilite pas le dialogue, ainsi que vous vous en rendrez compte tout à l'heure en retrouvant votre voiture avec les pneus crevés... Quant au délégué du rugby, il n'a jamais osé se pointer par ici.

- Et où se jouent les parties de chichourle ?...

- Il y a un seul terrain de chichourle dans la région. Il se situe à la sortie de Rollain-sur-Poulaire, au bord de la rivière. C'est là que se déroulent tous les matches du championnat.

- Et qui finance tout ça ?

- Ben qui voulez-vous qui le finance ?... rigola Dufermage. *Les concessionnaires Massey-Ferguson et John Deere, bien sûr ! Bon, c'est vrai, ils sont soumis à une sorte de racket pour les faire cracher au bassinet, mais*

avec ce qu'on leur laisse chaque année, ils ne peuvent pas refuser. Il y a aussi Pernod-Ricard qui contribue en fonction du chiffres d'affaires réalisé dans la région. Grâce à ça, le CDCG, le comité directeur de la chichourle du Grimoullirois, ne manque pas d'argent, vous pouvez me croire...

Enfin, le grand jour arriva.

Le ciel de mai était bleu, et il soufflait un petit vent tiède et caressant, très agréable. Les tribunes étaient pleines à craquer. En sa qualité de sponsor du maillot de l'équipe de St Marcelin, Chambier avait eu droit à une place dans la tribune d'honneur.

Anatole, le garde champêtre de St Marcelin, était venu avec un tromblon, Gérard Manjouis était venu avec son pique-bœuf, Isidore Lapilule avait préféré un pistolet-mitrailleur Schmeisser MP40 confisqué à un Allemand à la fin de la guerre, Nestor Vénissien s'était muni d'une baïonnette, Omar Chécouvert s'était armé de son plateau de chouchous, et Pichon était venu avec sa femme, affirmant que, question arme, y avait pas plus dangereux.

Les Bourriquets de Bourac exécutèrent puis achevèrent «*We are the champions*» à la viole de gambe et à la scie égoïne. Ils se retirèrent de la pelouse alors que le speaker annonçait :

- Tout d'abord, bienvenue à toutes et à tous ! Et félicitations aux combattants de St Marcelin-sur-Poulaire et Tiquebeux, nos vaillants finalistes, que nous allons découvrir dans un instant !!!... Mais tout d'abord, accueillons comme il se doit la vachette Angélique, prêtée cette année par monsieur Jacques Seller, éleveur à Rollain-sur-Poulaire. Mesdames et messieurs, on acclame... ANGELIQUE !

Telle une furie, la vachette fit son entrée, accueillie par les hurlements de joie du public. Elle portait sur ses flancs, imprimé au pochoir : «*Jacques SELLER, éleveur. Nous prenons le temps de bien faire*». Angélique regarda autour d'elle, cherchant une proie, racla le sol du sabot droit, puis réalisa soudain qu'elle se trouvait au milieu d'un garde-manger. Elle se mit à brouter l'herbe tranquillement, se désintéressant de son environnement.

Le speaker en profita pour annoncer les noms des joueurs qui faisaient irruption sur le terrain :

- Pour l'équipe de St Marcelin-sur-Poulaire, on applaudit bien fort : RIHR, John. ANIOT, Pascal. LAVETOITU, Fayçal. ALOE, Véra. BALET, Rose. ADIDONSI, Josée. DURECOMUNE, Pierre. PERIF, Eric. LEPERT, Noël. LAMERE, Michel ! Remplaçants : MATELET Robert. TECTAU, Nick. BIBOPA,

Lula.

La tribune gauche se mit à hurler :

- Ouaiiiiiiiiis !... St Marcelin va leur mettre un pain !... St Marcelin va leur en mettre plein !... Vive les rouges ! Vive les Colosses de St Marcelin ! Ouaiiiiiis !

Le speaker poursuivit :

- Et maintenant, on applaudit les champions de Tiquebeux ! ONVOITAKU, Lotte. SCOUBIDOUBI, Douah. DREIZWEI, Heinz. ACREAU, Paul. TUPARLE, Charles. ASIM, Bonanga. SOUTIEN, Georges. TABAG-SEPADE, Laure. OUATIOUCI-ISOUAT, Huguette. GOSSAK, Ahmed ! Remplaçants : AMPASSAN-PARLAT, Lorraine. JENICPAMET, Véronique. MOUNLAÏTE, Séréna.

La tribune droite donna de la voix :

- Ouaiiiiiiis ! Vive les bleus !!!... Tiquebeux, y a pas mieux !... Tiquebeux, y a pas mieux !... Les bleus, y a pas mieux !

La première chose que l'on remarqua, c'était l'impressionnante carrure des joueurs. Tous étaient de véritables montagnes de chair. Plusieurs étaient édentés, preuve que les qualifications et les entraînements furent âpres. En revanche, les joueuses des deux équipes étaient superbes ; des créatures dignes de poser pour les pages centrales de Play-boy.

La présence de femmes sur le terrain avait un intérêt pour les deux équipes. En effet, deux mille ans de civilisation avaient marqué les gènes des hommes du Grimouillirois, même lorsque ces hommes étaient avinés et vaguement consanguins. On savait qu'au moment de projeter leurs cent-vingt kilos dans cinquante kilos de chair rose, fragile et tendre, les joueurs adverses hésitaient toujours. Ça laissait le temps de reprendre l'avantage. Encore une preuve que, sur le plan de la psychologie du jeu, la chichourle avait des années lumière d'avance sur les autres sports d'équipe.

L'arbitre Ocirage posa le ballon au milieu du terrain, consulta sa montre et siffla le début de la partie sous les hurlements et les chants des spectateurs.

Tuparle, de l'équipe de Tiquebeux, fut le plus rapide. Il saisit la balle et contourna Aniot, puis se rua vers le but. Un croche-pied d'Aloe mit fin à ses velléités. Rihr se pencha, lui arracha le ballon et en profita pour lui filer un coup de coude sur le nez. Mais il fut à son tour terrassé par Asim. Hélas, cet avantage fut de courte durée. En effet, sur la gauche du terrain, Lamaire, craignant qu'Asim ne parvienne à ses fins, avait préféré commettre une faute pour interrompre le jeu. Il avait attrapé Dreizwei par la nuque et lui avait administré une superbe manchette sous le menton. Dreizwei se retrouva sur le dos. Au moment où Lamaire allait lui sauter à pieds joints sur le ventre, l'arbitre le désigna du doigt et siffla une pénalité.

- *C'est un peu mou, tout ça !* fit Dufermage.

- *Ouais, tu as raison, Albert,* répondit Pichon*. De mon temps, ça démarrait plus vite. Espérons qu'ils vont vraiment entrer dans le match...*

Les joueurs de St Marcelin s'alignèrent sur une rangée. En face, l'équipe de Tiquebeux se mit en formation triangulaire. Au coup de sifflet, elle se rua, pointe en avant, sur la ligne adverse, tentant de la percer à hauteur de la ravissante Balet, point faible du dispositif de défense de St Marcelin. Il y eut une mêlée dantesque.

Gossak, qui tenait le ballon, fut projeté au sol par les cent trente kilos de Lepert. Le ballon roula doucement hors du tas de joueurs pour s'arrêter sous la semelle de la jolie Adidonsi. Aussitôt, l'énorme Acreau se rua vers elle. Mais arrivé à trois mètres, il freina sec, hésitant. Il savait que s'il lui plongeait dans le bide, il lui arracherait la plèvre et lui éjecterait les ovaires. Adidonsi, en fine mouche, en profita : elle fit «*Coucou !*», puis souleva son maillot et exhiba ses seins. Acreau en resta comme un rond de flan. Adidonsi mit l'hésitation de son adversaire à profit pour passer le ballon à Lavetoitu. Puis elle s'avança vers Acreau et dit : «*Tiens, fume !* » et lui colla un coup de pied dans les parties, ce qui lui remit les idées en place et décolla aussi le tartre de ses dents.

Pendant ce temps, Lavetoitu fonçait vers le but de Tiquebeux. Arrivé à quinze mètres, il expédia d'une pichenette la balle entre les deux poteaux. Il leva les bras au-dessus de la tête et fit un geste de victoire.

- *Un à zéro pour St Marcelin-sur-Poulaire !!!* vociféra le speaker dans son micro. *Un but signé... Lavetoituuuuuu !*

Les spectateurs étaient debout. Les uns hurlaient leur joie, les autres leur déception. La balle revint au centre, et l'arbitre siffla la relance. Aussitôt, Asim plongea dans les chevilles de Rihr, pour l'empêcher de la saisir. Il se releva, et attrapa la balle au rebond. Mais il fut projeté en l'air par un coup de corne d'Angélique, qui avait fini de brouter.

On transporta Asim derrière les buts de St Marcelin, dans la zone appelée «Agonisorium», où une jarre de vinaigre sucré et poivré était à sa disposition pour récupérer. L'arbitre Ocirage vint constater qu'Asim était bel et bien hors-service, puis lui désigna un remplaçant : Ampassan-Parlat.

Aussitôt la partie reprit. Chaque équipe avait délégué un joueur auprès d'Angélique pour l'occuper : Périf et Scoubidoubi. Mais la bestiole n'avait pas l'intention de se laisser dicter sa conduite : ignorant Périf et Scoubidoubi, elle se précipita vers le monticule formé par les dix-huit autres joueurs qui se battaient. Dans le lot, certains cognaient à l'aveuglette, d'autres pelotaient les joueuses sous le couvert de chercher la balle. Angélique escalada le tas et piétina tout le monde consciencieusement et avec une allégresse de bon aloi.

Le public rugit de plaisir et hurla : «*Angélique, président ! Angélique, président !*»

Il fallut toute la persuasion de l'arbitre, de Périf et de Scoubidoubi pour qu'elle daigne en descendre. Sous le monticule, on retira Aniot, lequel avait sérieusement dégusté, ayant eu sur le râble, pendant trois minutes, deux tonnes de chichourleurs bagarreurs et de vachette en folie. On le transporta à l'écart dans l'agonisorium où il rejoignit Asim, lequel sortait peu à peu du brouillard. Ocirage vérifia qu'il était bien mouché comme une chandelle, puis lui désigna un remplaçant : Bibopa.

Le jeu reprit avec une vigueur décuplée, sous les vivats des spectateurs. Des yeux furent pochés, des cervelles commotionnées et quelques muscles abdominaux froissés. L'équipe de Tiquebeux inaugura toute une panoplie de mouvements inédits, dont certains se révélèrent payants. Par exemple, à la cent dix-neuvième minute du jeu, alors que Lamaire fonçait vers le but de Tiquebeux pour égaliser, son attention fut attirée par Dreizwei et Onvoitaku, allongés dans l'herbe sur la droite, en train de simuler un coït. Dans les tribunes, c'était du délire. Lamaire s'arrêta de courir, interloqué.

- Ça alors ! fit-il. Faut oser !

Déjà, Gossak se ruait sur lui pour lui arracher le ballon. Mais Angélique fut la plus rapide : Lamaire fit un magnifique soleil et se retrouva dans l'agonisorium, en compagnie d'Asim et d'Aniot. Pendant ce temps, Dreizwei et Onvoitaku se relevèrent en souriant, heureux du tour qu'ils venaient de jouer aux Marcepoulairois. Gossak s'était bien sûr saisi du ballon et avait marqué. Score : quatre à deux pour Tiquebeux. L'arbitre Ocirage siffla la fin du jeu.

Tiquebeux était champion !

Les deux équipes portèrent Ocirage en triomphe et allèrent le jeter dans la Poulaire, comme le voulait la tradition.

- *On aurait dû gagner !* grommela Dufermage. *Le gazon était trop glissant.*

- *Et il y a trop de fumelles dans notre équipe !* grinça Pichon. *Ça ne fait pas le poids, on est handicapés. Il faudrait revenir aux fondamentaux : deux fumelles ça va. Trois fumelles, bonjour les dégâts...*

Alors que le public évacuait les gradins, les éclopés des deux équipes quittaient l'agonisorium en claudiquant vers les vestiaires. Tous, sauf un : Pascal Aniot, le «latéperf» (latéral-perforateur) de St Marcelin. Il était exactement là où on l'avait posé, et n'avait pas bougé d'un poil depuis.

Tchékov, le médecin-soigneur de l'équipe de St Marcelin, se pencha sur Aniot et glissa son stéthoscope sous le maillot. Mais immédiatement, il retira sa main : elle était poisseuse de sang. Tchékov remonta le maillot du joueur : aucun doute, Aniot était mort d'une balle tirée en plein cœur !

Les choses s'accélérèrent ensuite. Sous l'épaule gauche du malheureux Aniot, les gendarmes découvrirent un petit 6.35 muni d'un silencieux. Sans doute l'arme du crime. La crosse et la détente avaient été recouvertes de sparadrap collant, empêchant tout relevé d'empreintes digitales. Les numéros de série avaient été limés. Ces deux détails prouvaient la préméditation au-delà du moindre doute.

On fit venir la section scientifique de la police judiciaire de Bourac afin de vérifier s'il restait des résidus de poudre sur les mains des seules personnes qui avaient pu approcher Aniot : les joueurs des deux équipes et l'arbitre. Mais les tests se révélèrent négatifs.

Dès le lendemain, la presse régionale et nationale s'abattit sur St Marcelin comme la vérole sur le bas clergé. C'était encore mieux que l'affaire Erignac !

- *Personne n'a rien vu ni entendu,* expliqua Germain Poileux. *Le crime a été commis sous les yeux de cinq mille fans de chichourle, et on ne sait même pas si Aniot a été tué sur le terrain ou alors qu'il était dans l'agonisorium ! Les joueurs de St Marcelin portaient des maillots rouges, ce qui a fait que personne ne s'est rendu compte qu'il perdait son sang.*

- *Monsieur le maire,* fit un journaliste de Canal Plus, *cet Aniot était-il d'origine maghrébine ou africaine ? Etait-il de gauche ?*

- *Non, il était Français de souche. Et plutôt centriste, d'après ce que je sais.*

- Dommage...

Un reporter de TF1 enchaîna :

- Monsieur le maire, Aniot avait-il déjà eu maille à partir avec la racaille locale ?

- Il n'y a pas de racaille locale. Et Aniot n'avait d'ennuis avec personne, à ma connaissance.

- Dommage...

Tous les médias firent leurs choux gras de l'affaire. Les jours passaient, mais elle était toujours à la Une.

Le Figaro : «*Un père de famille, M. Aniot, assassiné pendant un match de tennis*».

Libération : «*Pascal Aniot, un anti OGM, abattu pendant une course cycliste*».

L'Humanité : «*Pascal Aniot n'était pas membre du PCF. Mais il aurait mérité de l'être*.»

Paris-Match : «*Le jour où ma sœur a failli dire oui à Pascal Aniot ; par Ella Cézours, sœur de l'ex-petite amie de la victime*».

Gala : «*Quel lourd secret amoureux entoure la mort dramatique de Pascal Aniot ?*»

Le Parisien : «*Si Nicolas Sarkozy avait fait son travail, ça ne serait pas arrivé, affirme François Hollande*.»

Le Canard Enchaîné : «*Qui a sacrifié l'Aniot Pascal ?*»

Femme d'aujourd'hui : «*Le livre secret des recettes de Pascal Aniot : cette semaine, le bœuf miroton*».

Point de Vue / Images du Monde : «*Pascal Aniot était-il le descendant secret de Louis XVII ?*»

Géo : «*Balades champêtres dans le Grimouillirois, sur les traces de Pascal Aniot*».

Psychologies : «*Affaire Aniot : Nostradamus l'avait prédit !*»

L'Equipe : «*S'il avait joué au rugby, il serait encore vivant ! affirme Bernard Laporte*».

L'Auto-Journal : «*Exclusif ! Le tuning de la Renaulf Fuego de Pascal*

Aniot».

Marianne : «*Des révélations !!! (Bientôt, dans les prochains numéros de Marianne.)*»

Entrevue : «*Pascal avait un tout petit pénis !*»

Closer : «*Pascal avait un pénis énorme !*»

Le Nouvel Observateur : «*Affaire Aniot : curieux mutisme de l'Elysée*».

H for Men : «*Tendances : se coiffer comme Pascal Aniot. Nos conseils*.»

France-Dimanche : «*J'ai tout vu, mais je ne dirai rien», par Jean Peste, ouvrier agricole.*»

Tioo

Les délires de la presse avançaient, mais l'enquête, elle, piétinait.

Ignorants, les Marcepoulairois s'excitaient à la lecture des titres.

Et pourtant, depuis plusieurs semaines, un drame se préparait. Il s'était joué sous leurs yeux aveugles !

Il fallut plusieurs jours pour que le bruit transpire, avant de se mettre à courir : Catherine Lapilule, profitant des émois autour de la préparation de la finale de chichourle, de la défaite de Saint-Marcelin et de la mort d'Aniot, avait disparu ! Enfin... disparu... Elle était partie, quoi !

Laissant son affreux derrière elle, abandonnant la vie à laquelle elle s'était agréablement habituée, les tracteurs, les labours, les semis, les récoltes... elle avait fait ses valises.

Il fallut plusieurs semaines et beaucoup de commérages avant de démêler le vrai du faux pour retracer les faits.

Le gendarme Zel, tout ivrogne et lent qu'il ait été, n'avait pas manqué de remarquer l'inconcevable don de Catherine. Lui-même doué d'un nez assez remarquable, dont il avait fait la preuve lors de l'enquête à la ferme Lapilule, les visites successives de Catherine au commissariat l'avaient alerté. Voir cette femme renifler les billets pour affirmer qu'ils n'étaient pas à eux, avait été un spectacle hors du commun et des plus réjouissants. Enfin quelqu'un à qui parler ! Enfin une personne apte à le comprendre ! Enfin un être qui parlait son langage ! Il pouvait envisager d'abandonner le Pissecoul du Grimouillirois pour d'autres crus, d'autres nectars, d'autres flacons... Et comme ce sont les meilleurs crus qui donnent les plus belles cuites...

Profitant de son statut, il avait mené sa petite enquête et appris que Catherine était capable de détecter les truffes, aussi bien que des pièces métalliques enfouies. A eux deux, ils pouvaient faire des merveilles !

Il avait donc contacté Catherine, lui apportant toutes ses économies, et jouant cartes sur table : si elle en mettait autant, ils pourraient quitter tous les deux Saint-Marcelin et gagner une région viticole sérieuse... Ils s'installeraient comme «nez» en libéral, à la disposition des plus grands producteurs, leur prodiguant avec toute la discrétion souhaitable les meilleurs conseils pour faire de leurs fonds de cuve le nectar le plus subtil en dosant soigneusement les additifs... Que du naturel, bien sûr ! Juste ce qu'il faut pour transformer le vinaigre en cru classé !

La perspective de changer enfin de vie, et d'utiliser pour elle-même son avantage, avait séduit Catherine, qui n'attendait, en fin de compte, que l'occasion de prendre son envol. N'hésitant que le temps suffisant pour se donner un vernis de femme respectable, elle avait passé une nuit blanche à remuer ses idées noires et s'était décidée pour un départ sans retour, abandonnant vaches et culs de marmites, poules et mari, et s'attribuant une nouvelle fois au passage la fameuse boîte de thé, qui avait été recachée par l'imbécile de la maison au même endroit. C'est pendant la finale de chichourle, qui avait laissé le village désert, qu'elle et Zel avaient pris la poudre d'escampette...

David Gille

C'est tout ce que les Marcepoulairois avaient pu retracer... Personne n'était en mesure de dire où s'étaient installés «*les deux traîtres*», comme on les appelait maintenant.

L'adjudant Perret poussa la porte du DN2P. Il avisa Isidore Lapilule, Chambier et Pichon. Il enleva son képi et s'installa à leur table en s'essuyant le front avec son mouchoir.

- *Alors, toujours aucune nouvelle des deux fugitifs ?* demanda Pichon en vidant son verre de bière.

- *Bonjour à vous aussi !* répondit Perret. *Pour en revenir à votre question, non, aucune nouvelle. Mais nous n'avons pas l'intention d'effectuer des recherches poussées. Zel était tellement bête qu'il a quitté son poste sans préavis, sans réfléchir au fait que si nous le retrouvions, il séjournerait en prison et perdrait ses points de retraite. Il faut savoir, messieurs, que pour un fonctionnaire, perdre sa retraite est une chose inconcevable. Nous autres, serviteurs de l'état, ne choisissons pas notre métier par vocation, mais uniquement pour la retraite. C'est gravé dans nos gènes. Nous sommes programmés depuis notre plus tendre enfance à viser la retraite, nous n'existons que pour cela... Donc, voyez-vous, la Gendarmerie Nationale ne tient pas particulièrement à retrouver Zel. Il est déjà assez puni comme ça. Renoncer à ses points de retraite... ! Je ne sais pas si vous vous rendez bien compte !*

- *En effet, on croit rêver !* fit Pichon.

- *Et Catherine Lapilule, vous ne la recherchez pas ?* demanda Chambier.

Isidore ne laissa pas le temps à Perret de répondre :

- Holà, j'espère bien que non !!! Elle est majeure et vaccinée, cette vieille peau, et je n'ai même pas déclaré officiellement sa disparition ! Si elle revenait dans le coin, je la donnerais à manger à mes cochons ! J'en veux plus. Elle est caca.

- Bien dit, père Lapilule ! fit Chambier. *Une de perdue, dix de retrouvées ! Votre femme, j'en voudrais pas non plus, même si on me l'offrait avec une dot et sur un plateau. De plus, on raconte qu'elle mangeait beaucoup... Vous voulez que je vous dise ? Les fumelles, c'est ennuis et compagnie, allez !*

- Au fait, vos amours avec la belle Anna Bolisan, père Chambier ? demanda Lapilule en réglant son Sonotone sur «Super Maximum Overdrive Turbo Boost».

- Ben pour être franc, elle commence à me barber ! Elle est gentille, remarquez ; mais j'ai fait le tour de toutes les recettes ukrainiennes. Je rêve d'un petit salé aux lentilles et elle me sert des petits salos aux chandelles. A la longue, c'est lassant... De plus, c'est une maniaque de la propreté : elle passe son temps à torchonner ! Et ce n'est pas tout : figurez-vous qu'elle me reproche de lire mon journal quand je suis aux cabinets, sous prétexte qu'elle a une vessie faiblarde et que j'accapare les lieux ! Et puis, à la télé, elle met Planète, ce qui m'empêche de regarder Jean-Pierre Foucault !... Je vous demande un peu ! Je crois que je vais m'en débarrasser. D'ailleurs, j'en ai parlé avec un romanichel de passage. Il serait d'accord pour la prendre...

- T'as raison, vieux gars ! fit Pichon. *Faut jamais se faire violence.*

Il se tourna vers Perret et demanda :

- Et pour le meurtre d'Aniot, vous avez une piste, adjudant ?...

Perret fronça les sourcils, se redressa contre le dossier de sa chaise et secoua les mains :

- Ah, désolé, messieurs, mais cela relève du secret de l'enquête ! Ne comptez pas sur moi pour vous dire que nous n'avons aucune piste et pas l'ombre d'un indice.

- Pourtant, dans France-Dimanche, j'ai lu que Jean Peste savait tout...

- Pensez-vous ! répondit Perret. *Ce traîne-savates est un mythomane ! Nous l'avons interrogé par acquit de conscience : ce jour là, il n'était même pas à Rollain-sur-Poulaire !... Et puis, si vous prenez pour argent comptant tout ce qu'on raconte dans les journaux, vous finirez par croire des trucs délirants comme, par exemple... euh... qu'Amanda Lear est un homme, ou que l'épouse du président de la république est une chanteuse italienne.*

Une semaine passa encore.

Dufermage maniait la télécommande et zappait d'une chaîne à l'autre. Le résultat était un atroce brouillamini, mais cela suffisait pour prendre connaissance des faits marquants de la journée sans avoir à supporter les commentaires inutiles des présentateurs :

«*Pris dans une rixe, Johnny Hallyday perd une dent de son peigne... Laure Manaudou convaincue de tricherie dans une partie de Scrabble... François Hollande conteste la coupe de cheveux de Nicolas Sarkozy... L'union européenne au chevet de l'endive... Francis Heaulme aurait été vu à Dallas le 22 novembre 1963... Du rififi dans la filière du boudin français... Pour le long week-end prochain, la SNCF mettra en service trente TVG de plus... Sud Rail annonce une grève pour le week-end prochain... Laure Manaudou s'installe à Islamabad avec son nouveau petit ami... Jean-Pierre Castaldi serait une femme... Maud Herfokeur sort un nouvel album... Ségolène Royal vue en lévitation lors de son discours de Vesoul... Boire de l'urine stimulerait l'intelligence... Exploit : Nicolas Vanier relie St Gervais à Megève en traîneau à chiens... François Hollande dénonce la nouvelle cravate de Nicolas Sarkozy... Christian Karembeu boit un verre d'urine chaque matin... Bruxelles au secours de l'industrie du lacet... Nicolas Sarkozy fait livrer une gerbe de roses à Laure Manaudou... Le coïtus interruptus chez les truites... Elvis Presley serait vivant et habiterait à Boulogne-Billancourt... Fumer du hachis parmentier rendrait sourd... Naissance d'un veau à deux têtes dans la Sarthe... L'union européenne se penche sur le problème de l'harmonisation des clenches de portes... La vidéo qui circule sur le net : Laure Manaudou dans un bar à tapas... Sciences : Jean-Loup Etienne tente une opération de survie dans le 8ème arrondissement de Marseille... Laure Manaudou : «Pour nager, j'abandonne le maillot de bain au profit du tchador»... Bretagne : la pâté Hénaff plus efficace que le Viagra ?... Elvis Presley dément habiter à Boulogne-Billancourt, Claude François confirme... Claude Ciari sort un nouvel album avec les titres-phares «Viva Espana» et «Le clair de lune à Maubeuge»... Laure Manaudou dément avoir une aventure avec Nicolas Sarkozy... François Hollande exige une commission d'enquête pour connaître le prix du bouquet de roses offert par Nicolas Sarkozy à Laure Manaudou... Bruxelles table sur la reprise de l'industrie du fil à scoubidou... En Corse, attentat manqué à Bonifaatch' cette nuit : l'indépendantiste confond son pain de plastic avec un camembert Président... A l'assemblée, François Hollande dénonce le bermuda et les tongs de Nicolas Sarkozy, qu'il soupçonne avoir été fabriqués en Corée du Sud. Il exige une commission d'enquête sur d'éventuels pots-de-vin... Naissance d'un canard à quatre pattes dans le Loiret...»*

- Faut reconnaître que ces journalistes, ils se donnent vraiment du mal pour bien nous informer, fit Pichon. *Toutes ces nouvelles sont importantes et palpitantes.*

- Et tellement bien présentées, ajouta Chambier. *Moi j'aime bien Elise Lucet sur France 2 : c'est la seule qui annonce les nouvelles en chantonnant, et c'est la seule qui conserve le sourire quand elle décrit un carnage en Iraq ou un car scolaire tombé dans un ravin. Une vraie professionnelle. Et puis, j'adore voir des femmes en pantalon et talons aiguilles, été comme hiver. C'est d'un chic !*

La porte du DN2P s'ouvrit à la volée, cédant le passage à un Alonzo Lupanar surexcité :

- Ça y est, ils l'ont eu !

- Qui ça ? Saddam Hussein ?... rigola Dufermage. *Tu as un métro de retard, mon pauvre Alonzo !*

- Mais non, imbécile : le meurtrier de Pascal Aniot !

- Ah ?... Et c'est qui, dis voir un peu, allez ?

- L'arbitre Ocirage !!!... C'est l'un des gendarmes qui vient de me le dire !

- Comment que c'est-y possible ? demanda Pichon en écarquillant les yeux comme un phoque pris pour une trompette par un musicien myope.

- Les poulets se sont fait aider par un cador du 36 Quai des Orfèvres, le commissaire Léfes, débarqué du train de 9H15. Ça n'a pas duré : à 10H, il avait découvert la vérité !

- Il est sûrement de la police scientifique, ce type ! Ils sont très forts ! commenta finement Nestor Vénissien, fan de la série «*Les Experts*».

- A son avis, puisqu'on a retrouvé le pistolet sous l'épaule de Pascal Aniot, c'est que le coupable ne pouvait pas être un spectateur qui aurait tiré dans le tas depuis les tribunes, atteignant par hasard Pascal Aniot. C'était donc obligatoirement quelqu'un qui se trouvait sur la chichourlette. Mais ça ne pouvait pas être un joueur, car compte tenu de la violence de la chichourle, il est difficile d'imaginer qu'un joueur ait porté sur lui un objet métallique de la taille d'un pistolet muni d'un silencieux, car cela aurait pu le blesser en cas de plaquage.

- Très juste. Surtout s'il avait planqué l'arme dans son slip ! acquiesça Chambier avec un hochement de tête et en serrant instinctivement les cuisses.

- Par conséquent, c'était donc forcément l'arbitre Ocirage, poursuivit Alonzo Lupanar. *Ocirage est un ancien officier, donc il connaît les armes à feu et savait comment limer les numéros de série. Enfin, s'il n'avait pas de résidus de poudre sur les doigts, c'est parce qu'il avait été jeté dans la Poulaire par les joueurs à la fin du match. Il en a profité pour bien se nettoyer les mains sous l'eau et sur le sable du fond !*

- On croit rêver ! Mais comment a-t-il fait pour tirer sur Pascal Aniot sans que personne ne le remarque ? s'étonna Pichon.

- Il portait l'arme sous son maillot, attachée par une cordelette passée autour du cou. Il a profité du moment où les joueurs et Angélique se dispersaient et le cachaient aux yeux des spectateurs, pour se pencher sur Aniot et lui tirer une balle dans le cœur à travers le tissu ! Grâce au silencieux et au bruit ambiant, personne n'a rien entendu. Et quand on a évacué Aniot vers l'agonisorium, il était déjà mort. Ocirage s'est ensuite débarrassé de l'arme lorsqu'il s'est penché sur Pascal Aniot pour vérifier qu'il était bien assommé, en la glissant sous son épaule ! Ni vu, ni connu, j' t'embrouille !

- Mazette, quel culot ! fit Chambier, admiratif. *Y a pas à dire, il en a !*

- Et personne n'a vu le sang ? demanda Dufermage.

- Ben non. Je vous rappelle que les magnifiques maillots de St Marcelin...

- ... Que j'ai sponsorisés ! l'interrompit Chambier en levant un index conquérant.

- ... que Gaston a sponsorisés, étaient rouges, poursuivit Lupanar. *Du rouge sur du rouge, ça ne se voit pas.*

- Et Ocirage, il a avoué ?

- Oui. Juste après être tombé avec la bouche contre un coin du radiateur...

- Et pourquoi Ocirage a-t-il tué Aniot ?

Alonzo Lupanar se tourna vers la porte :

- Ah tiens, voilà Perret. Vous n'avez qu'à le lui demander.

L'adjudant se dirigea vers leur table. Chambier l'apostropha sans lui donner le temps de s'asseoir :

- Pourquoi Ocirage a-t-il tué Aniot ?

- Oui, bonjour. Je vais bien merci. Et vous ?... Avant de vous répondre, je vous prie d'éteindre vos cigarettes et vos pipes, sinon je vais être obligé de vous verbaliser. Ça fait des mois que je vous le dis !

- Bouclez-la, Perret ! fit Pichon. *Nous, ça fait des mois qu'on vous dit ne nous foutre la paix avec ça si vous ne voulez pas qu'un de ces jours, ce soient vos Estafettes qui fument ! On n'est pas au Fouquet's, ici !... Alors, on vous écoute.*

- Eh bien voilà, répondit Perret en posant son képi sur la table.

- *Veillez à bien entrer dans les détails, hein !* le coupa Chambier.

- *Ocirage avait une petite-nièce, Eva Pabien, qui habitait dans le Nord, commença Perret. La gamine, toujours en haillons, était perpétuellement malade car sa mère ne pouvait pas s'en occuper. Son père, un mineur de fond unijambiste et silicosé au dernier degré, mourut à l'âge de trente ans, très vite suivi dans la tombe par sa femme, poitrinaire et souffrant de surcroît d'une phlébite purulente. La p'tiote, orpheline, fut confiée à un couple d'aubergistes de Bouvelinghem, dans le Pas-de-Calais. Elle était alors âgée de cinq ans. Ce couple, les Fassola-Sideau, lui faisaient effectuer les tâches les plus pénibles, à commencer par le ménage et la cuisine. Elle n'avait pas une minute de répit. La nuit, elle devait aussi réparer le toit de l'auberge, qui fuyait. De plus, ils la frappaient : à plusieurs reprises, Rémy Fassola-Sideau, un alcoolique, lui cassa les bras en lui tapant dessus avec le couvercle de la lessiveuse. La petite n'avait qu'un seul ami, un petit chaton à moitié aveugle, appelé Pimpon, avec lequel elle partageait sa maigre pitance. Pimpon était son confident, et la gamine lui livrait ses chagrins et ses petits secrets d'enfant. Pendant ces moments de tendre complicité, ils se lovaient l'un contre l'autre pour se tenir chaud. Dans les yeux de la petite bête, voilés par la cataracte, elle voyait alors passer comme un éclair de pitié, et quelques larmes. Les Fassola-Sideau obligeaient Eva à dormir dans une remise, sous l'escalier. C'est là qu'un jour Rémy Fassola-Sideau découvrit le chaton. Il le souleva. La petite bête, confiante, lui lécha les mains, mais l'homme l'attrapa par la queue et lui fracassa le crâne sur les marches, malgré les appels à la clémence lancés par la malheureuse orpheline.*

David Gille

- *Quelqu'un aurait un Kleenex ?* demanda Dufermage en regardant autour de lui et en reniflant.

Perret poursuivit :

- A l'âge de douze ans, Eva Pabien développa une pneumonie. Elle faillit en mourir. Ce n'est que grâce à la voisine, qui lui lançait de temps en temps des fanes de légumes, que la petite survécut. Deux ans plus tard, elle marcha sur un clou rouillé et attrapa le tétanos. Elle en réchappa de justesse mais garda des séquelles. A l'âge de vingt ans, déjà percluse de rhumatismes, elle fut renversée par une voiture alors qu'elle revenait de chez l'épicier avec son bidon de lait, en plein hiver, seulement revêtue d'un méchant manteau de coutil et les pieds nus dans ses sabots. Elle fut projetée sur le bas-côté et demeura là, dans la neige, jusqu'au petit matin.

- Et alors ? Et alors ?... fit Pichon en essuyant ses lunettes.

- Par miracle, un camionneur s'arrêta à cet endroit pour uriner. En voyant bouger le petit tas sur lequel il pissait, et en entendant une voix qui toussotait et crachotait sous la couche de neige, il réalisa le drame. Il fit monter Eva dans son camion bien chauffé, et la viola. Puis il la balança à l'entrée d'un chemin forestier, après lui avoir offert une barre chocolatée Mars.

- Ah, enfin un homme au grand cœur ! fit Chambier, l'œil humide. *Ce que vous nous racontez, Perret, est à désespérer de l'humanité ! Heureusement qu'il reste encore des hommes compatissants.*

David Gille

Dufermage se moucha bruyamment et demanda :

- Mais quel est le rapport avec Pascal Aniot ?

- J'y arrive, j'y arrive ! répondit Perret. *La petite erra seule dans la forêt pendant une bonne partie de la journée, en claudiquant dans la neige car elle avait perdu un sabot dans sa chute. En se réfugiant sur un rocher, elle réussit d'extrême justesse à échapper à une horde de sangliers qui cherchaient à l'éventrer. Elle passa deux heures atroces, dans une bise glaciale, en attendant que les animaux s'en aillent. La seule chose qui lui réchauffait un peu les joues étaient les larmes qui coulaient sur son visage...*

- Ah, quand même... dit Chambier. *Heureusement !*

Perret continua :

- Un jour, une compagnie de la 3ème brigade mécanisée vint faire des manœuvres dans la région. Cette compagnie était commandée par le capitaine Ocirage, le futur arbitre de chichourle. Sachant que sa petite-nièce Eva Pabien se trouvait à Bouvelinghem, mais ignorant tout de son état, il demanda à son chauffeur de le conduire sur place. Il fut horrifié par ce qu'il découvrit en arrivant chez les Fassola-Sideau : Eva était en train de changer l'essieu de la camionnette de l'odieux couple, au risque de se briser le dos.

- Oh, les crevures ! grogna Pichon. *Demander à une fille de changer un essieu ! Pourquoi ne pas lui demander, aussi, de vérifier les freins ? Ce sont des inconscients qui mettent leurs propres vies en danger ! On croit rêver !*

- Ocirage rossa les Fassola-Sideau et leur ordonna de s'occuper correctement de la jeune fille en attendant que la DASS envoie une assistante sociale sur place. Compte tenu de l'urgence absolue de la situation et des soins que requéraient Eva, la DASS avait en effet promis de faire le nécessaire dans les trois mois. Ocirage ordonna à son chauffeur de venir vérifier, tous les jours, que les Fassola-Sideau respectaient ses instructions. Ce chauffeur, c'était... le 2ème classe Pascal Aniot ! Vous devinez le reste...

Dufermage regarda les autres avec un air d'incompréhension. Tous ouvraient de grands yeux.

- Ben non, on ne devine pas ! fit Chambier*. Qu'est-ce qui s'est passé ?*

Perret répondit :

- Un jour, Aniot entraîna Eva Pabien à l'arrière de son véhicule et lui fit subir les derniers outrages.

- Ben merde alors ! s'exclama Alonzo Lupanar. *Côté confort, y a mieux ! Il n'était pas difficile, celui-là !*

- Toujours est-il qu'Eva Pabien se retrouva enceinte de quadruplés. Neuf mois plus tard, elle mourut en couches, dans d'atroces souffrances. Sans compter que pendant l'accouchement, une fausse manœuvre de la sage-femme la fit tomber de son lit, ce qui lui fractura la mâchoire et arracha ses cathéters ; et qu'une infirmière, en trébuchant sur les tuyaux, l'ébouillanta avec du Viandox brûlant... Vous comprenez maintenant pourquoi Ocirage n'avait qu'une envie, c'est de faire la peau à Pascal Aniot !

L'histoire fit le tour du canton, et un comité de défense milita pour la libération d'Ocirage. Mais ces efforts ne durèrent pas bien longtemps : au bout de trois semaines, il n'y avait plus personne. Après tout, les gens avaient autre chose à foutre, et les moissons approchaient.

CHAPITRE 11

On était en septembre, et c'était La Nuit des Grisoulines.

Cette fois, Chambier avait installé des collets tout autour de sa maison et du parc à lapins, et avait perché Anna Bolizan sur le toit, armée du fusil à gros sel.

Lui-même se posta à la fenêtre de la chambre et scruta l'obscurité en écoutant la radio. Les deux derniers tubes de Maud Herfokeur, «*Quand tu m'as quittée, je m'aie retrouvée toute seule*» et «*Si j'aurais su que tu en kiffais une autre, je serais décampée*» tournaient en boucle. La nuit se passa sans anicroche, les vauriens ayant sans doute remarqué le déploiement de forces.

Il n'en fut pas de même chez Pichon : sa remise fut saccagée. Les voyous avaient tout vandalisé. Les conserves et les bocaux de confiture étaient éclatés par terre, l'établi était à moitié arraché et pendait, les jerricans en plastique étaient éventrés, tous les vieux cartons étaient fracassés et répandaient leur contenu.

- C'est de pire en pire chaque année ! grogna Pichon, rouge de colère. *Jusqu'à présent, ces pourritures faisaient de mauvaises plaisanteries, mais maintenant, ça va trop loin !*

Bizarrement, Pichon était le seul, dans le village, à avoir été victime de vandalisme. Les autres habitants avaient juste eu à subir les mêmes avatars

anodins que les années précédentes, et on s'étonnait de cet acharnement particulier contre lui.

- *C'est peut-être suite à la rouste qu'on leur a mise l'an dernier !* fit Chambier. *Ils ont une dent contre toi...*

- *Si je me souviens bien, des dents, il ne leur en restait pas beaucoup !* répondit Pichon en se saisissant d'un manche de pioche et en en remettant un autre à Chambier. *Allez, amène-toi, vieux gars : on va patrouiller. Si on les retrouve, on finit le boulot !*

Leurs espoirs furent déçus : les jeunes demeurèrent insaisissables.

Pendant que Pichon réparait sa remise, Chambier mettait au point les derniers détails de «*l'opération AB*» comme il l'appelait, c'est-à-dire la cession d'Anna Bolizan à Django Rgonzola, le gitan.

- *Ecoute, ma poule, avec Django, tu verras du pays. Et il joue de la guitare. Tu aimes bien ça, la guitare, non ?...*

Anna Bolizan renâclait un peu, pour la forme. Mais intérieurement, elle était ravie. En effet, elle en avait marre de servir de bonniche à Gaston Chambier, et se disait que la tenue d'une roulotte était tout de même moins fatigante que celle d'un corps de ferme de trois cents mètres carrés occupé par un malpropre. Et puis, avec Django Rgonzola, elle ne perdait pas au change : il avait un joli chapeau rond, des rouflaquettes, un œil de braise, une incisive en or et trente ans de moins que Gaston. Elle accepta.

Django Rgonzola vint la chercher le lendemain matin. Il attacha son cheval au portail et remit discrètement à Gaston les mille Euros promis pour la cession de l'Ukrainienne. Chambier lui fit cadeau en retour deux râbles d'un poids total de soixante-douze kilos. Il fit une bise chaste à Anna Bolizan et lui offrit une patte de lapin porte-bonheur de quarante centimètres, accrochée à un morceau de corde à linge, et entourée d'un ruban mauve prélevé sur une vieille bonbonnière. Puis il la regarda monter dans la roulotte avec son baluchon. Django fit claquer son fouet.

- *Et hop ! voilà une bonne chose de faite !* se félicita Chambier en se frottant les mains, tandis que les bruits de sabots s'éloignaient. *Un peu plus, et je m'attachais à elle !*

Il ne se passa plus rien de marquant à St Marcelin-sur-Poulaire pendant les trois semaines suivantes.

Puis survint un événement extraordinaire qui mobilisa toute la population.

Ce matin-là, Chambier découvrit avec stupeur qu'il lui manquait onze lapins. Mais, plus horrible encore, trois animaux avaient été comme hachés en deux par les dents d'un prédateur. Il y avait du sang partout. A l'entour, de profondes traces de sabots fourchus marquaient le sol.

- *Ça alors ! Qu'est-ce qui s'est passé ici ?* fit-il à haute voix, en réprimant une nausée.

La même mésaventure était arrivée à Isidore Lapilule durant la nuit : l'un de ses veaux avait été à moitié dévoré.

- *Mais quelle bête a pu faire un carnage pareil ?* demanda-t-il. *Il n'existe pas de prédateur de cette taille chez nous ! C'est inconcevable ! Même un lion adulte en serait incapable !*

C'est alors que les témoignages affluèrent : Antonin Couplet affirma avoir vu quatre énormes silhouettes se découper sur la colline au crépuscule, dont l'un était absolument monstrueux. Gérard Manjouis ajouta encore à la panique en racontant que son tracteur avait été renversé dans la nuit, et que lorsqu'il était sorti armé de son pique-bœuf, il avait vu une gigantesque masse sombre s'enfuir à travers champ. Quentin, Anne et Jacques Uly-Lebray déclarèrent avoir vu, pendant une fraction de seconde, un couple d'hippopotames avec leurs deux petits, la nuit dernière, dans la lumière des phares de leur voiture.

- *Des hippopotames ? Vous rigolez ?* répondit Pichon*. Vous avez vu les traces ? Ce ne sont pas des traces d'hippopotames. Les hippos ont la plante des pieds plate. Ici, nous avons des traces de pieds fourchus !*

- *Des pieds fourchus ? C'est le diable, la Bête !* murmura Justin Ptipeux en faisant le signe de croix. *Belzébuth est parmi nous !*

- *Le diable ?* couinèrent avec effroi Sophie Fonfec et Marthe Hopiqueur en se tenant les mains tandis que leurs genoux s'entrechoquaient*. C'est l'apocalypse ! Nous sommes perdues ! Vade retro, Satanas ! Hiiiiiiiii !*

On appela à la rescousse le père Manganate. Lorsqu'il arriva sur les lieux, il repoussa les deux donzelles en pleine crise de nerfs et se pencha sur les traces :

- *Si c'était le diable, il n'aurait pas laissé d'empreintes. Ce n'est pas le diable.*

- *Comment le sais-tu ?* demanda Chambier. *Tu l'as déjà rencontré, le diable ?*

- *Oui, deux fois en trente ans : les deux fois où tu es venu te confesser !*

- *C'est pas le moment de faire de l'humour, Albert !* L'heure est grave. *Tu*

peux constater les dégâts... Il faut trouver qui a fait ça.

- Faut dire que c'est pas banal, en effet... répondit le père Manganate, une main sur la hanche et se grattant l'occiput de l'autre.

- Si ce n'était pas Belzébuth, alors c'était peut-être Abalam ou Lucifer ? insista encore Justin Ptipeux.

- Et pourquoi pas Roger Hanin ou Rika Zaraï, pendant que tu y es ? Cesse de dire des bêtises, Justin, et va téléphoner au Dr Esther Minet, la vétérinaire. Elle saura nous dire.

- J'y cours, mon père.

La praticienne arriva sur place cinq minutes plus tard. Elle se pencha sur les dépouilles des lapins puis sur les profondes empreintes.

- Bizarre, bizarre ! fit-elle.

- Oui, ça, on le savait déjà ! grommela Pichon. *Mais encore ?...*

- Vraiment bizarre. Dites, Isidore, je voudrais voir les restes de votre veau.

Toute la troupe se transporta chez Lapilule. La carcasse du veau gisait dans le pré, affreusement mutilée. Esther Minet l'examina avec soin.

- Bizarre, bizarre... Vraiment bizarre.

- Dites, vous allez nous le répéter combien de fois encore ? fit Pichon. *Nous, ce qu'on veut savoir, c'est ce que c'est !*

Esther Minet ignora l'interruption. Elle sortit un mètre déroulant de sa trousse et prit des mesures. Puis elle se redressa et annonça :

- Messieurs, d'après les empreintes et d'après les marques de dents, je ne vois qu'une seule possibilité : singularis porcus, sus scrofa !

- C'est quoi, ça ? demandèrent tous les témoins, d'une seule voix.

- Des sangliers !

- Des sangliers ? rigola Lapilule. *Vous avez déjà vu un sanglier couper un veau en deux d'un coup de dents et bouffer des lapins de la taille des Colosses de St Marcelin ?*

- Oui je sais, ça paraît incroyable, fit Esther Minet. *Mais là, je vous parle de sangliers gigantesques ! J'ai mesuré l'empattement : deux mètres et vingt-deux centimètres !*

- Des haloufs ??? s'écrièrent à l'unisson Omar Chécouvert et Aïcha Fémal,

en reculant, terrorisés. *Dans ce cas, Monsieur Ptipeux a raison : si ce sont des haloufs, alors c'est le diable !*

- Oh merde ! fit Pichon en tirant Chambier à l'écart.

- Quoi, qu'est-ce qu'il y a, mon cadet ?

- Tu te souviens, pendant la Nuit des Grisoulines... Je croyais que des voyous avaient vandalisé ma remise. Je viens de piger : en fait, c'étaient des sangliers !

- Possible. Et alors ?...

- Les jerricans, dans lesquels j'avais mis l'urine des cyclistes, étaient éventrés. Il subsistait sans doute quelques gouttes à l'intérieur. Ces bestioles ont dû les lécher !...

- Aïe ! Tu as raison, c'est sûrement ça ! Mais pas un mot aux autres, sinon ils vont nous tenir responsables des dégâts. Il faut tout de suite organiser une battue avant qu'il ne soit trop tard !

Les derniers doutes disparurent quand le jeune Thomas Toketcheup fit circuler une photo prise le matin même, lorsqu'un gigantesque sanglier s'était introduit dans le jardin de ses parents et avait bouffé les géraniums.

On rameuta tous les chasseurs du village. Lapilule avait renoncé à la carabine, préférant son pistolet-mitrailleur Schmeisser. Il se mirent à l'affût pendant que les rabatteurs tentaient de pousser les habitants de la forêt vers eux. Soudain, ils se figèrent :

- Grands Dieux ! fit Pichon. *Vous voyez ce que je vois, les gars ?*

En faisant trembler les branches des arbres et vibrer le sol, une masse

énorme se dirigeait vers eux.

Lapilule se redressa, jambes écartées, son Schmeisser à la hanche, et brailla :

- Gosh ! Schnell ! Blood'n guts ! Ausweis bitte ! Damned ! Raus ! ... Tiens, prends ça, rascal !.

Il ouvrit le feu, aussitôt imité par ses deux compères.

On entendit un tonitruant grognement de fureur. Pendant quelques secondes, ils eurent l'impression que la masse sombre allait se jeter sur eux. Puis elle tituba et s'effondra en fracassant un jeune hêtre. Ils s'approchèrent prudemment. Lapilule continuait à lâcher de courtes rafales.

- Bon sang, pincez-moi, je rêve ! fit Pichon. *Ce bestiau a la taille d'un rhinocéros ! Pas étonnant qu'il ait renversé le tracteur de Manjouis !*

- Octod'jus ! ajouta Chambier. *Jamais rien vu de pareil ! On a du jambon et du fromage de tête pour cinq ans, les gars !*

Une heure et quelques coups de feu plus tard, la battue s'acheva. Les quatre monstres avaient été tués.

Tout le village défila pour prendre des photos. Puis les sangliers furent évacués à l'aide d'une grue, et pesés. Le plus gros, celui de Lapilule, Chambier et Pichon, affichait un poids de deux tonnes et demie. Le Dr Esther Minet fit des prélèvements qu'elle envoya, avec des photos, à l'académie des sciences, précisant qu'elle souhaitait que cette race inconnue portât désormais le nom de *Porcus Estheria Minetus*.

Le Muséum d'Histoire Naturelle émit l'inconcevable prétention de s'approprier les dépouilles des quatre monstres. Il envoya sur place deux scientifiques et un énorme semi-remorque frigorifique. Mais quand ils arrivèrent, ils constatèrent que les bestiaux avaient déjà été débités, et les morceaux distribués aux Marcepoulairois, qui en avaient truffé leurs congélateurs. Les importuns furent chassés sous la menace de leur faire subir le même sort.

Par un communiqué à l'AFP, François Hollande annonça qu'il allait exiger une enquête parlementaire afin de déterminer quel rôle Nicolas Sarkozy avait joué au juste dans toute cette affaire.

.

Enfin, un mois plus tard, Louis Fine attrapa un gros lézard ressemblant à un alligator.

- *Probable qu'il avait également visité ma remise*, commenta sobrement Pichon.

Puis tout se calma. Seuls les lapins de Chambier rappelaient encore aux visiteurs que le Grimouillirois était une région saine, où les animaux se développaient mieux et plus vite qu'ailleurs.

On passa donc à autre chose.

Vasi

Ils ont fait l'actualité cette semaine

St MARCELIN-sur-POULAIRE, LE VILLAGE DES MONSTRES !

ISIDORE LAPILULE LE HEROS !

"J'AI CRU FAIRE DANS MA CULOTTE !"

... et aussi

Mme Y. PICHON : Elle a vidé les bêtes !

C'ETAIT DANTESQUE !

CASTAFIORE : Le civet de sanglier à la limousine !

TOUT SAVOIR SUR LE SCHMEISSER d'Isidore Lapilule

M. KING : Pfff ! On aurait tout aussi bien pu les tuer avec mes jeux de mots !

M. Jean Peste : J'AI TOUT VU, J'Y ETAIS !

EXCLUSIF !

LAURE MANAUDOU :

LA MINI-JUPE DU SCANDALE !

AVANT

APRES

TROP COURTE !... ON VOIT TOUT ! *s'exclame Mme de Fontenay*

Cette semaine, Laure Manaudou a de nouveau été la cible des critiques. En enfilant une jupe par dessus son maillot à la piscine d'Ambérieu, la nageuse a suscité une vive émotion. En effet, certains ont reproché à cette jupe de trop dévoiler ses cuisses.

"C'est une honte !" s'est exclamée Geneviève de Fontenay. "Quelle déplorable image donne-t-on de la France ?"

Il faut reconnaître que cette mini-jupe ne cachait presque rien. Peut-être la championne a-t-elle été mal conseillée par son entourage...

Se rendant compte de l'émoi que sa tenue suscitait aux abords du bassin, Laure Manaudou a enlevé sa jupe, et tout est rentré dans l'ordre.

"Je ferai davantage attention la prochaine fois", a commenté la championne.

PUBLICITE

Omar CHECOUVERT - Alain ALAKEBARD

EPICIERS A St MARCELIN / POULAIRE

A VOTRE SERVICE

Pâtisseries orientales, carburateurs, vins & spiritueux, matériel de pêche, fruits, couscous maison, casques de pompiers, lait, sodas, fromages, salades, ustensiles de cuisine, poulets rôtis, guitares électriques, plate-formes offshore, conserves, rahat-loukoums, épices, brouettes, perceuses électriques, costumes traditionnels ouzbeks, civets de lapin et de sanglier maison.

BREVES

Geneviève de Fontenay agressée.

Versailles, 8 octobre. - A l'instar de centaines d'autres personnes, Geneviève de Fontenay s'est rendue hier à Thoiry dans les Yvelines, afin d'y admirer "Ignace", le lapin géant offert récemment au parc animalier par un éleveur de St Marcelin-sur-Poulaire (Gramouillirois). La "dame au chapeau", comme on l'appelle, était vêtue comme à son habitude de blanc et de noir. De ce fait, elle été prise à partie par un zèbre en rut qui l'a sans doute confondue avec l'un de ses coreligionnaires. Madame de Fontenay (de son vrai nom Geneviève Poirot) n'a dû son salut qu'à la fuite, perdant son fameux chapeau dans sa course effrénée vers un abri. Le zèbre n'a pas été blessé et a pu réintégrer son enclos sain et sauf.

Là où il y a du gène, y a pas de plaisir !

Plateau du Larzac, 8 octobre. - D'après José Bové, la présence récente de sangliers géants dans le Gramouillirois serait due à un gène mutant après que les animaux aient absorbé des épis de maïs transgéniques ou dévoré des restes de hamburgers trouvées dans les poubelles du McDo de Bourac. Il n'exclut pas de se rendre prochainement sur place et de prendre la tête d'une manifestation contre les gènes mutants.

Un bien joli cadeau.

Paris, 8 octobre, AFP. - Lors de sa visite au congrès des maires de France, Nicolas Sarkozy s'est vu offrir une terrine de hure et un porte-parapluie en queue de sanglier par M. Germain Poileux, maire de St Marcelin-sur-Poulaire, village qui a récemment défrayé la chronique en se livrant à des massacres sur des sangliers mutants. En défaisant le papier cadeau et en découvrant le porte-parapluie, il s'est exclamé : "Oh, un amortisseur de camion Berliet ! J'ai toujours rêvé d'en avoir un !"

Castafiore

Laure Manaudou de nouveau dans la tourmente.

Amberieu, 7 octobre. - Après la diffusion sur internet, par son ex petit ami, d'une vidéo montrant les pieds de la championne en gros plan, révélant ainsi qu'ils étaient palmés, Laure Manaudou a déclaré : "Coin, coin... euh... coin, coin... euh coin". Après avoir pris la défense de la championne et avoir qualifié toutes ces critiques de "Danse des connards", José Bové a toutefois estimé que Laure Manaudou n'aurait pas dû manger des Big Mac dans son enfance, ajoutant qu'il fallait au plus vite faire toute la lumière sur cette ténébreuse affaire. Il a également fait savoir qu'il allait prochainement imposer une grève de la faim à ses chèvres pour protester contre les pieds palmés.

Locotwister

Chère Yolande,

C'est d'une plume hésitante mais d'une main assurée que je t'écris pour te donner quelques nouvelles. Nous vivons, François et moi dans le Loupiacois désormais. François est directeur de la Maison Pissegrain et j'ai pu arrêter de chercher les truffes. Son travail est d'excellent rapport et nous avons acheté une maison au bord de la mer où je serai heureuse de vous recevoir Ernest et toi, ainsi que Gaston car je sais bien qu'ils ne se séparent jamais. Vous me donnerez des nouvelles du pays, j'en ai la nostalgie parfois. Voici mon numéro de téléphone 06 55 01 38 45 et tu trouveras mon adresse au dos de l'enveloppe. Bien à toi. Catherine.

Yolande essuya une larme discrète et déposa la lettre sur la table de la cuisine pour la montrer à Ernest. Quelle bonne idée ce serait d'aller prendre l'air à la mer et de retrouver cette bonne Catherine Lapilule qu'elle avait été la seule à ne pas oublier.

David Gille

Seulement voilà. Comment aller voir la mer sans aller y faire une petite trempette ? Comme elle le disait elle-même, ça lui rappellerait les rêves de sa «tendre jeunesse». Elle affectionnait cette expression plutôt que «dater de Mathusalem», qui était encore trop récent...

Elle profita de ce petit moment de tranquillité pour faire une étendue des dégâts : ses rides étaient aussi profondes que l'aven de St Léonard de Quincampoix, ses varices ressemblaient aux canaux d'évacuation des eaux usées de l'usine de retraitement de Saint-Marcelin, et les deux gants de toilette qui pendaient jusqu'au nombril évoquaient des poires blettes depuis belle lurette. Elle n'osa même pas se retourner pour admirer la partie la plus charnue de son anatomie, de peur de tomber à la renverse et de fracturer pour la septième fois le col de son fémur en plastique. Qu'à cela ne tienne, à défaut de ressortir le maillot de bain que lui avait offert Ernest à l'occasion du bicentenaire de la Société des Bains de Mer de la Grande Motte, elle se contentera d'ôter ses espadrilles et d'aller traîner les pieds dans le sable, en espérant que quelques berniques ne s'accrochent pas à ses innombrables durillons.

L'arrivée d'Ernest troubla ce tranquille mais douloureux face-à-face avec elle-même.

- QUOI ??? Rendre visite à cette... à ce Ganelon en bigoudis ? À cette Mata-Hari de basse-cour ? À ce Brutus en jupons ?... Mais tu n'y penses pas, Yolande ! Je n'oserais plus regarder le père Lapilule en face !... Moi vivant, jamais je ne mettrai les pieds chez cette créature du diable, chez... chez... cette voleuse, tu m'entends ? JAMAIS !... Tu es tombée sur la tête, femme ?...

Ernest Pichon frisait l'apoplexie.

- *Mais...* fit Yolande.

- Il n'y a pas de «mais» ! Quand je dis non, c'est non !!!

Il froissa la lettre et la jeta rageusement dans un coin.

Le paysage du Grimouillirois, légèrement flouté par la buée, défilait à toute allure derrière la vitre du compartiment. Yolande Pichon arborait un sourire de trente centimètres. Assis à ses côtés, Ernest faisait la gueule. En face d'eux, Gaston Chambier ronflait.

C'était la première fois qu'ils faisaient un voyage aussi long : quatre cent quarante kilomètres en train ! Quelle aventure ! Le compartiment baignait dans une odeur de camembert, de saucisson à l'ail et de clémentines, mélange qui avait fait reculer tous ceux qui avaient tenté d'y pénétrer.

- Je me demande à quoi ressemble Chalamond-les-Flots... Tu le sais, toi ? demanda Yolande à son mari.

Pichon, boudeur, ne répondit pas. Il fila un coup de pied dans les tibias de Chambier, lequel se réveilla en sursaut en regardant autour de lui d'un air ahuri.

- Yolande t'a posé une question, fit Pichon.

- Tu ne vois pas que je dors ? grogna Chambier.

- Elle veut savoir à quoi ressemble Chalamond-les-Flots...

- Mais j'en sais rien, moi ! Je n'ai jamais mis les pieds dans le Loupiacois ! On verra bien. Bonsoir la compagnie, je suis fatigué. Ça doit être le gras-double du petit-déjeuner qui ne passe pas. De plus, j'ai l'impression que la troisième bouteille de Chianti était légèrement piquée...

Il referma les yeux et, six secondes plus tard, se remit à ronfler.

Ils arrivèrent à 14 H 32, dans une chaleur étouffante, alors qu'on était seulement en mars. Chambier et Pichon portaient chacun un sac de marin avec leurs affaires, et traînaient l'énorme malle de Yolande. Quant à cette dernière, elle haletait sous le poids d'une valise contenant des bocaux de civets, une grosse tranche de jambon de sanglier et une dizaine de terrines de fromage de tête.

La première chose qu'ils virent en sortant de la gare fut un palmier. Chambier donna un coup de pied dedans, pensant qu'il s'agissait d'un dattier.

Aucune datte n'en tomba, mais une mouette lui crotta sur la tête.

A l'extrémité du parking, François Zel, en costume blanc, leur faisait signe en agitant son panama. Il se trouvait à côté d'une énorme Mercédès noire et d'un chauffeur en grande livrée.

- Ben merde alors ! fit Pichon*. Il a bien fait de quitter la gendarmerie, celui-là ! Tu as vu l'engin ?*

L'ex-brigadier Zel se dirigea vers eux et leur souhaita la bienvenue.

- Le vol a été agréable ? demanda-t-il.

Pichon se pencha vers Chambier et dit à voix basse :

- Toujours pas de frein moteur, ce pauvre Zel ! On croit rêver !

- Pauvre... Façon de parler !

- Dites voir, Zel, c'est quoi, cet horrible crissement ? demanda Pichon en regardant autour de lui.

- Mais... Ce sont les cigales ! Elles ont de l'avance, cette année. Ça doit être dû au réchauffement de la climatisation...

- Et on va être obligé de supporter ça pendant tout notre séjour ? Ben ça promet !

- Elles se taisent la nuit, répondit Zel. *Allez, en voiture. Mon chauffeur s'occupera de vos bagages.*

La commune de Chalamond-les-Flots se lovait autour d'une ravissante petite baie ourlée de sable blond et plantée de pins-parasols et de palmiers. L'élégante limousine la traversa au ralenti, puis prit la route du front de mer.

- Jamais je n'avais vu autant de flotte ! commenta Chambier, qui ne parvenait pas à quitter l'étendue bleue des yeux. *Ça me donne la nausée ! Comment peut-on se baigner dans cette cochonnerie, avec tous ces poissons crevés qui pourrissent dedans ?... Ernest, file-moi un coup de calva.*

Ils arrivèrent bientôt devant la luxueuse villa de Zel, laquelle était aussi le siège de la société Pissegrain. Il passèrent le portail du parc, gardé par deux vigiles. Un large perron en marbre s'ouvrait devant eux, donnant sur une entrée majestueuse. Toutes les fenêtres étaient chapeautées de marquisettes rayées gris et rose qui mettaient en valeur la façade d'un blanc immaculé. Il flottait dans l'air une délicieuse odeur de mimosa.

Les trois Marcepoulairois ouvraient de grands yeux éberlués.

- Octod'jus ! Y a pas à dire : ça en jette ! Vaut mieux avoir ça que des

hémorroïdes !

- Piton de la Fournaise ! fit Yolande, frôlant l'orgasme. *C'est d'un coquet !*

Catherine Lapilule s'annonça par un «*Yooooolande* !» tonitruant. Elle portait un tailleur blanc et avait noué autour de son cou un carré Hermès. Elle courait dans leur direction à petit pas rapides, gênée par les talons de ses Gucci et le poids des bijoux qui pendaient à son cou. Elle s'arrêta à deux mètres d'eux et ouvrit les bras, expédiant à la ronde des effluves de Chanel N°5 :

- Yolande ! Monsieur Chambier ! Monsieur Pichon !... Ah, que je suis heureuse de vous voir ! Que je suis heureuse que vous ayez accepté notre invitation !

- Ils viennent de St Marcelin, sais-tu ? crut bon de préciser Zel en hochant violemment la tête de bas en haut, envoyant des gouttes de sueur sur le capot de la Mercédès. Le chauffeur les torchonna immédiatement du revers de sa manche.

Ils s'installèrent dans la véranda pour siroter quelques rafraîchissements. Yolande n'eut pas à narrer les dernières nouvelles de St Marcelin, car, ces derniers mois, elles avaient largement fait la Une.

- Je vous ai préparé une surprise ! fit Catherine.

- Une surprise ?... Quoi que c'est donc ? demanda Yolande.

- Si on vous le dit, ce ne serait plus une surprise, hein ! répondit Zel après avoir mûrement réfléchi.

C'est à cet instant que la surprise se présenta au portail du parc. On entendit comme une clameur, puis des hurlements hystériques.

- C'est quoi, ce vacarme ? demanda Chambier.

- C'est la surprise ! fit Catherine en se levant.

Elle quitta la véranda. Une minute plus tard, elle revint, accompagnée d'une créature fardée à la bombe à peinture, portant une sorte de balayette sur la tête, et piquetée de piercings. Elle faisait un bruit de ferraille quand elle marchait. Chambier agita son doigt en sa direction et se tourna vers Pichon :

- Ça alors ! C'est la pu... la petite de St Marcelin !!! Comment elle s'appelle, déjà ? Tu sais bien, celle qui chante !...

- Lydie Ott ! répondit Pichon.

- Maintenant, je m'appelle Maud Herfokeur, fit la rappeuse en leur serrant la main. *Bonjour Madame Pichon, bonjour Monsieur Pichon, bonjour Monsieur*

Chambier !... Je suis contente de vous revoir. Vous n'avez pas changé !

- On ne peut pas en dire autant de toi, répondit Chambier. *Je me souviens de l'époque où tu draguais les routiers en robe de première communiante !...*

- Ah oui, c'était le bon temps ! rigola la créature.

- Ce vacarme dehors, c'était à cause de toi ?

- Oh, juste quelques fans qui voulaient des autographes... On me reconnaît partout où je passe. C'est terrible.

- Ben c'est normal, lâcha Pichon. *C'est un peu comme si on promenait Godzilla dans la rue !*

- Mais comment se fait-il qu'on vous trouve ici, ma petite ? demanda Yolande.

Ce fut Catherine qui répondit :

- Eh bien figurez-vous que Lydie, je veux dire Maud, a lancé il y a six mois une gamme de vêtements qui marche très bien, «La Mode de Maud». Maintenant, elle veut lancer une ligne de cosmétiques et de parfums. Quelqu'un lui a dit que notre société, Pissegrain, bien que spécialisée dans les vins, comptait les deux meilleurs «nez» de France. Elle nous a appelés pour que nous lui composions une nouvelle fragrance, sans savoir que la société nous appartenait, à François et à moi.

- Vous imaginez la surprise ! fit Maud Herfokeur. *Je me suis dit que le monde est vraiment petit ! Catherine et François ont eu la gentillesse de m'inviter à passer quelques jours chez eux, pour me reposer de ma tournée.*

- A propos de mode, fit Zel en s'adressant aux Pichon et à Chambier*, vous savez, ici, ce n'est pas St Marcelin. Le béret, la chemise à carreaux boutonnée jusqu'en haut, le pantalon de velours marron avec des bourrelets aux genoux et le gilet gris en laine étirée, ce n'est pas vraiment la tendance à Chalamond-les-Flots. Demain, mon chauffeur vous conduira en ville et vous ferez les boutiques.*

Suite à l'affaire Germain Poileux / Kyska Slageulenski, Pichon et Chambier avaient tous deux des comptes en banque bien garnis. A ce pactole venait s'ajouter, pour Chambier, le succès financier de son parc de lapins. Mais ils restaient avant tout des ruraux madrés. Gaston répondit :

- Ben vous savez, Zel, nous autres, on est de pauvres paysans. On n'a pas les moyens de changer de garde-robe juste pour quelques jours de vacances. De plus...

- Mais ce sera à nos frais, bien sûr ! l'interrompit son hôte.

- *Bon, ben alors ça va !* fit Chambier. *Bonne idée*.

- *Catherine et moi, nous vous accompagnerons pour vous conseiller*, ajouta Maud Herfokeur.

Pichon l'examina de la tête aux pieds et dit :

- *Bon. Mais pas de bas résille et de veste en cuir pour moi. Je suis plutôt classique.*

Chambier passa le reste de l'après-midi dans sa salle de bains à jouer avec la douche à jets, tandis que les Pichon faisaient une sieste.

Le lendemain, à 15 H, ils montèrent dans la limousine. Dès qu'elle passa le portail, ce fut l'émeute. Des centaines de fans hurlants, dûment prévenus par les gardes du corps de Maud, les attendaient.

Considérant ce tohu-bohu d'un œil et d'une oreille effarés, Pichon lâcha :

- *Mais elles sont toutes folles, ces pisseuses ! On croit rêver !*

- *Oh, vous savez*, répondit la rappeuse, *je suis habituée*.

- *Eh bien, pas nous !* fit Pichon. *Si on sort de la bagnole, probable qu'elles vont nous faire la peau !*

- *Ne vous inquiétez pas, mes gardes du corps les tiendront à distance.*

La voiture roula au pas jusqu'au centre ville, afin de laisser le temps à la meute de les suivre. Lorsque les passagers mirent pied à terre, des hurlements stridents leur percèrent les tympans.

- *Je préfère encore le vacarme des cigales !* fit Pichon en se bouchant les oreilles.

La pagaille était indescriptible, bloquant tout le centre-ville de Chalamond-les-Flots. Les journalistes se battaient, tandis que les gardes du corps faisaient bloc autour de la rappeuse, de Catherine Lapilule et des trois Marcepoulairois. La police municipale, dépassée, maniait la matraque pour faire reculer les fans. Maud signait des autographes. Quelques gamines, ignorant qui étaient les Pichon et Gaston Chambier, leur tendaient à tout hasard leurs feuilles de papier et leurs blocs à autographes, que les trois Marcepoulairois empochaient en disant merci.

Après trois heures de shopping dantesque, ils retournèrent à la villa. Pichon et Chambier avaient acheté des mocassins, des pantalons et des gilets blancs ainsi que des chemises en soie Forzieri et Herringbone, parme et noires. Yolande avait dévalisé la boutique Prada, puis avait fait l'emplette d'une collection de bikinis Dolce Gabbana.

Le lendemain soir, à quatre cents quarante kilomètres de là, au DN2P de St Marcelin-sur-Poulaire, Albert Dufermage, Anatole, Isidore Lapilule, César Bille et Firmin Moulière regardaient le JT. Le présentateur dit :

«Et pour finir, quelques nouvelles de Maud Herfokeur. Après sa récente tournée triomphale, la jeune chanteuse se repose chez des amis à Chalamond-les-Flots. Hier, elle a fait une courte apparition, provoquant une émeute, comme à son habitude. Il y a eu plusieurs évanouissements dans le public, et les pompiers ont dû intervenir...»

Anatole brailla :

- Dites-moi que je rêve !!! Ce ne sont pas les Pichon et Gaston, que je vois sur l'écran ?... Ils avaient pourtant dit qu'ils allaient passer quelques jours chez la cousine d'Ernest, à Bourac. Qu'est-ce qu'ils fichent à Chalamond-les-Flots ?

- Ça alors, surenchérit Firmin Moulière, *ils sont avec Lydie Ott !*

- Et là, à gauche... Dis donc Isidore, on dirait ta femme !

Isidore Lapilule avait la bouche grande ouverte, et fixait l'écran. Puis il s'ébroua, réduisit la puissance de son Sonotone et vociféra :

- Ah les petits salopiots ! Ils savaient que cette garce de Catherine s'était installée avec son gigolo de gendarme à Chalamond-les-Flots, et ils ne m'ont rien dit !... Ah, c'est beau, l'amitié ! On ne peut vraiment plus avoir confiance en personne !

Locotwister

Pichon ouvrit l'œil comme à son habitude peu après le lever du soleil.

- Crondju !! Fait chaud, ici !!!! Pas fermé l'œil de la nuit. Et ces saloperies de cigales qui ont déjà recommencé leur bazar !... Je la retiens, la mère Lapilule ; elle aurait pu nous prévenir qu'il fallait ramener les boules Quies ! Yolande, toi qui l'as à la bonne, tu pourrais pas lui en demander, à la mère Lapilule ?

Elle ne répondit pas.

- Yolande, j' te cause !!!

David Gille

Toujours pas de réponse. Pichon tourna la tête et sursauta. Puis il se leva d'un bond.

- Boudiou ! Où est-ce qu'elle est passée ? Elle est déjà debout, c' te feignasse ? Ça doit bien faire vingt ans que j'avions point vu ça !

En se levant, il manqua tout juste de glisser sur la robe de chambre violette qui traînait par terre et envoya voler sa charentaise. Il se dirigea vers la salle de bains et hurla à travers la porte :

- Tu ne pourrais pas la mettre ailleurs, ta serpillière ? Je me suis pris les arpions dedans et j'ai failli m'éborgner. C'est pas parce qu'on n'est pas à la maison qu'il faut te croire la reine !!! En tout cas, je ne suis pas ta bonniche !!! Tu m'entends ?

Rien à faire. Aucune réponse non plus. Il traversa la chambre tapissée par la garde-robe de sa femme au grand complet.

- Mais qu'est-ce que c'est que ce foutoir ? Et c' tte grognasse qui est partie je ne sais où !

Il sortit de la chambre et faillit tomber à la renverse : Yolande faisait les cent pas dans le petit couloir avec une démarche qui faisait penser à un éléphant unijambiste, tout en se contemplant dans le reflet de la vitre. Elle avait enfilé l'un des bikinis, mais tout laissait penser qu'elle avait sous-estimé ses bourrelets, car avec un peu d'imagination, on se croyait à la devanture de la charcuterie de St Marcelin.

- Crévindiou !! Mais qu'est-ce que tu fais là ? Tu te prends pour Claudia Chou-Fleur ou quoi ? Avec la dégaine que t'as, tu pourrais tenter ta chance chez Olida !!

- Je descends à la plage pour faire trempette, annonça-t-elle.

- Dans cette bouillasse pleine de microbes ? Tu es folle, ma pauvre ! ricana Pichon. *Mais après tout, c'est ta santé, pas la mienne !*

Sur son nouveau bikini Dolce Gabbana, elle enfila son nouveau cache-maillot Prada Casual arachnéen marqué «*Yoyo*», chaussa son nez de ses nouvelles lunettes de soleil Bay-Ban, se coiffa de son nouveau chapeau Beach-Beaver, et attrapa son nouveau sac de plage Goyard qu'elle bourra de son nouveau drap de plage Jordi Labanda.

Elle arpenta le rivage pendant dix minutes, de l'eau jusqu'aux chevilles, mais ne ressentit aucune différence par rapport à la même promenade, les pieds dans la Poulaire. «*L'eau de mer, c'est vraiment beaucoup de bruit pour rien. Très surfait !*» pensa-t-elle.

Elle marcha sur une vive qui la piqua dans la plante du pied gauche avant d'être écrabouillée sous une couche de corne de trois centimètres surmontée de quatre-vingt-quinze kilos de viande persillée de cellulite. Yolande Pichon ne sentit rien. La vive, elle, creva la gueule ouverte en faisant une bulle.

Avisant les luxueux petits cabanons qui bordaient la plage (qu'on appelait localement des «Baraques Obama»), elle alla s'y faire servir un copieux petit-déjeuner, et une coupe de glace surmontée d'une montagne de chantilly et d'un petit parasol multicolore, avec une paille coudée pour slurper l'amarena qu'il y avait au fond.

Elle passa le temps à chasser les mouches qui la harcelaient, et à observer les plagistes bronzés et bodybuildés qui installaient les chaises-longues. Un spectacle inconnu à St Marcelin, et qu'elle goûta fort.

Un chic septuagénaire l'apostropha :

- Madame, excusez-moi mon audace, mais puis-je vous offrir une autre coupe de glace ou un rafraîchissement ?

Yolande le regarda furtivement puis tourna la tête d'un coup à 180 degrés et vit qu'il n'y avait personne derrière elle. Son interlocuteur reprit :

- Madame, permettez-moi d'insister, mais désirez-vous prendre autre chose ?

Quelque peu interloquée que ces questions lui soient adressées, Yolande fronça les sourcils :

- Dis-donc mon p'tit gars, il faut arrêter le jaja le matin, ça attaque les neurones.

- Je vous demande pardon ?

- Tu m'as bien regardée, mon canard ? Doit y avoir erreur sur la personne !

- Je ne crois pas. Vous êtes bien passée chez Prada, puis chez Dolce Gabbana avant-hier. Me trompe-je ?

- Te quoi ?

- Est-ce que je fais fausse route ?

- Ben, chais pas, mon poulet. Tu viens d'où ?

- Bref, vous étiez bien en train d'acheter quelque toilette en compagnie de Catherine l'autre jour ?

- T'as tout faux, mon Paulo. A St Marcelin, ma fosse septique n'est plus de la première jeunesse mais elle tiendra encore le coup quelques années. Avec mon Ernest, on a lâché quelques éconocroques pour venir jusqu'ici, et il nous en reste un peu. Et crois-moi, ça ne sera pas pour les lâcher à ces escrocs du roi Merlin. On n'est pas prêts pour être poteaux avec Jacob et Delafon, mon p'tit gars.

- On ne s'emballe pas, madame .....

David Gille

- Appelle-moi Yolande, mon poulet. J' te mordrai pas pour si peu, fit-elle en se déridant (façon de parler) quelque peu.

- Navré, je ne me suis pas présenté : Maximilien-Hubert-Théophile Ekeledernié-Fermlaport, Comte de Lébonfonlé-Bonzami, fit-il avec une légère courbette. *Bon, «Yolande», je voulais juste savoir si vous étiez amie avec Catherine ?*

- Mazette, vous aussi vous êtes dans les chiffres ? Vous ne connaîtriez pas le p'tit Gégé, il doit avoir grandi, le môme, il a une bonne situation maintenant. Il est caissier à la supérette de Noisy-le-Petit, à côté de Villemin-la-Roche...

- Je n'ai pas l'honneur de connaître ce Gégé. Mais revenons à vous, plutôt. Je vous disais que je croyais vous avoir croisé avec Catherine, l'autre jour...

- Correct ! Elle m'a traîné dans le centre-bourg, Lapilule. J' dois dire qu'on ne sort pas beaucoup dans ce genre d'endroit. J'ai deux ou trois tabliers qui suffisent bien depuis une dizaine d'années et ils ne sont pas usés.

Maximilien eut un petit sourire :

- Vous étiez bien élégante, pourtant. J'ose à peine vous l'avouer, mais je vous guettais du coin de l'œil pendant tout le temps où vous étiez chez Prada.

- Pardon ?

- J'ai été subjugué par votre prestance, votre grâce ! fit-il en levant les yeux, comme pour se remémorer la scène.

- Dis donc, tu serais pas en train de me faire du gringue ? C'est bien ce que je te disais, il faut arrêter de picoler.

- Yolande, à côté de vous, tout le monde semblait si fade ...

- Boudiou, c'est plus grave que je pensais. Tu m'as bien regardé, Maxichose ? fit-elle. *T'as pensé à arrêter le p'tit gris ? Parce que tu vas pas faire de vieux os, c'est moi qui te le dis. J'ai pas réussi à convaincre mon Ernest, regarde donc dans quel état ça l'a mis.*

Elle se baissa pour prendre son sac et le vida sur la table, renversant sa coupe de glace, heureusement vide, qui tomba par terre, littéralement éjectée de la table par le fatras qui n'en finissait plus de s'empiler. Le sac à main de Yolande, c'était en quelque sorte l'annexe de la caverne d'Ali-Baba, les richesses en moins. Par miracle, elle extirpa une photo d'Ernest et la montra à Maximilien. Celui-ci eut un pas de recul.

- Je suis terriblement confus, madame. V... V... Vous êtes mariée...

- A quel sujet que t'est-ce ? fit une voix derrière eux.

Ernest Pichon et Gaston venaient de faire leur apparition, serviette de bain sur l'épaule.

- Je vous demande pardon, dit Maximilien-Hubert-Théophile Ekeledernié-Fermlaport en s'adressant à Chambier. *J'ignorais que cette charmante personne fut votre épouse.*

- Elle n'est pas à moi, répondit Chambier. *Elle est à lui !* ajouta-t-il en pointant du pouce par-dessus son épaule, en direction de Pichon.

Ekeledernié-Fermlaport s'inclina cérémonieusement et prit congé.

- On croit rêver ! Qu'est ce qu'il te voulait, cet animal ? demanda Pichon à sa femme.

- C'est un ami de Catherine, un noble. Il me draguait, figure-toi.

- Il avait sans doute oublié ses lunettes, commenta Chambier... *Bon, c'est pas tout ça, Ernest et moi, on s'est fait une raison, on va nager dans cette mare puante. Il suffira de prendre une bonne douche en rentrant. Zel a installé des douches avec de l'eau qui sort du mur en giclant de bas en haut : c'est un vrai régal. Jamais je ne me suis autant lavé !*

Les deux compères, qui n'avaient pas voulu acheter de maillots de bain sous prétexte qu'il aurait fallu les essayer dans la cabine de la boutique (et qu'on ne sait jamais quels sacs à puces les avait enfilés auparavant), s'étaient résolus à enfiler leurs vieux caleçons militaires kakis.

Ils se dirigèrent d'un pas alerte vers les vagues. Puis, pris par un esprit de compétition et une saine émulation, ils se mirent à courir en riant aux éclats. Chambier fut le premier à plonger, renversant un matelas pneumatique sur lequel se trouvaient deux bambins, et éborgnant presque leur mère. Il perdit son caleçon dans l'opération, et eut beaucoup de mal à le récupérer, car il avait coulé.

- Octod'jus ! brailla Pichon : *y a pas à dire, même si elle sent la moule pas fraîche, elle est bonne !*

- Et tu as vu comme elle est transparente ? C'est incroyable, vu le nombre de personnes qui ont dû pisser et dégobiller dedans ! hurla Chambier.

- Sans compter les crottes de poisson. Parce que les poissons, ça crotte beaucoup, c'est connu. Surtout les pieuvres et les méduses...

Les autres baigneurs les fusillaient du regard. Certains commençaient déjà à sortir de l'eau.

- Regarde-moi, vieux gars : je fais le marsouin ! s'écria Chambier.

Il entreprit une succession de petits plongeons, éclaboussant copieusement tout le monde dans un rayon de trois mètres. Pichon, quant à lui, faisait la planche en frappant vigoureusement l'eau avec les jambes, envoyant des gerbes écumantes au visage des derniers rescapés :

- Et moi, je suis Fausto Copi !

- Et maintenant, les dents de la mer ! brailla-t-il en retroussant les babines avec un air menaçant. Il grogna comme un porc et s'approcha d'une fillette de quatre ans assise au bord de l'eau.

La petite éclata en sanglots.

- Aucun sens de l'humour ! commenta Pichon en retournant dans les vagues.

La mère lui jeta un regard assassin et attrapa la petite par la main pour la tirer à l'abri.

Chambier avait trouvé une touffe d'algues rouges et s'en était coiffé :

- *Je fais le commandant Cousteau !* hurla-t-il.

- *Je reconnais que c'est presque aussi drôle que l'élection de Miss Salami, à Tiquebeux !* lança Pichon qui tapait de toutes ses forces dans l'eau du plat de la main.

- *Messieurs, messieurs !* les interpella un homme en blazer. Je voudrais vous dire deux mots...

- *Qu'est-ce qu'il nous veut, celui-là ?* fit Chambier en sortant des flots et en se dirigeant vers lui.

- *Messieurs, vous êtes sur une plage sélecte. Je vous prie de respecter les autres baigneurs et d'être plus discrets... Et ici, la règle veut que l'on porte un maillot de bain, et non pas un caleçon de la Coloniale avec une braguette béante !*

Pichon et Chambier vérifièrent.

- *Ah, en effet, vous avez raison. S'cusez Monseigneur...*

Ils enlevèrent leurs caleçons et les remirent à l'envers, braguette derrière. Les mères de famille couvrirent de la main les yeux de leurs enfants et s'offusquèrent à voix haute. Mais les deux compères n'en avaient cure, et passèrent le reste de la matinée à s'enterrer mutuellement dans le sable, à rire aux éclats, à brailler des insanités et à choper des coups de soleil.

Le repas de midi fut pantagruélique, servi par un maître d'hôtel stylé nommé Clyde. Chambier et les Pichon reprirent de tout deux fois, et saucèrent leurs assiettes avec un kilo de pain.

Yolande relata sa rencontre avec Ekeledernié-Fermlaport.

- *Ah oui, je le connais,* répondit Catherine. *Mais il n'est pas plus comte que vous ou moi ! En réalité, il s'appelle Gaspard Tchohandalouse. C'est un vieux beau qui cherche des femmes riches. Méfiez-vous de lui !*

- *Yolande n'est pas riche !* répondit Pichon. Donc rien à craindre.

Après le pousse-café, Pichon se leva, reboutonna son pantalon, attrapa Yolande par la main et annonça :

- Après les joies du ventre, les joies du bas-ventre !

Ils disparurent dans leur chambre pour une sieste crapuleuse.

Gaston, quant à lui, passa l'après-midi à sonner Clyde, le maître d'hôtel, et la bonne, mademoiselle Asséra, pour leur demander une roteuse, un sandwich aux rillettes, des crêpes-suzette, un rollmops et une tarte aux quetsches, qu'il dévora entre deux séances sous la douche.

Après le dîner, ils décidèrent d'aller se promener sur le front de mer, Yolande ayant exprimé le désir de manger une glace avec un petit parasol dessus. Etrennant leurs nouveaux costumes, ils flânèrent en s'arrêtant devant les échoppes de souvenirs, et en regardant les jongleurs et les musiciens des rues. Ils achetèrent une carte postale représentant les plages de Chalamond et écrivirent au verso : «*Bourac : trois merveilles de plus depuis que nous y sommes. Signé : Yolande, Ernest, Gaston*». Ils la postèrent à l'attention du DN2P, St Marcelin-sur-Poulaire. Il était deux heures du matin lorsqu'il rentrèrent, bras dessus bras dessous, en chantant «*Le curé de Camaret*».

Dans la villa, tout était silencieux. Pichon déclara qu'il avait un petit creux.

David Gille

- Tu n'as qu'à sonner la bonniche et Clyde, conseilla Gaston. *Ils sont à notre service. Après tout, nous sommes des invités, hein... Y a pas à se gêner !*

Après avoir fait monter un hachis parmentier et deux bouteilles de Côtes-du-Rhône, Pichon découvrit que sa chambre était climatisée. Il régla le thermostat au minimum et se réveilla le lendemain, légèrement enrhumé.

Une nouvelle journée commençait.

Dès sept heures du matin, Yolande se rendit à la plage.

L'atmosphère était très légèrement brumeuse, mais les rayons du soleil semblaient traverser cette vapeur avec une force décuplée, sans effort. Il faisait déjà chaud.

Yolande contourna prudemment trois mouettes et un cormoran qui se disputaient quelques miettes de pain, poursuivis par un petit chien sorti de nulle part. Elle considéra la mer d'un œil étonné : hier, elle était bleue, avec des vagues ; aujourd'hui elle était couleur d'ardoise et ne présentait que de petites ridules, comme un lac.

Locotwister

Enchantée par son expérience de la veille, elle décida de refaire le même circuit : promenade les pieds dans l'eau, suivie d'un petit-déjeuner et d'une glace avec un parasol dessus. Elle marcha le long du rivage pendant dix minutes, s'amusant des chatouillis de l'eau sur ses mollets, puis s'installa à la même place que le jour précédent et passa commande. Mais le boulanger n'ayant pas encore livré les croissants, elle fit une entorse à ce qu'elle considérait déjà comme un rite : elle commença par la glace avec un petit parasol dessus.

Yolande savait qu'elle disposait d'un peu plus de temps que la veille avant l'arrivée d'Ernest et de Gaston, lesquels devaient se rendre en ville pour

s'acheter des maillots. Elle en profita pour admirer les muscles qui roulaient sous la peau bronzée des plagistes, et observa l'arrivée des premiers baigneurs tout en léchant le bord de sa coupe, là où la chantilly avait coulé.

Après son petit-déjeuner, elle commanda une nouvelle glace avec un parasol dessus, puis se rendit au bord de l'eau et étendit son drap de plage Jordi Labanda. Elle s'allongea sur le ventre et, témérité inouïe, dégrafa son soutien-gorge comme elle l'avait vu faire à la télé. Elle s'endormit, bercée par le doux clapotis des vaguelettes qui venaient lui rafraîchir les pieds.

Elle resta ainsi à confire pendant une heure dans sa sueur mélangée d'Ambre Solaire.

- Ah ben, te v'là !

Réveillée en sursaut, Yolande se redressa, oubliant de fermer son soutien-gorge. Elle cligna des yeux, éblouie, et leva la tête vers les deux silhouettes à contre-jour qui la dominaient.

- *Vingt dieux !* fit Chambier*. Y a du monde au rez-de-chaussée !*

- *Yolande, on voit ta laiterie !!!* brailla Pichon.

David Gille

- C'est malin, ça !! Et puis d'abord, on dit pas «rez-de-chaussée», mais «balcon», objecta Yolande en haussant les épaules.

L'effet de balancier inattendu, auquel elle n'avait prêté aucune attention, ne passa en revanche pas inaperçu de Chambier et Pichon, qui pouffèrent de rire de manière parfaitement synchronisée. Comme Chambier ne s'était pas encore tout à fait remis de sa bronchite du mois passé, le bruit qu'il émettait était un subtil mélange entre le phacochère asthmatique et la porte rouillée que l'on décape à la limaille de fer.

Entre deux soubresauts, il rétorqua :

- Non, non, je t'assure, c'est bien descendu au rez-de-chaussée !

Vexée, Yolande préféra ne rien répondre et se contenta de couper court aux mièvreries de ces messieurs en remettant tout ce beau monde à l'intérieur, bien enfermé cette fois-ci par les deux agrafes... Elle se leva, secoua sa serviette en direction des deux compères et la plia à la va-vite avant de l'enfourner dans son sac. Puis elle partit marcher sur le rivage.

- Je vais me promener, SEULE !!! Je serai de retour allez savoir quand ! leur lança-t-elle sans même se retourner.

La laissant s'éloigner de quelques mètres, Chambier tapa sur l'épaule de Pichon et lui demanda :

- Dis, ta femme, elle sait qu'elle a deux côtés ?

Devant l'air plutôt surpris de Pichon, il lui tapota légèrement les omoplates et désigna Yolande du doigt. Ernest, cette fois-ci, partit dans un irrépressible fou rire. Yolande s'arrêta net et fit volte-face.

- Bon ! Qu'est-ce qu'il y a ce coup-ci ?

Pichon eut du mal à s'arrêter de rigoler, sortant même un mouchoir de sa poche pour s'essuyer les larmes qui avaient fini par sortir.

- Non, ma petite écrevisse, rien du tout. A tout à l'heure.

Yolande secoua la tête et reprit son chemin, en enfonçant à chaque pas ses orteils dans le sable. Les sarcasmes des deux acolytes lui restant en mémoire. Elle secouait la tête de temps à autre en faisant la moue, et se fit sa petite vengeance personnelle en écrasant au passage un ou deux châteaux de sable, ce qui ne manqua pas de susciter des élans de colère de la part des parents de ses innocentes victimes.

Catherine avait conseillé à Gaston et à Ernest d'acheter leurs maillots chez Taffa, la boutique chic de Chalamond-les-Flots. Mais ils s'étaient rendus par erreur chez Mustapha, un bazar. Le maillot de Chambier était rouge barré de vert, et ressemblait à un drapeau algérien mal plié. Celui de Pichon était pourpre, piqueté de petits palmiers jaunes stylisés. Ils en avaient profité pour faire l'emplette de socquettes noires, de sandales de plage en plastique blanc et de T-shirts personnalisés jaunes avec leurs prénoms floqués en rose.

L'avantage des maillots de Mustapha, c'était qu'ils étaient munis d'une poche de dimension généreuse. Pichon avait bourré la sienne d'un paquet de tabac gris, de son papier Job, de sa machine à rouler et de son Zippo, bloqués par un mouchoir surdimensionné dans lequel il cachait son porte-monnaie. De face, il avait l'air d'avoir un abcès à l'aine... Dans la sienne, Chambier avait fourré son portefeuille, sa pipe, son tabac, ses allumettes et son couteau suisse, le tout roulé dans un tire-jus de la taille d'une nappe de réfectoire. De profil, son maillot semblait dissimuler un éléphantiasis du pénis.

- Si on allait faire un tour sur l'un de ces trucs ? fit Pichon en désignant des pédalos.

- Bonne idée, ça nous fera de l'exercice.

Sous l'œil effaré du loueur, ils se chamaillèrent pour savoir qui serait le capitaine et tiendrait le gouvernail. Ils jouèrent ça à pile ou face, et c'est Chambier qui l'emporta. Ils prirent place dans l'esquif et longèrent le rivage, là où c'est interdit. Le flotteur droit de leur engin assomma un baigneur qui faillit se noyer. Puis ils mirent le cap au large, pendant que Yolande se faisait trois nouvelles amies, localement connues sous le nom charmant «Les Trois Grasses», avec lesquelles elle dégusta une glace (avec un petit parasol dessus) et des beignets.

Woodpecker

Castafiore

Pichon et Chambier dépassèrent largement la demi-heure qu'ils avaient payée. Ils se trouvaient à plus d'un kilomètre du rivage, chahutés par la houle, là où l'anse de Chalamond-les-Flots ne les protégeait plus.

David Gille

- Octod'jus ! fit Pichon. Ça remue !

- Evite de gerber, moussaillon : ça attire les requins... Allez, demi-tour, on rentre.

C'est à cet instant précis que la chaîne du pédalier cassa et coula. Ils pédalèrent dans le vide pendant quelques secondes :

- Tiens, ça devient moins fatiguant soudain, fit Chambier, ravi, en tirant une bouffée de sa pipe.

Pichon, qui, en sa qualité d'ancien maréchal-ferrant, avait quelques notions de mécanique, doucha son enthousiasme :

- Non, vieux gars : on est dans le sirop : la chaîne vient de casser ! On ne peut plus avancer ni reculer... Qu'est-ce que tu décides ?

- Moi ?... Pourquoi devrais-je décider quelque chose ?

- Tu es le capitaine, non ?... Alors réfléchis et trouve une solution. Mais grouille, mon cadet : le courant nous emporte au large...

- Ben au moins si on coule, on mourra plus intelligents puisqu'y paraît que dans le fond on n'est pas si bêtes... hasarda Chambier dans un sursaut d'humour des plus inattendus.

- Octod'jus ! ajouta-t-il, barre à bâbord, le vent se lève !

Ernest se pencha sur le bord, redressant le frêle esquif, mais ne put lutter contre le courant qui les éloignait de la côte. Ils laissèrent la nef dériver au large non sans pester contre cette cochonnerie de mistral qui soufflait comme un bœuf. Ils filaient, filaient…

En début d'après-midi ils avaient bien parcouru une dizaines de milles, et se retrouvaient seuls et perdus dans l'immensité bleue. Le vent était retombé et ils n'avaient plus aucun repère.

- Bon sang de bonsoir, mais où sommes-nous ? pesta Gaston que la balade avait rendu nerveux et qui tenait à bout de bras son t-shirt pour qu'on puisse les repérer.

- J'en sais fichtre rien mon Gaston, dit Ernest avec un retour d'affection pour son vieux compagnon, *mais je crois bien qu'on est perdus. Il n'y a plus une terre à l'horizon, et sans cette foutue chaîne on n'ira pas loin.*

Ils cuisaient sous le soleil et n'avaient aucun moyen de s'en protéger. Ils trempèrent leurs jambes dans l'eau, chacun de son côté et tentèrent de faire avancer l'embarcation. Rien n'y fit, elle était bel et bien encalminée.

- *Dis donc, tu sais quoi ?* fit Pichon au bout de quelques minutes.

- *Quoi donc, mon cadet ?*

- *J'ai soif !... Je meurs de soif !!! Je sens déjà ma peau qui commence à se flétrir et à se détacher, c'est affreux ! On va crever sur ce pédalo, c'est moi qui te le dis ! Les mouettes viendront nous picorer les yeux. Puis quand nos orbites seront vides, notre viande se desséchera doucement au soleil, avant de basculer dans cette saloperie d'eau salée ! Ensuite, elle se réhydratera et deviendra bougrement appétissante pour des harengs en goguette. Ce qu'ils laisseront finira par tomber au fond et nourrira des générations de crevettes et des crabes. Saloperies de bestioles !... On aurait dû emporter une caisse de sancerre bien frais.*

- *Courage vieux gars.*

- *Mais elle peut danser le long des golfes clairs tant qu'elle voudra, et avoir des reflets d'argent, eh bien, jamais je ne boirai une goutte de cette cochonnerie liquide !* fit-il en crachant dans la mer. *Je préfère encore crever tout de suite !... Et dire que ce soir Catherine nous avait préparé de la blanquette !*

- *C'est vrai que ça donne à réfléchir,* fit Chambier tristement. *Une blanquette...*

- *Ça va mal, je te dis... J'ai déjà des hallucinations !*

- *Et qu'est ce que tu vois ?... Dufermage à poil en train de faire une danse du ventre sur son comptoir ?*

- *Non : un rafiot qui se dirige droit sur nous !*

Et en effet, un cargo, le Yopla-Boum, faisait cap sur leur embarcation. Quinze minutes plus tard, ils furent hissés à bord, ainsi que leur pédalo.

- *Merci les gars,* fit Chambier en s'adressant aux marins du Yopla-Boum. *Quelle heure est-il ?*

- *Une heure vingt,* répondit le capitaine, un gros bourru avec une moustache courte et drue à la Geneviève de Fontenay.

- *Hein ? Ça ne fait que trois heures que nous avons quitté la plage ?... Mince alors, je ne pensais pas qu'on pouvait avoir aussi soif au bout de trois heures ! Faut dire qu'on avait jamais essayé, Ernest et moi... Vous pouvez nous verser un petit rosé de Provence bien frais, puis nous déposer à Chalamond-les-Flots, amiral ?*

- *Vous déposer ???... Vous plaisantez ?* fit le capitaine. *Un cargo de la taille du Yopla-Boum, ça ne s'arrête pas d'un coup de frein, comme un vélo ! De plus, le port de Chalamond est trop petit. On fait route vers Gênes, on vous*

déposera là bas. J'espère que ça vous fait plaisir. On y sera demain matin à onze heures.

- *A Gênes ?* répondit Pichon en ouvrant de grands yeux. *Mais qu'est-ce qu'on irait foutre à Gênes ?... On ne parle même pas espagnol ! De plus, on nous attend pour une blanquette !*

- *Vous inquiétez pas,* répondit le capitaine. *Nous avons le téléphone à bord. Vous pourrez prévenir vos proches.*

Chambier et Pichon, maussades, passèrent l'après-midi penchés au bastingage, à regarder l'étrave du Yopla-Boum fendre les flots en faisant de la mousse. Le soir, après le dîner (de la morue, de la merluche, de l'églefin ou du cabillaud, avec des patates ou des pommes-de-terre), il disputèrent une partie de poker contre les membres de l'équipage et perdirent cent Euros chacun.

Le lendemain matin, à onze heures tapantes, il furent déchargés dans le port de Gênes avec leur pédalo et remis entre les mains de la police des frontières et de la douane.

David Gille

Les rédactions italiennes avaient eu vent du sauvetage. La RAI envoya un cameraman sur place, juste pour le cas où l'affaire serait intéressante. Mais le rédacteur en chef estima que c'était de la daube, et proposa le sujet à son homologue de France 2, juste à temps pour le JT de 13 heures.

A St Marcelin, quelques habitués prenaient le digestif en regardant la télé. Elise Lucet, comme à son habitude, arborait un sourire mécanique. Elle se mit à vocaliser :

«Nous ouvrons ce journaaaal pour vous parler d'un sauvetage en mer extraordinaiiiiire. Deux touristes français, originaires de St Poulaire-sur-Marcelin, dans le Gramoullirois, Messieurs Armand Champied et Gudule Bichon, l'ont échappée beeeeelle ! En effet, ils ont été sauvés en pleine

Méditerranée par un chalutier de Besançon, le Tagada Tsoin-Tsoin, après avoir dérivé pendant des jours et des jours sur leur bateau à raaaames, et en repoussant des attaques de requins. Ils ont retrouvé la terre ferme ce matin, dans le port de Gênes. Complètement déshydratés pendant leur odyssée, les naufragés n'ont dû leur salut qu'en buvant leur proooooopre urine...»

King

- Ça alors !!! s'exclama Jacques Crobate. *Regardez : ce sont Pichon et Chambier !!!*

- A Gênes ?... Mais qu'est-ce qu'ils fichent à Gênes ? dit Dufermage. *Je les croyais à Chalamond-les-Flots ! Dans quelle histoire sont-ils encore allés se fourrer ?*

- Ha ha ha ! rigola Fidèle Oposte. *S'ils ont bu leur urine, ça a dû les changer du guignolet ! Ils sont impayables, ces deux-là !... De l'urine !*

Pendant ce temps, Chambier et Pichon cherchaient un moyen de rentrer en France avec leur pédalo fichu. Ils décidèrent de faire du camion-stop. Mais avant, ils allèrent acheter une carte postale représentant la cathédrale de Gênes et l'expédièrent au DN2P avec les mots : «*Souvenir de Bourac*».

Au moment même où, enchantés de leur veine, ils montaient dans un semi-remorque transportant du Chianti et de la mortadelle à destination de Marseille, ils furent rejoints par une camionnette des carabinieri qui s'arrêta devant eux dans un crissement de pneus :

- Signore, nous avons ordre de vous conduire à l'aéroport, où vous attend votre président de la République pour vous ramener chez vous !

- Ah bon ?... firent les deux compères. *Ça, c'est vraiment chic de sa part !*

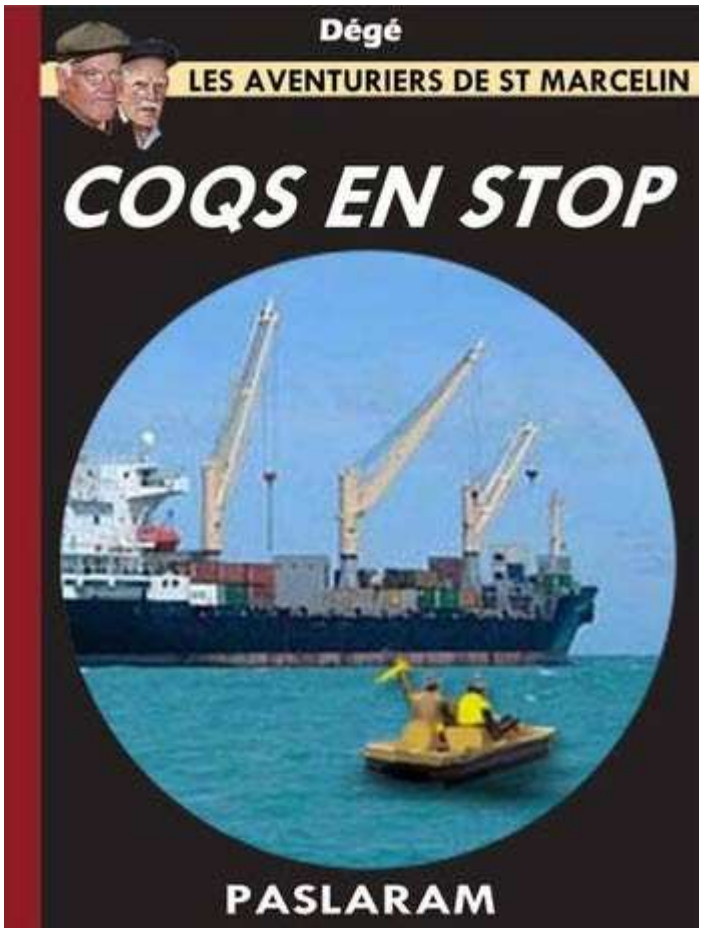
David Gille

Le soir, sur le tarmac de Villacoublay, Nicolas Sarkozy s'arrêta devant la nuée de micros qui se tendaient vers lui. Il eut un petit mouvement d'épaule, balança le poids de son corps sur la jambe gauche, se pencha légèrement en avant et déclara :

- On ne va tout de même pas me reprocher d'avoir rapatrié ces deux malheureux naufragés...

Il se tourna vers Chambier et Pichon, toujours en maillot de bain, T-shirt, socquettes noires et sandales de plage blanches, qui posaient bêtement devant leur pédalo. Puis il poursuivit :

- ... qui viennent de connaître l'enfer. Ils ont même été attaqués par des pirates de haute mer qui leur ont dérobé leur argent !... C'est mon rôle de président de la République de veiller à ce qu'aucun de nos concitoyens ne soit laissé à l'abandon dans un pays étranger après avoir connu une épreuve comme celle qu'ils viennent de connaître. Ils ont droit à notre compassion et à notre soutien.



- *Incroyable !!!* brailla Nestor Vénissien, installé devant la télé du DN2P. *Il y a deux jours, ils étaient à Chalamond-les-Flots, hier ils étaient en pleine mer, ce matin ils étaient en Italie, et ce soir ils sont avec le président à Paris !*

- *On se demande jusqu'où ils vont s'arrêter trop loin !* fit Justin Ptipeux, le simplet du village.

Sur l'écran, François Hollande, les sourcils en accent circonflexe, donnait son opinion :

- *Nicolas Sarkozy vient encore une fois d'endosser son habit préféré, celui de Zorro !... Et je me pose des questions, ainsi que tous les responsables 'cialistes : je viens de voir les images en direct de Villacoublay, et il m'a semblé que les deux naufragés n'étaient nullement amaigris, mais se portaient plutôt bien. Alors je me demande si tout ceci ne serait pas une manœuvre de diversion. Avec mes amis 'cialistes, j'ai bien l'intention d'exiger une enquête parlementaire pour que toute la lumière soit faite.*

Tioo

David Gille

Pour les ramener à Chalamond-les-Flots, le président mit un avion du GLAM à la disposition de Pichon, de Chambier et leur pédalo. Mais durant la nuit, un incident technique obligea l'appareil à se détourner et à faire escale à Bâle. Un reporter de France 2 était sur place et filma Chambier et Pichon en train de siroter une bière au bar de l'aéroport, tout en détachant de leurs cuisses des lambeaux de peau brûlée par le soleil, qu'ils jetaient à des moineaux, en attendant que l'avion soit réparé. La séquence fut diffusée dans Télématin.

Au DN2P, Yvan Sapioche leva un œil distrait vers le téléviseur et fit :

- *Tiens, ils sont en Suisse... Albert, sers-moi un blanc gommé.*

- *Ça vient... J'espère qu'ils en profiteront pour acheter du chocolat,* commenta Dufermage en terminant de passer sa Spontex.

Pichon et Chambier arrivèrent sur la plage de Chalamond-les-Flots à onze heures du matin, traînant leur pédalo. Ils se rendirent directement chez le
Castafiore loueur et lui firent part, assez clairement, de ce qu'ils pensaient de ses chaînes de pédalier. Le commerçant, qui s'apprêtait à leur présenter la douloureuse pour les quarante-huit heures de dépassement de forfait, jugea bon de ne pas insister.

Les deux compères partirent à la recherche de Yolande. Ils la trouvèrent à la terrasse d'une paillote, en train de déguster une glace avec un petit parasol dessus.

- *Il reste de la blanquette d'avant-hier soir ?* demanda Pichon en guise de bonjour.

Assise à côté d'elle, Catherine, en maillot bustier bleu électrique discrètement siglé DG, coiffée d'une capeline en bourrette de soie blanche du même tonneau et négligemment chaussée de mules à plumes, les toisa sans aménité... Elle en avait assez de ces deux hurluberlus teigneux. Lorsqu'elle avait quitté le village, elle ne les supportait plus, à deux doigts de commettre un meurtre. Avec désarroi, elle constatait qu'ils étaient tout aussi odieux loin de chez eux.

Et puis, profiter ainsi de son hospitalité pour entamer un tour du monde aux frais de la princesse, quand même!!!

David Gille - *Ah, vous voilà, vous deux !* fit-elle. *Nous avons suivi vos aventures à la*

télé. Oser déranger le président de la République !... Eh bien, c''est du propre !

Chambier, qui avait perçu la pointe d'agressivité dans la voix de Catherine, s'emporta :

- Non mais, vous croyez qu'on a fait exprès de nous naufrager ? Qu'on a saboté nous-mêmes notre pédalo afin d'avoir une chance d'être poussés par le mistral et de nous retrouver isolés en pleine Méditerranée, juste pour le plaisir de nous faire ensuite engueuler par vous, mâme Catherine ?... Vous croyez que c'est rigolo de se retrouver sans rien d'autre à boire que de l'eau salée, polluée par les cabinets des bateaux ? Vous avez déjà été survolée par des cormorans qui guettent le moment où vous allez clamser, pour vous ouvrir ensuite le ventre de leurs becs immondes et vous dévorer les testicules, qui sont des parties nobles, mâme Catherine ? Faut réfléchir avant de causer, ma p'tite dame !... Ernest et moi, on envisageait de nous graver mutuellement nos testaments sur le dos avec mon couteau suisse. Oui, mâme Catherine, sur le dos, et dans le vif !... Alors venez pas faire votre péronnelle ! De plus, permettez-moi de vous le dire, vous avez fait des économies, vu que vous ne nous avez pas eu à votre table pendant deux jours !... Alors, moi, je dis : vous devriez nous remercier, mâme Catherine Ausseroce, épouse Lapilule ! Si vous voyez ce que je veux dire...

- Et moi, je dis : quand est-ce qu'on mange ? fit Pichon.

Yolande savait que lorsqu'Ernest voulait manger, il fallait le nourrir rapidement sinon il devenait violent. Elle se pencha vers Catherine et lui demanda, à l'oreille, s'il restait de la blanquette. Rassurée par la réponse de son amie, elle se leva avec toute la grâce dont elle était capable et donna le signal du départ.

Dès leur arrivée à la villa, les trois vieux se précipitèrent dans la cuisine et Yolande passa aux fourneaux. Une heure plus tard, rassérénés et repus, ils ronflaient tous dans leur chambre pénétrée d'une légère brise marine. Ils se réveillèrent vers 18H, descendirent dans le salon, allumèrent la télé et la regardèrent avec une joie qu'ils ne purent contenir.

- Ben, mon vieux, rien n'a changé depuis tout ce temps, dit Gaston.

- Tais-toi, vieux gars, je cherche la réponse… 4 fois 2 plus 15 multiplié par 100 moins 56, 144, c'est bien ça, il est fort le gars ! Ah, les lettres NOORISEZ… je l'ai en 7 lettres Erosion, dit Ernest requinqué. Yolande, tu nous sers l'apéro ?

Quand Catherine rentra, elle les trouva bien installés sur le canapé et commentant les informations. Ils étaient calmes et sages et elle leur trouva l'air plus humains. Alors qu'elle était décidé le matin à les faire partir elle sut qu'elle ne pourrait pas les laisser quitter Chalamond-les-Flots sans avoir visité du pays.

- Demain une surprise vous attend, dit-elle aimablement.

Le changement de ton inquiéta la petite bande. Ils la regardèrent, circonspects.

- *Vous nous soufflez le froid et le chaud, mâme Catherine*, dit Gaston. *Demain on rentre à Saint-Marcelin, n'est-ce pas Ernest ?* N'obtenant pas de réponse il regarda son vieux copain et comprit à sa mine dépitée qu'il n'avait pas envie de rentrer au pays. L'air intrigué de Yolande confirmait sa supposition.

- *Demain, vous, Maud, François et moi, nous embarquerons sur notre bateau et nous mettrons cap sur l'île de Malte !*

- *Ah, parce que vous avez un bateau ???* demanda Pichon.

- *Oh, juste un petit Fly 2200 de chez Couach. Vingt-sept mètres à peine, rien de bien original...*

- *Et qu'irions-nous faire à Malte, si je puis me permettre ?*

- *Assister à un festival que vous aimerez, j'en suis sûre : le Festival de la Cuisine Méditerranéenne et de la Pyrotechnie, à la Valette ! C'est une occasion unique de goûter toutes les spécialités du bassin méditerranéen. Ça dure trois jours. Nous serons de retour samedi prochain pour assister au corso fleuri de Chalamond-les-Flots... Qu'en dites-vous ?*

Pichon et Chambier, qui, en matière de plats méditerranéens, ne connaissaient que les rahat-loukoums d'Omar Chécouvert et le couscous Garbit, trouvèrent l'idée intéressante.

- *Et il y aura des vins ?* s'enquit Chambier.

- *Oui, et des fameux !* répondit Catherine. *En provenance de tous les pays du pourtour méditerranéen... Vous pouvez nous faire confiance, c'est notre métier. François et moi sommes œnologues, ne l'oubliez pas.*

- *Non, je veux dire : sur le bateau... Parce que pas question que je reparte en mer sans rien à boire. Il ne faut pas défier le destin deux fois !*

- *Bien évidemment. Et toutes sortes d'apéros et de digestifs. Rien que le nom de notre bateau devrait vous inspirer : le Prosit !*

- *Alors c'est d'accord pour moi*, fit Pichon.

- *Pour moi aussi*, ajouta Chambier. *Faut juste que je prévienne la petite Sophie Fonfec qui passe tous les jours pour nourrir mes lapins.*

- *Pour les dames, tenue libre,* précisa Catherine*. Pour les messieurs, outre vos maillots de bain, tenue de rigueur : polo Lacoste blanc, pantalon Talamon blanc, socquettes Gieves & Hawkes blanches, mocassins bateau Pakerson*

blancs, blazer bleu marine Daks, pochette en soie Gucci bordeaux barré d'or, les couleurs de la société Pissegrain, à porter après 17 H sur le bateau, après 18 H à terre... Tout cela est prêt et vous attend dans vos chambres, messieurs.

- Et côté caleçons ? fit Chambier.

- Vous pouvez garder vos caleçons kakis dont parle le tout-Chalamond, du moment que vous ne vous déculottez pas en public... Nous appareillerons à 9H, après le petit-déjeuner. Le chauffeur fera la navette entre la villa et le port pour vous conduire au bateau.

Ainsi fut fait.

A 9 H précises, le Prosit appareilla, et, en ronronnant, quitta doucement la baie de Chalamond-les-Flots. Chambier et Pichon, habillés en yachtmen, avaient l'air de gravures de mode. Ils auraient été vraiment élégants si l'un n'avait gardé sa casquette crasseuse, et l'autre son vieux béret de prolo. Pichon, en plus, avait posé une cigarette de rechange sur son oreille gauche. Quant à François Zel, il arborait une casquette de capitaine décorée d'une ancre de marine dorée, classieuse comme c'est pas permis.

Alors que Yolande et Maud Herfokeur s'extasiaient sur le luxe du yacht, Gaston et Ernest, insensibles à l'acajou, à la loupe d'orme et au laiton briqué, partirent à la recherche du bar.

Dès que le Prosit fut à distance respectable de la côte, Zel ordonna à son homme d'équipage, Bastien Bonlecap, de mettre la gomme. L'étrave du Prosit se souleva et le yacht bondit en avant, prenant instantanément une vitesse démentielle, propulsé par ses deux moteurs de 1550 CV. Ernest Pichon, qui était revenu sur le pont muni d'une bouteille de bière, eut juste le temps de rattraper sa casquette.

- *Octod'jus ! Ça décoiffe !* fit-il, avec a-propos.

Il retourna à l'intérieur.

- *On arrivera quand ?* demanda-t-il à Zel.

- *Demain matin.*

Yolande décida d'aller bronzer sur le deck. Le vent lui secouait les bourrelets, et elle décida que si cela ne remplaçait peut-être pas les mains d'un masseur, c'était bien agréable quand même. Quant à Maud Herfokeur, penchée à la proue, elle s'extasiait devant le ballet des dauphins qui tentaient de lutter de vitesse avec le Prosit.

- *Yo, des gros poissons, yo !* fit-elle en tapant joyeusement dans les mains.

- *Non, ma petite,* répondit Catherine. *Ça, ce sont des dauphins, donc des mammifères marins...*

- *Bah, poissons ou mammifères marins, pour moi c'est synagogue.*

Pichon et Chambier, vautrés dans les fauteuils club, passèrent l'après-midi à avaler des litres de produits brassicoles en regardant une rediffusion de *Thalassa*, suivie du film «*L'Aventure du Poséidon*» sur l'écran géant du salon.

La splendeur d'un coucher de soleil sur la mer étant un spectacle inaccessible aux béotiens, tout ce beau monde fila se coucher dès la fin du dîner, laissant Bastien Bonlecap à la barre.

Après une bonne nuit de sommeil et un bon petit déjeuner, ils se retrouvèrent sur le pont lorsqu'au loin se profilèrent les fortifications de la Valette. Une demi-heure plus tard, le Prosit longea les jardins Barrakka et rejoignit à allure réduite le port de plaisance de Vittoriosa, où il s'amarra au fond, face à Tarxien.

- *Ça sent la morue*, fit Pichon en regardant autour de lui et reniflant bien fort. *Et de plus, on crève de chaud. Dire qu'on est en mars ! On croit rêver !*

Alors que Zel se rendait à la Capitainerie pour déclarer l'arrivée du Prosit, Catherine posa sur la table du deck le vase contenant la traditionnelle gerbe de glaïeuls, ainsi que le non moins traditionnel seau à glace occupé par une bouteille de Krug.

Les deux compères se précipitèrent dessus. Puis, coupe en main, ils s'accoudèrent au bastingage et observèrent d'un air envieux les touristes légèrement vêtus qui les considéraient avec un mélange de jalousie et d'admiration.

- *Et dire qu'ils croient qu'on s'amuse, ces bourrins !* lâcha Chambier.

- *Que veux-tu, ils ne savent pas ce que c'est que de porter un blazer Daks*

à mille Euros, par quarante degrés à l'ombre...

Au DN2P, quelques consommateurs tapaient le carton en sirotant leur digestif. Elise Lucet clôtura le JT en annonçant :

«*Et enfin, faisons un tour à Maaaalte, où se déroule en ce moment le festival annuel de la cuisiiiine méditerranéenne. Une fois encore, il attiiiiire de nombreux visiteurs. C'est un reportage de notre envoyé spéciaaaal Léo Dehurlevant, assisté de Samira Kanjot-Rémaigri et David Ordur. Le son est signé Thomas Farsi, assisté d'Anick Tamaire et de Rosso Buko. Lumières : Bjorn Toubialaïve. Réalisation : Abel Tonchien, assisté de Wolfgang Debochs et Sheila Vzyouyéyéyé. Montage : Ilya Dubouleau, assisté de Mézy Tondoit. Script : Ella Lerkon. Régie : Boris Zotto et Roch Mibéybi. Sandwiches et boissons : Emile Pat et Bosco Lopandre. Technicienne de surface : Livia Kidsalone.*»

La séquence débutait sur un long travelling des yachts dans le port de Vittoriosa.

- *Là, ils sont à Malte*, commenta Homère Dalor, qui suivait le JT par habitude, mais sans vraiment y prêter attention. *Albert, mets-nous la 3 : y a Derrick qui va commencer...*

David Gille

Au retour de Zel, tout le monde débarqua. Les dames, en pantalons corsaires flashy, chemisiers pétants signés Dior et fichus de soie polychromes, ne passèrent pas inaperçues. En revanche, Maud Herfokeur, en perfecto et minijupe zébrée, les pieds dans des bottes texanes en lézard doublées de fourrure synthétique rose, fut très déçue de ne pas être reconnue. Alors qu'en compagnie de Zel elles partirent s'empiffrer de homards dans un restaurant du port, Chambier et Pichon préférèrent faire tout de suite honneur aux spécialités méditerranéennes proposées par une foultitude de stands.

Dans un sabir fait de français amputé des articles, prononcé avec l'accent de Joséphine Baker, ils passèrent commande de jambon serrano et de chorizo en terminant chaque phrase par «*Goude baille, sœur*». Comme on leur servit exactement ce qu'ils avaient demandé, ils en déduisirent qu'ils parlaient anglais sans le savoir, à l'instar de Monsieur Jourdain qui ignorait qu'il faisait de la prose. Ils enchaînèrent sur les brochettes et les merguez. Puis ils dévorèrent des tchévaptchitchis et des kolokitakias. Ils firent une halte de dix

minutes dans un café, le temps d'avaler une Cisk Lager. Ensuite, ils attaquèrent la pancetta et goûtèrent la fontina. Ils reprirent des forces au Waterfront Inn où ils firent la connaissance d'un rouge infect de chez Méridiana, avant d'enchaîner avec des Lahmacun et des Yaprak-samra arrosés d'une bonne bouteille de Bandol bien de chez nous.

A dix-huit heures précises, ils mirent leur pochette. Puis ils achetèrent une carte postale représentant un bouc se dressant sur un rocher, avec un blason de Malte dans un coin. Au dos, ils écrivirent «*Bourac nous comble ! Vous ne nous manquez pas et on ne pense pas à vous ! Signé Gaston et Ernest.*» et la postèrent avant de s'installer à une terrasse et d'observer les jolies filles, en sirotant une cédratine corse.

A vingt heures, épaule contre épaule pour marcher droit, il s'arrêtèrent à trois mètres de l'échelle de coupée du Prosit.

- *Vingt dieux, qu'est-ce qu'elle... hic... bouge !* fit Pichon. *Il s'agit de pas la louper !*

- *Tu l'as dit, bouffi !* hoqueta Chambier. *Faut viser juste, vieux gars !*

Ils firent irruption dans le salon juste à temps pour passer à table.

- *On a fait un tour génial !* annonça Chambier.

- *Malte, quel beau pays !* ajouta Pichon.

Lorsque fut tiré le superbe feu d'artifice au-dessus du port, ils ronflaient déjà.

Le lendemain, alors que la petite troupe débarquait pour faire une promenade touristique dans les ruelles étroites de la Valette (et, pour Pichon et Chambier, y repérer les bonnes adresses), une voix féminine s'exclama derrière eux :

- *François ! Catherine !... Ça alors ! Vous, ici ?*

C'était Maïté-Laure Izrich, accompagnée de son compagnon Youri Lygotafortune, leurs voisins de Chalamond-les-Flots, qui y possédaient une villa hollywoodienne.

- *Ça alors, le monde est petit !*

Maïté était une grande perche cuite par le soleil et les caissons UV,

tellement liftée que lorsqu'elle clignait des yeux, ses genoux faisaient du yo-yo. Quant à Youri Lygotafortune, il ressemblait trait pour trait à Michel Piccoli, le charme et le charisme en plus.

Ils se firent la bise, puis Catherine présenta son monde :

- Voici Monsieur Gaston Chambier, qui est un biologiste, créateur des célèbres lapins colosses de St Marcelin-sur-Poulaire, et ses amis Madame et Monsieur Pichon. Et voici Maud Herfokeur, qu'on ne présente plus.

- Euh... fit Maïté-Laure Izrich en serrant la main de Maud, *ne nous sommes-nous pas déjà rencontrées aux noces de Lord Ofzerings, à Richmond, au printemps dernier ?*

Maud Herfokeur secoua la tête, ce qui fit le bruit d'une boîte de pinces à linge que l'on jette dans un escalier. Avant qu'elle n'eut le temps de cracher son chewing-gum, Catherine répondit pour elle :

- Maud est une jeune chanteuse qui caracole en tête des charts depuis des mois. Vous l'avez sûrement déjà entendue, ma chère Maïté. C'est elle qui interprète si divinement «Zyva, nique-lui sa race, à ce bouffon», et «Pour mater mon tatouage, enlève ma bourka, Alfred», sur une musique de Khaled Oskour.

Youri se tourna vers Zel :

- J'ai une idée : pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ?... Mon jet m'attend à l'aéroport. Maïté et moi allions déjeuner à Patras, en Grèce, et assister à l'inauguration du nouveau musée d'art hellénistique. Joignez-vous donc à nous !

- Il vous faut un avion pour aller bouffer ? demanda Chambier en ouvrant de grand yeux étonnés.

- C'est un peu loin pour y aller à pied ! s'esclaffa Youri Lygotafortune en entourant de son bras les épaules de Gaston. *On voit bien que vous êtes un scientifique, mon cher Monsieur Chambier ! Toujours rationnel, hein ?... Que dites-vous de ma proposition ?*

- Ben...

- Alors c'est d'accord. Notre limousine nous attend à l'entrée du port. Vous êtes nos invités !

- Euh... faudrait pas qu'on emporte un pyjama ?

- Nous serons rentrés ce soir, Monsieur Chambier. Ne vous inquiétez pas...

Confortablement installés dans le Falcon 7X de Youri Lygotafortune, Yolande (dont c'était le baptême de l'air), Chambier et Pichon observaient le bleu uni de la mer qui défilait sous les ailes de l'appareil, l'un des spectacles les plus ennuyeux du monde après celui d'Omar et Fred.

Le steward, Pepito-Nicolas Sonn, déboucha la huitième bouteille de Mumm Cordon rouge avec une dextérité qui laissa rêveurs Ernest et Gaston, pourtant pas manchots dans ce domaine.

Le Falcon atterrit à midi trente. Une limousine les attendait, qui les conduisit directement au Louis XIV, un restaurant français pompeux au décor extravagant. Manger français était exactement ce qu'il fallait pour mettre Yolande, Gaston et Ernest de bonne humeur. Mais quand les deux compères demandèrent des pieds paquets et des andouilles de Vire, ils comprirent que ça n'allait pas être simple. Ils se rabattirent donc sur des plats aux noms compliqués, choisis au hasard et servis par un maître d'hôtel qui portait un gilet Kenzo taillé dans de la moquette anglaise, et qui ondulait des fesses. Après y avoir goûté (aux plats, pas au maître d'hôtel), ils décidèrent que ce n'était pas si mauvais que ça.

A quatorze heures, ils se rendirent au musée des arts hellénistiques pour l'inauguration et se tapèrent le discours du ministre de la culture, sous les éclairs des flashes et les spots des télévisions venues de toute l'Europe pour filmer l'événement. Chambier et Pichon n'avaient jamais compris pourquoi les étrangers ne faisaient pas l'effort de parler français, et ils bâillèrent à plusieurs reprises. A l'issue du discours, Youri et Maïté allèrent serrer la main de leur ami le ministre, suivis par Gaston, Ernest et Yolande, qui avaient cru qu'ils devaient en faire autant.

Une heure plus tard, après avoir envoyé au DN2P une carte postale de Patras («*Bourac la nuit, c'est divin : c'est d'un calme ! Signé : Yolande, Gaston, Ernest*»), ils étaient à nouveau dans le ciel à bord du Falcon, en train de faire sauter des bouchons.

- *Vous savez quoi ?* fit Maïté. *Si on faisait un petit détour par Tunis ? Nous connaissons là-bas un petit restaurant où l'on sert un... euh...*

Elle se tourna vers Youri et interrompit sa discussion avec Zel :

- *Darling, comment ça s'appelle déjà, ces petits grains succulents ?*

- *Du beluga Petrossian.*

- *Mais non, voyons : ces grains blancs mélangés avec des légumes et une sauce qui pique... Ce que mangent à chaque repas ces gens qui parlent arabe, dont les femmes dansent avec leur ventre...*

- Du couscous.

- Oui, c'est ça : du couscous ! Vous verrez, fit-elle en se tournant vers Yolande, Gaston et Ernest : *c'est très canaille, très ouvrier, très amusant ! Et vous ne me croirez pas : de plus, c'est goûteux. Si, si !... Bon, l'éclairage au néon vert et rouge n'est pas du meilleur goût ; et la patronne, Djamila Plubelrhob est un peu simple, mais gentille... Qu'en dites-vous ?*

- Au point où nous en sommes... répondit Chambier.

Le Falcon atterrit à Tunis à 19 H. Sur le tarmac VIP, Gaston et Ernest croisèrent Nicolas Sarkozy, qui rentrait en France après avoir sauvé quelqu'un. Sous les crépitements des flashes, il les salua comme de vieux amis, ce qui impressionna beaucoup Yolande, Maïté, Zel, Catherine et Youri.

Une heure plus tard, ils étaient attablés devant un énorme couscous-méchoui fumant, parfumé au kamoun et servi par une adorable petite femme boulotte qui leur demandait toutes les trois minutes si c'était bon.

David Gille

Au même instant, au DN2P, Anatole feuilletait un magazine de jeux. Il s'arrêta sur la page «Cherchez l'intrus» :

Distinction
Classe
Elégance
Fadela Amara

En bruit de fond, le téléviseur livrait la grand messe du JT. Anatole ne leva pas les yeux de son magazine, mais lâcha :

- ' Sont en Grèce...

Avant de remonter dans le Falcon, Gaston, Ernest et Yolande postèrent une carte postale adressée au DN2P, représentant une chamelle amoureuse de son méhariste. Au verso, ils écrivirent : «*Nous faisons des emplettes au Carrefour de Bourac. Quel choix !*».

L'avion atterrit à Malte à minuit, et tout le monde se sépara en se félicitant de cette excellente journée.

Le lendemain, au DN2P, Salazar Therminusse touillait son café en regardant Télématin.

- *Tiens, hier soir ils étaient en Tunisie*, lâcha-t-il.

Le lendemain matin vers 11 H, les premiers grommellements d'estomacs se firent entendre dans le salon du Prosit. Il était temps de songer à manger, les muscles des mâchoires étant les plus sollicités chez les natifs du Grimouillirois, et ce, depuis des temps immémoriaux. C'était un sujet avec lequel on ne plaisantait pas.

François Zel loua un minibus avec chauffeur qui les conduisit au Shelley's à Bugibba, un restaurant inconnu des touristes et des guides, uniquement fréquenté par les gens de la haute pas frileux du chéquier. Zel et Catherine, en pays de connaissance, firent le tour des tables en distribuant des bises. Chambier et Pichon firent de même, sans remarquer l'air stupéfait des quidams auxquels ils collaient un baiser sonore sur la joue. Mais tous et toutes se laissèrent faire sans poser de question.

Pichon se saisit du menu, y jeta un coup d'œil et le reposa sur la table.

- *C'est du chinois, j'y comprends rien*, fit-il. *On croit rêver !*

- *C'est de l'anglais*, fit Zel. *Avec le maltais, l'anglais est la langue officielle de l'île.*

- *Oui, je m'en suis rendu compte l'autre jour, quand on m'a apporté une assiette de petits pois alors que je demandais où étaient les toilettes !*

Catherine proposa que tout le monde prenne la même chose, et elle commanda des aljotta et du rabbit stew stuffat tal fenek.

- *Le stuffat tal fenek, c'est du lapin*, expliqua Zel en se tournant vers Gaston. *Vous qui êtes un spécialiste, vous verrez qu'ils savent le préparer ici !*

Le serveur déposa devant eux les ramequins d'aljotta.

- *Chaque fois que nous venons à Malte*, fit encore Zel, *nous déjeunons ou dînons au moins une fois au Shelley's. Ce n'est pas que ce soit meilleur qu'ailleurs, mais on n'y voit pas de touristes allemands débraillés ou d'Anglais braillards. Et surtout, l'établissement est propre, le patron fait passer l'hygiène en cuisine avant tout.*

Castafiore

- *Comment pouvez-vous en être sûr ?* demanda Chambier en considérant l'aljotta avec méfiance.

Zel se tapota le nez d'un air entendu, puis souleva son ramequin et le huma.

- *Au-delà du parfum des poissons - dont je pourrais vous citer les différentes espèces - qui composent ce mets, et du produit vaisselle qui a servi à laver cet ustensile, je détecte des molécules de Canard WC, de savon Dove, de lessive Ariel et d'assouplissant Soupline Lavande des Collines, le grand modèle en bidon de trois litres à 8.55 Euros.*

- *Et alors ?* demanda Pichon.

- *C'est évident : cela démontre que pendant la préparation de ce plat, le cuistot est allé aux toilettes, mais qu'il s'est lavé les mains et les a séchées à l'aide d'une serviette éponge propre.*

Catherine renifla l'aljotta à son tour :

- *François, tu as oublié le papier toilette White Cloud triple épaisseur, parfumé à la pêche.*

- *J'avoue ne pas l'avoir senti,* répondit Zel en posant sa main sur celle de Catherine. *Mais tu sais bien que ton nez est infiniment supérieur au mien, mon cœur !*

Elle se rengorgea et battit plusieurs fois des cils, ravie du compliment. Yolande les regarda, pencha légèrement la tête sur le côté et, les yeux embués, lâcha, attendrie :

David Gille

- *Comme ils sont mignons, tous les deux !*

- *Heureusement qu'Isidore n'est pas là pour voir ça !* grogna Chambier dans l'oreille de Pichon.

Ils goûtèrent le ragoût de lapin et jugèrent que c'était excellent. Ernest en reprit deux fois. Yolande demanda la recette au maître d'hôtel, lequel, d'un air

pincé, répondit que l'établissement n'avait pas pour habitude de communiquer ses recettes à la clientèle.

Après le dessert (un prinjolata pour tout le monde, sauf pour Yolande, qui préféra une glace avec un petit parasol dessus), il fut décidé d'aller se baigner à Melieha Beach.

Dès leur arrivée sur place, Chambier et Pichon se précipitèrent et enfilèrent leurs nouveaux maillots signés Mustapha. Ils s'approchèrent des vagues mais s'arrêtèrent net en découvrant des jet-skis amarés non loin Pichon se tourna vers son compère :

- *Regarde ça, vieux gars : les mêmes trucs que James Bond dans «L'espion qui m'aimait» !... C'est quand même autre chose que les pédalos, si tu veux mon avis. Et il n'y a pas de chaîne de pédalier ! Ça te dirait ?*

- *Ça me dit, dimanche*, répondit Ernest toujours prêt à faire des jeux de mots éculés.

Ils se dirigèrent vers la baraque à frites et demandèrent à louer deux jet-skis. Le prix les scia, mais c'était leur première dépense personnelle et Gaston sortit les biffetons.

- *J'offre la tournée,* dit-il grand seigneur.

Le garçon de plage les accompagna et leur expliqua comment utiliser les machines. Ils n'écoutèrent pas, pressés d'en finir. Puis ils enfourchèrent les chevaux d'acier.

- *On fait la course, Ernest ? On prend cette direction et on va tout droit*, dit Gaston en désignant les rochers qui pointaient au bout de la plage.

Ils firent tourner la manette de l'accélérateur et partirent comme deux fusées.

- *Wouahouh,* hurlait Gaston, *ça décoiffe. Wouahouh !!!!!!!!*

- *Pas si vite, je vais tomber*, pestait Ernest à la traîne.

Yolande, sur la plage, levait les bras au ciel, elle voyait deux panaches d'eau mais ne distinguait plus Gaston.

- *J'y arrive, vieux gars, je vais gagner*, cria Gaston en se retournant vers son ami.

En effet, il était arrivé. Mais cette distraction faillit lui coûter la vie : le jet-ski s'éleva sur les rocs et il s'y écrasa avec son cavalier.

Dans l'ambulance, Chambier, à demi inconscient, rêvait qu'il se trouvait à St Marcelin et qu'il était ballotté par la foule des fêtards au bal des vendanges.

Il lui semblait d'ailleurs entendre distinctement Ed Clapier Jr et ses Céréales Killers qui interprétait «*Tirelli Pin Pon*».

Lorsqu'on l'admit aux urgences de St Luke's Hospital, il ouvrit un œil.

Malgré l'envie qu'avaient les médecins de le charcuter juste pour garder la main, ils furent bien obligés de le laisser tranquille, car il n'avait rien de cassé. Par acquit de conscience, ils décidèrent néanmoins de le placer en observation pendant une journée.

Deux heures après son admission, Pichon vint lui rendre visite, une odieuse boîte de chocolats Cadburry's à la main (ce que les Anglais ont inventé de pire depuis le sandwich aux concombres). Une superbe infirmière, sosie de Kim Basinger, s'occupait justement de lui.

Elle se pencha pour tapoter son oreiller, et, dans l'opération, écrasa le nez de Gaston entre ses seins. Il eut une dangereuse bouffée érotique, mais il n'aurait échangé sa place pour rien au monde. L'infirmière se redressa, et, d'un ravissant mouvement de hanches, se cambra pour lisser le drap. Puis elle sortit de la chambre dans un léger frou-frou soyeux.

- Ah, fit Chambier, rien n'agace plus les sens d'un homme normalement constitué que le crissement d'une blouse d'infirmière ! Le bruit que fait cette fille quand elle bouge me rend dingue ! La blouse d'infirmière, c'est une vraie musique !

- Une musique ? rigola Pichon. *Tu as pris un gadin et tu fais une fixette sur les blouses des auxiliaires médicaux. D'autres font des fixations sur leurs pantoufles... C'est normal et pas mortel, d'après ce qu'on dit. Juste ridicule, et le ridicule ne tue pas.*

Chambier ne releva pas l'ironie. Il regarda rêveusement la porte puis soupira :

- Toute la musique que j'aime, elle vient de là, elle vient de la blouse. Tu es un vieil imbécile sans une once de romantisme, et chapitre infirmières, tu n'y connais rien ! Ah, si j'avais quarante ans de moins...

- Tu veux que je te dise, vieux gars ? Il est temps que tu sortes de cet horrible endroit. Il exerce sur toi une très mauvaise influence.

- Ils ne me laisseront pas sortir tant qu'ils n'auront pas élucidé mon mystère...

- Quel mystère ? fit Pichon.

- Je l'ignore. Je te le rappelle qu'ils parlent anglais dans ce bled ; ça fait que je n'ai pas tout compris. Mais à chaque fois qu'ils quittent cette chambre, toutes les infirmières et tous les médecins me disent en français : «Au revoir, mystère Chambier».

On le libéra le lendemain matin, et il rejoignit ses amis qui l'attendaient à l'accueil.

- *Alors, fini, le gros bobo ?* demanda Zel comme s'il parlait à un idiot. *On va mieux ? Qui va aller faire un gros dodo sur le Prosit, et bien se reposer ?*

Chambier, qui avait été privé d'alcool pendant vingt-quatre heures, était en manque.

- *Pas question : on va prendre un godet pour fêter ça. C'est ma tournée !*

Ainsi fut fait.

Puis toute la joyeuse troupe regagna le bateau. Pendant que ces dames préparaient le déjeuner, Bastien Bonlecap prit les instructions de Zel et sortit le Prosit du port de Vittorosia. Longeant la côte en laissant Marsaxlockk à tribord, il mit cap au sud-ouest, vers l'île de Lampedusa, plein gaz.

Ils arrivèrent au large de l'île à 17 H, juste à temps pour prendre un bon bain de mer sans trop souffrir de la chaleur. Bastien Bonlecap jeta l'ancre à quelques encablures du cap Grécale et de son phare.

Ces dames décidèrent de rester sur le pont ; Maud parce qu'elle ne savait pas nager, Yolande parce qu'elle avait oublié, et Catherine parce qu'elle avait

le mal de mer.

Chambier descendit sur la plate-forme de baignade et mit un masque et des palmes. Puis il se glissa dans l'eau, qu'il bourra de coups de pieds comme s'il nageait la brasse. A son grand dam, il fit du surplace. Zel lui expliqua comment battre des pieds parallèlement, en douceur. Gaston s'exécuta et fila comme une torpille :

- *Ouah, je suis Laure Manaudou !* hurla-t-il en se cognant la tête contre la quille du Prosit. *C'est dingue, jamais je n'aurais pensé pouvoir nager aussi vite !*

Pichon se mit à l'eau, cigarette au bec, et fit des ronds.

- *C'est quand même bien, la vie de nabab* ! fit-il. *Dire qu'en ce moment, à St Marcelin, ils font de la buée quand ils parlent ! Nous, on est obligés de prendre des bains de mer parce qu'on a trop chaud. C'est dingue !*

- *Comme je dis toujours : dans la vie, il y a les uns et il y a les autres,* répondit Chambier, avec une admirable philosophe. *Ce n'est pas moi qui les plaindrai, hein. Ils n'ont qu'à avoir des amis milliardaires, comme nous !*

Zel, quant à lui, faisait la planche et crachait des jets d'eau en l'air comme une baleine, ce qui amusait beaucoup Catherine.

Les baigneurs batifolaient comme des gamins.

Ce fut Yolande qui, la première, *LE* vit. Elle poussa un hurlement qui se termina en trémolo :

- *Pichon ! Pichon !... Mon Dieu !*

- *Restons conviviaux : appelle-moi tout simplement «Ernest» !* rigola l'autre.

Quand Yolande appelait son mari «Pichon», c'est que l'affaire était grave.

- *Là !... Un re... un re... un re...* hoqueta-t-elle.

- *Quoi «areuh-areuh» ?* fit Ernest. *Qu'est-ce que tu as, la mère ? Tu retombes en enfance ?...*

- *UN REQUIN !!!*

- *Où ça ?* demanda Pichon en regardant autour de lui.

- *Derrière toi !*

Pichon se retourna :

- Ah oui, ma foi. Tu as raison. On croit rêver !

Le requin s'approcha de lui pour le renifler. L'eau faisant loupe, il avait l'air du charcarodon des «Dents de la Mer». Yolande tomba à genoux sur le pont et se signa dix fois à toute vitesse. De là où elle se trouvait, elle ne voyait plus la surface de l'eau. Aussi, quand Catherine se mit à vomir par-dessus bord, elle en déduisit que son mari venait d'être avalé tout cru par le squale. Elle préféra ne pas voir ça, et décida d'aller faire un tour dans les pommes. Elle roula entre deux montants du bastingage et tomba à la mer. Quant à Maud Herfokeur, elle ne réalisait pas ce qui se passait, ayant avalé des trucs absolument stupéfiants avant de monter sur le pont. Le seul qui conservait son sang froid était Bastien Bonlecap : il était plié en deux de rire.

Pichon attendit que le requin soit à trente centimètres de lui. Il l'attrapa sous la tête, la hissa hors de l'eau et lui écrasa sa cigarette dans l'œil gauche. Puis, de son poing droit, il lui asséna un formidable coup à la pointe du museau. La bestiole se retourna et se mit à flotter, inerte, le ventre en l'air, remuant vaguement ses nageoires.

- Aucun Pichon ne s'est jamais laissé emmerder par un poisson ! fit il. Et ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer !

- Bien dit, mon cadet ! répondit Chambier en écho. *Attends, je te donne un coup de main pour tirer cette charogne jusqu'au rafiot.*

Bastien Bonlecap les aida à sortir le requin hors de l'eau. Maud se pencha pour le regarder. Tout ce qu'elle vit, c'était une bestiole de moins d'un mètre, bien moins impressionnante morte que vivante. Bastien expliqua :

- C'est une roussette, un requin inoffensif. Mais bravo, Monsieur Pichon : c'est la première fois que je vois quelqu'un pêcher ça à coups de poing !

- Qu'est-ce qu'on va en faire ? demanda Catherine d'une voix nauséeuse.

Pichon répondit :

- Ce qu'on va en faire ? On va le bouffer, tiens !

A ces mots, Catherine eut un nouveau hoquet et remit le couvert.

- Ah, parce que ça se mange ?... fit Maud en fronçant le nez.

- C'est Georges Pernoud qui l'a dit. Tu sais bien, ce type qui présente depuis vingt-cinq ans Thalassa ; celui qui pense que les poulpes et les pieuvres sont deux animaux différents, et qui dit «Un orque» au lieu de «Une orque»...

- Monsieur Pichon a raison, intervint Bonlecap. *La roussette, c'est absolument délicieux ! Je vais le vider et le préparer pour le dîner.*

- Yo, si c'est aussi bon que vous le dites, pourquoi on n'en trouve pas chez le poissonnier ? demanda Maud.

- Entre le moment où on la pêche et le moment où elle est dans votre assiette, nappée de beurre blanc, la bestiole change de nom, ma p'tite dame ! Dans la mer, ça s'appelle une roussette, mais chez le poissonnier ça s'appelle de la saumonette. Les poissonniers sont très créatifs pour éviter de dégoûter les clients !

Après avoir pris Pichon en photo à côté de son trophée, Chambier plongea. Avec son masque et ses palmes, il descendait de plus en plus profondément. A chaque fois qu'il remontait à la surface, il s'extasiait :

- C'est plein de poissons magnifiques, la-dessous ! C'est le Monde du Silence ! Cousteau était grand, et Chambier est son prophète !

Il replongea, mais, cette fois, ressortit comme une fusée, s'élevant hors de l'eau jusqu'au nombril. Il fonça en direction de la plate-forme de baignade, grimpa dessus à toute vitesse, et malgré ses palmes, se précipita en direction de Bastien Bonlecap en bousculant tout le monde.

- Qu'est-ce qu'il y a, vieux gars ? s'étonna Pichon. *Qu'est-ce que tu as trouvé ? L'avion de Mermoz ? Jimmy Hoffa avec un bloc de ciment aux pieds ? Ben Barka ?... Ou alors, tu as vu un autre requin ? Alors attends, j'arrive !*

Chambier ne répondit pas. Il se rua sur Bastien Bonlecap et brailla :

- Vite, Bastien, une corde avec un crochet ! Fissa !...

- On ne dit pas «corde» sur un bateau, ça porte la poisse ! protesta Bonlecap. *On dit «bout» ou «filin» !*

- M'en fous !... Grouillez !

- Voilà un filin de vingt mètres, avec un grappin... Mais que se passe-t-il ?

Sans répondre, Chambier plongea par dessus bord et disparut sous l'eau. Au bout de trente secondes, il reparut et vociféra :

- Vite, tirez !... Ho hisse ! Ho hisse ! Du nerf ! Tirez !

Pichon et Bonlecap tirèrent. Au grappin était accrochée une amphore couverte de concrétions. Ils la montèrent sur le pont. Chambier était déjà sorti de l'eau et arriva en glissant sur le plancher vernis. Zel demanda :

- Mais enfin, Gaston !... Que se passe-t-il ?

Chambier ne répondit pas, mais regarda Pichon. Ce dernier comprit illico :

- PINARD !!!

- *Exact, vieux gars !* répondit Chambier, frisant l'extase. *Dans les amphores, on transportait de l'huile d'olive, mais surtout du pinard. Avec un peu de bol, celle-ci contient un nectar vieux de deux mille ans ! Le rêve de toute une vie !... Bastien, allez me chercher un marteau et un burin, que je fasse sauter ce bouchon ! Et n'oubliez pas une louche, pour goûter. Si vous trouvez un taste-vin, ce serait encore mieux !*

Lorsque l'amphore fut débouchée, Chambier s'inclina :

- *Catherine ! François ! A vos nez !... Dites-nous ce que contient cette amphore !*

Zel se pencha :

- *C'est bien du vin...*

- *Loués soient Bacchus et Neptune !* s'exclama Chambier en levant les bras au ciel.

Zel poursuivait :

- *Un carenum fait à partir de muscat d'Apiana. Récolté dans la région d'Agrigente. Millésime de l'an 18 de notre ère. Mis en amphores en mars 19. Le récoltant s'appelait Lustucrus, c'était une bonne pâte et il chaussait de 44.*

Il céda sa place à Catherine :

- *A toi, ma chérie.*

Elle approcha son nez du goulot de l'amphore, mais Chambier, n'y tenant plus, la bouscula. Il plongea sa louche dans l'amphore, la ressortit et goûta le breuvage. Il fit la grimace et le recracha par-dessus bord :

- *Pouah ! C'est infect ! On dirait du jus de chaussettes militaires après la marche de la fourragère ! De plus, c'est salé !!!*

- *C'est normal*, expliqua Zel : *ce liquide a trempé pendant près de deux mille ans au fond. L'eau de mer s'est infiltrée et a tout pourri ! Vous ne vous attendiez tout de même pas y trouver du Château d'Yquem ?*

Chambier renversa l'amphore. Quand elle fut vide, il la souleva et la balança à la mer.

- *Que cette cochonnerie retourne d'où elle vient !* dit-il en guise d'épitaphe.

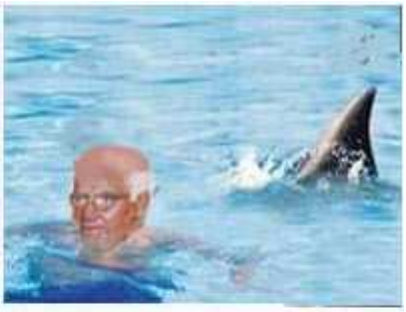
C'est à cet instant qu'une petite voix se fit entendre à l'arrière du Prosit :

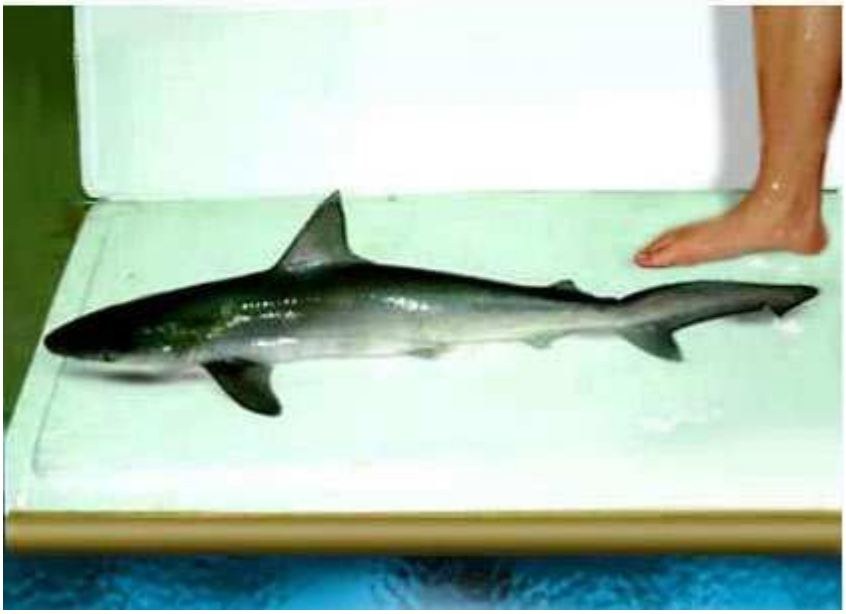
- *Pssst, excusez-moi. Quelqu'un pourrait m'aider ?...*

Tous se retournèrent : Yolande, titubante et trempée comme une soupe, se tenait sur la plate-forme de baignade sur laquelle elle avait réussi à se hisser. Elle regarda autour d'elle d'un air hagard et dit d'une voix éteinte :

David Gille

- Où suis-je ? Qu'est-ce qui s'est passé ?... Tiens, Ernest, tu es vivant ? Ça alors ! J'ai rêvé que tu avais été mangé par un requin ! Je suis bien contente. Oh oui, bien contente. Oui, oui, oui...





Le Prosit labourait les flots dans une légère brume de chaleur qui rendait le coucher du soleil comparable à un creuset d'or fondu.

Catherine, que Gaston et Ernest avaient tellement agacée au début de leur séjour, commençait à se faire à la présence des deux compères. Certes, ils étaient des rustres vulgaires, des poissards misogynes et égoïstes ; mais elle-même n'avait pas oublié d'où elle venait. Toutes ces années passées aux côtés de Lapilule avaient fait d'elle ce qu'elle voyait lorsqu'elle regardait Gaston et Ernest. Ils étaient comme son miroir, seulement brouillé par les efforts qu'elle avait fait pour acquérir un vernis de respectabilité. Mais ce vernis n'était pas encore sec : elle n'ignorait pas que le couple qu'elle formait avec Zel était un couple de nouveaux riches sans éducation ; un couple qui pouvait briller grâce à son argent, mais ne pouvait pas faire illusion bien longtemps. Toutefois, Zel et elle avaient eu l'intelligence de plonger dans un manuel de savoir-vivre et de prendre des leçons de maintien, ce qui leur permettait de ne pas trop détonner en société. Chambier et Pichon, eux, étaient brut de décoffrage. C'étaient des péquenots de St Marcelin, mais... qu'est-ce qu'ils étaient drôles ! Aussi avait-elle proposé à Zel de poursuivre leurs vacances en leur compagnie.

David Gille

Zel avait rassemblé son petit monde sur le sun-deck du Prosit pour prendre l'apéritif. Il ôta sa casquette de capitaine et la posa sur la table.

- *Mes amis,* commença-t-il, *Catherine et moi vous avons réunis pour vous demander votre avis. Comme vous le savez, le corso fleuri de Chalamond-les-Flots se déroulera samedi...*

- *Ah oui,* l'interrompit Pichon. *J'ai un jour assisté au corso fleuri de Bourac : on n'y lançait pas des fleurs, mais des betteraves.*

Chambier enchaîna :

- *Je me suis toujours demandé ce qu'on lançait lors des corsos fleuris dans le Nord-Pas-de-Calais. Des pelletées de charbon ?*

- *Et en Lorraine ?* poursuivit Zel, dont le neurone s'était coincé : *on y lance des morceaux d'acier ?...*

- *Et à Concarneau ?* lâcha Pichon. *Des poissons ?*

- *En ma qualité d'ancien gendarme*, intervint à nouveau Zel, *je peux vous dire que dans le neuf-trois, on lance des pavés et des cocktails molotov....*

- *Et à Camembert ?* ajouta Chambier. *Qu'est-ce qu'on lance à Camembert, hein ?*

- *Messieurs, nous nous égarons !* intervint Catherine.

- *Ah oui, pardon*, répondit Zel. *Je disais donc que le corso fleuri de Chalamond aura lieu samedi. Si nous voulons y être à temps, il faut rentrer maintenant. Mais si vous préférez poursuivre vos vacances avec nous en Méditerranée, pas de problème, vous êtes les bienvenus... Gaston, si vous voulez téléphoner à Sophie Fonfec pour qu'elle continue à soigner vos lapins, je suis sûre qu'elle en sera ravie. Quant à vous, Ernest, vous pourriez demander à Yvan Sapioche de continuer à s'occuper de vos deux vaches et de vos cochons...*

Catherine se tourna vers Chambier et les Pichon :

- Alors, qu'en dites-vous, mes amis ?

- Je suis pour le corso fleuri, répondit Yolande.

- Moi, je suis pour la croisière ! fit Ernest.

- Et pourquoi n'irions-nous pas assister au corso samedi soir, puis on pourrait reprendre la mer dimanche ? suggéra Chambier.

D'un air éberlué, Zel le regarda pendant deux secondes comme si on lui avait appris que Gaston était l'inventeur du fil à couper l'eau chaude. Il se frappa le front et s'exclama :

- Mais bon sang, c'est bien sûr ! Pourquoi n'y ai-je pas pensé ?... Gaston, parfois votre quotient intellectuel me donne le vertige ! Allons assister au corso, puis nous reprendrons la mer dimanche. Quelle bonne idée !... En route pour Chalamond-les-Flots !

Le Prosit mit cap à l'ouest et contourna la Sicile. Puis il longea les côtes occidentales de la Sardaigne et de la Corse.

Dans le salon du Prosit, Pichon et Chambier jouaient aux dés. A quelques mètres d'eux, Catherine et Yolande parlaient chiffons :

- Je n'aurais peut-être pas dû acheter ce jean's Prada skinny taille basse, fit Yolande. *Il me boudine un peu. Mais c'était pour que l'on voie mon string La Perla dépassant à l'arrière, puisque c'est la mode*.

- Il vous va très bien, Yolande. Surtout avec vos tennis Pierre Hardy dorées.

- Oui, mais le string ce n'est pas très pratique pour aller aux WC : ça coupe les cacas en deux.

Pichon, qui avait tout entendu, grogna sans lever la tête :

- Amis de la poésie, bonjour !

Catherine se pencha vers Yolande et dit :

- Mais... il faut l'enlever quand vous allez aux toilettes, Yolande !

- Ah bon ? La vendeuse ne me l'avait pas dit.

Assise dans un coin, Maud Herfokeur, crayon en main, composait sa prochaine chanson, qu'elle avait intitulée «*Meurtre à larmes blanches*» avant

même d'avoir commencé à l'écrire. C'était un titre accrocheur qui plairait aux critiques de Libération, du Nouvel Obs et de Télérama, elle en était sûre. Sa chanson décrirait l'incompréhension inter-générationnelle. De l'inédit, du neuf, de l'original ! Elle eut un sourire. Les autres rappeurs, envieux de ses succès, la traitaient de «mal noircie», de «rappeuse pour filles», de «café au lait sans café», et se moquaient d'elle en affirmant que sa musique était au rap ce que les hamburgers végétariens étaient à la gastronomie. Ils lui reprochaient aussi de ne jamais porter de bonnet en laine ni de capuche ; de se laver tous les jours et même d'utiliser du déodorant sous les bras. Mais elle s'en moquait : ses albums étaient en tête des ventes, pas les leurs ! Elle s'appliqua puis se relut :

A ma mère, mon dernier CD j'ai offert,
J'y raconte ma vie, mes peines et mes misères.
Je vis dans une téci pourave où tout est gris, rien n'est vert.
Ma mère, est-ce que ton cœur se serre ?

Ma mère m'a dit : «Maud, laisse-toi pousser les ch'veux».
Je lui ai dit : «Ma mère, dans vingt ans si tu veux.
Je ne les porte pas courts pour me faire remarquer,
Ni parce que j' trouve ça beau,
Mais parce que ça me plaît». Oh yo !

Dans ma zone, c'est no-future, no hope. On me fout des torgnoles,
On me bouscule, on me jette. Ah non, vraiment, j'ai pas de bol,
Jamais je ne verrai un coin de ciel bleu sur cette terre.
Ma mère, est-ce que ton cœur se serre ?

Ma mère m'a dit : «Maud, laisse-toi pousser les ch'veux».
Je lui ai dit : «Ma mère, dans vingt ans si tu veux.
Je ne les porte pas courts pour me faire remarquer,
Ni parce que j' trouve ça beau,
Mais parce que ça me plaît». Oh yo !

Pour vivre, faut que je deale et que j' fasse des passes
Que je truque, que je vole pour m' faire une place.
J' m'en sortirai jamais, je suis prise dans une nasse,
Mais c'est ma faute car je suis une vraie...

Elle cherchait en vain une rime avec «*nasse*» en suçant son crayon, les yeux rivés au plafond. C'est à cet instant que Zel apparut et annonça :

- Les amis, préparez-vous : nous allons avoir un sérieux coup de tabac !

- Un coup de tabac ? fit Yolande. *Qu'est-ce que c'est-y donc que ça que c'est ?*

- Une dépression atmosphérique, une tempête !... Si vous avez des choses fragiles dans vos chambres, ne les laissez pas traîner. Mettez tout dans les espaces de rangement sous les lits, et accrochez-vous : ça risque d'être un peu sportif, comme expérience !

- Nous allons mourir ? demanda encore Yolande, anxieuse. *Comme ceux du Titanic ?...*

- On croit rêver ! fit Ernest. *C'est vraiment une question de fumelle, ça !!! Tu ne réfléchis donc jamais ? Tu crois peut-être que François et Bastien ne savent pas comment éviter les icebergs ?... Mais qu'est-ce que tu as donc dans la tête, ma fille ???*

Dès les premiers chahuts de la houle, Maud Herfokeur alluma une cigarette aux senteurs herbacées, et s'endormit.

Pour les autres, les choses empirèrent.

Sous un ciel plombé, l'étrave du Prosit escaladait maintenant des montagnes d'eau, puis retombait avec lourdeur, envoyant des embruns et des gerbes d'écume par dessus ses superstructures. Des déferlantes le prenaient par le travers, et il se mit à gîter avant de se redresser comme un culbuto en attendant le coup suivant. Dans un vacarme d'enfer, de violentes rafales de vent expédiaient des nappes de pluie sur les vitres. Les moteurs du Prosit donnaient toute leur puissance pour sortir de la purée de pois le plus vite possible.

La première personne à être malade à bord fut Catherine. Elle résista jusqu'au moment où Zel descendit au salon pour prendre des nouvelles de ses passagers. Mais il avait eu la mauvaise idée de s'y rendre en mastiquant un énorme sandwich thon-mayonnaise (avec des oignons). C'en fut trop, et elle vomit directement sur les baskets dorés de Yolande, laquelle vomit à son tour dans la nuque de Chambier. Chambier gerba immédiatement dans l'oreille gauche de Pichon, qui dégobilla le contenu de son estomac sur le sandwich de Zel. Ce dernier tourna la tête et éjecta son bol alimentaire à l'horizontale dans l'œil droit de Yolande. Elle se vengea en expédiant un jet de bile dans le décolleté de Catherine. Celle-ci, en retour, dégueula ce qui restait de son repas sur le pantalon de Pichon. Puis, dans un dernier gargouillis, Zel vida son estomac sur le blazer de Chambier, avant de s'exclamer :

- Bon, maintenant que tout le monde a exprimé son opinion, nettoyez tout ça. Moi, je retourne auprès de Bastien. Il a sûrement besoin d'un coup de main.

Lorsqu'il arriva dans la timonerie, Bastien Bonlecap, luttant avec la barre, proposa :

- Allons nous mettre à l'abri dans la rade de Porquerolles. C'est à trente mille, nous y seront rapidement.

- Ok, bonne idée.

La rade de Porquerolles servait de havre à toute une ribambelle d'autres yachts qui venaient d'y arriver pratiquement en même temps que le Prosit, en particulier celui de Jesus Pleinozas, de Vincent Safédeumille, d'Ella Della-Tune, de Jean Eplainlépoch, du Cheik Enblan et de Jehan Groconte. L'une des plus belles réunions de milliardaires au monde.

Bastien fit comme tout le monde : il jeta l'ancre devant la plage de l'Estagnol, juste à côté du fort de Brégançon. Nicolas Sarkozy, qui s'y trouvait en week-end, sauta dans une vedette de la gendarmerie et, suivi par une noria de Zodiacs bourrés de journalistes, vint les saluer et leur souhaiter la bienvenue.

Quelques heures plus tard, alors que le Prosit avait repris sa route en direction de Chalamond sur une mer calmée, le présentateur du JT commenta le reportage diffusé sur l'écran :

- Le président a personnellement serré la main de tous les yachtmen qui s'étaient abrités devant le fort de Brégançon, à Bormes-les-Mimosas. A Paris, depuis son quartier général, Ségolène Royal a immédiatement réagi. Ecoutons-la.

Sur l'écran, Ségolène Royal s'éleva doucement d'une vingtaine de centimètres dans les airs. Elle prit une posture christique, bras levés et écartés, la tête légèrement penchée sur le côté, et un doux sourire éclaira son visage. Un halo vert apparut autour de sa tête, et, sur fond de violons et de trompettes séraphiques, elle lâcha :

- L'indécent exhibitionnisme bling-bling du chef de l'état n'a vraiment plus de limiiiites ! Le voilà qui se déplace personnellement pour saluer l'arrivée de ses invités milliardaires au fort de Brégançon, venus y villégiaturer sans vergogne aux frais du contribuaaable français ! Ce n'est pas juste ! Moi, je veux une France juste ! J'ai l'obligation, l'ARDENTE obligation, de demander à mes amis parlementaires socialistes d'exiger une enquête afin de faire cesser ce scandale, qui n'est pas juste. En attendant, je vous demande de porter haut et fort la parole que je viens de vous donneeeeeer !... Oui, oh oui, ayez confiannnnce ! Parce que c'est juste !

- Alléluia ! hurla sa secrétaire hors caméra.

Au DN2P, Gédéon Dulation lâcha :

- 'Sont avec Nicolas, à Bormes-les-Mimosas... Albert, sers-moi un demi sans faux col.

Le Prosit arriva à son port d'attache le samedi à 14 H. Tout le monde se rendit à la villa pour faire un brin de toilette avant d'assister au corso (sauf

Maud, pour ne pas provoquer d'émeute). Pendant ce temps, Bastien Bonlecap avitaillait le bateau en vue de son départ, prévu le lendemain dans l'après-midi.

David Gille

LE COURRIER DU LOUPIAÇOIS

le quotidien de Chatamond-les-Flots et de sa région

Fondé en 1928 et sur pas grand chose. 0,75 Euro. N°29200. Abont 15 Euros/mois

GRAND SUCCES POPULAIRE POUR LE CORSO FLEURI !

SAP1 :

Abonnez-vous à Ciste-thématique !

BREVES

PEOPLE

Retour au bercail pour le Prosit.

En croisière dans la Méditerranée, le luxueux yacht Prosit a fait escale samedi à Chalamond-les-Flots, son port d'attache, avant de reprendre la mer dimanche. A son bord, la jeune chanteuse Maud Herfokeur, dont le dernier album caracole en tête des ventes. Maud Herfokeur est l'hôte d'amis Chalamonais, propriétaires du Prosit dont on a pu suivre les récentes pérégrinations dans les médias. Les autres hôtes à bord sont le biologiste Gaston Sampier et un couple d'amis, Yolande et Ernest Bouchon, de richissimes retraités.

Du rythme dans le sang bleu !

Madame de Tioo - qui compte parmi ses ancêtres des personnages historiques prestigieux, tels le comte Thessous et le marquis Cageon - ravissante dans sa robe à crinoline signée Paul Poiret, était l'invitée spéciale de Monsieur le Maire. C'est à son bras qu'elle a inauguré le bal du corso, samedi. On a surtout remarqué son impressionnante agilité à danser le charleston malgré ses rhumatismes, puis à exécuter un twist endiablé en compagnie de M. Loco. Un bel exemple pour les jeunes.

Absences remarquées.

La célèbre éditorialiste W. Pecker, qui avait été invitée par notre journal à assister au corso fleuri de Chalamond-les-Flots, puis d'en rédiger l'une de ces chroniques imagées dont elle a le secret, a décliné l'invitation. Elle s'en est expliquée sans ambages, et en ces termes : "*Je ne vois pas l'intérêt de raconter comment les participants et les spectateurs s'envoient des branches de mimosa à la figure ! A Mortagne-au-Perche, au moins, ils balancent du boudin noir, ce qui est quand même plus excitant, permettez-moi de vous le dire, et sans vouloir vexer personne*". Nous ne pouvons que regretter cette décision.

Le corso fut un succès, comme d'habitude. On s'amusa comme des fous.

Le lendemain, tout le monde embarqua à nouveau sur le Prosit, à destination du port de Cannes.

Dès leur arrivée, Zel, Catherine et Maud sautèrent dans un taxi qui les conduisit à Grasse, où ils avaient pris rendez-vous avec le patron de la société Sanbon pour étudier les composants du parfum que voulait lancer la rappeuse.

Yolande désirant faire du shopping, Chambier et Pichon en profitèrent pour filer Place Paul Roubaud à Cannes-La-Bocca où se déroulait un concours de pétanque. Jugeant que ce jeu était facile (et compte tenu qu'il y avait un panier garni à gagner), ils s'inscrivirent. Mais dès le premier jet, Pichon loupa son lancer. La boule fila dans le public et assomma le champion local. L'homme dut être transporté à l'hôpital avec une fracture du crâne. Chambier fit l'erreur de commenter à haute voix :

Castafiore

- Il n'avait qu'à pas se trouver sur la trajectoire de la boule, hein !

La retraite étant la sagesse des courageux, les deux compères jugèrent plus prudent de retourner sur le Prosit en attendant des jours meilleurs.

Lorsque Zel, Catherine et Maud Herfokeur revinrent, ils les trouvèrent au bar, maussades. Et nostalgiques de St Marcelin-sur-Poulaire. Quelque chose en eux s'était cassé... Il était temps de rentrer.

Le Prosit fut de retour à Chalamond vers cinq heures du matin.

- *Quel dommage*, fit Catherine. *Nous voulions vous emmener au casino de Monaco, vous faire découvrir le restaurant El Bulli sur la Costa Brava, et assister à une Fantasia au Maroc...*

- *Mes lapins me manquent*, répondit tristement Chambier, le nez dans son guignolet.

A dix heures, Yolande, Ernest et Gaston firent leurs adieux. Zel et Catherine leur firent promettre de se revoir. Ils promirent, car ça ne mangeait pas de pain. Yolande avait les larmes au yeux.

Le chauffeur de Zel les conduisit à la gare. Ils arrivèrent à St Marcelin à 18H, après avoir passé le temps à boire et à manger pour étouffer leur blues.

Dès leurs valises déposées, les deux compères filèrent au DN2P et poussèrent la porte.

- *Restez assis les gars, restez assis !* brailla Gaston en rigolant, bronzé comme un lampadaire.

David Gille

- *Repos ! Vous pouvez fumer, ha ha !* ajouta Ernest.

Tout le monde tourna la tête dans leur direction, mais personne ne pipa mot. Dans les yeux de certains, on lisait même comme une pointe de ressentiment, voire de colère. Dans ceux d'Isidore Lapilule, on lisait carrément l'envie de meurtre.

Gaston Chambier et Ernest Pichon se figèrent et regardèrent autour d'eux d'un air étonné :

- *Ben quoi, on sent le gaz ?...*

- *Non, pas le gaz*, lâcha Dufermage, *mais l'Ambre solaire et le sable chaud de Chalamond-les-Flots !*

- *Ah ça...* fit Chambier.

- *Oui ça*, grinça Lapilule. *On vous a surtout vu à Chalamond, puis en Italie, à Paris, à Malte, en Grèce, en Tunisie, et Dieu sait où encore... Mais très peu à Bourac !*

- *Ecoutez, père Lapilule, c'était quand même assez gênant de vous dire la vérité. Faut comprendre...*

- Je comprends surtout que vous êtes deux beaux hypocrites ! Et merci pour les jolies cartes postales, qui prouvent que vous êtes aussi deux crétins !

- Euh, ah oui... Pour nous faire pardonner, ajouta Pichon, *on veut bien vous donner l'adresse de Zel et de votre femme. Vous pourrez aller sur place pour la récupérer.*

- La récupérer ?... Mais vous êtes fous ??? Moi, tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir s'ils sont aussi riches qu'on le raconte !

- Encore plus que ça ! répondit Chambier, interloqué. *Ils sont milliardaires, ils nagent dans l'or ! Mais pourquoi ça vous intéresse tellement ?*

- Je vous rappelle que cette gueuse de Catherine m'a quitté sans prévenir. Je vais donc faire constater l'abandon de domicile, puis je demanderai le divorce à ses torts et la moitié de sa fortune ! Elle va douiller ! ajouta-t-il en se frottant les mains.

- C'est pas con, fit Pichon en hochant la tête.

Afin de se faire pardonner leur duplicité, les deux compères en furent quittes pour payer trente-deux tournées générales. Ils rentrèrent à la maison pétés comme des coings, avec un peu de vague à l'âme en se rappelant les bons moments passés sur le Prosit.

Leurs chambres à coucher leur semblaient un peu froides et tristes. Ils frissonnèrent en se glissant entre les draps et eurent du mal à s'endormir.

CHAPITRE 12

Les quinze premiers jours passèrent dans l’exaltation du retour et les récits homériques des deux vieux qui tenaient la vedette au comptoir du DN2P. Puis, quinze autres journées mirent fin à l’intérêt de la population, et tous reprirent leurs habitudes. Saint-Marcelin sommeillait dans l’alanguissement d’un printemps tardif et radieux.

Yolande était la seule à penser encore à Chalamond-les-Flots et avait modifié son emploi du temps. Vers midi, chaque jour, elle s’installait à la terrasse d’Albert et commandait sa glace et ses deux boules avec un petit parasol dessus. Albert avait eu un mal de chien à trouver ces petits parasols et en avait commandé tout un stock dans une Foirfouille.

Ernest ne décolérait pas, furieux de la voir arriver à l'heure de l'apéro, l'empêchant de se rincer le gosier à l'extérieur et de profiter des beaux jours. Dès qu'il la voyait arriver, il se claquemurait avec Gaston au fond du bar et attendait son départ avec impatience.

Un matin, une voiture étrangère au pays se gara sur la place devant le monument aux morts. Un homme de haute taille, très élégant, en descendit. Yolande l'aperçut, mit ses lunettes de soleil pour cacher son regard pétillant de curiosité.

L'homme l'aperçut et se dirigea vers elle du pas ferme de celui à qui la vie a toujours souri.

- *Madame*, dit-il d'une voix assurée, *Maître Chicot pour vous servir. Pourriez-vous avoir l'obligeance de me renseigner ? Je viens de Paris et je cherche un certain Monsieur Ernest Pichon...*

- *Je suis sa femme,* répondit-elle.

- *Oh ! Quelle extraordinaire coïncidence de vous trouver là, chère Madame ! Je voudrais parler à votre mari d'une affaire qui le concerne personnellement. Où pourrais-je le trouver ?*

- *Ernest,* hurla Yolande, *on te cherche, sors de ce bouge et viens sur la terrasse !*

Pichon fit son apparition.

- *Quoi qu'y a ?* grogna-t-il avec la voix de l'honnête homme privé de son bas de laine par un polyvalent sadique.

- *Permettez-moi de me présenter : maître Chicot, notaire.*

- *Il n'y a pas de sot métier*, bougonna Ernest.

- *Vous êtes bien Monsieur Ernest Pichon ?* fit Chicot.

- *Plus Pichon que moi, y a pas !... C'est à quel sujet ?*

- *Avez-vous une pièce d'identité ?*

- *Pourquoi ?... Vous en vendez ?* demanda Pichon.

- *Non. Mais compte tenu de ce que je vais vous dire, il faut que je m'assure avoir affaire à la bonne personne.*

En ronchonnant, Pichon sortit sa carte d'identité de sa poche et la tendit au notaire qui y jeta un coup d'œil puis la lui rendit.

- *Tout est en règle. Alors voici ce qui m'amène : je représente en France le*

cabinet juridique américain G.G.G.B.F. (Goudness - Grechious - Grett - Bolzov - Fire). Ce cabinet avait pour client un certain Monsieur William Pichon, décédé sans héritier...

- Notre curé a raison, rigola Ernest : les Pichon seraient donc mortels ! C'est incroyable ! On croit rêver !

Sans se laisser démonter, maître Chicot continua :

- Dans les papiers de ce monsieur, on a retrouvé des documents datant du XVIIIème siècle, rédigés en vieux français. Je vous en ai fait une photocopie, ainsi que la traduction en français moderne. Pour résumer, ce Monsieur William Pichon, qui possédait une petite entreprise de curetage d'égouts dans l'Iowa, était...

- N'en dites pas plus ! l'interrompit Pichon, *je devine la suite : c'est un cousin d'Amérique, et il me fait son héritier !... Eh bien, maître Chicot, j'en veux pas ! Un Pichon américain ne voit peut-être pas d'inconvénient à purger des siphons pleins de rats, mais un Pichon français, si ! Nous autres, nous privilégions les activités de plein air, saines et bonnes pour la santé. D'ailleurs, vous-même devriez vous inspirer de mon exemple. Regardez-moi : malgré notre différence d'âge, je suis sûr que si je vous attrapais le bras, je pourrais vous retourner sur cette table d'une seule torsion du poignet. Vous, tout ce que vous pouvez retourner, ce sont les crêpes et le courrier qui ne vous est pas destiné ! Vous avez mauvaise mine, Monsieur Chicot, la mine du rond de cuir qui ne mange pas assez et qui respire l'air du métro, déjà pété et re-pété mille fois par les usagers de la RATP ! Je suis sûr que vous avez un ulcère et que vous n'honorez madame Chicot qu'une seule fois par an, le jour de la St Glinglin !*

David Gille

Malgré son teint cireux, Chicot était un homme de caractère :

- Monsieur Pichon, j'ai une idée : si vous la boucliez pendant cinq minutes pour me donner le temps de tout vous expliquer ?... Hein, qu'est-ce que vous en dites ?

Pichon, qui n'était pas habitué à ce qu'on lui résiste, ouvrit de grands yeux mais ferma son clapet. Le notaire poursuivit :

- Ce William Pichon était le descendant du comte Louis Pichon Marsault de Havremont, un noble qui s'était réfugié en Amérique sous la Révolution, et qui avait laissé son premier fils en France. Ce fils héritait donc de facto du titre de la famille Pichon Marsault de Havremont, puisque les titres nobiliaires se transmettent de mâle en mâle et par ordre de primogéniture. La branche américaine des Pichon ne compte pas... Vous êtes le descendant direct de ce fils resté en France, lequel se prénommait Augustin.

- Hein ? couina Ernest. *Vous voulez dire que ce type à particule était mon ancêtre ?*

- C'est comme je vous le dis. Vous pouvez maintenant récupérer votre titre nobiliaire en vous adressant au Conseil d'état.

- Et qu'est-ce que j'y gagne ? fit Pichon.

Maître Chicot désigna le dossier posé sur la table :

- Directement, rien. Mais dans ces papiers, il est question du magot que Louis Pichon Marsault de Havremont aurait caché avant de partir en Amérique. Vous pouvez toujours essayer de le retrouver. Mais je vous préviens : ça a l'air coton !...

- Piton de la Fournaise ! fit Yolande. *Ben v'là autre chose ! On serait des nobles ?*

Pichon se tourna vers sa femme :

- Pas toi. Moi !

Maître Chicot précisa :

- Si, Monsieur le comte. Vous avez épousé Madame, ce qui fait d'elle ipso facto la comtesse Yolande Pichon Marsault de Havremont... Sur ce, Monsieur le comte, Madame la comtesse, je vous présente mes civilités. Voici ma carte, si vous avez besoin de mes services. Mais je dois préciser que ça coûte.

Il se leva et disparut.

Yolande s'imagina en train de parader dans le village, enviée par la gent féminine et saluée avec déférence par les messieurs ; et, comble du chic, prendre le thé en compagnie de Madame de Dufiloir-Maltembert, la douairière de St Marcelin.

Grâce aux talents propres aux créatures de son sexe, elle fit en sorte que la nouvelle fasse le tour du village en quinze minutes chrono. Elle laissa les habitants sans voix. Quant à Chambier, il invita Pichon à le rejoindre à sa table en disant :

- Amène-toi, comte. Je te paie un godet pour fêter ça ! Albert, sert un guignolet au comte, s'il-te-plaît.

- Tout de suite. Désires-tu des cacahouètes, comte ?

L'affaire énervait déjà Pichon. Il répondit bien fort, afin que tout le monde l'entende et que les choses soient claires :

- Le premier qui m'appelle encore «comte» se ramasse la baffe du siècle !

Les deux compères décidèrent de s'attaquer en priorité au trésor de Louis Pichon Marsault de Havremont. Ils étalèrent les papiers sur la table.

- *Je me souviens*, fit Chambier, *quand j'étais gosse, les anciens du village parlaient d'un manoir qui aurait été rasé pendant la révolution...*

- *Oui, j'ai également entendu parler de ça*, répondit Pichon. *Ce manoir se serait trouvé dans mon champ, derrière ma maison. On va commencer à fouiner par là.*

- *Maintenant, voyons un peu ce que racontent ces papiers.*

Ils lurent :

«Dua parc 123d123t123 t123nu a123lb m123ss123riu qr123hc orsor g123l su os stocil123u qoc xua 123rpud dnofua123 123hcacts123123 nutro f123rto n123tuo tslifnom»

- *Octod'jus !* fit Chambier. *Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? On dirait une déclaration de Gérard Schivardi !... Eh bien, vieux gars, on n'est pas sorti de l'auberge !*

- *On croit rêver !*

Ils plongèrent dans l'énigme comme des forcenés. Mais très vite, ils calèrent. En attendant l'illumination, ils préparèrent leur matériel : brouette, pioche, pelle, masse, le vieux détecteur de métaux de Chambier, une grande boîte pour y déposer le trésor (qu'ils ne doutaient évidemment pas de trouver), le Brownie de Pichon pour immortaliser l'instant, quelques caisses de Sancerre et un tire-bouchon.

Pendant ce temps, Yolande, elle, songeait à sa nouvelle position sociale. Quand elle avait abordé pour la première fois le sujet des leçons de savoir-vivre et de maintien, Ernest avait vrillé son index sur sa tempe :

- *Des leçons de savoir-vivre ?... Et puis quoi encore ? Pourquoi pas des cours de guitare électrique ? Tu es devenue folle ?... Pour savoir vivre, il suffit de respirer, de bouffer et boire quand on a faim et soif, et de piquer un roupillon quand on est fatigué !*

Yolande savait que si elle faisait la grève de la soupe pour obtenir ce qu'elle voulait, Ernest pouvait devenir violent. Le bonhomme supportait tout, sauf de ne pas trouver son repas sur la table quand il rentrait du DN2P. Alors elle s'y prit autrement : elle espaça les plats, traînant volontairement dans la cuisine. Après son hors d'œuvre, Ernest attendait en fulminant, les poings sur la table, son couteau et sa fourchette pointant vers le plafond.

- Alors, ça vient ? Qu'est-ce que tu fiches, la mère ?

- J'arrive, comte. Ça avait un peu attaché...

Au bout d'une semaine de ce régime, Ernest mit bas les armes et accepta de lui payer ses cours de maintien. Aussitôt, les plats déboulèrent à nouveau dans la salle à manger comme des hussards à la parade.

Yolande s'était renseignée. Elle avait pris contact avec Mademoiselle Eva Anchiet, une vieille fille aux cheveux bleutés, un peu cul-serré, qui, avant de se retirer à Bourac, avait été pendant quarante ans gouvernante chez le gratin de l'aristocratie, le duc et la duchesse Dégénérey-Finderas. Eva Anchiet connaissait l'étiquette sur le bout des ongles, et avait accepté de dispenser des cours à Yolande pour arrondir sa retraite.

Dès leur premier rendez-vous, elle installa les bases :

- Il y a ce que vous pouvez faire, et ce que vous ferez. Par exemple, vous pourriez vous faire appeler «Madame la comtesse», mais cela serait de très mauvais goût. Dans votre milieu, on n'est pas ostentatoire, on cultive une discrétion de bon aloi. Les seules personnes qui seront autorisées à employer cette expression, ce seront vos gens.

- Quels gens ?

- La valetaille. Votre femme de chambre, votre maître d'hôtel... Vos serviteurs, quoi.

- Des serviteurs ?... Si je demandais à Ernest d'engager des serviteurs, il me ficherait un coup de pied dans le ventre !

- C'est dommage. En tout cas, faites-vous appeler «Madame» par la plèbe, et «Yolande» par vos semblables...

- Comment ?

- Il ne faut pas dire «comment», Madame. Il faut dire : «plaît-il ?»... Par «vos semblables», j'entends les membres de l'aristocratie que vous fréquenterez dorénavant ; et dont vous faites partie.

- Ah bon.

- Dans le monde, présentez-vous ainsi : «Yolande Pichon-Marsault». Oubliez la suite.

- Je peux la faire imprimer sur des cartes de visite ?

- On ne dit pas «carte de visite», mais «bristol». Oui, vous pouvez faire imprimer votre nom complet, mais sans le titre de comtesse.

- C'est dommage. Je me faisais une telle joie.

- Votre époux fera imprimer deux sortes de bristols. Sur le premier : «Ernest Pichon Marsault de Havremont», sans le titre de comte, mais avec ses armoiries discrètes en haut, à droite. Sur le deuxième, réservé au vulgum pecus : «Ernest Pichon, éleveur».

- Eleveur ?... Mais on n'a que deux vaches et un cochon, et mon mari était maréchal-ferrant !

- On ne dit pas «mari», mais époux... Le nombre de vaches n'a aucune importance. Deux vaches ou deux mille vaches, personne ne vous posera jamais la question.

- Notre seul bien, c'est cette maison...

- On ne dit pas «un bien», mais «des biens»... De toute façon, ne parlez jamais d'argent. Jamais !... Si vous le faites, vous ne serez plus invitée nulle part !

- Ah bon.

- Les aristocrates appelleront votre époux «Pichon», comme à l'école. Sous l'Ancien Régime, c'est ainsi que le prince, les ducs, les marquis et les comtes l'auraient appelé, hors la présence des dames. Mais aujourd'hui, tout le monde s'apostrophe ainsi, y compris les vicomtes et les barons.

- Quel apostrophe ?

- Ça signifie «s'adresser à quelqu'un»...

- Ah, parce qu'en plus, faut que j'apprenne à parler correct ?

- Oui. Mais vous éviterez les sujets sérieux comme la politique, les sports équestres, Carla Bruni, la chasse à courre et les affaires, qui sont des thèmes strictement réservés aux messieurs. En présence de ces derniers, vous vous bornerez à pouffer à leurs plaisanteries en rougissant. Il faut apprendre à rougir à volonté, c'est très important... Lorsque vous serez en compagnie des dames, vous parlerez d'œuvres caritatives, de ballet, de musique, de mode et de poésie. Et bien sûr, de vos problèmes d'ovaires, si vous en avez. Vous pourrez aussi médire des femmes absentes, c'est très bien vu... Enfin, vous noierez sous le mépris la roture qui usurpe un titre nobiliaire ou ajoute une particule à son nom, et vous la fuirez comme la peste.

- Même Madame de Fontenay ?

- Surtout Madame de Fontenay !

- Ouh là là, c'est bien compliqué tout ça, allez !

David Gille

- Votre époux appellera ses nouveaux amis gentilshommes par leur patronyme, mais en omettant la particule. Par exemple : «Robien», «Donnedieu», «Villepin», «Lanoë», etc.... Et il devra se composer une garde-robe. Lorsqu'il se trouvera sur ses terres, je suggère ceci : casquette et gilet coordonnés dans les tons feuille morte, cravate à dominante verte, chemise blanche, veste sport vert anglais, pantalon marron. Et, aux pieds, des bottes en caoutchouc. C'est très important : toujours des bottes en caoutchouc, les moins chères possibles. Les bottes en caoutchouc bon marché, c'est la signature du vrai gentleman-farmer ; au même titre que la Porsche, la Rolex, la gourmette et la grosse chaîne en or sont les attributs des nouveaux riches, des m'as-tu-vu et des grossistes en confection de la rue d'Aboukir.

- Il a déjà un blazer Daks pour faire du bateau ! précisa Yolande, persuadée que cela impressionnerait son interlocutrice.

- Lorsqu'il sort : costume et cravate sombres. Et bien sûr, smoking en soirée, et chaussures sur mesure, de préférence des Crockett & Jones ou des Massaro. Au poignet, une Patek-Philippe ou une Bréguet. Une autre marque serait indigne, car dans le monde, on juge de la qualité d'un homme à sa montre et à ses souliers, n'oubliez jamais cela... Pour être politiquement corrects, vous aurez aussi parmi vos relations quelques membres des minorités visibles. Par exemple un juif et un arabe...

- Patrick Bruel et Djamel Debbouze ? demanda Yolande d'un air gourmand.

- Mon Dieu, surtout pas ! Je vous recommande plutôt le premier ministre israélien et le Prince Sultan Ben Abdulaziz Al Saoud d'Arabie... Pour ce qui est des homosexuels, ne vous fatiguez pas : vous en trouverez sans avoir à les chercher !

- Ah bon.

- Il est l'heure du thé, Madame. Pourriez-vous nous en préparer ? Je vous montrerai comment on tient la tasse, le petit doigt levé...

- Euh... Je n'ai que du Lipton en sachet. Ça date de l'époque où monsieur le curé est venu à la maison.

- J'aurais préféré un Earl Grey ou un Jasmin... Mais va pour le Lipton.

Yolande fila à la cuisine pour préparer le breuvage. Eva Anchiet en profita pour regarder autour d'elle.

- Pfff, il va y avoir de l'ouvrage ! murmura-t-elle en observant le coucou de la Forêt-Noire, l'immonde canapé à motifs floraux géants et les chromos sur les murs.

Yolande revint avec un plateau décoré d'une photo d'Ayrton Senna. Elle le

posa sur la table et entreprit de servir le thé.

- Qu'est ceci ? fit Eva Anchiet en pointant son index.

- C'est des bols.

- Des bols ?... Mais on ne sert pas le thé dans des bols, Madame !!! Vous n'avez donc pas de porcelaines ?

- Euh si : aux cabinets. Je crois bien que la cuvette est en porcelaine...

- On ne dit pas «cabinets». D'ailleurs, on ne parle jamais de ça.

- Ah bon.

- A ce propos, il faut savoir que ces messieurs, s'ils utilisent entre eux un langage châtié, peuvent aussi avoir des comportements qu'une dame pourrait trouver très choquants si elle en était le témoin...

- Ah ?

- Un vrai aristocrate se considère au-dessus des convenances et de la bienséance. Par exemple, lorsque ces messieurs discuteront dans cette pièce, l'un d'eux ouvrira peut-être la porte et soulagera sa vessie dans les géraniums tout en poursuivant la conversation, comme si de rien n'était. Si vous êtes témoin de cela, détournez la tête et faites semblant de n'avoir rien vu.

Pour la première fois, il sembla à Yolande qu'elle était en phase :

- Pas de problème ! Quand mon mari...

- Votre époux !

- Quand mon époux reçoit son ami Chambier, le célèbre biologiste, c'est ce qu'il fait : il ouvre cette porte et sa braguette, puis il pisse dans les géraniums. Il fait ça depuis soixante ans, je suis habituée... Ça prouve donc bien qu'il a du sang bleu dans les veines. Ah, si j'avais su ça avant !

Afin de vérifier l'existence d'un ancien manoir sur ses terres, Pichon se rendit à la mairie en compagnie de Chambier, et demanda à voir le maire, Germain Poileux.

- Dis voir, gamin, saurais-tu si cette histoire de l'ancien manoir rasé pendant la révolution est une légende ou si c'est vrai ? demanda-t-il à Poileux.

- Ce n'est pas une légende, père Pichon. Il existait effectivement un manoir à St Marcelin-sur-Poulaire, et il a été détruit par les sans-culottes. Il y a plusieurs récits dans les archives, et ils ne laissent aucun doute à ce sujet. En revanche, il est impossible de situer son emplacement, vu que tous les repères du village ont changé de nom. C'est ainsi, par exemple, que la fontaine du Barry, sur la route de Maillezan-le-Haut, a été appelée «Le cul de la Bécu» après la révolution...

- Ils avaient raison : c'est bien plus joli ! commenta Chambier.

Pichon sursauta et fronça les sourcils d'un air réprobateur :

- Montjoie St Denis !!!... Madame du Barry était comtesse, et sa mémoire mérite un peu de respect, il me semble !

- Excuse-moi, vieux gars. J'avais oublié...

En sortant de la mairie, Pichon dit :

- Je suis sûr que ce manoir se trouvait derrière chez moi. D'ailleurs, l'énigme de Pichon Marsault de Havremont le prouve.

- Pourquoi ?... Tu as réussi à la décoder ?

- Et comment ! Le deuxième mot est «parc». Or, mon vieux appelait notre champ «le parc», je m'en souviens très bien. Quand il parlait de nos vaches, il disait qu'elles étaient «au parc». C'est pas une preuve, ça ?

- Brillant, vieux gars ! Tu es vraiment très fort. C'est sûrement là ! Allons-y.

En poussant leur brouette, Chambier et Pichon arpentèrent le pré pendant une heure, cherchant des traces de fondations. Mais en vain.

- J'ai une idée, fit Chambier. *J'ai lu quelque part que pour voir d'anciennes fondations dans un pré, il suffisait de le survoler en avion...*

- On n'a pas d'avion.

- Non, mais on a une échelle.

Ils abandonnèrent la brouette sur place et allèrent chercher l'échelle de Chambier. Revenus dans le pré, et comme il n'y avait aucun obstacle contre lequel adosser l'engin, il fut décidé que Pichon le maintiendrait en équilibre pendant que Chambier grimperait dessus pour prendre de l'altitude et observer les environs. Ainsi fut fait.

David Gille

Il arriva ce qui devait arriver : une fois parvenu au sommet, Chambier se mit à tanguer en remuant les bras, avant de dégringoler dans la brouette et de fracasser deux bouteilles de Sancerre. Tout en épongeant les flots de sang qui

s'échappaient de son épaule gauche, entaillée jusqu'à l'os, il dit :

- Avant de me casser la gueule, j'ai eu le temps de voir comme une grande marque rectangulaire par là. Prend la pioche, mon cadet. On y va.

Ils passèrent la journée à gratter la terre autour de ce qui ressemblait effectivement à des vestiges affleurant le sol. Chambier perdait énormément de sang, mais comme il contrebalançait cette perte par l'absorption d'une quantité équivalente de Sancerre, son organisme, prudent et préférant éviter la bagarre, se résignait à le maintenir en vie.

Vers 18 H, ils avaient fait le tour des fondations. Mais rien, il n'y avait aucune possibilité pour que le magot du vieux comte soit caché là. Aucune anfractuosité, aucun creux, aucune pierre qu'il aurait été possible de desceller.

- Bon, ben faut se rendre à l'évidence. Le butin est ailleurs. Faut encore réfléchir, mon cadet... Allez, en rentre. On remettra le couvert demain.

«Dua parc 123d123t123 t123nu a123lb m123ss123riu qr123hc orsor g123l su os stocil123u qoc xua 123rpud dnofua123 123hcacts123123 nutro f123rto n123tuo tslifnom»

- Octod'jus c'est du sanscrit ! Faudrait faire appel au Champollion du Grimouillirois ! pestait Gaston, ses bésicles sur les yeux et tentant de décoder ces foutus lettres et chiffres. *Je te dis que je vois le mot parc.*

- Moi, je vois les chiffres, il y a toujours 123, c'est la distance. Du parc, il faut aller à 123 mètres... Mais de quoi ? dit Ernest.

Ça chauffait sous les crânes, chez Dufermage. Le lendemain, les deux vieux arrivèrent à 9 H, et eurent eu la surprise de trouver réuni tout le gratin de l'intelligence de Saint-Marcelin, alerté par Anatole qui avait sonné le rappel.

- C'est du code morse. Votre ancêtre était sans doute dans les transmissions ! dit l'instituteur.

King

- Du code morse... C'est pas bête ! ajouta Germain qui avait fait l'armée dans la cavalerie.

- C'est basé sur l'algorithme RSA, dit l'abbé Tysumène venu en renfort.

- Qu'est-ce que c'est que cette maladie ? demanda Gaston, redressant la tête, intrigué.

- C'est un algorithme basé sur la théorie de congruences et sur la factorisation des grands nombres entiers. J'explique. Tu fais intervenir trois personnages : Jacques sera la personne cherchant à envoyer un message confidentiel, Bill sera l'unique personne qui doit pouvoir décrypter le message de Jacques. Et il y a Boris lui mettra tous les moyens en œuvre pour intercepter et lire le message de Jacques ! expliqua l'abbé d'un ton péremptoire.

- Il faut donc trouver Jacques, Bill et Boris, dit Gaston.

- Mais non, mon ami, c'est une façon de parler. Je cherche à vous expliquer de façon simple ce qui, dès l'abord, peut vous sembler compliqué.

- On n'avance pas, dit Ernest coupant court à ces explications auxquelles il ne comprenait rien. *Reprenons*.

- Je parlerais plutôt d'une imposture, affirma le député Légénic venu passer des vacances à Saint-Marcelin, et très au fait des codes et énigmes car il participait à la commission parlementaire de lutte contre le terrorisme.

Le mot jeta un froid venant de lui. On le savait intelligent puisqu'il était député mais on ignorait qu'il eût une idée.

- J'ai un paper-board dans ma salle de classe, reprit Michel Grondin. *Je vais le chercher. Nous travaillerons mieux en écrivant lisiblement ce texte que Monsieur Chambier dissimule sous sa corpulence.*

- Ma corpulence ? réagit Gaston.

Grondin, prudent, recula imperceptiblement :

David Gille

- C'est juste un hommage à votre stature, Monsieur Chambier, celle d'un costaud ! N'y voyez aucune insulte !

- Ah bon, je préfère ! fit Chambier, radouci, en se laissant aller contre son dossier. *Allez chercher votre tableau, Grondin, qu'on en finisse.*

Socrate Léfess, le pharmacien de Rollain-sur-Poulaire, réputé pour être capable de déchiffrer n'importe quelle ordonnance, tendit la main :

- Puis-je voir ce texte, Monsieur Chambier ?

Gaston ressortit le papier de sa poche. Socrate Léfess y jeta un coup d'œil et dit :

- Tudieu ! J'ai peur que ça ne soit pas aussi simple à décoder que vous le pensez. Des âneries incompréhensibles, rédigées d'une écriture de cochon, j'en ai déjà vues pas mal dans ma pratique. Mais ça, c'est le pompon !

Dix minutes plus tard, l'instituteur revint avec son tableau, qu'il installa au

milieu de la salle. Pichon se tourna vers Dufermage :

- Albert, éteint cette satanée radio, on ne s'entend plus réfléchir !

Dufermage coupa la radio en même temps que la chique à Maud Herfokeur, laquelle chantait son dernier succès, «*Ode à Miquet*», un cri déchirant contre les cellules d'isolement :

Dans ma téci, d' la dop' y en a plus,
Mon frère Farid il a tout vendu

Mon frère Djamel, il est aux Baumettes
Pourtant sur lui l'avait qu' trois barrettes

J'arrête la dreu j'ai d' la méthadone
Pourtant ma poudre elle était bonne

Dès qu' t'aperçois un gyrophare
Tout d' suit' tu écrases ton pétard.

- Bon, alors accouchez vos idées, vous autres, fit Pichon. *On vous écoute*.

- Bon y va le noircir, le tableau, l'instit ? C'est qu'on a à cogiter ! fit Chambier.

Et Grondin, de sa plus belle écriture, recopia le texte sur le tableau, sous le regard (enfin si on peut appeler ça comme ça) des chercheurs : chacun se couvrait un œil d'une main, afin de découvrir un hypothétique code.

*- Ce qui nous emmerde, ce sont ces ù^¨$£*µ de «Un, deux, trois» !* annonça Dufermage.

- Un, deux, trois, zéro ! l'année où ils ont plombé ma vache ! répondit Chambier en repoussant le Thermos, afin d'atteindre la fine Napoléon que Dufermage venait de déposer sur la table.

- Ouais, l'année de la coupe ! Pu... rée dix ans déjà ! ajouta Pichon.

- Zidane y va marquer, Zidane y va marquer... coup de boule ! entonna Dufermage.

Là dessus il se passa vingt bonnes minutes à élaborer des théories : la fine Napoléon s'évapore-t-elle, est-ce que le verre est poreux, combien de verres contiennent une bouteille de fine...

- Un, deux, trois, un, deux, trois... une valse à trois temps ! fit Yolande, se voyant en Sissi dansant sur un parquet lustré et sous des lustres, lustrés eux aussi, si !

- Tudju la bougresse ! fit Pichon en arrachant le feutre des mains de

Grondin : *valse, V-A-L-S-E, un, deux, trois, quatre, cinq, A, B, C, D, E... L'année de la coupe ? C-O-U-P-E, un deux trois quatre cinq, A, B, C, D, E... Boule ? Un, deux, trois, quatre, cinq , A, B, C, D, E.*

- Je me disais aussi, un message sans E cela me paraissait bien singulier ! Je vais corriger de ce pas, répondit alors Grondin en récupérant son feutre.

Castafiore *«Dua parc EdEtE t123nu aElb mEssEriu qrEhc orsor gEl su os stocilEu qoc xua Erpud dnofuaE EhcactsEE nutro fErto nEtuo tslifnom».*

- Messieurs, parc, gel, nom ! fit Yolande, apportant son grain de sel .

- Le nom du parc où il gèle ! fit Chambier. *C'est le bois du Pive !!!*

L'assistance le regarda sans comprendre. Pichon demanda :

- Tu expliques, vieux gars ?

- C'est pourtant simple. «Messieurs gel parc nom», ça veut dire «Le nom du parc où il gèle». Or, quand il gèle, on se les pèle, pas vrai ? Et quand nous, les messieurs, on se les pèle, on... euh... on ne peut pas, quoi ! Et quand on ne peut pas, on avale un coup de picrate, et on peut à nouveau...

- Ben oui, c'est évident. Et alors ?

- Vous avez les neurones en vacances, ou quoi ? s'énerva Chambier. *Faut vous faire un dessin ?... «Pive», c'est synonyme de pinard, non ? Donc la galette est dans le bois du Pive ! C.Q.F.D. ! Et bravo à la comtesse, qui a trouvé la solution !*

- Si c'est dans le bois du Pive, alors vous méritez vraiment de la trouver ! rigola Dufermage. *Depuis le projet de constitution européenne, je n'avais rien entendu d'aussi délirant !*

Chambier se tourna vers Pichon :

- Viens mon cadet, laissons cet imbécile. Allons prospecter le bois du Pive.

- Vous allez retourner tout le bois ? demanda Yvan Sapioche, éberlué. *Ça prendra des mois !*

- J'ai un détecteur. Alors camembert, Sapioche ! Quand on sait pas, on cause pas !

David Gille Dix minutes plus tard, ils étaient à pied d'œuvre et se crachaient dans les mains. La recherche pouvait commencer.

A 19H, ils étaient de retour au DN2P, portant un seau qui avait l'air très lourd.

- *Ça y est, vous l'avez ?* demanda Isidore Lapilule.

Tout le monde se précipita lorsque Pichon posa le seau sur une table. Il résuma l'inventaire :

- 18 pièces de cinq centimes de Franc et 2 kopecks, 656 capsules de bière et de Coca, un fer à repasser, 3 jantes de Simca 1000, un sommier, un frigo et un Caddie de chez Auchan (qu'on a laissés sur place), une ceinture de chasteté rouillée, 3 pointes de flèches, le crâne de Patrick Sébastien enfant, 5 étriers, 449 papiers alu ayant contenu du chewing-gum, 394 capotes, une baïonnette sans manche dont la lame a disparu, une paire de petits ciseaux de couture gravés B.C., une machine à écrire Adler dont les touches c, o, r, b, e, a, u, sont totalement usées, une pierre gravée «Ramsès II was here», un épluche-légumes pour gaucher, 4 cistes (toutes empilées dans la même cache), un tabouret de piano, 28 petites culottes et autant de soutiens-gorge déchirés et entourés d'un certain nombre de dents, un clairon de cavalerie, une alliance gravée «Ségolène», et deux fers à cheval que j'ai reconnus, vu que c'est moi qui les ai forgés et fixés sur la rossinante de Louis Fine il y a vingt-cinq ans, et que je me demande avec qui il est allé fricoter dans la forêt.

- *On n'a fait que la moitié du bois*, dit Chambier. *On y retourne demain*.

- *L'espoir fait vivre !* commenta Dufermage en passant son éponge sur le comptoir.

Le lendemain, dès 9 H, les deux compères étaient sur place. Afin de prendre des forces, ils avalèrent chacun le contenu d'une grosse boîte de pâté Hénaff et firent un sort à trois bouteilles de Saumur.

- *Allez, au boulot !* fit Chambier en éteignant sa pipe.

Alors qu'ils suaient dans le bois du Pive, on carburait à la mairie où Germain avait ouvert un QG de campagne. Les sommités étaient à nouveau présentes, Esther Minet et la docteur Tchékov avaient été convoqués.

- Mme Minet, nous vous avons fait venir car nous n'arrivons pas à déchiffrer ce message. Ce décryptage permettra à Ernest et Yolande, nos deux concitoyens, de trouver un trésor et nous en attendons des retombées importantes pour notre commune. Que pensez-vous de cela? dit le maire en lui tendant le texte.

La vétérinaire observa attentivement le contenu du document puis le tendit à Germain.

- On pourrait croire à un marquage vétérinaire, mais l'origine des bêtes n'est pas notée. Et il n'y a pas de lettres dans le marquage des animaux à part le F. Je ne peux pas vous aider. Si vous le voulez bien, je vais repartir. J'ai du travail.

L'assistance était désolée.

- Docteur Tchékov, ce texte vous inspire-t-il ? demanda le maire.

- Je ne vois là rien d'intelligible... Ah oui, peut-être, en regardant bien, j'arrive à lire le nom d'un médicament utilisé en rhumatologie : le Stocil, fabriqué dans les années 50 et retiré de la vente pour son extrême toxicité.

On poussa un soupir de soulagement. L'affaire commençait à s'éclaircir. Le maire offrit un pot de l'amitié à tous les participants qui dirent haut et fort qu'ils continueraient à chercher chez eux. On se sépara sur cette bonne nouvelle.

Chambier et Pichon, eux, avaient passé la journée à creuser et à creuser encore. Vers 16 H, le premier posa sa pioche et fit :

- Pfff ! On a passé au crible tout le Bois du Pive, et on n'a rien trouvé. Je suis découragé, mon cadet... Rentrons.

- Ouais. Mais pas question de passer au DN2P avec le seau rempli de cochonneries, comme hier. Je n'ai pas envie d'être à nouveau la risée de tous ces bœufs !

Ils se mirent en route. Ils s'arrêtèrent à la fontaine du Cul de la Bécu pour mettre à rafraîchir quelques bouteilles de Sancerre, puis passèrent devant la chapelle Ste Fénestrine et longèrent le pré aux coquelicots. Arrivés au Rocher du Crapaud, ils firent une halte. Chambier grimpa dessus et déboucha une bouteille qu'il tendit à Pichon. Puis il en ouvrit une pour lui et dit :

- Tu sais quoi, vieux gars ?... Je crois que nous n'avons pas entièrement décodé le texte. Si ça se trouve, le trésor est à des centaines de kilomètres d'ici. Je pense que ton ancêtre a caché son magot ailleurs, justement parce qu'il se doutait que les sans-culottes le chercheraient d'abord sur ses terres.

- Tu crois ?

- En tout cas, c'est ce que j'aurais fait si j'avais été à sa place. Faut encore réfléchir sur ce satané texte. On s'y remet demain.

- Tu oublies une chose, vieux : samedi prochain aura lieu le Concours des Muses, et nous n'avons encore rien fichu !

- Ah zut, tu as raison... Bon, faut d'abord s'occuper du concours. Le trésor est caché depuis deux siècles, il n'est pas à quelques jours près, hein !

Chaque année à la même époque, en effet, avait lieu le Concours des Muses, organisé par le Crédit Agricole. Un jury décernait des prix aux œuvres présentées par les habitants de St Marcelin, puis ces œuvres étaient attribuées à l'occasion d'une tombola payante. Le produit de cette tombola était ensuite versé au club local de chichourle (mais en réalité, son trésorier s'en servait pour payer des tournées générales, ce qui arrangeait tout le monde).

Chambier et Pichon s'inscrivaient année après année, dans l'espoir de gagner le premier prix. En vain. Mais depuis qu'en 1986 ils avaient fait une grosse tête au président de l'Association des Amis des Arts de St Marcelin, les organisateurs, prudents, avaient créé un «Grand Prix du Jury» destiné à récompenser des choses qui sortaient un peu de l'ordinaire. En fait, ce prix ne servait qu'à une chose : «récompenser» Chambier et Pichon, et préserver ainsi la paix publique.

Les deux compères passèrent les jours suivants à réaliser leur œuvre, laissant le soin aux autres Marcepoulairois d'étudier le texte de l'énigme.

Samedi arriva.

La salle des fêtes était bourrée à craquer. Sur la scène, neuf chevalets supportaient autant de tableaux, tous recouverts d'un drap.

Les supputations allaient bon train : qui, cette année, gagnerait le premier prix ? On racontait que le boucher Alemery avait peint une côtelette en se servant uniquement de sang de bœuf. La plupart des gens trouvaient l'idée originale et pensaient qu'Alemery serait le lauréat. D'autres pariaient sur une toile intitulée «*Nature morte, très morte*», peinte par le fossoyeur, Fidèle Oposte.

Jean-Loup Peupahune monta sur scène et s'empara du micro. Il remercia l'assemblée et demanda au président du jury, Pat Riarche, de bien vouloir lui remettre l'enveloppe contenant le nom des lauréats. Dans un silence total, seulement troué par un sifflement dû à l'effet Larsen, il l'ouvrit lentement, cherchant à faire durer le suspense comme il l'avait vu faire à la télé, lors de l'élection de Miss France.

- Premier prix... «Quand passe l'autorail, une ode à la SNCF» !!! Huile sur toile signée Salazar Therminusse !

Il tira sur le drap pour révéler l'œuvre aux yeux admiratifs de l'assemblée. Les applaudissements crépitèrent.

- *Ouais, pas mal...* fit Chambier. *Mais les phares ne sont pas d'équerre*.

- *Deuxième prix : «Vénus sortant du bain», un magnifique nu signé Michel Grondin. Si vous regardez de près, vous verrez que tous les détails y sont !*

Au fond de la salle, une retentissante paire de claques couvrit les murmures d'admiration : Alphonse Danletas venait de reconnaître Vénus et demandait des explications à sa femme.

Jean-Loup Peupahune annonça les six autres gagnants, puis brailla dans le micro :

- *Et enfin... le Grand Prix du Jury !!! A l'unanimité, il a été attribué cette année... auuuuuuu... auuuuuu... comte Ernest Pichon et à Monsieur Gaston Chambier, pour leur œuvre commune intitulée : «Autoportrait des auteurs en faunes alanguis aux pieds de Bacchus priapique, en présence d'Esculape bâillonné» !*

Il tira sur le drap et dévoila l'œuvre de Gaston et Ernest, un collage sur une plaque en Isorel, rehaussé par des aplats colorés appliqués à la cuillère, puis soigneusement vernis avec de la laque à cheveux dérobée à Yolande.

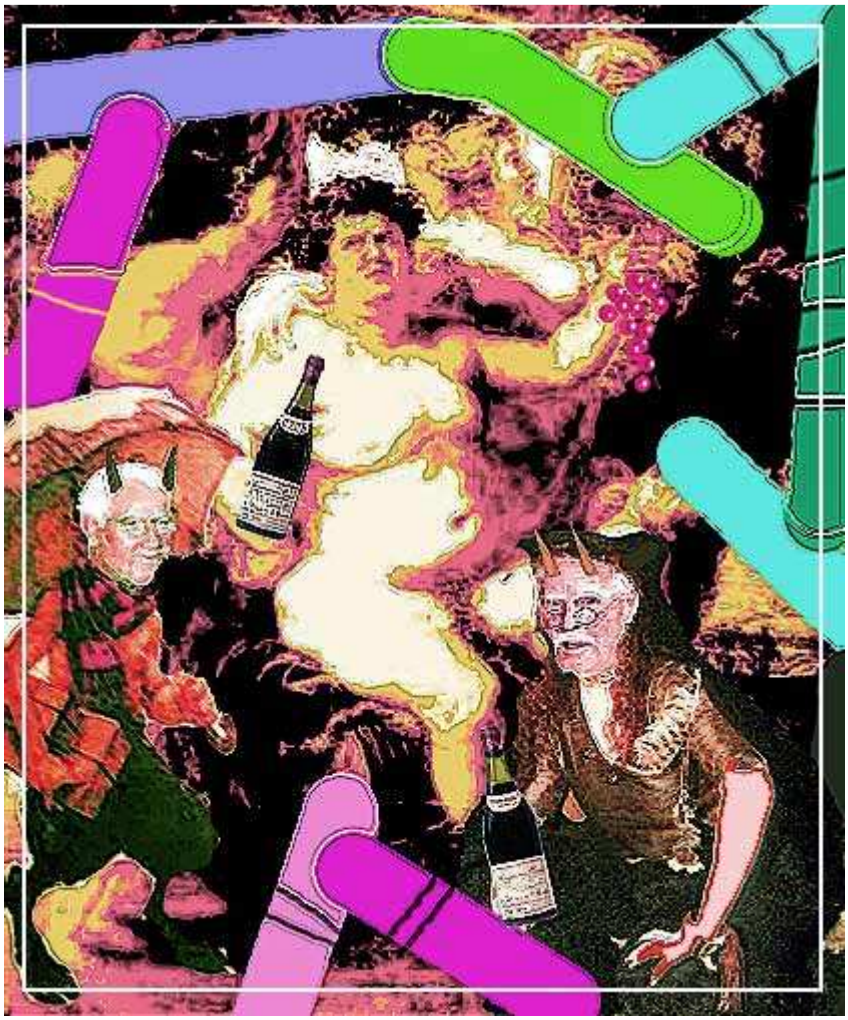
Jean-Loup Peupahune laissa quelques secondes à l'assistance pour réaliser et reprendre son souffle. Le premier à réagir fut Isidore Lapilule. Dans un silence de mort, on l'entendit soupirer :

- *Seigneur Jésus, Marie, Joseph !*

- *D'après la fiche que je tiens dans ma main,* précisa encore Jean-Loup Peupahune, *il s'agit d'une allégorie de la lutte contre les ligues de tempérance... Bravo, on applaudit bien fort nos deux lauréats !*

Castafiore

La salle croula sous les applaudissements. Mais ces applaudissements étaient surtout destinés à couvrir les éclats de rire qui fusaient, et à ménager ainsi la susceptibilité des deux artistes tout en les dissuadant de distribuer des horions.



David Gille

- Pfff, encore ce fichu Prix du Jury ! ronchonna Pichon, déçu. *Ça fait au moins le vingt-deuxième !*

Puis on tira les numéros de tombola. Les gagnants montèrent sur scène et reçurent leurs lots des mains de Monique, l'adjointe au maire. Comme chaque année, Pichon et Chambier gagnèrent leur propre œuvre. Monique leur remit «*Autoportrait des auteurs en faunes alanguis aux pieds de Bacchus priapique, en présence d'Esculape bâillonné*», auquel elle ajouta ses félicitations et son plus beau sourire.

Pichon, le tableau sous le bras, s'approcha de Pat Riarche, le président du jury :

- Dites donc, Riarche, ça fait plus de vingt ans que Gaston et moi, nous remportons chaque année le Grand Prix du Jury, puis que nous gagnons nos propres œuvres lors de la tombola qui suit. On commence à se poser des questions...

- Quelles questions ? fit l'autre avec l'air d'un hérisson qui descend d'une brosse à cheveux.

- On se dit, comme ça, que personne n'a l'air d'en vouloir, de nos tableaux, et que vous vous arrangez pour nous les refiler !

- Qu'est-ce que vous allez chercher, père Pichon ?... fit l'autre d'une voix de fausset, en reculant de deux pas. *Si vous gagnez chaque année votre propre tableau, c'est une simple coïncidence, c'est le hasard, allons, voyons ! Allons, allons ! Voyons. Allons. Allons.*

Le mardi suivant, Yolande n'alla pas au DN2P où tout le monde s'était regroupé autour du paper-board de Grondin. La mairie, trop impersonnelle et ne disposant pas de carburant, ne rassemblait pas assez de monde. De plus, Gaston et Ernest offraient la tournée pour fêter leur victoire et proposer à Albert, en remerciements de ses bons offices, d'installer leur œuvre sur le mur du bar.

Les sachant bien occupés, Yolande prit le car de 9 H pour Bourac. Elle avait emporté les économies qu'elle avait amassées depuis son intervention chirurgicale, et déambulait dans la rue principale à la recherche de vêtements dignes de son nouveau statut. Elle voulait un tailleur comme celui d'Anne Sinclair qu'elle avait vue à la TV et qui représentait, pour elle, le comble de la réussite et de la beauté. Elle en avait observé la coupe et appris que c'était un Chanel. Il lui serait facile, pensait-elle, de se le procurer dans l'unique boutique de luxe du chef-lieu.

Lorsqu'elle se présenta à 11 H pétantes dans le magasin, elle ne vit pas le regard désabusé de la vendeuse et se dirigea rapidement vers l'objet de ses rêves. C'était un tailleur en lainage rose aux tons sucrés, et elle demanda à l'essayer. Dans la cabine, elle ne parvint pas à introduire le bas de son corps dans la jupe, et déchira à l'épaule la veste qu'elle avait enfilée trop brutalement. Elle ressortit déçue et demanda sa taille.

- Nous nous arrêtons au 44, lui dit la vendeuse d'un ton agressif.

- Quel est le prix de ces modèles ? s'enquit Yolande.

- Vous n'en trouverez pas à moins de 3000 Euros, dit la vendeuse.

Sous le choc, Yolande demanda une chaise et souffla longuement.

- Mais si vous allez à Eurodeal, vous en trouverez des moins chers, c'est dans la rue d'à-côté, reprit la vendeuse, bienveillante.

Yolande sortit d'un pas lourd et prit la direction du magasin. Lorsqu'elle entra, elle aperçut tout un rayon de tailleurs grandes tailles. Ils étaient plus roses que le précédent, et les coutures dépassaient, laissant filer de petits morceaux de lainages. Les étiquettes portaient bien la mention "*Channel*". Elle prit du 58, et rentra dans la cabine, c'était impeccable. Le prix de cinquante Euros lui rendit le sourire. Elle acheta même à la caisse un stylo avec une vue du Mont-Blanc.

Elle poursuivit ses emplettes chez le marchand de vêtements de chasse, où elle trouva un chapeau en feutre avec une longue plume de faisan.

Epuisée, elle dévora un hamburger et resta assise sur un banc jusqu'à l'arrivée du car de 17 H. Elle était ravie lorsqu'elle retrouva sa maison, et s'apprêtait à montrer ses achats à Ernest qui n'était pas encore rentré.

Woodpecker

- Superbe tailleur ! fit-il à son retour. *Au moins aussi bien qu'un Yves Saloran, à mon avis.*

Yolande se pavanait devant lui, marchant de long en large d'une démarche imbécile comme le faisaient les mannequins dans les défilés de mode, tapant de la semelle en mettant strictement un pied devant l'autre, dans le même axe, au risque de s'irriter l'intérieur des cuisses ou d'attraper une vulvite.

Une fois son avis clairement exprimé, Ernest planta Yolande sur place et replongea dans le décodage de son énigme. Stimulant son intellect à l'aide de quelques godets et d'une centaine de rondelles de Cochonou, il s'escrima. Mais la sécheresse de son cerveau était inversement proportionnelle à celle de son foie, et il n'obtint rien.

Le lendemain, au DN2P, eut lieu une nouvelle réunion créative, cette fois en présence de Gaston et d'Ernest.

Les participants avaient planché sur le mot «*stocileu*», et avaient tenté d'en tirer quelque chose qui soit en rapport avec le médicament «Stocil» et les rhumatismes. Aussi étaient-ils arrivés à la conclusion qu'il fallait trouver un lieu humide. Ce fut Anatole, le garde champêtre, qui découvrit le secret : il fit une anagramme avec les lettres s, t, o, c, i, l, e, u, puis brailla :

- Eurêka ! Ça y est !!!

- Quoi donc, Anatole ? firent les participants d'une seule voix.

- Quand on change l'ordre des lettres, on obtient «Cul toise». Or, vous savez tous que sur la fontaine du Cul de la Bécu, il y a des traits gravés qui marquent le niveau de l'eau. Une toise, quoi !... Je suis sûr que le trésor se trouve au fond de la fontaine du Cul de la Bécu, sous l'eau, les gars !

- Ouaiiiiiis !!! Cette fois, je crois que c'est tout bon ! s'exclama Chambier. *Ça ne peut pas être une coïncidence, ce serait trop incroyable. Bravo, Anatole !*

Les participants à la réunion créative étaient excités comme des puces. La solution d'Anatole n'était pas seulement crédible, mais elle s'imposait comme une évidence. Car où mieux planquer un trésor, sinon sous de l'eau ? Qui irait le chercher là ? Sûrement pas les habitants de St Marcelin, lesquels, en règle générale - et depuis des temps immémoriaux - avaient le plus profond mépris pour le sirop de parapluie. C'était là, ça ne pouvait être que là !!!

- *Hourra !* braillèrent-ils à l'unisson.

- *On y va tout de suite !* annonça Pichon*. Vous êtes tous invités. Amenez-vous !*

C'est alors que s'éleva la voix de Justin Ptipeux, l'idiot du village, lequel sirotait son verre de rouge tout seul dans son coin :

- Dites vouère, vot' Pichon de Machin-Chose, là, l'ancêtre d'Ernest, y vivait y a longtemps, pas vrai ? Bien longtemps avant qu' vot' médicament y soit inventé, pas vrai ?... Et à son époque, la fontaine du Cul de la Bécu s'appelait encore «Fontaine du Barry», pas vrai ?... Alors comment qu' ça s' fait qu'il ait parlé de Stocil et d' la fontaine du Cul de la Bécu, l'ancêtre, hein, j' vous l' demande, dites vouère ?...

La remarque tomba sur l'assemblée comme l'annonce d'un redressement fiscal. Elle fut suivie par un silence de mort. Les participants baissèrent les yeux et plongèrent le nez dans leurs verres.

Au bout de cinq minutes de ce silence mêlé de honte, tellement épais qu'on aurait pu le découper au sécateur, Chambier prit son courage à deux mains et lança :

- Ben faut dire les choses comme elles sont : on est tous des abrutis, sauf Justin. Ce qui permet d'ailleurs de relativiser, vu qu'il a le quotient intellectuel d'une asperge. Pas vrai, Justin ?

L'autre hocha la tête, envoyant des filets de bave dans toutes les directions.

- Maintenant, les gars, s'agit de réfléchir sans s'exciter, poursuivit Chambier. *A vos neurones ! Ugh, j'ai dit.*

Encouragé par le silence général qu'il avait pris pour une soudaine vague d'admiration à son égard, Justin se hasarda à bafouiller :

- En plus, l'instit, il en a laissé, des numéros. A quoi qu'y servent ceux-là?

Grondin jeta un coup d'œil rapide au texte et, rouge de confusion, remplaça les derniers "123" par un beau E majuscule en commentant :

- Un petit oubli... Mais c'est vraiment une broutille comparée aux progrès que l'on avait faits grâce à madame la Comtesse, quand elle nous a mis sur la

voie de la valse aboutissant très logiquement à remplacer les “123” par des E...

Yolande rougit et gloussa légèrement.

- Voilà, c’est corrigé. Vous avez maintenant le texte exact : «Dua parc EdEtE tEnu aElb mEssEriu qrEhc orsor gEl su os stocilEu qoc xua Erpud dnofuaE EhcactsEE nutro fErto nEtuo tslifnom».

David Gille

Justin Ptipeux poussa un cri de joie et s’exclama :

-Y un aut’ mot que j’ connais, r’gardez, y a “tenu”...

Tous se précipitèrent devant le tableau tandis que Justin, se sentant pousser des ailes, continuait :

- Et y a la messe aussi ! Et l’ corso !!!

Il commençait à être pris de tremblements convulsifs, si bien que Pichon le fit asseoir et lui offrit un bon verre, un peu à regret, mais il ne voulait pas qu’il soit dit qu’il serait responsable de l’aggravation de l’état de santé mentale déjà critique de ce pauvre Justin.

- Bon Dieu, mais c’est qu’il a raison ! rugit Chambier. *Y a des mots cachés là d’dans... Ça y est, mon cadet, c’est comme si on l’avait, ton trésor !!!*

Ils se mirent tous à lire tout haut les quelques suites de lettres offrant un sens à leurs cerveaux surchauffés :

- «Parc !»… «cède !»… «tête !»… «etête !». «tenu !»… «éternua ! Tiens ? y manque un «r» ! *«messe !». «Corso !». Gel !». « toc ! »… «cil !»… « offert ! » Tiens ? y manque un « f » … « ton ! »… «net !»… «nom !»...*

- STOOOP !!!

La voix du maître d’école couvrit cette cacophonie, et un silence craintif refroidit l’enthousiasme des participants.

- Si nous parlons tous en même temps, nous n’arriverons à rien ! ajouta Grondin d’une voix qu’il parvenait à peine à garder courtoise. *Je crois qu’encore une fois, et c’est extraordinaire, Justin nous est d’un grand secours ! C’est l’évidence, en plus de ceux que nous pouvons voir, il y a des mots cachés dans ce texte et je vous propose de les écrire à part. Chacun va me dire tour à tour ceux qu’il voit en levant le doigt... Non, sans lever le doigt !* corrigea-t-il prestement en voyant les froncements de sourcils des présents.

La liste fut ainsi complétée avec deux colonnes : celle des certitudes et celle des mots à problèmes qui avaient des lettres qui se chevauchaient et laissaient un doute sur lequel choisir. L’instituteur réussit à persuader Pichon qui avait trouvé “*éternua*” et “*offert*” que son ancêtre ne pouvait avoir laissé des

fautes qui auraient compromis les chances de ses descendants d'arriver au trésor familial.

- *Bon, je récapitule !* reprit Grondin, qui commençait à agacer les autres avec son ton magistral. *Si nous ne gardons que les mots qui ont un sens, nous avons : «parc» ou «cède» ou «étête» ou «tête» ou «tenu, messe, corso, gel, toc» ou «cil» ou «île, ton», ou «net» et «nom».*

- *Mais pourquoi qu'on pourrait pas tous les prendre ces mots ?* se fâcha Chambier, *p'têt' que l'ancêtre, c'était un finaud et qu'il a brouillé les pistes exprès… Tout peut être utile. Le parc : c'est dans l' parc forcément ; la messe : il l'a caché un dimanche, forcément ; le corso : le jour de la fête paroissiale forcément ; gel : il gelait forcément…*

- *Et forcément, il s'est fait couper la tête avant de partir sur une île en battant des cils d'un ton net !!!* ricana méchamment Pichon. *Non mais, arrête de délirer, mon cadet ! Tous ces mots ensemble, ça veut rien dire. Et figurez-vous que je sais pourquoi !*

Tous commençaient à fatiguer, et Pichon fut très déçu de leur réaction tiédasse :

- *Ah ?...*

- *Les 123, ils étaient forcément* (et il haussa la voix en regardant Chambier d'un œil narquois) *là pour quelque chose... A mon avis, il faut prendre un mot sur 3 : regardez, ça donne : parc, tête, corso, cil et net. Euh... ou alors si on garde le 3ème : étête, messe, toc... Euh… ou alors…*

Plus Pichon parlait, plus il se rendait compte que les autres étaient loin d'être convaincus par sa petite démonstration. Il s'arrêta au milieu de sa phrase sans qu'un seul des auditeurs ne lui demande de continuer. Ils faisaient peine à voir, tels des Cisteurs bloqués par une énigme trop corsée ; ou pire, debout devant un emplacement vide de ciste.

- *En tout cas, on est sûrs que c'est dans le parc*, susurra Yolande histoire de soutenir son mari, qui lui lança un «*Ta gueule* !» ferme et sans appel.

Grondin, sentant monter une certaine hostilité à son égard, s'était placé au fond de la salle, et essayait d'anagrammer les premières lettres du texte. Avec «*Duaparcedetetenu*», il obtenait «*acre détendu taupe*», et avec «*Aelbmes-seriu*», il obtenait «*base lumières*», «*laisse embuer*» et «*abîme sel ruse*». Il relut sa liste.

- *Pfff ! Rien à faire !*

Il froissa le papier et le jeta par terre. C'est alors que Germain Poileux passa la porte du DN2P en compagnie de Maître Dugommier, l'ancien notaire. D'une voix qui trahissait une petite gêne, Poileux s'adressa aux personnes présentes :

- Il paraît que vous cherchez un trésor. C'est du moins une rumeur qui court...

Tout le monde se regarda, interloqué. Puis Lapilule résuma le sentiment général :

- Ben dis donc, Germain, tu deviens oublieux, avec l'âge ?... Tu as participé à toutes les réunions à ce sujet depuis qu'Ernest nous a parlé de son magot ! Qu'est-ce qui te prend de faire l'âne ?

- Moi ?... Je ne comprends pas un mot de ce que vous racontez, Isidore. Jamais ne n'ai parlé de trésor avec quiconque ! Vous devez confondre...

Dugommier intervint :

- Monsieur Lapilule, je vais vous résumer ce que dit la loi, article 716 : si vous trouvez un trésor sur votre terrain, il vous appartient. Si vous le trouvez sur le terrain d'autrui, vous devez le partager à 50 / 50 avec le propriétaire de ce terrain... Mais dans tous les cas, vous devez le déclarer à la mairie afin que les autorités puissent vérifier s'il a une valeur archéologique.

- Et s'il a une valeur archéologique ?

- Vous pouvez faire une croix dessus !... Avec un peu de chance, vous toucherez de quoi faire un bon repas, avec fromage ET dessert ! Mais pas question de passer votre retraite à Tahiti...

- Mais le trésor d'Ernest n'a rien d'archéologique ! protesta Dufermage. *Ce sont les picaillons de sa famille ! Il a même une sorte de plan codé pour le retrouver, un plan qui lui vient de son ancêtre ! Pas vrai, vous autres ?*

Tout le monde acquiesça.

- Eh bien dans ce cas, ce n'est pas un trésor ! répondit Dugommier.

Les gens se regardèrent, perplexes.

- Je vous explique, poursuivit Dugommier. *Si vous disposez d'un plan et que vous trouvez le magot, ce magot ne pourra pas être qualifié de trésor. En effet, aux yeux de la loi, un trésor doit être trouvé par le seul fait du hasard. Si sa découverte résulte d'une recherche à l'aide d'un plan, ce n'est donc plus un trésor !*

- Et alors ?

- Alors ? Ben si ce n'est pas un trésor, il faudra le déclarer et il sera considéré comme faisant partie de votre succession. Ça se traduit par : vous allez payer des impôts ! Alors que si c'est un vrai trésor, trouvé par hasard, vous n'en payez pas.

Pichon intervint :

- Alors comme ça, si je trouve mon trésor, il faut que je m'arrête devant, que je lève les bras au ciel, et que je m'exclame bien fort : «Oh, que vois-je là ? Un trésor ! Ça alors, quelle surprise !» ?

- C'est un peu ça, oui.

- Mais alors, que dois-je faire ? demanda Pichon, qui frisait le désespoir.

Germain Poileux intervint à son tour :

- Si vous venez à la mairie, père Pichon, et que vous déclarez avoir trouvé ce que vous cherchez, eh bien je ne pourrai pas faire autrement que d'enregistrer votre déclaration. En revanche, si vous ne venez pas...

- Compris ! s'exclama Pichon avec un large sourire.

Castafiore

Dès le départ de Poileux et de Dugommier, Pichon fit passer le mot : il offrait dix pour cent à celui qui trouverait par hasard son magot, et viendrait le lui apporter par hasard à la maison. De préférence la nuit, par hasard.

Aucun villageois ne se serait permis, en cas de découverte, de s'approprier le trésor de Pichon. En effet, malgré les dissensions et les querelles, jamais un Marcepoulairois n'aurait trahi l'un de ses semblables au profit de l'état vorace. Dans ces cas, l'union était sacrée. «Un pour tous, tous pour un, et dix pour cent», c'était la règle qui allait désormais s'appliquer.

A partir de cet instant, on ne parla plus de recherches. Mais on fit des tas de promenades :

- Tiens, salut Jules. Tu vas où, avec ta bêche sur l'épaule ?

- Par là... Paraît qu'il y a des champignons.

- En cette saison ?...

- Oui, ils sont en avance cette année. Et toi, tu sors ta pioche ?

- Oui, je l'aère un peu. Elle en avait besoin, la pauvre...

Quant à Chambier, il ne se déplaçait plus qu'en brouette, brouette que Pichon poussait par tous les chemins du village. Gaston expliquait à qui il

voulait l'entendre que sa blessure à l'épaule lui faisait mal aux pieds et l'empêchait de marcher, et qu'Ernest avait la bonté de lui faire prendre ainsi un peu le soleil pour ne pas perdre trop vite son bronzage maltais. Dans la brouette, serrés contre Gaston, il y avait aussi une pelle, une pioche, une masse, un seau et une boîte vide, juste pour le cas où ils tomberaient *par hasard* sur un trésor.

Le soir, au DN2P, de retour de promenade, les Marcepoulairois échangeaient leurs impressions et leurs expériences :

David Gille

- Où es-tu allé te promener, aujourd'hui ?

- Le long de la Poulaire. Je suis tombé par hasard sur le ponton du vieux moulin à aubes. J'ai fouillé un peu dans les environs pour voir si, par hasard, il n'y aurait pas des framboises.

- Des framboises ?...

- Oui, la framboise, la fraise des bois, le gratte-cul, le cassis, l'airelle, la mûre, la myrtille, la châtaigne et les cèpes ont vachement d'avance cette année... Et toi, qu'as-tu fait ?

- Je suis allé au concert de Michaël Jackson à Tiquebeux !

- Tu ne te foutrais pas de moi, par hasard ?

Lorsque Pichon et Chambier passaient la porte du bistro, ils faisaient invariablement :

- Salut la compagnie !... Aujourd'hui, vous n'auriez pas trouvé quelque chose, par hasard ?

Bref, tout le village jouait le jeu, et on s'amusait bien. Quant à Michel Grondin, il continuait à pontifier, citant Voltaire : «*Ce que nous appelons le hasard n'est et ne peut être que la cause ignorée d'un effet connu*».

Bien qu'Omar Chécouvert constatait une envolée de ses ventes de maquereaux au vin blanc, de sardines à la tomate et de thon à l'huile, produits chargés en oméga-3, on n'avançait guère dans la résolution de l'énigme.

Le DN2P était devenu le lieu de rendez-vous à la mode. Tout le village venait échanger sur le “Code Maudit”, comme on l’appelait désormais.

Albert était à la fête. Du matin au soir, il servait des consommations et son

chiffre d'affaire avait triplé. Contrairement à ses collègues que l'interdiction de fumer dans les bars était en train de miner, lui, il avait trouvé le filon avec ce simple tableau déposé par Grondin, et la phrase magique. A cela s'ajoutait la peinture de Gaston et d'Ernest qui trônait derrière le comptoir et attirait les amateurs d'art. Un touriste japonais en proposa une bonne somme, mais Albert la refusa, comptant sur une plus grande notoriété pour gonfler sa clientèle et asseoir sa nouvelle fortune.

Il y avait tellement de monde qu'il fut contraint d'ajouter un service brasserie et d'employer Samira, la fille d'Omar Chécouver, qui devint son fournisseur exclusif.

Un matin, Omar entra dans le bar en portant le couscoussier. Il vit les décodeurs assis devant le tableau, déposa la marmite encombrante et se tint debout derrière le public. Soudain son visage s'éclaira et il partit d'un grand éclat de rire. Tous se retournèrent, surpris de voir leur aimable épicier sortir de sa réserve habituelle. Albert s'approcha.

- *Qu'est-ce que tu as vu Omar ? Parle !* demanda-t-il avec inquiétude.

- *Pas de problème, pas de problème !* répondit Omar hilare qui, sur ces mots, quitta le bar et rentra dans son épicerie.

- *Qu'est-ce qui l'a fait rire ? C'est le tableau des deux vieux ?* interrogèrent les clients.

- *Oui, c'est ça*, dit Albert, voulant couper court à toute question supplémentaire. *C'était en effet l'heure de regarder "Motus", et l'on oublia l'incident en retournant les chaises devant la télé.*

Pendant ce temps, à force d'insistance, Yolande avait obtenu de sa professeur de maintien qu'elle persuade un hobereau de Moignon-en-Puthay, le baron Prosper Yoplaboum-Sélechéry de Sédame, qu'il vienne prendre le thé en compagnie de son épouse. Grâce à l'entregent efficace d'Eva Anchiet, le baron et la baronne acceptèrent.

Prosper Yoplaboum-Sélechéry de Sédame et Madame étaient une caricature du couple d'Albert Dubout : il était minuscule, elle était énorme.

Yolande avait fait des dépenses somptuaires et mis les petits plats dans les grands. Elle avait acheté un service à thé en porcelaine, des reproductions de toiles célèbres destinées à remplacer ses chromos, et une housse pour recouvrir son canapé. Ça et là, sur le sol, elle avait artistiquement déposé quelques peaux de lapin. Le salon des Pichon en devenait presque pimpant.

Ignorant les mots «petits-fours», elle avait fait l'emplette d'un stock d'apéricubes de la Vache Qui Rit, d'une cinquantaine de tranches de mortadelle et d'un kilo d'olives fourrées aux anchois (celles qui sont vachement bonnes, mais qui donnent une haleine de patron-pêcheur marseillais). Bien entendu, elle s'était aussi procuré un assortiment de thés de Chine chez Omar Chécouvert. Ce dernier lui avait offert le lot, demandant en échange la permission d'écrire en lettres anglaises sur sa vitrine : «*Chécouvert's. Groceries suppliers, by appointment to le comte et la comtesse Pichon Marsault de Havremont*», ce que Yolande avait accepté.

David Gille

Mais les efforts de la comtesse ne s'arrêtèrent pas là. Dans son obsession de bien faire et de tenir son rang, elle avait recouvert l'abattant des W-C de fourrure synthétique vert fluo, et avait bourré le réservoir de la chasse de pastilles destinées à faire de l'eau bleue. Sur une étagère, elle avait disposé quatre désodorisants pour le cas où un seul n'aurait pas suffi : jasmin, citron-vanille, pomme verte et lavande. Le mélange tumultueux des fragrances était capable de chasser des lieux quiconque aurait eu la velléité de s'y attarder plus que nécessaire, et il commençait déjà à ronger le papier peint.

Assise du bout des fesses sur son canapé, ainsi qu'Eva Anchiet le lui avait appris, étrennant son nouveau tailleur Channel (avec deux «N», de chez Eurodeal) et son chapeau dont la plume interminable dansait la gigue à chacun de ses mouvements, Yolande emplit les trois tasses disposées sur la table (Ernest ayant préféré une bière). A chaque geste, elle veillait à garder le petit doigt levé.

Pour Yolande Pichon, une pince à sucre était un objet aussi exotique que pouvait l'être un bâton de ski pour un pygmée. Aussi tendit-elle à ses hôtes un carton de sucre Beghin-Say d'un kilo (en promo chez Omar Chécouvert), les obligeant à se servir à la main. Enfin, elle avait acheté deux grosses boîtes de rochers Ferrero, estimant que s'ils étaient assez bons pour les réceptions chez l'ambassadeur, ils étaient dignes de figurer sur sa table.

Cette débauche d'initiatives péquenaudes auraient pu faire fuir le baron et la baronne Prosper Yoplaboum-Sélechéry de Sédame, ou au moins les faire vomir. Mais au contraire, ils semblaient grandement apprécier le traitement que Yolande leur avait réservé. Lorsqu'elle leur raconta leur séjour à Chalamond-les-Flots et sur l'île de Malte, ils firent preuve d'un intérêt réel au lieu de se foutre de sa gueule, ainsi que vous ou moi l'aurions fait.

Après avoir écouté pendant une heure les bavardages entrecoupés de dégustation de mortadelle, Pichon, qui faisait la tronche et n'avait encore rien dit, se leva :

- S'cusez, j'ai les bêtes à m'occuper...

Lorsqu'il sortit, Prosper Yoplaboum-Sélechéry de Sédame lui emboîta le pas.

- Hep, Pichon !

Ernest se retourna :

- Ouais, M'sieur ?

- Je vous en prie, appelez-moi Yoplaboum. Je voulais vous dire...

- Oui ?...

Le baron posa sa main sur l'épaule du comte et, l'œil humide, fit :

- Vous ne pouvez savoir à quel point de suis heureux de trouver en vous un vrai aristocrate, un aristocrate selon mon cœur ! Vous êtes un noble de la France profonde, un vrai gentilhomme campagnard comme il n'en existe presque plus !

- Ah ?

- Oui. On sent tout de suite que vous vous situez au-dessus des convenances de la petite bourgeoisie étriquée. Par exemple, servir de la mortadelle avec du Lapsang Souchong, il faut oser !... Tenez, je suis sûr que si l'envie vous en prenait, vous seriez capable, ici et maintenant, de pisser dans ces géraniums, comme un grand seigneur. Je me trompe ?

- Non. Je pisse dans les géraniums depuis soixante ans. Et vous ?

- Dans les glaïeuls.

Pichon et ses amis se grattaient la tête. Il y avaient ceux qui cherchaient à décoder l'énigme, et ceux qui voulaient foncer dans le tas, en fouillant tous les lieux remarquables de St Marcelin.

Et des lieux remarquables, ce n'était pas ce qui manquait dans le village et aux alentours ! En effet, les Marcepoulairois passaient tous les jours devant de vénérables édifices portant des inscriptions mystérieuses ; mais, emportés par l'habitude, ils ne les voyaient même plus. C'est ainsi qu'au sommet de la fontaine de la place, tout autour du cône la surplombant, étaient gravés les mots : «St *Marcelin n'aime pas l'eau, mais l'eau aime St Marcelin*». A la sortie de la commune, sur la route de Maillezan-le-Haut, une stèle grossière portait l'inscription : «*Hardi, petits !*» (le reste était effacé). Sur le péristyle de la chapelle Ste Fénestrine, on pouvait lire : «*Ils firent la route de conserve et de concert*». Personne ne savait ce que cela signifiait, ni qui l'avait buriné. Sous une corniche du lavoir municipal, quelqu'un avait gravé trois fleurs de lis

inversés, avec les mots : «*Le signe de l'absurde. 1732*», chose qui, sous l'Ancien Régime, avait peut-être valu à son auteur téméraire d'être écartelé avec des crochets rouillés, puis rôti en place publique. Sur la façade du boucher Alemery, un bâtiment du XVIIème siècle, on pouvait lire, à trente centimètres du sol : «*Penche-toi encore et tu te briseras le mascaron. R.T. fecit.*», inscription sans doute gravée par un tailleur de pierres facétieux, dont les initiales étaient R.T... Sur le chemin du cimetière, un trou à la base d'un calvaire offrait au vent la possibilité de s'y engouffrer, produisant un hululement affreux. Juste au-dessus se trouvaient les mots : «*Qui habet aures audiendi, audiat. 1547*.». Sur le vieux four de l'ancien potier, on pouvait lire : «*Chauffe, Marcel !*», mais Isidore Lapilule assura que cette inscription datait des années soixante. Enfin, à la sortie du village, sur la route de Tiquebeux, se trouvait un horrible panneau coloré avec un message fumeux et abscons que personne ne comprenait, mais que tout le monde trouvait particulièrement con : «*Bordeau-Chesnel, nous n'avons pas les mêmes valeurs*».

Si certains Marcepoulairois suggéraient de s'intéresser directement à ces lieux étranges, la majorité était toutefois en faveur du décodage de l'énigme. Mais l'épisode du médicament Stocil avait servi de leçon à Grondin. Aussi avait-il transporté toutes ses encyclopédies au DN2P. Chaque soir, après ses cours, il venait vérifier les hypothèses des chercheurs, rejetant tout ce qui lui semblait anachronique.

Ainsi, lorsque Homère Dalor vint annoncer qu'il avait trouvé une anagramme de «*aelbmesseriu qrEhc orsor*» qui donnait : «*A briser lorsque chromées*», il le dissuada de se rendre au cimetière de St Marcelin pour y pulvériser à coups de marteau les urnes funéraires chromées qui se trouvaient dans la niche des incinérés.

- Pichon Marsault de Havremont a émigré en Amérique dès janvier 1790, expliqua-t-il, *preuve que l'homme avait le nez creux, soit dit en passant... Mais à cette époque, le chrome venait tout juste d'être découvert !*

- Et alors ?

- Et alors ? Le chrome servait à fabriquer de la peinture rouge, et non pas à protéger les métaux contre la corrosion ! ajouta-t-il en refermant son encyclopédie. *Rangez votre marteau, mon ami, vous faites fausse route. Au suivant.*

- Oh, merde alors ! fit Homère Dalor en tournant les talons, déçu.

Le suivant dans la file d'attente avait trouvé «*Enfouit flot surmonteront*» à partir de «*nutro fErto nEtuo tslifnom*», et voulait aller démolir l'aqueduc. Il fut suivit par un troisième, qui avait trouvé «*Colique clos gousset*», et avait l'intention d'aller sonder la fosse septique de la ferme du père Gousset, lequel était présent et rétorqua :

- Ma fosse septique a été bâtie en 1993, espèce de crétin ! Approche-toi de mes gogues, et tu te prends un coup de fusil dans le fignedé !

Alphonse Danletas proposa «*Acte dupera détenu*» à partir de «*Duaparcedetetenu*».

- *Et alors ?* demanda Grondin.

- *L'idée, c'est qu'un certain acte va duper un détenu, quoi.*

- *Et alors ?*

- *Ben je ne sais pas...*

- *Au suivant.*

Ce fut au tour de Jacques Crobate. Avec les lettres «*Xua Erpud dnofuaE EhcactsEE*», il avait trouvé : «*A acheté pourceaux défendus*».

- *Ahhhh, enfin quelque chose de sérieux !* s'exclamèrent tous les consommateurs réunis au DN2P.

Avec la comptine «*La belle chanson du Porcelet d'Or*», l'autre chanson célèbre de St Marcelin était «*Les Trois Pourceaux*». C'était l'hymne officiel du village. Tous les Marcepoulairois l'apprenaient par cœur dès la maternelle, et, génération après génération, s'extasiaient sur la beauté des paroles, d'une pureté sémantique rare, et, de surcroît, d'une remarquable profondeur philosophique. On se demandait qui avait bien pu composer pareil chef-d'œuvre. Un authentique génie, sans doute.

Tous les consommateurs se mirent à brailler en chœur :

Jolie Marion chantait en faisant son marché
Tagada dondaine, tagada dondon
Oh, Colas, vends-moi ces trois jolis gorets
Tagada dondaine, tagada dondon.

Que nenni, mon bon maître me l'a défendu.
Jolie Marion, ces trois pourceaux tu n'auras point,
La nuit dernière, dans la grange il t'a attendue
Mais toi, Ô cruelle, tu ne l'as point rejoint.

Colas, je te prie, vends-moi ces trois porcelets
Tagada dondaine, tagada dondon
Ton maître n'en saura rien, je te le promets
Tagada dondaine, tagada dondon.

Que nenni, mon bon maître me l'a défendu.
Jolie Marion, ces trois pourceaux tu n'auras point,
La nuit dernière, dans la grange il t'a attendue
Mais toi, Ô cruelle, tu ne l'as point rejoint.

Colas, mon bon Colas, vends-moi ces trois cochons
Tagada dondaine, tagada dondon
Et c'est à toi, cette nuit, que je montrerai mon fion
Tagada dondaine, tagada dondon.

Alors oui, donne-moi cent sols pour ces trois cochons
Et cette nuit, ma mie, je te culbuterai dans le foin
Mon maître me l'avait défendu et il me donnera du bâton
Mais d'abord, jolie Marion, je te ferai tâter du mien.

- Il suffit de découvrir le nom de cette fameuse Marion qui a acheté les pourceaux à Colas, et le tour est joué ! fit Jacques Crobate, très optimiste. *Je suis sûr que le vieux Pichon a planqué son magot chez elle !*

Grondin se porta volontaire pour aller consulter les actes de baptême à l'église et aussi les actes d'état civil dans les archives de la mairie. Deux heures plus tard, il était de retour :

- Il y avait une seule Marion à St Marcelin à cette époque, une nommée Marion Deboncoeur. A la mairie, son acte de décès stipule qu'elle était lavandière et élevait des cochons... Cette fois, je crois qu'on tient le bon bout, les enfants ! Tout ça ne peut pas être une coïncidence, ça colle trop bien !

- Et où habitait-elle, cette Marion Deboncoeur ? demanda Chambier.

- C'est là que l'affaire se corse, répondit Grondin. *Sa masure a été rasée au milieu du XIXème siècle et on a construit à cet emplacement un poste de garde. En 1912, ce poste a été détruit à son tour, et on y a bâti l'actuelle gendarmerie...*

- La gendarmerie ? Eh ben, on n'est pas sorti de l'auberge ! fit Lapilule.

David Gille

- Ce n'est pas un Perret qui m'empêchera de creuser pour récupérer mon bien ! rigola Pichon.

Le lendemain, à 10 H du matin, cinquante Marcepoulairois armés de pelles et de pioches, poussant des brouettes et des cris de joie, se présentèrent à la gendarmerie.

- C'est pour quoi ? demanda l'adjudant Perret en considérant avec effarement ce déploiement de force.

- On vient creuser par hasard dans la cave de la gendarmerie, répondit Chambier.

- Creuser dans les caves de la gendarmerie ??? Mais... vous êtes fous ?

- Non, non. On va le faire.

- Il n'en est pas question ! Si vous insistez, j'appelle la police !

- *Mais c'est vous, la police !* répondit très justement Yvan Sapioche.

- *Ah oui, en effet... Mais je ne peux pas vous autoriser à...*

- *Ecoutez Perret,* le coupa Chambier, *vous savez bien que quoi que vous fassiez, on n'en tiendra pas compte. Vous connaissez assez bien les Marcepoulairois pour savoir que vous n'avez aucune chance, sinon de vous retrouver dans une chaise roulante.*

- *Mais... Si vous creusez un trou dans la cave, comment vais-je le reboucher ?*

- *Vous en ferez une piscine pour vos hommes !*

- *Et la terre que vous allez sortir, vous allez la mettre où ?...*

- *Là, sur votre bête parking vide qui ne sert à rien ni à personne. Il vous suffira de biner et d'y faire pousser des légumes. Comme vous voyez, c'est tout bénef !*

- *Mais...*

- *TA GUEULE !* fit Pichon. *Assez perdu de temps !... Allez, venez vous autres, on y va.*

Perret s'écarta prudemment, résigné.

Les Marcepoulairois travaillèrent pendant deux jours. Ils dépassèrent même les fondations de la gendarmerie, mettant en péril la stabilité de l'édifice. Mais il n'y avait rien, sinon une dizaine d'os et de dents, reliques d'interrogatoires musclés de quelques anarchistes agricoles sous la IIIème République.

Nestor Vénissien résuma la situation :

- *Une fois de plus, les gars, on s'est emballé ! Les mots décodés par Jacques Crobate ne représentent qu'une infime partie de l'énigme. Il faut décoder l'ensemble, sinon on s'épuisera pour des prunes.*

La remarque était judicieuse. Jusque-là, on n'avait en effet décodé que des bribes. Il fallait s'attaquer à l'ensemble de l'énigme.

On était revenu au point de départ.

Le lendemain après-midi, lorsque Omar Chécouvert vint livrer des caisses de sodas au DN2P, il resta interdit en voyant que les consommateurs étaient toujours penchés sur le texte. Il posa une question en arabe à sa fille Samira, écouta sa réponse, éclata de rire, puis se tourna vers les autres et s'exclama :

- Vous voulez dire que vous n'avez toujours pas décodé ce texte ???

- Ben non, comme vous voyez ! répondit Dufermage, un air de dépit imprimé sur le visage.

- Mais enfin, c'est à la portée d'un enfant !

- Quoi ? Vous voulez dire que vous l'avez décodé, Omar ? demanda Pichon.

- Evidemment ! Et au premier coup d'œil !... C'est simple : il faut supprimer les espaces, puis lire le texte en commençant par la fin et en remettant des espaces aux bons endroits. Ça donne : «Mon fils, toute notre fortune est cachée au fond du pré aux coquelicots, sous le gros rocher qui ressemble à une tête de crapaud» !

Tout le monde se rapprocha du tableau sur lequel figurait le texte, pour vérifier.

- Mais... C'est qu'il a raison, le bougre ! s'exclama Chambier.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda Lapilule.

- Allumez votre Sonotone, Isidore ! ALLUMEZ VOTRE SONOTONE ! braillèrent Yvan Sapioche, Anatole et Nestor Vénissien.

Gérard Manjouis vérifia le texte à son tour :

- Exact ! Bravo Omar ! Comment avez-vous fait ?

- Je suis habitué à lire l'arabe, c'est-à-dire de droite à gauche, répondit-il. *Chez nous, c'est un réflexe de commencer à droite... Dites, je fais actuellement une promo sur le baril de Skip et sur les frites congelées McCain. Si vous m'en prenez dix de chaque, je vous fais en plus une remise de cinq pour cent, et, en prime, je...*

- Une autre fois, Omar, une autre fois ! répondit Manjouis en battant vite en retraite, Omar Chécouvert ayant des gènes communs avec la glu.

Puis ce fut la ruée vers le Rocher du Crapaud.

- Dire qu'il y a quelques jours, j'étais assis sur ce caillou en me disant que le trésor était peut-être à des centaines de kilomètres d'ici, alors qu'il était à l'aplomb de mon anus ! rigola Chambier.

Alonzo Lupanar s'allongea dans l'herbe pour jeter un coup d'œil sous les parties en corniche du rocher. Immédiatement, il vit que l'ensemble avait été calé à l'aide d'une grosse pierre, placée sous le cou du crapaud. Il lui fallut une heure pour la retirer. Une fois enlevée, les témoins s'aperçurent que ce rocher était en fait une pierre branlante, et qu'il suffisait d'appuyer légèrement sur la tête du crapaud pour que l'arrière du rocher se soulève d'une trentaine de centimètres.

- *Voilà comment je vois les choses*, expliqua le maçon. *Le comte Louis Pichon a calé l'arrière du rocher en position haute à l'aide de ce gros caillou, puis il a creusé un petit boyau horizontalement. Il y a déposé le trésor, puis il a rebouché le boyau. Ensuite il a enlevé la cale, ce qui a eu pour effet de faire retomber la partie arrière du rocher sur la cache. Puis il a fait le tour et a placé cette cale sous la tête du crapaud afin de bloquer définitivement le rocher, empêchant ainsi tout balancement.*

- *Bon, c'est pas tout ça,* fit Chambier. *On creuse où ?*

- *Vu la taille de ce rocher,* fit Alonzo Lupanar, *on peut évidemment saper tout l'arrière. Mais ça va prendre des heures. Il vaut mieux le déplacer. Donnez-moi un coup de main, vous autres.*

Pendant que Jean Bombeur et Ollie McAronny maniaient des barres à mine pour faire levier, Matelet Robert, Antonin Couplet, Fidèle Oposte, Gérard Manjouis, Edgar Dosterlitz et Alonzo Lupanar unirent leurs efforts, et, avec des han de bûcheron, parvinrent à retourner le Rocher du Crapaud sur le dos. Les

huit hommes étaient couverts de sueur.

Fidèle Oposte pointa l'index vers un point précis d'où s'échappaient de gros vers, et lâcha :

- A mon avis, le seul endroit où il a pu planquer son magot, c'est par ici...

Le fossoyeur s'empara d'une pelle et se mit à gratter. Presque immédiatement, il tomba sur un amas de petits cailloux. Il les dégagea à la main, sur une profondeur d'une dizaine de centimètres. Puis il s'écria :

- Je l'ai !!!

- Ouaiiiiiis ! hurla l'assemblée en retour, tout en donnant de grandes claques dans le dos de Pichon, qui trépignait d'impatience.

Tout le monde s'approcha. Au fond de la petite cavité se trouvait un morceau de toile bitumée qui, de toute évidence, entourait quelque chose.

Fidèle Oposte dégagea l'objet et le tira hors du trou.

- Ce sont sûrement des bijoux, commenta-t-il. *Ça me semble un peu léger pour des louis d'or... Où alors, y en pas beaucoup !* ajouta-t-il avec une grimace.

Il arracha la toile presque pourrie qui partit en lambeaux. Sous le tissu apparut une boîte en bois, gainée de plomb, en parfait état. Fidèle Oposte tira son Opinel de sa poche et entreprit de desceller le couvercle, mais il ne le retira pas. Il tendit la boîte à Pichon :

- A toi l'honneur, Ernest.

Le cœur de Pichon battait la chamade. Il arracha le couvercle plus qu'il ne l'enleva, puis regarda à l'intérieur. Ses yeux s'agrandirent.

- Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? demanda Chambier, inquiet, en s'approchant à son tour.

- Il y a que c'est pas un trésor !!! répondit Pichon avec humeur.

Il retira de la boîte un papier revêtu d'un sceau en cire. Il le déroula et lut :

«*Mon garçon, comme vous le constatez, ce que vous cherchez n'est pas ici. Alors pourquoi vous ai-je imposé cette épreuve ?*

Sachez que le Rocher du Crapaud m'a toujours horripilé ! Cet ignoble batracien évoque l'eau, liquide nauséabond et punais, de surcroît dangereux. On s'y noie. A-t-on jamais entendu parler d'une noyade dans une rivière de vin clairet ou dans un puits de cognac ? Non !

Je m'étais promis de jeter cet infâme Rocher du Crapaud cul par-dessus tête, mais je n'en ai pas eu le temps. C'est donc vous qui avez pris la peine de le faire pour moi !

Maintenant, votre épreuve est presque terminée. Allons, du courage, mon fils, nous y sommes presque ! La fortune est à portée de votre main ! Aussi, ne nous laissons pas décourager et concentrons-nous sur :

MYSTERE DANS LES LABOURS

Votre père,
Louis, comte Pichon Marsault de Havremont
Fait à St Marcelin, le 3 janvier 1790
Vive le Roy !

P.S. Pour trouver le trésor des Pichon,
Sachez que vous devrez effacer une infamie.»

- Ben v'là aut' chose ! commenta Yvan Sapioche. *On n'est pas au bout de nos peines !*

- Pas trop déçu, mon cadet ? demanda Chambier à Pichon, qui était en train d'uriner dans le trou.

Ernest réfléchit pendant quelques instants. Puis son visage s'illumina d'un grand sourire :

- Non. Au contraire ! fit-il en se reboutonnant. *Un homme qui déteste l'eau au point d'en vouloir aux bestioles qui macèrent dedans, était digne d'être mon ancêtre !... Cela dit, je me demande toujours pourquoi il n'a pas fait parvenir les papiers de famille à son fils resté en France, alors qu'il s'était donné la peine de les rédiger.*

- Qui sait, vieux gars ? répondit Chambier. *Peut-être un autre exilé lui a-t-il appris que son fils avait été arrêté. Ou qu'il s'était expatrié, lui aussi... Ou peut-être n'avait-il pas confiance dans les services postaux américains et français. Tu connais l'administration et les fonctionnaires : depuis Cro-Magnon, ça ne s'est pas amélioré.*

- En tout cas, moi, ça m'arrange, répondit Pichon en se frottant les mains. *Je vais mettre la main sur le magot ! Grâce soit rendue à Louis Pichon Marsault de Havremont !*

- Ben oui, mais encore faut-il le trouver, ce magot ! Retournons chez Albert et réfléchissons devant un blanc gommé.

Ainsi fut fait.

Mon garçon, comme vous le constatez, ce que vous cherchez n'est pas ici. Alors pourquoi vous ai-je imposé cette épreuve ?

Sachez que le Rocher du Crapaud m'a toujours horripilé ! Cet ignoble batracien évoque l'eau, liquide nauséabond et punais, de surcroît dangereux. On s'y noie. A-t-on jamais entendu parler d'une noyade dans une rivière de vin clairet ou dans un puits de cognac ? Non !

Je m'étais promis de jeter cet infâme Rocher du Crapaud cul par-dessus tête, mais je n'en ai pas eu le temps. C'est donc vous qui avez pris la peine de le faire pour moi !

Maintenant, votre épreuve est presque terminée. Allons, du courage, mon fils, nous y sommes presque ! La fortune est à portée de votre main ! Aussi, ne nous laissons pas décourager et concentrons-nous sur :

Etalé sur une table, le billet de Louis Pichon Marsault de Havremont attirait tous les regards. Les consommateurs tournaient autour à pas lents en se grattant le menton ou l'occiput d'un air perplexe.

- «Mystère dans les labours» ! «Mystère dans les labours» !... Quel mystère ? Quels labours ? s'interrogeait Lapilule. *Ça fait cinquante ans que je trace des sillons dans la glèbe, et je n'y ai jamais rien vu de mystérieux ! Les labours, ce n'est pas mystérieux : c'est juste salissant et ça rapporte que dalle.*

Yvan Sapioche intervint à son tour :

- La lettre dit qu'il faut effacer une infamie : quelle infamie ?... Vous avez déjà entendu parler d'une infamie dans le pays, vous autres ?

- A part la Josy Courtecuisse qui avait piégé ce pauvre Polonais riche pour se faire foutre en cloque ; et l'assassinat de Clarabelle, la vache à Gaston, il n'y a eu aucune autre infamie ! répondit Ylya Dupaté-Ofrigot.

- Tu oublies le vol des éconocroques d'Isidore par sa rombière, intervint Fidel Assaveuve. *Et aussi l'assassinat de Pascal Aniot par l'arbitre Ocirage. Ou encore l'affreux massacre de «Viens poupoule» par Ed Clapier et ses Céréales Killers... Mais tout ça s'est passé au XXIème siècle, pas au XVIIIème.*

- Samira, ma chérie, vous me remettez une glace ? fit Yolande. *Fraise, chocolat, praliné, vanille. Deux boules de chaque. Et de la chantilly. Avec un petit parasol, s'il-vous-plaît.*

Ted Demuhl se pencha à son tour sur la lettre et fit :

- Dites, vous ne trouvez pas bizarre la façon dont c'est rédigé ? Le comte

Louis Pichon vouvoie son gamin...

Yolande se cambra et rejeta sa chevelure en arrière d'un balayage de la main :

- Le comte Ernest et moi, nous avons décidé que si un jour nous avons des enfants, nous les vouvoierons également.

- On s'en fout ! rétorqua Ted Demuhl. *Ce que je veux dire, c'est que Louis Pichon passe ensuite à la première personne du pluriel en écrivant : «Allons, du courage, mon fils, nous y sommes presque ! Aussi, ne nous laissons pas décourager et concentrons-nous»...*

- C'est une façon de l'encourager, de montrer à son fils qu'il est de son côté, affirma Arsène-Nick Evieydentel, qui avait parfois des éclairs de logique pure.

- Je crois plutôt que le message que nous devons extraire de cette lettre est, d'une façon ou d'une autre, formulée à la première personne du pluriel. Un truc du genre : «Faisons ceci, maintenant faisons cela». Ça doit être une sorte d'indice, suggéra Jean Filabonne.

Michel Grondin, qui venait d'arriver en compagnie de sa dernière conquête, la jolie Ella Riena-Smett (une strip-teaseuse qui se donnait en spectacle au Crac-Boum-Hue de Bourac), prit à son tour connaissance de la lettre et des circonstances de sa découverte.

- Je me demande ce qui a bien pu se passer de mystérieux dans les labours de St Marcelin à cette époque, fit-il d'un air faussement pénétré, les sourcils froncés.

- C'est étrange, répondit Chambier : *figurez-vous que nous autres, nous sommes réunis ici pour analyser les raisons de l'échec du PSG, et imaginer la nouvelle suspension de la Renault de Formule 1 !... Dites, Grondin, vous ne pourriez pas apporter des idées de temps en temps, au lieu d'enfoncer les portes ouvertes et de pontifier ? Vous voulez que je vous dise ? Vous buvez trop de café et pas assez de vin, mon ami. Ça sclérose les neurones !*

Grondin ne répondit pas, car il savait qu'il n'aurait pas le dernier mot. Pour démontrer sa bonne volonté, il commanda un verre de rouge. Puis il s'installa dans un coin, armé d'une feuille de papier et d'un crayon. Pendant une heure, concentré, le bout de la langue pointant entre ses lèvres, il s'escrima à anagrammer «*Mystère dans les labours*» tout en pelotant les cuisses d'Ella Riena-Smett.

Soudain ses yeux s'agrandirent et se fixèrent sur la feuille. Il déglutit avec difficulté, leva le nez et dit, d'une voix blanche :

- Je crois... Cette fois, je crois que ça y est ! J'ai... J'ai trouvé !

Il secoua la feuille de papier au-dessus de son crâne :

- J'ai trouvé, j' vous dis !

- Quoi donc ? rigola Pichon*. Le porte-jarretelles de la demoiselle ? Depuis le temps que vous le cherchez sous la table !*

- J'ai trouvé l'anagramme de «Mystère dans les labours» !!! C'est : «Absurdes lys martelons» !... Or, où est-il question d'absurdes lys ? Sous la corniche du lavoir municipal ! Comme vous le savez, il se trouve à cet endroit une pierre portant trois fleurs de lis, la tête en bas, avec les mots : «Le signe de l'absurde» !

Il vida son verre pour s'éclaircir la voix et poursuivit :

- La fleur de lis était le symbole de la royauté, et si le comte Pichon a utilisé l'ancienne orthographe «lys», c'est parce qu'il déniait à ces gravures la qualité royale de fleurs de lis. Pour lui, il s'agissait simplement de trois lys gravés à l'envers par un provocateur, point barre. Je pense que le trésor se trouve derrière cette pierre !

Il y eut quelques instants de silence. Puis Dufermage lâcha :

- C'est troublant, en effet... Et pour la phrase : «Sachez que vous devrez effacer une infamie», vous avez une explication ?...

- Et comment ! C'est évident, voyons !... Ces fleurs de lis et ces mots ont été gravés sur la pierre par un anti-monarchiste au milieu du XVIIIème siècle. A l'époque, représenter les fleurs de lis inversés était considéré comme une infamie, un crime de lèse-majesté. Pas étonnant que le comte Louis Pichon Marsault de Havremont, fidèle serviteur de Louis XVI, nous demande de la «marteler», c'est-à-dire de la fracasser !...

Dans un dernier effort, il ajouta :

- C'était un finaud, le comte : il avait compris que le meilleur moyen de protéger son magot, c'était de le placer là où les sans-culottes n'iraient pas le chercher, c'est-à-dire derrière un signe anti-monarchiste ! Il avait raison, puisque cette pierre est parvenue intacte jusqu'à nous !

Un nouveau silence s'abattit sur le DN2P, seulement troublé par le léger cliquetis des neurones en train de se connecter. La température monta de cinq degrés.

Puis ce fut le délire, l'explosion.

Dufermage bondit sur le comptoir et hurla : «Ouaiiiis ! Par St Raphaël, Patron de l'industrie des apéritifs, l'instit a raison !». Chambier enleva une chaussure et la lança en riant dans la gueule d'Alonzo Lupanar, lequel répliqua en l'invitant à boire un Dubonnet. Pendant ce temps, à califourchon sur une

chaise, Louis Fine sautait à travers la salle en faisant tournoyer son pantalon au-dessus de sa tête. Ernest Pichon ouvrit la porte et pissa dans les cyclamens en braillant : «*A mort la canaille, la roture et le lumpenproletariat, vive le roi !*». Dans sa cage, le hamster de Dufermage bondissait de joie en levant les bras au ciel et en poussant des cris d'allégresse suraigus. Gédéon Dulation faisait le poirier sur le baby-foot en chantant «*Le Rêve Passe*», air que Grondin rythmait en faisant claquer l'élastique du slip d'Ella Riena-Smett comme une corde de contrebasse. Dans le coin opposé, Justin Ptipeux se prenait la tête à deux mains et se la cognait contre un radiateur en hurlant de plaisir, tandis que le garagiste, Jean Talus, tournait dans les airs, accroché au ventilateur. Picrate, le chat de Dufermage, sauta sur le dos du labrador de Julien Collune, Sakapuss, lequel, en jappant joyeusement, se mêla à la ronde menée par Ella-Debby Goudy et Josette Delarchiduchès. Quant à Pat Ouimédépanzani, il était passé derrière le bar et avait trempé sa tête dans le rince-verres avant de traverser la salle à petits sauts, son pantalon sur les chevilles. Enfin, César Bille avait sorti sa trompette et jouait «*Nuits de Chine, nuits câlines*» debout sur une étagère, tandis que la comtesse Yolande Pichon arrachait les boutons de son chemisier et exposait ses tétons.

Lorsque le calme fut revenu, Ernest Pichon s'approcha de Grondin et lui serra la main, une larme de gratitude à l'œil :

- Grondin, mon gaillard, je veux vous remercier et vous féliciter ! Sans vous, jamais nous n'aurions trouvé la solution ! J'avais promis dix pour cent de la valeur du trésor à qui me l'apporterait par hasard. Bon, à proprement parler vous ne me l'avez pas apporté, alors je vous propose cinq pour cent. Ça va ?

- Neuf !

- Six ?

- Huit !

- Sept, à prendre ou à laisser.

Va pour sept, père Pichon ! répondit l'instituteur, fier comme Artaban.

Les consommateurs décidèrent de se retrouver le lendemain matin dès 9H devant le lavoir municipal.

Mais auparavant, il fut décidé que les dames ne seraient pas autorisées à assister à la découverte du trésor. Pour pouvoir en parler librement, on renvoya donc à la maison toutes les femmes présentes, y compris la serveuse, Samira, sous une multitude de prétextes. Puis Auguste Tatif, qui était un orateur reconnu dont on goûtait fort les paroles, monta sur une chaise et délivra l'un de ses plus lumineux discours :

- Mes amis, nous ignorons ce que nous trouverons demain. Mais souvenez-vous de ce qu'a dit Maître Dugommier, l'ancien notaire : si le trésor a une valeur archéologique, il sera confisqué ! Or, il n'est pas question que notre

ami Ernest, ici présent, soit privé de ce qui lui revient de droit !

- Ouais, ouais, ouais, très juste, Auguste ! firent les membres de l'assemblée. *Bien parlé !... Contre-feu ! Contre-feu ! Contre-feu !*

- Aussi, nous allons appliquer la stratégie habituelle, ce qui nous a si bien réussi depuis l'homme de Neandertal et jusqu'à nos jours : pas de fumelle sur place demain matin ! Puis contre-feu !

- C'est quoi, la stratégie du contre-feu ? demanda le jeune Nathan Paledernié-Moman, qui était encore un peu humide derrière les esgourdes et dont la maman n'avait pas encore fini de cicatriser sa césarienne.

Un brouhaha rigolard s'éleva du public : «*Oh, l'innocent !*», «*C'est jeune et ça ne sait pas !*», «*Il est mignon !*», «*Ha, ha, quel naïf !*», «*Normal : il ignore encore les choses de la vie !*».

Auguste Tatif se tourna vers le jeune homme et lâcha :

- Ouais, tu es un peu jeunot pour bien connaître les femmes... Alors je t'explique : d'abord, il faut savoir que chez les fumelles, la langue est l'organe le plus agile et le plus incontrôlable. Lorsque tu confies un secret à une femme, et que tu lui fais jurer de ne pas le répéter, elle le répétera immédiatement à sa meilleure amie, après lui avoir fait promettre de ne pas le divulguer. Cette amie, en qui elle a toute confiance, le confiera à son tour à d'autres amies, lesquelles auront bien entendu juré de ne pas le répéter, et ainsi de suite... Une femme n'a jamais conscience de trahir un secret, puisqu'elle est persuadée que ses amies sont tenues par le même serment qu'elle-même, et que le secret sera donc bien gardé. Bref, la logique illogique des fumelles veut qu'un secret bien protégé est un secret partagé avec cent mille autres fumelles, car cent mille promesses offrent évidemment plus de garanties de confidentialité qu'une seule !... D'où ce corollaire : quand tu veux qu'une nouvelle se propage à la vitesse de la lumière, pas la peine de prévenir l'AFP, il suffit tout simplement de le confier à une femme en lui faisant jurer de ne jamais le divulguer. Dans les dix minutes, grâce à France Télécom, ce secret sera connu aux quatre coins du département, et il fera l'objet de toutes les conversations au salon de coiffure. Car vois-tu, gamin, le salon de coiffure pour dames est un endroit extraordinaire, où se concentrent tous les secrets qu'il ne faut pas révéler, et d'où ils se diffusent pourtant au reste du monde...

- Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas ! fit le jeune homme. *Qu'est-ce que tout cela a à voir avec le trésor de Monsieur Pichon ?*

- C'est pourtant simple. Quelques Marcepoulairoises savent que nous nous rendrons demain au lavoir municipal pour y chercher le trésor d'Ernest. Il est trop tard pour le leur cacher. Voilà donc ce que nous allons faire. Si le trésor d'Ernest se compose d'objets précieux susceptibles de faire fantasmer et caqueter une fumelle normalement constituée, comme par exemple des bijoux, des lettres d'amour ou la robe de Sissi Impératrice, nous allumerons un contre-feu : chacun d'entre nous, en rentrant à la maison, prendra un air à la

fois déçu et mystérieux, et racontera à sa bourgeoise qu'il s'agissait en fait d'une petite bourse contenant une dizaine de pièces d'or ; ajoutant qu'il ne faut surtout pas en parler.

- Mais... Je croyais qu'il ne fallait rien leur raconter du tout ! fit Nathan Paledernié-Moman en avalant un Aspro.

- Réfléchis, gamin : un louis d'or du XVIIIème siècle n'a aucune valeur archéologique ; mais c'est suffisamment grisant pour exciter toutes les moukères du village. Cela aura pour résultat qu'elles vont en parler puisqu'on leur a dit de se taire, et au bout de quelques heures, la rumeur enflant, la chose sera comme gravée dans le marbre : pour le monde entier, Pichon aura trouvé par hasard une simple poignée de pièces d'or. Point final. Ni vu, ni connu, j' t'embrouille !

- Mais quel est l'intérêt d'un tel stratagème ? fit encore Nathan Paledernié-Moman.

- L'avantage, mon jeune ami, c'est que ça enlèvera toute pression à Ernest. Il pourra ainsi négocier ce qu'il aura réellement trouvé, sans que l'affaire ne parvienne aux oreilles de la Direction de l'architecture et du patrimoine, à celles des vampires du fisc et autres empêcheurs de commercer en rond ! Le contre-feu, c'est ça !...

- Ah oui, c'est plus clair, maintenant ! répondit le jeune homme, qui trouvait que c'était plus clair maintenant.

- Cette stratégie est connue dans le monde entier, ajouta encore Auguste, *y compris chez les Indiens d'Amazonie, les Zoulous d'Afrique ou les Adyguéens du Caucase, et elle ne se transmet que de bouche d'homme à oreille d'homme... Bref, rappelle-toi de ça, mon gars : une confidence faite à une femme est une confidence faite au monde ! Donc, si tu as une petite amie, sache qu'il ne faut jamais rien lui confier, sinon ton linge sale... Et encore, veille à vider tes poches et à bien brosser ton col !*

Après une nuit de sommeil, les Marcepoulairois se réunirent à l'heure dite. Chambier disposa le sommet de son échelle contre la pierre gravée. Il fut décidé que l'honneur d'y monter échoirait à Michel Grondin. Muni d'un marteau, il se mit à grimper, mais un barreau céda à mi-chemin. L'instituteur tourna sur lui-même et plongea dans le lavoir, éclaboussant tout le monde.

Il fut immédiatement remplacé par le jeune Nathan Paledernié-Moman, mais, loi des séries oblige, il glissa en voulant enjamber l'échelon brisé, tournoya dans les airs et alla rejoindre Grondin dans le bassin.

- *Quels empotés !* s'exclama Pichon. *On croit rêver !... Poussez-vous, j'y vais moi-même !*

Il saisit un marteau et grimpa jusqu'au sommet. Il levait l'outil quand un barrissement interrompit son geste :

- *Stooooop !!!*

C'était Germain Poileux, le maire, qui venait d'arriver sur place, intrigué par le rassemblement de la plupart de ses administrés autour du vieux lavoir :

- *Ça va pas, la tête ?* s'offusqua le premier magistrat de St Marcelin-sur-Poulaire, d'une voix chargée de colère. *Vous n'allez tout de même pas fracasser cette pierre ! Elle fait partie du patrimoine de la commune !...*

- *Tu veux parier, gamin ?*

Castafiore

Aussitôt dit, aussitôt fait : Pichon asséna un coup de marteau sur la pierre. Ce n'était qu'une fine plaque de moins de quatre centimètres d'épaisseur, et elle vola en éclats, découvrant une cache. Pichon jeta le marteau par-dessus son épaule. L'outil retomba sur la prothèse de Laurent Houton.

- *Alors l'ancien, qu'est-ce que tu vois ?* demanda Chambier, tandis que Poileux quittait les lieux pour n'être témoin de rien, et éviter ainsi d'avoir à faire un rapport.

Pichon se pencha et regarda dans le trou :

- *Il y a une bouteille et... et... un COFFRET !!!*

- *Un coffret ?* hurla la foule.

- *Une bouteille ???* fit Chambier. *Fais voir !*

Pichon saisit le flacon. Une étiquette rédigée à la main, en anglaises, était collée dessus. Il lut :

- *Cognac 1789 !!!*

- *Quoi ? 1789 ?... Oh, péripatéticienne de maison de tolérance de bol fécal, surtout ne la laisse pas tomber, mon cadet ! Pour l'amour du ciel, ne la laisse pas tomber !!! Fais attention !*

Omar Chécouvert, qui passait à ce moment entre les rangs avec son plateau chargé de cornes di gazilles, de noisittes grillies et caramilisies, de pitits formages di bribis, et de crivittes décortiquies, commenta :

- *Bel a'haffa-mouk !!! Une bouteille de cognac de la révolution, ça vaut au moins dix mille Euros !*

- *Et alors ?* répondit Chambier en se tournant vers lui. *Ce n'est pas pour verser sur un compte, c'est pour verser dans un verre !*

Pendant que se déroulait ce dialogue d'une haute intensité dramatique, Pichon avait extrait le coffret de la cache. L'objet était en bois couvert de ferrures, lourd, avec un couvercle en demi-lune équipé d'un anneau et d'une bobinette.

Il prit une profonde inspiration, ferma les yeux et souleva le couvercle. Puis il rouvrit les yeux et fit :

- *Ohhhh ! Octod'jus !!!*

Il se mit à dégouliner de sueur, son visage devint blême. Chambier crut à un coup de chaud.

- *Passe-moi le coffre, vieux gars,* dit-il en tendant les mains vers lui.

Ernest, tout tremblant, lui fit passer l'objet. Gaston le prit avec d'infinies précautions et regarda à l'intérieur.

- *Fou de Dieu ! Le porcelet d'or !!!* hurla-t-il.

- *Qu'est-ce qu'il dit ?* hurla Isidore Lapilule de concert.

La stupéfaction se lisait sur tous les visages. Puis l'intérêt prit le dessus et tous se penchèrent vers le coffre que Gaston venait de déposer dans l'herbe. Ce que l'on voyait dépassait tout ce que l'on aurait pu imaginer. C'était deux cent ans de rumeurs qui prenaient fin, deux cent ans de légendes racontées aux enfants de Saint-Marcelin, deux cent ans de rêves délirants et de recherches acharnées !

La légende avait débuté en 1813 au retour de la Bérézina. Un officier de la Grande Armée de Napoléon, Gaston Nerdelaguerre, originaire de Saint-Marcelin, avait raconté qu'un joaillier de Bourac était mort dans ses bras en exhalant de ses pauvres lèvres bleuies par le froid, les mots suivants :

- *Le porcelet d'or est à Saint-Marcelin. Chap…*

- *Què porcelet d'or ?* aurait répondu Nerdelaguerre.

Après avoir bravement combattu contre les Russes aux côtés du Maréchal Victor sur les hauteurs de Stoudienka, suivi ce dernier de l'autre côté de la rivière au moment où Eblé annonçait qu'il allait faire sauter les ponts, erré deux mois dans les forêts de Biélorussie se nourrissant de baies et de rapines, Nerdelaguerre était rentré au pays à pied, les orteils gelés et la tête à l'avenant.

Les anciens racontaient qu'il avait passé le reste de sa vie à tourner

autour de la Chapelle Ste Fénestrine, creusant et rebouchant. Et lorsqu'on lui demandait ce qu'il faisait, il répétait les mots qu'il avait entendus mais en rajoutant les mots qu'il avait inventés dans sa pauvre tête malade : "*Le porcelet d'or est à Saint-Marcelin. Chapelle Ste Fénestrine. Chapeau de Napoléon*".

L'histoire s'était enrichie en 1848, par la rédaction d'un traité à l'usage des bouchers, publié par un fils de Nerdelaguerre. A la page 106, on lisait la phrase suivante : "*Découper en bardeaux le porcelet d'or*". Les confréries de bouchers étaient à l'époque capables de faire la pluie et le beau temps, et se réunissaient dans les loges secrètes de la Franc-maçonnerie. Un des ancêtres d'Alemery figurait dans la loge des Bouchers du Grimouillirois. Il entendit la phrase au cours d'une lecture commune du traité et fit le lien entre les propos délirants du père Nerdelaguerre et les écrits du fils.

David Gille

De bouchers en bouchers, l'histoire se diffusa devant les étals et les ménagères la colportaient en chantant aux enfants "*La belle chanson du Porcelet d'Or*", qui disait en quelques mots qu'un objet en or ayant l'apparence d'un porcelet était caché dans le chapeau de Napoléon.

Aucun des Marcepoulairois réunis devant le lavoir en ce jour d'été n'ignorait donc la légende, certains même avaient cherché aux archives des informations sur cette histoire, d'autres avaient creusé en secret autour de la Chapelle.

Le plus féru sur la question et le plus impliqué était Alemery. Il fallait lui montrer immédiatement le joyau qui luisait au soleil entre les mains gantées de Grondin.

- *C'est un bel objet, je dirais 18 carats, à vue de nez, moulé à la louche !* dit-il en l'observant minutieusement.

- *Combien ça peut valoir ?* demanda Ernest, subitement remis de ses émotions et qui commençait à envisager des retombées économiques.

- *Ne faudrait-il pas faire constater notre découverte par un huissier ?* suggéra le curé.

- Hein ? Quoi ? firent les témoins*. Sauf votre respect, Monsieur le Curé, vous avez de drôles d'idées ! Un huissier !... Pourquoi pas le ministre des finances ?*

Le père Manganate rétorqua :

- De toute façon, ce porcelet doit être déclaré, c'est une pièce historique ! Refuser de le déclarer serait un délit. Or, je ne veux pas me faire complice d'un délit, messieurs ! Aussi vais-je immé...

Ernest attrapa le père Manganate par la manche et le tira à l'écart :

- Albert, je veux aller me confesser. Maintenant, tout de suite !

- Tout de suite ?... répondit le prêtre, interloqué*. Ton âme est donc si noire qu'elle ne puisse attendre ?*

- C'est cela. Vachement noire. T'as pas idée...

- Euh, bon. Alors suis-moi jusqu'au confessionnal... Eh bien, on aura tout vu, soliloqua-t-il alors qu'ils se dirigeaient vers l'église. *Ernest Pichon qui se confesse en dehors des périodes pascales ! Et moins de huit ans après son dernier passage dans mon confessionnal !!!... En effet, ça doit être grave !*

- C'est cela. Vachement grave. T'as pas idée...

Le Père Manganate lui jeta un regard en coin :

- Cette urgence me fait peur, Ernest, je ne te le cache pas. Je crains le pire. Ça doit être quelque chose d'affreux !

- C'est cela. Vachement affreux. T'as pas idée...

Ils passèrent le parvis de l'église et entrèrent. Il y faisait délicieusement frais.

- Installez-vous, mon fils. Je me prépare et je vous rejoins dans un instant.

- Je vous en prie, mon Père, faites.

Pichon commença par confesser une interminable litanie de péchés d'où seuls étaient absents le meurtre, le vol et la fornication extraconjugale. Mais ces absences étaient largement compensées par l'ivrognerie, spécialité qu'il aurait pu enseigner à Harvard. Ces aveux n'avaient rien d'inédit pour le curé, mais il les écouta quand même.

Puis Ernest Pichon fit :

- Mon Père, j'ai encore autre chose à confesser...

- Quoi donc, mon fils ? Je vous écoute.

- J'ai trouvé un trésor. Il s'agit d'un porcelet en or, figurez-vous !

- Oui, je sais, mon fils, j'étais présent !... Mais en quoi serait-ce un péché ? Vous ne l'avez pas volé, il me semble !

- Non, mais maintenant que je vous l'ai dit en confession, mon Père, vous ne pourrez plus en parler à l'extérieur !

Il y eu cinq secondes de silence, puis la voix du Père Manganate chuinta :

- Vous allez me réciter soixante-quinze «Notre Père», et cent vingt-cinq «Je vous salue, Marie». Allez en paix, mon fils ! grinça-t-il encore.

Après avoir scrupuleusement respecté sa pénitence et nettoyé son âme, Ernest se rendit au DN2P. On y sablait le champagne autour du porcelet, qui trônait sur le bar. En l'absence de Pichon, on l'avait pesé à l'aide de la balance truquée d'Omar Chécouvert. La balance indiqua sept kilos et trois cent cinquante grammes, chiffre que Chécouvert rectifia en annonçant honnêtement sept kilos.

- Sept kilos de jonc, au cours du jour, ça vaut bien cent trente mille Euros ! fit Anatole Devison. *Soit dans les neuf cent mille Francs. Ça en fait, des godets !*

- Encore faudrait-il qu'on soit sûr que c'est de l'or, fit remarquer Dufermage en caressant le porcelet du bout de l'index.

- Très juste, répondit Pichon. *Mais je me vois mal apporter ce cochon chez un bijoutier, et lui demander de me faire une estimation. C'est le meilleur moyen de se faire rouler dans la farine !*

Rudy Mantaire, l'un des trois principaux producteurs de Pissecoul de la région, leva la main :

- J'ai la solution !... Ernest, tu vas montrer le porcelet à ma cousine, Laure Faivre, qui habite à Rollain-sur-Poulaire. Elle te dira si c'est de l'or.

- Montrer mon porcelet à une fumelle ??? Non mais... tu es tombé sur la tête, Rudy ?... Autant annoncer sa découverte dans la Gazette ! J'ai le plus profond respect pour le nectar que tu produis et pour les vignerons en général, mais là, je crois que tu es mûr pour l'asile des vieux !

- Ma cousine n'est pas n'importe quelle fumelle, Ernest. Elle est joaillière, aujourd'hui à la retraite, et elle a fabriqué des bijoux en or pendant toute sa vie pour tous les bijoutiers du Grimouillirois. Si elle avait bavardé, elle aurait été cambriolée cinquante fois ! Or, ça n'est jamais arrivé. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'elle a su fermer sa grande gueule... Ma cousine Laure, c'est un monstre de discrétion. Tiens, pour te donner une idée : le soir, quant elle traverse Rollain-sur-Poulaire, jamais elle n'allonge le cou pour jeter un coup d'œil dans les pièces éclairées des maisons devant lesquelles elle passe. Elle n'a jamais observé ses voisines aux jumelles, et, en recevant par erreur le courrier d'une tierce personne, elle n'a jamais été tentée d'ouvrir l'enveloppe à la vapeur. Elle ne sait rien des maladies des bonnes femmes de son quartier, et ignore qui couche avec qui... Qu'est-ce que tu dis de ça ?

- Ben là, faut reconnaître...

- Bon, je la préviens et on va la voir.

Le lendemain, Gaston Chambier, Michel Grondin, Rudy Mantaire et Ernest Pichon, portant son porcelet enveloppé dans un sac Carrefour, se rendirent à Rollain-sur-Poulaire. Ils sonnèrent à la porte de Laure Faivre.

C'était une femme d'une soixantaine d'années, pétulante et accorte. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à Jacqueline Maillan (pas à Jacqueline Maillan aujourd'hui, bien sûr ; mais à Jacqueline Maillan vivante).

Après les présentations, elle les invita à la suivre dans son atelier.

- J'ai gardé tout mon matériel. De temps en temps, je bricole encore un peu, pour garder la main... Bon, faites voir ce cochonnet.

Elle enfila une blouse puis passa le porcelet à la pierre de touche. Ensuite elle le pesa à l'aide d'une balance électronique de précision, l'immergea dans

un cristallisoir et le posa dans un appareil à ultrasons.

- *Verdict ?* fit Chambier.

- *C'est de l'or fin vingt-quatre carats, donc pratiquement pur. Il y en a pour quatre kilos et des poussières...*

- *Quatre kilos ?* s'étonna Grondin. *Mais quand on a pesé de porcelet hier, il affichait sept kilos !*

- *En effet*, répondit Laure Faivre. *Il pèse bien sept kilos, mais il n'est pas en or massif : il est creux. S'il était entièrement en or, il pèserait au moins vingt kilos, messieurs.*

- *Ah ben zut alors !* fit Pichon qui, dans sa tête, voyait s'effondrer la ligne créditrice de son compte en banque. *Quatre malheureux kilos ! Si c'est tout ce qu'il avait réussi à mettre de côté, le comte Pichon, je ne le félicite pas !...*

- *Mais alors, d'où vient la différence entre son poids total et le poids de l'or qui le compose ?* demanda Chambier.

- *C'est parce qu'il y a quelque chose à l'intérieur*, répondit Laure Faivre.

- *Quoi donc ?*

- *Pour le savoir, il faudrait que j'ouvre le porcelet en deux !*

- *Mais ça le démolirait...*

- *Non. L'or est un métal ductile, très facile à travailler. Je pourrai reconstituer les deux parties très facilement, sans laisser de trace... Bon, qu'est ce qu'on fait ?*

Pichon se gratta la tête, puis prit sa décision :

- *On l'ouvre !*

Ainsi fut fait.

A l'intérieur de l'objet se trouvait un bloc de cire. Laure Faivre le soupesa :

- *Je pense qu'il y a quelque chose de pris dans la cire. Je vais la faire fondre.*

Elle posa le bloc dans son four à moule et régla la température. Au bout d'une dizaine de minutes, elle ouvrit la porte et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

- *Waouh !!! Un collier ! Et quel collier !!!*

Elle sortit le bijou du four et le posa à plat sur sa table. C'était une pièce

énorme, composée d'un nombre incalculable de pierres brillantes qui jetaient des feux dans toutes les directions.

- *Mon Dieu !* fit-elle. *Je n'en crois pas mes yeux !*

- *C'est quoi, cette quincaillerie ?* demanda Chambier.

Laure Faivre ne répondit pas. Elle vissa sa loupe contre son œil et observa quelques pierres.

- *Seigneur, Jésus, Marie, Joseph !* fit-elle.

Puis elle tourna de l'œil et s'effondra sur les chaussures d'un Chambier stupéfait.

- *Ben v'là aut' chose !* commenta celui-ci.

Il se tourna vers Rudy Mantaire et ajouta :

- *Qu'est-ce qu'elle a, ta cousine ? Elle a ses vapeurs ?*

Gaston remplit un verre d'eau et le versa lentement sur la tête de Laure Faivre. Elle émergea du coltard et se mit à pépier :

- *De la Motte ! De la Motte !*

Chambier se tourna vers l'instituteur :

- *Grondin, allez voir dans son frigo. Elle veut une motte de beurre.*

Mais Grondin, debout devant le collier, restait sans réaction, tétanisé.

- *Hé ! Grondin ! J' vous cause !!!* l'apostropha Gaston.

Grondin tourna lentement la tête dans sa direction. Il était hagard, comme frappé par la foudre. Puis il parvint à articuler :

- *Le collier de la reine !... Celui qui avait été volé par la comtesse de la Motte ! C'est le collier de Marie-Antoinette !!!*

- *Quoi ?* firent à l'unisson Chambier, Pichon et Mantaire. *Quel collier de Marie-Antoinette ?*

- *Le fameux collier ! Celui que la comtesse de la Motte avait persuadé le cardinal de Rohan de financer pour Marie-Antoinette, laquelle n'était pas au courant... Le plus gros scandale du siècle ; celui qui a inspiré Alexandre Dumas pour son livre «Le collier de la reine» !*

- *Mais comment le savez-vous ?*

- *Je l'ai tout de suite reconnu !* répondit l'instituteur. *Sa forme est célèbre, des copies en strass ont été faites et leurs photos sont dans tous les manuels et livres d'histoire !*

- *C'est exact*, fit Laure Faivre en se remettant sur pieds avec l'aide de Pichon. *Si cette rivière de diamants date du XVIIIème siècle, alors c'est bien le collier de la reine ! C'est extraordinaire, je n'en reviens pas !!!*

Si Grondin connaissait bien la forme du collier de la reine, en revanche, il ne s'était jamais intéressé aux détails de l'affaire, préférant enquêter sur ce qui se passait sous les jupes des filles. Il demanda :

- *Mais je croyais que ce collier avait été démantibulé et vendu morceau par morceau dans toute l'Europe. Alors comment se fait-il que nous ne retrouvions intact dans le porcelet de St Marcelin ?*

Laure Faivre répondit :

- *Aucune preuve n'a jamais été apportée quant à sa dislocation et à sa dispersion. Chaque fois qu'une grosse pierre était vendue quelque part, même par les proches de la comtesse de la Motte, on racontait qu'il provenait du collier de la reine. C'était devenu un argument de vente. Mais certains historiens ont toujours affirmé qu'il avait été gardé intact et caché quelque part !*

Pichon fit un geste de la main en direction du collier :

- *Et ça vaut combien, ce machin ?*

- *Ça ne vaut rien !* fit Laure Faivre, qui reprenait petit à petit ses esprits.

- *Hein ? Je croyais que ces cailloux étaient des diams ?...*

- *Oui, ce sont des diamants. Je ne les ai pas comptés. On dit qu'il y en a six cents, magnifiques, de toute beauté. Mais cette fabuleuse rivière est inestimable, donc invendable ! C'est comme pour les toiles de maître volées dans les musées...*

- *Il a bien un prix, non ?*

- *Même le roi Louis XVI n'a pas pu l'acheter lorsque le bijoutier Boehmer le lui a proposé : trop cher pour lui ! Le cardinal de Rohan, lui, l'a payé un million et six cent mille livres. Ça doit bien représenter entre cent cinquante et deux cents millions d'Euros au prix du marché aujourd'hui !*

- *Argh !* fit Pichon, qui eut comme un voile rouge devant les yeux.

Il sortit sa flasque de sa poche et avala une goulée de marc de Pissecoul. Puis il passa la flasque à Chambier, qui la vida, rota et fit :

- Te voilà plus riche que Zel, Catherine Lapilule et Germain Poileux réunis, vieux gars !

- Hé ! fit Rudy Mantaire dans leur dos. *Il y a encore quelque chose dans le four !...*

Il en tira un petit étui de plomb et le tendit à Pichon, qui l'examina. Puis il dévissa le bouchon et en tira un papier. Il lut à haute voix :

- «*Moi, Jeanne de Valois-Saint-Rémy, comtesse de la Motte, remets ce jour à mon très cher ami Louis Pichon, comte Marsault de Havremont, un collier réalisé par messieurs Bassenge et Boehmer, bijoutiers du Roy, composé de 600 diamants de toutes tailles, d'un poids total de 2300 carats, à charge pour lui de me faire verser à Londres, où je me rends de toute urgence, une rente mensuelle de 300 livres pendant les trois prochaines années, soit jusqu'au 1er janvier 1790. Après cette date, nous en serons quittes, et il pourra disposer du collier à sa guise. Signé : Jeanne de la Motte*»

Laure Faivre s'exclama :

- C'est donc bien le collier de la reine ! Hallucinant ! Extraordinaire ! Renversant !

- Oui, on a vu combien c'était renversant ! rigola Chambier. *Vous vous êtes écrasée sur mes arpions !*

- Mais vous ne vous rendez pas compte, messieurs ! poursuivit Laure Faivre, au comble de l'excitation : *c'est une pièce historique ! C'est comme si on avait retrouvé... euh... Durandal, l'épée de Roland, ou le vase de Soissons intacts !*

- Trois cents livres par mois, soit trois mille six cents livres par an ! Quand même !... On croit rêver ! fit Pichon.

- Trois mille six cents livres, continua Laure Faivre, *c'est une jolie somme, en effet, quand on sait que bien des nobles ne touchaient que mille cinq cents livres de rentes royales par an !*

- Mais cette fumelle de la Motte avait bien été arrêtée, jugée et jetée en prison, non ? demanda Chambier.

- Jeanne de la Motte a réussi à s'évader de la Salpêtrière et s'est enfuie à Londres. Probable qu'elle avait caché le collier avant son arrestation, et elle l'a ensuite confié au comte Louis Pichon avant de partir pour l'Angleterre.

- Et pourquoi ne l'a-t-elle pas emporté avec elle ?

- Vous vous rendez compte, Monsieur Chambier ?... Si elle avait été trouvée en possession de ce collier après avoir prétendu qu'il avait été démantibulé ? Peine de mort assurée !

Pichon saisit le collier, le roula en boule et le mit dans sa poche, son mouchoir par-dessus. Il demanda à Laure Faivre de conserver le porcelet et de le réparer. Après avoir obtenu qu'elle jure sur la mémoire de son défunt mari de garder le secret, il se dirigea vers la porte. Il hocha la tête et fit :

- Pas étonnant que mon ancêtre n'ait pu se payer que ce minable cochon en or : cette de la Motte lui a sucé tout son pognon !

- Elle vous a quand même laissé le collier ! fit Grondin.

- Oui, mais à qui je vais le vendre, hein ?

En serrant la main de ses visiteurs, Laure Faivre intervint à nouveau :

- Vous ne pouvez pas le vendre ! Si vous le mettez en vente, il sera immédiatement saisi. Il appartient aux héritiers du prince de Rohan, lesquels ont remboursé les descendants des bijoutiers Bassenge et Boehmer jusqu'à la fin du XIXème siècle.

- Par conséquent, il faudrait que je le mette en miettes et que je le vende bout par bout ?

- Non seulement ce serait un crime contre l'histoire, Monsieur Pichon, mais vous serez immédiatement repéré et on vous demandera des comptes. On ne peut pas ainsi mettre en circulation des pierres de cette qualité sans attirer l'attention !

Sur le chemin du retour, Pichon ronchonna :

- Me voilà coupable de recel et de détournement d'héritage ! Heureusement que je ne savais pas ça avant de me confesser !

David Gille

CHAPITRE 13

Lorsque les quatre hommes passèrent la porte du DN2P, Dufermage et ses clients comprirent immédiatement qu'ils avaient quelque chose à leur annoncer. Aussi le bistrotier envoya-t-il Samira faire une course.

- Avant tout, fit Pichon en s'adressant à lui, *sors tes verres à cognac et ouvre la bouteille de 1789 que j'ai trouvée à côté du porcelet. Sers une goulée à tout le monde.*

Sur un signe de Pichon, on goûta. La langue française étant déficiente en adjectifs dithyrambiques, la dégustation se déroula dans un silence religieux, à peine entrecoupé de quelques claquements de langue quasi-orgasmiques.

Quand la bouteille fut vide, Pichon essuya une larme. Puis il sortit le collier de sa poche, le déploya et l'étala sur une table.

- Maintenant, accrochez-vous les uns aux autres. Ce que nous allons vous raconter va vous envoyer sur le cul ! fit-il sobrement.

Lorsque les quatre hommes eurent fini de narrer les derniers rebondissements, un attroupement se forma autour du collier. On le regardait, bouche bée, mais sans trop s'en approcher, comme s'il s'agissait d'un reptile ou d'un scorpion. Seul Isidore osa un geste : du bout de son crayon, il le remua légèrement, comme pour voir s'il était mort.

- Dire que n'importe quelle fumelle au monde rêverait de porter cette cotte de mailles ! fit-il.

- Elles pensent que les bijoux les embellissent, commenta Yvan Sapioche, *alors que ça n'a qu'un seul effet : appauvrir leurs maris !*

Soudain, un cri s'éleva près de la porte. C'était Alphonse Danletas, chargé

de surveiller l'accès au DN2P :

- Alerte rouge ! Alerte rouge ! Comtesse en vue ! Tous aux abris !

En effet, Yolande Pichon s'approchait à grandes enjambées, légèrement penchée en avant, les sourcils froncés et les poings serrés. Elle ressemblait à Carmen Cru dans ses mauvais jours.

- Aïe, ça va barder ! fit Dufermage en écartant légèrement un rideau pour jeter un coup d'œil dans la rue. *Elle a l'air en pétard ! Aïe, aïe, aïe !*

Pichon empocha prestement le collier. Les autres convives plongèrent dans leur verre et firent le dos rond, attendant l'attaque. Certains relevèrent même le col de leur veste, comme pour se protéger de l'ouragan qui allait
Castafiore
s'abattre sur le DN2P.

La porte s'ouvrit avec fracas, les battants cognèrent contre le mur.

- PICHON !!! OU ES-TU ?

- Ici.
David Gille

Elle marcha sur lui, s'arrêta à un mètre, les mains sur les hanches, les yeux lançant des éclairs, et brailla :

- J'ai fouillé dans toutes tes affaires, en vain !!! Où est la bourse contenant les dix pièces d'or trouvées au lavoir, hein ? Je t'écoute !!!

- A l'abri, répondit Pichon.

- Ah bon ? fit-elle d'une voix guillerette et radoucie. *Alors ça va !... Albert, vous me mettrez une glace avec un petit parasol. Chocolat et pistache, deux*

de chaque. Je m'installe à la terrasse.

Dès qu'elle fut sortie, les poumons des consommateurs se vidèrent. On avait craint le pire. Tout le monde s'accorda à féliciter Ernest pour la qualité de son dressage.

- Oui, mais j'ai eu chaud ! fit-il. *Vous imaginez, si elle avait découvert ce collier à la maison ?... Bon, ben ça prouve qu'il faut trouver une solution rapidement.*

Affalée sur sa chaise, Yolande étendit les jambes et se mit à l'aise pour déguster sa glace. Une légère brise venait de l'ouest, le soleil perçait sous la tonnelle, la place était déserte et elle écoutait un oiseau chanter sa douce mélopée. Elle était en train de somnoler, lorsqu'elle entendit des voix chuchoter dans le bar. Elle dressa l'oreille.

- Passe par la porte de l'arrière cuisine, Ernest. Elle dort comme un éléphant repu. Voilà la clé.

Fine mouche, elle se leva lourdement, redressa sa poitrine opulente et se dirigea vers la rue dans laquelle Albert déposait les poubelles. Elle se cacha au coin de l'établissement et vit sortir son mari qui tenait une sacoche de bicyclette à la main. Elle se réfréna pour ne pas hurler et lui demander où il allait, et se mit à le suivre. Il titubait de gauche à droite, mais se dirigeait vers un lieu que Yolande connaissait bien.

Dès qu'il arriva devant le gîte de Gaston, il y pénétra. Elle se cacha derrière un gros châtaignier et attendit. Quelques minutes plus tard, il ressortit, tenant d'une main une longue corde et de l'autre la sacoche. Il s'approcha du puits, attacha la sacoche et fit descendre le tout dans le trou. Puis il attacha la corde à la margelle et repartit vers le village.

Yolande attendit qu'il soit loin et s'approcha du puits. Elle fit monter la corde, récupéra la sacoche et chercha un endroit pour s'asseoir.

Elle s'installa sur un banc qui se trouvait un peu à l'écart, utilisé par les voyageurs qui attendaient le bus pour Maillezan-le-Haut, et qui avait l'avantage d'être entouré par deux gros marronniers qui le cachaient à la vue des voisins.

Elle ouvrit la sacoche. Quelque chose luisait au fond. Elle s'en saisit et regarda la grosse boule formée dans sa main par le somptueux collier de la Reine.

- Piton de la Fournaise ! Qu'est-ce que c'est que ce truc ? murmura-t-elle.

Puis l'évidence la frappa comme un coup de poing :

- Il a une coquine !!!... Je suis sûr que ce sagouin d'Ernest a une coquine !

Elle glissa le collier dans son ample soutien-gorge, plaça une pierre dans

la sacoche et retourna suspendre le tout dans le puits. Elle rentra chez elle et étala le collier sur la table de la cuisine.

Preuve que, contrairement à la légende, les femmes ne sont pas toujours attirées par ce qui est cher, elle murmura :

- Quelle horreur !

Puis elle décrocha le téléphone et appela son amie Pierrette Crochu :

- Tu sais pas ce que je viens de découvrir ? commença-t-elle.

- Non, quoi ?

- Qu'Ernest a une coquine !

- Non ??? Tu plaisantes, Yolande !... Oh ma pauvre !

- C'est comme je te le dis ! Il lui a acheté une de ces affreuses ceintures mauresques de danseuse du ventre ; tu sais, ces trucs clinquants en verroterie. J'ai vu les mêmes à Tunis, dans un restaurant où nous sommes allés avec Zel et Catherine. ...

- Tu soupçonnes quelqu'un ?...

- Ben, comme il passe tout son temps au DN2P, c'est pas difficile à deviner...

- Tu veux dire que c'est... cette Samira, la fille d'Omar Chécouvert ?

- Ben... C'est la seule susceptible de danser du ventre à St Marcelin, pas vrai ? Mais pas un mot de tout ça à quiconque, Pierrette ! J'ai ta parole ?

- Bien entendu Yolande, voyons.

Elle raccrocha. Puis elle fonça chez Tiff-Annie, où, elle le savait, elle trouverait bons conseils et réconfort. En même temps, elle en profiterait pour se faire faire une mise en plis, ce qui calmerait peut-être sa fureur.

Quand elle poussa la porte, cette odeur particulière de cheveux propres et tièdes, et celle, plus âcre, de produits décolorants et de laque frappa ses narines dilatées par la colère. La gérante des lieux, Annie Croche, se précipita et lui prit les mains entre les siennes :

- Ma pauvre Yolande, qu'est-ce que j'apprends ? Il paraît que votre mari a une coquine, cette fille qui fait la serveuse au DN2P ?... C'est-y que Dieu pas possible !!!

- Ben oui, répondit Yolande. *Je l'ai découvert il y a cinq minutes... Avec l'argent des dix pièces d'or trouvées dans le lavoir, il lui a acheté une ceinture*

mauresque de danseuse du ventre ! Vous vous rendez compte ?... Mais pas un mot à quiconque, hein ! J'ai votre parole, Annie ?

- Evidemment, tsss, tsss, quelle question !... Mais ça ne m'étonne pas : cette créature agite son croupion et fait des yeux doux à tous les hommes qu'elle croise ! De plus, elle ne vient même pas se faire coiffer chez moi, cette roulure orientale !

Edmée Moulière, intervint à son tour :

- On raconte qu'il a été vu avec sa coquine à Maillezan dernièrement...

- Et même qu'ils ont pris une chambre à l'hôtel Meilleur-Owouiankor ! fit Hilda Nanasse.

- Il paraît que cette Samira est enceinte ! ajouta Marthe Hopiqueur.

- Elle attend des jumeaux ! surenchérit Bibi, la shampouineuse.

Annie Croche posa la main sur le bras de Yolande :

- Il ne faut pas vous laisser faire, Yolande ! Vous êtes comtesse, tout de même ! Mettez-lui le nez dans son caca !

Sous le sèche-cheveux, Yolande eut le temps d'ourdir un plan machiavélique pour se venger. Les yeux fermés, elle eut un petit sourire que les autres clientes, à leur grande satisfaction, interprétèrent comme une déclaration de guerre contre Samira, la voleuse de maris.

Yolande décida que sa vengeance aurait lieu samedi prochain, lors du Bal de la Fenaison.

Le Bal de la Fenaison marquait la fin des moissons. C'était un bal masqué où seuls les filles célibataires et les messieurs étaient autorisés à visage découvert. Les femmes mariées, elles, devaient s'y rendre hors de la présence de leurs maris, et masquées. Le jeu consistait ensuite, pour ces derniers, à tenter de reconnaître leurs épouses dans la foule, et à les inviter à danser. Le Bal de la Fenaison serait animé cette année par Ed Clapier Jr et ses Céréales Killers, lesquels, ayant inscrit à leur répertoire quelques raps de Maud Herfokeur, avaient une fois de plus changé de nom et s'appelaient maintenant «*The Clapers Band*».

Le lendemain, dès qu'Ernest eut quitté la maison pour rejoindre Gaston au DN2P, elle fila chez Folles & Folies afin de louer un costume. Il n'y avait plus

guère de choix, mais Guy Liguili lui conseilla une tenue de Superwoman très seyante, qui se composait d'une combinaison moulante et d'un masque rouges, assortis de bottines et d'une cape vert-émeraude du plus bel effet.

Le samedi arriva le lendemain du vendredi et la veille du dimanche, comme il est de coutume depuis la nuits des temps.

Revêtue de sa tenue de Superwoman, le collier de la reine noué autour de la taille (elle avait dû rallonger les rubans), elle se rendit à la salle des fêtes.

Immédiatement, elle remarqua que tous les hommes s'écartaient d'elle et se regroupaient dans un coin pour échanger des propos à voix basse, sans la quitter des yeux. Ils semblaient fascinés par la ceinture mauresque.

«*C'est bien la preuve !*» se dit-elle in-petto. «*Ils sont tous au courant, et savent qu'Ernest voulait offrir cette ceinture à cette traînée de Samira ! Tous solidaires et tous complices ! Les hommes sont vraiment de gros porcs !*»

Elle chercha Ernest des yeux, mais il n'était pas encore arrivé. En revanche, elle repéra Samira.

Elle se dirigea vers elle, puis, par provocation, se mit à onduler en levant les bras, tentant d'imiter une danseuse du ventre, s'efforçant de faire tintinnabuler sa ceinture mauresque en donnant de violents coups du bassin en direction de la jeune femme. Samira la regardait, interloquée.

- *C'est moi !* fit Yolande Pichon en soulevant son masque.

- Oh, bonsoir madame Pichon, je ne vous avais pas reconnue ! répondit Samira. *J'espère que vous vous amusez !*

- Ah ça, pour m'amuser, je m'amuse ! grinça Yolande.

A cet instant, Chambier, déguisé en lapin géant, et Pichon, déguisé en cheik d'Arabie, firent leur irruption dans la salle des fêtes.

«*Le salopiot !*» pensa Yolande. «*Il s'est même déguisé en bédouin en l'honneur de cette poule sarrasine !*»

Les deux compères demeurèrent interdits en la voyant. Puis ils foncèrent dans sa direction. Pichon freina à un mètre d'elle, faisant crisser ses babouches. Il siffla :

- Tu vas m'accompagner dehors. Tout de suite !!!

- Comment tu m'as reconnue ?...

Pichon la regarda de la tête aux pieds. Puis il s'ébroua et répondit :

- On croit rêver ! Devine !... Bon, assez causé, tu sors !

- Rien à faire : je reste ici ! osa-t-elle.

- Tu sors ou alors je t'assomme sur place, et Gaston et moi on te tire dehors par les pieds ! Qu'est-ce que tu choisis ?

Elle obtempéra.

Arrivés sur le parvis de la salle des fêtes, Ernest et Gaston lui firent face. Pichon ouvrit les hostilités :

- Maintenant, tu vas m'écouter, ma vieille ! Et tu n'as pas intérêt à me bourrer le mou !

Yolande se rebiffa pour la seconde fois en une minute, ce qui était une sorte de record :

- Non, c'est toi quoi va m'écouter, Pichon !!! Tu as une coquine !

Ernest la regarda comme si elle venait de tomber de la lune, assise sur un baudet.

- Une coquine ? Mais tu es folle, ma pauvre fille ! On n'est pas à Paris, ici : on est à St Marcelin-sur-Poulaire ! A St Marcelin, personne n'a de coquine ! Pourquoi pas une maîtresse, tant que tu y es ?!... Je vais te désabonner à Gala et à Voici, ça te tape sur le ciboulot !

- Ose dire que tu ne couches pas avec cette Samira, la fille d'Omar Chécouvert !!!

- Samira ? Mais... Tu es complètement cinglée !!! Où vas-tu chercher des idioties pareilles ? Elle a soixante ans de moins que moi !

- Eh bien, justement ! Dans ton cas, ce n'est pas le démon de midi, mais c'est le démon de vingt-trois heures trente ! C'est tout !

- Si je posais la main sur sa fille, Omar m'enverrait des tueurs d'Al-Quaida ! Tu es gravement atteinte, tu sais ça ?...

- Alors explique-moi pourquoi tu as caché cette ceinture de danseuse du ventre dans le puits de Gaston ? Je t'ai vu !... Tu voulais l'offrir à ta coquine ! C'était pour fêter la prochaine naissance de vos jumeaux ?... C'est ça ?

Pichon se tourna vers Chambier :

- Des jumeaux ?... Gaston, retiens-moi ! Ou alors, appelle un podologue : cette femme fait une crise de folie dans les pieds, car je doute qu'elle ait une cervelle !

Chambier se tourna vers Yolande et lui posa une main sur l'épaule. Puis il dit :

- Yolande, ton mari voulait t'offrir ce col... cette ceinture en dia... en strass pour ton anniversaire ! C'est pour ça qu'il la cachait chez moi, pour ne pas que tu la trouves. Il a vendu les dix pièces d'or qu'il a trouvées pour pouvoir te l'offrir. Plus de mille Euros !... Depuis notre soirée à Tunis, il rêve de te voir faire une danse du ventre, mais il n'osait pas te le demander !

- C'est vrai, ça ? fit Yolande, en train de fondre.

- Evidemment que c'est vrai, vieille carne ! fit Pichon en l'embrassant sur la joue droite. (Il fallait éviter la joue gauche car elle était baignée de larmes. Or, les larmes de Yolande Pichon étaient horriblement salées, donc parfaitement dégueulasses).

Yolande fit mine d'enlever la ceinture mauresque, mais Pichon interrompit son geste :

- Non, garde-là, elle te va à ravir, ma poule.

Le trio retourna dans la salle des fêtes, où les Clapers interprétaient un morceau de circonstance : «*Ce soir je serai la plus belle pour aller danser*».

Alors que Yolande se trémoussait sur la piste, Pichon se tourna vers Chambier :

David Gille

- Merci vieux gars ! Excellent contre-feu !... Mais j'ai eu chaud !

Ils rejoignirent les autres. Pichon expliqua :

- Officiellement, j'ai payé cette ceinture en verroterie mille Euros pour son anniversaire, parce que je voulais la voir faire une danse du ventre ! L'idée vient de Gaston.

- Mille Euros ? Très bon contre-feu, très astucieux ! fit Yvan Sapioche en hochant la tête. *Une somme pareille, ça fera jaser et ça rendra l'affaire crédible. Bien joué, les gars !*

- Oui, mais comment vais-je faire pour le récupérer ? se lamenta Pichon. *Elle pense que le collier lui appartient, maintenant !...*

- Facile, répondit Rudy Mantaire : *tu demandes à Laure Faivre de te faire une copie en strass. Tu fais l'échange, ni vu, ni connu ! Mais ça te coûtera au bas mot deux mille Euros, non compris le boulot qu'elle est en train de faire pour recoller le porcelet !*

Pichon enleva son keffieh et s'essuya le front avant de lâcher :

- J'étais déjà coupable de recel et de détournement d'héritage, je ne peux pas vendre le porcelet d'or parce que c'est le symbole du village, ma femme me pique mon collier, et voilà maintenant que je passe pour un hareng lubrique ! Et, en plus, il faut que je dépense du fric pour financer une copie du collier ! Eh bien, bravo Louis Pichon Marsault de Havremont ! Beau cadeau !... Ton collier, il est maudit !

On se relaya pendant toute la soirée pour ne pas quitter des yeux Yolande et sa précieuse ceinture.

Pichon appela Laure Faivre et lui commanda une copie du collier de la reine. Il lui demanda s'il fallait lui rapporter l'original, mais elle répondit qu'il existait tellement de photos de copies déjà réalisées dans le monde entier, qu'elle n'en aurait pas besoin.

- Je vais me procurer des barrettes de strass déjà montées et je les souderai ensemble. Dans la forme, il n'y aura aucune différence avec l'original. Pour ce qui est de la brillance, c'est évidemment une autre histoire... Ça sera prêt dans une dizaine de jours. Et vous pourrez récupérer votre porcelet en même temps.

- Et ça va me coûter ?...

- Comptez quatre mille Euros, plus trois cents pour le porcelet.

- Quatre mille ??? Mais c'est que je tablais sur deux mille, moi !...

- Soyons sérieux, Monsieur Pichon : celui qui a estimé ce travail à deux mille Euros est un imbécile !

- C'est votre cousin, pour vous dire la vérité, Mââme Faivre !

- Eh bien, à force de goûter son horrible Pissecoul, ça lui a corrompu la cervelle !

- Bon, ben c'est d'accord, va pour quatre mille.

«*Y en a marre !*» se dit-il. «*Plus ça va, plus ce satané héritage me troue le portefeuille ! Mais ça va changer !!!*»

- Une dernière question, fit-il : *quelle est la taille du plus petit diamant sur le collier de la reine, quelle est sa qualité, et combien ça vaudrait aujourd'hui si je devais l'acheter chez un joaillier ?*

- Les deux plus petites pierres se trouvent de chaque côté, près des rubans. Elles pèsent deux carats chacune, elles sont d'une qualité IF, Blanc Exceptionnel Plus, soit le top du top. Vous aurez du mal à en trouver à moins de cent cinquante mille Euros pièce...

Pichon avala sa salive et raccrocha.

Il attendit que Yolande aille faire des courses pour récupérer le collier. Puis il fonça dans son atelier. Il coupa les griffes qui maintenaient les deux diamants proches des rubans, et fila un coup de lime pour bien aplatir le métal précieux. Il empocha les pierres et alla remettre le collier en place dans la commode de Yolande. Après avoir laissé un mot sur la table de la cuisine pour prévenir qu'il serait absent à déjeuner, il sauta dans le bus pour Bourac.

Il se rendit directement à la joaillerie Demevoir-Sibel :

- Bonjour. Je suis le comte Pichon Marsault de Havremont. J'ai là deux diamants de qualité IF, Blanc Exceptionnel Plus, qui me viennent de ma mère-grand, dont j'envisage de me défaire (pas de ma mère-grand : des diamants), et j'aimerais savoir ce que vous m'en donneriez...

Il déballa son mouchoir crasseux et posa les deux cailloux sur le comptoir. Le bijoutier les examina et fit :

- Mes compliments, Monsieur le comte. Ces pierres sont d'une qualité parfaite. Pour chacune d'elles, je vous propose cinquante mille Euros.

- Cinquante mille ? Mais elles valent trois fois plus !!!

- A l'achat, peut-être. Mais pas à la vente, Monsieur le comte !

- Vous m'en donnez quatre-vingt mille pièce, en liquide bien sûr, et le marché est fait.

- Je vous en donne soixante mille par chèque... C'est mon dernier mot.

- Je regrette, fit Pichon en remettant les pierres dans sa poche. *Une autre fois, peut-être. Salut.*

Au moment où il atteignait la porte, le bijoutier le rappela :

- Bon, c'est d'accord : quatre vingt-mille pour chacune. Mais il faut que je réunisse la somme. Repassez dans deux heures, Monsieur le comte.

- En billets de cinq cent, s'il vous plaît.

David Gille

Dès qu'il fut de retour à la maison, Pichon dévissa sa vieille enclume de maréchal-ferrant et, dans le creux qu'elle dissimulait, déposa le sac en papier contenant les trois cent vingt billets de cinq cents Euros. Puis il revissa l'enclume en serrant bien.

Le soir, pendant le dîner, Yolande minauda :

- Tu sais, Ernest, je m'entraîne consciencieusement...

Il leva les yeux de sa cuillère à soupe :

- Hein ?... Tu t'entraînes à quoi, la mère ?

- Ben tu sais bien... La danse du ventre !

- Ah, bonne idée ! fit il en reposant sa cuillère.

- Tu ne termines pas ta soupe ?

- Je n'ai plus faim, brusquement...

- Et tu sais quoi ?... C'est bizarre, j'ai l'impression que ma ceinture est plus légère qu'hier.

«*Incroyables, ces fumelles !!!*» se dit-il. «*Les deux pierres que j'ai enlevées pesaient ensemble moins d'un demi-gramme, et elle s'en est rendue compte !*»

Il répondit :

- C'est parce que tu t'habitues à la porter !

«*Vivement que je récupère la copie !*», pensa-t-il. «*J'ai passé l'âge de supporter toutes ces émotions !... Ah, si les prolos savaient combien c'est stressant d'être riche !*»

Pichon ne croyait pas si bien dire.

Dans les semaines qui suivirent, son emploi du temps ressembla à celui d'un trader de la Société Générale obligé de prendre des initiatives sous la pression. Il n'eut plus une seconde de répit.

Tout d'abord, il récupéra le porcelet et la copie du collier de la reine chez Laure Faivre, expliquant sans rougir que l'original se trouvant maintenant dans son coffre bancaire, il voulait conserver la copie à son domicile pour pouvoir l'admirer tout à loisir.

La copie était parfaite, mais plus clinquante que l'original. Les pierres avaient d'étranges reflets moirés dans les tons roses, jaunes et bleus. Yolande n'y vit que du feu car pour elle, plus ça en jetait, mieux c'était. A peine remarqua-t-elle que sa ceinture mauresque était soudain devenue encore plus légère, mais elle mit cela sur le compte de l'entraînement intensif auquel elle se soumettait.

D'ailleurs, pour parfaire son style, Yolande Pichon avait besoin de conseils. Elle rendit visite à Samira pour la prier de lui donner des cours de danse du ventre. Mais la serveuse répondit, en riant, qu'elle en était incapable, vu que son truc à elle c'était plutôt la tecktonik et le jump. S'il en était encore besoin, cette réponse conforta Yolande dans l'idée qu'Ernest était innocent du crime de stupre dont elle l'avait soupçonné.

Pendant ce temps, Chambier et Pichon, sans état d'âme, détachaient avec une pince quarante diamants du collier de la reine. Ils les distribuèrent à leurs compagnons de beuverie, avec pour mission de les vendre aux bijoutiers à l'occasion de leurs déplacements hors du département. Ils devaient exiger du liquide, et étaient autorisés à garder pour eux une commission de dix pour cent. L'initiative eut un succès énorme, chaque pierre laissant ainsi aux intermédiaires entre cinq mille et dix mille Euros de commission. C'était mieux que d'attraper la scarlatine.

Pichon récupéra deux millions huit cent mille Euros. Cela l'encouragea à arracher du collier dix pierres de plus. Des grosses de cinq carats.

Il prétexta un salon du lapin à Paris, où devait se rendre Chambier. Les deux compères filèrent à Pigalle, où ils espéraient trouver un fourgue qui leur achèteraient leurs pierres sans poser de questions, comme dans les films.

En fin d'après-midi, ils quittèrent leur hôtel pour vaquer, les pierres

planquées dans leurs chaussettes.

- *Pas mal,* commenta Chambier en regardant autour de lui. *Dommage qu'il y ait autant de Parisiens prétentieux et que leurs fumelles se parfument. De plus, dans la rue, ça pue la crotte de chien mouillé et le tuyau d'échappement qui se néglige...*

Pichon abonda :

- *On croit rêver !*

En arpentant les rues du 18ème, ils cherchaient des yeux des types en chemise noire, cravate blanche, borsalino et spats. Mais ils n'en virent aucun.

- *Mais où se planquent-ils donc, ces fameux apaches ?*

- *Faudrait peut-être faire un tour au Moulin Rouge*, suggéra Pichon, pour lequel ce cabaret était un lieu de perdition fréquenté par des cocottes, par la Goulue et par des peintres nains. *On y trouverait bien un ou deux fourgues...*

Ainsi fut fait. Mais très vite, en avisant la clientèle de touristes ventripotents déversés dans les lieux par cars entiers, ils comprirent qu'ils ne trouveraient pas de truands au Moulin Rouge. Chambier tenta tout de même le coup en demandant à son voisin, un Japonais, s'il ne connaîtrait pas un fourgue. Avec un sourire étincelant, l'homme répondit quelque chose en étranger et leur fit comprendre qu'il désirait les prendre en photo.

- *On perd notre temps*, fit Pichon. *Faut faire les bars. Viens mon cadet, on dégage !*

Ils entreprirent la tournée des grands ducs. Dans chaque établissement, ils demandèrent à rencontrer un fourgue, mais on leur rit au nez. Ils avaient l'air de deux péquenots (ce qu'ils étaient) cherchant à revendre des billets du PSG au noir.

Mais au fur et à mesure que la soirée avançait, leur réputation de buveurs les précéda de bar en bar : dès qu'ils poussaient une porte, les filles se précipitaient sur eux, vite repoussées par les gérants qui voulaient les voir à l'œuvre en train de lever le coude. Chambier et Pichon firent sensation : jamais, de mémoire de tenancier, on n'avait vu des humains capables d'avaler autant d'alcool sans même que leur élocution n’en soit affectée ! La curiosité fit place à l'admiration. Grâce à ce succès, on leur présenta enfin un fourgue, un vrai.

C'était un gros Asiatique souriant et affable, qui avait une bosse sous l'aisselle gauche. Il affirma s'appeler Monsieur Lee-Tchee et les écouta avec intérêt, les yeux mi-clos comme un gros matou châtré. Puis il demanda à voir une pierre. Pichon en tira une de sa chaussette et la lui posa dans la main. L'homme l'examina à la loupe et fit :

- Combien vous en avez, des comme ça, déjà ?...

- Dix.

- Je vous en offre cent vingt mille pièce.

- Vous rigolez ?... Ce sont des IF de cinq carats, Blanc Exceptionnel Plus ! A la revente, elles valent au moins quatre cent mille pièce !

- Et alors ?... Moi, c'est mon tarif. Je ne suis pas un vendeur de schmattès du Sentier, je ne négocie jamais.

Pichon réfléchit quelques secondes et donna son accord.

- Confiez-les moi, fit l'Asiatique. *Je reviens dans cinq minutes avec l'argent.*

Les deux Marcepoulairois se regardèrent et éclatèrent de rire :

- Des clous ! Allez chercher le pognon, Monsieur Lee-Tchee, et l'échange se fera ici. On est peut-être des ruraux du Grimouillirois, mais pas des caves ! Question prudence, on pourrait vous donner des leçons !

Le fourgue quitta les lieux et revint quelques minutes plus tard avec un gros sac de sport.

- Vous pouvez compter.

Pendant que Chambier vérifiait la récolte, Pichon remit les dix pierres au fourgue, qui les examina une à une. La confiance régnait.

- C'est bon, tout est en ordre, fit Gaston.

Monsieur Lee-Tchee se leva, empocha les dix cailloux, et avec une légère inclinaison du buste, prit congé.

Chambier fila vers le comptoir et demanda un jeton de téléphone. Il composa le 15 et commanda une ambulance en affirmant que son pote se sentait mal après avoir vu les fesses d'une entraîneuse.

Dix minutes plus tard, Pichon fut évacué sur une civière vers l'hôpital le plus proche, serrant contre lui sa précieuse sacoche bourrée de billets, et grimaçant comme s'il était à l'agonie. Devant la porte du bar, une dizaine d'Asiatiques déçus, parmi lesquels Monsieur Lee-Tchee (qui faisait la gueule), le regardèrent passer sur son brancard.

- Bien joué, vieux gars ! fit Pichon vingt minutes plus tard, en quittant l'hôpital Bichat en pleine forme, après avoir signé une décharge. *Si on était sortis à pied, ce Chinetoque et ses sbires nous faisait la peau pour récupérer le pognon !*

- *Tu connais le dicton,* répondit Chambier qui ne reculait jamais devant un poncif : *l'économiste est distingué, le savant est émérite, l'avocat est marron, le Prussien est belliqueux, l'Anglois et perfide, et le Jaune est fourbe !*

- *Allez, on se paye un gueuleton des familles dans un trois étoiles avec une bonne cave, et on rentre en jet privé jusqu'à Bourac, puis en taxi jusqu'à St Marcelin ! Au diable l'avarice, c'est moi qui régale !*

Sous l'enclume, la place commençait à manquer. Pichon dû bourrer pour y faire rentrer ce qui restait de leur virée à Paris, soit un million et cinquante mille Euros, lesquels rejoignirent les deux millions neuf cent soixante mille qui s'y trouvaient déjà en compagnie du porcelet d'or et du collier de la reine. Il y avait maintenant quatre millions et dix mille Euros dans la planque.

- *Ça commence à être encombré là dedans*, fit-il. *Il faudrait que je puisse verser ça sur mon compte, mais je devrai justifier de la provenance de mon argent...*

- *Alors il faut le blanchir. Amène-toi, allons voir Me Dugommier à Tiquebeux. Il doit savoir.*

Dugommier était certes notaire à la retraite, mais il était surtout Marcepoulairois. Et la solidarité entre Marcepoulairois passait avant toute autre considération.

Il écouta leur histoire puis dit :

- *Première technique, le casino !... De combien de comparses disposez-vous ?*

- *D'une trentaine*, fit Pichon.

- *Bien. Vous allez leur remettre à chacun cent mille Euros, et vous leur offrirez la tournée des casinos à vos frais !*

- *Ça commence mal !* répondit Ernest

- *Attendez, je vous explique. Chacun d'eux va ainsi tourner dans toute la France et à Monte-Carlo, en votre compagnie. Dans chaque casino, il se présentera à la caisse et demandera pour trente mille Euros de jetons par soirée, et ce, pendant trois soirées de suite. Il jouera à la roulette, perdra un peu, puis vous remettra les jetons restants. Vous vous présenterez ensuite à la caisse, où on vous établira un chèque en échange des jetons !*

- Et ensuite ?...

- Ensuite, vous déposerez le chèque sur votre compte ! Argent blanchi et non imposable, puisqu'il s'agit de gains au jeu !.. Bien sûr, vous offrirez une commission aux personnes qui vous ont aidé, cela va de soi.

- Génial ! s'exclama Pichon.

- Technique numéro deux : l'auto-prêt... Je crois que vous êtes en contact avec Monsieur François Zel et sa compagne, Catherine Lapilule. On dit qu'ils sont milliardaires...

- On peut dire ça, oui !

- Eh bien, vous remettrez à Monsieur Zel un million d'Euros sous la table. En même temps, vous solliciterez de lui, officiellement, un prêt du même montant, avec papiers, reconnaissance de dette, enregistrement, et tout et tout. Il vous établira un chèque d'un million d'Euros, et vous le rembourserez à raison de cent mille Euros par mois, qu'il vous restituera en douce, ne conservant pour lui qu'une petite commission de dix pour cent. Argent blanchi et non imposable, puisqu'il s'agit d'un prêt !

- Formidable, Me Dugommier ! J'ai bien fait de venir vous voir !

- Et voici ma petite note pour mes conseils avisés. En liquide, s'il vous plaît.

Dugommier inscrivit un chiffre sur une feuille qu'il arracha d'un carnet. Il la poussa vers Pichon, qui y jeta un coup d'œil.

- C'est cher, mais ça les vaut ! commenta-t-il en sortant une liasse de sa poche.

En quittant le notaire, Pichon se tourna vers Gaston :

David Gille

- J'étais déjà coupable de recel, de détournement d'héritage et de déviance sexuelle. Me voilà maintenant corrupteur d'officier ministériel à la retraite, et abaissé au rang de caïd de la pègre qui blanchit les revenus de son pain de fesses !... De mieux en mieux ! Tout ça va se terminer par une relégation au bagne de Cayenne !

- Ne t'inquiète pas, mon cadet ! répondit Gaston. *On en viendra à bout, de ton collier !*

- Je ne sais pas si tu te rends compte, vieux gars : on n'a détaché que cinquante-deux cailloux du collier de l'Autrichienne, et, pour gérer ça, on y a passé vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Et, des cailloux, il en reste encore cinq cent quarante-huit !!!... A ce rythme, il va me falloir des années pour me débarrasser de cette cochonnerie de collier !

Pendant les trois mois suivants, Pichon fit la tournée des casinos en compagnie de Chambier et de la plupart de ses compagnons de beuverie, à tour de rôle. Yolande ne le voyait presque plus, et à chaque fois qu'elle lui proposait une danse du ventre, il repartait en voyage après avoir échangé son linge sale contre du propre. Quand elle lui demandait ce qu'il fabriquait, il lui répondait qu'il se lançait dans les affaires.

Mais le bouquet, c'est quand il réalisa qu'il gagnait régulièrement à la roulette. Il revenait donc à St Marcelin avec plus d'argent qu'il n'en avait en partant ! Partisan de la paix des ménages, et surtout du sien, il offrait la différence à Yolande, ce qui la dissuadait de poser des questions gênantes supplémentaires.

Le niveau des billets de banque (sales) baissait dans la cache sous l'enclume, alors que la ligne créditrice de son compte bancaire (propre) s'étoffait, selon le principe des vases communicants.

Et c'est tout ce qu'il demandait.

Mais il était exténué.

Maintenant que ses picaillons étaient bien blanchis et à l'abri sur son compte, Pichon pouvait envisager de prendre quelques vacances. Il proposa à Yolande et à Gaston de faire un tour du monde, ce qu'ils acceptèrent.

Le trio se fit vacciner et confia à une agence de voyage haut de gamme le soin de régler les formalités.

Il serait trop long de retracer les péripéties qui émaillèrent leur périple. Aussi nous contenterons-nous de reproduire ici quelques phrases-clés :

À Dakar :

- Jamais vu autant de Noirs réunis dans une même ville ! On se demande ce qui les attire ici... Et qu'est-ce qu'il fait chaud dans ce bled, on croit rêver !

À Nairobi :

- Chaque fois que je vois des éléphants, je ne peux pas m'empêcher de penser que ces pauvres bêtes ont le sexe au milieu de la figure... Et puis, quelle canicule ! On étouffe !

Au Caire :

- Quelle fournaise !

À Venise :

- Merde, mais comment on fait pour traverser ???... Et puis, on crève de

chaud !

À Amsterdam :

- On crève de froid.

À Stockholm :

- On se gèle les miches.

À Oslo :

- On se les pèle !... Quand est-ce qu'on mange ?

À Moscou :

- Hein ? Visiter le mausolée de Lénine ?... Tu es cinglé, Popov ? On a autre chose à foutre que d'aller reluquer un macchabée, qui, de plus, doit puer comme une combinaison de cycliste au sommet du Galibier !... Où est-ce qu'on sert un guignolet, dans ce bled ?

À New Delhi :

- Je ne vois pas beaucoup d'indiens avec des plumes...

À Tokyo :

- Jamais je n'ai vu autant de Chinois !!!

À Pékin :

- Mao ?... On connaît : c'est ce type qui a inventé le bleu de chauffe et le col qui porte son nom. Aucun intérêt.

À San Francisco :

- Vous êtes sûr ? Ça se bouffe ?... Chez nous, ça se donne aux bestiaux ! Vous autres Américains, vous êtes un peuple décadent !

À Dallas :

- Octod'jus, ça c'est du steak !!!... Vous autres Américains, vous êtes un grand peuple !

À Miami :

- J'en ai marre de voir des avenues bordées de palmiers et des filles à gros seins qui font du patin à roulettes avec des écouteurs sur les oreilles ! Je veux une glace avec un parasol dessus.

À New York :

- J'ai mal à la nuque à force de regarder en l'air !

À Londres :

- Drôle de pays. Ils donnent des noms de défaites militaires françaises à leurs gares !!! On croit rêver ! Et ils roulent du mauvais côté de la route : comment font-ils pour ne pas avoir d'accident ???... Quant à leur cuisine, ça explique la guerre de cent ans.

À Berlin :

David Gille

- C'est bizarre, ça fait une heure qu'on se promène, et personne ne nous a abordé avec un doberman, en vociférant «Ausweis, schnell» !

À Zurich :

- Ça rigole pas...

À Bourac :

- Je sens déjà l'odeur du purin ! On est presque rendu, les enfants !

À St Marcelin-sur-Poulaire :

- Amène-toi vieux gars, on passe faire un tour chez Albert... Yolande, tu montes les malles, puis tu prépares la soupe. Je serai de retour dans une heure. Et fais un peu de ménage, y a de la poussière.

Pichon vérifia que sa planque était restée inviolée en son absence. Puis les deux compères filèrent au DNP2. Quand ils poussèrent la porte, Dufermage s'exclama :

- Tiens, mais c'est le Pichon voyageur et son second de cordée !... Alors, les gars, c'était bien ?

- Bof... même en cherchant, on trouve très peu de boissons dignes d'un chrétien. On s'effiloche la bouche à leur expliquer qu'ils sont abrutis, et on s'use les oreilles à essayer de comprendre leurs excuses. Ils parlent un français encore plus incompréhensible que dans le Gers. Ces étrangers ne font vraiment aucun effort, c'est à désespérer de les civiliser un jour.

Pichon se rendit chez Michel Grondin pour lui remettre la commission de sept pour cent promise sur la somme déjà réalisée grâce à la vente des cinquante deux pierres. Elle s'élevait à deux cent quatre-vingt onze mille deux cents Euros, en liquide.

- Qu'allez-vous faire de ce paquet de fric ? demanda Pichon.

- D'abord, le blanchir dans un casino, évidemment. Ensuite, me payer un aspirateur à nanas : une Lamborghini ! C'est ce qu'il faut de nos jours si on veut lever autre chose que des thons !

Après avoir éclusé une bouteille de champagne pour fêter ça, Pichon prit congé et rentra à la maison. Il s'installa devant la maison pour prendre le soleil, et se balança lentement sur sa chaise, les doigts de pieds en éventail dans l'herbe.

Soudain, il poussa un épouvantable hurlement, comparable à celui de Geneviève de Fontenay découvrant dans «Entrevue» l'ombre d'un poil pubien de Miss France :

- OUARRRRGLOUARRRRH-OUAAAAAH !

Yolande se rua dehors :

- Ben l'Ernest, qu'est-ce que t'as ?...

Au bout du petit orteil de Pichon pendait une tortue. Il la détacha en secouant violemment le pied.

- Je viens de me faire mordre par une saloperie de tortue ! Mais d'où sort ce bestiau ???

- Ah oui, c'est Agathueuse ! répondit Yolande avec un sourire attendri.

- Agathueuse ?...

- En réalité elle s'appelle Agathe, mais comme elle est un peu agressive, je l'ai appelée Agathueuse ! C'est Pierrette qui me l'a donnée. J'ai toujours rêvé d'avoir une bête à moi !

- Une bête ? Mais tu as déjà une ceinture mauresque ! Ça ne te suffit donc pas ?... De plus, on a une vache !

- C'est pas pareil ! La vache, elle n'entre pas dans la maison et elle ne s'assoit pas sur le canapé à côté de moi pour regarder la télévision... Viens, je vais te désinfecter l'orteil.

Ils s'installèrent dans la cuisine, suivis par Agathueuse qui semblait fascinée par les pieds de Pichon.

- Tu sais quoi ? fit Yolande en badigeonnant de Mercurochrome l'orteil de son mari.

- Quoi donc ?

- C'était très gentil à toi de m'avoir offert la ceinture mauresque pour mon anniversaire. Mais maintenant que tu fais des affaires et que tu as sans doute

gagné un peu de sous, j'aimerais bien que tu m'offres un bijou, un vrai !

- Hein ? Mais je t'ai déjà offert une bague en or !!!

- D'abord elle n'était pas en or, mais en plaqué-or. Ensuite, c'était en 1942, pour mon seizième anniversaire !

- Euh... Tu crois ?... Euh... bon ben... euh... d'accord, répondit Pichon en gardant l'œil sur Agathueuse, laquelle s'approchait de son pied gauche, en biais, vicieusement, feignant de regarder ailleurs en sifflotant. *Mais où veux-tu que j'achète un bijou à St Marcelin ? Omar Chécouvert n'en vend pas !*

- Pas à St Marcelin, mais à Bourac !... Regarde dans la commode, il y a un prospectus de la joaillerie Demevoir-Sibel en ce tiroir.

Pichon fit semblant de s'intéresser au dépliant publicitaire, mais dès que Yolande eut le dos tourné, il se précipita sur le téléphone et appela la joaillerie :

- Allô, ici Ernest Pichon. Figurez-vous que ma femme veut que je lui achète un bijou. Une idée saugrenue, non ? Bref, nous passerons demain... Ah, j'oubliais : vous ne me connaissez pas, vous ne m'avez jamais vu ! Pas de boulette, hein !

Le lendemain, le couple Pichon prit le bus pour Bourac et se rendit chez Demevoir-Sibel. L'homme étala sur le comptoir bagues, colliers et pendentifs, mais Yolande faisait la difficile. Ernest s'impatientait :

- Bon, alors ça vient ?

Le bijoutier s'immisça :

- Monsieur, compte tenu de la beauté naturelle de Madame, je pense que des boucles d'oreilles en diamants s'imposent... Nous pouvons les réaliser sur mesure. Ce seront des pièces uniques.

- Des boucs d'oreilles ? fit Pichon. *Ça ne sert à rien, les boucs d'oreilles, sinon à transformer une femme en sapin de Noël !... Vous n'avez rien d'autre ? Une chaînette avec une médaille, par exemple ?*

- Moi, des boucs d'oreilles, ça me plairait bien, fit Yolande.

Pichon poussa un soupir résigné.

- Bon, alors va pour les boucs d'oreilles.

Le bijoutier alla ouvrir son coffre et en sortit un papier de soie. Il le déplia. A l'intérieur, deux diamants. Il regarda Pichon droit dans les yeux, et, avec un petit sourire vicieux, expliqua :

- Ce sont des pierres magnifiques. Deux carats chacune, qualité IF, Blanc Exceptionnel Plus... Elles appartenaient à la mère-grand d'un particulier qui nous les a vendues récemment. Nous pouvons les monter sur or blanc. Elles iraient merveilleusement au teint de Madame !

- Oh oui, oh oui ! fit Yolande.

- Combien ? demanda Pichon.

Le bijoutier, qui avait des manières, écrivit la somme sur une feuille de papier. Puis il la glissa vers Pichon. Ce dernier y jeta un coup d'oeil et s'étrangla :

- Quoi ???... Mais c'est trois fois trop cher !!!

- C'est pratiquement le prix auquel nous les avons achetées, protesta Demevoir-Sibel avec une mauvaise foi consommée, et toujours souriant. *Et nous vous offrons les montures et la main d'œuvre, bien sûr !*

Quinze jours plus tard, les Pichon retournèrent à Bourac, et Yolande prit livraison de ses boucs d'oreilles. Demevoir-Sibel avait réalisé des montures en or blanc, composées de maillons articulés formant chaînettes, au bout desquels pendaient les deux diamants de Marie-Antoinette, tels des fléaux d'armes pour schtroumpfs belliqueux.

- Magnifiques ! s'exclama Yolande en les accrochant à ses lobes.

Le bijoutier tendit son stylo Mont-Blanc à Ernest afin qu'il remplisse le chèque. Pichon apposa sa signature avec une grimace, puis lâcha le stylo, plume en avant, sur le sol.

- Oups, pardon ! fit-il.

- *Ce n'est rien*, répondit Demevoir-Sibel avec un geste plein de désinvolture, et sans perdre son sourire cruel. *Je m'en achèterai un autre. Il paraît qu'ils les fabriquent en or massif maintenant.*

Yolande avait décidé de garder les bijoux aux oreilles pour rentrer en bus à St Marcelin.

- *Merci pour ce joli cadeau, mon Ernie !* minauda-t-elle. *Ce soir, pour te remercier, je te ferai cette fameuse danse du ventre dont tu rêves depuis si longtemps. Tu vas te régaler !*

David Gille

- *Non merci, je n'ai pas faim !* fit-il, bougon.

A partir de cet instant, Yolande ne quitta plus ses boucles d'oreilles, même sous la douche, et même pour dormir. Pichon avait l'impression qu'elles étaient des excroissances naturelles de ses oreilles, des sortes de nodosités pendouillantes équipées d'ampoules électriques surpuissantes. Quand le soleil les frappaient, elles envoyaient des éclairs tous azimuts, telle une boule à facettes de salle de bal. Yolande jubilait lorsque les passants mettaient des lunettes de soleil en la croisant dans la rue.

Lorsque Pichon raconta qu'il avait payé trois cent mille Euros ce qu'il avait vendu pour cent soixante mille quelques semaines auparavant, les consommateurs du DN2P furent outrés. Certains proposèrent même d'organiser une descente punitive à Bourac. Ernest eut beaucoup de mal à les retenir.

Jadis, pareille mésaventure aurait fait rire tout le village. Aujourd'hui, ces réactions de soutien prouvaient que Pichon était devenu un monsieur. L'argent, allié aux titres nobiliaires, était capable de conférer de l'honorabilité au dernier des sagouins.

CHAPITRE 14

Ernest Pichon commençait à regretter le bon vieux temps où il n'était que simple maréchal-ferrant à la retraite, sans autre souci que de remplir sa panse de liquides alcoolisés, et de mettre son foie et ses reins au défi de les filtrer.

Etre millionnaire, c'était d'un fatigant ! Dépenser ne l'amusait pas, et il trouvait idiot de posséder un compte bancaire à sept chiffres qui ne lui servaient à rien. D'ailleurs, à St Marcelin et dans les environs, il n'y avait rien de bien rigolo à acheter. Aussi cherchait-il désespérément une bonne idée

d'investissement : acquérir des terres pour y planter des panais ? Lancer une entreprise de fixe-chaussettes ? Ouvrir une fabrique de tabourets à traire ? De pantoufles ? Une usine de hula-hoops ? De bonnets d'âne pour les écoles ?... Mais tout cela l'ennuyait, car il savait qu'il lui faudrait s'en occuper, assis derrière un bureau. Pichon voulait bien investir, mais à condition de ne pas avoir à y sacrifier du temps au détriment de ses heures de présence au DN2P.

Pour passer le temps (et aussi parce qu'il avait quelques remords), il décida de faire un don au Père Manganate. Il se rendit au presbytère en compagnie de Chambier. En le voyant débarquer, le curé grinça :

- Tiens, l'homme au porcelet d'or !... Qu'est-ce que tu vas encore avouer en confession, aujourd'hui ?

- Rien du tout, répondit Pichon. *Je viens te remettre ce chèque pour tes œuvres ou pour la réparation du toit de l'église !*

Le curé jeta un coup d'oeil sur le chèque et sursauta :

- Hein ? Trente mille Euros !!!... Je te connais, Ernest : soit tu as quelque chose de lourd à te faire pardonner, soit tu veux que je falsifie en ta faveur le testament d'un moribond ou que je vole le lait d'un enfant !... Ou alors, tu vas me demander une prière pour gagner au Loto ! C'est hors de question !!!

- Pas du tout, je te dis ! Qu'est ce que tu crois ?... On n'est pas des bêtes, tout de même !

Le Père Manganate leva les yeux au ciel et lâcha :

- Dans ce cas, c'est que Dieu, dans Son incommensurable bonté, a récuré et désinfecté ton âme de mécréant et l'a remise sur le droit chemin. J'ose à peine y croire !... Gloire à Lui !

Chambier intervint à son tour :

- Dis voir Albert, tu vas nous le faire encore longtemps, ton numéro de Don Camillo ?... Alors, tu le prends, ce chèque, oui ou non ? On n'a pas que ça à faire, on nous attend au DN2P pour une partie de cartes !

Le curé de St Marcelin ne se le fit pas répéter deux fois. Il le prit.

Sur le chemin du retour, Chambier grogna :

- Tu veux que je te dise, vieux gars ? Dans ce royaume, il n'y a plus de place pour les gens désintéressés, comme nous autres ! Dès qu'on a un geste de bonté, même le goupillon vous soupçonne d'arrières-pensées sordides et inavouables !

- Très juste, mon cadet. D'ailleurs, la suspicion est partout. La preuve : il y a encore des gens qui doutent de l'intégrité du MEDEF, de la probité des

politiciens de gauche, de l'honnêteté des syndicats, du sens civique des encagoulés de banlieue, de l'impartialité des médias, et des chances des Bleus. On croit rêver !

Au coin de la rue Everlor et de l'impasse Emuscad, ils tombèrent sur Anatole qui roulait du tambour et faisait une annonce :

- Avisss à la population ! La mairie communique : après une absence de plus d'un an, le célèbre cirque Bonetti installera son chapiteau à St Marcelin pour deux représentations exceptionnelles à partir de demain, samedi. Entrée dix Euros pour les adultes, quatre Euros pour les enfants, et deux Euros pour les albinos. Entrée gratuite pour les culs-de-jatte pestiférés âgés de plus de cent trente ans, sur présentation d'un certificat médical. Venez nombreux !

Pichon se tourna vers Chambier :

- Ça te dirait d'y aller ?

- Bonne idée ! J'aimerais bien voir cette fumelle géante, Olga Massoutra, dont Perret nous a parlé l'année dernière ; celle qu'il avait soupçonnée à tort du vol des économies d'Isidore Lapilule. Paraît qu'elle mesure près de deux mètres trente !

Les deux compères passèrent l'après-midi à taper le carton, puis, après le dîner, se retrouvèrent au DN2P pour regarder la télévision. Ils suivirent un débat politique soporifique dont le principal intérêt était de favoriser le transit intestinal des téléspectateurs et de stimuler l'éjection de leurs matières stercorales : Nicolas Sarkozy faisait une promesse impossible à tenir, François Hollande déclarait qu'il allait exiger une commission d'enquête sur l'origine des chaussettes du président, Olivier Besancenot expliquait qu'il était proche des gens parce qu'il était proche de leurs boîtes aux lettres, Marie-George Buffet annonçait qu'elle avait loué une cabine téléphonique pour y réunir ses partisans, Jean-Marie le Pen grommelait «*rommel-rommel-rommel*» en postillonnant dans l'objectif de la caméra, et Ségolène Royal faisait une bourde (mais avec le sourire). Rien de neuf sous le soleil... Lorsque François Bayrou commença à parler, Chambier et Pichon sombrèrent dans les bras de Morphée, passant instantanément du sommeil paradoxal au sommeil profond, d'où Dufermage les tira à l'heure de la fermeture.

De retour à la maison, Ernest enfila sa chemise de nuit et mit son bonnet, et, dans l'obscurité, se glissa dans le lit. C'est là que l'attendait patiemment Agathueuse, en ricanant sous les draps.

- OUARRRRGLOUARRRRH-OUAAAAAH ! hurla Pichon lorsque la bestiole se rappela au bon souvenir de son petit orteil.

Il arracha les couvertures, bondit hors du lit et sautilla sur une jambe, les mains crispées sur son pied. Yolande alluma la lampe de chevet et grimaça sous la lumière crue :

- Qu'est-ce qui te prend, l'Ernest ? On n'a pas idée de réveiller une chrétienne en hurlant comme un damné en pleine nuit ! Tu es devenu fou, ou quoi ?

- Que fait cette bestiole dans le plumard ??? vociféra-t-il. *Tu vas me faire croire qu'elle y a grimpé toute seule ?*

Yolande saisit Agathueuse et la mit à l'abri sous son oreiller.

- Elle me tient chaud, figure-toi ! Tu n'es jamais là !

- C'est absurde ! Les tortues ont le sang froid, femme d'ivrogne ! Ce sont des reptiles, pas des mammifères ! Mets cette foutue tortue dehors ! Et si je la retrouve encore une fois dans mon espace vital, j'en fais de la soupe !

Le lendemain, samedi, il se rendit au DN2P en boitillant, et prit un petit déjeuner en compagnie de Chambier. Tout en trempant leurs croissants dans le vin rouge, les deux compères prirent connaissance du programme du cirque Bonetti, programme dont un exemplaire avait été posé sur chaque table.

- Ça fait bien soixante ans que je n'ai pas mis les pieds dans un cirque, fit Pichon. *Et je ne me souviens de rien, j'étais pété comme melon !*

- Moi, je devais être encore plus bourré que toi, car je ne me souviens même pas y être allé !

Le soir, ils se rendirent au cirque en compagnie de Yolande, équipée de ses boucs d'oreilles qui lançaient des éclairs sur la toile du chapiteau. Lorsque ce fut au tour de la géante Olga Massoutra d'entrer en piste, un brouhaha admiratif s'éleva du public :

- Ouah, le morcif !

- C'est-y que Dieu pas possible !

- Octod'jus !

- Pour peindre un plafond, ça le fait !

- Vache !

- Ça, c'est de la fumelle !

- Qu'est-ce qu'elle doit manger, c'tte femme-là !!!

- J'en veux une comme ça pour Noël !

- Elle pourrait servir de tuteur à un séquoia !

- Pourquoi est-elle dans un cirque, et pas sur un terrain de basket ?

- Belle plante.

- Si j'avais soixante centimètres de plus et trente ans de moins, j'en ferais bien mon quatre heures !

La seule voix discordante dans ce concert de louanges était celle de Yolande Pichon. L'index levé, elle lâcha :

- La vraie beauté, c'est la beauté intérieure.

Chambier se tourna vers elle :

- Mais cette Olga Massoutra n'est pas moche !... Elle est un peu surdimensionnée, certes, mais elle est plutôt jolie !

- Mais... je n'ai pas dit qu'elle était moche ! protesta Yolande en ouvrant de grands yeux étonnés.

Pichon s'en mêla :

- Si ! Tu as dit mot pour mot : «La vraie beauté est la beauté intérieure». Je l'ai entendu aussi !

- Et alors ?...

Pichon eut un mouvement d'épaules signifiant que Yolande jouait la naïve :

- Quand une femme dit d'une autre : «La vraie beauté est la beauté intérieure», c'est qu'elle parle d'un laideron, mais qu'elle veut la ménager ! C'est le plus célèbre des poncifs, un pur produit de la solidarité féminine ! L'autre poncif, c'est : «Bon, d'accord, elle n'est pas jolie au sens où, vous, les hommes, vous l'entendez. Mais elle a de beaux yeux» !... Bref, je te trouve très dure avec cette pauvre Olga Massoutra, Yolande ! Vraiment.

- Mais, je... tenta-t-elle.

- C'est même cruel ! surenchérit Chambier.

- Pas très charitable, en tout cas ! ajouta Pichon.

Yolande se le tint pour dit.

Olga Massoutra clôtura son numéro en chevauchant un percheron à cru, ses chaussures traînant par terre dans la sciure. Elle fit un gracieux signe de la main et s'éclipsa, aussitôt remplacée par un lanceur de couteaux.

L'homme demanda une volontaire. Aïcha Fémal, courageuse mais tout de même un peu tremblotante, se leva sous les applaudissements du public. Il la

ligota sur une cible, recula de quinze mètres, et lança ses couteaux les uns après les autres. Les lames se plantèrent à quelques centimètres d'Aïcha. A chaque lancer, le public réagit :

- Raté !

- Raté !

- Remboursez !

- Loupé !

- Encore raté !

- C'est nul !

Le lanceur de couteaux céda la place à Picolo et Picoli, les clowns hilarants de la Baltique. Nez rouges, vestes à gros carreaux, pantalons taille pachyderme et chaussures taille 155, rien ne manquait à leur panoplie.

Picolo décocha un coup de pied aux fesses de Picoli, mais il rata sa cible et tomba sur le dos. Le public s'esclaffa de bon cœur. Chambier, lui, s'étranglait presque de rire, les larmes coulaient sur ses joues.

- Ah les cons ! fit-il en se tenant les côtes.

Picoli se releva et tenta de donner une gifle à Picolo, mais, emporté par son élan, il tourna trois fois sur lui-même.

Ah, les cons, les cons ! Ha ha ha ! hurla Chambier, cherchant à contrôler sa vessie.

Picolo s'approcha de Picoli, lequel feignait d'être étourdi et titubant. Il lui donna une chiquenaude du bout du doigt, et Picoli s'effondra dans la sciure, les bras en croix. Les spectateurs riaient gentiment.

- J'en peux plus ! brailla Chambier de toute la force de ses poumons, en se tapant sur les cuisses. *Jamais je n'ai autant ri ! Ha ha ha ! Je crois que je vais crever sur ces gradins ! Qu'on les arrête et qu'on leur lise leurs droits !... Ah les cons !*

Picoli et Picolo interrompirent leur numéro, et, suivis par le halo d'un projecteur, s'approchèrent de Chambier :

- Dites, ça nous ferait plaisir que vous arrêtiez de nous traiter de cons ! On n'est pas venu pour se faire insulter, vous savez.

Pichon et Chambier se levèrent d'un bond et essayèrent d'enjamber les spectateurs assis devant eux :

- De quoi ? De quoi ?... Attendez, on descend. On va s'expliquer ! Vous allez voir !

Avec beaucoup de mal, Yolande et ses voisins parvinrent à empêcher les deux compères vindicatifs d'aller au bourre-pif avec Picolo et Picoli.

Les derniers en profitèrent pour reprendre leur numéro. Picolo, debout sur les chaussures de Picoli, le repoussait en arrière, mais Picoli, tel un culbuto, revenait immédiatement à la verticale. A chaque fois, il criait «*Coucou !*», et de l'eau giclait de la fleur qu'il portait à sa boutonnière.

- *Mouaif !* fit Chambier, assez fort pour que tout le monde l'entende*. Y a mieux !*

- *Ça craint...* surenchérit Pichon.

En une minute, les deux compères réussirent à plomber l'ambiance. Picoli et Picolo abrégèrent leur numéro et quittèrent la piste, salués par quelques applaudissements polis et les sifflements d'Ernest et Gaston.

Ils furent remplacés par un dompteur d'une témérité inouïe, Jésus Bienassuré, en costume à brandebourgs et épaulettes dorées. Pichon fut fasciné par le spectacle. Il n'avait jamais rien vu de tel : Jésus Bienassuré faisait passer un lion à travers un cerceau de feu, puis il mettait sa tête dans sa gueule ! Oui, vous avez bien lu : dans sa gueule ! Vous vous rendez compte, dites ?

- *Extraordinaire !* fit Ernest avec la conviction d'un blaireau qui découvrait que le plus lourd que l'air pouvait voler, et un Roumain aussi. *Ce type est fou, il va se faire croquer la cafetière ! Si ça arrive, je ne regretterai pas mes dix Euros !*

Le spectacle s'acheva à 22 H 30. Les femmes rentrèrent à la maison. Les hommes, eux, se dirigèrent vers le DN2P pour commenter le spectacle et s'en jeter un dernier derrière la cravate.

Pichon se pencha vers Gaston Chambier, et, sur le ton de la confidence, lâcha :

- Tu sais que je cherche des idées d'investissement, vieux gars...

- Oui, et alors ?

- Le numéro de dresseur de fauves, tout à l'heure, m'a donné une idée. Je te propose une association, afanaf. Je finance la transformation de ton petit parc à lapins en véritable parc d'attraction, avec parking à autocars, resto, visite guidée et tout le toutim. On engage un dompteur qui dressera tes bêtes à faire des tours : courses de chars, passages en équilibre sur une poutre, traversées d'un cerceau enflammé, etc. Ça va attirer les touristes du monde entier !... Qu'est-ce que tu en dis ?

- Bonne idée, je suis d'accord, mon cadet !... Mais si mes Colosses de St Marcelin sont énormes, ils ne le sont pas au point qu'on puisse mettre sa tête dans leur gueule ! Or c'est ça qui fait frémir le chaland...

- Pas grave : on trouvera bien dans le public une mère de famille qui prêtera son bébé !

Chambier et Pichon cherchèrent un nom pour leur parc. A l'aide du dico d'anglais de Dufermage, ils s'accordèrent sur «The Monster Rabbit Park». Ils décidèrent aussi d'engager un gérant, car il n'était pas question de changer leurs habitudes. Les deux compères scellèrent leur accord en avalant une douzaine de guignolets, ce qui valait contrat.

Pichon rentra à la maison, ravi d'avoir trouvé le moyen de s'alléger d'un ou deux millions d'Euros, et de ne pas avoir à son occuper.

Sans allumer la lumière, il se déshabilla et se glissa dans le lit. Yolande dormait déjà.

- Tiens, elle ronfle moins fort que d'habitude ! se dit-il.

Il se retourna sur le côté gauche et passa doucement son bas autour de sa taille, évitant tout geste brusque susceptible de la réveiller.

- Tiens, elle a maigri ! pensa-t-il. *C'est sûrement à cause de tous ces exercices qu'elle prend avec sa ceinture mauresque. Ça lui fait du bien : sa poitrine, aussi, est bien plus ferme...*

Il remonta la main à hauteur de sa tête et toucha ses oreilles :

- Tiens, elle a enlevé ses boucs d'oreilles ! Houlà, c'est incongru, ça... Y a quelque chose qui cloche !!!

Pichon alluma la lampe de chevet.

Il poussa un cri d'horreur et eut un mouvement de recul qui le fit tomber du lit.

Ahhh !... Bon sang, mais qu'est-ce que...?

Confortablement allongée au milieu du lit se trouvait Régine, leur vache, la tête sur l'oreiller. Partiellement cachée par l'animal, Yolande émergeait du sommeil et se redressait sur son séant.

- Hein, quoi ?... fit-elle.

- Mais... mais... dis-moi que je rêve !!! hoqueta Pichon, doutant à la fois de ses yeux et de sa santé mentale. *Que fait ce bestiau dans notre lit ???*

- Tu ne vas tout de même pas te remettre à râler, hein ! s'exclama Yolande. *Régine n'est pas un reptile, c'est un mammifère, pas vrai ? Alors faudrait savoir ce que tu veux !!!*

Comme pour ponctuer ces sages paroles, le ruminant émit un nuage de méthane sonore qui fit faseyer les draps ; nuage qui fila ensuite vers la stratosphère où il contribua à la destruction de la couche d'ozone. Puis Régine se retourna voluptueusement sur le dos, les quatre pattes en l'air, la langue pendante sur le côté, et rêva de grasses prairies peuplées de jeunes taureaux en rut.

David Gille

Une fois qu'ils s'étaient mis une idée en tête, Chambier et Pichon détestaient lambiner. Aussi se rendirent-il à la mairie dès le lundi matin, avec, sous le bras, le porcelet d'or enveloppé dans du papier journal.

- Germain, on t'offre ce goret afin que tu l'exposes dans le hall de la mairie. Mets-le dans une vitrine avec un petit mot expliquant que c'est lui qui a inspiré la comptine «La belle chanson du Porcelet d'Or»... Et fais courir le bruit qu'il a été trouvé sur le territoire communal par un quidam anonyme, qui l'a apporté à la mairie... Pas question que les fumelles du village apprennent d'où il vient, hein !

- Evidemment. Merci, père Pichon !

- Bon, passons aux choses sérieuses. Tes terres en friche, qui se trouvent à l'entrée du village, as-tu l'intention de les exploiter un jour ?...

- *Vous êtes fou ?* rigola Germain Poileux. Je ne suis pas masochiste ! *Quand mon mandat de maire prendra fin, j'irai m'installer dans un pays chaud, et je me ferai bronzer la plante des pieds en compagnie d'une mousmé !... Car voyez-vous, servir d'exutoire à tous les soupes-au-lait du village, ça a son charme, mais c'est comme les coups de pieds au cul : ça fait vachement du bien quand ça s'arrête ! Je suis maire depuis quinze ans, et je crois avoir tout vu et tout entendu : il y a ceux qui souhaitent que j'installe des feux rouges et des ronds-points pour que St Marcelin ressemble à une ville ; il y a ceux qui demandent la création d'un cinéma et d'une médiathèque, ceux qui veulent un musée du Pissecoul et un musée Maud Herfokeur, ceux qui voudraient qu'on créée un festival d'accordéon, ceux qui rêvent d'un tram alors qu'on peut traverser le village à pieds en dix minutes, ceux qui voudraient que la municipalité finance une boîte de nuit, un ashram et une mosquée ; et, depuis peu, ceux qui souhaitent qu'on installe des éoliennes à côté du cimetière ! Sans compter les fumelles qui veulent qu'on ferme le DN2P et qu'on le remplace par un salon de thé !... Et je ne dis rien des lettres anonymes qui dénoncent toutes les coucheries du village, ni de celles qui me traitent de tapette et de satrape parce que je ne suis pas marié, ni de la crotte de chien dont on badigeonne les clenches de ma voiture, ni des habitants qui se déculottent à leur fenêtre pour me montrer leurs fesses quand je passe dans la rue ! Quand on m'invite à boire un coup, je m'attends toujours à ce que quelqu'un verse de l'huile de ricin dans mon verre ; et chaque fois que j'arrive à mon bureau, je vérifie s'il n'y a pas une punaise sur mon fauteuil !... Être un élu, savez-vous, c'est un sacerdoce ! Ça demande des nerfs de mollusque pour ne pas vitrioler tous ceux qui poussent la porte de la mairie !... Alors, ne me demandez de financer un aéroport ou une gare TVG, car je vous signale que le budget annuel de la commune est de trois cent cinquante mille Euros. Et j'y suis de ma poche pour financer le club de chichourle !*

- Calme-toi, Germain. On vient te demander de nous vendre tes terres.

- Vous vendre mes terres ?... Vous voulez vous lancer dans l'agriculture ? Je croyais que vous étiez à la retraite ?

Chambier et Pichon expliquèrent leur projet. Ils insistèrent bien sur le fait que cela attirerait les touristes, créerait des emplois, et que Poileux pourrait éventuellement faire la Une des Echos... Et peut-être, avec un peu de chance, rencontrer un ou deux imbéciles de la télé.

L'édile accepta.

- *Bon,* fit Chambier. *Quand on te déposera la demande de permis de construire, pas question ne nous faire perdre notre temps : tu es prié de pulvériser le record du monde de rapidité pour nous délivrer l'autorisation !*

- *C'est comme si c'était fait !* répondit Poileux. *Topez-la !... Maintenant,*

suivez-moi à la cave.

Ils descendirent et s'arrêtèrent devant un tas de fagots. Poileux fouilla derrière, et en sortit une bouteille d'armagnac millésime 1945. Les trois compères la vidèrent au goulot pour sceller leur accord, en reconnaissant que l'armagnac de derrière les fagots, c'était quand même le meilleur.

Chambier et Pichon firent établir les actes par le notaire, et les apportèrent à Poileux pour signature. Puis ils contactèrent un cabinet d'architectes de Bourac auquel ils octroyèrent un délai de quinze jours pour présenter un projet, et pas une seconde de plus. Ils recrutèrent un dompteur et signèrent un contrat avec le Dr Esther Minet, la vétérinaire, laquelle aurait pour mission de veiller à la bonne santé des Colosses de St Marcelin.

Ils décidèrent de confier à Albert Dufermage la gérance du futur restaurant, le «Lapinos Goulu». Leur idée première fut de n'y servir que du lapin aux carottes, mais Dufermage leur fit remarquer que les consommateurs n'aimeraient sans doute pas trouver dans leurs assiettes ce qu'ils avaient vu gambader joyeusement dans le parc quelques minutes auparavant.

Ils chargèrent aussi une société spécialisée de trouver un nom de mascotte et de réaliser des produits dérivés (lapins géants en peluche, porte-clés, mugs, ballons de baudruche en forme de lapin, etc.). Ils demandèrent aux tour-operators d'inscrire St Marcelin dans leurs circuits et firent imprimer des dépliants en quatre langues. Enfin, ils recrutèrent un gérant, Saül Peyet-Essapeyenkor, connu dans la région pour sa rigueur financière.

L'entreprise de construction Pierre-Simon Emortier, de Bourac, fut chargée des travaux avec instruction de travailler sans interruption, y compris la nuit à la lumière des halogènes. Pichon ne regardait pas à la dépense, mais le parc devait être opérationnel en quatre mois, et il y avait des pénalités à la clé en cas de retard.

Lorsque Chambier et Pichon obtinrent le permis de construire, les travaux étaient déjà largement entamés (car après tout, on était à St Marcelin-sur-Poulaire !). Le parc d'attraction de Pichon et Chambier sortait de terre à vitesse grand «V».

C'est alors que l'attention des Marcepoulairois fut détournée du Monster Rabbit Park, et mobilisée pour un temps par un fait divers qui les concernait de près et les ramenait à leur condition d'habitants d'un petit village perdu où tout se sait et tout se voit.

Tioo

Tout avait débuté ce lundi qui avait vu l'érection du grand portail du Monster Rabbit Park, qui était déjà devenu le MRP dans le langage local, prompt aux raccourcis efficaces.

Sur la place de Saint-Marcelin, à l'heure où Yolande dégustait une des ses six glaces quotidiennes «à parasol», une voiture extraordinaire était passée à vive allure. Tellement rapidement, à vrai dire, que l'éclair jaune avait laissé derrière lui deux-trois poulets déplumés et un chien qui s'enfuyait en glapissant de peur... Le temps que le duvet retombe, elle était revenue sur la place, et avait pilé juste devant le DN2P, dans un nuage de poussière et de gravillons, cette fois. Un monstre de brutalité...

La créature qui en était descendue était connue dans le coin, mais ce n'est pas elle qui avait fait venir la bave aux lèvres ouvertes de tous les hommes qui l'avaient vue arriver. C'est l'ouverture de la portière-papillon par laquelle était descendue la maîtresse de Dugommier qui avait pétrifié tous ceux dans les veines de qui coulait ne serait-ce qu'un iota de testostérone... Une telle ouverture, on ne voit ça que dans les films de science-fiction, pourtant !

Ce que venait faire la belle, personne ne s'en inquiéta vraiment. Ce que tout le monde remarqua, en revanche, c'est la façon dont Michel Grondin abandonna sa partie de belote et toute sa mise, pour se précipiter dehors. On le vit tourner autour de la voiture, toucher les pneus, se vautrer sur la chaussée pour examiner le dessous de caisse, tel un garçonnet qui regarde sous les jupes des filles, se relever pour faire la danse du scalp, comme s'il

avait reçu un coup de genou dans les parties... C'est d'ailleurs probablement ce qu'il devait ressentir, atteint dans ses prérogatives de mâle coureur : une émasculation ! C'était une femme qui conduisait la voiture de ses rêves, celle dont tous les prospectus glanés tapissaient les murs de ses cabinets, SA Lamborghini Murcielago LP640, celle qu'il pouvait enfin s'acheter... Il tournait en rond autour de la voiture en marmonnant comme un fou, accélérant le mouvement tel un derviche-tourneur... On peut penser qu'il abandonna là quelques neurones, puisqu'on le vit s'enfuir comme un dératé.

Ses partenaires se partagèrent l'argent abandonné, et la vie reprit son cours calme, que même le départ de la danseuse de Dugommier ne troubla pas.

Ce fut le lendemain, dans la sérénité vespérale, que celui-ce fit irruption au DN2P, tonitruant :

- Quel est le petit salopard qui a dégommé la Lamborghini de ma femme ?

Gaston réagit immédiatement :

- D'abord et d'une, c'est pas votre femme. Ensuite et de deux, si elle n'était pas venue nous narguer, nous pourrions profiter de notre verre. Alors venez pas nous emmerder encore une fois avec votre papillon jaune et laissez-nous siroter en paix !!!

- Vous, le vieillard maniaque, fermez-la ! Si dans deux heures je ne tiens pas le coupable, je dénonce à la justice toutes les malversations, tous les dessous-de-table, tous les héritages détournés de ce village depuis dix ans ! En commençant par les plus récents passe-droits, ajouta-t-il en fixant Pichon...

Et il sortit.

C'est auprès du maréchal des logis Perret qu'Augustin Molard vint dénoncer son voisin d'en face... et c'est l'intéressé lui-même qui circonstancia son geste : la présence de SA voiture à Saint-Marcelin, conduite par une femme qui plus est, l'avait rendu quasi fou de jalousie. Il avait perdu la tête, ou presque... N'ignorant rien de la passion de Lapilule pour les engins agricoles de qualité, il lui avait «emprunté» son tracteur Lamborghini... Il n'avait pas imaginé qu'il goûterait tellement d'écrabouiller l'une avec l'autre !!! Puis il avait proprement rangé le tracteur à sa place sous le hangar de Lapilule, qui n'y avait vu que du feu...

Bien entendu, cette histoire avait plutôt amusé Perret, qui était copain comme cochon avec Grondin. Ils passèrent la fin de la soirée à dégoiser sur les uns et les autres, et Perret ne manqua pas de raconter comment Molard était venu le dénoncer...

- Ah ! Le petit salopiot d'hypocrite ! Toujours bien poli, à faire des sourires et des manières, et il me poignarde dans le dos ! Moi, son voisin ! Même pas le courage de venir me parler... Eh ben, moi aussi, j'en ai une bonne... et qui

devrait lui valoir la prison !!! Tu te souviens de l'histoire de la roulotte, quand il a voulu tuer Chambier et Pichon ? Dommage qu'il ait raté son coup... Bref, il avait une injonction de suivi psychiatrique, hein ? Eh ben, Tchékoff lui fait de faux certifs ! Y a pas de suivi du tout !!! Comme ça, il a plus de temps pour courir la campagne sur ses mulets...

Très en colère, et la tête près du bonnet, ce Grondin !

Branle-bas à la gendarmerie, estafette garnie, gyrophare et sirène à travers les rues jusque chez Molard. L'ambulance de l'hôpital psychiatrique, prévenu de l'urgence, suivait de peu.

David Gille

C'est Augustin Molard lui-même qui ouvrit à Perret et à ses hommes. Il ne lui fallut qu'une fraction de seconde pour tenter de s'enfuir dès qu'il aperçut la première blouse blanche. Il avait compris. Il ne voulait pas finir en prison, ou pire encore, à l'HP. Il se débattit et s'agita tant que l'hospitalisation d'office fut décrétée sur place par le psychiatre appelé en renfort, le docteur Aubin Didon, son comportement ayant été jugé dangereux. La camisole de force lui fut passée, et sur les dix-sept mètres qui séparaient sa porte et l'ambulance, il se cassa 3 fois la figure, tel le manchot moyen sur sa banquise pendant la guerre des Malouines...

Il fallut quelques jours pour que les esprits échauffés se calment...

Il restait un litige à solder : Dugommier avait insulté Chambier en public, et avait menacé Pichon. Ça, ça ne pouvait pas passer en pertes et profits ! Aussi les deux compères se rendirent-ils à Tiquebeux. Ils sonnèrent et repoussèrent contre le mur la créature blonde sculpturale qui leur ouvrit la porte.

Dans le salon, installé dans un fauteuil, Dugommier lisait son journal. Lorsque Chambier et Pichon se campèrent devant lui, il sursauta violemment. Gaston prit la parole :

- Jusqu'à présent, cher Maître, nous nous sommes toujours bien entendus. Je vous considérais même comme un ami... Alors estimez-vous heureux d'être encore en vie, car si nous étions en Corse, vous seriez déjà crouni !

- Hein ? fit Dugommier en rassemblant craintivement ses jambes sous lui. *Vous allez me frapper ?*

Castafiore

- Ce n'est pas l'envie qui nous manque ! répondit Pichon. *Mais vous et moi savons très bien que vous n'auriez pas mis vos menaces de dénonciation à exécution. Jamais un Marcepoulairois n'a dénoncé un autre Marcepoulairois. Mais... vous m'avez menacé devant mes amis, et ça, je ne peux pas le tolérer ! Je vous laisse donc le choix : soit vous acceptez que je vous rembourse la Lamborghini, sans doute fracassée par cet animal de Grondin, et en contrepartie, vous vous engagez à ne plus jamais proférer de menaces contre moi ou contre quiconque...*

- Ou alors ?... couina Dugommier.

David Gille

- Ou alors, Gaston ici présent, et moi, on vous passe à tabac. On vous promet l'avoinée du siècle ! Qu'est-ce que vous choisissez ?

Dugommier choisit le chèque, preuve que chez l'être humain la trouille ne perturbe pas la jugeote, contrairement à ce que racontent les politiciens et les déserteurs.

Castafiore

De retour à St Marcelin, les deux compères se rendirent chez Grondin. L'instituteur, en moins de deux minutes, comprit où était son intérêt : il remboursa à Pichon le prix de la Lamborghini sur la commission que ce dernier lui avait versée dans l'affaire du porcelet d'or.

St Marcelin oublia toute l'histoire et retrouva son calme.

Son calme... c'était parler un peu vite. Le Monster Rabbit Park acquérait une renommée internationale. Des cars de touristes déferlaient sur la petite commune pour admirer les lapins géants de Gaston. Et c'est vrai qu'ils étaient beaux. Leur pelage coloré, leurs yeux doux, leur taille impressionnante constituaient désormais un incontournable des tour-operators.

Yolande tenait la caisse. Ernest accompagnait les visites. Dufermage dirigeait la cuisine du «Lapinos Goulu». Gaston, quant à lui, poursuivait ses recherches en génétique animale et cherchait les moyens d'améliorer les rendements. Et, qui sait, de créer un prototype de lapin à deux têtes. Ils avaient embauché une dizaine de jeunes qui s'occupaient des lapins, servaient au restaurant, ou se promenaient dans le parc, déguisés en chasseurs.

David Gille

Léa Pimil était une de ces jeunes étudiantes qui avaient décroché un job au «Lapinos Goulu», tantôt à la caisse, tantôt en salle, tantôt en col claudine, tantôt en tutu, affublée d'immenses oreilles de lapin. Faut dire que depuis son embauche, la clientèle affluait.

Un matin, Gaston arriva de bonne heure, en costume cravate, attaché case à la main, et se dirigea rapidement vers son laboratoire installé dans l'arrière-cuisine du Complexe.

Il tomba nez-à-nez sur la belle Léa qui ajustait son costume.

- *Bonjour Monsieur*, dit Léa avec déférence.

- *Bonjour Mademoiselle*, répondit Gaston subjugué.

N'avaient-ils rien autre chose à se dire ? Leurs yeux pourtant étaient pleins d'une causerie plus sérieuse ; et, tandis qu'ils s'efforçaient à trouver des phrases banales, ils sentaient une même langueur les envahir tous les deux ; c'était comme un murmure de l'âme, profond, continu, qui dominait celui des voix des chasseurs au-dehors. Surpris d'étonnement à cette suavité nouvelle, ils ne songeaient pas à s'en raconter la sensation ou en découvrir la cause. Les bonheurs futurs, comme les rivages des tropiques projettent sur l'immensité qui les précède leurs mollesses natales, une bise parfumée, et l'on s'assoupit dans cet enivrement, sans même s'inquiéter de l'horizon que l'on n'aperçoit pas.

Alors que Léa enfilait sa tenue de lapine, Gaston resta figé en découvrant la marque de naissance que la jeune fille portait sur l'épaule droite. Cette tache avait la forme d'un chien. Il ne parvenait pas à en détacher les yeux. Si cette vision le clouait ainsi sur place, c'est parce que Gaston portait la même, au même endroit !

- *D'où te vient cette marque ?* fit-il d'une voix blanche, en pointant l'index vers l'épaule de Léa.

- *C'est une tache de vin. Ma mère et ma grand-mère ont la même*, répondit la jeune fille. *Pourquoi ?*

- *Qui est ton arrière-grand-mère ?* demanda encore Gaston.

- *Elle est morte en 1999. Elle s'appelait Henriette Dumans...*

Gaston vacilla : Henriette Dumans !... Henriette, son premier vrai amour ! Henriette, qui l'avait quitté en 1952, après cinq mois de passion torride !

A l'époque, Henriette avait disparu comme ça, sans rien dire, sans un mot d'explication. Gaston avait pensé qu'elle lui en avait voulu quand il l'avait attelée à sa charrette à bois et lui avait donné quelques coups de fouet pour la faire avancer. Elle n'avait pas aimé ça, refusant même d'obéir. Deux jours plus tard, elle quittait St Marcelin. A présent, Gaston comprenait : Henriette était tombée enceinte, et les fumelles enceintes sont rétives, c'est bien connu. Après son départ, il n'avait plus jamais eu de nouvelles, et, en 1955, un peu par dépit, il avait épousé Amélie, la fille du facteur.

Gaston s'approcha de Léa et se pencha sur la tache de vin pour mieux la

voir... Non, ce n'était pas possible ! Et pourtant... La tache ne laissait aucun doute : Léa était son arrière-petite-fille !

- J'ai connu ton arrière-grand-mère, fit Gaston après avoir dégluti avec difficulté, étranglé par l'émotion. *C'était en 1952. Elle a brusquement quitté St Marcelin et personne n'en a plus entendu parler. Qu'est-elle devenue ?*

- Elle était enceinte, mais elle a rompu avec son fiancé. Elle n'a jamais voulu nous dire qui était le père. Tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il était idiot, qu'il sentait des pieds et qu'il buvait comme un trou.

- Je... ahem... Et ensuite ?

- Elle est montée à Paris. Là, elle a donné naissance à une petite fille, Eugénie, ma grand-mère, que tout le monde appelait Nini. A cause de sa marque en forme de chien sur son épaule, les habitants du quartier lui avait donné le sobriquet affectueux de Nini Peau-d'chien. Elle était si bonne et si gentille. Il paraît qu'on l'aimait bien...

- Qui ça ?...

- Nini Peau-d'chien.

- Où ça ?

- A la Bastille. C'est là que mon arrière-grand-mère et ma grand-mère se sont installées. Dans le XIIème arrondissement.

- Et après ?...

- Mon arrière-grand-mère ne tenait pas en place. Elle voulait voir du pays. Aussi, quand Nini eut seize ans, elle la plaça comme domestique chez des rupins. Puis elle partit en Espagne avec son compagnon du moment, un Espagnol nommé Juan Veuamor, qui, d'après ce qu'elle m'a raconté, avait les reins joliment cambrés, mais la trompait avec la crémière. Henriette Dumans était une femme à principes : elle largua son hidalgo et chercha du travail. Elle trouva un emploi comme barmaid à la cafétéria du Real de Madrid, où elle fréquenta les plus grands joueurs. Elle en était très fière. Lorsqu'on lui demandait pourquoi elle avait accepté ce boulot, elle répondait toujours : «Le Real, parce que je le vaux bien !».

- Et ensuite ?

- Son envie de voir le monde reprit vite le dessus. Elle attrapa son balluchon et partit en Asie centrale. Elle visita le Jarivalinstan, le Jenerestkinninstan, le Jereparalinstan et le Tulorastan. Dans ce dernier pays, comme vous le savez, les femmes sont autorisées à épouser deux hommes, et c'est ce qu'elle a fait : elle se maria avec deux Tuloras. Mais ils la traitaient mal. Elle les planta là et prit le train pour l'Inde. A Bombay, elle épousa un Indien, qui valait mieux que les deux autres.

- En effet, c'est pas banal...

- Son mari était un haut fonctionnaire de la province du Sansonnet, chargé de collecter les bouses des vaches sacrées. Il est mort deux ans plus tard, laissant à sa veuve trois milliards de roupies...

- Trois milliards ? Mazette !... Quelle veinarde, cette Henriette !

- Hélas, pas du tout ! Les roupies de Sansonnet ne valent même pas le prix du papier sur lesquels ils sont imprimés ! C'était juste suffisant pour payer son billet de retour en France et deux sandwiches SNCF. Mais bon, les sandwiches SNCF, comme chacun sait, on les digère pendant trois jours. Elle n'a donc pas souffert de la faim, mais seulement d'une gastro-entérite.

- Et ensuite ?

- Elle a récupéré Nini à Paris et elles se sont installées à Bourac. En 1969, Nini a épousé Marcel Dechwal, mon grand-père. Il ont eu une fille, Sabine, ma mère. En 1989, Sabine, a son tour, a épousé Maximin Pimil, éleveur de poulets à Piqueton-lez-Genêts, et me v'là !... Quant à mon arrière-grand-mère, Henriette Dumans, la pauvre, elle a été tué par la chute du coq de l'église pendant la tempête de décembre 1999. Elle n'avait que soixante-sept ans.

- On est peu de choses, allez.... Bouge pas, je vais te montrer quelque chose.

Gaston ôta sa veste, sa cravate, sa chemise et son Damart. Il se tenait devant Léa Pimil en finette marcel à trous. Sur son épaule droite, la marque en forme de chien était bien visible. Léa la regardait, la bouche bée. Elle commençait à comprendre. Mais si elle avait encore eu le moindre doute, Gaston le balaya :

- Je suis ton arrière-grand-père, ma petite !... Le type idiot qui sent des pieds et qui boit comme un trou !

Léa porta les mains à sa bouche :

- Mon Dieu !

- Non, appelle-moi «grand-pépé», tout simplement.

A cet instant, Pichon fit irruption dans la pièce. Il leva un sourcil égrillard en découvrant son compère en tricot de corps, les bretelles pendantes sur les jambes.

- T'as un retour de flamme dans la cheminée, vieux gars ? rigola-t-il.

- Ne dis pas de bêtises. Je te présente Léa Pimil, mon arrière-petite-fille !

- Ton arrière-petite-fille ? Qu'est-ce que tu racontes ?... Tu es déjà saoul à cette heure ?

- Léa est l'arrière-petite-fille de Henriette Dumans, la grosse que je sortais sous Mendès-France !

- Henriette Dumans ?... Celle qui s'était évaporée en 52 ? Je m'en souviens très bien : c'était en pleine affaire Dominici !

- Celle-là même ! Elle était enceinte de mes œuvres, figure-toi. Léa m'a tout raconté.

Pichon ouvrit de grands yeux.

- Comment peux-tu en être sûr, après tout ce temps ?

Chambier se tourna vers Léa :

- Montre-lui ta marque, petite.

La jeune fille s'exécuta. Pichon se pencha sur elle pendant dix secondes, dont trois furent consacrées à l'observation de la tache de vin, et sept au galbe de ses seins. Puis il se redressa :

- Octod'jus, tu as raison, elle a hérité de la merde que tu as sur l'épaule ! Avec moins de poils dessus, bien sûr, mais y a pas de doute !... Ça alors !

Pendant qu'il se rhabillait, Chambier dit :

- Plus question que Léa tienne la caisse ou fasse le clown dans le parc,

habillée en lapine. A partir de maintenant, elle travaillera avec moi dans le labo. Je vais lui apprendre le métier. Ainsi elle pourra un jour prendre ma place.

- Tu as raison, vieux gars ! répondit Pichon. *Rien de tel que l'esprit de famille.*

Castafiore

A partir de ce jour, Léa Pimil troqua la tenue de lapine contre une blouse de laborantine et une jolie augmentation de salaire.

Chambier fit la connaissance de sa propre fille, Eugénie, dite Nini Peau-d'chien, la grand-mère de Léa, et de toute sa famille. Comme pour rattraper le temps perdu, il les couvrit de cadeaux : des sacs de pommes-de-terre, des terrines de lapins par kilos, un crédit ouvert chez le glacier du parc. A Léa, il offrit même un mug personnalisé à son nom et un manteau de fourrure en peau de lapin façon chinchilla.

Tout le monde était content.

«Ma chère Yolande,

C'est dans le malheur que l'on reconnaît ses amies et c'est pour cela que je t'écris. Nous avons été contraints par un revers de fortune de quitter Chalamond-les-Flots et nous vivons désormais dans une petite ferme des Hautes-Alpes. J'ai retrouvé les gestes d'antan : traite des chèvres, fenaison, vente de fromages à la sous-préfecture... cela nous permet de survivre mais nous ne vivons plus. La belle vie est finie, encore heureux nous n'avons pas de dettes et nous reprenons tout à zéro.

Castafiore

J'ai su par le journal que vous aviez montés un parc de loisirs. Vous serait-il possible de nous recevoir et de nous aider. Nous comptons sur votre ancienne amitié. Je t'expliquerai de vive-voix ce qui nous est arrivé.

Voici notre nouveau numéro de téléphone 03 45 96 74 56, et notre adresse au dos de la lettre.

A bientôt.
Catherine»

«*Encore eux !*» pensa Yolande en repliant la lettre et en la plaçant dans son sac.

Les retrouvailles avaient transformé Gaston qui se sentait responsable désormais. Son arrière-petite-fille l'occupait, mais son travail n'avançait pas, rien n'allait comme il le voulait et rien ne sortait de ses fioles bouillonnantes. C'est dans cet état qu'il rentra chez lui, s'assit lourdement sur le canapé et appuya sans le vouloir sur la télécommande. C'était Arte. Jamais il n'avait regardé cette chaîne, mais ce qu'il y vit en fit un adepte inconditionnel.

Castafiore

Des scientifiques chinois habillés en blanc, penchés sur leurs microscopes, observaient la composition des excréments humains. Ils dirigeaient leurs regards réjouis vers d'autres scientifiques qui, comme Gaston, travaillaient devant leurs fioles. Le commentaire était explicite : «*Les éléments nutritionnels tels les protéines, lipides, glucides, sont extraits des excréments. Ils sont ensuite mélangés à de la viande et rejoignent le circuit de la grande distribution, sous le nom de Shitburgers*».

Gaston regardait l'émission avec un sentiment mêlé d'effroi et de curiosité. Lorsqu'il vit le premier client avaler le shitburger avec gloutonnerie, il ne put s'empêcher de crier :

- Bon sang, mais c'est bien sûr !!! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?!

Il ne put dormir de la nuit et le lendemain s'attaqua dès l'aube à ses nouvelles expériences.

Cela dura un mois. Un mois au cours duquel l’existence du Monster Rabbit Park connut ses premières convulsions.

Les dix premiers jours, Gaston sortait de son antre pour alterner les rotations entre son laboratoire et le hangar à lapins d’où il ramenait des brouettées de crottes rondes et sèches. Puis l’on voyait de longues colonnes de fumées sortir de la haute cheminée, la fumée se répandait sur le village, dégageant une odeur pestilentielle. Les habitants tinrent deux jours, mais les visiteurs repartaient au bout d’un quart d’heure. Yolande s’inquiétait à la caisse, Ernest se désespérait. N’y tenant plus, il osa frapper à la porte du savant qui ne répondait plus à aucune sollicitation.

- Mais qu’est-ce que tu fais, mon vieux gars, osa Ernest, dès qu’il aperçut son vieil ami vêtu d’une combinaison blanche et d’un masque anti-gaz russe TIMK-2.

- T’occupe, c’est pour la science ! Il ne sera pas dit que ce que font les Chinois ne sera pas réalisé au village. J’ai la matière, il ne me manque que l’idée, répondit l’Alchimiste en repoussant la porte.

Tout était dit, mais Ernest devait faire face au mécontentement des visiteurs qui demandaient le remboursement, à la colère des habitants qui,

chaque jour, réunis devant le complexe, manifestaient à grands cris en déployant des pancartes, et en menaçant de faire appel au Conseil Constitutionnel.

David Gille

Les effluves atteignirent Piqueton-lez-Genêts la troisième semaine. Le manège de Gaston ne s'arrêtait pas, il devait avoir brûlé au moins deux tonnes d'excréments.

Lorsque Bourac fut touchée elle aussi, on vit apparaître le Préfet qui intima l'ordre de faire cesser ces nuisances, ou sinon il se verrait contraint de faire appel aux forces de police.

La quatrième semaine Ernest tenta une nouvelle offensive mais la porte ne s'ouvrit pas.

Nul ne sut ce qui s'était passé dans le laboratoire, mais c'est un Gaston désabusé et meurtri que l'on vit enfin sortir un samedi. Il tenait une petite fiole remplie d'un liquide noir. Il se dirigea vers le labyrinthe, s'y engagea et versa la mixture en son centre. Lorsqu'il revint il était décomposé.

- *Eh bien, tout est fini*, dit-il à Ernest qui s'était avancé vers lui pour le soutenir. *Mais qui ne tente rien n'a rien*, acheva-t-il. *Je rentre, je vais me coucher.*

Ernest n'insista pas. Il savait que Gaston était têtu comme une mule, et que s'il ne voulait pas parler, il ne parlerait pas. Aussi, dès que l'autre eut tourné les talons, il se dirigea vers Léa.

- Que s'est-il passé ?

- Eh bien, le mois dernier Grand-pépé a vu une émission sur Arte, consacrée aux excréments et à la façon de les recycler...

Pichon regarda la jeune fille d'un air éberlué.

- Arte ? Gaston a regardé Arte ??? Tu es sûre ?... Il est fou ! Ou alors c'est ça qui l'a rendu fou ! On n'a pas idée ! Regarder Arte !... Heureusement qu'il a survécu. Ça aurait pu être grave.

- Non, il est tombé sur l'émission par hasard.

- Le malheureux !... Et alors ?

- Ensuite, il a lu un article qui racontait qu'au Texas, certains éleveurs donnaient uniquement des excréments de poules à manger à leurs vaches, et que cela produisait l'une des meilleurs viandes du monde. Puis il a appris que dans l'Est de la France, en Allemagne et en Autriche, certaines personnes se délectaient de tartines de «Schnepfen Dreck», c'est-à-dire de la fiente de bécasse étalée sur du pain. Il a aussi tiré des conclusions du fait que les lapins bouffent leurs propres excréments afin de les digérer deux fois... Bref, tout ça

l'a convaincu que les produits fécaux pouvaient être recyclés dans l'alimentation, et il s'était mis dans la tête qu'il parviendrait ainsi à lutter contre la faim dans le monde, en mettant au point un produit permettant d'extraire les protéines des crottes de lapins...

- Beurk ! fit Pichon en se pinçant le nez. *Le pauvre vieux a sans doute mis trop d'eau dans son pastis. Il supporte pas... Ou alors, il a goûté par inadvertance un jus de fruit, le fou !*

- Je lui ai pourtant dit que les lapins n'étant pas carnivores, il n'y avait que très peu de protéines dans leurs crottes, si ce n'est quelques protéines végétales ; et que ces crottes étaient presque exclusivement composées de fibres. Il n'a pas voulu m'écouter. Il a dépensé une fortune en produits chimiques pour ses expériences, alors qu'il n'est pas chimiste. Le seul résultat, c'est qu'il a pollué toute la région, comme vous avez pu le constater... Pauvre grand-pépé !

- On croit rêver !

Pendant ce temps, Yolande Pichon sortait ses affaires d'été de la naphtaline et les triait en prévision des beaux jours. C'est ainsi qu'elle tomba sur son chapeau Beach Beaver et ses bikinis Dolce Gabbana, ce qui lui rappela ses vacances à Chalamond-les-Flots. Elle se souvint alors de l'appel au secours de Catherine. Elle fouilla dans son sac et y retrouva le billet froissé.

Elle décrocha son téléphone et composa le numéro de Zel et de Catherine.

- Tu ne peux pas revenir à St Marcelin, Catherine ! lança-t-elle après un «*bonjour*» froid et distant.

- Pourquoi donc, Yolande ?

- Parce qu'Isidore te ferait la peau !

- Hein ?

- Figure-toi qu'Isidore voulait demander le divorce pour te piquer la moitié de ta fortune. Il attendait simplement que tu t'enrichisses le plus possible ! Or, s'il n'y a plus de fortune, tu n'as plus aucun intérêt pour lui, et tu auras droit à un coup de fusil, aussi vrai que je m'appelle Yolande !

- Le monstre ! Oh, le monstre ! Tant de malheurs en si peu de temps ! Si tu savais ce qui nous est arrivé, Yolande, tu ne le croirais pas ! Figure-toi que...

- Je compatis, mais là, j'ai pas le temps ! la coupa Yolande avec un soupir qui satura l'écouteur de Catherine Lapilule.

- Qu'allons-nous devenir ? fit cette dernière. *Nous ne pouvons tout de même pas vivre de l'élevage de chèvres, comme cet horrible moustachu dont j'ai oublié le nom, et qui vit dans le Larzac ! Nous avons un standing, nous !*

- Je vais demander au comte Pichon de t'envoyer un mandat de mille Euros. Mais que ça ne devienne pas une habitude, hein !

Castafiore

Elle raccrocha et murmura :

- Elle ne manque pas d'air, celle-là ! Non mais, pour qui nous prend-elle ? On n'est pas des banquiers, quand même ! J'ai toujours détesté les profiteurs, les paresseux et les assistés !

Pendant ce temps, le contenu de la fiole séchait au milieu du labyrinthe, jusqu'à devenir un petit bloc compact, noir et brillant, ressemblant à de l'obsidienne.

Les effluves s'étant estompés, l'activité du MRP reprit son cours ordinaire. Ernest fit preuve d'une énergie qui ne lui était pas naturelle mais il voulait récupérer la clientèle ; il n'admit plus le moindre faux pas et fit fermer le laboratoire. Il acheta de nouvelles attractions qui lui avaient été suggérées par un visiteur japonais. Deux dindes moldaves au cou tordu gloussaient deux fois pour dire «bonjour» et trois fois pour dire «Au revoir», le reste du temps elles conversaient entre elles ressemblant à deux commères de village. Elles ne réclamaient que des soins, quelques graines et faisaient la joie des enfants.

Les parents, pendant ce temps, s'adonnaient au Paintball sur les lapins. Ils déambulaient dans le parc armés de leurs fusils à pompe , vêtus de combinaisons oranges et de lunettes de protection et tiraient sur tout ce qui bougeait. Ernest avait eu cette idée de génie en réfléchissant à la possibilité de compression de personnels, cela faisait longtemps qu'il voulait se débarrasser des figurants chasseurs qui lui coûtaient trop cher. Il s'était donc renseigné sur les prix des accessoires et avait considéré que la rentabilité serait bien meilleure. Une centaine de lanceurs avaient été commandés ainsi que des milliers de billes. Arme de 7ème catégorie le lanceur nécessitait une licence pour celui qui l'utilisait. Un panneau avait donc été ajouté à l'entrée précisant que ceux qui n'avaient pas de licence ne pourraient s'adonner à cette activité.

Ils ne perdaient pas au change car ils pouvaient aller voir la troisième et dernière nouveauté : une poulette gravelinoise qui réalisait l'exploit de pondre

un œuf par minute, l'œuf descendait ensuite dans un tube, et pour l'achat d'un œuf on pouvait dégommer la tête du Président réalisée en carton-pâte ; pour l'achat de deux œufs on dégommait le Premier Secrétaire du parti Socialiste. Tout le monde y prenait plaisir, et Ernest avait pris les devants auprès des instances politiques nationales assurant que ce défoulement opportun avait des vertus curatives éteignant toute velléité révolutionnaire .

Gaston observait ces transformations radicales d'un œil éteint. Il ne trouvait plus sa place dans l'organigramme de l'entreprise. Comme un vieux, il avait installé un banc à l'entrée du labyrinthe et mettait en garde tous ceux qui y pénétraient.

- *N'allez pas au bout, leur disait-il, revenez sur vos pas à la 6ème intersection.*

Evidemment les plus courageux, piqués par la curiosité, arrivaient au centre du labyrinthe et apercevaient l'obsidienne. Certains même allaient jusqu'à essayer de la soulever mais elle était accrochée au sol comme attirée par des forces démoniaques au centre de la terre.

Castafiore

- *Qu'est-ce que c'est que ce bidule noir ?* demandaient-ils à Gaston, en sortant.

- *Vous y êtes allés, malheureux ! Comment est-elle ?* ajoutait-il avec un intérêt soudain.

CHAPITRE 15

Sur l'autoroute qui traversait la Suisse, Christophe Fenbach s'impatientait. Les paysages de la République helvète ne l'intéressaient absolument pas, il avait assez à faire avec les deux enfants qui piaillaient dans son dos. Pourquoi avait-il eu l'inconséquence de leur refuser l'achat d'une Nintendo DS qu'ils réclamaient depuis deux mois ? Il aurait la paix !

- *Papa, c'est vrai qu'il y a des lapins gros comme des éléphants ?* demanda Léo en se penchant vers lui.

- *Non, pas tout à fait comme des éléphants, je te l'ai déjà dit quarante fois, tu as bien vu la photo*, répondit-il en bougonnant.

Ulrike dormait, elle n'était même pas dérangée par les chansons de Tokyo Hôtel dont la cassette tournait en boucle depuis leur départ de Munich.

- *Quand est-ce qu'on mange, papa ?* s'enquit Margaux.

- *On va s'arrêter, je réveille maman et on cherche un coin tranquille au bord du lac de Constance. Calmez-vous, les enfants.*

Ils arrivaient à la sortie Saint-Gall puis Christophe prit des petites routes qui les menèrent au bord du lac. Ulrike se réveilla. Ils s'installèrent sur une petite plage tranquille et sortirent le pique-nique.

- *Papa, tu sors le compteur, moi je ne mange pas s'il y a plus de 5mSv.*

David Gille

Habituée depuis l'enfance à la manie de son père de tout mesurer, la petite ne pouvait imaginer que le lieu dans lequel elle se trouvait ne répondait pas aux normes.

Christophe récupéra son compteur Geiger dans le coffre. Scientifique mondialement reconnu pour la précision de ses mesures de la radioactivité, il avait été embauché par Hess Natur qui l'envoyait aux quatre coins du monde pour vérifier le taux de radioactivité des sols sur lesquels poussaient les plantes qui composaient les tissus écologiques que confectionnait la firme. Christophe mesurait et mesurait à longueur d'année, et, ce jour-là, si sa fille ne le lui avait pas rappelé, il aurait bien pris une journée de vacances.

Il passa le compteur sur le coin de plage sur lequel ils s'étaient installés. Il se souvenait qu'il y avait eu un problème d'intoxication au phosphore dans les années 80 dans ce coin du lac, mais il n'avait pas entendu parler de radioactivité supérieure à la normale. Aussi quand l'appareil de mesure indiqua 1.2 mSv, fut-il soulagé à l'idée de ne pas avoir à quitter le bord du lac.

Ils roulèrent encore pendant toute l'après-midi, puis firent halte dans une petite auberge de charme à trente kilomètres de Bourac, pour y dîner et y passer la nuit. Ils avaient prévu de se lever le lendemain vers huit heures ; et, après un copieux petit déjeuner, d'arriver à St Marcelin à dix heures, pour l'ouverture du parc.

Après avoir pris possession de leur chambre et s'être rafraîchis, les Fenbach descendirent à la salle de restaurant aux rideaux en toile de Vichy rouge et blanche. Les sombres boiseries, sur lesquelles se détachaient de vieux ustensiles en cuivre, et l'épaisse moquette grenat, conféraient à l'endroit une ambiance chaleureuse et feutrée. De temps en temps, un petit craquement sec et une étincelle jaillissaient des bûches de sapin odorantes qui se consumaient dans la cheminée.

Quand l'aubergiste leur présenta la carte, Ulrike décréta qu'elle prendrait le magret de canard sauvage au miel, spécialité de la maison.

Christophe Fenbach sursauta :

- *Mais enfin, Ulrike, tu n'y penses pas ! Du canard colvert !... Je t'ai déjà dit un million de fois que c'est la meilleure façon de tomber malade* !

Le petit Léo prit le relais :

- C'est vrai, maman : papa te l'a déjà dit ! Mais tu n'écoutes jamais : c'est comme pour la Nintendo, je...

Son père l'interrompit d'un geste :

- C'est bon, Léo. Je crois que maman a compris !

L'aubergiste, qui attendaient bloc-note en main que ces messieurs-dames veuillent bien choisir, ouvrit de grands yeux. Puis il lâcha, d'un air pincé :

- Pourquoi Madame tomberait-elle malade en dégustant mon canard ? C'est la spécialité de l'auberge depuis mon arrière-grand-père, et personne n'est jamais tombé malade ! On vient de partout pour le goûter.

- Alors apportez-moi l'un de vos canards. Pendant ce temps, je vais aller chercher quelque chose dans le coffre de ma voiture. Je vous montrerai pourquoi il ne faut pas en manger...

Quelques minutes plus tard, Christophe Fenbach revint, tenant son compteur Geiger.

- Vous savez ce que c'est ? demanda-t-il.

- Non.

- C'est un compteur Geiger. Vous allez voir...

Fenbach alluma l'appareil et le passa au-dessus du canard. Aussitôt, le voyant du compteur s'affola et l'appareil émit une série de petit claquements à cadence accélérée, qui s'amplifia encore au fur et à mesure que Fenbach approchait l'appareil de la carcasse du palmipède.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? s'enquit l'aubergiste, soudain inquiet.

- Ça veut dire, cher Monsieur, que votre canard colvert est joliment radioactif ! répondit Fenbach.

- Radioactif ? Mais... Comment est-ce possible ? Vous voulez dire que les plombs du chasseur étaient radioactifs ?

- Non, ça n'a rien à voir avec les munitions du chasseur, mais avec l'origine de ce canard. Voyez-vous, la plupart des colverts chassés en France proviennent d'Ukraine, et plus particulièrement de la région de Tchernobyl, une région très humide. Là bas, ils se nourrissent toute l'année de végétaux et de petits animaux aquatiques irradiés suite à la catastrophe de la centrale nucléaire. Ensuite, pour échapper à l'hiver, ils migrent à travers l'Europe où ils sont abattus par les chasseurs avant de finir dans nos assiettes. Ça fait plus

de vingt ans que ça dure, et ça durera encore quelques centaines de milliers d'années !

- *Ouais, c'est caca !* commenta Margaux pour résumer.

- *Ça alors !* fit l'aubergiste. *Mais ça va me ruiner, cette histoire !*

- *Vous n'avez qu'à servir des canards d'élevage*, répondit Christophe Fenbach.

- *Des canards d'élevage ?... Mais vous n'y pensez pas ! Notre établissement a le respect de la clientèle ! On n'y sert pas des cochonneries !*

- *Ben si vous voulez la conserver, votre clientèle, il faudra bien !*

Les Fenbach arrivèrent à St Marcelin le lendemain à dix heures, pile pour l'ouverture du parc. Margaux et Léo ne tenaient plus en place et avaient du mal à patienter dans la queue des visiteurs qui se pressaient devant les caisses. La famille s'amusa en découvrant les deux dindes moldaves au cou tordu qui les saluèrent d'une sorte de "bonjour" tonitruant. A la vue des lapins monstrueux qui gambadaient dans l'herbe, tout ce petit monde s'extasia.

- *J'en veux un !* glapit Léo.

- *Moi aussi ! Un blanc et noir !* fit Margaux en écho de son frère. *Ils sont trop marrants !*

- *Oh, là, un labyrinthe !* s'exclama Ulrike. *J'adore ça, ça me rappelle mon enfance ! Si on allait y faire un tour ?*

Ils ne prêtèrent aucune attention au vieux radoteur assis sur un banc, à l'entrée, qui leur conseillait de ne pas aller jusqu'au centre du labyrinthe. Il s'enfoncèrent entre les haies et s'y perdirent pendant une heure, à la grande joie des enfants.

Christophe Fenbach fut le premier à parvenir au milieu, Ulrike, Margaux et Léo s'étant égarés en route. Tout en sifflotant le can-can d'Orphée aux Enfers, son morceau préféré, il saisit son téléphone portable avec l'intention d'appeler sa femme et de lui annoncer, sur un ton moqueur, qu'il les attendait au centre du labyrinthe. Mais il s'aperçut tout de suite que quelque chose clochait : dès qu'il appuya sur le bouton de connexion, un son modulé extrêmement puissant lui perça le tympan.

Castafiore

Christophe Fenbach avait assez d'expérience pour savoir ce que cela

signifiait : il y avait une source radioactive violente à proximité.

Il recula et partit à la recherche de sa famille. Dès qu'il la trouva, il la fit sortir du labyrinthe.

- *Vous allez m'attendre ici, je vais chercher le compteur.*

Lorsqu'il revint, muni de son compteur Geiger, il s'enfonça dans la labyrinthe, suivi par Ulrike et les enfants. Cette fois, il ne lui fallut qu'une demi-heure pour parvenir au centre. C'est alors qu'il vit, au sol, la boule noire et brillante.

Il alluma l'appareil.

Les chiffres sur l'écran se mirent à grimper à toute allure sous l'oeil médusé de Christophe : 10mSievert, puis 50mS...

- *Reculez, ça devient grave, on ne peut pas rester exposé à une telle dose plus de 5 secondes !* s'écria-t-il en repoussant Ulrike et les enfants. *Attendez-moi à la sortie du labyrinthe, je veux voir jusqu'où ça monte.*

Les yeux écarquillés il lut 200 mSv, le système d'alarme se mit alors en marche. Puis la mesure dépassa les 500mSv...

- *Mon Dieu, pensa-t-il, on serait en zone rouge près d'une centrale nucléaire.* Et c'est consterné qu'il vit l'aiguille s'arrêter, les chiffres indiquaient 800 mSv.

«*C'est impensable, incroyable, je n'ai jamais vu ça !»,* se dit-il. Il avait parcouru toute la planète et c'était la première fois qu'il était confronté à un tel phénomène.

Il sortit du labyrinthe totalement ahuri et retrouva Ulrike et les enfants qui discutaient avec Gaston.

- *Monsieur*, dit Christophe, *savez-vous ce que vous avez là, au milieu de ce labyrinthe, la boule noire...*

- *Oui, ce sont les excréments de mes lapins*, répondit le vieux. *Je vous avais bien dit qu'il n'y avait rien à voir, il ne faut pas s'engager là-dedans.*

- *Vous êtes-là depuis combien de temps, à cet endroit précis*, interrogea le scientifique.

- *Depuis deux mois, je monte la garde, je n'ai rien d'autre à faire, et je me méfie de cette saleté !*

«*Le pauvre homme !*» pensa Christophe, «*il a été exposé à des doses qui dépassent l'entendement.*» Il savait lui, qu'une seule radiographie correspondait à 2mSv, que 3 scanners dans l'année suffisaient pour prendre

450 mSv. Derrière le banc, la force avait été telle qu'il s'étonnait de le voir encore en vie.

David Gille

- Vous n'avez pas ingéré un élément de cette boule ?

- Je ne vais quand même pas manger la crotte de mes lapins ! répondit Gaston, scandalisé. *Mais que se passe-t-il ? Qu'avez-vous vu ?*

- Regardez, dit Christophe en montrant l'écran.

- Je vois le chiffre 750, rien de plus. Je n'y comprends rien, à ces machines.

- Eh bien, à l'intérieur du labyrinthe, vous avez l'équivalent d'une bombe thermonucléaire ! Il faut absolument prévenir les autorités et mettre cette boule dans un fût blindé rempli de béton.

- Qu'est-ce que vous racontez ? fit Chambier en vrillant son index sur sa tempe. *Vous êtes fou ? La crotte de mes lapins serait radioactive ?*

- Oui. Et sacrément !

- Et comment vous le savez, hein ? D'après votre accent, vous n'êtes même pas Français !

- Je m'appelle Christophe Fenbach. Je suis physicien, diplômé de l'université de Lausanne. J'ai passé l'Abitur en Allemagne, à Munich, puis j'ai...

- Vous avez passé une biture à Munich ?... La belle affaire ! Mon pote Ernest et moi, on a bien passé cinq mille bitures à St Marcelin, et nous ne sommes pas diplômés pour autant ! Ça ne prouve rien, tout ça. Vous racontez des âneries !

Christophe s'abstint de répondre. Il saisit son portable, appela les renseignements, puis la préfecture. Il justifia de sa qualité et demanda que l'on envoie sur place, à toute vitesse, des techniciens de l'IRSN équipés d'un récipient de confinement en plomb et en béton.

Une heure plus tard, deux hélicoptères atterrirent dans un coin isolé du parc. Des agents exigèrent sa fermeture immédiate, et on canalisa les visiteurs vers la sortie après leur avoir fourni des explications fumeuses comme seule l'administration française est capable d'en inventer lorsqu'il y a un risque de pollution radioactive.

Des techniciens en scaphandre s'enfoncèrent dans le labyrinthe, guidés par Christophe Fenbach revêtu lui aussi d'une tenue de protection.

Arrivée au centre, la petite troupe s'arrêta. L'un des techniciens approcha son compteur Geiger de la boule noire.

- La vache, ça arrache ! Le rayonnement vient de ce truc noir, là...

Il se tourna vers Fenbach :

- Vous avez été exposé longtemps ?

- Assez pour en prendre une bonne dose !

Un autre technicien examinait les environs. Il se tourna vers ses collègues :

- Quelque chose ne colle pas. Si ce machin noir est là depuis deux mois, alors les végétaux autour de lui devraient être grillés. Or, ils ont l'air en pleine santé.

- Tiens, oui. C'est bizarre, ça...

Deux techniciens tentèrent de soulever la boule noire, mais comme le liquide avait partiellement pénétré dans le sol avant de durcir, ils durent creuser et déterrer la motte de terre qui l'entourait. Il déposèrent le tout dans un petit fût dont ils scellèrent le couvercle.

- Ça alors, c'est pas banal !!! fit l'un des techniciens.

- Quoi donc ? demanda Fenbach.

- Regardez les compteurs : ils sont tous revenus à zéro ! Or, compte tenu de la puissance du rayonnement qu'émettait cette cochonnerie de boule, cette zone devrait être plus contaminée qu'un cul de radiologue !

- En effet, c'est étrange.

- Je dirai même que c'est de l'inédit ! fit un autre technicien. *Il n'y a plus aucune radioactivité dans le secteur, pas même la radioactivité naturelle des sols ! Plus rien du tout. Je n'ai jamais vu ça !*

Il passa son compteur au-dessus d'une vieille pièce de monnaie qui traînait là, à moitié enfoncée dans le sol : rien. Le compteur restait muet.

- Tout est inerte. Nous pouvons enlever nos combinaisons, messieurs : il n'y a plus aucun risque. Cet endroit est le point le plus sain de France ! C'est absolument incompréhensible !

Deux hommes emportèrent le fût sur un solide chariot à roulettes qu'ils conduisirent jusqu'à l'un des hélicoptères. L'appareil décolla immédiatement pour Saclay où la boule noire devait être remise au Professeur André Sanfrappet afin d'y être analysée.

Pendant ce temps, au Club House du parc, Chambier se pliait à des examens menés par un médecin et un agent du l'IRSN qui lui passait sur le

corps un compteur Geiger à très haute sensibilité.

Fenbach les rejoignit et demanda :

- Monsieur Chambier, avez-vous mélangé des matières radioactives à vos crottes ?

- D'abord, jeune homme, ce n'étaient pas MES crottes, mais celles de mes lapins ! Ensuite, où aurais-je pu trouver des matières radioactives, hein, je vous le demande ?... Ce que j'ai déversé dans le labyrinthe, c'était de la crotte de lapin carbonisée et réduite en poudre, mêlée à des produits chimiques. Je m'en suis débarrassé dans le coin le moins fréquenté du parc, au centre du labyrinthe, parce que ça puait plus qu'une chaussette de député après une tournée électorale !

Il se tourna vers le médecin :

- Alors ?

- Rien à signaler. Vous vous portez comme un charme, Monsieur Chambier. Mais je vous conseille tout de même de vous faire examiner en milieu hospitalier spécialisé.

Chambier secoua la tête et gronda :

- Pas question ! La dernière fois où j'ai mis les pieds dans un hôpital, c'était à Malte, et j'en garde un très mauvais souvenir : figurez-vous qu'ils ne servaient pas d'alcool, ces blaireaux ! Il n'y avait que l'infirmière qui méritait le déplacement...

Il consulta sa montre, et poursuivit :

- A propos d'alcool, il est temps que j'aille faire un tour au DN2P. Ça fait un bail que je picole en Suisse, sauf vot' respect, Monsieur Fenbach. Je dois manquer à mes amis, ils se passent difficilement de moi...

- Tiens, faites voir votre montre, dit Christophe en tendant la main.

- Ben quoi ?... C'est une vieille tocante des années cinquante, répondit Chambier en défaisant le bracelet. *Elle n'a aucune valeur. Même les aiguilles, qui brillaient dans l'obscurité, ne brillent plus depuis quelques semaines. Il est temps que j'en achète une autre. Elle vous intéresse ?*

- Je suis Suisse, et tous les Suisses s'intéressent à l'horlogerie...

Fenbac passa son compteur Geiger sur la montre et enchaîna :

- C'est bien ce que je pensais : il n'y a plus aucune radioactivité !

- Ah, parce que ma montre est supposée être radioactive ? demanda

Chambier en rigolant. *Ben v'là autre chose !*

- Oui. Sur ces vieux modèles, le produit utilisé pour peindre les aiguilles contenait du radium 226. Le radium 226 a une période radioactive de mille six cents ans. Donc vos aiguilles devraient luire dans l'obscurité pendant un bon bout de temps encore ! Or, vous me dites qu'elles ne luisent plus. C'est ça ?...

- En effet, répondit Gaston. *Elle a cessé de briller dans l'obscurité le mois dernier, comme ça, du jour au lendemain. Ou plutôt, de la nuit à la suivante.*

- Etonnant, vraiment étonnant...

L'un des techniciens présents commenta :

- C'est comme si la boule noire, tout en émettant des rayonnements, les avait également réabsorbés. On a l'impression qu'elle a pompé toutes les particules alpha, bêta et gamma du coin, ce qui explique que Monsieur Chambier ne présente aucun signe d'irradiation, bien qu'il ait passé le plus clair de son temps sur ce banc, à encaisser un rayonnement démentiel. Je n'ai jamais entendu parler d'un phénomène pareil !

- Ça me fait penser au fisc, répondit Chambier : *on nous accorde une remise de la main gauche et on vous la reprend de la main droite. Là aussi, ça tourne en boucle, sauf que ce phénomène est bien connu !... Allez, messieurs, je vous laisse pour aller écluser quelques verres à votre santé et à la mienne. N'oubliez pas d'éteindre la lumière en sortant !*

Un mois passa.

A Saclay, la boule noire avait été l'objet de toutes les attentions. Le professeur André Sanfrappet était assis en face de la directrice du service, le professeur Anna Filactik, et lui faisait son rapport.

- Cette boule, que nous avons appelée «Lapinocrottum», a été soumise à toute une batterie de tests et d'expériences, y compris avec notre nouveau scanner à électroluminescence Kartoffel-Blutwurst à molettes arquées et palans fusants sur traphasine basculante inversée. Ce que nous avons observé est proprement insensé, Anna ! Ce Lapinocrottum possède des propriétés qui défient tout simplement les lois de la physique et de la chimie !...

- Par exemple ?

- Nous en avons prélevé deux minuscules morceaux, lesquels, placés de part et d'autre de n'importe quel matériau, le font fondre quasi instantanément.

Nous avons posé ces deux morceaux au pied d'une colonne remplie de mille litres d'eau : l'eau s'est mise à bouillir en trois secondes ! Lorsque nous avons scellé la colonne, nous avons mesuré une température de quatre cents degrés et une pression de soixante bars à la sortie d'une soupape de quatre centimètres de diamètre !

Le professeur Filactik s'exclama :

- Avec une telle pression, on pourrait utiliser le Lapinocrottum pour faire tourner des turbines et produire de l'électricité bien plus efficacement qu'avec l'EPR !

- Oui, très facilement et sans risque : pour mettre fin à la réaction, il suffit de retirer l'un des deux morceaux... Par ailleurs, le Lapinocrottum est manipulable sans aucune protection. Bien que semblant émettre des radiations, il ne laisse aucune trace et n'irradie pas les tissus vivants. Nous avons injecté des isotopes à une souris et l'avons exposée au Lapinocrottum : en une seconde, toute radioactivité avait disparu du corps de la bestiole ! Lorsqu'on met cette boule en présence de n'importe quel matériau ionisant, même au plutonium, il le décharge ! C'est une véritable éponge à radiations. Et son pouvoir de stockage est énorme, illimité serais-je tenté de dire !

- Ce qui signifie que lorsqu'il est disposé auprès de déchets radioactifs, il les désactive ?

- Oui. Nous avons mis la boule en présence d'une tonne de déchets radioactifs : en vingt secondes, la radioactivité de ces déchets a été inactivée ! Ce truc fonctionne comme un aspirateur à rayonnements. Je suis absolument certain que si on le mettait en contact avec la masse en fusion à Thernobyl, le problème de cette centrale serait réglé en quelques minutes !

- C'est incroyable ! Imaginez ce que le Lapinocrottum pourrait apporter à l'humanité !... Côté analyse, qu'est-ce que ça donne ?

André Sanfrappet poussa une feuille en direction de sa supérieure. Il dit :

- C'est ce qu'il y a de plus incroyable dans cette affaire. C'est délirant ! Même si certaines traces n'ont pas pu être identifiées, le reste est un mélange d'a peu près n'importe quoi ! On y trouve du carbone, un invraisemblable cocktail de produits chimiques, et même du Canard WC et... de la gelée de coings !

- De la gelée de coings ?...

- C'est comme je vous le dis ! Bien sûr, notre département de chimie a essayé de reproduire la formule, mais sans succès.

- J'avertis tout de suite le ministre de la Défense, et celui de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement durable et de l'Aménagement du territoire. Il faut que ce Chambier nous communique sa formule. Le Lapinocrottum est peut-

être la découverte la plus sensationnelle du siècle !

Trois jours plus tard, le Préfet et deux galonnés se présentèrent à l'entrée du Monster Rabbit Park, et demandèrent à parler à Monsieur Chambier Gaston, s'il-vous-plaît, merci. Ce dernier passait justement à proximité de la caisse, et les entendit.

- Chambier, c'est moi. C' qu' vous m' voulez ?...

Lorsque les visiteurs lui demandèrent la formule du Lapinocrottum, Chambier, qui s'apprêtait à rejoindre Pichon au DN2P et était de mauvaise humeur, les mit à la porte :

- Allez-vous faire voir ! De toute ma vie, je n'ai jamais obéi aux injonctions d'un fonctionnaire !

- Dans ce cas, insista le Préfet, *venez vous installer à Saclay avec votre petite-fille, pour fabriquer de grosses quantités de Lapinocrottum. Vous bénéficierez du statut «Secret Défense» et vous serez évidemment grassement payé.*

- Je suis l'associé du comte Pichon Marsault de Havremont, et je n'ai besoin ni de secret, ni de défense, ni d'argent, ni qu'on vienne m'emmerder sur mes terres. Au revoir !

Rentré à la Préfecture, le préfet informa le ministre de l'Intérieur de l'échec de sa mission. Le ministre de l'Intérieur en informa ses collègues de la Défense et de l'Energie, lesquels en informèrent le premier ministre. Ce dernier enfila son veston, rectifia sa cravate, se donna un coup de peigne, essuya ses souliers aux rideaux, quitta Matignon et se fit conduire à l'Elysée où il exposa toute l'affaire à Nicolas Sarkozy.

- Qui c'est, ce scientifique ? demanda le président après avoir agité ses épaules.

- Ce n'est pas un scientifique, Nicolas. C'est un éleveur de lapins ! Il n'est pas commode : il a conseillé au préfet de région d'aller s'empaler sur la hampe de son drapeau !

- Tiens, ça me le rend sympathique ! Comment s'appelle-t-il ?

- Chambier.

- Le président ouvrit de grands yeux :

- Hein ?... Chambier ? Gaston Chambier ?... De St Marcelin-sur-Poulaire ?

- Oui.

- Ça alors !... Ce bon vieux Chambier !

- Tu connais des éleveurs de lapins, toi ?

- Je connais bien Doc Gynéco et Mireille Mathieu, alors pourquoi ne connaîtrais-je pas Gaston Chambier, hein ?

- C'est vrai que, présenté ainsi...

- Bouge pas, je l'appelle.

Le président saisit son BlackBerry et composa le numéro.

- Allô ? Gaston ?... Ici Nicolas ! Comment allez-vous cher ami ?

Les deux hommes discutèrent pendant quelques minutes.

- Alors ? fit le premier ministre lorsque son vis-a-vis eut raccroché.

- Il dit que son Lapinocrottum est le résultat d'un mélange improvisé, et qu'il n'a pas pris de notes. Il veut bien essayer de le refaire, mais pas à Saclay : il veut le faire chez lui, dans son labo. Il exige aussi qu'on vienne chercher les crottes de ses lapins sur place, qu'on les carbonise ailleurs (de préférence à Neuilly, a-t-il ajouté, car c'est un facétieux !) et qu'on lui rapporte les cendres, car l'odeur de la crémation ferait fuir ses clients... Bref, organise-moi tout ça, veux-tu ?

- Moi ?... Mais...

- C'est bon, je m'en occuperai moi-même !

Pendant un mois, Gaston s'escrima, comptant sur la mémoire de Léa Pimil pour reconstituer le mélange. En vain. De guerre lasse, il appela Nicolas Sarkozy pour lui faire part de son échec.

- Tant pis ! fit ce dernier. *Comme je le dis souvent aux médias : «A l'impossible, nul n'est tenu !». Au revoir Gaston. Portez-vous bien.*

Chambier partit rejoindre Pichon au DN2P pour vider quelques godets. Il

en profita pour lui faire part de la nouvelle idée qui venait de germer dans son esprit.

- Essayer de faire bouffer des excréments aux gens, même aux étrangers qui n'ont pourtant aucune notion de gastronomie, c'était une mauvaise idée. Je m'en rends compte maintenant. Mais tu me connais. Je déteste rester sur un échec, et je n'ai pas renoncé à trouver une solution à la faim dans le monde.

- Mais pourquoi te compliquer la vie ? On croit rêver ! En quoi ça te concerne ?... Il suffirait à ces gens d'élever des volailles, de planter quelques patates, quelques poireaux et quelques navets, pour avoir de la poule au pot tous les jours ! Je te rappelle qu'en France, sous Henri IV, on n'en avait qu'une fois par semaine et personne ne se plaignait !

- Oui, c'est juste. Mais il faut aussi que ces gens puissent revendre une partie de leur production pour pouvoir s'acheter le Beaujolais Villages qu'on boit avec. Sinon, à quoi bon ?...

- Ah oui, je n'y avais pas pensé. Tu as une idée ?

- Oui. Il faut revenir aux fondamentaux... Comment avons-nous débuté ? Souviens-toi, Ernest : mes lapins ont avalé des fanes de légumes arrosés d'urine de cyclistes du Tour de France. Mon idée est donc la suivante : si des lapins, des sangliers et des lézards deviennent gigantesques en buvant de l'urine de cyclistes, imagine ce que ça donnerait si des poules, des dindes, des moutons, des cochons ou des bœufs en avalaient ! Pour chaque animal, la masse de viande serait multipliée par dix !

Pichon ferma les yeux et essaya d'imaginer un bovin de huit tonnes. Il les rouvrit bien vite.

- Que proposes-tu ?

- Il nous faut de l'urine de cyclistes ! Pour ça, il va falloir que tu vendes quelques diams du collier de la reine. Avec l'argent, nous créerons une équipe qui portera le logo du Monster Rabbit Park. Ça nous fera de la pub... Mais le vrai objectif, c'est qu'une course cycliste passe à nouveau par St Marcelin. On installera des pissotières comme on l'avait déjà fait, et on récupérera ainsi la matière première.

- C'est pas bête... Mais comment comptes-tu persuader les organisateurs du Tour de France de le faire repasser par St Marcelin ?

- Pas le Tour de France, mon cadet, son trajet est déjà établi, et nous ne pouvons pas attendre deux ans. J'ai pensé à une solution bien plus élégante : nous allons organiser nous-mêmes une course en boucle sous la forme d'un critérium d'après Tour. Comme ça, les cyclistes seront encore bien chargés.

- Mais comment vas-tu les persuader de participer ?

- J'y ai réfléchi. Pour attirer tous les dopés... euh... tous les plus grands champions cyclistes, il suffira de doter l'épreuve de récompenses de très grande valeur, par exemple un million d'Euros pour le premier, cinq cents mille pour le deuxième, etc. Ils se précipiteront tous pour participer. On appellera ça : «Les Six Jours du Grimouillirois». Les coureurs passeront ainsi en boucle six fois en six jours par St Marcelin, et ils pisseront six fois. Il suffit de calculer la longueur du trajet pour que leur vessie soit pleine à ras bord juste quand ils seront devant chez nous.... Au besoin, on mettra un diurétique dans leurs boissons. Qu'en dis-tu ?

- Très astucieux, vieux gars ! Je réunis les fonds.

- J'ai dans mon calepin les coordonnées du coureur moldave Wladimir Aktonbou-Spacéï. Il a eu de bons résultats cette saison, et ne s'est pas fait prendre une seule fois au contrôle antidopage. Donc c'est un malin ! Je vais l'appeler et lui proposer de devenir le patron de l'équipe du Monster Rabbit Park.

- Et pour le maillot, tu y as réfléchi ?

- Oui. Trois poches arrières élastiquées, col coupe officier avec fermeture de 15 cm, élastiques bas de maillot et manches, coupe arrondie à l'avant et manches marteaux. Le tout, vert foncé avec le logo du parc en blanc dans le dos. Pour la couleur du cuissard, ce serait bien en rose bonbon. J'ai vu une photo d'Aktonbou-Spacéï en short rose, ça lui va à ravir.

- Très bien... Allez, au travail ! Il faut organiser tout ça pour août prochain, ça nous laisse tout juste quatre mois. Je sens qu'on va s'amuser, mon cadet !... Ah, pendant que j'y pense : fais rajouter la tête de Raymond Domenech sur le stand des grosses têtes à dégommer. Beaucoup de visiteurs du parc nous la réclament.

Castafiore

Le village apaisé retrouvait son calme et le printemps s’annonçait lumineux. Les parfums capiteux des tilleuls de la place envahissaient le DN2P où Gaston et Ernest avaient retrouvé leurs places, déléguant les tâches de direction du MRP à deux Normaliens chômeurs.

Anatole rentra dans le bar le sourire aux lèvres.

- Une bonne nouvelle, Anatole, pour que tu sois aussi souriant ? dit Ernest, rougeoyant après son quatrième Picon bière.

- Vous avez lu les bans sur le panneau d’affichage de la mairie ? répondit le garde-champêtre.

- *C’est plus de notre âge et on n’a pas que ça à faire*, répondit rudement Gaston qui avait le vin mauvais après cette longue période d’abstinence.

- *Eh bien je vous annonce le mariage de... !!! Et puis tiens, je vous laisse deviner.*

- *De l’abbé Tysumène !* répondit Ernest, égrillard.

Ils passèrent tous les noms des célibataires en revue, et lorsqu’ils arrivèrent au nom de Michel Grondin, le visage d’Anatole, peu expert dans l’art de la ruse, s’épanouit.

- *Ne nous dis pas que...!*

- *Si, c’est bien lui : il épouse dans trois semaines la nommée Eléonore Bourin !*

- *Eléonore, elle est à l’ouest !* ponctua Ernest, ravi de son bon mot et bien décidé à le replacer. *Tu rigoles, Anatole ? Elle a au moins soixante ans ! Il pouvait trouver mieux avec son internet.*

Eléonore Bourin était la fille de Martial Bourin, maçon de Bourac, enrichi deux fois. La première lorsque la mode avait lancé le crépi des maisons, la seconde lorsque la mode avait réhabilité l'authenticité et qu'il avait fallu décrépir. Secrétaire de son père, elle sortait rarement du bureau et les clients du bar émirent toutes les hypothèses pour comprendre comment ces deux-là avaient pu se rencontrer.

- *Croyez-vous qu'ils vont nous inviter ?* demanda Alfred.

- *J'espère bien, il manquerait plus que ça qu'ils ne nous invitent pas : j'ai fait sauter le petit Michel sur mes genoux !* mentit Gaston.

Les quinze jours qui suivirent furent une joie pour les habitants de Saint-Marcelin, peu habitués à recevoir du courrier. Ils découvrirent tous un faire-part de mariage et se préparèrent fébrilement. Il fallait trouver costumes et cadeaux, il n'y avait pas de temps à perdre. Seule Yolande se désolait : elle ne logeait plus que dans sa robe couleur papier-peint. Elle décida donc de se faire faire un tailleur violet chez la couturière de Bourac, et passa une journée en essayage. Elle n'était pas assuré d'avoir ce vêtement pour le jour du mariage et regrettait de n'avoir pas été prévenue plus tôt.

David Gille

Pendant ce temps, en attendant les noces, l'équipe d'organisateurs des

«Six Jours du Grimouillirois» faisait du bon travail, le projet prenait forme. Toutes les mairies contactées avaient donné leur accord pour que la course traverse à six reprises leur commune.

La seule difficulté venait de Wladimir Aktonbou-Spacéï. En effet, le champion ne parlait pas un mot de français. Or, ni les huit membres de son équipe de coureurs, ni les organisateurs ne parlaient le moldave. Il était donc difficile de communiquer.

Mais Gaston avait trouvé la solution. Il avait engagé du personnel spécialisé : grâce au langage des signes, un sourd-muet traduisait en grec phonétique ce que disait le coureur. Il faisait passer le message à un autre spécialiste du langage des signes, qui, à son tour, traduisait en finnois à l'attention d'un traducteur japonais, lequel rendait la version en patois grimouillirois que Fidèle Oposte se chargeait de restituer en français. C'était long, mais c'était mieux que rien, même si certaines subtilités se perdaient en route. C'est ainsi qu'à l'issue d'une réunion, lorsque Aktonbou-Spacéï demanda où étaient les toilettes, on lui fit livrer vingt-cinq tranches de jambon de Paris, deux boîtes de préservatifs parfumés à la menthe et un balai Océdar.

Pendant ce temps, au presbytère, le Père Manganate ne chômait pas, lui non plus. Il avait passé une annonce pour recruter une nouvelle bonne en remplacement de Josiane Courtecuisse. Celle-ci avait crevé depuis belle lurette, et le Père Manganate avait longtemps cru pouvoir se passer d'une aide ménagère. Il cuisinait et l'abbé Tysumène faisait la vaisselle. Mais le prêtre avait fait le tour de son livre de recettes «Les pâtes à toutes les sauces» et avait pris quinze kilos. Quant aux mains de l'abbé, elles étaient devenues rêches et accrochaient les touches quand il jouait de l'harmonium. Ça ne pouvait plus durer.

La première candidate qui se présenta s'appelait Agathe Afukingheadache. Âgée d'une soixantaine d'années, elle souffrait de migraines chroniques et annonça d'emblée qu'elle ne pouvait pas se pencher sans déclencher une crise.

La seconde à postuler fut la fille de Gaspard Yahunefuite, un technicien GDF à la retraite, mais elle était incapable d'utiliser la cuisinière électrique du presbytère.

Puis vint Irène Ingromalèze, qui ne savait pas repasser les soutanes, mais était très bonne en nage synchronisée, ce qui, on en conviendra, n'avait aucun intérêt pour les deux prêtres. Ensuite, ce fut au tour d’Ella Pader, laquelle se présenta dans un poumon d'acier et se déclara asthmatique et allergique à la poussière.

La suivante fut Candy Raton, une blonde âgée d'une cinquantaine d'années, aux muscles puissants et aux dents saines, malheureusement dotée d'un quotient intellectuel négatif à deux chiffres. Mais elle avait eu la bonne idée d'apporter son propre livre de recettes, ce qui incita le Père Manganate à lui donner une chance.

- *Suivez-moi à la cuisine, ma fille !* dit-il*. Vous allez nous préparer un sauté de bœuf aux oignons. Voilà un tablier.*

Candy Raton se mit au travail. Elle attrapa huit gros oignons, les éplucha et commença à les débiter en rondelles, tout en braillant à tue-tête :

- Put... (*beep*) de bor... (*beep*) de chio... (*beep*)... d'enc... (*beep*) de mer... (*beep*)...

Le Père Manganate ouvrit de grand yeux tandis que l'abbé Tysumène sortait son crucifix et le brandissait en hurlant «*Vade retro, Satanas.*»

- *Mais... Ma fille, qu'est-ce qui vous prend ?* fit le curé. *Vous êtes devenue folle ? Pourquoi toutes ces grossièretés ?*

Elle saisit son livre de cuisine et le mit sous les yeux du curé :

- *Ben vous voyez, c'est marqué là : «Coupez les oignons grossièrement».*

Le Père Manganate la raccompagna personnellement à la porte. La candidate suivante s'appelait Elona Debonnes-Sella. Elle exigea un salaire de six mille Euros par mois, huit semaines de vacances, un téléviseur à écran plat et un logement pour elle et son compagnon, un ancien mollah qui sortait de prison. Elle fut éconduite.

Puis ce fut au tour de Charlotte Opoir, mais elle avoua être incapable de réussir un gâteau. Elle fit place à une gamine délurée d'une vingtaine d'années, qui, comme beaucoup de fumelles, nourrissait le fantasme de détourner un prêtre du droit chemin. Les regards langoureux qu'elle jetait à l'abbé Tysumène prouvaient assez qu'elle était tourmentée par un excès de progestérone. Le Père Manganate eut beaucoup de mal à lui expliquer qu'il était interdit aux ecclésiastiques d'engager une servante de moins de quarante ans. Il la reconduisit à la porte puis essuya la chaise sur laquelle elle s'était assise. Ensuite se présentèrent respectivement Jessie Malopié, Christel Darc, Eléa Auchan, et Jennick Kanjveu. Mais aucune ne faisait l'affaire.

Le Père Manganate commençait à désespérer quand soudain la chance lui sourit. A la porte se tenait une charmante femme brune aux yeux noisette, solidement charpentée, vêtue, malgré la douceur printanière, d'un manteau à col de renard boutonné jusqu'en haut. On devinait qu'elle se moquait des standards de la mode, ce qui était un bon point aux yeux du prêtre. Elle tenait une valise dans une main et l'offre d'emploi dans l'autre, et souriait timidement.

- Comment vous appelez-vous, ma fille ? demanda le Père Manganate.

- Cléa Molett, mon Père.

- Quel âge avez-vous ?

- Quarante-cinq ans.

- Catholique ?

- Oui.

- D'où venez-vous ?

- De Moignon-en-Puthay, mon Père.

- Savez-vous faire la cuisine en silence ?

- Oui.

- Et la pâtisserie ?... Vous faites de la pâtisserie, Cléa ?

- Oui.

- Vous êtes propre sur vous ?

- Oui.

- Racine carrée de 29 398 084 ?

- 5422.

- Aucune de ces maladies incompréhensibles de femmes ?... Pas de migraines ? Jamais de brûlures quand vous faites pipi ?

- Non, mon Père.

- Pas enceinte ?

- Non.

- Vous avez un petit ami ?

- Non.

- Vous buvez ?

Cléa Molett s'offusqua :

- M'enfin, Monsieur le curé !... Ben oui, évidemment que je bois ! Je bois

du vin, de la bière et quelques apéritifs par-ci, par-là. Et bien sûr un pousse-café après le repas, suivi d'un rince-cochon. Et le dimanche, en plus, un toast à la santé du saint-père, comme il se doit... Je suis née dans le Grimouillirois, tout de même ! Cette question !

- Savez-vous démonter un moteur, faire des confitures, la vaisselle, le ménage, la lessive, le repassage, du ravaudage, des travaux de charpente, de la maçonnerie, de la peinture, de la plomberie et du curetage de fosses septiques, de l'installation électrique, de la soudure, du fer forgé, de l'horlogerie fine et du renflouage de navires échoués ?

- Oui, Monsieur le curé.

- Le SMIC, ça vous irait ?...

- Parfaitement, mon Père.

- C'est bon. Vous commencez tout de suite. L'abbé Tysumène va vous montrer votre logement.

Tous leurs problèmes d'intendance ainsi définitivement réglés, le Père Manganate et l'abbé Tysumène purent se concentrer sur les préparatifs des noces de Michel Grondin et Eléonore Bourin.

David Gille

Le lundi suivant, il était prévu de faire visiter le MRP à Wladimir Aktonbou-Spacéï. Le coureur, accompagné de ses traducteurs, de Fidèle Oposte et des deux compères, entra dans le parc. Immédiatement, il se figea, et l'air étonné, désigna du doigt les deux dindes au cou tordu. Il s'exclama :

- Oh !

- Qu'est-ce qu'il raconte ? demanda Pichon aux traducteurs.

Quinze minutes plus tard, la réponse lui parvint via Fidèle Oposte :

Il a dit : "Oh".

- Ah...

Wladimir Aktonbou-Spacéï demanda en moldave ce que Pichon avait répondu. On traduisit, ce qui prit encore vingt bonnes minutes.

Les deux dindes s'approchèrent du coureur en dodelinant, et firent :

- Buna ziua !

- Buna ziua ! répondit Wladimir Aktonbou-Spacéï poliment.

- Ben v'là autre chose ! fit Chambier. *Ces deux bestioles ne sont-elles pas supposées dire bonjour aux visiteurs ?... C'était quoi, ce charabia ?*

- On traduisit. Wladimir Aktonbou-Spacéï répondit qu'elles lui avaient dit bonjour en moldave, parce qu'elles avaient reconnu son accent de la région d'Anenii Noi, lorsqu'il avait dit "*Oh*", car elles-mêmes étaient originaire de la région voisine de Dendery. La traduction en français leur parvint une heure plus tard.

Aktonbou-Spacéï leur demanda :

- Ati dori sa fie aici ?

- Da, mult ! répondirent les dindes.

- Qu'est ce qu'elles ont dit ?

On traduisit. La réponse en français leur parvint vers 17 H 15.

Les deux dindes souhaitèrent encore être prises en photo en compagnie d'Aktonbou-Spacéï, lequel accepta de bonne grâce. Elle lissèrent leurs plumes tandis que le champion s'accroupissait entre elles. Elles posèrent une aile sur ses épaules et s'efforcèrent de sourire (ce qui n'est pas facile quand on a un bec). Après avoir obtenu la traduction, Fidèle Oposte prit la photo vers 22.30 H à l'aide de son vieux Brownie, mais il n'avait pas de flash et la photo fut loupée.

Il était trop tard pour poursuivre la visite du parc, qui fut repoussée à une date ultérieure.

Castafiore

Le 30 avril au matin, tout le monde était sur son trente-et-un pour le mariage de Michel et d'Eléonore. A 10 heures retentirent les coups de Klaxons qui annonçaient l'arrivée de la mariée. Une grosse fourgonnette découpée, avec l'arrière complètement vitré, s'engagea dans la grande rue. Eléonore y trônait sur un siège de voiture qui s'enfonçait sous son poids. Elle levait les bras de haut en bas, saluant la foule qui affluait de toutes les rues du village.

Gaston et Ernest, en costume, sortirent du DN2P, ne voulant rien manquer du spectacle. Ils répondirent aux saluts de la belle en ricanant.

- On dirait le pape ! Tu crois que les vitres sont blindées ? demanda Ernest.

- Pour sûr ! Tu as vu la taille qu'elle a ? Le petit Michel va disparaître sous elle. Mais comment ont-ils fait pour se rencontrer ces deux-là ? dit Gaston.

Il observa la partie avant du camion et lut : «*Bourin, maçon de père en fille*». Un plaisantin avait peint en noir «*franc*» entre Bourin et maçon. Gaston le signala à Ernest qui hurla de rire.

Puis ils regardèrent la déesse du jour. Elle avait masqué ses cheveux blancs sous une décoloration blonde et son épaisse crinière recouvrait de

larges épaules dénudées. Un petit bouquet de violettes gisait entre ses seins, rehaussés par un Wonderbra noir dont on apercevait les baleines sous le haut de dentelles blanches. Lorsqu'elle se tourna vers eux, ils ne purent saisir son regard qui déviait vers la gauche.

- *Je te l'avais dit, elle est à l'ouest, cette fumelle !* dit Ernest.

Le camion passa trop vite pour qu'ils puissent mieux la détailler. Mais ils virent aux regards goguenards des passants qu'ils n'allaient pas s'ennuyer.

Ils retrouvèrent Yolande, très digne dans son nouveau tailleur violet, installée au bar et sirotant sa glace avec un petit parasol dessus.

- *Vous avez vu comme elle est belle ?* leur dit-elle.

Les deux vieux se lancèrent un regard complice. Le sens de l'esthétique féminine les surprenait toujours.

La cérémonie commença à seize heures. Les deux prêtres avaient vu les choses en grand et la carrière de Cléa s'annonçait prometteuse. L'église croulait sous les fleurs : camélias, lys, lilas dégageaient de suaves odeurs qui se mêlaient à celle des cierges, tous allumés. La nappe blanche de l'autel était fraîchement repassée. L'harmonium luisait, la chaire avait été encaustiquée.

Tout le monde se mit en place, Bouracois et Marcepoulairois logeaient à peine dans le petit édifice roman et il avait fallu installer des haut-parleurs à l'extérieur. Les hommes s'étaient regroupés dehors pour être plus près du café.

Lorsque les deux prêtres apparurent, ce fut un éblouissement. Leurs soutanes jusque là grises étaient d'un blanc immaculé.

- *Il faudra que je leur demande la recette*, pensa Yolande qui n'arrivait pas à venir à bout des chemises d'Ernest.

Maguy Baule à l'harmonium entonna «Gloire à Dieu Seigneur de l'univers». Et l'on vit apparaître la mariée au bras de son vieux père, suivie des enfants et amis. Le bas du corps moulé dans une robe de satin blanc laissait apercevoir des fesses rebondies. Courtaude et légèrement bossue, elle ne dépassait pas un mètre cinquante de haut, mais un bon mètre de large. Son visage était caché par un voile de mousseline.

Elle s'installa devant l'autel et la première chaise rouge en velours. Puis Michel Grondin arriva tenant le bras de sa mère. Tout vêtu de blanc, il avait belle allure et souriait comme un ravi. Il s'installa devant la deuxième chaise rouge.

Le silence se fit. Après un raclement de gorge, l'Abbé Tysumène commença un discours auquel personne ne comprit rien, il y était question de fidélité, d'internet, de respect, d'amour.

Vint l’échange des promesses :

- Eléonore et Michel, vous avez écouté La parole de Dieu qui a révélé aux hommes le sens de l'amour et du mariage. Vous allez vous engager l'un envers l'autre. Est-ce librement et sans contrainte ?

- *Oui*, répondirent-ils à l’unisson.

- Vous allez vous promettre fidélité. Est-ce pour toute votre vie ?

- Oui, pour toute notre vie.

- Dans le foyer que vous allez fonder, acceptez-vous la responsabilité d'époux et de parents ?

- *Ce sera peut-être difficile*, répondit Michel.

- *On ne vous demande pas votre avis !* dit l’abbé d’un ton sévère. *Continuons*.

- *Eléonore veux-tu être ma femme ?* dit Michel.

- Oui, je le veux, et toi veux-tu être mon mari ?

- *Oui, je le veux*, répondit Eléonore.

Ils se remirent les anneaux et Michel souleva la voilette pour embrasser Eléonore. Le public était figé s’attendant à un scandale mais Michel embrassa l’épousée et la serra dans ses bras.

Maguy Baule déchaînée tapa sur son clavier et la musique se répandit dans l’église accompagnée par les chœurs des Fauvettes du Grimouillirois. Yolande essuya une larme lorsque le couple se dirigea lentement vers la sortie. A l’extérieur ils furent recouvert de riz et regagnèrent leur voiture commune désormais.

- *On vous attend pour la fête,* cria Michel se penchant par la vitre en souriant.

A ce moment, la surprise préparée par le cousin de la mariée passa dans le ciel : un avion de l'aéro-club de Tiquebeux inscrivit «*Boneur au deux épous*» à l'aide de fumigènes, et largua cinquante kilos de pétales blancs qui, entraînés par le vent, descendirent sur Maillezan-le-Haut au lieu de St Marcelin-sur-Poulaire.

Pendant ce temps, traversant les rues du village, la Fanfare du Club des Cœurs Solitaires du sergent Poivre jouait «*Regardez-y de plus près, ma doulce. Ça ne mort point*», la marche traditionnelle que l'on jouait à l'occasion des noces. Mais les musiciens étaient déjà bien imbibés, et enchaînèrent sur

«*Bonbons, caramels, esquimaux, chocolats*».

La grande salle du Monster Rabbit Park, louée pour l'occasion, était pleine à craquer. On faisait honneur aux apéritifs et on admirait les robes de ces dames.

L'orchestre d'Ernie Diskal et ses Lombaires, grands spécialistes du twist, jouait pour l'instant les romances mielleuses qui seyaient à l'événement. Les mariés passaient de groupe en groupe, verre à la main, pour se repaître des félicitations d'usage et palper quelques enveloppes.

Eléonore Bourin était ravissante malgré le rouleau de Sopalin qui dépassait de son bustier, et dont elle arrachait périodiquement de grands morceaux pour éponger ses larmes de bonheur, pour se moucher et pour se sécher sous les bras.

A l'entrée, sur une table, se trouvait une pile de menus joliment imprimés par le Garçon d'Honneur dans les tons mauves. En attendant, pour éviter qu'ils ne s'envolent, on avait posé dessus le cul-de-jatte Hakim Fémal en guise de presse-papier.

Aktonbou-Spacéï signait des autographes, traînant dans son sillage une meute de donzelles hystériques, tandis que les garçons le regardaient en faisant : «*Pfff, il a un air con de cycliste !*».

Déguisées en soubrettes auvergnates vierges, Josette Delarchiduchès, Ella-Debby Goudy et Faustine Sovélesol-Daraillane assuraient le service de salle. Quant à Inès Tétik, elle tenait le bar.

Jemal Obid et Ali Enordakiten, deux voyous de la cité Gaspard Alisant, avaient été invités en loucedé à la noce par un jeune cousin de la mariée, Tristan Bourin, qu'ils approvisionnaient régulièrement en fumettes. Ils se morfondaient seuls à une table, à l'écart. Chaque convive se demandait ce qu'ils faisaient là, mais personne n'osait leur poser la question. D'ailleurs, on évitait de s'approcher d'eux. Jemal Obid et Ali Enordakiten, en effet, n'avaient pas compris que si le harissa parfumait le couscous, il faisait aussi puer la transpiration, surtout lorsqu'on tentait de la dissimuler sous des flots de Brut de Fabergé tombé d'un camion. Ils avaient pourtant fait des efforts d'élégance en nouant une cravate sur leurs blousons à capuche, et en lavant leurs Nike avant d'y pulvériser un désodorisant d'intérieur senteur pinède. Le mélange des effluves avait de quoi faire dégobiller un fossoyeur souffrant d'anosmie, et c'est pour ça que même Fidèle Oposte faisait un grand détour pour ne pas passer à proximité de leur table.

Jemal Obid et Ali Enordakiten se mirent à chambrer Samira Chécouvert, laquelle les menaça d'appeler son père. Puis ils tentèrent de peloter Léa Pimil. Avant que Chambier n'eut le temps de se lever pour leur mettre une baffe dans le groin, Ollie McAronny leur sauta sur le râble. L'Ecossais était un géant, et les deux voyous ne faisaient pas le poids : il les jeta dehors, où il s'écrasèrent aux pieds de l'adjudant Perret et ses hommes, en grand uniforme, qui

arrivaient pour se joindre à la noce. Tout ce beau monde s'essuya les chaussures sur eux, sans même les regarder.

Quant à Ollie McAronny, qui trimballait maintenant une odeur de méchoui faisandé et oublié au fond d'une forêt de sapins, il fit un saut chez lui pour prendre une douche et changer de kilt.

Pendant ce temps, l'orchestre d'Ernie Diskal et ses Lombaires attaquait une hostropatul moldave en l'honneur de Wladimir Aktonbou-Spacéï. Au bout de quelques minutes, un bourre-pif éclata lorsque Guy Tarbouggy, un danseur émérite, administra une paire de claques à sa cavalière, Esther Relle (une jolie brunette originaire de Draguignan), parce qu'elle lui avait bloqué la main alors qu'il lui faisait faire la pirouette.

Jean Filabonne, qui avait apporté sa caméra, filma l'incident au bénéfice des générations futures : Http://fr.youtube.com/watch?v=9UZtYzMWxTk

Tout le monde s'accorda à dire qu'Esther Relle l'avait bien cherché. Tout le monde, sauf Frankie Gostou-Olivoud : il s'approcha de Guy Tarbouggy et, sous prétexte de lui montrer sa carte de bienfaiteur des pompiers, lui décocha un vigoureux coup de pied dans le bas-ventre. Guy Tarbouggy, après avoir sautillé un moment sur place en couinant, fracassa une bouteille de Sancerre sur la tête de Frankie Gostou-Olivoud, en représailles.

Or, cette bouteille était encore à moitié pleine. C'était plus que ce que Chambier et Pichon ne pouvaient supporter. Ils se ruèrent sur Tarbouggy avec leurs fourchettes, le piquant à l'aine et le forçant à battre en retraite jusque sur les genoux de Martine Hidrail. Celle-ci, qui flirtait gentiment avec Ted Demuhl, son voisin de table, le repoussa gentiment en lui plantant une pince à escargots dans l'oeil.

Guy Tarbouggy poussa un hurlement terrible. Or, à ce moment, juste à côté de lui, Isidore Lapilule réglait son Sonotone au maximum. Il eut l'impression qu'un train lui traversait la tête. Sous la douleur, il fit une grimace et leva la main pour gifler Guy Tarbouggy. C'est alors que le cousin de ce dernier, Rudy Mantaire, s'interposa et assomma Isidore Lapilule avec une cuisse de lapin en gelée.

Ce fut le signal de la mêlée générale, qui se poursuivit jusque sur le parking, à la grande joie des observateurs.

Viktor Ticoly, un ami russe du père de la mariée, filma l'événement (qu'il mit en ligne quelques jours plus tard sur un site moscovite : http://fr.youtube.com/watch?v=Rt8xVGCokbo)

Une fois le calme revenu, on sortit le Mercurochrome et on pansa les plaies. Puis on passa à table.

Les cuistots avaient excellé dans leur art : de l'entrée (oeuf mayo avec une feuille de laitue en déco) jusqu'au dessert (salade de fruits avec une feuille de

menthe en déco), en passant par le lapin en gelée aux pruneaux (avec une feuille de céleri en déco), tout était parfait. On se régalait.

Le dîner connut tout de même son petit bémol lorsque les quatre employés de la pâtisserie "*Le Mitron*" apportèrent la pièce montée et se prirent les pieds dans le tapis. Les deux petits mariés en plastique, qui couronnaient la tour, se retrouvèrent dans le décolleté de Sophie Fonfec, qui fut prise d'une crise de fou rire hystérique et fit pipi sous elle. On se rabattit sur des glaces Miko. Gérard Manjouis, déjà bien avancé sur l'échelle éthylique, fut à l'origine d'un autre moment d'anthologie : il retira un verre de la fontaine de champagne, faisant s'écrouler tout l'édifice, forçant ainsi les convives à boire leurs roteuses au goulot.

Sur la scène, Ernie Diskal réclama le silence.

- *Et maintenant, mes chers amis, je vais passer le micro à notre estimé maire, Germain Poileux, qui va nous dire quelques mots...*

- *C'est une tapette !!!* hurla quelqu'un dans la salle, provoquant l'hilarité générale.

- *Euh... Quoi qu'il en soit, on l'applaudit bien fort !* poursuivit Ernie Diskal.

Furieux, Poileux saisit le micro, posa la main dessus et traita Diskal de petit con. Puis, comme tout politicien qui se respecte, il grava sur son visage un sourire de circonstance et souhaita longue vie et beaucoup d'enfants à Michel et Eléonore Grondin, ce qui, compte tenu de l'âge de cette dernière, tenait du voeu pieux.

L'orchestre d'Ernie Diskal et ses Lombaires attaqua la célèbre valse "*Ich liebe Sauerkraut und Knödeln*", et les mariés ouvrirent le bal.

David Gille

Il n'y eut aucun incident jusqu'au moment où il fut décidé de passer aux choses sérieuses : la jarretière de la mariée.

Tony Truan, le Garçon d'Honneur, s'empara du micro :

- *Mesdames et Messieurs, votre attention, s'il-vous-plaît. La mariée est priée de monter sur la table !*

- *Ahhhh !* fit l'assemblée.

Avant de s'exécuter, Eléonore Grondin glissa furtivement ses mains sous sa robe et fit remonter sa jarretière jusqu'en haut de la cuisse, parce que c'est comme ça qu'on engrange un maximum de fric. Puis elle grimpa sur la table avec l'aide de son mari.

A ses côtés se tenait Céleste Touistagen muni d'un mètre gradué.

Tony Truan reprit le micro :

- Les enchères sont à un Euro le centimètre. Enchère mini : cinq Euros. Enchère maxi : vingt Euros. On y va !

- Dix Euros à la hausse ! brailla Owen Zesaints, un ami du marié.

Céleste Touistagen remonta la robe de dix centimètres, tandis qu'Alphonse Danletas, chargé de la collecte, tendait à l'enchérisseur un grand panier dans lequel celui-ci déposa un billet de dix.

- Vingt Euros à la hausse ! cria Sam Remulétrip, un autre ami du marié.

Céleste Touistagen remonta la robe de vingt centimètres. Alphonse Danletas tendit son panier et ramassa les sous.

Sans quitter la mariée des yeux, Pichon se pencha vers Chambier :

- La vache !... Tu as vu ? Son mollet est plus gros que ceux d'Aktonbou-Spacéï !

- Et il y a plus de poils !

Julien Collune, qui avait entendu, jugea bon d'ajouter finement :

- Je crains le pire quand on arrivera en haut de la cuisse.

- Dix Euros à la hausse ! firent à l'unisson Pat Dours et son épouse Aubépine.

Céleste Touistagen remonta la robe de dix centimètres.

Comme le veut la tradition, les parents et les copines de la mariée intervinrent pour que la cuisse d'Eléonore ne soit pas dévoilée en public, ou du moins, le plus tard possible :

- Dix Euros à la baisse ! s'époumona Madame Bourin mère.

Céleste Touistagen rabaissa la robe de dix centimètres.

- Vingt Euros à la hausse ! s'égosilla Ivan Touholdiourhand.

- Un Euro à la baisse ! brailla aussitôt Ella Padetune, une amie de la mariée.

Tony Truan remit les pendules à l'heure :

- On a dit que l'enchère mini était à cinq Euros !... Soit tu rajoutes quatre Euros, soit tu fermes ta gueule !

Soixante centimètres plus haut et huit cent Euros plus tard, la robe avait

dépassé le niveau du genou, dévoilant cinq bons centimètres de cuisse.

- *Quelle horreur !* murmura Chambier. Il hurla :

- *Vingt Euros à la baisse !*

Immédiatement, le vieux Martial Bourin, père de la mariée, apostropha Chambier :

- *Dites donc, pourquoi vous enchérissez à la baisse ?...*

- *Et alors ? C'est interdit ?... Vous enchérissez bien à la baisse, vous !*

- *C'est normal, je suis son père ! La jambe de ma fille ne vous plaît pas ?*

- *Ben maintenant que vous en parlez, je trouve qu'elle ressemble à une outre en peau de bique. Avec plus de poils dessus.*

- *Et dire qu'elle en a sans doute une deuxième toute pareille !* ajouta Pichon. *On croit rêver ! Pauvre Grondin !*

Alors que se déroulait ces échanges verbaux de haute tenue, trois enchérisseurs firent remonter coup sur coup la robe de soixante centimètres, découvrant la jarretière. Le dernier enchérisseur fut Elvis Eversa. C'est à lui qu'échut l'honneur de faire glisser la jarretière le long de la jambe. Il le fit très vite, avec une grimace. (Plus tard, il s'en débarrassa en la jetant dans une poubelle.) L'enchère avait rapporté deux mille cent vingt-cinq Euros, qu'Eléonore s'empressa de mettre à l'abri dans son vaste soutien-gorge.

Pendant ce temps, Pichon, Chambier, Fidèle Oposte, Homère Dalor d'un côté ; et Martial Bourin et trois de ses maçons de l'autre, en étaient venus aux mains. Mais Ernie Diskal mit fin au pugilat en annonçant le spectacle des *Coquettes Vamps Rurales*, le clou de la soirée. Tout le monde rejoignit sa place en s'épongeant le nez.

Les Coquettes Vamps Rurales était une Girls Band du troisième âge qui faisait un tabac dans la région. On se les arrachait. Le groupe était formé de Doris, Régine, Michèle, Fabienne, Solange, Laetitia et Simone.

Revêtues de leur fameux maillot imprimé du portrait de Vikash Dhorasoo, elles avaient une réputation d'artistes intellectuelles parce que, sur leurs affiches, elles avaient remplacé la première syllabe de leurs prénoms par la note de musique correspondante dessinée sur une partition, initiative impressionnante de créativité.

Sur scène, elles bougeait avec un ensemble parfait, ce qui, compte tenu de leur poids total, cintrait le plancher. Les décors latéraux se pliait vers le centre avant de revenir à leur place dans un mouvement de va-et-vient incessant qui soulignait visuellement le rythme de la musique. Au-dessus d'elles, les lampions dansaient la gigue. Ça déménageait sec !

Leur spectacle dura près de trente minutes, pendant lesquelles l'assemblée, ravie, frappa frénétiquement dans les mains.

Il était 23.30 H quand, surprise ultime, Maud Herfokeur en personne fit son apparition dans la salle, entourée de son impresario et de ses gardes du corps. Maud monta sur scène sous les vivats de la salle, auxquels elle répondit en faisant quelques signes de la main. Les membres de l'orchestre d'Ernie Diskal et ses Lombaires faillirent en tourner de l'oeil quand elle leur demanda s'ils voulaient bien l'accompagner.

- *Je vais interpréter «Tout le bonheur du monde» de Sinsémilia, en version hip-hop,* expliqua-t-elle.

- *En version quoi ?* demanda Ernie Diskal.

- *Comment vous expliquer ? Voyons... Vous connaissez les chansons de Vincent Delerm ? Eh bien, c'est pas ça du tout. Delerm, c'est juste très chiant... Par contre, le hip-hop, c'est génial ! Et c'est simple : deux coups de grosse caisse suivi d'un coup de caisse claire. Pour les guitares et les claviers, c'est une seule note, un «la». Vous continuez comme ça jusqu'au moment où je saute en l'air et que je retombe. Là, il faut un gros coup de cymbale.*

Elle saisit le micro et commença à chanter en remuant la main gauche devant elle, comme si elle coupait du saucisson. Quand le morceau fut terminé, la salle croula sous les applaudissements. Chambier lâcha :

- *Elle l'a bien exécutée*, cette chanson.

- *«Exécutée» est le mot juste !* répondit Pichon en rigolant.

Maud Herfokeur salua et quitta la salle, protégée par ses gardes du corps qui écrasèrent quelques orteils avant d'atteindre la sortie.

Castafiore

Eléonor Grondin, émue, se tamponnait les yeux.

Pendant toute la soirée, Yolande avait cherché à se rapprocher d'Eléonore Grondin. Elle y parvint, profitant de l'émotion de la mariée et des danses rock auxquelles cette dernière, contrainte par son poids, ne pouvait participer. Dès qu'elle la vit se diriger vers la charmille, elle la suivit.

- *Quelle belle fête !* dit Yolande, handicapée elle aussi, en s'asseyant près d'elle. *Et quelle belle soirée !*

- *Vous êtes la femme d'Hector ?* demanda Eléonore.

- *Non, je suis l'épouse du comte Ernest Pichon, directeur du MRP*, répondit Yolande.

A l'heure des slows, les deux femmes discutaient encore. Yolande apprit

ainsi qu'Eléonore avait rencontré Michel sur Internet. Eléonore manifesta sa surprise en apprenant que Yolande ne savait pas utiliser cet outil et lui conseilla fermement d'acheter un ordinateur. Puis elles évoquèrent leur expérience de chefs d'entreprise, le prix de la main-d'œuvre, de l'essence, des taxes, l'Etat qui n'aidait pas assez les petites sociétés, les 35 heures et les cinq semaines de congés payés qu'il faudrait supprimer, la peine de mort qu'il faudrait rétablir, les homosexuels qu'il faudrait castrer, l'avortement qu'il faudrait interdire… Bref, les deux nouvelles philosophes étaient d'accord sur tout et refaisaient le monde sous les doux bruissements des feuilles sur lesquelles soufflait le vent de l'esprit.

Yolande comprit qu'elle venait de se faire une amie à la hauteur de la regrettée Josiane, et c'est avec un plaisir non dissimulé qu'elle accepta l'invitation d'Eléonore à venir boire le thé dans le petit «nid d'amour» que son père lui avait offert.

La conversation achevée, Eléonore revint auprès de Michel à qui elle devait bien quelque attention cette nuit-là. Quant à Yolande, elle fut agrippée par Ernest et Gaston, meurtris par les coups mais brûlants de curiosité.

- *Alors, comment se sont-ils rencontrés ?* demandèrent-ils en chœur.

- *Sur Internet, évidemment !* répondit Yolande qui n'était pas au courant des paris qui couraient au DN2P, depuis trois semaines.

Les deux vieux, qui espéraient une déclaration fracassante, repartirent au bar en retroussant leurs manches de chemise pour affronter une éventuelle nouvelle castagne.

David Gille

Le bal touchait à sa fin.

Au bar les attendaient les piliers habituels du DN2P, compagnons de beuverie qui se retrouvaient aussi à la noce, et ne se quittaient pas d'une semelle. Après avoir commandé un guignolet, Chambier et Pichon leur annoncèrent que les deux tourtereaux s'étaient rencontrés sur Internet.

- *Un teint net ? Késaco ?* s'étonna Yvan Sapioche.

- *C'est fait avec un ordinateur,* répondit Chambier.

- On peut trouver une femme au teint net dans un ordinateur ? On n'arrête pas le progrès ! De mon temps, on les trouvait au bal !

Personne n'ayant deviné la vérité, les paris engagés à ce sujet furent annulés et remplacés sur le champ par des tournées générales.

Pendant ce temps, le couple commençait la corvée des bisous d'adieu en passant de table en table. Tout le monde se leva pour les accompagner jusqu'à la porte, en faisant les plaisanteries salaces de rigueur.

Puis la mariée se plaça face à la sortie, ferma les yeux, et jeta son bouquet derrière elle, comme le veut la tradition.

Mais elle avait sous-estimé ses forces : le bouquet passa largement au-dessus de la horde des filles agglutinées dans l'espoir de l'attraper (et donc de trouver une bonne poire dans l'année, voire un imbécile cacochyme et riche), et finit sa course dans le visage du célibataire le plus endurci du canton : Dan Lepordamsterdam, batelier sur la Poulaire. Il poussa un cri d'horreur et eut un mouvement de recul, comme si le bouquet avait été un pansement sanguinolent imbibé de pus.

- *Arrière, saloperie !!!* hurla-t-il.

Il shoota dans le bouquet de toutes ses forces, l'expédiant dans le pack des fumelles surexcitées, ce qui transforma aussitôt ledit pack en tohu-bohu où le crêpage de chignon tenait lieu de formule de politesse.

Enfin, les mariés quittèrent la salle et montèrent dans leur Ford Mustang de location, dont la lunette arrière portait les mots «Just married» écrits en pâte dentifrice. Au pare-chocs était accrochée une ficelle traînant une ribambelle de boîtes de conserve, comme il se doit.

Jusque-là, toutes les étapes de la Carte de Tendre, ainsi que les traditions du conjungo, avaient été respectées. Il en restait deux.

Michel Grondin attaqua l'avant-dernière. Parvenu devant la porte de sa maison, il déverrouilla la serrure, puis saisit sa femme par les jambes et la taille avec l'intention de la soulever pour lui faire franchir le palier. Mais un petit signal s'alluma dans son cerveau : «*Attention, mec : lumbago !*». Il reposa Eléonore puis la chargea sur ses épaules selon la méthode du «porter du pompier». Il entra d'un pas vif. La tête de sa femme cogna violemment le chambranle.

Plus tard, après avoir sacrifié à la dernière tradition (avec un peu de mal en ce qui concernait Michel Grondin), les deux époux, ravis au lit, allongés côte-à-côte, devisaient en grillant une cigarette.

- *Alors, heureuse ?* fit Grondin, bouffi de fierté.

Eléonore éluda la question. A la place, elle dit :

- *C'était vraiment un beau mariage ! Tous ces gens sont si charmants. Surtout Monsieur Chambier et le comte Pichon Marsault de Havremont...*

- *Ah ?* répondit Grondin. *J'avais déjà tout entendu à leur sujet, mais c'est la première fois que j'entends dire qu'ils sont charmants !*

- *Chacun nous a quand même offert un chèque de cinq mille Euros, chéri !*

- *C'est vrai qu'ils ne sont pas pingres. Mais ils sont multimillionnaires, ce*

qui réduit un peu la portée affective de leur geste !

- J'ai pu discuter un peu avec la comtesse Yolande : c'est un amour, cette femme ! Elle m'a raconté que son mari avait trouvé un trésor...

- Ce n'est pas ça qui l'a enrichi, mentit Grondin *: il ne s'agissait que de dix pièces d'or, qu'il a immédiatement revendues pour acheter un collier mauresque à sa femme, afin qu'elle lui fasse des danses du ventre !*

- Je trouve ça si romantique !

- Pichon a financé le parc avec ses gains au casino. Il a beaucoup joué l'année dernière, ajouta Grondin en tirant une bouffée sur sa cigarette. *Une veine de cochon ! Ensuite, il s'est associé avec son pote Gaston Chambier, pour créer le parc.*

- La comtesse m'a invitée à venir prendre le thé, un de ces jours...

- Bonne idée.

Castafiore

Une semaine fut nécessaire pour se remettre de ce mariage, certains y avaient même laissé des plumes, et les marques de coups encore fraîches donnaient à tous les hommes du village des allures de baroudeurs. Ernest avait perdu une dent et Yolande profita de sa faiblesse pour lui suggérer l'achat d'un ordinateur. Elle conservait précieusement l'adresse-mail d'Eléonore et n'avait qu'une envie : lui écrire. A sa grande surprise il n'opposa aucune résistance mais comme elle n'y connaissait rien et que le seul qui possédât un ordinateur était parti en voyage de noces à Lourdes avec sa dulcinée, elle prit une après-midi de repos à la caisse du MRP et alla demander conseil à Eugène Nérateur. Ce dernier lui dit d'aller à Bourac consulter de sa part Hector Tillard, le spécialiste en informatique du canton.

Dès le lundi suivant, profitant de sa journée de repos, elle prit de bon matin le car de Bourac, pensant qu'il lui faudrait bien un jour apprendre aussi à conduire.

Elle passa deux heures chez le commerçant et ressortit avec un portable XPS M1330, l'ordinateur le plus fin au monde, pour la coquette somme de deux mille Euros.

David Gille

Il fallait encore attendre quinze jours avant d'être connecté. Yolande posa donc son bébé sur le nouveau bureau qu'elle avait acheté dans la foulée. Elle devenait ainsi la deuxième informaticienne du village.

Dès qu'Eléonore Grondin revint de Lourdes, Yolande honora sa promesse et l'invita à prendre le thé. Sirotant leur Ceylan, le petit doigt en l'air, les deux femmes s'entendaient comme larronnes en foire. Yolande avait informé sa nouvelle amie de l'achat de son ordinateur, et refusait qu'elle lui raconte son voyage de noces : elle voulait le découvrir par un échange de mails avec photos, ce qui lui semblait bien plus excitant.

- Mon mari m'a dit que vous faisiez de la danse du ventre ? s'enquit Eléonore Grondin.

- C'est exact. Du moins, je m'y essaie pour faire plaisir au comte ! Figurez-vous qu'il adore ça depuis que nous avions fait un petit saut à Tunis en compagnie d'amis qui possèdent un jet privé avec un steward en revenant de Grèce où nous avions assisté à une inauguration en présence d'un ministre dans un musée pour lequel nous nous sommes déplacés spécialement de Malte où nous séjournions sur un yacht de grand luxe appartenant à des amis très fortunés, hélas récemment frappés par le malheur que c'est rien de le dire, allez. Pour effectuer cette danse, le comte m'a offert une ceinture mauresque... Voudriez-vous la voir, Eléonore ?

- Oh, avec plaisir, Yolande.

La danseuse du ventre se leva et alla chercher la ceinture dans un tiroir.

- Très jolie, fit Eléonore en la saisissant. *Ça en jette, des feux ! Votre mari ne s'est pas moquée de vous, ma chère.*

- A propos de «cher», il paraît qu'elle a coûté plus de mille Euros !

- C'est pas vrai ?... C'est fou comme tout augmente !

- A qui le dites-vous ?... J'ai l'impression que plus on nous dit que le pouvoir d'achat diminue, plus il baisse ! Et le prix de l'essence, hein ? Vous avez vu ça ?... Pas étonnant que nous ayons moins de visiteurs au parc que nous l'escomptions.

Elles continuèrent ainsi à refaire le monde sur la même fréquence pendant deux heures encore, en s'empiffrant de gâteaux secs.

Les deux nouvelles amies se séparèrent en fin d'après-midi, en jurant de s'envoyer des mails dans lesquelles elles se tutoieraient.

A quelques semaines de là, une nuit vers 23 H, un VRP de passage dans la région s'arrêta à côté d'un hangar, à la sortie de St Marcelin, pour soulager

sa vessie. Mais en se reboutonnant, il distingua du coin de l'oeil deux silhouettes féminines dans l'obscurité. Elles portaient une sorte de longue mante à capuchon et parlaient à voix basse, mais assez fort pour qu'il les entende. L'homme resta immobile, non pas pour surprendre leur conversation, mais parce qu'il ne voulait pas leur faire peur.

- *Alors ?* fit la première.

- Je ne veux pas le brusquer, il ne me dirait rien. Il va me falloir plus de temps... En tout cas, je sais que Pichon lui a donné une grosse somme d'argent pour financer des travaux. Et de ton côté ?

- Rien non plus. Mais je suis sûre qu'il me cache des choses. Comme tu le sais, nous autres femmes avons un instinct infaillible pour ça... Quand je pense que le collier se trouve sûrement chez Pichon, là, à portée de main, ça me donne des idées de meurtre ! Mais cela dit, j'ai quand même une idée.

- Je t'écoute.

- Je connais bien la mentalité de tous ces bonhommes machos, misogynes et rétrogrades. Ce qu'ils ont à cacher, ils le planquent en général dans un endroit où personne n'aurait l'idée d'aller regarder, mais que tout le monde peut voir. Or, à côté de sa maison, Pichon garde une vieille enclume qui lui rappelle son ancien métier de maréchal-ferrant...

- Et alors ?

- Eh bien, ça ne m'étonnerait pas que le collier soit en dessous, dans le socle. J'y ai jeté un rapide coup d'oeil ce matin, pendant qu'il était au bistro et que sa femme faisait les courses. Figure-toi que l'enclume n'est fixée que par deux grosses vis, et les têtes de ces vis sont éraflées comme si on les vissait et dévissait régulièrement. Il va falloir qu'on s'intéresse de près à cette enclume, toi et moi, si tu veux mon avis.

- Bonne idée. On l'aura un jour, on l'aura ! N'aie aucune crainte.

Les deux femmes s'embrassèrent et se séparèrent.

«*Encore une de ces sombres histoires de bonnes femmes*" pensa le V.R.P. anonyme avant de remonter dans sa voiture et de reprendre la route en direction du Sud-Ouest de la France, où il avait une maîtresse tout aussi anonyme qu'il ne voulait pas faire attendre.

Trois jours plus tard, au MRP, eut lieu la grande conférence de presse à

l'occasion de laquelle Pichon et Chambier présentèrent aux médias l'équipe cycliste du Monster Rabbit Park, dirigée par son leader, Wladimir Aktonbou-Spacéï.

Tout le monde s'était déplacé, estomaqué par le montant des primes qui seraient distribuées aux vingt premiers pour ces "Six Jours du Grimouillirois». C'était du jamais vu : ces primes étaient bien supérieures à celle du Tour de France ! Toutes les plus grandes équipes s'étaient inscrites pour l'épreuve, menées par les champions les plus notoirement dopés.

Dans le parc, les caméras s'en donnèrent à cœur joie, filmant Aktonbou-Spacéï et son vélo, posant au milieu de lapins gigantesques.

Les journalistes déjeunèrent et dînèrent sur place, et on porta des dizaines de toasts au succès de l'équipe du Monster Rabbit Park et aux "Six Jours du Grimouillirois». On lut au micro un chaleureux message de félicitations envoyé par Nicolas Sarkozy. Quant à Ségolène Royal, elle en avait envoyé un aussi, non moins chaleureux, mais par erreur : en réalité, il était destiné aux enfileuses de saucisses Justin Bridou, en grève depuis quinze jours. Le papier luisait dans l'obscurité et dégageait une odeur de sainteté.

Chambier et Pichon rentrèrent se coucher vers une heure du matin, après être passés au DN2P pour porter quelques toasts à ceux qui leur avaient porté des toasts.

Vers 2H30 du matin, Pichon se leva et se rendit aux gogues, sa vessie tourmentée lui rappelant qu'on n'ingurgite pas impunément deux ou trois litres de liquides alcoolisés dans une même soirée, sans en payer le prix. Il n'alluma pas la lumière, connaissant le chemin sur le bout des orteils. C'est alors qu'il vit un reflet fugace dans la vitre de la fenêtre.

Il regarda dehors : deux ombres munies de lampes de poche s'affairaient auprès de son enclume !!!

Il saisit sa lampe-torche, son fusil et un gourdin, et se rua à l'extérieur. Les deux silhouettes, qu'il distinguait mieux maintenant, étaient celles de femmes, revêtues de mantes à capuchon. Ne pouvant décemment pas tirer sur des fumelles, il décida de les ramollir à coup de gourdin si elles opposaient la moindre résistance.

- Plus un geste ! Rendez-vous, où je vous flingue ! hurla-t-il néanmoins, en les éclairant de sa puissante torche Mag-Lite ML6 (en promo chez Carrefour à cinquante-sept Euros).

- Non, s'il-vous-plaît, ne tirez pas !

- Levez les bras et baissez vos capuchons, que je voie vos tronches ! hurla-t-il encore.

Elles s'exécutèrent, cillant sous la lumière crue.

- *Ça alors ! On croit rêver !* fit Pichon, qui croyait rêver.

Devant lui se tenaient... Eléonore Grondin, la nouvelle femme de l'instituteur, et Cléa Molett, la nouvelle bonne du curé !

- *Va falloir vous expliquer, mesdames* ! fit Pichon. *Et sans me raconter de bobards, parce que vous n'avez pas idée à quel point je peux être violent entre 2H30 et 3 H du matin !*

Elles expliquèrent, sans omettre le moindre détail. En substance, voici l'histoire (débarrassée de ses sanglots, jérémiades et reniflements) :

Quand, des mois auparavant, le patron de la bijouterie Demevoir-Sibel, à Bourac, avait eu la visite du comte Pichon Marsault de Havremont qui voulait lui vendre deux magnifiques diamants, l'homme n'en avait pas tiré de conclusions particulières. Tout au plus avait-il pensé que Pichon, malgré ses manières de plouc, était fortuné, puisqu'il n'avait pas hésité à racheter ces deux pierres peu de temps après au triple de leur valeur. Un pigeon, quoi, comme il en existe des millions.

Mais ensuite, une cliente lui avait appris que ce Pichon n'était comte que de fraîche date ; qu'il était en réalité un maréchal ferrant à la retraite qui avait trouvé un trésor appartenant à l'un de ces ancêtres : une dizaine de pièces d'or. «*Grand bien lui fasse*», pensa le bijoutier, persuadé qu'en plus des pièces, Pichon avait aussi trouvé les deux diamants.

L'affaire commença à l'intéresser vraiment lorsque, quelques mois plus tard, il participa à un congrès professionnel à Paris. A cette occasion, plusieurs de ses confrères vinrent le trouver, étonnés d'avoir eu la visite de gens qui désiraient se défaire de pierres magnifiques. Toutes ces personnes, bizarrement, étaient originaires de St Marcelin-sur-Poulaire. Demevoir-Sibel n'était pas idiot. Il comprit immédiatement que ces pierres provenaient d'une seule et même source : le trésor trouvé par ce fameux Ernest Pichon.

Il poursuivit son enquête et découvrit que ledit Pichon venait de se lancer dans une entreprise pharaonique, l'ouverture d'un parc de loisirs appelé Monster Rabbit Park. Or, un maréchal-ferrant à la retraite ne pouvait décemment disposer d'un volant de trésorerie personnelle lui permettant de faire face à des travaux d'une telle ampleur. Demevoir-Sibel en déduisit que Pichon avait découvert bien plus que dix pièces d'or et quelques pierres. Beaucoup, beaucoup plus...

Quelques semaines plus tard, chez un ami, il tomba par hasard sur une série de photos faites lors d'un bal masqué à St Marcelin. Sur l'une d'elles, on voyait une grosse femme habillée en Superwoman, qui portait autour de la taille une copie du célèbre collier de Marie-Antoinette, bien connu de tous les joailliers de la planète.

Il éclata de rire.

- Qui c'est, cette baleine qui trimbale une copie du collier de la reine autour sur ses hanches ? fit-il à l'adresse de son hôte.

- C'est une nommée Yolande Pichon. Figure-toi que ces Pichon, de St Marcelin, ont appris il y a quelques mois qu'ils héritaient du titre de comte et de comtesse. Cette grosse bonne-femme prend même des leçons de maintien !

C'est alors que le déclic se fit vraiment dans l'esprit de Demevoir-Sibel. En mettant bout à bout tous les indices qu'il avait découvert fortuitement, le bijoutier était arrivé à la conclusion que Pichon avait certainement trouvé le collier de Marie-Antoinette ! C'était incroyable, hallucinant, renversant !!! Le collier de Marie-Antoinette ! Il pensa : «*Mais comment ce Pichon a-t-il pu laisser sa femme arborer ce collier lors d'un bal masqué ? C'est de la folie !»* Il se rappela alors que les Marcepoulairois étaient tous plus ou moins cinglés, et que rien ne les arrêtait.

Mais il acquit la certitude absolue au sujet du collier lorsque l'un de ses fournisseurs, fabricant de strass, lui raconta qu'un habitant de St Marcelin avait commandé une copie du collier de la reine chez Laure Faivre, l'orfèvre à la retraite. Or, pourquoi quelqu'un se ferait-il faire une copie de ce bijou, si ce n'est pour mettre l'original à l'abri ?

Demevoir-Sibel raconta toute l'histoire à sa femme, laquelle la rapporta à ses deux meilleures amies, Eléonore Bourin et Cléa Molett.

Eléonore Bourin et Cléa Molett étaient amies de longue date. Malgré leur différence d'âge, elles s'entendaient à merveille depuis qu'elles avaient fait connaissance sur une plage de Djerba en se disputant un vendeur de chouchous beau comme un dieu.

Les deux femmes décidèrent de s'approprier le fabuleux collier (ou ce qu'il en restait). Mais pour ça, il fallait s'infiltrer dans la place. Après enquête, elles découvrirent que l'instituteur du village, un certain Michel Grondin, draguait sur le web. Elles ourdirent un plan machiavélique. Eléonore alluma son ordinateur et se mit au travail.

Entretemps, coup de chance, Cléa Molett trouva une petite annonce publiée par le curé de St Marcelin : le prêtre cherchait une servante. Or, un prêtre, ça sait beaucoup de choses, et ça ne ment jamais. Si elle parvenait à se faire engager, Cléa Molett se faisait fort de lui tirer les vers du nez. Elle sauta sur l'occasion et se présenta au presbytère, où elle fut engagée sur le champ.

Les deux complices, ravies, étaient persuadées que le plus dur était fait.

Mais elles durent déchanter : malgré leurs efforts, elles n'avaient rien appris du tout ! Les Marcepoulairois étaient de vraies tombes, y compris leur curé ! Chaque fois qu'elles posaient une question à un homme du village, il leur racontait des sornettes. C'était infernal !

Seuls la perspicacité et l'esprit de déduction d'Eléonore Grondin leur avait fait deviner où Pichon cachait le collier, et elles avaient failli mettre la main dessus.

Pichon lia les poignets des deux femmes avec la corde à linge, et les traîna chez Chambier.

- *Quoi que t'est-ce ?* fit celui-ci en ouvrant la porte et en baillant autant que le pantalon de son pyjama.

- *Tu vas me garder ces deux fumelles dans ta cave, vieux gars*, fit Pichon. *Je ne peux pas les mettre chez moi, Yolande serait capable de les libérer et de leur préparer un sandwich aux rillettes.*

Il lui raconta tout.

- *Mais c'est très grave !* fit Chambier sobrement en marchant délibérément sur le pied d'Eléonore Grondin.

- *Je veux rentrer à la maison !* couina-t-elle, au bord des larmes. *Vous n'avez pas le droit de nous retenir ici ! Quand mon mari l'apprendra, il portera plainte contre vous à la gendarmerie pour enlèvement et séquestration arbitraire !*

- *Et Monsieur le curé aussi !* ajouta Cléa Molette en tentant de se défaire de ses liens.

Chambier aboya :

- *Si j'appelais Michel maintenant, il se précipiterait ici non pas pour vous délivrer, mais pour vous faire passer le goût du pain, puisqu'il a des droits sur vous, Mââme Grondin !... Et pour ce qui vous concerne, Mââme Molett, je suis certain que le Père Manganate nous conseillerait de vous vendre à un laboratoire pour faire des expériences. Quant aux gendarmes, il font ce qu'on leur dit !... Maintenant taisez-vous, créatures de l'enfer, où je vous bâillonne avec l'un de mes vieux slips !*

Les deux femmes se le tinrent pour dit.

- *Bon, qu'est-ce que tu suggères ?* demanda Pichon.

- *Il faut réunir tout de suite le CSG et lui demander de statuer sur leur sort !*

Le prestigieux CSG, ou «Conseil des Sages du Grimouillirois», réunissait les anciens de St Marcelin-sur-Poulaire, Tiquebeux et Rollain-sur-Poulaire. L'avis du Conseil et de ses douze Sages s'imposait à tous, et passait par-dessus tout. Aucune loi de la République, aucun règlement, aucune décision de justice, aucun ordre de l'exécutif n'avait précellence sur lui. Obliger un Grimouillirois à aller à l'encontre d'une décision du Conseil équivalait à mettre la région à feu et à sang, et les autorités le savaient. C'était comme ça depuis que Pépin-le-Bref était passé dans le coin, et avait demandé un verre d'eau sans dire «s'il-vous-plaît».

Au XXème siècle, le CSG ne s'était réuni que deux fois : une première fois en 1929, pour statuer sur le sort d'un nommé Jean Tourloupe, qui avait falsifié son alambic ; et en 1951, quand un Parisien de passage avait fait ses besoins dans une cuve de Pissecoul Récolte Tardive de chez Rudy Mantaire.

La rareté de ses décisions démontrait que les litiges et crimes qu'il était appelé à trancher, étaient d'une importance sidérale. Et la tentative de vol dont Pichon venait d'être la victime dépassait tout ce que le Conseil avait eu à juger jusqu'à présent.

Castafiore

Réunir rapidement le Conseil tenait de la gageure, mais Ernest était remonté et Yolande, blessée au cœur, l'encourageait vertement par ses invectives permanentes. On l'avait trompée et elle était comme une louve protégeant ses petits. Elle souhaitait la mort des deux femmes, et si on l'avait écoutée, elle les aurait laissées mourir de faim dans la cave de Gaston.

C'est elle qui fit toutes les démarches auprès des Anciens Sages, mais «Nouveaux Abrutis» selon elle, qui avançaient à reculons dès qu'il s'agissait d'une affaire qui ne les concernait pas personnellement.

Camille du moulin de Tiquebeux fut désigné comme avocat des deux diablesses. Omar Chécouvert serait le Sage, car il l'était. Vergniaud de Bourac, connu pour sa cruauté envers ses vaches, défendrait les intérêts d'Ernest car il semblait le plus à même d'amener le Conseil à prendre la décision la plus sévère. Les deux frères Max et Emilien, fleuristes à Rollain-sur-Poulaire, furent également appelés en tant que jurés. Le député Légénic serait bien dans le ton. Isidore Lapilule disposait de son pistolet mitrailleur Schmeisser MP40, ça pouvait toujours servir, Gédéon Dulation se chargerait de la coupe, et enfin le tatoueur Julien Collune avait été choisi par la défense au cas où la sentence ne serait pas trop lourde. Il en manquait deux, Gaston et Ernest, qui demandèrent à en faire partie, le premier en tant que partie civile, le second en tant que parti tout court.

David Gille

Mais, conformément aux règles du Conseil des Sages du Grimouillirois qui interdisaient que les plaignants et les défendeurs assistent aux débats, on le leur refusa. Ils se rendirent immédiatement au DN2P pour noyer leur déception dans l'alcool.

Le jour venu, tout ce beau monde se réunit sur la place. Puis on se transporta en bus à la Chambre du Conseil, qui se trouvait rue Dick Rivers à

Piquebeux. C'était une magnifique bâtisse du XVème siècle, dont l'intérieur, lambrissé, était très richement décoré. Sur les murs de la Chambre étaient accrochés les portraits des Grands Vénérables du passé, ce qui conférait aux lieux l'atmosphère de solennité grave qui s'imposait.

La petite troupe fut accueillie par deux licteurs en uniforme chamarré, qui la conduisirent auprès du Grand Vénérable, lequel contrôlerait les débats et veillerait à leur sérénité. Depuis vingt ans, le Grand Vénérable était un restaurateur de Grimouillis, Lucas Ceurol, un homme à la stature imposante, portant une crinière de cheveux argentés qui plaisait beaucoup aux dames. C'était la première fois qu'il siégeait. Revêtu d'une somptueuse cape noire brodée d'or dont les deux pans étaient retenus par une corde de pendu, la tête coiffée d'un bolivar rouge à plume blanche, il siégeait au milieu de la tribune.

Lorsque chacun se fut installé, il se redressa de toute sa taille et prit la parole. Sa voix de stentor résonna :

- Messieurs, je suis très colère ! Mon courroux est provoqué par ce qui se passe à St Marcelin-sur-Poulaire, sous les yeux de tous ! On m'avait déjà rapporté qu'une certaine Madame Catherine Osséroce, épouse Lapilule, avait dérobé, il y a quelque temps, les économies de son mari. Mais ce dernier n'avait pas jugé bon d'en appeler au Conseil des Sages du Grimouillirois, préférant porter plainte à la gendarmerie ! Messieurs, je vous le demande : depuis quand, dans le Grimouillirois, va-t-on porter plainte à la gendarmerie ? C'est un scandale !... Et voici que deux autres fumelles de St Marcelin tentent de dérober les biens de l'un de leurs concitoyens !... Je m'adresse aux hommes de St Marcelin, et à ceux des autres communes aussi, d'ailleurs : reprenez vos fumelles en main ! Quand vous voulez dissimuler quelque chose aux femmes de vos villages, ne le faites pas en utilisant ces odieux scénarii que vous appelez "Contre-feux", fondés sur une solidarité masculine grotesque nourrie d'apéritifs et de bière au bistro du coin ! Une fumelle, ça se gouverne comme un navire : du bout des doigts quand la mer est calme ; d'une main de fer dans la tempête !... Je me demande ce que vous ont appris vos pères !

Gédéon Dulation se pencha vers Julien Collune et murmura :

- Qu'est-ce qu'il est vieux jeu, hein ?

Le Grand Vénérable continua :

- J'ai consulté les archives, messieurs : jamais le Conseil n'avait eu à juger de tels actes ! Tout cela doit cesser !... Je passe maintenant la parole au Sage que vous avez choisi, Monsieur... euh...

Il chaussa ses lunettes et consulta l'ordre du jour :

- ... Omar Chécouvert.

Omar se leva, et, sur un ton empreint de gravité, dit :

- Merci, Grand Vinirable... Nous sommes réunis ce jour pour juger Mesdames Cléa Molett, et Eléonore Bourin, épouse Grondin, domiciliées à St Marcelin-sur-Poulaire, qui se seraient rendues coupable d'une tentative de vol sur les biens de notre concitoyen Ernest Pichon. Je passe la parole à Monsieur Vergniaud, qui va nous exposer les faits au nom du plaignant. Puis, si vous le voulez bien, je passerai dans les rangs pour vous remettre un bon de réduction de dix pour cent sur une boîte de Skip Active Clean.

Vergniaud se leva et dit :

- Les faits sont gravissimes, Messieurs les jurés. Dans nos villages, chacun sait où son voisin dissimule ses économies, mais personne n'a jamais tenté de se les approprier.

Il avala une gorgée d'eau, et poursuivit :

Castafiore

- Grand Vénérable et vous, Sages des communes environnantes, nous avons aujourd'hui à statuer sur le sort de ces deux scélérates. Informées par l'honnête bijoutier Demevoir-Sibel, de Bourac, qu'Ernest Pichon possédait le fameux Collier de la Reine, elles ourdirent un complot dont la duplicité est digne de «La Prisonnière espagnole». La première utilisa la bonne foi et les sentiments purs d'un de nos plus actifs concitoyens pour assurer l'éducation de nos enfants et l'élévation de leurs consciences. Elle alla jusqu'à épouser notre instituteur pour, comment dirai-je, entrer dans la place. Ce mariage entraîna par ailleurs des rixes dont nous gardons tous les marques qui auraient pu être évitées s'il n'avait pas eu lieu... La seconde infiltra les lieux les plus sacrés de la commune de Saint-Marcelin et réussit à déjouer l'enquête de moralité que lui firent subir nos bons prêtres par une accumulation de mensonges qui la conduisirent à accéder à tous les secrets de la commune, sans doute par le biais de la confession. Je ne raconterai pas les détails de l'histoire, que vous connaissez tous, et demande à l'assemblée réunie ici de frapper un grand coup qui imprimera dans la tête des femmes de nos communautés le respect des lois d'usage en vigueur et de la propriété. Je demande à la Cour de faire marquer au fer rouge sur le dos des deux monstres les mots : «Voleuse» et «Menteuse». Notre ancien maréchal-ferrant reprendra son tablier pour exécuter la sentence.

- Avons-nous le droit d'infliger de telles pratiques barbares, vieilles de cinq cents ans à des femmes, si coupables soient-elles ? demanda Gédéon qui avait le cœur tendre. *Ne risquent-elles pas de trop souffrir ?*

- Je le fais à mes vaches et elles ne se plaignent pas ! répondit Vergniaud.

- Non, nous n'en avons pas le droit ! répliqua Camille, usant de toute la force de sa persuasion et de beaux effets de manches. *Et nous devons nous interroger sur le fond même de l'affaire, en citant nommément le véritable coupable qui devrait être ici, devant vous, pour être jugé en lieu et place de ces deux héroïnes. Que penser d'Ernest Pichon qui s'est enrichi sur le Patrimoine National en vendant des diamants qui appartiennent à notre héritage culturel ? Que penser d'un homme qui accuse de peur d'être accusé*

?... Je demande au Conseil des Sages de faire le procès de cet homme et de sa bande, et de faire sortir ces pauvres malheureuses du cachot dans lequel elle croupissent, elles qui ont révélé au monde entier l'origine de la fortune de ce parvenu. Nous devons les remercier et non les condamner !

- *Il n'a pas tort*, murmura Gédéon à Julien.

- *C'est vrai, ça fait réfléchir*, chuchota le tatoueur.

- *Votons*, dit le Grand Vénérable qui semblait ne pas avoir entendu la défense. *Oui ou non pour la marque au fer rouge*.

Les deux laquais en livrée distribuèrent des bouts de papier, puis les récupérèrent. Le Vénérable annonça le verdict : la proposition de Vergniaud était refusée à huit voix contre deux.

- *J'ai une autre solution,* dit Julien Collune : *tatouons les mots «Voleuse» et «Menteuse» sur leurs seins et leurs fesses. Les hommes qui découvriront leur nudité connaîtront ainsi leurs forfaits. Je ferai griller leur chair et la marque sera indélébile.*

Tous connaissaient la qualité du travail du propriétaire de «*La fine aiguille*» pour en avoir fait les frais.

- *Cela mérite réflexion*, dit Vergniaud.

- *C'est honteux, vous bafouez la Vérité !* s'écria Camille.

- *Votons*, dit le Vénérable. *Oui ou non, comme précédemment*.

Au second passage des laquais, on nota un relâchement. Les Anciens hésitaient, la punition semblait trop grave, et il fallut un temps de réflexion.

La proposition du tatoueur fut refusée à l'unanimité.

- *Messieurs,* dit le Vénérable*, il faut faire un exemple ! Si nous ne faisons rien, nos femmes nous joueront des tours pendables, croyant en leur impunité. Réfléchissez.*

- *Puis-je vous donner mon idée ?* dit Gédéon.

- *Faites. Mais vite, nous n'allons pas nous éterniser*, répondit le Grand Vénérable.

- *Voilà, j'ai, comme vous le savez, ajouté à mon commerce une salle de bronzage. La puissance des UV peut-être réglée à volonté pour que les marques soient indélébiles. Je propose un système de marquage, qui serait une première en France. Nous découperions les deux mots et poserions nos patrons sur leur dos. Le bronzage les révélerait dès qu'elles voudraient s'exposer nues sur les plages. Nous éviterions de plus, pour Madame Grondin,*

une atteinte à nos sens esthétiques… Qu'en pensez-vous ?

- *Votons*, dit le Grand Vénérable.

La proposition fut acceptée à neuf voix contre une.

Les participants quittèrent le Grand Conseil et remontèrent dans le bus. Un énorme orage s'était abattu sur la région, et semblait ponctuer la sentence qui venait d'être rendue, comme avec un sceau. D'ailleurs, il pleuvait des seaux.

David Gille

Il fallut au bus près d'une demi-heure, essuie-glaces en position «frénétique», pour revenir à St Marcelin, où il stoppa devant le DN2P. Le chauffeur fit un signe de croix et s'endormit dans son fauteuil.

- *La vache, quel déluge !* fit Isidore Lapilule en s'engouffrant dans le bistro, la tête recouverte par son blouson.

- *Je hais l'eau !* ajouta Gédéon.

- *«Hello»?... Tu parles anglais, maintenant ?*

- *Allumez votre Sonotone, père Lapilule !*

Dès que le groupe passa la porte, Pichon, Chambier et Dufermage se précipitèrent :

- *Alors, les gars ? Verdict ?...*

- *Ça va, ça va ! Kayfar, c'est tout bon !* annonça Omar Chécouvert : *elles sont condamnées à la flétrissure !*

- *Ok !* fit Pichon sans la moindre émotion, comme si on lui avait annoncé que la pluie avait cessé. *Je cours préparer mes outils*.

- *Non, non, père Pichon !* répondit Omar en l'arrêtant alors qu'il se dirigeait déjà vers la porte. *Elles seront flétries aux UV, pas aux fers rouges !*

Afin de pouvoir poser des pochoirs de grande dimension sur les deux coupables, il fut décidé de les engraisser davantage au préalable. Elles demeurèrent donc dans la cave de Chambier, où Samira Chécouvert venait tous les jours les nourrir de Nutella et de pâtes.

Trois semaines plus tard, elles étaient prêtes. Tout le monde était là pour

assister à leur sortie de la cave. On ne les hua point, on ne les siffla pas. Un lourd silence régnait, seulement brisé par les quintes de toux de Lapilule.

- Eh bien, Isidore, que se passe-t-il ? Tu as l'air d'en tenir une bonne, dis donc !

- Je me suis refroidi, le jour du Grand Conseil. Il a fallu que j'aille consulter le Dr Tchékoff. Il m'a prescrit tellement de médicaments que lorsque j'éternue dans la rue, quinze personnes sont guéries !

- Tu ferais mieux d'aller te coucher !

- Pas question : je ne veux pas manquer le spectacle !

- Vous rêvez tous, ou quoi ?... fit Gédéon en s'adressant à l'assemblée. *Vous ne croyez tout de même pas que je vais vous laisser entrer dans mes cabines UV pour vous rincer l'oeil, non ?*

- Ah bon ?... firent plusieurs voix dans lesquelles on sentait poindre la déception.

Pendant trois jours, les deux diablesses subirent un bronzage forcé, à raison de deux heures par jour, à plat ventre avec leur pochoir sur le dos. Lorsqu'elles furent relâchées, elles étaient blanches côté face et plus hâlées que Séguéla avant un passage à la télé, côté pile. Mais elles avaient quelque chose de plus que lui : les mots «*Voleuse*» et «*Menteuse*» se détachant en blanc sur leur dos.

Cléa Molette quitta le presbytère et Eléonore Grondin retourna chez son père. Michel Grondin introduisit une demande en divorce, se promettant, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

A St Marcelin, tout était revenu à la normale, le village avait retrouvé sa tranquillité. On ne pensait plus qu'aux Six Jours du Grimouillirois.

Mais hélas, un drame se jouait à la ferme Lapilule.

En effet, Isidore était au plus mal. Il refusait de quitter sa ferme et d'aller à l'hôpital. Le samedi, vers 20 H, il rendit l'âme, entouré de tous ses amis. Ses dernières paroles furent :

- Je prendrais bien un coup de Sancerre, vingt dieux !

Dès qu'elle apprit la triste nouvelle Yolande Pichon décrocha son

téléphone et appela Catherine, veuve Lapilule.

- Catherine, tu ne tiens rien de précieux dans les mains ? Pas d'assiette, pas de vase, pas de friteuse chaude ?

- Non.

- Je veux te parler d'Isidore...

- Oh, lui ?... Il peut crever !

- C'est fait. Pneumonie foudroyante.

- Ah bon ?

- Je te présente mes condoléances, Catherine.

- Euh oui, merci.

- C'est triste, mais tu vas pouvoir hériter. Ça réglera peut-être certains de vos problèmes, à Zel et à toi...

- Ben ce n'est plus vraiment nécessaire, Yolande. Je voulais te faire la surprise et je ne t'ai donc rien dit... Tu sais, les mille Euros que ton mari nous avait envoyés...

- Oui ?

- Eh bien, au lieu de les utiliser pour manger et acheter du savon, nous avons tout misé sur la chance en achetant quatre cent quinze tickets d'Euro Millions et deux cent cinquante tickets de Loto !...Et huit de ces billets étaient gagnants, figure-toi !

- Mes félicitations ! fit Yolande d'une voix glaciale.

- Oh, il n'y a pas de quoi racheter Microsoft ou corrompre un ministre, bien sûr. Mais tout de même : huit cent douze mille Euros et quelques centimes !... Ça nous a permis de nous relancer, et les affaires reprennent. Nous sommes bien contents !

- Et c'est tout ce que ça te fait ?

- Ben non : je viens de te dire que étions bien contents.

- Je te parle de la mort de ton mari. Ça ne te touche pas ?

- Je te l'ai dit : il peut crever !

- Et je te le confirme : c'est fait ! Tu viens aux obsèques ?

- Non, c'est impossible. Zel et moi avons un rendez-vous ce jour-là avec un prospect important, pris de longue date.

- Mais... je ne t'ai même pas dit quand elles auront lieu !

- Ben, euh... Tous les jours, nous avons des rendez-vous avec des prospects importants pris de longue date... Bon, excuse-moi, je n'ai pas que ça à faire, Yolande. Je te laisse. Au revoir.

Les funérailles d'Isidore Lapilule eurent lieu trois jours plus tard. La petite église de St Marcelin était trop petite pour accueillir tout le monde, et il y avait deux fois plus de personnes sur son parvis qu'à l'intérieur. Puis on partit pour le cimetière. Le cortège funèbre s'étirait sur près de deux cent mètres, mouillant le chemin poudreux de ses larmes.

A 15 H, Dufermage déposa le Sonotone et une bouteille de Sancerre sur le cercueil, et Isidore Lapilule fut mis en terre.

Les discussions, sur le chemin du retour, concernaient l'absence de Catherine. On s'offusqua surtout du fait qu'elle renonçait à l'héritage. Germain Poileux avait distribué les vaches de Lapilule dans toutes les fermes des environs, sinon elles seraient mortes de n'être pas traites.

Avec la disparition de l'une des figures les plus pittoresques du village, une page se tournait.

Au DN2P, on ne parlait plus que des «Six jours du Grimouillirois» qui se rapprochaient inexorablement avec leur cortège de tracas divers.

Gaston préparait de vieux tonneaux pour récupérer l'urine des coureurs, les femmes mettaient en place les décorations et les tables de restauration sur le parcours. Tous étaient très occupés. Ernest lui, ne se remettait pas de la disparition du vieil Isidore et se demandait surtout ce qu'allait devenir sa belle collection de tracteurs qu'il admirait si souvent lorsqu'il allait à la ferme. Un matin, au lieu de rejoindre le bar, il prit le petit chemin qui montait chez feu Lapilule. Il traversa ses champs dans lesquels l'herbe était si haute qu'on ne voyait plus le clocher du village, il se dirigea vers le hangar et fit le tour des imposants mastodontes. Il grimpa sur l'un, puis sur un autre, testant le confort des sièges et découvrant l'importance que l'on pouvait éprouver à une telle altitude. Les monstres d'acier étaient comme neufs, Isidore les avait bichonnés avec amour et ils reluisaient, brillants de tous leurs feux.

Castafiore

Avant de repartir il eut une petite pensée pour le vieux Fenwick et s'installa au volant. Il fit semblant de le manœuvrer et se pencha pour passer une

vitesse. Il aperçut une enveloppe qui dépassait de la boîte à gants. Intrigué il la saisit et lut : «*Sesi et mon taistamant*». Il ouvrit l'enveloppe et découvrit le texte suivant écrit au Bic.

«*Jeu né plus presonne et qan jeu seré mor jeu donne mé traqueteures a la commune de Saint-Marcelin mon village natale qe jème. Mé vache a Vergniaud est ma méson à Samira*».

C'était tout.

Ernest revint au village aussi vite que ses jambes le lui permettaient. Il se rua à la mairie et se planta devant Monique, la secrétaire :

- Je veux voir le maire ! fit-il en guise de bonjour.

- Vous avez rendez-vous, Monsieur Pichon ?...

David Gille

- Rendez-vous ? On est à St Marcelin, ma mignonne, pas à l'Hôtel de ville de Paris ! Poussez-vous.

- Mais... Vous ne pouvez pas entrer, le maire est en réunion ! On ne peut pas le déranger !

- Vous pariez que, moi, j'y arrive ? Regardez bien.

Pichon poussa la porte et entra. Germain Poileux était en train de ronfler dans son fauteuil, les pieds sur le bureau. Pichon le secoua.

- Hé, Germain !... Débarque ! J'ai un truc à te montrer !

L'édile ouvrit les yeux et regarda autour de lui d'un air hébété. Dans son rêve, il allait se glisser dans le lit de Claudia Schiffer, et l'initiative malheureuse de Pichon avait coupé net son élan génésique. Il posa ses pieds par terre et se cala au fond de son siège.

- Qu'est-ce que vous voulez, père Pichon ? grogna-t-il.

- J'ai trouvé le testament d'Isidore dans le vide-poches de son vieux Fen.

- Faites-voir.

Poileux y jeta un coup d'oeil puis reposa le papier sur son bureau.

- Ce testament n'est pas olographe, dit-il. *Ça ne vaut rien !*

- Olographe ?... Qui c'est, celle-là ?

- Ça veut dire que ce papier n'est ni daté, ni signé. Il aurait pu être écrit par n'importe qui.

- Olographe ou pas, en tout cas c'est son orthographe ! répondit Pichon. *Une orthographe aussi défaillante, il n'y en avait qu'une à St Marcelin. Les autres sont quelque part en banlieue parisienne !*

- C'est vrai qu'il ne savait pas écrire, le pauvre vieux...

- Oui, mais il savait compter : rien que ses tracteurs valent une fortune ! Et c'est le village qui va en hériter.

- Oui. Je crois d'ailleurs que je commence à reconnaître son écriture, fit Germain Poileux avec une mine chafouine.

- Tu sais ce que tu devrais faire ?... Ecris à Catherine pour lui demander de certifier l'écriture de son mari. Dans la foulée, demande-lui de confirmer qu'elle renonce à l'héritage. Elle n'en veut pas, c'est ce qu'elle a dit à Yolande, au téléphone... Comme ça, tout le monde sera content.

Pendant que se déroulait cet intéressant échange à la mairie, le téléphone sonnait au Monster Rabbit Park. Jéhan Grokuy, l'un des deux centraliens auxquels Pichon et Chambier avaient délégué la gestion du parc, décrocha. C'était Michel Drucker, fan de vélo notoire. L'animateur l'invitait à venir parler des "Six Jours du Grimouillirois" sur le plateau de «Vivement Dimanche».

Lorsque Jéhan Grokuy en informa Chambier, celui-ci répondit :

- Excellente idée, ça fera une bonne promo. Tu pars quand ?

- Pas moi. On va envoyer Monsieur Justin Ptipeux.

Chambier ouvrit de grands yeux :

- Justin ? Mais tu n'y penses pas, mon garçon !... Tu n'es pas d'ici, alors je vais t'expliquer : Justin, c'est l'idiot du village ! Quand Dieu a distribué les cerveaux, le Justin Ptipeux, il était descendu à la cave pour chercher du charbon ! Justin, c'est un insensé.

- Monsieur Chambier, j'ai beaucoup de respect pour vous, vous êtes mon patron. Mais vous n'y connaissez rien en marketing !

- Alors explique.

- Conforama et But sont deux gros sponsors des "Six Jours du Grimouillirois", pas vrai ?

- Oui, et alors ?

- Eh bien, répondit Jéhan Grokuy, *il faut leur renvoyer l'ascenseur et les aider à vendre davantage de fauteuils et de canapés. C'est leur intérêt et le nôtre !*

Chambier enleva ses lunettes, se pinça l'arête du nez et fit :

- Et c'est en envoyant Justin Ptipeux chez Drucker que But et Conforama vendront plus de fauteuils et de canapés ?... Je dois être idiot, mais je ne vois pas le rapport.

- Je vais vous expliquer, répondit l'autre centralien, Jésus Lemeyeur. *Michel Drucker est un bon pro qui sait comment manipuler les téléspectateurs, dont la grande majorité sont des bourrins. Vous savez qu'il a pour habitude, toutes les deux minutes, de mettre une main devant sa bouche et de secouer ses épaules, comme s'il riait aux plaisanteries de ses invités, surtout quand ils sont nuls ? Et même, quand ils sont très nuls, il fait "iiiii, iiii, iiii" derrière sa main, feignant de s'étrangler de rire...*

- Ah bon ?... Quand il fait ça, il ne rit pas vraiment ? demanda Chambier, auquel il restait encore quelques illusions au fond du béret.

- Non, il ne rit pas vraiment ! En réalité, derrière sa main, il s'emmerde comme un rat mort ! Mais le bon peuple des téléspectateurs, abruti par la digestion dominicale, pense que son émission est drôle, avec plein d'intervenants désopilants, puisque Drucker lui-même est plié en deux en les écoutant. Et Drucker, c'est pas un con.

- Et alors ?

- Eh bien, devant leur écran, les téléspectateurs se bidonnent et tressautent eux aussi, sans vraiment savoir pourquoi, en se disant : «*J'ai rien compris, mais si Michel rit, c'est que c'est sûrement vachement marrant. Donc je ris aussi*».

- Je ne vois toujours pas ! fit Chambier, interloqué.

- Réfléchissez : si les téléspectateurs tressautent, ils défoncent leur canapé et leur fauteuil avec leurs fesses, pas vrai ?... Or, parmi les millions de canapés soumis à ce traitement, il y en a bien quelques dizaines de milliers dont les ressorts vont lâcher et traverser le tissu. C'est statistique, donc imparable !... Et parmi les téléspectateurs qui auront échappé de justesse à l'empalement, quelques milliers se précipiteront chez But ou chez Conforama pour acheter un nouveau canapé. Vous comprenez ?

- Attends, fit Chambier. *Je résume, tu m'arrêtes si je me trompe. Si je comprends bien, en envoyant Justin Ptipeux sur le plateau de «Vivement Dimanche», nous forcerons Drucker à glousser derrière sa main toutes les vingt secondes. Il ne pourra pas faire autrement, puisque Justin ne dira que*

des conneries. Et c'est comme ça que nous aiderons nos sponsors But et Conforama à vendre du mobilier. C'est ça ?

- C'est ça. C'est qu'on appelle «marketing», répondirent Jéhan Grokuy et Jésus Lemeyeur à l'unisson. *C'est l'art de voir loin...*

- On croit rêver ! Faut que j'aille raconter tout ça à Gaston, lui qui est myope comme une taupe ! Il va en tomber sur le cul !... M'est avis qu'on a bien fait de vous engager, vous deux. Vous ne manquez pas d'idées !... Justin Ptipeux chez Drucker ! Ça va être épique, ha, ha, ha !

On envoya Justin Ptipeux à Paris, chaperonné par Michel Grondin, pour qu'il ne se perde pas dans les rues de la capitale.

Le dimanche, le DN2P était plein comme un œuf. Tous avaient les yeux braqués sur le téléviseur.

Au son d'une marche extraite de «*Poète et Paysan*», Justin Ptipeux fit son apparition sur le plateau. Il portait d'énormes grolles bien cirées, un pantalon de velours côtelé un peu trop court et avec des poches aux genoux, une chemise bleue à carreaux en grosse laine, un noeud papillon argenté, des gants blancs et un gilet gris tricoté par une bonne soeur, et qui pendait du côté gauche sous le poids des pin's qu'il collectionnait depuis trente ans.

- Qu'il est élégant ! Il a mis les petits plats dans les grands ! commenta Pat Ouimédépanzani, qui s'était installé sur la chaise habituelle de Justin Ptipeux et en avait immédiatement ressenti les effets au niveau du cortex cérébral.

Sur l'écran, Drucker attendit que les applaudissements saluant l'arrivée de Justin aient cessé et que ce dernier se fut assis. Puis il dit :

- Je fais les présentations pour nos téléspectateurs et pour nos invités du studio : vous êtes Justin Ptipeux, et vous venez de St Marcelin-sur-Poulaire, dans le Grimouillirois, pour nous parler d'une grande course cycliste de six jours, dont le départ sera donné lundi prochain, avec une arrivée le dimanche suivant...

- Oui, fit Justin Ptipeux, en regardant autour de lui comme s'il cherchait quelque chose.

- Formidable ! Alors dites-moi, Monsieur Ptipeux, qui a eu l'idée de ce nouveau critérium ?

- Elle est pas là ?

- *Euh... Qui donc ?* répondit Drucker.

- *Madame de Fontenay.*

- *Madame de Fontenay ?... Ah non, pas aujourd'hui. Désolé de vous décevoir.*

- *Dommage*, fit Justin Ptipeux en se mettant un doigt dans le nez. *Elle est belle, Madame de Fontenay...*

Drucker ferma les yeux, mit sa main devant sa bouche et agita ses épaules dans un simulacre de rire silencieux. Aussitôt le public présent dans le studio se mit à rire aussi, ainsi que 2.292 828 Français devant leurs téléviseurs, plus quelques Belges.

Au DN2P, Pichon s'exclama :

- *Ça y est, c'est parti ! Monsieur But et Monsieur Conforama vont être contents !*

- *Bon, revenons à notre course*, fit Drucker. *Je vous demandais comment avait débuté cette aventure extraordinaire qui verra son aboutiss...*

- *Et Dany Boon ? Il est pas là, Dany Boon ?...*

- *Non, il n'est pas là. Pourquoi, vous le trouvez beau, lui aussi ?*

Justin Ptipeux se cogna le front de l'index et répondit :

- *Ça va pas la tête ?... J'aime regarder les femmes, moi. Je regarde pas les hommes !*

- *Formidable !* fit Drucker.

- *Vous me prenez pour une pédale, ou quoi ?...*

- Michel Drucker plaça sa main devant sa bouche et remua ses épaules. Au même moment, au DN2P, Chambier lâcha :

- *C'est tout bon ! A ce rythme-là, But et Conforama vont même remonter en Bourse !*

Sur l'écran, Drucker fit semblant de reprendre son souffle. Puis il dit :

- *Bon, à propos de pédale, si nous parlions un peu des «Six Jours du Grimouillirois» ?*

- *Eh ben c'est d'accord !* répondit Justin. *Je veux bien*.

- Formidable ! Alors dites moi, vous avez dû voir beaucoup de champions cyclistes passer à St Marcelin à l'occasion des entraînements, je suppose ?...

- Ah ben non, vu que je sors rarement du café d'Albert, hein.

Il se pencha en direction de la caméra et fit :

- Salut Albert et tous les amis !... Albert, mets-moi une anisette au frais, j'arrive !

Drucker pensa : «*Quel abruti ! Non mais, quel abruti !... Il est incapable de répondre à la moindre question ! Je me demande comment je vais m'en sortir, il est pire que Jean-François Kahn. Et il postillonne autant !*». Puis il posa sa main sur sa bouche et agita ses épaules pour gagner du temps. Il attendit quelques secondes, essuya ses yeux (pourtant secs comme le cœur d'un motard de la sécurité routière), et dit :

- Bon, Monsieur Ptipeux, c'est pas tout ça, mais parlons un peu de cette course qui, selon les rumeurs, est dotée de plusieurs millions d'Euros de primes. D'après vous, est-ce le montant de ces primes qui a incité les plus grands champions, dont le récent vainqueur du Tour de France, à s'inscrire et...

- *Oui !* fit Justin, sans attendre la fin de la question.

- Formidable ! Et pourquoi dites-vous ça ?

- *Ce n'est pas moi qui l'ai dit : c'est vous !* répondit Justin, qui cherchait maintenant des yeux Nicolas Canteloup.

Drucker mit une main devant la bouche, fit tressauter ses épaules et couina «*iiiii, iiiiii, iiiiii*», comme s'il allait s'étouffer de rire. Puis il enchaîna :

- St Marcelin-sur-Poulaire, rappelons-le pour nos téléspectateurs, c'est ce village d'où sont originaires ces fameux lapins géants que l'on voit sur tous les dépliants touristiques... Monsieur Ptipeux, il paraît que St Marcelin a créé une équipe cycliste sur le thème des lapins géants. Vous voulez bien nous expliquer ça ?

- Ben chez nous, y a des lapins géants, oui.

- Et ?...

- Ils ont de grandes oreilles.

- Formidable. Mais je voulais surtout que vous me parliez des coureurs de l'équipe cycliste de St Marcelin...

- Ils ont des oreilles normales.

Drucker ferma les yeux, mit une main devant la bouche, secoua les épaules et pensa : «*Putain, encore une minute à tenir avec ce bouseux !... Je vais crever !*»

Au DN2P, Pichon exultait :

- Il est génial, Justin ! Quel artiste !!!... Vous avez vu comment il le force ?

- Que pensez-vous du dopage ? demanda encore Drucker. *C'est tout de même un problème grave dans le sport en général, et dans le cyclisme en particulier...*

- Ce qui est grave, c'est que le litre de muscadet vient d'augmenter de vingt-cinq centimes ! répondit Justin Ptipeux, l'index levé... *Et Yvette Horner, elle n'est pas là ? Et on m'avait dit qu'il y aurait aussi Rika Zaraï !*

Au DN2P, le boucher Alemery s'exclama :

- Quel con ! Non mais, quel con ! Il est impayable, ce Justin !... Albert, arrête de me servir des bières, si ça continue, je vais pisser par terre ! J'en peux plus !

Sur le plateau de «Vivement Dimanche», Michel Drucker mit sa main gauche sur son visage. Tout en secouant ses épaules, il jeta un coup d'oeil discret sur son chronographe, dont il avait tourné le cadran sous le poignet. Il restait quinze secondes.

- Eh bien, fit-il après avoir fini de glousser, nous arrivons au terme de cet interview. Il me reste à remercier Monsieur Justin Ptipeux d'avoir accepté de rendre visite à «Vivement Dimanche» pour nous parler des «Six Jours du Grimouillirois». On l'applaudit bien fort !

Justin se leva, et, tel un boxeur victorieux, joignit les mains au-dessus de la tête pour saluer l'assistance. Puis il se rassit, ne comprenant pas qu'il devait quitter les lieux pour céder la place à l'invité suivant. Deux appariteurs vinrent lui demander poliment de se lever, et l'un d'eux eut le malheur de le saisir doucement par le coude.

Justin Ptipeux, qui avait horreur que des inconnus polis le saisissent doucement par le coude, lui décocha un superbe coup de poing sur le nez. L'appariteur recula de trois mètres et tomba sur les genoux de Jean-Pierre Coffe.

Michel Drucker, cette fois, se poilait vraiment. Le visage dégoulinant de larmes, il se tapait alternativement sur les cuisses et se tenait le ventre.

La scène fut diffusée sur des millions de téléviseurs et suscita des hurlements de rire qui, comme une houle, traversèrent tout le pays. A Paris, à Lyon, à Brest, à Strasbourg, à Marseille, à Saint-Remy-en-Bouzemont-Saint-Genest-et-Isson, des canapés explosèrent par milliers, et des fauteuils

s'effondrèrent sous le poids de leurs occupants hilares. Dès la fin de l'émission, les urgences des hôpitaux furent submergés par des gens venus se faire extraire des ressorts des fesses. La phrase qu'on entendit le plus souvent dans les foyers français ce soir là, fut :

- Dès demain, faudra faire un saut chez But ou chez Confo, chéri.

Il restait trois jours avant la course. Tout était prêt, la sono était en place, les banderoles et les flammes virevoltaient au vent.

Les premiers campings-cars de touristes faisaient déjà leur apparition et s'installaient aux meilleures places. La casquette Ricard, la finette marcel et les tongs devenaient les étalons de la mode locale, tandis que les relents de merguez grillées envahissaient toute la région.

Le départ serait donné à Grimouillis-sur-Orge, puis les coureurs passeraient par Rollain-sur-Poulaire, Maillezain-le-Haut, St Decorédespry-en-Grimouillirois, Tiquebeux, Piqueton-lez-Genêts, St Marcelin-sur-Poulaire, Marcilly-sous-Charmoise, avant de revenir à Grimouillis pour l'arrivée. Le circuit, long de 223 km, serait à parcourir six fois en six jours. Il avait été très soigneusement étudié de manière à ce que les coureurs aient la vessie bien pleine en passant à St Marcelin.

Le facteur apporta à la mairie la réponse de Catherine Lapilule. Dans cette lettre, Catherine déclarait reconnaître formellement l'écriture de feu son mari. Elle fit remarquer qu'Isidore et elle ayant été mariés sous le régime de la communauté réduite aux acquêts, les biens du couple lui revenaient de droit, et que le mot laissé par Isidore avait en principe autant de valeur qu'un carré de papier Lotus Triple Epaisseur, parfum lavande. Toutefois, elle confirma qu'elle renonçait à l'héritage, et que ce papier pouvait donc être considéré comme un testament valide.

Germain Poileux passa un coup de fil à Vergniaud pour lui apprendre qu'il héritait des vaches d'Isidore, puis il se rendit au DN2P pour annoncer à Samira Chécouvert qu'elle serait bientôt la légitime propriétaire de la ferme Lapilule. Enfin, il consulta les consommateurs sur ce qu'il convenait de faire des tracteurs du défunt, dont la municipalité venait d'hériter.

- La mairie pourrait les louer à ceux qui en auraient besoin, expliqua-t-il, *mais ça coûterait de l'argent en entretien, sans compter les frais d'assurance. Nous allons donc les vendre. Je voudrais votre avis sur ce qu'on pourrait faire du produit de cette vente. Soit nous utiliserons cet argent pour réduire les impôts locaux, soit nous l'utiliserons pour embellir le village.*

- Le village n'a pas besoin d'être embelli, fit Yvan Sapioche. *Il est assez beau comme ça. Je suis d'avis qu'on réduise les impôts !*

- On pourrait construire une piscine pour les enfants, suggéra Harry Vancouran, qui avait un cœur tendre et des cors aux pieds.

- Les mioches n'ont qu'à se laver à la maison ! rétorqua Pichon. *De plus, la flotte, ça attire les moustiques !*

- Un musée Maud Herfokeur ?

- Hein ?... Et pourquoi pas un musée du presse-purée ou du fixe-chaussettes, pendant que tu y es ?

- Euh...On pourrait peut-être organiser un banquet pour nos anciens ?...

Pichon rétorqua :

- Quels anciens ? Gaston et moi, on est des anciens ! Et on n'en veut pas, de votre banquet !

- On pourrait installer un feu rouge et construire un rond-point ? dit Jean Filabonne. *Ça fait dix ans que je le demande !*

- Un feu rouge et un rond-point ? Mais... pour quoi faire ???

- Je sais pas... Ça fait grande ville, quoi !

- Et comme dans toute grande ville il y a quelques grands cons, tu serais fait citoyen d'honneur ! répliqua Pichon en secouant la tête*. Un feu rouge et un rond-point !... On croît rêver !*

Ali Abdul-Ben-Moussah, qui s'était tellement bien intégré qu'il ne portait que des costumes trois pièces et avait donné à ses enfants des prénoms typiquement français entendus à la télévision (Brandon, Kevin, Dylan et Britney), suggéra :

- Et si nous créions une «*Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois*» *?*

- Pour quoi faire ? demanda Alonzo Lupanar.

- Je tiens à ce que, plus tard, mes enfants connaissent leurs racines et sachent d'où ils viennent.

- *T'inquiète pas*, rigola Jacques Crobate. *Quand ils seront en âge de recevoir leur première feuille d'impôts, ils le sauront !*

Chambier suggéra :

- *On pourrait peut-être l'investir en tournées générales, qu'on boirait à la santé d'Isidore...*

- *Considérant l'endroit où il se trouve*, répondit Poileux, *la santé d'Isidore est assez largement compromise... D'autres idées ?*

- *Et pourquoi pas une éolienne sur la colline, à côté du cimetière ?* fit Gérard Manjouis. *Ça fait des années qu'on en parle. St Marcelin vendrait le courant à EDF, et le pognon servirait à réduire nos impôts locaux.*

- *Ce n'est pas bête*, fit Poileux. *Je vais y réfléchir*.

C'est à ce moment que la porte s'ouvrit, livrant le passage à la grande carcasse d'Aktonbou-Spacéï, entouré d'une meute de donzelles surexcitées. Il avait fière allure dans son survêtement rose marqué du logo du MRP.

- *Qu'est-ce qu'il est grand, tout de même !* fit Anatole Devison en considérant la carcasse interminable du champion. *On raconte que lorsqu'il veut se voir dans la glace, il est obligé de monter sur une échelle ! En tout cas, c'est pas une morphologie de grimpeur, ça...*

Avec une certaine nonchalance, le champion salua l'assemblée de la main, expédiant tous azimuts des relents d'embrocation à base de musc et de camphre. Il s'installa au bar. Par gestes, il fit comprendre à Dufermage qu'il désirait un lait de poule. Pendant qu'il le sirotait, quatre nymphettes s'assirent à ses pieds et lui massèrent les mollets.

Yvan Sapioche l'interpella :

- *Alors, Wladimir ? Plus que trois jours avant le grand départ, hein ?*

- *Da !* répondit le coureur. *Lundi, moi pas astiquer rivets de selle, moi avoir socquettes en titane !*

- *Qu'est-ce qu'il dit ?* demanda Sapioche, interloqué.

- *T'occupe !* répondit Chambier. *C'est du jargon de coureur. Personne n'y comprend rien, mais ce sont les seuls mots de français qu'il connaît... Du moment qu'ils se comprennent entre eux et pissent quand il faut, moi, ça me va.*

Le grand jour était enfin arrivé.

A Grimouillis, la place de l'Empereur Jean-Bedel Bokassa 1er était noire de monde. Des milliers de spectateurs s'étaient massés autour de la ligne de départ et se bousculaient dans une joyeuse cohue frémissante d'excitation. Les chasseurs d'autographes s'en donnaient à cœur joie.

Quant à la caravane publicitaire, elle était déjà partie depuis une heure, et, au son de l'accordéon, déversait des tonnes de bonbons, de rondelles de saucisson et de porte-clés sur des hordes agglutinées le long des routes. Les sociétés But et Conforma, ravies de l'impact de la récente émission de télévision, balançaient dans la foule des canapés et des fauteuils. C'était la joie.

- *La course sera suivie par un hélicoptère et trois cameramen à moto,* expliqua Jésus Lemeyeur aux journalistes réunis dans la salle de presse. *Ensuite, les images seront basculées en régie pour être diffusées en direct sur EuroSport. Un écran géant, installé devant la sanisette Decaux à Grimouillis, permettra aux gens sur place de suivre la course dans son intégralité. Les commentaires seront assurés par l'un de vos confrères, Théophile Moile-Micreau, journaliste à Radio-Labours, et grand connaisseur des choses du cyclisme. Ses commentaires seront également diffusés par la sono installée dans chaque commune traversée par le peloton.*

David Gille

Il était 10 H 45.

C'est à Justin Ptipeux qu'échut l'honneur de donner le départ, car il était devenu une vedette depuis son récent passage chez Drucker. Debout dans la décapotable du Directeur de Course, la tête coiffée d'un serre-tête équipé d'énormes oreilles de lapin, il brandissait un fanion à damier.

A 11 H tapantes, la voiture démarra, suivie par les coureurs. Ils traversèrent Grimouillis au ralenti, sous les vivats du public massé le long de la chaussée. Puis, à la sortie de la commune, Justin Ptipeux abaissa son fanion, donnant ainsi le véritable départ des Six Jours du Grimouillirois.

- *Ils sont partis !!!* brailla Théophile Moile-Micreau, qui suivait les événements sur son écran de contrôle. *Nous les reverrons ici même cet après-midi, vers 16 H, pour l'arrivée !*

- *Ouuuuuuais ! Alléluia !* hurla la foule.

- *Wladimir Aktonbou-Spacéï, le régional de l'étape, vient de se porter en tête, suivi par toute son équipe du Monster Rabbit Park ! Ils nous font une vraie sortie d'hôtel ! A l'évidence, ils veulent montrer le maillot ! Derrière, l'Américain Hallebard Armstrong, suivi par l'Italien Dino Zore et l'Arménien Vazy Abonessian, de l'équipe Française des Pneus, collent à leur roue. Chers amis,*

on sent qu'Aktonbou-Spacéï en veut : il emmène la braquasse et on sent qu'il va envoyer dans la moulure !

Les coureurs étaient déjà dans la côte Dadam, à la sortie de Rollain-sur-Poulaire, une côte de troisième catégorie au sommet de laquelle aurait lieu un sprint de bonification pour le prix du meilleur grimpeur. La grimpette n'étant pas la spécialité de Wladimir Aktonbou-Spacéï (qui était plutôt un rouleur doublé d'un sprinter sur le plat), il se laissa distancer par le Hollandais Van Dekarott qui remporta les trois points de bonification.

A St Marcelin, Chambier, Pichon et toute la clique suivaient la course sur le téléviseur du DN2P.

- Eh bien, ça commence mal ! fit Pichon. *Wladimir est passé en onzième position au sommet...*

- Moi, je me fiche du résultat ! répondit Chambier. *Ce que je demande, c'est qu'ils pissent tous quand ils passeront à St Marcelin.*

Le peloton, largement étiré, fonçait maintenant dans la descente. Au micro, Théophile Moile-Micreau vociférait :

- Le groupe de tête est mené par Alphonse Atombo-Hoover, qui est un excellent descendeur, comme chacun sait. Il emporte la grande soucoupe, au moins un 52 / 11, et flirte avec les 80 km/h ! Quelle descente, mes amis ! Quelle descente !... Ça y est, ils sont sur le plat, avant la montée vers le col Estérol, un col de 2ème catégorie. C'est le moment de creuser l'écart, surtout devant. Mais il semble que l'Allemand Aloïs Ohiss, de l'équipe Protège Slip Vania, préfère sucer la roue d'Alphonse Atombo-Hoover et faire de la patinette. Sans doute se ménage-t-il en prévision de la montée...

- Flemmard, va ! s'offusqua Yvan Sapioche.

- On me signale qu'au milieu du peloton, le numéro 88, Vasco Degamel, qui avait été envoyé en expédition vers l'avant par le transalpin Gianfranco Depor, est allé brouter la luzerne, ce qui a provoqué une cassure. Entre les deux, on trouve Thou et Nimportekoi, de la formation Philips Ladyshave, en chasse-patates... A l'arrière, il y a un gruppetto dans lequel on trouve le champion italien Adelio Dissi, de l'équipe Pompes Funèbres Générales et Fleury Michon Réunis, un peu à la ramasse. Il est loin, Adelio Dissi ! En tout cas, il devra vraiment visser la poignée s'il veut revenir et recoller. Le rythme s'est très nettement accéléré, chers amis...

- Ah, quand même ! fit Gérard Manjouis*. Au prix où on les paye !*

Le speaker poursuivait :

- Le peloton vient de traverser Maillezan-le-Haut et St Decorédespry-en-Grimouillirois, follement acclamé par les spectateurs massés au bord de la route. Les coureurs attaquent maintenant la partie la plus raide du col... Le

concours de grimaces a commencé, mes amis ! Le Belge Van Dunor souffle déjà, et pédale carré. Ah, on voit que Klaus Trofob s'est laissé enfermer. Ce n'est pourtant pas un couraillon, mais s'il continue comme ça, il aura du mal à faire sauter les rivets !... Aktonbou-Spacéï semble à l'aise, ce qui est bon signe, lui qui n'aime pas la montagne. Il est toujours en embuscade dans les dix premiers, et, pour le moment, il chatouille les pédales... Oh là là ; mes chers amis, nous assistons à un exploit : le numéro 52, Laptit Bett, qui monte à sa main et se la pète grand seigneur, vient d'enrhumer coup sur coup trois de ses adversaires ! Et on sent qu'il en a encore sous la semelle ! Juste derrière lui, on distingue le numéro 28, l'Espagnol Justo Bor, qui tente de coller, mais roule vraiment trop près de... Ah ! Ça y est, il fallait s'y attendre : il vient de se viander dans le fossé !

- Quel gâchis ! s'exclama Anatole Devison. *Si ça se trouve, il n'était même pas bourré, ce boeuf !*

- Avec la chaleur, les coureurs souffrent, poursuivit Théophile Moile-Micreau*. Il y a déjà des lâchés, parmi lesquels César Bih. C'est bizarre, car on le disait bon grimpeur... Et voici Otto Kahr, plutôt poussif, qui pédale avec les oreilles et compte les pavés ! Et là, c'est Jehan Poindecotet, sur un braquet d'asthmatique, qui reste en croustille ! Pour l'Allemand Oliver Huiter, ce n'est pas mieux : il semble très fatigué et court pour la tisane et l'édredon. Quant au numéro 22, Vlad Léflik, on peut dire qu'il est descendu à la cave pour scier du bois !... Ce soir, certains auront de la laine sous les ongles, c'est moi qui vous le dit ! Ce premier col a déjà bien séparé les hommes des morveux ! Ça y est, ils sont dans la descente...*

- Tu crois qu'ils sont correctement chargés ? fit Pichon en se penchant discrètement vers Chambier. *Je suis inquiet, on dirait des bourrins. Il ont autant d'énergie qu'un pot de yaourt...*

- Ne t'inquiète pas. Jésus Lemeyeur, qui est sur place à Grimouillis, vient de m'appeler : les poubelles autour des hôtels sont pleines à craquer de seringues et d'emballages de produits illicites !

- Le fans de vélo sont toujours aussi nombreux au bord des routes, poursuivit Théophile Moile-Micreau. *Après la descente dantesque à laquelle nous venons d'assister, les coureurs traversent maintenant Tiquebeux. Le reste du parcours va se dérouler en plaine, sur le plat, et nous aurons la chance de voir des échappées. Le peloton va arriver à Piqueton-lez-Genêts où aura lieu le ravitaillement. Ensuite, compte tenu de la canicule qui règne sur le parcours, les porteurs de bidons vont avoir du travail jusqu'à l'arrivée, j'en suis sûr.*

- Ah, c'est une bonne nouvelle ! fit Chambier. *J'espère qu'il n'y aura pas d'orage et qu'il ne pleuvra pas... Je hais l'eau ! Dieu à créé l'eau pour donner à l'homme une raison de travailler et de trouver mieux. Et l'homme a trouvé le vin et le cognac !*

- Et le guignolet ! ajouta Pichon, l'index sentencieusement levé. *N'oublions*

pas le guignolet.

Théophile Moile-Micreau s'égosillait dans le micro :

- Après avoir posé une mine dans la montée du col Estérol, Laptit Bett, qui avait roulé une dégueulasse pendant vingt kilomètres en compagnie d'Yvan Sonscouter, de la formation Monster Rabbit Park, vient d'être rejoint par un petit groupe de six coureurs, parmi lesquels on note la présence de Jésus Sanhéo et Jethro Maloku. C'était donc un coup pour rien, Laptit Bett et Yvan Sonscouter vont sans doute payer leurs efforts très cher. Mais vous voyez que le Roumain Lacro Cédiu-Rétic, de l'équipe Jacob Delafon, refuse le travail. On le sait, c'est un grand spécialiste de la course en rat, et ça ne lui portera pas bonheur !... En tout cas, mes chers amis, nous assistons à une course magnifique, car hormis le Roumain, les coureurs ne sont pas avares de leurs efforts !

- Tu parles ! fit Salazar Therminusse : *tous dopés ! Ils roulent pour l'industrie pharmaceutique ! C'est une caravane de camés, oui, et rien d'autre !*

Pichon sursauta et répondit sur un ton courroucé :

- Tu n'y connais rien et tu la ramènes ? On croit rêver !

Chambier prit le relais :

- Salazar, quand on sait pas, on dit pas !... Il est indispensable que les sportifs soient tous dopés. Ça devrait même être obligatoire !!!

- Hein ?... Mais qu'est-ce que vous racontez, père Chambier ?

- Ta tête est remplie d'un mélange de gravier et de bouillie de gruau, c'est pour ça que tu ne comprends rien ! Je t'explique : si les sportifs ne se dopaient pas, plus aucun record ne serait battu. Et si les records n'étaient plus battus, les gens n'iraient plus voir les compétitions. Et si plus personne n'allait au stade ou dans les salles de sport, les chaînes de télé ne verseraient plus de droits aux fédérations sportives pour les retransmissions. Et si les fédérations ne touchaient plus de droits, ils ne pourraient pas reverser des sous aux clubs sportifs locaux. Et si les clubs sportifs ne touchaient plus de sous, ils seraient forcés de fermer leurs portes. Et s'il fermaient leurs portes, on ne pourrait plus pratiquer de sport... Conclusion : pour que le sport existe, le dopage est indispensable ! Tu as pigé, maintenant ?

- Mais...

- Y a pas de «mais» ! Tu es un idiot ! Maintenant boucle-la et laisse-nous regarder la suite... Albert, sers-moi un Byrrh, j'ai la gorge sèche d'avoir eu à expliquer de pareilles évidences à cet abruti !

Théophile Moile-Micreau poursuivait ses commentaires enflammés :

- Les coureurs traversent en ce moment Piqueton-lez-Genêts. Le train s'est très nettement ralenti, ils font du tourisme. Tout le monde filoche et pédale dans l'huile. Mais ça ne durera pas : dès que le peloton aura traversé St Marcelin-sur-Poulaire et Marcilly-sous-Charmoise, nul doute que les sprinters se mettront en embuscade et prendront leurs marques en prévision de l'arrivée à Grimouillis, où nous nous trouvons et d'où je vous parle.

Au DN2P, Anatole Devison se leva :

- Ils arrivent ! On va les regarder passer dans la rue ! Venez !

- Gaston et moi, on reste assis, répondit Pichon : *on voit bien mieux à la télé, et ici, il fait frais.*

Pendant ce temps, à un kilomètre en amont de St Marcelin, Jehan Grokuy, sur les instructions de Pichon et Chambier, avait installé une sono de cinq cents watts qui diffusait le bruit d'un robinet qui coule dans une bassine. L'objectif était de stimuler ainsi la vessie des coureurs juste avant qu'ils n'arrivent à St Marcelin, afin qu'ils se soulagent ensuite dans les édicules prévus à cet effet.

Tout avait été calculé au millimètre et au centilitre près, et tout marcha comme sur des roulettes. En voyant le panneau «Ici pipi» à la sortie de St Marcelin, vingt-trois coureurs mirent pied à terre et entrèrent dans les guérites.

Dès que le camion balai fut passé, Pichon et Chambier quittèrent le DN2P et allèrent vérifier la récolte. Chambier se pencha et regarda les niveaux.

- Alors ? demanda Pichon anxieusement.

- Excellent : trente litres !!! S'ils en font autant demain et les jours suivants, ça nous fera cent quatre-vingt litres au bout des six jours ! Eh bien, on ne se sera pas donné tout ce mal pour rien, mon cadet !

Théophile Moile-Micreau poursuivait ses commentaires :

- Les voilà à Marcilly-sous-Charmoise, très jolie commune du Grimouillirois. On peut y admirer un ravissant château du XVIème siècle entièrement rasé en 1136 et jamais reconstruit. A Marcilly se trouve également la maison natale du Soldat Inconnu, qui repose sous l'arc de triomphe à Paris, et dont tout le Poulairois est si fier. Mais l'attraction principale de Marcilly, c'est bien sûr la stèle marquant l'endroit exact où se trouvait Sylviane Goudal lorsque Dany Boon l'a appelée pour lui proposer le rôle d'une cliente de la Poste dans «Bienvenue chez les Ch'tis»... Mais revenons à la course. Caracolant en tête, Elie Copter s'envole. Il était dans la mafia à chaque passage aux points de bonification. Mais derrière lui, ça s'organise : le jeune Espagnol José Deprovenz-Bienfray, de l'équipe Phytalgic, vient de mettre le nez à la fenêtre et tire la meule pour rester au contact, tandis que Wladimir Aktonbou-Spacéï saute dans sa roue. Nous allons assister à un final somptueux, mesdames et messieurs !

- S'ils règlent ça au sprint, lâcha Louis Fine, *j'espère que certains vont se casser la gueule. J'adore ça. Je garde un excellent souvenir du gadin de Laurent Jalabert à Armentières pendant le Tour de France 1994.*

Sortant du téléviseur, la voix de Théophile Moile-Micreau montait maintenant dans les aigus. Il vociférait :

- Ils sont à moins d'un kilomètre, cher amis !... Van Dunor vient de se positionner pour porter son attaque. De l'autre côté de la route, Hallebard Armstrong est en embuscade, prêt à fournir son effort et gagner à l'emballage. Entre les deux, un peu en retrait mais idéalement placé, Aktonbou-Spacéï... Et c'est parti !!! Aktonbou-Spacéï y va à la cuisse, scotchant ses adversaires. Mais sur la droite, voici Alan Douillette qui produit son effort, pendant que Van Dunor tente de réagir. Van Dunor... Non, Hallebard Armstrong, qui déboule comme un avion en passant le coude... Plus que cinquante mètres... Voici Alan Douillette qui... Ouiiiii ! Alan Douillette ! Le vainqueur est Alan Douillette !!! Quel fabuleux finish, mes amis ! Il a ajusté tout le monde sur la ligne en mettant la barbiche ! Alan Douillette, vainqueur au sprint de cette première étape des Six Jours du Grrrrrrrimouillirois !!! Deuxième : Van Dunor. Troisième : Aktonbou-Spacéï. Quatrième : Hallebard Armstrong... Je vais essayer de traverser la foule des officiels et des photographes pour me glisser auprès d'Alan Douillette et recueillir ses premières impressions... Pardon... Pardon, merci de me laisser passer, c'est pour la télé... Pardon... Nous sommes en direct... Excusez-moi, pardon. Ah, nous y voilà.... Alors, Alan, vous devez être sacrément content ce soir, vous avez gagné !

- Oui. Je suis bien content d'être arrivé premier, et j'essaierai de faire mieux demain.

Le lendemain mardi, l'étape fut remportée par le Néo-zélandais Alvin Ontuesday ; et le mercredi, c'est l'Espagnol Gano Miércoles qui s'imposa au sprint. Aktonbou-Spacéï se classa huitième puis cinquième, ce qui lui permit, le jeudi matin, de prendre le départ avec le maillot jaune sur les épaules. Mais son succès fut de courte durée : il le perdit le soir même au profit de l'Allemand Friedrich Gewinneamdonnerstag, auteur d'une longue échappée solitaire.

Le lendemain vendredi, l'Irlandais Liam Zebestonfriday le lui ravit à son tour. C'est donc ce dernier qui, le samedi matin, prit le départ de l'avant-dernière étape, revêtu du prestigieux maillot.

Mais l'Italien Emilio Trionphosabato n'avait pas dit son dernier mot : dans cette étape du contre la montre par équipes, il imprima sa marque dès la sortie de Piqueton-lez-Genêts avec l'aide de ses équipiers de l'équipe Viagra et Amidon. Il arriva à Grimouillis avec près de trente secondes d'avance sur le deuxième au classement général, Jay Malokuiss, et près d'une minute sur le troisième, Jarry Vesurlérotul.

La dernière étape vit un authentique exploit d'Aktonbou-Spacéï. Le champion moldave, piqué au vif, s'échappa dans la descente du col Estérol et

traversa les plaines du Poulairois en solitaire, parvenant à creuser l'écart sur un peloton pusillanime, où tous les leaders se guettaient mais où personne ne se décidait à aller le chercher. Au kilomètre 195, soit à l'entrée de St Marcelin, Aktonbou-Spacéï possédait déjà une minute d'avance au classement général. Il traversa le village comme une fusée, acclamé par les Marcepoulairois qui agitaient leurs fanions et par les Marcepoulairoises qui agitaient leur culotte.

David Gille

Et là, ce fut le drame.

La voiture du directeur sportif du MRP fit une embardée en voulant éviter un chat noir qui traversait la route, et déséquilibra Aktonbou-Spacéï. Le champion alla dans le décor, labourant un pré avec sa mâchoire sur une quinzaine de mètres, pour finalement s'arrêter entre les pattes d'une vache, qui, de peur, lui crotta dessus. Pendant ce temps, la voiture faisait un tête à queue et fauchait le panneau «Ici pipi» et les trois édicules. Elle éventra les tonneaux dont le contenu se répandit et coula dans la Poulaire.

Chambier et Pichon avaient tout vu à la télé. Ils se dressèrent et hurlèrent :

- Non !!! C'est pas vrai !!!... Quelle horreur !

- Non, regardez, il est indemne ! fit Dufermage. *Il est en train de remonter sur son vélo !*

- Je me fous du Moldave !!! brailla Chambier. *Je parle des pissotières !!!*

- Mais... Ce ne sont que quelques planches ! répondit Dufermage, interloqué*. Ce n'est tout de même pas un drame !*

- Quand on sait pas, on dit pas ! brailla Pichon en retour.

Le peloton avait maintenant rejoint Aktonbou-Spacéï. Les coureurs traversèrent Marcilly-sous-Charmoise parfaitement regroupés.

A Grimouillis, Théophile Moile-Micreau, fidèle au poste, commentait :

- Mes chers amis, nous nous retrouvons pour la sixième et dernière fois dans cette jolie commune de Grimouillis-sur-Orge, sur la place de l'Empereur Bokassa, ce grand démocrate si proche du peuple, et qui, à l'instar du maréchal Idi Amin Dada, président de l'Ouganda, était un protecteur de la veuve et de l'orphelin, et aimait tellement les enfants qu'il les mangeait... Dans quelques instants, nous assisterons à l'arrivée de cette première édition des Six Jours du Grimouillirois qui nous aura tellement fait rêver ! Pour les coureurs, ça sent déjà l'écurie, et je suis sûr que chacun d'eux n'a qu'une hâte, c'est de retrouver la blanquette. Plus que quelques secondes à attendre... Vous venez de suivre en direct les malheurs de Wladimir Aktonbou-Spacéï, parti en costaud, mais qui a rencontré sur son chemin la sorcière aux dents vertes. Nous nous demandons tous s'il saura mettre une catole dans la dernière ligne droite. Et... les voici !!!

En effet, les coureurs déboulaient en un bloc compact à deux cents mètres de la ligne d'arrivée, la tête dans le guidon. On distinguait le maillot jaune d'Emilio Trionphosabato aux avant-postes, prêt à vendre chèrement sa peau, encadré par les maillots noirs à liseré argent de Mac Abée, d'Adolfo Soyeur et de Jacob Sek, de l'équipe Borniol Racing Team, qui cherchaient à enterrer tout le monde en passant à droite. Sur la gauche, Hallebard Armstrong fournissait son effort, mais Yvan Sonscouter le passa les doigts dans le nez. Juste à côté de lui, Vazy Adonf chaloupait le long des barricades. Hélas, à trente mètres de la ligne d'arrivée, il percuta l'une d'elle, fit un magnifique soleil et s'écrasa au milieu du peloton lancé à pleine vitesse.

Ce fut un carnage.

Alan Douillette se fracassa contre un panneau publicitaire «Bienvenue à Grimouillis, où il fait si bon vivre». Sa jambe droite se brisa, envoyant un morceau de péroné dans l'œil d'un spectateur. Celui-ci recula sous la douleur et marcha sur la queue d'un Patou, lequel, pour se venger, dévora la jambe d'un rabbin qui se trouvait là, à portée de crocs. Pendant ce temps, la tête de Pédro Madaire traversa la roue avant de Laptit Bett. Ce dernier s'envola et percuta Richard Cutier avec une violence inouïe, arrosant les spectateurs de sang et de lambeaux de cuir chevelu. Une vraie boucherie...

Au DN2P, Louis Fine, enthousiaste, s'exclama et frappa dans ses mains :

- Que c'est beau ! Mon Dieu, que c'est beau !

Le reste du peloton s'empala sur les coureurs au sol. Wladimir Aktonbou-Spacéï dérapa sur un tas de choses gluantes, rouges, fumantes et innommables, et partit en vol plané à l'horizontale pour s'écraser derrière la ligne d'arrivée. Comme il n'avait pas lâché son vélo tout tordu, il fut déclaré gagnant.

- C'est Aktonbou-Spacéï ! vociféra Théophile Moile-Micreau*. Le vainqueur de l'étape, et vainqueur au classement général, est Aktonbou-Spacéï, de l'équipe Rabbit Monster Park !!! Quelle arrivée, mes amis !*

Aktonbou-Spaceï s'était redressé, et tenait toujours son guidon de la main droite. Les cheveux collés sur le visage comme s'il s'était lavé la tête dans la même friteuse que Christophe Alévêque, les yeux hagards, les jambes flageolantes et son cuissard rose déchiré au niveau du fondement, il regardait le reste du peloton qui, à quelques mètres de lui, continuait à s'empiler dans un enchevêtrement de barbaque palpitante et de métal hurlant.

Au DN2P, Pichon se pencha vers Chambier :

- Je suis désolé pour toi, vieux gars. Mais ce n'est que partie remise. On organisera un autre critérium l'année prochaine, voilà tout !

- J'ai réfléchi. C'est peut-être mieux comme ça...

- Que veux-tu dire ?

- Il y a un paramètre que je n'avais pas pris en compte : la bouffe. Nos lapins sont certes dix fois plus gros que des lapins normaux, mais comme tu le sais, ils bouffent vingt fois plus ! Alors imagine la taille des pâtures qu'il faudrait pour nourrir un troupeau de bovins de six ou huit tonnes chacun ! Sans compter le méthane...

- Quel méthane ?

- Je viens de le lire dans la Gazette : les flatulences et les rots des bovins sont principalement composés de méthane. Le méthane est un gaz a effet de serre. Chaque vache en produit soixante-cinq kilos par an, ce qui représente soixante-et-onze pour cent de tout le méthane rejeté chaque année dans l'atmosphère. Un ruminant traité à l'urine de cycliste en produirait bien dix fois plus !...

- En tout cas, répondit Pichon, *personne ne pourrait me reprocher ça : je ne mange pratiquement jamais de salade.*

Le lendemain, Nicolas Sarkozy envoya un message à Chambier et Pichon, les félicitant pour la qualité du spectacle offert aux Français. Un quart d'heure plus tard, Ségolène Royale fit une déclaration outrée à l'AFP, rappelant que Nicolas Sarkozy n'y était pour rien.

CHAPITRE 16

Au presbytère, le Père Manganate et l'abbé Tysumène terminaient tristement leur assiette de nouilles en écoutant la radio. Anny Cordy chantait «*La bonne du curé*».

- Mon père, fit l'abbé, ne croyez-vous pas qu'il faudrait se remettre à chercher une servante ?... J'en ai un peu assez des pâtes.

- Vous avez raison, l'abbé. Moi aussi. Sans compter que la poussière recommence à s'accumuler... Cette Cléa Molett était peut-être une vipère que nous avons réchauffée dans notre sein, mais c'était une rudement bonne cuisinière !

- Ah, son petit salé !

- Ah, sa tarte au pommes !...

- Son clafoutis aux cerises !

- Son cassoulet !... C'est décidé : dès demain, j'irai déposer une annonce au journal.

Il repoussa son assiette de nouilles, prit un papier et un crayon et rédigea immédiatement son annonce sur la table de la cuisine : "*Curé de St Marcelin-sur-Poulaire cherche servante. Sérieuse, travailleuse, bonne cuisinière. Se présenter au presbytère le matin entre 10H et midi, tous les jours sauf le dimanche. Chercheuses de trésors et femmes flétries s'abstenir*."

L'annonce passa le mardi, et dès le lendemain, les postulantes se bousculèrent au portillon. Le Père Manganate eut fort à faire pour séparer le bon grain de l'ivraie. En fait, il n'y avait que de l'ivraie...

Le jeudi, un homme se présenta à la porte. Il était grand, barbu, âgé d'environ 45 ans et souriant. Il portait un chandail à col roulé et un caban de marin. A la main, l'homme tenait un cabas d'où dépassaient des légumes.

- Oui ?... fit le curé.

- Je viens pour l'annonce, répondit l'homme.

- Quelle annonce ?...

- Je cite de mémoire : «Curé de St Marcelin-sur-Poulaire cherche servante. Sérieuse, travailleuse, etc.».

- Euh... Mon fils, sauf erreur de ma part, et sans vouloir le moins du monde critiquer votre type de beauté, vous n'avez pas vraiment les traits physiques caractéristiques de la gent féminine !

- Vous ne voudriez tout de même pas vous rendre coupable de discrimination à l'embauche, mon Père ? Articles L1131-1 à L1134-4 du Code du Travail, et articles 225-1 à 225-4 du Code pénal...

Le Père Manganate savait que, depuis la Terreur, il ne faisait pas bon, pour un membre du clergé, de contrarier les lois de la République.

David Gille

- Certes non, mon fils. Mais j'ai un grave problème de sémantique. Quel est le masculin de «bonne du curé»? ... «Bon du curé» ? On dirait qu'on parle d'un coupon de la Redoute !... Et quel est le masculin de «servante» ? «Servant» ? Un servant charge le canon sur le champ de bataille, il ne passe pas l'aspirateur dans un presbytère ! Si je vous engage, je ne saurais même pas comment vous appeler !

- Vous m'appellerez comme vous voudrez, mon Père, ça m'est égal. Vous pouvez même me siffler !... De plus, je suis bien plus costaud qu'un femme et bien plus résistant à la fatigue. J'étais marin sur un morutier...

- Vous savez faire la cuisine ?

L'homme leva son cabas.

- Je me doutais que vous alliez me demander ça. J'ai apporté de quoi vous rassurer.

- Et la pâtisserie ? demanda l'abbé Tysumène. *Vous savez faire de la pâtisserie ?*

- Oui.

- Eh bien, dit le curé, *on peut faire un essai. Pourquoi pas ?...*

- La cuisine, c'est par où ?

- Suivez-moi, mon fils... Quel est votre nom ?

- Je m'appelle Atarte... Abel Atarte.

- Votre visage ne m'est pas inconnu, Monsieur Atarte. Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrés ?...

- Ça m'étonnerait, mon Père. A moins que vous n'ayez travaillé sur un chalutier !

- Bien, Monsieur Atarte. Vous trouverez dans cette cuisine tous les ustensiles qu'il vous faut. Si vous avez besoin d'autre chose, n'hésitez pas.

Monsieur l'abbé et moi-même sommes à côté...

Une heure plus tard, Abel Atarte vint chercher les deux ecclésiastiques. Dans la cuisine, la table était mise, une grande soupière fumante les attendaient. Ils s'installèrent, et Abel Atarte les servit.

En considérant le liquide quasi transparent qui se trouvait dans son assiette, le Père Manganate eut une mimique de déception. Il s'attendait à quelque chose de consistant et de gras, et non pas à ce bouillon qui ressemblait à de l'eau teintée.

Il goûta. C'était fade, vaguement salé, dépourvu de toute saveur. Il leva les yeux vers Abel Atarte, debout à côté de la table, et chercha une formule polie pour lui dire «*C'est de la merde, mon fils*».

Mais l'homme ne lui en laissa pas le temps. Il lança :

- Ne dites rien, mon Père. Attendez deux ou trois secondes...

Et alors, avec une soudaineté inattendue, quelque chose se passa dans la bouche du Père Manganate. Quelque chose de prodigieux.

Tout d'abord, une vague de saveurs invraisemblables explosa contre ses papilles, qui en furent submergées. Ces saveurs étaient étranges et fabuleuses ; il était impossible de les comparer à quoi que ce soit de connu. Dans un jaillissement et une cataracte qui semblait ne jamais devoir prendre fin, elles envahirent le palais et le nez des deux prêtres. A peine la première vague était-elle passée qu'une seconde et une troisième suivirent, à chaque fois différente, à chaque fois plus puissante. Et à chaque fois plus délectable.

Le Père Manganate et l'abbé Tysumène venaient de faire l'expérience gustative de leur vie.

- Mon Dieu ! fit le curé. *Je manque de mots pour vous dire ce que je ressens, mon fils ! Si je ne craignais pas de blasphémer, je dirai que je viens de visiter l'antichambre du paradis ! C'était... grandiose, hors de ce monde, inconcevable ! Que contient donc ce liquide extraordinaire ?*

- C'est un simple bouillon de légumes, mais parfumé à l'aide de plantes que je vais moi-même cueillir dans la campagne. Ces plantes n'ont rien de particulier, c'est leur dosage qui fait toute la différence. C'est pour cela que j'utilise la balance de précision que vous voyez ici, et que j'ai apportée avec moi.

- Vous êtes un sorcier, Monsieur Atarte ! fit l'abbé Tysumène, *le visage baigné de larmes. Je ne savais même pas que de telles saveurs pouvaient exister sur cette Terre !*

Abel Atarte ouvrit le four et en sortit deux assiettes. Sur chacune d'elle, une pièce de bœuf accompagnée de pommes-de-terre de l'île de Ré, de petits

pois, de lamelles de carottes de Créances nouées dans une barde de graisse de jambon ibérique de Trevelez, et d'une épaisse sauce végétale rouge ressemblant à une purée de piments doux.

Le curé goûta et faillit en tomber de sa chaise. Jamais, de toute sa vie, il n'avait dégusté pareil délice ! Sur sa langue, un malstrom de parfums merveilleux crépitait, reléguant même le bouillon dans l'univers des choses insipides ! C'était tout bonnement phénoménal ! La viande, qui avait été légèrement marinée dans une infusion de plantes mystérieuses, d'ail de Lautrec et d'huile d'olive de Croatie, fondait dans la bouche, tout en gardant une croûte craquante mais juteuse. Les légumes conservaient une saveur authentique, mais sublimée par des assaisonnements mystérieux, au goût indescriptible. Enfin, la sauce rouge faisait littéralement exploser le bouquet de chaque aliment en une gerbe de parfums complexes, totalement inconnus... Le prêtre se demandait comment pareille chose était possible ; comment, après avoir connu une expérience quasi mystique en savourant le bouillon, il était possible qu'il ressente des sensations plus fortes encore, sans en mourir sur place.

- Monsieur Atarte, rassurez-moi : vous vous appelez bien «Abel Atarte» et non pas «Abel Zébuth» ?... Parce que si on me disait maintenant que vous êtes venu ici pour nous tenter, je le croirais ! Jurez-moi que ce n'est pas une diablerie !... Mais d'où sortez-vous donc, mon ami ?

- Je suis Breton, Monsieur le curé.

- *Vive les Bretons !* fit l'abbé Tysumène.

Puis Abel Atarte leur servit un ramequin de fruits tièdes au sirop de cèdre, sang de menthe et simples des bois. Le Père Manganate goûta, sauta sur ses pieds et cria :

- Monsieur Atarte, je ne vous engagerai pas !!!

Abel Atarte et l'abbé Tysumène, interloqués, regardèrent le curé comme s'il venait de sombrer dans la démence.

- *Mais pourquoi ?* demanda Atarte. *Ce dessert n'est pas bon ?...*

- Je ne peux pas vous rétribuer pour ce que vous valez, mon fils ! Je ne peux vous payer que le SMIC ! Or, en louant vos services à un grand restaurateur, vous gagneriez trente fois plus !... Vous avez été bien cruel de venir nous faire cette somptueuse démonstration de vos talents culinaires, sachant que nous ne pourrions pas vous prendre à notre service !

- *Le SMIC me va très bien !* répondit Abel Atarte*. Je ne suis pas un ambitieux, je veux juste vivre à la campagne, et me rendre utile. L'argent n'a pas d'importance pour moi...*

- *Mon ami*, fit le prêtre, *non seulement vous êtes un sage, mais vous êtes*

un génie ! Ce dessert prouve que vous êtes d'origine extraterrestre ! J'en ai les jambes flageolantes !... Je hais la langue française qui me prive d'adjectifs pour qualifier cette salade de fruits ! C'est... c'est... Ça me tourneboule les sens ! C'est surnaturel !...Certains disent «Voir Naples et mourir». Moi je dis : «Goûter ce dessert et mourir» ! Oui, goûter ce dessert, puis mourir lapidé, empalé et passé dans un hachoir ! C'est avec un bonheur sans nom que je subirais cela, après l'expérience que je viens de vivre !

- Qu'on me pende par les pieds, la tête au-dessus d'un bûcher, ajouta l'abbé Tysumène, *et le souvenir de ce repas me fera garder le sourire même quand mes os carbonisés se décrocheront !... Monsieur Atarte, Dieu est grand de vous avoir octroyé de pareils talents sans vous faire en même temps bossu, boiteux et débile ! Vous êtes le Michel-Ange des fourneaux, le Praxitèle des casseroles, le Mozart des sauces ! Gloire à vous ! Votre main s'il-vous-plaît, que je la baise !*

Le Père Manganate ajouta :

- Je vous engage, mon fils, en vous priant par avance de me pardonner d'avoir à vous donner des ordres pour le service !... Je vais téléphoner à notre maire, Germain Poileux, pour l'inviter à notre table ce soir. C'est un fin gourmet, capable de faire trois cents kilomètres pour une omelette aux truffes. Je vous laisse composer le menu, car qui suis-je pour vous faire la moindre suggestion, hein ?

- Je m'occupe de tout, Monsieur le Curé, répondit Abel Atarte en débarrassant la table*. Ne vous inquiétez pas.*

Ce soir-là, après avoir goûté la salade de roquette aux gésiers préparée par Atarte, Germain Poileux tomba à genoux, prit les deux mains du cuisinier entre les siennes, et dit :

- Monsieur Atarte, n'étant pas marié, et le sort m'ayant donné un peu de bien, je dépense mon argent en rendant visite aux meilleurs amphitryons de ce pays. Eh bien, après avoir avalé une bouchée de cette salade, j'affirme que les restaurants trois étoiles Michelin sont à la gastronomie ce que Christian Karembeu est au football, ou Vincent Delerm à la chanson : des nullards !

A la fin du dîner (carré d'agneau aux flageolets, sabayon au jus d'herbe, gâteau Moka à la crème d'abricots et au Kirsch), Poileux poussa un long hurlement et s'effondra. On appela le Dr Tchékoff, qui arriva sur son cheval. Il diagnostiqua un orgasme prolongé, suivi d'une extase.

Dès le lendemain, le bouche à oreille fonctionna et chacun voulut être invité à la table du Père Manganate. Mais les ressources financières du prêtre n'étaient pas extensibles à l'infini. Aussi, les invités prirent-ils l'habitude de laisser une enveloppe avant de quitter les lieux.

- Ils sont fous ! s'exclama Abel Atarte en découvrant leur contenu. *Monsieur le curé, vos invités déposent sur la table des sommes qui*

représentent dix ou vingt fois le prix des produits que je leur sers ! Messieurs Pichon et Chambier ont laissé deux mille Euros chacun ! C'est de la folie !

- *Ecoutez,* fit le Père Manganate*, j'ai une idée : si nous transformions le vieux réfectoire en salle de restaurant ? C'est une très belle salle, en pierres de taille. Il suffirait de décorer un peu, de poser des tapis sur les dalles de pierres, de tamiser légèrement, et d'installer une cuisine moderne. Les gens se battront pour venir dîner. Je suis certain que ce vieux mécréant d'Ernest Pichon nous avancera les sous pour l'installation. Qu'en pensez-vous ?*

- C'est vous qui décidez, Monsieur le curé. Je suis à votre disposition.

Ainsi fut fait. Très vite, le «Restaurant du Presbytère» connut le succès, puis le triomphe. Les gens venaient de toute la région, et il fallait réserver des jours à l'avance pour espérer y avoir une table. On recruta quatre aides-cuisiniers, un maître d'hôtel et six garçons de salle. Mais en cuisine, Abel Atarte ne laissait à personne le soin de mélanger et de peser ses ingrédients. Il gardait ses recettes secrètes, ne révélant qu'un minimum aux marmitons qui s'affairaient autour de lui.

Malgré ce travail harassant, il parvenait encore à assurer le ménage du presbytère et de l'église. Tout était propre, ciré, brillant, lavé, repassé, rangé, reléguant feue Josiane Courtecuisse au rang de pouilleuse, et Cléa Molett à celui de souillon. Le Père Manganate et l'abbé Tysumène avaient trouvé la perle des perles rares.

La réputation du Restaurant du Presbytère ne mit que quatre semaines pour atteindre Paris. Les guides déléguèrent sur place leurs meilleurs critiques. Tous les articles furent dithyrambiques : le Restaurant du Presbytère, à St Marcelin-sur-Poulaire, était sans doute le meilleur restaurant du monde, devant El Bulli et The Fat Duck.

Dès lors, ce fut du délire, les réservations se négociaient même au marché noir. On venait de toute l'Europe et même des Etats-Unis. On y vit les plus grands noms du showbiz, du monde des affaires et de la politique. Nicolas Sarkozy s'y rendit incognito, caché derrière ses Ray-Ban, François Hollande y dîna affublé d'un faux nez ; Olivier Besancenot vint en costume cravate pour ne pas être reconnu. On y vit également Ingrid Betancourt, entourée de sa famille et de trente cameramen ; puis José Bové et Geneviève de Fontenay, qui avaient rasé leurs moustaches pour passer inaperçus. Même Laure Manaudou se présenta en maillot de bain à l'entrée, le soir de la St Sylvestre, après avoir remonté toute la Poulaire à la nage...

Une ambulance stationnait en permanence derrière le restaurant, prête à accueillir les convives qui partaient en pâmoison, victimes d'une forme de jouissance que l'on ne tarda pas à appeler «Syndrome du Presbytère». Cela arrivait pratiquement chaque soir entre le hors d'oeuvre et le plat de résistance, ou au moment du dessert.

Pendant qu'Abel Atarte soignait le corps des convives, le Père Manganate

les attirait dans sa jolie église pour soigner leurs âmes. Tout était parfait, l'argent rentrait à flots, permettant de rembourser Pichon tout en finançant l'entretien de l'église.

C'est alors qu'Abel Atarte annonça au Père Manganate et à l'abbé Tysumène qu'il démissionnait.

Le curé sursauta et s'exclama :

- Hein ?... Mais, mon fils, ce n'est pas possible !!! Sans vous, le Restaurant du Presbytère ne peut pas fonctionner, personne ne connaît vos recettes ! Vous ne pouvez pas faire ça ! Pas maintenant ! Pas après tous les investissements que nous avons consentis ! Vous n'y pensez pas, voyons !

- Je vais vous raconter une histoire juive, et vous allez comprendre, Monsieur le curé. Un jour, Moïshe alla voir son rabbin et lui dit : «Rabbi, ce n'est plus possible ! Je vis avec ma femme, mes deux fils, ma fille, ma belle-mère, ma mère et mes deux soeurs dans une pièce de quarante mètres carrés. Le bruit est infernal ! De plus, on étouffe car je ne peux pas ouvrir la fenêtre car il fait trop froid et je n'ai pas d'argent pour acheter du charbon. C'est insupportable ! Que dois-je faire ? Conseillez-moi !» Le rabbin répondit : «C'est très simple : je vais te prêter ma chèvre, et tu l'attacheras avec vous, à l'intérieur, puis tu reviendras me voir dans quinze jours». Moïshe s'offusqua : «Quoi ?... Sauf le respect que je vous dois, rabbi, vous êtes tombé sur la tête ! L'air est déjà irrespirable comme ça, et vous voulez que j'ajoute une chèvre en plus ? Mais nous allons tous mourir si je fais ça ".» Le rabbin lui posa la main sur l'épaule et répondit : «Aie confiance, et fais ce que je te dis». Quinze jours plus tard, comme convenu, Moïshe, qui avait de grandes cernes sous les yeux et sentait horriblement mauvais, se rua chez le rabbin. Il tomba à ses pieds et l'implora : «Rabbi, je n'en peux plus, je suis au bord du suicide ! Que dois-je faire ?». Le rabbin répondit : «Maintenant tu peux sortir la chèvre»!... Cette histoire a bien sûr une moralité, Monsieur le curé : pour apprécier à sa juste valeur ce que l'on possède aujourd'hui, même si ce n'est pas grand chose, il ne faut jamais oublier que ça pourrait être pire !

- Excusez-moi, mais que...

- Eh bien, pour vous ce sera l'inverse, Monsieur le curé ! Un jour, en goûtant l'un de mes plats, vous avez dit que vous veniez de visiter l'antichambre du paradis. Eh bien maintenant, vous allez visiter l'antichambre de l'enfer ! Vous allez tout perdre et serez couvert de dettes ! Ce sera ma vengeance, comparable à celle de Grimod de la Reynière !

- Qui ça ?...

- Grimod de la Reynière, Monsieur le curé. La Reynière était un célèbre gourmet du XVIIIème siècle. Ses doigts étaient difformes et ressemblaient à des serres de rapace, ce qui, un jour, lui attira les quolibets d'un restaurateur. Grimod de la Reynière se vengea de la façon suivante : il demanda à tous ses amis de dîner chaque jour dans ce restaurant à ses frais, car il était très riche, et de faire en sorte qu'on n'y trouve plus une seule table de libre. Au bout de quelques mois, fort de ce succès, le restaurateur s'endetta pour racheter la maison voisine afin d'agrandir son établissement. C'est alors que Grimod de la Reynière demanda à ses amis de ne plus y mettre les pieds. Le restaurateur se retrouva avec deux salles vides, sans un client. Il fut ruiné... Et c'est le sort que je vous ai réservé, Monsieur le curé.

- Mais... Mon fils, je ne comprends pas. Vous aurais-je causé du tort ?

- Oh oui, Monsieur le curé !!! C'était il y a une vingtaine d'années, en 1988. Vous ne vous souvenez pas ?...

Le père Manganate pencha légèrement la tête sur le côté pour mieux dévisager son vis a vis, qu'il voyait pourtant chaque jour depuis des mois.

- Il est vrai que votre visage ne m'est pas inconnu, ainsi que je vous l'ai dit un jour. Mais je ne vois toujours pas...

- Je ne suis pas Breton, et je ne m'appelle pas Abel Atarte, mais... Paul Acharbon !

- Paul Acharbon ?!... Oh, mon Dieu ! Vous ?!

- Oui, moi !!! répondit Paul Acharbon en s'enflammant. *Je suis content que vous me reconnaissiez, et j'espère que les remords vous étoufferont !*

Le Père Manganate eut l'air interloqué. Il secoua la tête d'un air incrédule et répondit :

- Mais enfin, mon fils, vous n'allez pas me dire qu'après tout ce temps, vous me croyez toujours coupable de pareille ignominie ! Je croyais pourtant avoir expliqué tout cela devant la cour d'assises...

- Menteries !... Mais basta.

Paul Acharbon lui tendit une feuille de papier et dit :

- Voici la note de ce que vous me devez encore pour mon travail à votre service et au restaurant, soit huit mille deux cent vingt-trois Euros et quarante-trois centimes. Merci de me faire porter la somme en liquide à l'Hôtel Efonepleure, où j'ai pris une chambre. Je ne resterai pas ici une seconde de plus !

- Ce sera fait dès demain, mon fils. Et j'espère qu'entretemps Dieu vous

dessillera les yeux...

Paul Acharbon tourna les talons et quitta les lieux en claquant le porte.

- En voilà, un goujat ! fit l'abbé Tysumène en regardant l'huis comme s'il allait tomber en morceaux. Puis il se tourna vers le Père Manganate et demanda :

- Qu'est-ce que c'est que cette affaire ? Que vous reproche au juste Abel... je veux dire Paul, Monsieur le curé ?

- C'est une longue histoire, l'abbé...

- J'ai le temps. Je vous écoute.

- En 1987, je me suis rendu compte que quelqu'un pillait régulièrement les troncs de l'église. Je me suis embusqué derrière un pilier et j'ai attendu. Oh, pas longtemps : à peine quelques dizaines de minutes. J'ai pris le voleur sur le vif, en flagrant délit. C'était un nommé Henri Voirécarret, âgé d'une trentaine d'années. Une mauvaise graine, ayant souvent eu maille à partir avec la police. De plus, il se prenait pour le coq du village et harcelait tout ce qui portait une robe..

David Gille

- Oh ! Pas vous, tout de même, Monsieur le curé !...

- Regardez-moi bien, Monsieur l'abbé : je ne porte pas de robes, mais une soutane !... Bref, plutôt que de le traîner à la gendarmerie, je lui ai fichu un grand coup de pied au cul qui l'a envoyé valdinguer, nez en avant, contre la statue de St Marcelin. Celle qui est en granite.

L'abbé Tysumène eut une grimace, imaginant la scène. Le Père Manganate fit un signe de croix rapide et poursuivit :

- Bon, je sais que la Maison de Dieu n'est pas un endroit où il est raisonnable d'exercer des violences contre son prochain. Mais quoi ?... Je suis un Marcepoulairois, et j'ai le sang chaud ! Faut comprendre...

- Vous avez bien fait, Monsieur de curé.

- Après ça, je n'ai plus entendu parler de ce voyou. Enfin, jusqu'en 1988, l'année du drame.

- Quel drame ?

- Dans le village vivait une jeune fille, Luce Tucru. Elle s'était fiancée à Paul Acharbon, et ils allaient se marier. Mais la pauvre Luce avait un double problème. C'était une nymphomane doublée d'une grenouille de bénitier : elle trompait son fiancé avec la moitié des jeunes du village, puis venait me confesser ses turpitudes !

- Spiritus promptus est, caro autem infirma !

- Comme vous dites, l'abbé... Un jour, Paul Acharbon, qui revenait de la chasse, est passé par hasard derrière la grange de Louis Fine. Il a entendu des gémissements. Il est allé voir entre les bottes de foin et devinez ce qu'il y a découvert ?... Je vous le donne en mille : Henri Voirécarret et Luce Tucru, emmêlés comme des spaghettis !

- Vous voulez dire que Henri Voirécarret interprétait «Jeux Interdits» en sol dièse sur le soutien-gorge et l'élastique du slip de cette jeune créature ?

- Ah, si ça n'avait été que ça... !

- Quoi ?... Ils LE faisaient ???

- Oui.

- Vous voulez dire... Ils jouaient à la bête à deux dos ?

- Oui.

- Attendez... Que je comprenne bien : il lui damait la piste ?...

- Tout à fait.

- Il lui ponçait le fagot ?...

- Affirmatif.

- Et il lui titillait la particule ?...

- Ah ça, pour la lui titiller, il la lui titillait !

- Si j'ai bien compris, il enfournait son bâtard ?...

- En effet.

- Et il lui décalaminait la soupape, dites ?...

- C'est cela.

- Il lui retapissait l'entresol ?...

- Oui.

- Et je suppose qu'il lui mettait le panais au frigo ?...

- Ça ne fait aucun doute.

- Mais est-ce qu'il lui agaçait le moule à lardons ?..

- En effet.

- Il mettait le fox dans le terrier ?...

- Absolument.

- Il lui ramonait le haut-fourneau ?...

- Que c'est rien de le dire.

- Mais enfin, Monsieur le Curé, vous n'allez pas me dire qu'il se briochait le salami ?...

- Eh bien si !

- Il lui mettait la fève dans la galette ?...

- En effet.

- Et il lui meulait le joint ?

- On peut dire ça, oui.

- Il lui réglait les culbuteurs ?...

- Affirmatif.

- Il s'emboîtait le habano ?...

- Oui.

- Il lui salait la patinoire ?...

- Je confirme.

- Il mettait l'autobus au garage ?

- Exact.

- Il lui tisonnait la forge ?

- Hélas oui... Mais dites, l'abbé, vous en avez encore beaucoup, des comme ça ?

- J'ai presque fini... Il lui présentait l'enrhumé ?

- Oui.

- Il lui déglaçait la marmite ?...

- En effet.

- Il lui graissait la charnière ?...

- Certes.

- Ôtez-moi d'un doute affreux : il ne lui polissait pas la face cachée des gigots, tout de même ?...

- Si, si.

- Il lui décongelait le panier ?...

- C'est certain.

- Bref, ces deux-là dégustaient le café des pauvres, c'est ça ?...

- En effet.

- Ça y est, j'ai fini... Et je suis positivement choqué par tout ce que je viens d'entendre, Monsieur le curé.

Le Père Manganate sourit et dit :

- Et moi donc, l'abbé ! Et moi donc !

- Quelle horreur ! fit encore l'abbé Tysumène en réfrénant une nausée. Puis il enchaîna :

- Ensuite, qu'a fait Paul Acharbon en découvrant sa fiancée, Luce Tucru, dans le foin avec Henri Voirécarret, en train de ?

- Il a détaché le fusil de son épaule et a désintégré la tête de la jeune fille infidèle avec de la chevrotine de 5.65, à bout portant !

- Seigneur, Marie, Joseph ! s'exclama l'abbé en faisant un signe de croix. *Le pauvre garçon ! Il a dû avoir des tas d'ennuis, non ?*

- Oui : il est passé aux assises en 1990 et a écopé de huit ans de prison dont trois avec sursis. On a retenu les circonstances atténuantes. Crime passionnel, ou quelque chose comme ça... Je n'avais plus entendu parler de lui depuis son incarcération. S'il a eu une bonne conduite, et avec les remises de peine, il a dû sortir aux environs de 1994.

L'abbé Tysumène se gratta la tête, cherchant vainement à deviner en quoi l'affaire concernait la Père Manganate. Un air interrogatif imprimé sur le visage, il demanda :

- Et qu'a fait Henri Voirécarret ?... Et en quoi êtes-vous impliqué,

Monsieur le curé ? demanda-t-il.

- Après le meurtre de la fille, Paul Acharbon a dirigé le canon de son arme vers la tête de Henri Voirécarret et a exigé de lui quelques explications. Et c'est là que j'ai été indirectement impliqué. Figurez-vous que pour se venger de mon coup de pied au cul, ce petit voyou a tout simplement adapté une célèbre blague anticléricale : celle du confessionnal. Tout le monde la connaît.

- Euh... Pas moi, Monsieur le curé.

- Tiens, c'est curieux. Moi, on me l'a racontée au séminaire, et ça ne date pas d'hier !... Bon, je vous la raconte : c'est ce type qui entre dans un confessionnal et dit au prêtre qu'il a couché avec une fille facile, précisant que tous les hommes mariés de la commune étaient passés dans son lit. Le prêtre insiste pour connaître le nom de cette roulure, mais l'autre refuse. Alors le prêtre dit : «Ce ne serait pas Paulette Dupont, par hasard ?». Une fois dehors, le type rejoint ses copains et leur dit : «C'est bon, je sais qui est la meilleure affaire de la région : c'est Paulette Dupont !».

- Ha ha ha !

Le Père Manganate fit les gros yeux :

- Je vous en prie, Monsieur l'abbé ! Un peu de dignité, tout de même ! Ce n'est pas drôle.

- Oh pardon, mon Père... Et c'est cette histoire que Henri Voirécarret a racontée à Paul Acharbon ?

- Oui. Il a tout simplement remplacé le prêtre de l'histoire par «le Père Manganate», et Paulette Dupont par «Luce Tucru». Et cet animal de Paul Acharbon a gobé le tout. Depuis, il est persuadé que c'est moi qui avais révélé à Henri Voirécarret que Luce Tucru avait la cuisse légère, car, disait-il, un homme ne ment pas quand on lui colle un canon sur la tête, surtout après avoir vu exploser celle de son amante quelques secondes plus tôt ! D'ailleurs, Henri Voirécarret est venu répéter les mêmes fadaises au tribunal, lors du procès de Paul Acharbon.

- Et le jury a avalé ça ?

- Pensez-vous, l'abbé ! Pas du tout !... Le seul fait d'imaginer ce mécréant de Voirécarret dans un confessionnal avait de quoi se faire se gondoler tous les jurés, et ils ne s'en sont pas privés ! Mais Paul Acharbon est persuadé que Henri Voirécarret a dit la vérité. Et c'est pour ça qu'il veut aujourd'hui se venger et me faire payer.

- C'est terrible, mon Père. Vraiment terrible. J'en ai des frissons dans le dos : maintenant que Paul Acharbon est parti, il va falloir recommencer à manger des nouilles !

Le lendemain matin, après l'office, l'Abbé Tysumène s'approcha du Père Manganate :

- Monsieur le curé, sauriez-vous par hasard ce qu'est devenu ce Henri Voirécarret ?

- Oui : il est ferrailleur et tient une casse automobile à Tiquebeux... Pourquoi ?

- Peut-être acceptera-t-il aujourd'hui de dire la vérité, ce qui vous blanchirait. Dans ce cas, Paul Acharbon reprendra peut-être sa place au restaurant. On ne sait jamais...

- J'en doute, l'abbé. Si ça se trouve, il n'a toujours pas digéré mon coup de pied au cul... Faut dire que mes coups de pied ont toujours été particulièrement indigestes.

- On peut essayer, ça ne coûte rien. Allons faire un tour au DN2P et expliquons la situation aux hommes du village.

Ainsi fut fait.

Au DN2P, la bande de pochetrons habituels était en pleine «Tournée Européenne» : ils avalaient des boissons en fonction des couleurs de chaque drapeau. C'est ainsi que Gérard Manjouis était attablé devant un «Français» : curaçao (pour le bleu), un verre de sancerre (pour le blanc), et un ballon de beaujolpif (pour le rouge). Fidèle Oposte, lui, avait opté pour un «Teuton» (liqueur de noix, St Emilion, vin jaune du Jura). Vito Zabri s'envoyait un «Italien» (chartreuse verte, muscadet, côtes-du-rhône), et Eugène Nérateur en était à son troisième «Irlandais» (liqueur de menthe, saumur, liqueur d'orange). Pichon et Chambier, eux, avaient choisi de rendre un hommage appuyé au drapeau blanc et jaune du Vatican, ce qui plut beaucoup au Père Manganate et à l'abbé Tysumène : il éclusaient de l'eau-de-vie et du pastis.

Tous furent sidérés en apprenant qu'Abel Atarte et Paul Acharbon n'étaient qu'une seule et même personne. Pas un Marcepoulairois ne l'avait reconnu, sans doute à cause de la barbe qui lui mangeait le visage et des quelques rides qui le marquaient.

- En tout cas, une chose est sûre, fit Gérard Manjouis : *on ne peut pas laisser ce cocu quitter St Marcelin ! C'est un cuistot hors pair, un génie, un extraterrestre ! Ce serait un crime contre l'humanité ! D'autant plus, Monsieur le curé, que vous devez rembourser Ernest. Il vous a prêté de quoi financer le «Presbytère de St Marcelin», si je ne m'abuse...*

- Oui.

- Très juste, fit Pichon en se tournant à son tour vers le Père Manganate. *Tu me connais Albert, je ne suis pas un rat. Mais je n'ai pas l'intention de perdre trente-cinq mille Euros parce que cet abruti de Paul Acharbon nous fait un caca nerveux et refuse de se remettre aux fourneaux !*

- S'il accepte de revenir, répondit le Père Manganate, *je suis prêt à lui laisser la propriété du restaurant dès que tu auras été remboursé.*

- Bonne idée. Voilà ce que nous allons faire. Je sais que dans des cas épineux comme celui-ci, il faut toujours saisir le cocu par les cornes. Mais là, ce n'est pas Paul qu'il faut persuader d'abord...

- Que proposes-tu, Ernest ? demanda le Père Manganate.

- C'est simple : nous allons rendre une petite visite à Henri Voirécarret et nous le forcerons à dire la vérité. Pas vrai, vous autres ?...

- Ouais, ouais ! répondirent en choeur la plupart des clients du bistro.

- D'accord. Mais pas de violences ! fit le curé.

Pichon posa sa main sur son cœur et, avec un air de faux-cul qui aurait mérité le Prix Nobel de l'hypocrisie, s'exclama :

- Hein ?... Nous, violents ?... Mais enfin, Albert, tu nous connais depuis assez longtemps pour savoir que...

- Oui, et c'est pour cela que je vous dis : pas de violences !

- Promis ! D'ailleurs, nous emmènerons l'instit, qui est un pacifiste et un fin négociateur ! mentit Chambier.

Dès que le Père Manganate et l'abbé Tysumène eurent quitté les lieux, Victor Luilebra, Eugène Nérateur, Vito Zabri, Valérien Oupagranchoz, Fidèle Oposte, Pichon et Chambier allèrent chercher leurs manches de pioche. Lorsqu'ils revinrent, Alain Verse, le vitrier de St Marcelin (celui qui allait à la messe tous les dimanches), s'offusqua :

- Qu'avez-vous l'intention de faire avec ces gourdins ?... Monsieur le curé a dit : pas de violences !

- On t'a demandé ton avis, crapaud de bénitier ? fit Hughes Lesachem-Aparlé. *Si tu ne veux pas te joindre à leur expédition, libre à toi. Mais alors, boucle-la et laisse-les faire.*

- Gégène est allé chercher son minibus, expliqua Chambier. *Dès qu'il sera là, on ira à Tiquebeux dire bonjour à Henri Voirécarret.*

- *Je sens que ça va chauffer !* fit Victor Luilebra, un ancien légionnaire reconverti dans la mercerie, mais qui avait conservé quelques beaux restes.

- *J'emporte une serpillière pour éponger le raisiné ?* demanda Fidèle Oposte en rigolant.

- *Ça fait bien longtemps que je n'ai pas joué aux osselets !* surenchérit Pichon en caressant son manche de pioche fétiche.

- *Il faut toujours attendrir la viande si on veut en tirer le meilleur parti,* expliqua Vito Zabri, qui avait travaillé jadis chez le boucher Alemery.

- *Ça va être sportif !* ajouta Valéry Vesoncloux, en portant à ses lèvres son ballon de rouge. *Amusez-vous bien, les gars !*

A l'inverse, Alain Verse, le vertueux vitrier, se versa un verre de vermouth qu'il vida avec vivacité, puis il vilipenda vertement et avec virulence le vieux Valéry Vesoncloux, lui rivant vigoureusement son clou en vociférant :

- *S'ils le démolissent, il ne parlera jamais, espèce d'imbécile ! Et ils auront fait tout ça pour des prunes !*

- *Ne t'inquiète pas,* fit Victor Luilebra. *Quelques légères tapes sur les tibias, et il nous récitera les stances de Polyeucte... même s'il ne les a jamais apprises ! Rien de tel pour extorquer la vérité au plus fieffé des menteurs ! Quand j'ai sauté avec la Légion sur Kolwesi, certains se battaient pour me parler, rien qu'en voyant avec quelle dextérité je maniais la trique !*

Trois quarts d'heure plus tard, la petite troupe mit pied à terre à l'entrée de la casse automobile de Henri Voirécarret. L'air empestait le cambouis et le métal rouillé. Ils avancèrent sur une seule ligne, comme les Sept Mercenaires, les mains dans le dos pour dissimuler leurs gourdins.

C'est alors qu'un quidam sortit d'une cabane en tôle ondulée marquée «Bureau». Âgé d'environ cinquante ans, il avait une calvitie déjà bien marquée, quelques balafres sur le visage, la moustache en guidon de vélo de Lech Walesa, des tatouages sur les bras et un sympathique durillon de comptoir prouvant qu'il fréquentait assidûment l'université Heineken. Mais son œil ressemblait à celui d'un cochon qui voit briller une lame.

- *Henri Voirécarret ?...* demanda Pichon.

- *Ça dépend... Qui le demande ?* fit l'autre d'une voix de rogomme.

- *On croit rêver ! Moi !* répondit Pichon en faisant apparaître son manche de pioche, immédiatement imité par le reste de la troupe.

Ce qui se passa ensuite ne peut être narré dans la présente oeuvre, laquelle sera sans doute lue un jour dans les écoles pour l'édification des générations futures. Qu'on sache seulement que la discussion dura cinq minutes, au terme desquelles la secrétaire de Voirécarret, Nicole Niagraf, après avoir eu quelques velléités de rébellion, se retrouva debout dans un fut d'huile de vidange, avec sa robe nouée au-dessus de la tête. Quant à Edgar Ogorille, l'arpète d'Henri Voirécarret, il se réfugia dans un arbre.

Henri Voirécarret, devenu très coopératif (mais boitant un peu et se frottant les reins), monta dans le minibus. Le véhicule prit aussitôt la route de St Marcelin, s'engagea dans l'impasse Claude François et stoppa devant l'Hôtel Efonepleure. Tout le monde mit pied à terre.

- *On est venu rendre une petite visite surprise à Paul Acharbon, allias Abel Atarte, le célèbre cuistot !* fit Chambier en passant la porte de l'hôtel. *C'est quelle chambre, déjà ?...*

La gérante, Vanina Rapeletoy, était Marcepoulairoise de fraîche date. Elle ne se souvenait pas de tous les us et coutumes du village, lesquelles lui avaient pourtant été clairement exposées à son arrivée. Entre autres, elle avait oublié qu'il ne fallait jamais contrarier Messieurs Chambier Gaston et Pichon Ernest. Elle commit l'irréparable : elle ouvrit la bouche pour contester.

- *Mais je...* fit-elle.

Gaston se pencha gentiment vers la femme et tourna légèrement la tête, la main en pavillon derrière l'oreille droite :

- *Plaît-il ?*

- *Je...*

Chambier se redressa vivement, pulvérisa la sonnette de la réception d'un coup de manche de pioche, puis lui hurla dans le chignon :

- *LE NUMERO DE SA CHAMBRE, FEMME !!!... MAINTENANT !*

Une minute plus tard, la petite troupe, augmentée de Henri Voirécarret, se présenta à la porte de la chambre 34. Fidèle Oposte frappa.

Paul Acharbon ouvrit à la fois la porte et de grands yeux en découvrant l'équipe menée par Ernest.

- *Mais que se passe-t-il, Monsieur Pichon ?*

- *Tu reconnais ce citoyen, mon garçon ?* demanda Pichon en désignant

Henri Voirécarret du doigt.

Paul Acharbon le dévisagea, puis répondit :

- Ça fait vingt ans que je l'ai pas vu, mais c'est Henri Voirécarret, pas vrai ?

- En effet. Et il a un truc à te dire. Mais avant tout : as-tu un mini-bar dans cette chambre ?

- Oui.

- On peut entrer ?

Cinq minutes plus tard, Paul Acharbon connaissait la vérité : le Père Manganate n'avait jamais fait de confidences à Henri Voirécarret au sujet de Luce Tucru. Voirécarret avait inventé toute l'histoire pour se venger du prêtre, qui lui avait un jour fichu un coup de pied aux fesses.

- J'aurais dû te faire sauter la Sorbonne, à l'époque ! aboya Paul Acharbon en entendant sa confession. *Tu es une belle ordure !*

- Je suis peut-être une ordure, répondit haineusement Henri Voirécarret, *mais toi, tu es un assassin... Et un cocu !*

A ces mots, Paul Acharbon sauta à la gorge du ferrailleur. Les autres s'écartèrent et s'assirent sur le lit pour assister au bourre-pif dans les meilleures conditions de confort possibles, tout en sirotant les mignonnettes tirées du mini-bar. Lorsqu'il apparut aux spectateurs que Henri Voirécarret allait prendre le dessus, Victor Luilebra intervint directement pour rééquilibrer le pugilat. Il asséna un coup de gourdin sur les orteils du ferrailleur, tout en précisant :

- Interdiction de gagner, Riton ! C'est toi, le méchant dans cette histoire, donc tu perds à la fin. Comme dans les films.

Puis il se tourna vers Paul Acharbon :

- Tu veux qu'on l'immobilise, pour que tu puisses l'assaisonner plus confortablement, Paul ?...

- Non, non, laissez-le, fit le cuistot*. Il me dégoûte tellement que je ne veux plus le toucher.*

Chambier ouvrit la porte et fit signe à Henri Voirécarret de déguerpir :

- Allez, file. Et estime-toi heureux qu'on ne t'abandonne pas à poil dans la forêt, comme c'est l'habitude par chez nous !

Henri Voirécarret ne demanda pas son reste et disparut. Dès que la porte se fut refermée, Pichon se tourna vers Paul Acharbon :

- Bon, maintenant que tu connais la vérité, Paul, écoute-moi bien. Nous avons besoin de savoir si tu comptes revenir au Presbytère de St Marcelin... A ce propos, le curé nous a chargé de te dire que si tu revenais, le fonds de commerce serait mis à ton nom dès que mon prêt aura été remboursé.

- Ah ?

- Oui. Et je vais être très clair. Personnellement, après avoir goûté ta sublimissime joue de porc à l'absolu de sauge et ta purée aux figues, j'ai cru que tu avais pactisé avec le diable, et j'étais arrivé à la conclusion qu'il fallait t'égorger pendant ton sommeil. Mais le curé m'en a dissuadé, affirmant que tu étais tout simplement un génie. Bon. Alors, si tu es un génie, je suis sûr que tu vas piger ce que j'ai à te dire...

- Quoi donc ?

- Mon garçon, le «Presbytère» fait la renommée de St Marcelin, au même titre que le Monster Rabbit Park. Il génère beaucoup de recettes pour la municipalité, ce qui réduit d'autant les impôts des Marcepoulairois. Il est donc très important que le resto continue d'exister... D'autre part, la rumeur prétend que le Guide Michelin va lancer un quatrième macaron rien que pour le Presbytère de St Marcelin, et que le restaurant allait donc passer directement de zéro à quatre étoiles dans le prochain guide rouge ! Si c'est vrai, ça figurera un jour dans les livres d'histoire ! Conclusion : on n'abandonne pas un resto à quatre macarons, Paul. Ça ne se fait pas !

- Oui mais...

- Attends, je n'ai pas fini. Comme tu le sais, le curé me doit encore trente-cinq mille Euros pour l'installation de sa gargote de luxe. Mais tu te doutes bien que trente-cinq mille Euros, ce n'est même pas de l'argent de poche pour Gaston ou pour moi. J'en fais donc une affaire de principe. Personne ne m'a jamais obligé à m'asseoir sur une créance. Personne !... Et ce n'est pas aujourd'hui que ça va commencer !

- Bien dit, mon cadet ! commenta Gaston Chambier dans son coin.

Pichon poursuivit, en tapant doucement dans le creux de sa main avec son gourdin :

- Si quelqu'un me plantait un jour, ne serait-ce que d'un seul Euro, j'en ferais le chantier du siècle pour le brave Professeur Ingue, le célèbre

chirurgien esthétique de Marcilly ; celui qui a si bien rectifié mon épouse, la comtesse Yolande Pichon Marsault de Havremont, que Dieu ait en Sa sainte garde. Par conséquent, si je n'étais pas remboursé de mon prêt, il faudrait que je cogne. Or, comme je ne peux pas cogner sur un prêtre, il faudrait donc que je cogne sur quelqu'un d'autre. Tu vois ce que je veux dire ?... Tout ça, mon garçon, pour t'inciter à bien réfléchir avant le faire la bêtise de répondre non. Je te laisse donc un peu de temps pour te décider, à condition que tu répondes tout de suite, et que ça soit «Oui». Alors ?...

- *Maintenant que je connais la vérité,* fit Paul Acharbon, *je n'ai plus de raisons de refuser, père Pichon : c'est oui !*

- *A la bonne heure !* répondit Pichon en se levant et en serrant la main du cuisinier. *Allons annoncer la bonne nouvelle au curé et à l'abbé !*

Le Père Manganate fut ravi. Mais cette fois, on fit les choses dans les règles en échangeant des contrats. Le cuisinier remit au curé une épaisse enveloppe scellée contenant le détail de ses recettes, afin que le restaurant puisse survivre s'il lui arriverait quelque chose.

- *Mon père*, fit-il, il reste un problème à résoudre : *il me sera impossible de faire le ménage compte tenu de mon travail à la cuisine du restaurant...*

- *Ce n'est pas grave, mon fils. Nous chercherons une femme de ménage. Mais moi aussi, j'y mets une condition : que vous nous prépariez deux repas par jour, à l'abbé et à moi. Nous nous sommes jurés de ne plus jamais manger des nouilles.*

- *Ça va de soi.*

Pour fêter son retour aux fourneaux du Presbytère de St Marcelin, Paul Acharbon inventa quatre nouvelles recettes :

1- Les médaillons de homard au fumet de cerfeuil et de poivre blanc, cuits à la vapeur d'absinthe et de curcuma dans une feuille de taro percée. Ce crustacé était accompagné d'une purée de céleri et de kaki, relevée d'une goutte de citronnelle et d'une pointe de piment d'Espelette. Il l'appela «Homard Matué».

2 - Un filet de porc mariné dans une infusion de barbotine et de vin jaune du Jura. Juste avant de passer au four, la viande recevait quelques petites injections d'alcool de gentiane, puis était badigeonnée au miel de sapin. Ce filet de porc était accompagné d'un confit d'oignons aux baies de genièvre parfumé au vin de paille, et de pommes de terre «Cwène di gâte» à la croûte de sel. Il appela cette recette «Jurassic Pork».

3 - Un biscuit meringué aux amandes amères, fourré d'une ganache de chocolat criollo enrichi de cerises marasques, et d'une couche de praliné pignons et noisettes parfumé aux pistils de fleurs de caféiers Blue Mountain. Il était servi avec une petite infusion glacée de menthe fraîche additionnée de

quelques gouttes de maraschino. Il donna à ce dessert le nom de «Marcepoileux», en hommage au maire, lequel avait été le premier à le goûter (juste avant de connaître l'un de ses orgasmes habituels).

4 - Enfin, une mousse vanillée de châtaignes et de zestes d'oranges amères confites, sucrée au miel de jujubier du Yémen, rehaussée d'une pincée de poivre de la Jamaïque et de quelques gouttes de rhum Savanna. La mousse était couverte d'une fine couche de gelée de cynorhodon et de fleurs de pissenlit, et servie couronnée de pétales de roses cristallisés. A côté, sur l'assiette, une boule de glace au pain d'épice anisé, entourée d'un coulis tiède de plantes d'altitude au sucre de malt. Paul Acharbon l'appela «Câlin de la Comtesse» en hommage à Yolande qui en raffolait, et qui, pour le remercier, lui fit une danse du ventre. Le cuisinier pensa alors à débaptiser sa mousse pour l'appeler : «Un dessert avec des marrons, qui n'est pas mauvais». Mais Léa Pimil l'en dissuada.

L'effet de ces préparations sur les convives fut spectaculaire : les hommes se saisissaient par le cou et se cognaient la tête sur la table en hurlant : «*Je jouis ! Putain, je jouis !*», tandis que les femmes poussaient des cris suraigus qui faisaient éclater les verres en cristal. Souvent, les gens s'effondraient comme des masses sur le sol, où ils se tordaient de plaisir. On prit l'habitude de placer dans la salle deux employés munis d'un baquet contenant de la glace pilée. Ils étaient chargés d'en glisser une louche dans le cou des hommes ou dans le décolleté des femmes afin de bloquer leur extase quand celle-ci devenait trop démonstrative. Dans les cas extrêmes, on les assommait avec une bassinoire en fonte.

David Gille

Le Presbytère de St Marcelin allait de triomphe en triomphe, les tables étaient réservées huit mois à l'avance. On agrandit la salle en annexant la buanderie attenante. Très vite, le Père Manganate fut en mesure de rembourser Ernest. Puis il tint parole et mit le restaurant au nom de Paul Acharbon, qui devint donc propriétaire du fonds de commerce.

CHAPITRE 17

Dans le Grimouillirois, on annonça la tenue du premier Teknival de la région pour les vendredi, samedi et dimanche suivants, ce qui agaça prodigieusement Gaston et Ernest. Pourtant, ils n'étaient pas vraiment concernés puisque le rassemblement était prévu à Marcilly-sous-Charmoise, dans un champ en friche. Mais ça les agaçait quand même, c'est tout. Lorsqu'il apprirent que Samira Chécouvert et Léa Pimil s'y rendraient, ils furent stupéfaits.

- Léa est ton arrière petite-fille, Gaston, et tu la laisses aller se mélanger à des abrutis dont le cerveau est liquéfié par les décibels ? s'exclama Pichon. On croit rêver !

- Ça me fiche en rogne, mais que veux-tu que j'y fasse ? répondit Chambier en allumant sa pipe. *C'est à ses parents se veiller sur elle, pas à moi... Et puis, elle sera avec Samira, qui est plus âgée qu'elle. Espérons qu'elles ne seront pas assez bêtes pour fumer du hachis ou boire du Coca-Cola...*

Le vendredi suivant, en début de matinée, les deux compères décidèrent d'aller vider le godet traditionnel au DN2P. Quand ils arrivèrent sur place, des dizaines de voitures et de motos emplissaient le petit parking jouxtant le bistro. Ils poussèrent la porte et demeurèrent interdits.

L'endroit était envahi par des jeunes.

Pichon regarda autour de lui d'un air éberlué.

- Mais qu'est-ce que c'est que cette faune ? On dirait un congrès d'égoutiers en costume de travail !

Dufermage, qui slalomait entre les tables, plateau en équilibre au bout du bras, répondit :

- Je ne sais pas d'où ils viennent, mais je sais où ils vont : au Teknival de Marcilly ! En tout cas, c'est bon pour le commerce : je n'avais pas fait autant de chiffre d'affaires depuis les obsèques de la Josiane Courtecuisse, paix à sa viande... Et on raconte que les jeunes n'ont pas de fric ! Alors qu'est-ce que ce serait s'ils en avaient ? Je viens à peine d'ouvrir et j'en suis déjà à la huitième tournée générale !

Chambier et Pichon secouèrent la tête avec incrédulité et s'installèrent à la table des piliers, sur laquelle Dufermage avait pris la précaution de poser un écriteau «Table réservée». Après avoir commandé leur petit déjeuner (trois triples guignolets et un croissant), ils prêtèrent l'oreille aux conversations qui se déroulaient autour d'eux.

Au bar, un groupe de teufeurs, venus d'horizons divers, liaient connaissance. L'un d'eux dit, en s'adressant aux autres :

- Qu'est-ce que vous faites pour vous amuser, dans vos bleds respectifs ?

- Môô, j' viens du Nord-Pos-d'-Colais, répondit un type efflanqué. *Dans l' Nord, on est des rigolos, quô... Mon plaisir à môô, c'est d'oller chez un copain pour regorder un motch de footboll à lo télé, en buvant que'ques bières servies por sa nono. Mais faut que la nono, elle soit en minijupe et qu'elle ait de gros tétins, pour qu'on ait un sujet de poilode, quô. Et faut qu'elle soche se taire, hein, possequ'on n'aime pos les nonos qui bovordent pendant les motches de foot, quô. O lo mi-temps, on fait un concours de rots. Oprès le motch, c'est*

visite au bistro du coin avec mon ami Jacky pour une chtite portie de flipper et pour boire que'ques bières en grignotant des nô.

- Des quoi ?...

- Des nô.

- Hein ?... C'est quoi, ça, des nô ?

- Des cerneaux de nô ! Tu sais pas ce que c'est ?

- Ah, des noix !

- Ben oui, c'est bien ce que j'ai dis : des nô, quô... Le reste du temps, ch'ti fais du tuning sur mo Ford Copri en ovolant que'ques bières, quô. Porfois, quand y o pos d' foot à lo télé, on vo regorder posser des coureurs cyclistes, en buvant que'ques bières, quô... Et tôô, l' Marseillais ?

- Té, la même chose que vous autres, peuchère. Avé mes potes Momo, Mémé, Manu, Rachid, Mario et Domi "Ze Killer" (boudiou, c'est un vrai comique celui-là, il est champion du monde de la Terre entière de cracher de noyau d'olives, fatche de cong !), on va faire un tour à la buvette de notre club de supporters de l'OM pour siroter trois ou quatre pastagas bien tassés. Ensuite, on va à la chasse aux cagoles et aux cabestrons, et on essaye de leur toucher le tafanari. Après la troisième bindéou dans le museau, vé, on se fait une petite estoumagade sur le vieux port en traitant les touristes blanquinas de bordiasses, et en les provoquant au baroufo. Mais si on est des Marseillais à grande gueule, on n'est quand même pas des fadas : on fait une retraite courageuse dès qu'ils serrent les poings, comme c'est la coutume chez nous... Puis, avé les potes, on bousille quelques abribus Decaux pour montrer qu'on n'est pas des cacous, mais des hommes, des vrais, putaing !... Enfin, on finit la soirée à sept dans ma Golf GT de 1983, avé le ghetto-blaster à fond pour se faire remarquer par les payotes. On tourne sur le Quai des Belges et la Canebière jusqu'à ce qu'on n'ait plus d'essence. Après, on rentre se coucher, à l'heure des brousses, pardi. Bref, on rigole en pagaille... Et toi, le Parigot-tête-de-veau ?

- Avec mes poteaux, on va d'abord au café pour siffler des bières, puis on va au stade pour siffler l'arbitre, et à la sortie, on siffle les greluches. Ensuite on va au baston avec les supporters de l'équipe adverse, de préférence ceux de l'OM. Il arrive aussi qu'on casse quelques vitrines dans les beaux quartiers. Si on rencontre une bande de zyvas sur notre chemin, on les satonne... Ou alors, quand y a pas match, on joue au "Jeu des 15 minutes" : on monte dans un bus choisi au hasard et on sort au bout de quinze minutes. Puis on revient à pied au point de départ mais en faisant une halte dans tous les cafés sur notre route. A la fin, on fait un concours à celui qui vomit ou pisse le plus loin. On se marre, quoi !... Et chez toi, le Belge, on s'amuse ?

- Oufti ! Tu crois peut-être que les Belges sont tous des saisis ?... Alors je vais te dire : endéans une semaine, on sort dix à douze fois, nous autres !

C'est comme ça depuis toujours, et c'est eco todi ! Mais c'est à partir du vendredi soir que ça devient sérieux, sais-tu ? On part à la chasse aux bauchelles, et nous autres, on sait faire, tu peux me croire, car y en plein ! Ensuite, on fait le tour des ducasses de la région ou des estaminets, et c'est guindaille sur guindaille ! Avec mes copains, on n'est pas des dikkeneks, mais sketter douze chopes de Duvel, ça nous fait pas peur, alléï, on n'est même pas kervé !... Par après, on va manger dehors. Si tu crois qu'on ne bouffe que des moules et puis des frites, c'est que tu es une slache ! Viens voir en Belgique manger des pieds de porc farcis ou une carbonnade, une fois : c'est goûteux et ça fait à peine grossir, sais-tu ? Parfois, on s'en met jusque là, puis on va à la toilette pour renauder. Après, l'aubergiste doit passer la loque à reloqueter et ça nous fait bien rigoler. Chez nous, on aime la rigolade... Et chez toi, le Gascon ?

- Chez nous, gtmlblm mlgrml, match de rueby, gmlblm grmbl bligrr, grblgrmlbl, grblgrml confit de canard grblgrmbl cassoulet, con. Grblblgmlgrr, on braconne un peu grmblgml gblmblmgrr ortolans, con. gbgrmbl bonne bouteille de bordeaux, gblgblmbl mblgrmbl cognac, grmblmgmlb, foie gras, con. Grblmgmbl on flingue tout ce qui bouge, gblmblmgr match de rueby gmlblm mlgrml saucisses de Toulouse, con. Grmblmbl gmlblm mlgrml gmlblm mlgrml tourin à l'ail, gblgblmbl mblgrmbl gmlblm mlgrml salmi de palombes, con. Et toi, le Corse ?

- J'ai rien compris ! Dans ton bled, vous parlez tous comme-ça, ou tu as du gravier dans la bouche ? Mais bon... Chez nous, on sort assez tard vu qu'il faut d'abord nettoyer le fusil de chasse et le couteau du père. Ça laisse peu de loisirs pour la fistacciola. Et puis, quand on a quelque chose à se dire, par exemple : «Tu crois qu'il fera beau demain ?», on va dans le maquis pour en causer sottu voce. Ça prend du temps, surtout qu'on y va lentement... Ensuite, avec mes copains Ange, Sauveur, Pasquale et Lisandru, on boit de la cédratine et on mange du figatellu en surveillant nos chèvres et nos sœurs. Le samedi soir, on fait sauter quelques villas de pinz pour garder la main, ou on mitraille la gendarmerie du village voisin, pour rigoler. On rentre vers trois ou quatre heures du matin. Moi, je fais une sieste avant d'aller me coucher, mais je sais que certains de mes amis vont au lit directement. Chacun son truc. Chez nous, on respecte les habitudes des autres, babbé... Et chez toi, le Suisse ?

- Chez nous, ça fait droit chier la caque quand on voit de la poussière. Alors on poutse. Notre plus grand plaisir, c'est de poutser. Dès huit heures du matin, on s'appond à la tâche : on monte en haut les escaliers et on poutse la chambre de bains, puis on poutse les chambres à coucher. Après, on redescend et on poutse la chambre à manger, puis on enchaîne en poutsant la chambre à lessive. Ensuite, on poutse les fenêtres et les portes. Puis on poutse le chien. Après, on sort dehors et on poutse la rue. Et comme chez nous on connaît pas le tournement de tête, on va haut dans la montagne pour poutser les rochers. Parfois, les taches noires de nos vaches deviennent violettes d'avoir été trop poutsées à l'eau de Javel... Quand on redescend dans la vallée, on fait schmolitz avec des inconnus pour bien montrer que chez nous, on ne boit jamais en Suisse. On prend des cuites fédérales ! Une fois

rentrés, on joue un peu de l'alpenhorn, puis on le poutse avant de le ranger dans son étui bien poutsé. Ensuite on va au nô-nô après s'être consciencieusement poutsé les fesses et les dents. Bref, on fait des rires qu'on entend jusqu'à Vaduz !... Et toi, le Lyonnais ?

- Nous, les gones, le samedi soir on n'abonde pas de chercher des fenottes, mais y a que les grosses boques qui se laissent aborder. Et c'est pas faute de chercher des mignonnes, des canantes, mais faut croire qu'après vingt heures, leurs vieux les mettent au sec ! Alors on se planque au fond des traboules pour les apincher : c'est mon copain Denis qui y arrive le mieux, il est tellement maigre que s'il se met à cacaboson derrière un balai, y disparaît. Après, s'il a vu le darnier d'une chenuse à travers une fenêtre, y nous raconte... On s'arrête aussi dans les troquets pour piaver. Parfois, quand on a de quoi, on va dans un bouchon pour un mâchon à s'en faire péter la basane. Ça nous rend tout benaises !... Sinon, c'est match de l'OL, puis re-match de l'OL et re-re-match de l'OL. Le reste du temps, on prend la ficelle pour monter à la Croix-Rousse, et on déramboule les rampes des escaliers... Bref, qu'est-ce qu'on se marre ! Et toi, l'Alsaco ?

- Hopla !... Avec mes copains, le Muller Robes de Neugartheim-Ittlenheim, le Fisher Aloïs de Mittelschaeffolsheim, le Meyer Fritzl de Gumbrechshoffen-Oberbronn, et le Weber Bertelmebs de Mittelhausbergen, on manche à la maisson un bäeckeoffe ou un fleischschnaka arrosés d'un riesling de chez le Risch Francis de Bernardvillé. Et puis on sort et on va dans une bierstub de Strasbourg pour boire de la bièèèrrrrr. Et puis après, on va dans une winstub pour boire un gewurztraminer de chez la Faller Colette de Kaysersberg. Et puis après, on va à l'Ancienne Douane pour mancher une choucroute et boire de la bièèèrrrrr. Et puis après, on va à la maison, on boit une dernière bièèèrrrrr et un schnapsl, et on met la nàchtkappla pour aller schloofa... Et toi, le Savoyard ?

- Le samedi soir, moi et mes potes on va courater. Mais chez nous, pour se mettre le diot au chaud, faut parfois un piolet, une corde de rappel et des mousquetons !... En hiver, c'est-y dur : un passe-montagne en laine sur la tronche et des raquettes aux pieds, c'est pas le mieux pour lever de la fesse. Mais c'est-y encore pire en été, quand les marmottes nous mordent parce qu'on sent le fromage à force de ne bouffer que de la fondue et de la raclette avec des tartifles au barbot pendant toute l'année. Faut dire que par chez nous, les filles qui ont vu péter le loup sur la pierre en bois, y en a pas des ramelées, et, de misère, on est donc forcé de se rabattre sur des Parisiennes en vacances. Mais comme elles font tout le temps des gôgnes, on a meilleur temps de leur raconter qu'on est moniteurs de ski. Ça fait gagner du temps, et quelquefois ça marche. Les Parisiennes c'est-y pas mieux que rien, ou bien ?... Ensuite, pour faire la rioule, faut mé se tirer des kilomètres à la borgne dans la neige avant d'arriver. Mais quand on arrive, on est tellement gelés, on a les pieds tellement fonfes, on brettèle tellement, qu'on n'a plus qu'une envie : se mettre à table pour manger un pormonier et se mouiller la meule au vin chaud. Et en attendant d'être servi, on lance des boulettes de pain sur les monchus et on rigole. Chez nous, on sait s'amuser, ou bien ?... Et chez toi, le Breton ?

- Ben à vrai dire, quand on rentre d'une campagne de pêche, on n'a pas tellement envie de sortir. Personnellement, après trois mois de mer, je chaloupe et je titube quand je mets le pied sur la terre ferme ; et je pue la morue et les menstrues de poulpe. Aussi, quand j'arrive chez moi, je passe d'abord sous la douche où ma copine Marie-Jeanne me récure la couenne pendant deux heures avec une brosse en chiendent au bout d'un manche, pour enlever l'odeur. Ensuite, elle me passe une serpillière imbibée de chouchen sur le corps pour adoucir la peau, et je retourne sous la douche pendant une heure pour évacuer les dernières molécules de poiscaille. Après ça, j'attrape la Marie-Jeanne, je lui arrache sa coiffe et j'enlève la pince à linge qu'elle a sur le nez. Puis je saute avec elle dans mon lit-clos pour lui remplir le biniou. Quand on a fini, je rejoins mes copains Yann, Gelven, Yvan et Madec à la crêperie pour parler de poisson autour d'une pile de krampouezhenn au sarrasin et d'une trentaine de bolées de cidre, ce qui donne la diarrhée et permet de se purger pour pas cher. Madoué, qu'est-ce qu'on rigole !... Et toi, le Limousin ?

- Pour nous distraire, répondit le Limousin, nous faisons des rodéos avec nos vaches. De grands concours sont organisés dans chaque village et c'est à celui qui tiendra le plus longtemps sur les bêtes. Comme elles sont paisibles nous y restons très longtemps et ce n'est que lorsqu'elles penchent la tête pour brouter l'herbe grasse de nos collines que l'on risque de tomber. On a nos champions, pour l'instant c'est Vergecul du Blonzac qui l'est. Il a tenu trois semaines sans tomber, il fallait le nourrir et il dormait sur le dos de la Rouquette malgré la pluie et le vent. On reste autour dans le pré en buvant des Red Bull pour encourager les sportifs. Quand on en a assez, on fait le tour du village en faisant pétarader nos mobylettes. En ville, ils s'ennuient plus, ils boivent des Red Bull sur la Place de la Rép, mais comme ils n'ont pas de vaches, ils chassent les pigeons avec les cannettes, crachent par terre et font des concours de slam. Après, comme nous, ils font pétarader les mobylettes dans les rues de la ville.

Le teufeur Suisse, réalisant que Pichon et Chambier les écoutaient avec un air d'incrédulité peint sur le visage, les apostropha :

- Dites, et vous, dans ce trou perdu, vous faites quoi pour vous amuser, les pépés ?

- Oh, eh bien nous, répondit Chambier, *on est des gens simples. Donc on a des passe-temps simples, vois-tu : on collectionne les nains de jardin.*

- Et des boîtes de camembert, surenchérit Pichon en levant l'index.

- C'est exact, et des boîtes de camembert ! acquiesça Chambier. *Sinon, on écoute la T.S.F.... Ah, et j'oubliais : vu qu'on n'aime pas beaucoup les étrangers par ici, on s'amuse aussi à crever les pneus de leurs voitures et de leurs motos. D'ailleurs, si j'étais vous, je ne laisserais pas ma voiture dehors, sur le parking, sans surveillance...*

Trente secondes plus tard, comme par enchantement, le DN2P s'était vidé.

- *C'est quand même mieux comme ça, pas vrai ?* commenta Pichon en regardant autour de lui d'un air satisfait. *Albert, remets-nous une tournée de guignolet, qu'on se désinfecte les boyaux. Et aère un peu, ça sent le bouc, ici*.

Durant la journée, Chambier fit encore quelques timides tentatives pour dissuader Léa Pimil de se rendre au Teknival. En particulier, il souligna l'absence de lieu d'aisance sur place, et prophétisa une épidémie de peste et de choléra. Mais Léa prit cela avec le sourire et annonça qu'elle se rendrait au Teknival de Marcilly avec Samira, comme prévu. Elle ponctua le tout en déposant un baiser sur la joue du vieux. Si Gaston regrettait sa décision, intérieurement, il était ravi et fier : son arrière-petite-fille faisait montre de caractère. Elle avait de qui tenir. Toutefois, puisque c'était la gendarmerie de St Marcelin qui assurerait la surveillance de la manifestation, il demanda à l'adjudant Perret de garder un œil sur elle pendant ces trois jours.

Le soir, devant son triple cognac, il dit à Pichon et à Bastien Tonchapot-Yaduvant, qui partageaient sa table :

- *Va falloir que j'aille voir le Dr Tchékov. Je crois que j'ai de la tension.*

- *Toi, vieux gars ?*

- *Ouais. Depuis deux ou trois heures, j'ai le sang qui bat dans les oreilles. Ça fait "boum boum boum"...*

- *Ouais, moi aussi !* fit Pichon en se fourrant le petit doigt dans l'oreille.

- *Et moi !* ajouta Bastien Tonchapot-Yaduvant. *On a dû bouffer quelque chose...*

Castafiore

- *Mais non !* fit Cristobal Populer, assis à la table voisine en compagnie de Sancho Pansu, l'employé d'Alonzo Lupanar, le maçon. *Ce que vous entendez, c'est le Teknival. Ce sont les basses qui traversent le sol et arrivent jusqu'ici !*

- *C'est juste,* ajouta Sancho Pansu. *Tout à l'heure, je suis passé en voiture sur la route de Marcilly : leur musique était tellement forte qu'elle m'a fait sauter deux plombages et que ma femme a éjecté son stérilet !*

- *On croit rêver !* fit Pichon.

Le dimanche soir, l'adjudant Perret tira le bilan du rassemblement : lui et ses hommes avaient confisqué 1231 cachets d'ecstasy, 523 g de coke, 5497 pétards (dont 5 à bout filtre), 23 couteaux à cran d'arrêt, 12 poignards de commando, 18 pistolets, 15 revolvers, 9 bazookas, 7 mitrailleuses lourdes de calibre 12.7mm, 2 canons antiaériens et 1 missile Sidewinder. En outre, 41 garçons avaient égaré leur portefeuille, 37 leurs clés, et 18 leur montre. Quant aux filles, 44 d'entre elles avaient perdu leur sac, et 127 leur virginité.

David Gille

Samira Chécouvert et Léa Pimil revinrent le dimanche soir, exténuées. Samira préféra rentrer tout de suite à la Villa Mon Repos (ex-ferme Lapilule, dont elle avait hérité), pour dormir. Léa se rendit au DN2P. Dès qu'elle passa la porte, Chambier demanda :

- Alors ?... C'était bien ?

- Quoi ?

- Le Teknival... C'était bien ?

- Quoi ?

- Je te demande si le Teknival, c'était bien ?

- Quoi ?

- Octod'jus !... C'ETAIT BIEN, LE TEKNIVAL ?

- Quoi ?...

CHAPITRE 18

Pour le Père Manganate et l'abbé Tysumène, les derniers mardi, mercredi et jeudi du mois d'avril étaient consacrés, comme tous les ans, à une réunion œcuménique. Le curé affichait alors sur la porte de l'église une feuille de papier avec ces mots :

«*Le Père Albert Manganate et l'Abbé Barnabé Tysumène étant absents mardi, mercredi et jeudi prochains, on est prié de ne pas naître, mourir ou vouloir se confesser ces jours-là. Merci*».

La réunion œcuménique se tenait traditionnellement sur un îlot sauvage auquel on ne pouvait accéder qu'en barque, au confluent de la Sargole et de la Poulaire, à une dizaine de kilomètres en aval de St Marcelin. Ces trois jours tenaient lieu de vacances aux ecclésiastiques, lesquels se retrouvaient là chaque année avec un plaisir non dissimulé.

On campait sur la petite île et on cuisait les repas sur un feu de bois, dans la joie et la bonne humeur. Cette année, ils étaient trente-cinq, venus de toute la région : le père Midecon-d'Huir, le père Limpimpin, le père Manganate, le

père Sildanlézoreil, le père Colateur, le père Manente, le père Spikasse et le père Pendiculair, accompagnés de l'abbé Ration, de l'abbé Tysumène, de l'abbé Nedixion et de l'abbé Arnèse. Etaient également présents les rabbins Moïse Sovédézo, Ariel Laveplublanc, Salomon Saloh et Aaron Petipataapon, ainsi que les imams Ali Libleu, Larbi Carbonat-Desoud, Djamel Vandreddi, Chérif Emoiducouscous, Larbi Fidus-Aktif, Moktar Keujamet, Omar Cheudupalais et Chérif Emoipeurh. Enfin, les pasteurs Calvin Movet, Jérémie Ade, Luther Minator, Elie Elo-Onrentreduboulo et Ethan Lalumiaire-Ensortan complétaient le groupe.

Il était de tradition de convier aussi quelques représentants d'autres religions. Assistaient donc également à la réunion six moines bouddhistes, invités d'honneur cette année : le lama Rinavoil, le lama Delon-Vienouserviraboir, le lama Scott-Durégiman, le lama Sturbassion-Sahrenssour, le lama Serge, et, venu tout spécialement d'Italie, le lama Caroni-Aldente.

Comme d'habitude, on avait loué les services d'une dame chargée de l'intendance. Son travail consistait à veiller au confort de tout ce beau monde. Cette année, il s'agissait de Célia Lutefinale, une petite boulotte aux cheveux courts, qui fumait à la chaîne des cigarettes qu'elle roulait elle-même. Avec la barque, elle rejoignait les ecclésiastiques campeurs chaque après-midi, rangeait les tentes, aérait les sacs de couchage et préparait le barbecue et les crêpes du dîner, tout en se plaignant de sa rétribution, qu'elle jugeait ridicule. Elle exigeait alors une augmentation de salaire ou un accroissement de son pouvoir d'achat, ou encore une revalorisation salariale. A défaut, disait-elle, elle se satisferait d'un peu plus d'argent. Sinon, elle était prête à accepter des tickets-restaurant ou deux pneus rechapés pour son Solex. Les ecclésiastiques l'envoyaient bouler, bien sûr, car faut pas déconner, on n'est pas des marchands de tapis, tout de même. Alors, pour se venger, elle crachait dans la pâte à crêpes.

Célia Lutefinale avait accepté ce job pour rejouer Peponne et Don Camillo grandeur nature (mais à la puissance trente-cinq), et s'était persuadée qu'il fallait surveiller cette troupe de dangereux ecclésiastiques réactionnaires afin de découvrir quels sombres complots ils ourdissaient pour rouler les travailleurs et les masses populaires dans la farine. Elle était très fière d'avoir réussi à se faire embaucher par la ruse, pensait-elle. En réalité, Célia Lutefinale avait été choisie parce qu'elle était une mécréante, et qu'elle ne prendrait donc parti ni pour les uns ni pour les autres. De ce fait, elle serait d'une totale impartialité en servant les portions de crêpes.

Chaque soir elle repartait à la fois en maugréant et en barque, laissant ses employeurs se préparer pour la nuit. Puis elle filait rédiger un rapport qu'elle postait à l'attention de la fédération du Grimouillirois, section de Bourac, branche «*Lavrenti Béria*», cellule «*Debout, les damnés de la Terre*», sous-cellule «*Aube radieuse du Poulairois*». Mais personne ne le lisait jamais, pour la bonne raison que la permanence de Bourac avait définitivement fermé ses portes quand Raoul Castro avait autorisé à Cuba les téléphones portables, les slips kangourou et le papier toilette Triple-épaisseur.

Les ecclésiastiques passaient la matinée à philosopher et à parler boutique, et consacraient l'après-midi à la pêche. Ils se répartissaient alors tout autour de l'île, coinçaient leur canne à pêche entre les orteils, et, après avoir rabattu leur chapeau de paille sur les yeux, s'allongeaient voluptueusement dans l'herbe pour rêver de truites fario.

Ce jour-là, c'est exactement ce qu'ils faisaient, profitant d'une bise douce et bercés par les chants des oiseaux, quand soudain l'Imam Larbi Carbonat-Desoud tressaillit et s'écria :

- Je crois que ça mord, Philibert ! Et ça a l'air d'être un gros !

A ses côtés, le Père Pendiculair se réveilla en sursaut. Mais il resta immobile, les yeux fermés, et fit :

- Tu as intérêt à ne pas le louper, Larbi. Avec le boucan que tu fais, y en aura pas d'autres de si tôt !

l'Imam Carbonat-Desoud s'était redressé, avait repoussé son chapeau en arrière et regardait l'eau. Une grosse masse inerte et sombre s'était prise dans sa ligne.

- Par la barbe du prophète ! s'exclama-t-il. *C'est quoi, ce truc ? Aidez-moi, passez-moi une épuisette !*

- C'est trop lourd, cria le père Pendiculaire qui s'était rapproché. *Venez tous, il faut du renfort.*

Les ecclésiastiques se réveillèrent en sursaut et se dirigèrent vers leurs deux collègues. Ce qu'ils virent les confondit. Une masse informe s'élevait des eaux tirée par le fil à pêche prêt à craquer de l'imam qui s'agrippait à une racine.

- C'est la Baleine de Jonas, dit en se signant l'abbé Ration.

- C'est Moïse sauvé des eaux ! fit l'abbé Nedixion en s'agenouillant.

- C'est la pêche miraculeuse, renchérit le père Spikasse.

- C'est le monstre du Loch Ness ! hurla d'une voix stridente le lama Serge, qui fit se dresser le cheveu des moines, moins sensibles à l'évocation du passé biblique.

- Aidez-moi, par Maho…, euh, pardon, par Mentier ! rugissait l'imam qui ne savait plus ce qu'il disait.

Soudain, la masse retomba dans l'eau et le fil rebondit en l'air avec à son bout une petite chose noire qui vint se poser dans le sable.

Les prêtres, imams, pasteurs, rabbins et moines formèrent un cercle

autour de l'objet. Calvin Movet s'avança et saisit ce qui, après étude, fut reconnu comme un string.

- *Je peux vous affirmer,* dit le Pasteur, *que la personne qui portait cet attribut démoniaque était une femme. La dentelle ne laisse aucun doute.*

- *Mais alors, qu'y a-t-il dans l'eau ?... Est-ce Eve ?* demanda le jeune abbé Arnèse frais émoulu du séminaire.

Ils se détournèrent tous de l'objet du vice, qu'ils déposèrent sur une souche. Ils regardèrent à nouveau dans l'eau. Le courant avait rapproché la masse dont ils pouvaient à présent deviner les formes.

- *C'est un corps, un corps de femme !* dit l'abbé Tysumène en fin connaisseur.

- *Ili fauti la sorti da là,* dit l'imam Ali Libleu dans un français approximatif.

- *Pas de nom, pas de nom !* s'écria Larbi Carbonat-Desoud.

- Relevons nos robes et pénétrons dans l'onde pure pour en faire sortir le démon, dit le pasteur Jérémy Ade, poète à ses heures.

A ces mots les trente-cinq pères se précipitèrent dans le lit de la Sargole. Ils formèrent une nasse, se rapprochèrent en cercle et soulevèrent le corps de l'hétaïre puis la transportèrent sur la plage.

- *Mon Dieu, je reconnais cette femme, couvrez ce que nous ne saurions voir,* s'écria le Pasteur Elo-Onrentreduboulo.

- *Pas de nom, pas de nom !* chuchota à nouveau Carbonat-Desoud.

Le père Colateur enleva sa soutane et recouvrit le corps grassouillet de celle en qui tous reconnurent la servante au grand cœur qui leur préparait de si délicieuses crêpes. C'était bien Célia Lutefinale.

- *Par Bouddha, qu'a-t-il bien pu lui arriver ?* s'exclama le lama Sturbassion-Sahrenssour.

Castafiore

- *Bon sang, pas de nom !* fulmina Carbonat-Desoud, hors de lui.

Tous se mirent à prier devant le corps de la malheureuse qui gisait à terre caché sous la soutane. Chacun invoquait son Dieu dans un profond recueillement.

- *Bénissons-la mes frères*, dit le Père Manganate.

Des prières de toutes les confessions montèrent vers le Ciel. Jamais personne n'avait été accompagné dans l'au-delà avec autant de majesté. La cérémonie se poursuivrait encore si le lama Caroni-Aldente, prosaïquement,

n’avait sorti son téléphone portable de la poche de sa tunique.

- *On capte bien le réseau, c’est étonnant*, dit-il brisant le silence.

Tous le regardèrent ébahis. Un lama ayant fait vœu de renoncement aux matériaux de la modernité, tenant un Nokia dans la main, était aux yeux de tous ces hommes de Dieu la pire des injures. Ils en rêvaient mais n’auraient jamais osé. Cet homme défiait les lois de la plus élémentaire religiosité et ils crurent rêver lorsqu’ils l’entendirent appeler la police d’une voix de crooner décontracté.

- *L’adjudant Perret a demandé de ne pas toucher le corps et d’attendre, il arrive avec ses hommes,* dit l’Italien peu scrupuleux mais à tout prendre très efficace.

- *Ouf,* fit le rabbin Aaron Petipataapon : *j'ai cru que nous allions devoir survivre sur cette île en faisant comme ces naufragés des Andes qui ont dû manger leurs compagnons de vol en 1972, et dévorer des morceaux de cette femme !*

Le père Manente se pencha sur le corps de Célia Lutefinale :

- *C'est vrai qu'elle n'est pas très appétissante. Surtout avec ces algues qui lui sortent des narines...*

- *Puisque vous parlez d'appétit, nous pourrions peut-être manger et boire pour nous remettre*, dit le père Manganate, catastrophé par l'allure que prenait la conférence œcuménique annuelle.

- *Oui, mais nous n'avons plus rien puisque notre intendante est morte,* répliqua l'abbé Tysumène.

- *Nous partagerons volontiers nos provisions avec vous !* dit le lama Scott-Durégiman, à la surprise générale.

C'est alors que l'on vit les six lamas se diriger vers leur tente et revenir avec dix bouteilles de Chianti-Spumante, un plateau de fromages et six grosses miches de pain.

Les prêtres, ébahis par tant de compromissions, mais l'estomac agréablement surpris, abandonnèrent la gisante et s'installèrent à l'ombre où ils partagèrent le repas du Seigneur.

Une heure plus tard, les pandores arrivèrent en force et en Zodiac, accompagnés du Dr Barbak, médecin légiste. Perret tira les ecclésiastiques à l’écart pour leur poser quelques questions, tandis que le légiste procédait aux premières constatations, tout en mâchant un sandwich au gorgonzola que le lama Rinavoil venait de lui préparer. Elles furent rapides :

- *Cette femme est morte hier soir entre vingt heures et vingt-trois heures,*

dit-il. *Elle porte une grande marque triangulaire sur le côté droit, allant du visage à la taille, et englobant l'épaule. Cette marque est ante mortem. Quelque chose de triangulaire l'a heurtée avec force, et elle a été précipitée à l'eau. Elle est morte d'hydrocution.*

- Quelque chose de triangulaire ? Vous voulez dire comme un panneau de signalisation routière, par exemple ? demanda Perret.

- Je vois mal un type se promener avec un panneau routier au milieu d'une rivière, et s'en servir pour taper sur les gens, adjudant !

- Une rame ou une pagaie, alors ?...

- Une rame n'est pas triangulaire, mais rectangulaire ou oblongue. De plus, l'objet était bien plus grand qu'une rame.

- Vous ne me facilitez pas la tâche, Docteur.

- Je ne suis pas payé pour ça... Bon, je fais évacuer le corps vers la morgue de Bourac pour un examen plus approfondi. S'il y a du neuf, je vous téléphonerai, et le procureur ouvrira une instruction. Adieu la compagnie, et merci pour le sandwich.

Le médecin légiste quitta les lieux, suivi par deux infirmiers emportant le corps de Célia Lutefinale sur une civière.

Perret se tourna vers les ecclésiastiques :

- Messieurs, cette affaire est bien mystérieuse. Je constate que l'assassin n'aurait pas pu se cacher sur cet îlot sans être vu. A moins qu'il n'ait été planqué au fond de la barque empruntée par cette malheureuse...

David Gille

- Impossible ! répondit Ali Libleu. *Nous sommes plisieurs à l'avoir aidé à monti dans le bateau et y avait pirsonne dedans. Et y avait pas d'autri bateau sur la rivière.*

Perret ordonna aux ecclésiastiques de ranger leurs affaires, puis les gendarmes les évacuèrent en bateau pneumatique vers le rivage où les attendaient cinq fourgons. Une demi-heure plus tard, la troupe se retrouva à la gendarmerie de St Marcelin pour être interrogée. D'emblée, Perret attaqua :

Castafiore

- Messieurs, s'il n'y avait personne sur l'îlot à part vous-mêmes, et qu'il n'y avait pas d'autre barque en vue, la conclusion s'impose d'elle-même : l'assassin est parmi vous !

- Vous êtes fou ? s'exclama le Père Limpimpin.

- Summum jus, summa injuria ! brailla l'abbé Nedixion.

- A finstere cholem auf dein kopf und auf dein hent und fiss ! fit le rabbin

Aaron Petipataapon en secouant la tête.

- *A shandeh un a charpeh !* ajouta le rabbin Ariel Laveplublanc en tapant du poing sur la table.

- *Beati pauperes spiritu !* surenchérit le Père Colateur.

- *Argumentum baculinum !* s'emporta le Pasteur Calvin Movet.

David Gille

- *Sutor, ne supra crepidam !* s'exclama l'abbé Tysumène.

- *Mazal hlib ommok mabin sanik !* fit l'imam Moktar Keujamet.

Perret les regarda l'un après l'autre et dit :

- Parlez français, je vous prie. Qu'on vous comprenne !

Le Pasteur Luther Minator répondit :

- Alors je vais vous le traduire en français, adjudant : vous avez la cafetière fêlée ! Vous nous accusez, nous, des ecclésiastiques, d'avoir tué cette pauvre femme ? Il faut vous faire soigner, mon garçon !

- Je ne vous accuse pas tous, j'accuse seulement l'un d'entre vous. Et je lui conseille d'avouer, ça nous fera gagner beaucoup de temps. Pour l'instant, vous êtes tous en garde à vue. On va prendre vos dépositions.

- Il est près de 20 H, adjudant. Nous avons faim !

- On va vous apporter à manger.

- *Kasher, pour nous !* précisa le rabbin Salomon Saloh.

- *Halal pour nous !* fit l'imam Omar Cheudupalais. *Avec beaucoup de sauce, s'il-vous-plaît.*

- *Végétarien pour nous !* ajouta le lama Sturbassion-Sahrenssour.

- Perret, fit le Père Manganate, envoyez quelqu'un au Presbytère de St Marcelin et dites-lui de nous rapporter le plat du jour.

Le curé se tourna vers l'abbé Tysumène et demanda :

- C'est quoi, déjà, le plat du jour ?

- On est mercredi ? Si je me souviens bien, onglet Carnivoras à la crème de basilic sur son lit de figues rôties au vinaigre balsamique, et...

Perret, dont la patience avait atteint ses limites, vociféra :

- Silence !!! Ce sera sandwich au fromage pour tout le monde !... Vous allez passer l'un après l'autre dans la pièce voisine et mes hommes prendront vos dépositions.

Le lendemain à onze heures, ils étaient toujours là. Le père Manganate, qui s'était auto-proclamé porte-parole du groupe, força la porte du bureau de l'adjudant Perret et gueula :

- Perret, ça suffit comme ça ! Ou vous arrêtez l'un de nous, ou vous laissez partir tout le monde !

- Rassurez-nous, Monsieur le curé : je connais le coupable ! Reste à lui faire avouer.

- Ah ? Et c'est qui ?

- L'imam Larbi Fidus-Aktif !!!

- Larbi Fidus-Aktif ?... Mais... Comment pouvez-vous soupçonner cet homme, Perret ?

Le gendarme se toucha le nez d'un air entendu :

- Mon flair, mon Père ! Mon flair !

Le curé secoua la tête avec incrédulité :

- Votre flair ?... Vous croyez que c'est une preuve, ça ?

- Croyez-moi, monsieur le curé, mon flair ne me trompe jamais ! Ce Larbi Fidus-Aktif est bizarre. Il a le regard fuyant...

- Il n'a pas le regard fuyant : il a une conjonctivite !

- Euh, peut-être. Mais il n'empêche... Il porte une montre digitale Casio F91W !

Le Père Manganate le regarda comme une poule regarde une clé de douze, et lâcha :

- Une montre Casio ???... Et alors, ça fait de lui un assassin ? Sauf votre respect, adjudant, êtes-vous tombé sur la tête ? Des millions de gens portent une montre Casio !...

L’adjudant Perret se rengorgea et expliqua avec une componction ridicule et des trémolos dans la voix :

- Pour nous autres spécialistes surentraînés de la lutte contre le crime, la montre Casio F91W est un indice qui ne trompe pas ! C’est à l’aide d’une montre de cette marque et de ce modèle que la plupart des terroristes islamistes amorcent leurs bombes ! A Guantanamo, plusieurs personnes sont détenues simplement parce qu’elles portaient une montre Casio F91W au moment de leur arrestation !

- Mais... C’est de la folie ! Qu’est-ce que cela a à voir avec la malheureuse Célia Lutefinale ? Elle n’a pas péri dans une explosion, que je sache !...Et puis, comment l’imam Larbi Fidus-Aktif aurait-il fait ?

- C’est simple : il s’est jeté dans l’eau et a rejoint la barque de Célia Lutefinale à la nage. Là, il a estourbi la femme avec un objet triangulaire et l’a fait tomber à l’eau. C’est évident.

- L’imam Larbi Fidus-Aktif est le fils d’un chamelier berbère, Perret ! Jusqu’à l’âge de vingt ans, il a vécu dans les dunes du Sahara ! Il ne sait même pas nager !

- Comment le savez-vous, Monsieur le curé ?

- Je le sais parce que ça fait dix ans que je le connais ! Quand il fait trempette, il ne s’écarte jamais de plus d’un mètre de la berge, parce que l'eau le terrifie !... C’est même un sujet de plaisanterie entre nous !

Le visage de Perret s’assombrit.

- Ah ?... Euh, ben dans ce cas, faut que je trouve un autre coupable. Dommage, il me plaisait bien, celui-là.

- Mais bon sang, aucun de nous n’a quitté l’îlot après le départ de Célia Lutefinale : nous dînions !

Perret sembla réfléchir profondément. Puis il lâcha :

- Et que pensez-vous de Moïse Sovédézo ? C’est un costaud, lui.

- Perret, comment faut-il vous le dire ? ON BOUFFAIT !... Personne ne s’est levé pour suivre Célia Lutefinale ! Et d’ailleurs, pourquoi Moïse aurait-il tué cette femme, hein, je vous le demande ?

- Je ne sais pas, moi... Peut-être qu’il n’aime pas les communistes.

- Je n’aime pas non plus les communistes, mais ce n’est pas une raison pour que je les tue !... Et puis, Perret, vous oubliez une chose : nous sommes tous des hommes de Dieu !

Le sourcil gauche de Perret se souleva, conférant au pandore une physionomie suspicieuse. Il se pencha légèrement vers le Père Manganate et dit :

- Vous n'aimez pas les communistes ? Tiens, tiens... Dites-moi, Monsieur le curé, vous savez nager ?

- Perret, si vous continuez, Dieu me pardonne, ce n'est plus au curé que vous aurez affaire, mais au Marcepoulairois ! Peut-être vais-je même prévenir le Conseil des Sages du Grimouillirois. Si vous voyez ce que je veux dire...

Sur les traits de Perret, le soupçon céda la place à la trouille. C'est d'une voix blanche qu'il ajouta :

- Euh... bon. Je vais poursuivre mon enquête. Mais si ce n'est pas l'un de vous, mes hommes et moi, nous mangeons nos képis !

Une heure plus tard, toute la troupe des ecclésiastiques était réunie au DN2P. Elle entourait Perret et ses hommes, assis devant des saladiers dans lesquels flottait une masse de grumeaux noirs arrosés de lait. Régulièrement, Perret plongeait sa cuillère dans son saladier et la portait à sa bouche avec une grimace. Il avait surtout du mal à mastiquer la visière, qui était très dure. L'assemblée chantait joyeusement :

- Et miam et miam et miam et miam... Il est des nôôôtres, il mange son képi comme les o-autres !

- Ne vous en faites pas, les gars ! rigola Albert Dufermage : *l'Alka-Seltzer est prête !*

Installée au bar, Angèle Dancetroux demanda :

- Comment les flics ont-ils su que les prêtres étaient innocents ?

Le Père Dufermage répondit :

- Figurez-vous que juste au moment où Perret a si inconsidérément promis que lui et ses hommes mangeraient leurs képis, le téléphone a sonné : c'était le garde-pêche de Maillezan-le-Haut. Il a raconté qu'une barque venait d'être retrouvée au bord de la Poulaire, bloquée dans les hautes herbes. Dans cette barque se trouvait un gardon géant tenant dans sa gueule un sac-banane contenant des papiers d'identité au nom de Célia Lutefinale. La marque triangulaire que la malheureuse femme portait sur son corps avait été faite par

l’appendice caudal du monstre. Probable que la bête a sauté hors de l’eau et a heurté Célia Lutefinale de plein fouet...

CHAPITRE 19

A St Marcelin, les jours succédaient aux jours. Le soleil, qui se découpait dans un magnifique ciel bleu, illuminait la nature et les yeux des habitants. Il ne se passait rien. Tout juste s’aperçut-on que la récolte de Pissecoul de l’année précédente ne tenait pas ses promesses, que Yolande avait grossi et que Louis Fine devenait un peu dur d’oreille.

Au DN2P, le téléviseur était resté calé sur Arte, chaîne qu’avait choisie Michel Grondin un peu plus tôt dans l’après-midi pour regarder un documentaire sur l’enseignement des danses touarègues chez les Inuits. En ce moment, la chaîne diffusait un reportage consacré à la pince à linge. Quatre doctes scientifiques barbus, en blouse blanche, expliquaient :

«*La pince à linge fut inventée en 1887 par un nommé Jérémie-Victor Opdebec. Fils de son père et de sa mère, neveu de son oncle et de sa tante et petit-fils de son grand-père, frère de sa sœur et frère de lait de la marchande de beurre. La belle histoire ! Déjà quand il était enfant, il montrait à tous les passants son curieux esprit compétent. Il inventait des appareils pour épépiner les groseilles, des muselières pour les fourmis, et bien qu'il fût encore petit, c'était un mec, Opdebec. C'était un mec, un drôle de mec, un fameux mec, et*

de Lubeck jusqu'à la Mecque, il n'y avait pas de si chouette mec que Jérémie-Victor Opdebec».

Pichon gronda :

- Albert, y a rien d'autre ? Personnellement, je me fous des pinces à linge ! Les pinces à linge, ça ne peut intéresser que les fumelles...

- Bien dit, l'ancien ! fit Chambier.

Dufermage ouvrit son Télé-Poche et lut à haute voix :

- Sur TF1, une rediffusion de trois épisodes des Experts Miami, avec, dans le rôle principal, David Caruso...

- C'est pas ce rouquin sinistre qui a toujours une main sur la hanche et porte des lunettes de soleil qu'il n'enlève que pour dire, d'une voix monocorde et lente, des choses profondes comme : «Cet homme a quatre-vingt douze balles dans la peau et trente-six dans la tête, et il est tombé du douzième étage de cet immeuble directement dans les flammes, ça m'étonnerait qu'il en réchappe» ?

- Oui, c'est bien lui. Ce type n'a pas de zygomatiques, car personne ne l'a jamais vu sourire. Il est aussi mauvais que Vincent d'Onofrio, qui joue dans New York Section Criminelle...

- Ah oui, celui qui penche la tête sur le côté et remue les mains n'importe comment quand il parle. Les deux sont à vomir ! Epargne-nous ça, Albert.

- Bon, je continue, fit Dufermage. *Ensuite, toujours sur TF1, il y a une émission présentée par Christophe Dechavanne : «Les 100 plus beaux coups de pied dans les coucougnettes», suivie d'un reportage médical : «Gros plan sur la liposuccion et la fissure anale», et d'une émission de télé-réalité : «Star-Ac Loft Lanta Story», dans laquelle les candidats sont invités à avoir des orgasmes à répétition sur la plage d'une île tropicale, tout en mangeant des asticots et en chantant des chansons dans un grenier. Cette émission sera suivie par un documentaire culturel : «Techniques d'éviscération à travers les âges»... Sur FR2, le premier épisode d'une nouvelle série policière française : «Le garde-champêtre et les arracheurs de poireaux», avec Clovis Cornillac et Jean Reno dans le rôle des poireaux, suivi d'un documentaire : «Les plus beaux chapeaux de Geneviève de Fontenay»... Sur FR3, «Des Chiffres et des Lettres», opposant une sélection d'épiciers burkinabés myopes à une sélection des Alcooliques Anonymes unijambistes biélorusses, suivie d'un documentaire sur les meules à blé en basse Beauce... Sur M6, un film : «Les campeuses et le tueur mutant venu de l'espace», suivi de la retransmission de «Maud Herfokeur en concert à l'Olympia», puis d'une émission de télé-réalité : «Seule dans un placard avec un psychopathe syphilitique»... Sur Paris Première, «Le coït dans les cuisines des palaces»... Et enfin, sur Arte, «La Pince à Linge / Die Wäscheklammer», l'émission qui passe en ce moment, et qui sera suivie par un reportage sur les techniques de curetage des égouts à Belo Horizonte.*

- *C'est chiant,* fit Nestor Vénissien*. Change de chaîne, Albert, et sers-nous une tournée de Byrrh.*

C'est alors que la porte du bistro s'ouvrit. Personne ne se doutait à cet instant que le personnage qui entrait dans l'établissement allait laisser une empreinte indélébile dans la mémoire des Marcepoulairois.

Chambier, qui avait par hasard les yeux tournés vers la porte à ce moment précis, eut un brusque mouvement de recul :

- *Seigneur, Marie, Joseph !* murmura-t-il en portant la main à sa bouche, dans un mouvement traduisant le plus total ahurissement.

- *On croit rêver !* fit Pichon, médusé, en regardant à son tour en direction de la porte.

Le visiteur était un Africain, et plus précisément un guerrier Surma de la vallée de l'Omo. Il était nu comme un ver, le corps décoré d'arabesques blanches et de scarifications. Son pénis était gigantesque, monstrueux, titanesque.

Dans sa main droite, il tenait une sagaie, et, dans la gauche, un bouclier en peau d'antilope. Dès qu'il passa la porte, il se mit à sauter sur place en chantant des trucs surmas (ce qui était normal, n'est-ce pas, vu que c'était un Surma).

Comme un seul homme, trente consommateurs se jetèrent sur lui et, après l'avoir copieusement rossé, le forcèrent à enfiler un vieux jogging ayant appartenu à Dufermage. Pendant que six d'entre eux le poussaient dans une camionnette pour le relâcher dans une forêt à cent kilomètres de St Marcelin, les autres commentaient :

- *Les touristes sont de plus en plus sans-gêne, cette année !... Heureusement que nos fumelles n'ont pas vu ce bonhomme, car sinon, en plus de toutes les jérémiades habituelles, nous aurions droit à des reproches parce que nous n'avons pas la même sagaie et le même bouclier que lui.*

L'apparition du Surma avait tout de même fait grande impression. Au DN2P, on en parla longtemps. Surtout quand, dans une discussion, il s'agissait de clouer le bec à un gamin qui la ramenait un peu trop. Alors on disait :

- *Ta gueule, morveux ! On te demandera ton avis le jour où tu sauras te frapper alternativement la poitrine et les genoux sans te servir de tes mains, juste en sautant en l'air !*

Quelques jours plus tard, ce fut au tour d'un Derviche de pousser la porte du DN2P. Quand on en eut assez de le voir tourner sur lui-même comme une toupie, Fidel Assaveuve lui balança un tabouret dans les guiboles, ce qui l'envoya directement au service de polytraumatologie de l'hôpital de Bourac.

Ensuite, les clients d'Albert Dufermage eurent encore droit à la visite d'un fakir qui voyageait avec sa chaise cloutée, puis à celle d'un Cosaque et de son cheval, puis à celle d'une Bavaroise sans tresses, et enfin - incroyable mais vrai ! - à celle d'un député israélien portant une cravate !

- *Mais d'où sortent donc tous ces numéros ?* fit Victor Boyau, le fils d'Hector, le doyen du village. *Ils se sont donné le mot, où quoi ?... On n'est plus chez soi !*

Gérard Manjouis expliqua :

- *Depuis l'ouverture du Monster Rabbit Park et du restaurant du Presbytère, tous les guides touristiques parlent de St Marcelin. Il est normal que ça attire du monde, Victor. C'est la rançon de la gloire.*

- *Ben moi,* rétorqua Victor Boyau en exhalant la fumée de sa cigarette, *je me fiche de la rançon et de la gloire ! Les touristes, je préfère qu'ils aillent ailleurs ! L'autre jour, un couple de Japonais a préféré photographier ma femme plutôt que mes superbes vaches salers !!! Vous vous rendez compte, dites ?...*

- *Hein ?* fit Pichon. *On croit rêver !*

Les semaines passèrent dans la douce quiétude des jours d'été et dans l'accomplissement des tâches qui leur étaient traditionnellement attachées.

Ce fût d'abord la cueillette des cerises, période durant laquelle chaque famille retirait les fagots qui dissimulaient son alambic, et se tenait prête à taper sur les pandores à coups de gourdin s'il leur était venu l'idée saugrenue de sortir de la gendarmerie. Ensuite vint la fête de la St Jean, avec son feu de joie, que Pichon, Chambier et leurs acolytes tentèrent d'éteindre en pissant dessus, au grand dam des enfants de la commune. Puis on assista au défilé du 14 juillet, durant lequel les susnommés, en état d'ébriété avancée, se tinrent devant la porte du DN2P, verre à la main, pour porter des toasts sarcastiques à la république en braillant «Allons enfants de la brasseri-i-e», dans l'espoir de choquer le maire et les gendarmes. Enfin, on célébra les moissons, prétexte pour la clique du DN2P d'aller goûter sans autorisation les bouteilles de vin que les femmes des moissonneurs laissaient à rafraîchir dans la fontaine municipale à l'attention de leurs maris.

David Gille

Bref, la vie suivait son cours, en attendant le Bal de la Fenaison qui attirait chaque année deux à trois mille visiteurs venus de toute la région.

Tout le monde s'y préparait déjà. Les filles célibataires choisissaient leurs plus beaux atours, et les femmes mariées, qui devaient obligatoirement venir masquées, confectionnaient de gracieux déguisements. Chacune était persuadée que son costume était le plus original. Et pourtant, cette année encore, il y aurait sans doute pléthore de «Angélique marquise des Anges» parfumées au lisier, de «Sissi Impératrice» aux remugles d'étable, et de «Marquise de Pompadour» exhalant des relents de poulailler. Sans oublier une cinquantaine de cagoules «Carla Bruni», quelques «Ingrid Betancourt» et une poignée de «Ségolène Royal» fleurant bon la bouse ; ainsi que deux ou trois masques aux lèvres monstrueuses, permettant de se déguiser au choix en Mick Jagger, Louis Armstrong, Angelina Jolie ou Roselyne Bachelot.

Pour être sûre de trouver gaine à sa taille et chaussure à son pied, Yolande s'y était prise plus tôt que d'habitude. En effet, pas question, cette année, d'apparaître en Wonderwoman avec une ceinture mauresque autour des hanches. Il fallait trouver quelque chose de plus classieux. Aussi s'était-elle rendue à Rollain-sur-Poulaire chez Melba Varde, la loueuse de costumes, et avait-elle jeté son dévolu sur une ravissante tenue de Highlander.

Cette année encore, la soirée serait animée par «The Clapers Band» (ex «Ed Clapier Jr et ses Céréales Killers»), qui avait une fois de plus changé de nom et s'appelait maintenant «Ed Claper Jr and the Famous Claper Rythm Experience Incorporated». Le fils Moulière, qui avait toujours tenu l'accordéon, avait abandonné cet instrument au profit du didgeridoo. Son prestige auprès des filles n'en trouva encore accru... L'autre orchestre, chargé de les relayer, était spécialisé dans les valses : les «Wiener Schnitzel», originaires de St Decorédespry-en-Grimouillirois, avec Jules au violon et Léon à l'accordéon, qui affirmaient pouvoir faire danser la polka à n'importe qui, même à ceux qui avaient deux jambes de bois.

- *Mets la 3, y en marre d'Arte !* demanda Gaston installé au comptoir. *Je veux voir la météo pour demain.*

Alfred changea de chaîne mécaniquement en se servant une fine.

- *Demain, risques d'orages violents sur Bourac et ses environs*, dit Fabienne Aniaque.

- *Merde alors !* hurlèrent les habitués du DN2P. *Tu l'as senti venir, Gaston. Tu nous portes la poisse.*

Désespérés, mais prévenus, les hommes rentrèrent chez eux et prévinrent les femmes : parapluies et imperméables seraient indispensables pour protéger les costumes loués à grands frais.

Le lendemain, dès les premières vapeurs de brumes évacuées, le soleil apparut et l'on se mit à sortir les tables habituelles, à décorer la place avec les ampoules clignotantes qui donneraient beaucoup de charme aux festivités, on installa une bâche à la hâte qui recouvrit l'aire du repas, la piste de danse et l'estrade.

A quatorze heures, Jules et Léon commencèrent à répéter leurs polkas. Les passants s'arrêtaient, vibrants d'espérance.

Les boutiques fermèrent exceptionnellement à dix-huit heures. Une heure plus tard, on vit arriver toute une population hétéroclite vêtue d'atours de toutes les époques. De l'hôtel Efoneupleure sortirent les clients fortunés qui avaient réservé la veille. Tous se précipitèrent vers les tables et le repas put commencer.

En entrée : triplets de foie gras aux baies d'alkékenge et gelée de passiflore, suivis de boucanes de veau sous la mère, accompagnés d'une purée de maïs choclos à la ciboulette et aux poivrons doux. Et, en dessert, une crêpe fourrée d'une mousse de mirabelles aux copeaux d'écorces d'oranges confites, servie avec une glace à la mirabelle de Lorraine. Paul Acharbon travaillait dessus depuis un mois, et tous les convives purent savourer l'ordinaire des curés et les plats du «Presbytère», d'habitude réservés à une autre clientèle.

Germain était fier de partager communautairement les richesses avec tous ses administrés. Il allait se lever pour faire un discours lorsqu'il fut saisi par la chemise par Gaston déguisé en cheval, et rappelé à s'asseoir. La chaleur était suffocante. Yolande suait sous son tartan et regrettait de ne pas avoir choisi le costume de l'année précédente.

Vers dix heures, Ed Clapier JR and the Famous Claper Rythm Experience Incorparated entonnèrent «Marinella» à la guitare sèche.

Castafiore

Ce fut le signe. Tout le monde se leva et se précipita vers la piste de danse.

Pour bon nombre de dames, le repas, malgré son excellence, avait été un vrai calvaire. En effet, glisser une fourchette sous leur masque sans en

répandre le contenu sur la robe ou dans le décolleté, avait relevé de l'exploit. La plupart des costumes étaient maintenant souillés ; et les danseuses, en virevoltant, semaient des petits pois.

L'orchestre enchaîna sur un méli-mélo des succès de Michel Sardou et de Claude François, et l'ambiance monta encore d'un cran. Les hommes tentaient d'identifier leurs épouses sous leurs déguisements, ce qui n'était pas une mince affaire.

Pat Dours se tenait devant une énorme poularde de Bresse frétillante du croupion, déguisement sous lequel il avait cru reconnaître sa femme. Il l'apostropha :

- Aubépine, tu n'as pas honte de gesticuler comme ça ?... Ces danses modernes ne sont plus de ton âge !

- Premièrement, je ne danse pas, imbécile : j'ai mes chorées ! Et deuxièmement, je ne suis pas votre femme !

Pendant ce temps, au bar, on discutait sec et on buvait bien mouillé. Edgard Detriage, essoufflé et suant, se hissa sur un tabouret et dit :

- La vache ! J'ai dansé avec onze Pompadour, neuf Sissi et deux Josiane Balasko : pas moyen de retrouver ma femme !... De plus, je me suis ramassé trois baffes parce que j'ai palpé la marchandise d'un peu trop près ! Je me demande en quoi elle s'est déguisée cette année !

- Ta femme ?... Mais... Tu n'es pas au courant, Edgard ?

- Non. Quoi donc ?

- Elle a été renversée par le car 18H et a été transportée à l'hôpital !

- Quoi ?... Oh, la salope ! Je perds mon temps à la rechercher dans cette cohue, et elle n'est même pas là ?... Eh bien, ça a intérêt à être grave, hein, sinon ça va barder, c'est moi qui te le dit !

Du côté droit du bar, le jeune Thomas Toketcheup dévorait des yeux la jolie Valérie Golarde qui, présentement, dansait joyeusement avec Nathan Paledernié-Moman.

David Gille

- Elle te plaît, pas vrai ? fit Dan Lepordamsterdam, qui avait remarqué le manège.

- Oui, c'est vrai. C'est ce genre de fille que j'aimerais épouser !...

- Quoi ? Tu veux te marier ?... Mais tu es fou, mon gars ? Le mariage, c'est un marché de dupes ! Quand elles se marient, les fumelles gagnent un nouveau nom et une jolie robe. Et nous, qu'est-ce qu'on gagne ? Rien ! Ah si : la soupe à la grimace ! Tu oublies son anniversaire ? Tu vivras l'horreur !

D'ailleurs, la meilleure façon de ne plus jamais l'oublier, c'est de l'oublier une seule fois !... Et pour l'anniversaire de mariage, c'est encore pire : ce jour-là, il faudra que tu l'invites au restaurant pour commémorer la plus grande défaite de ta vie !...

- Vous n'exagérez pas un peu ? Si c'était comme ça, ça se saurait !

- Mais ça se sait, puisque je te le dis !... Sache qu'il te faudra faire une croix sur tous tes rêves de jeunesse : vois-tu, les fumelles nous inspirent de grandes choses, mais nous empêchent de les réaliser quand on les épouse ! Et puis, elles sont totalement illogiques : j'en connais une qui a tiré sur son mari avec un arc et des flèches parce qu'elle ne voulait pas réveiller les gosses ! Tu te rends compte ?... Elles dépensent tout l'argent qu'on possède, elles vivent plus longtemps que nous ; et comme si ça ne suffisait pas, elles prennent beaucoup plus de plaisir que nous aux choses du sexe.

- Elles prennent plus de plaisir que nous ?... Qu'est-ce que vous racontez ?

- La vérité. Euh, voyons, comment t'expliquer ?... Quand ton oreille te chatouille, tu y enfonces le petit doigt et tu le remues, pas vrai ?... Alors dis-moi : où est-ce que ça fait le plus de bien ? A ton doigt ou dans ton oreille ?

- Euh...

- Je te donne un bon conseil, mon gars : ne te marie pas ! Le mariage, c'est un contrat par lequel une fumelle te roule dans la farine, te fait frire et te demande de payer l'huile !

A l'autre extrémité du bar, Chambier et Pichon parlaient de Léa Pimil.

- Tu sais quoi ? fit Pichon, en enlevant sa tête d'âne du Poitou. *Léa devient plus mignonne de jour en jour. C'est incroyable, quand on pense qu'elle est ton arrière-petite-fille !*

- Ben pourquoi ?

- Quand vous êtes ensemble, on dirait la Belle et la Bête.

- Ça ne veut rien dire, Ernest... Le chien descend bien du loup, pas vrai ?

- Oui, et alors ?

- Ben regarde un loup, puis regarde un Yorkshire. Tu trouves qu'ils se ressemblent ?

- Il n'empêche. J'ai l'impression que Michel Grondin commence à tourner autour d'elle. Tu devrais te méfier.

- Grondin ?... Aucune chance ! Ça fait belle lurette que je lui ai dit que si je

le voyais à moins de trois mètres d'elle, je m'occuperais de lui à coups de hache ! Et il sait que je ne plaisante pas.

- Ben regarde mieux. Là bas, sur la piste de danse, à gauche...

Chambier regarda et poussa un grognement :

- Octod'jus ! Il lui parle à l'oreille !!!... Amène-toi, vieux gars, on va lui souffler dans les bronches !

Ils se levèrent et foncèrent en direction du couple. Sur leur route, un quidam et son épouse se plantèrent devant Ernest :

- Vous êtes bien Monsieur le comte Pichon ?... Enchanté ! Je suis Richard Milyon, marchand de biens. Permettez-moi de vous présenter ma femme...

- Non merci, j'en ai déjà une ! fit Ernest en l'écartant du bras, sans s'arrêter.

Les deux compères se ruèrent sur Grondin et le repoussèrent sans ménagement à trois mètres.

- Dites donc Grondin, brailla Chambier, vous en avez marre de votre lit, vous préférez passer la nuit en réanimation ? Qu'est-ce que je vous avais dit ? Ne vous approchez pas de Léa !

- Mais...

- Taisez-vous ! Léa n'a pas besoin d'un queutard de votre espèce ! Si je vous vois encore roder autour d'elle, je vous éclate le crâne !

A l'écart, Léa riait à gorge déployée.

- Mais bon sang, fit Michel Grondin, *écoutez-moi, père Chambier ! Je ne rodais pas autour d'elle, je lui demandais la date exacte de votre anniversaire. J'ai un cadeau pour vous : une bouteille d'Armagnac de l'année de votre naissance !*

- Ah... Je... Hem... Ça va, c'est bon pour cette fois.

Ed Claper Jr and the Famous Claper Rythm Experience Incorporated entamaient maintenant un medley des chansons de Luis Mariano, d'Alberto Marino, d'Angelo Morales, de Marino Marini, de Dario Moreno et d'Eric Morena. Et puisqu'ils se trouvaient sur place, Chambier et Pichon entrèrent dans la danse. C'est-à-dire que Chambier attrapa un balai et que Pichon attrapa Yolande alors qu'elle valsait avec Ollie McAronny, en kilt de gala.

- Comment m'as-tu reconnue dans cette tenue écossaise ? fit cette dernière.

Ernest la toisa :

- *Tu te fiches de moi, là ?...*

Ils se glissèrent en souplesse dans le flot des danseurs, parmi lesquels on reconnaissait quelques très beaux couples : Jean Bombeur et Emma Tal, Toussaint Ture et Marthe Ingale, Georgette Touskejavale et Sam Remulétrip, Melba Varde et Olaf Ferm, Mylène Micotton et Paul Yester, et aussi Homère Dalor et Jessica Binet, tous parfaitement assortis.

- *J'ai senti des gouttes*, dit Anatole qui dansait avec une blonde vénitienne d'Aquitaine en passant à côté de Gaston.

- *Tu vois pas qu'on s'amuse ?* répondit le vieux, agrippé à son balai.

Après l'éternelle «*Danse des canards*» vint «*La chenille*» et la sono était tellement puissante que personne n'entendit le premier coup de tonnerre suivi d'un éclair zébrant le ciel. Collés les uns sur les autres, les danseurs tournaient autour des tables, l'air hébété, et criant :

- *On a soif, on a soif !*

Les gouttes d'eau augmentaient. On aurait pu entendre leur crépitement si le batteur n'avait pas tapé aussi fort sur sa batterie, rythmant le chant de guerre aviné des convives.

- *Il pleut !* disait Anatole à qui voulait l'entendre. Mais personne n'entendait rien.

Soudain, le craquement sec d'un platane, sur lequel la bâche était accrochée, retint enfin l'attention de Germain qui monta sur l'estrade, fit taire l'orchestre et prit le micro.

- *Chers amis, je vous demanderai de bien vouloir quitter la place et de vous mettre à l'abri…*

Un énorme coup de tonnerre ponctua ses mots, suivi d'une coupure d'électricité et d'un déluge d'eau.

Le brouhaha fut indescriptible. Personne n'osait franchir les limites de la bâche de peur de tremper son beau costume. Les hommes poussèrent les tables vers l'extérieur et tous se firent petits pour loger sous le nid protecteur. Certains profitèrent de l'opportunité pour se livrer à de petits attouchements et c'est ainsi qu'une grosse main se posa sur les fesses girondes de Yolande, qui s'était recroquevillée vers le sol, le postérieur en l'air. Elle reconnut, en déplaçant la main, des genoux poilus.

- *C'est vous Ollie ?*

- *C'est moi, miss, I vouloir sentir la texture de votre tartan, c'est un*

MacNeil. I appartiens au clan Lamont.

- *Vous pouvez la fermer !* dit Ernest, serré contre un Labrador.

La bâche résistait, et l'on attendait la fin de l'orage avec impatience. Le docteur Tchékov, au milieu du groupe compact, distribuait des ordres d'un ton péremptoire pour éviter que l'on cède à la panique ou à la claustrophobie.

Castafiore

- *Roselyne a un malaise !* cria une Sissi.

- *J'arrive, laissez-moi passer, criez pour que je me repère au son de votre voix !*

- *Par ici, par ici !* criait Sissi.

Le docteur se fraya un passage dans le noir et la foule compacte et découvrit une Roselyne haletante, soutenue par ses proches.

- *Une crise d'asthme !* s'écria-t-il. *Quelqu'un a de la Ventoline ?*

- *Je n'en ai pas*, dit Elvire Sacuti.

- *Moi non plus,* dit Huguette Otroux.

Le docteur reconnut les voix de l'infirmière et de la sage-femme.

- *Où est le pharmacien ?* hurla Tchékov.

- *Ici, dit Léon. Je vous passe les clés, deuxième tiroir derrière la caisse.*

Une chaîne humaine se forma pour le transport du trousseau. Les clés arrivèrent à bon port et se retrouvèrent dans les mains du docteur qui, n'écoutant que son courage, sortit du périmètre de la bâche et courut en direction de la pharmacie Dit.

On apercevait une ombre affrontant les éléments déchaînés, ouvrant la porte puis ressortant et traversant à nouveau le terre-plein découvert. Soudain, une sidérante lueur embrasa l'ombre, qui s'effondra. Cela n'avait duré qu'une seconde, mais ça sentait la tragédie.

Au même moment, la bâche se rompit et des tonnes d'eau se déversèrent sur les danseurs, qui s'égaillèrent de tous les côtés. A ce moment-là, l'orage cessa tout net. Tous s'ébrouèrent. Les costumes étaient fichus.

- *Il faut rétablir l'électricité en priorité,* dit Germain.

- *Il faudrait peut-être s'occuper du docteur*, dit gentiment Anatole à qui rien n'échappait.

Les trois membres du corps médical étaient déjà près du corps allongé.

- *Nous n'avons rien pu faire*, dirent-ils à Germain qui s'était approché. *Il est mort terrassé par la foudre dans l'exercice de ses fonctions.*

Les gendarmes arrivèrent sur les lieux une demi-heure plus tard, accompagnés par le Dr Barbak, médecin légiste, chargé de délivrer le permis d'inhumer. Le praticien, domicilié à Marcilly-sous-Charmoise, était en robe de chambre et en charentaises, ayant été tiré du lit.

- *Vous n'avez pas de bol, dans votre patelin !* fit-il en se penchant sur son confrère, toujours allongé au centre de la place. *Quand vous ne vous faites pas dégommer par des poissons volants, vous vous faites griller par la foudre !... Mais bon, pas la peine que je l'examine, celui-là : il était médecin, donc capable de faire un auto-diagnostic. S'il n'était pas mort, il me le dirait. Et puisqu'il ne dit rien, y a pas photo : il est mort.*

Il se tourna vers les gendarmes et ajouta :

- *Messieurs, faites enlever et transporter mon estimé et rigide confrère à la morgue. Et soyez gentils de me ramener chez moi avant qu'une météorite ne tombe sur cette place. Ce patelin porte la poisse.*

L'ambiance du Bal de la Fenaison s'en trouva un peu refroidie, surtout à cause de la pluie qui s'était remise à tomber. Malgré les efforts des «Wiener Schnitzel», qui interprétaient «*Les filles de Camaret*» en valse, presque personne ne dansait. Petit à petit, la place se vida, les fêtards rentrèrent à la maison, trempés comme des soupes, les perruques pendouillantes et les vêtements collant à la peau.

- *C'était un peu moins bien que les autres années*, commenta Chambier en enlevant sa tête de cheval.

- *Oui, surtout à cause de ce sale temps*, acquiesça Pichon en dévissant sa queue d'âne. *Et puis, cet animal de Tchékov a vraiment plombé l'ambiance. On n'a vraiment pas de chance...*

Le lendemain, Germain Poileux, le maire, se rendit à la Gazette pour publier une petite annonce afin de trouver un nouveau médecin.

Elle parut le jour suivant, juste sous celle que venait de publier le Père Manganate, et qui disait : «*Le curé de St Marcelin recherche toujours une bonne pour faire le ménage. Se présenter au presbytère le matin entre 10H et midi, tous les jours sauf le dimanche. Chercheuses de trésors, femmes flétries, hommes sous fausse identité (même très bons cuisiniers, cocus et assassins), s'abstenir*.»

L'article de Poileux, quant à lui, disait :

«M. G. Poileux, maire de St Marcelin-sur-Poulaire, riante et coquette commune du Grimouillirois, cherche médecin en remplacement du Dr Tchékov, parti inopinément suite à un coup de foudre. Se présenter à la mairie n'importe quand.»

David Gille

Les deux premiers postulants furent un médecin libanais qui ne parlait pas un mot de français et un médecin lituanien qui ne le parlait pas davantage. Poileux s'en débarrassa en leur offrant un porte-clés représentant un Colosse de St Marcelin aux oreilles dressées, une carte postale du Porcelet d'Or et une affichette d'Aktonbou-Spacéï dédicacée. Ils s'en allèrent, très contents.

Puis se présenta un bel homme brun aux yeux bleus, grand, carré d'épaules et arborant un sourire fait de trente centimètres d'émail brillant. Il tenait une trousse médicale en cuir fauve patiné par les ans. Poileux remarqua tout de suite que l'homme avait de la corne dans les oreilles, là où il enfonçait les embouts de son stéthoscope ; ainsi qu'un durillon à hauteur de l'articulation inter-phalangienne distale du majeur de la main droite, là où frottait son stylo quand il signait les arrêts maladie, preuves qu'il avait de l'expérience.

- *Bonjour. Je suis le Dr Debord*, fit le visiteur. *Je viens pour l'annonce.*

- *Je suis ravi de faire votre connaissance, Docteur !* répondit Poileux.

- *Tout le plaisir est pour moi, Monsieur le maire. Permettez-moi de vous présenter mon épouse, Elvire.*

Le praticien s'écarta, révélant une femme blonde qui se tenait derrière lui. Germain Poileux demeura interdit. Puis il éclata de rire et tendit la main en direction de la femme :

- *Ha ha ha ! Vous faites des régates, Madame ?*

La femme ignora la main tendue et prit un air pincé pour répondre :

- *Cher Monsieur, vous n'avez pas idée du nombre de fois où l'on m'a sorti cette fine plaisanterie. Là d'où nous venons, mon mari et moi, une certaine demoiselle Pivert et ses copines m'ont rendu la vie impossible à cause de ce jeu de mot idiot ! Vous me pardonnerez donc de ne pas m'esclaffer.*

- *Euh, hum... Excusez-moi Madame,* fit Poileux avec un rire jaune, en retirant sa main.

Coïncidence, au même moment, à une centaine de mètres de la mairie, on sonnait à la porte du presbytère. Le Père Manganate alla ouvrir. Sur le seuil se tenait une femme, valise à la main. Elle avait la carrure d'Amélie Moresmo surmontée de la tête du chanteur Dave avec des couettes, et le bras droit hypertrophié de la vraie frotteuse de compétition.

- Bonjour Monsieur le curé, je suis Madame Toirrettou. Je vous ai téléphoné. C'est pour l'annonce "Cherche bonne".

- Ah oui. Bonjour Madame, donnez-vous la peine d'entrer...

Le Père Manganate s'effaça pour la laisser passer.

- Voici mes références, dit la femme en lui tendant une liasse de papiers.

Le curé y jeta un coup d'oeil et les lui rendit.

- Elles sont excellentes. Votre prénom est Jeannette, vous êtes veuve et vous êtes âgée de quarante-deux ans, c'est cela ?

- Oui, mon Père.

- Etes-vous catholique ?

- Oui, bien sûr.

- Et êtes-vous saine, ma fille ?

- Comme un ruisseau de montagne, mon Père.

- Dormez-vous bien ?

David Gille

- Les rares fois où j'ai des insomnies, mon Père, je me repasse la vidéo des chants et danses de l'ouverture des jeux olympiques de Pékin, et je m'endors au bout de trente secondes.

- Eh bien, Jeannette, je suis d'accord pour vous engager. Vous connaissez les conditions : je ne peux vous payer que le SMIC, ma fille. En revanche, les repas nous sont livrés par le Restaurant du Presbytère, qui est, comme vous le savez sans doute, l'un des meilleurs restaurants du monde. Sinon le meilleur... C'est l'un des bons côtés de ce travail.

- Je sais, mon Père.

L'abbé Tysumène leva un doigt sentencieux et dit, avec un air gourmand :

- Aujourd'hui par exemple, en entrée, nous aurons une timbale de morilles et de noix de saint-Jacques préparée à la vapeur de thé vert, puis légèrement fumée à la paille de blé. Le plat de résistance se composera d'encornets fourrés aux poireaux longs de Mézières-sur-Seine cuits à froid dans l'azote liquide (seule concession que notre Chef fait à la cuisine moléculaire), puis lentement micro-ondés dans une soupe de varech et de baies de canneberge, servis avec une gelée tiède de concombres, d'aubergines et d'oseille, et nappés d'une crème au caviar dessalé et parfumé au vin de Tokay hongrois. Je vous assure que c'est à faire caca dans les coins ! En dessert, nous aurons droit à un gâteau au café tout simple (mais c'est l'un des chefs-d'oeuvre de notre Chef !), servi avec une petite tasse de chocolat épais et moussant, légèrement poivré, parfumé à la vanille Bourbon et à la cardamome verte. Avec ce repas, nous boirons un Pouilly-fuissé millésime 1995. Bien entendu, afin de ne pas céder au péché de gourmandise, nous renoncerons aux mignardises et au trou normand...

- Vous me mettez l'eau à la bouche, mon Père. Puis-je commencer à travailler tout de suite ?

- A la bonne heure ! fit le Père Manganate après avoir envoyé un clin d'oeil complice à l'abbé. *Les torchons et les produits d'entretien sont dans ce placard. Mais je vous préviens, ma fille, cela fait longtemps que le ménage n'a plus été fait. Il y a énormément de travail. Tout est sale, tout est plein de poussière...*

- Ne vous inquiétez pas, mon Père : je nettoierai tout, répondit Jeannette Toirrettou.

Toujours à l'affût d'une nouvelle amitié, Yolande prétexta, un matin, qu'elle souffrait terriblement du dos et qu'elle ne pourrait pas tenir la caisse. Ernest lui accorda sa journée pour consulter. Il le fit sans rechigner, lui qui n'allait au complexe de loisirs que pour régler de menus détails d'intendance. C'est ainsi qu'il laissa Yolande partir seule vers le cabinet du Docteur Debord, feignant d'être courbée en deux de douleur.

- Vous avez rendez-vous ? demanda Elvire Debord en ouvrant la porte.

- Non, mais c'est pour une urgence, répondit Yolande médusée par la sveltesse et la blondeur de la femme du docteur.

- Entrez et patientez dans la salle d'attente, mon mari vous prendra entre deux clientes.

- Mais il n'y a personne ! dit Yolande.

Elvire Debord avait déjà pris la tangente en direction du secrétariat.

La porte du cabinet s'ouvrit brusquement. Le docteur apparut, une canne dans la main gauche et un Rubik's Cube dans la main droite. Il avait de superbes baskets et boitait légèrement. Il fit signe à la patiente d'entrer, la fit

asseoir sur un haut tabouret d'où elle manqua tomber, s'assit en face d'elle et l'observa sans un mot. Cela dura une dizaine de minutes. Puis il se dirigea vers un tableau blanc sur lequel il écrivit rapidement une liste : exophtalmie, exanthème sur le bras droit, œdème du mollet gauche, goitre. Puis il fit une flèche et nota «Basedow».

- *Examen sanguin, IRM, et scanner de la thyroïde*, dit-il, sans regarder Yolande et semblant très satisfait d'avoir réussi la première couronne de son Rubik's Cube. *Je ne vous fais pas payer car vous êtes ma première cliente. Voici l'ordonnance, il faudra prendre rendez-vous à l'Hôpital de Bourac pour les examens complémentaires. Au plaisir Madame.*

- *Qu'est-ce que j'ai, Docteur ?* demanda Yolande, osant enfin parler.

- *Une minute*, dit l'élégant généraliste, qui revint vers son tableau et y ajouta : «raucité», suivi d'une flèche et «maladie de Farber». *IRM de la gorge et recherche des anticorps anti SSM, je l'ajoute sur l'ordonnance. Descendez du tabouret et montez sur la balance.*

Yolande obtempéra et vit se prolonger la liste : obésité, masse adipeuse volumineuse.

- *Remontez sur le tabouret si vous le pouvez, sinon restez debout. Avez-vous des prédispositions génétiques à l'embonpoint ?*

- *Pas du tout !* répondit Yolande qui commençait à s'inquiéter. Le Docteur Tchékov lui avait déjà posé la même question et elle ne tenait pas à recommencer des mois de régime.

- *Très bien. Vous allez faire ces examens complémentaires, et vous reviendrez me voir dans un mois. Je vous conseille de faire de l'exercice.*

Yolande prit l'ordonnance, lut la liste des examens, regarda le docteur et demanda à nouveau piteusement :

Castafiore

- *C'est grave docteur ? Vous ne me donnez pas de médicaments ?*

- *Nous tenterons l'Interféron dès que nous aurons les résultats. Je ne peux pour l'instant rien vous assurer, mais vous êtes une patiente très intéressante !* dit-il, en tournant son jeu, réalisant une deuxième couronne. *Nous allons nous revoir sans tarder. Au plaisir Madame.*

Lorsque Yolande sortit du cabinet, elle n'avait plus aucune envie de faire connaissance d'Elvire Debord. Elle passa au DN2P où elle montra l'ordonnance à Ernest qui la fit passer à Gaston, puis elle fit le tour du bar. Tous étaient consternés.

- *Mais qu'est-ce que c'est que ce type ?* fit Pichon en froissant l'ordonnance et en la jetant dans la poubelle. *Il va couler la Sécu à lui tout seul ! S'il a prescrit tous ces examens à la Yoyo, qui se porte comme un charme,*

que va-t-il prescrire à un vrai malade ? Il est fou !

Yolande pensa qu'il valait mieux changer de sujet :

- Sa femme lui sert de secrétaire médicale. Cette créature est aimable comme une porte cochère mal graissée ! Elle a mauvais genre et elle fait la fière. D'après le maire, elle s'appelle Elvire...

- Elvire ?... fit Ernest*. Elle s'appelle Elvire Debord ? On croit rêver ! Elle fait des régates ? Ha ha ha !*

- Les gens qui portent un prénom et un nom qui forment un jeu de mots, j'ai toujours trouvé ça stupide ! fit Fidèle Oposte.

- C'est nul ! ajouta Gérard Manjouis.

Elvire Sacuti, l'infirmière, intervint à son tour :

- Quand on porte un joli prénom comme «Elvire», on évite d'épouser un Monsieur Debord, un Monsieur Entete, un Monsieur Adroite ou un Monsieur Surléchapoderoux !...

- Oui, c'est vraiment ridicule ! surenchérit Jean Bombeur. *Ça devrait être interdit par la loi ! Ces gens doivent terriblement souffrir...*

- C'est surtout la faute des parents, firent à l'unisson Nestor et Hector Boyau.

Pichon se tourna vers Yolande :

- Bon, maintenant que tu as exercé ton pouvoir de séduction sur le nouveau toubib, retourne à la caisse du MRP, la mère.

Le lendemain, le nouveau médecin vint prendre un godet au DN2P pour faire connaissance avec ses futurs patients. Il s'installa au bar, à côté de Chambier et de Pichon. Ce dernier en profita pour l'entreprendre :

- Je suis Ernest Pichon. Vous avez eu la visite de ma femme...

- Bonjour à vous aussi !... En effet, votre femme est venue en consultation chez moi, répondit le Dr Debord en levant un sourcil.

- J'ai vu la liste des analyses que vous lui avez prescrites, enchaîna Ernest. *Soit elle est à l'article de la mort, soit vous êtes fou à lier !*

David Gille

Au lieu de se vexer, le Dr Debord leva l'autre sourcil avant de répondre calmement :

- Rassurez-vous, Monsieur Pichon : je suis un bon médecin. Mais je connais la psychologie des patientes, voilà tout. Votre femme n'avait aucune douleur dorsale, je l'ai constaté en la voyant se redresser brusquement pour faire saillir ses seins dès que je suis entré dans la salle d'attente. Si elle avait eu mal au dos au point d'aller consulter un médecin, jamais elle n'aurait réagi ainsi, je puis vous l'assurer...

- Ah ? Mais alors, pourquoi lui avez-vous établi cette ordonnance démentielle ?

- Si je l'avais mise à la porte, elle aurait été frustrée et se serait répandue en calomnies sur mon compte, affirmant que je suis un mauvais toubib. J'aurais ainsi perdu la clientèle des Marcepoulairoises en moins de temps qu'il n'en faut à un député pour faire une promesse électorale ! Parfois, pour survivre, nous autres médecins devons mettre entre parenthèses le Serment d'Hippocrate au profit du serment d'hypocrite. Mais je savais très bien qu'elle n'irait pas faire ces examens... Je me trompe ?...

- Non : on a foutu votre ordonnance à la poubelle !

- Vous avez bien fait. Vous savez, la plupart des femmes...

Chambier l'interrompit :

- Chez nous, on ne dit pas «femmes», on dit «fumelles». «Femme» veut dire «épouse»...

- La plupart des fumelles ont besoin qu'on les écoute, qu'on s'occupe d'elles, poursuivit le Dr Debord. *Quand il n'y a rien à la télé, que la météo est mauvaise ou que le mari est absent, elles s'inventent des bobos pour pouvoir se rendre chez le médecin, dans l'espoir de passer un agréable moment en compagnie d'un homme qui a le droit de les faire se déshabiller s'il le veut. Et si cet homme est séduisant, ce qui, toute prétention mise à part, est mon cas, c'est encore plus flagrant. Elles ont le sentiment que le médecin leur appartient. Vous remarquerez qu'elles disent : «Je vais chez mon médecin», «Je vais chez mon gynécologue», comme si elles disaient «Je vais chez mon amant». Ça relève du fantasme sexuel. Ainsi, Monsieur Pichon, votre fumelle...*

- Non : là, on dit «femme».

David Gille

- Votre femme cherchait simplement à attirer l'attention sur sa personne, c'est tout. Vous devriez vous occuper mieux d'elle.

- On croit rêver ! fit Pichon en ouvrant de grands yeux incrédules.

- Vous savez, poursuivit le médecin, *il suffit d'observer les gens pour avoir*

une idée de la santé générale d'une commune telle que St Marcelin...

- *Comment ça ?* demanda Salazar Therminusse, qui venait de se joindre à la conversation.

- *Si vous regardez bien les hommes de ce village, vous verrez qu'ils marchent légèrement penchés à gauche : c'est pour libérer plus de place du côté droit de l'abdomen, à cause de leur foie congestionné. Egalement, on note que chez les droitiers le coude est nettement plus souple que le gauche, preuve qu'ils aiment à le lever. Chez les gauchers, c'est l'inverse... Bref, on peut en déduire qu'ils picolent comme des trous. J'ai même remarqué que, le samedi soir, certains avaient des traces de pneus sur le dessus des mains...*

- *Oui, mais chez nous, une fois l'an, on prend une tisane verveine-menthe,* précisa Chambier. *C'est dégueulasse à avaler, mais ça remet les boyaux en place ! Et sans avoir à déranger le médecin !*

- *Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal !* répliqua le praticien, philosophe. *De toute façon, je sais qu'à St Marcelin les hommes ne viendront en consultation qu'en cas de blessure grave. S'ils ont des rhumatismes ou une arthrose incapacitante de la main, ils se débrouilleront pour que leurs doigts gardent la forme d'un verre de bière. Quant aux femmes...*

- *Aux fumelles...*

- *Quant aux fumelles,* poursuivit Debord, *elles sont pour la plupart en surcharge pondérale. Manque d'exercice... Enfin, lorsqu'on observe les gamins de dix-huit à vingt-deux ans, on remarque qu'ils se déplacent en groupe de quatre ou cinq, en balançant leur corps de gauche à droite comme John Wayne dans «Cent Dollars pour un Shérif» : ils croient que ce genre de démarche chaloupée attire les filles. On peut en déduire qu'à St Marcelin, l'âge bête dure plus longtemps qu'ailleurs. C'est peut-être l'eau du robinet qui en est responsable, ralentissant leur maturité sexuelle et leur développement cérébral. On remarque le même phénomène dans certaines banlieues de la région parisienne. Je ferai faire des analyses... Pour résumer : il suffit d'observer pour comprendre...*

Il leva la main en direction de Dufermage et dit encore :

- *Patron, la tournée est pour moi. Messieurs, au plaisir !*

Dès que le Dr Debord eut quitté le DN2P, Chambier se tourna vers les autres et dit :

- *Un sacré bon médecin, si vous voulez mon avis.*

- *En effet, c'est un pro qui sait de quoi il parle. Nos fumelles sont entre de bonnes mains*, ajouta Alonzo Lupanar.

Pendant ce temps, au presbytère, le Père Manganate et l'abbé Tysumène devaient modérer les ardeurs de Jeannette Toirrettou. Elle frottait, frottait, et frottait encore au point de décaper la patine des statues. Les bancs de prière du XIXème siècle, qui, auparavant, étaient d'une jolie teinte noisette cirée, ressemblaient maintenant à du mobilier Ikéa. Elle lessivait même les piliers de l'église... Au presbytère, c'était pareil : les chemises des deux prêtres étaient tellement blanches qu'il fallait mettre des lunettes de soleil pour les regarder, et les cols étaient amidonnés au point qu'ils entaillaient leur pomme d'Adam.

Jeannette Toirrettou était une nettoyeuse de classe olympique. Rien ne l'arrêtait. Quand elle avait fini de récurer, elle lavait même ses produits d'entretien. Puis elle lavait les torchons qu'elle avait utilisé pour les laver. Ensuite, elle lavait l'intérieur de la machine à laver, et courrait au lavoir municipal pour laver l'éponge qui avait servi à la laver. Puis elle lavait le lavoir.

- *Je suis sûr qu'elle a des ancêtres Suisses*, fit le curé.

CHAPITRE 20

Michel Grondin faisait face à ses élèves :

- Les enfants, nous allons organiser une sortie dimanche prochain, avec un pique-nique suivi d'une visite de la grotte de la Sorcière. Vous vous munirez d'un casse-croûte, d'un bloc de papier, d'un stylo et d'une lampe de poche. Prévenez vos parents.

- Pffffff ! fit le petit Patrice Tounet, *on la connaît, la Grotte de la Sorcière, M'sieur. On va y jouer depuis qu'on est tout petits !*

- Bien sûr que vous la connaissez, tout le monde la connaît ! J'y ai joué moi aussi, quand j'étais enfant... Mais cette fois, nous allons relever les inscriptions sur les parois de la grotte. Vous savez qu'il y en a des centaines.

Michel Grondin brandit une liasse de papiers et poursuivit :

- J'ai ici les copies des actes de mariage des anciens habitants du village. Nous verrons quels noms de Marcepoulairois et Marcepoulairoises nous trouverons sur les murs, car vous savez que, depuis toujours, cette grotte est le lieu de rendez-vous des amoureux !

Les élèves gloussèrent. Grondin poursuivit :

- Certains d'entre vous y découvriront sûrement les graffitis de leurs

arrière-arrière-arrière-grands-parents, et même des plus vieux encore. Figurez-vous qu'il existe sur ces parois des inscriptions datant d'il y a plus de cinq cents ans ! Grâce à cette liste, nous pourrons ainsi voir qui, par le passé, a fréquenté qui ! Ça va être très amusant !

Le dimanche suivant, sous un soleil radieux, une troupe d'une vingtaine de gosses partit en direction de la Grotte de la Sorcière, menée par Michel Grondin. Arrivés sur place, les enfants tirèrent le casse-croûte du sac et se sustentèrent. A cause de l'excitation, le repas fut vite expédié.

- *Bon, tout le monde a fini ?... Jetez vos détritus là-dedans*, expliqua Grondin en désignant une poubelle marquée «Don du Club des Randonneurs de St Marcelin». *Prenez vos blocs de papier, vos stylos et vos torches. On y va.*

Ils pénétrèrent dans la caverne, haute comme une maison. Il y faisait frais, et l'air sentait la poussière et l'humidité. Le faisceau des lampes dansait la sarabande sur les murs.

Le petit Vincent Timelapiès s'exclama :

- *Ici, il y a un cœur avec une flèche, et les noms : Ernest Pichon et Yoyo, M'sieur, avec une date : 1942 !*

- *Eh bien,* expliqua Grondin, *ce graffiti a certainement été laissé il y a plus de cinquante-cinq ans par Monsieur Pichon et sa fiancée, la future Madame Pichon, que vous connaissez tous.*

- *M'sieur ! M'sieur ! Il y a mon nom de famille, là !* s'écria le petit Amédée Acoudre.

Le gamin montra un endroit de la paroi et ajouta :

- *On voit deux cœurs avec les noms : Théophile Acoudre et Valérie Golarde, et une date : 1912*.

David Gille

Grondin s'approcha. Il jeta un coup d'oeil sur l'inscription, puis vérifia sa liste :

- *Ils ne se sont pas mariés par la suite : Valérie Golarde est le nom de jeune-fille de l'arrière-arrière grand-mère de ta copine Ella Sapioche, pas de la tienne.*

Ella Sapioche se tourna vers Amédée et dit :

- *Tu te rends compte ? Si ces deux-là s'étaient mariés, on serait frère et sœur !*

- *Tu joues au foot ?* demanda le gamin.

- Non.

- Alors c'est bien mieux comme ça.

- M'sieur, fit le petit Sacha Touille, ici c'est marqué : Gaston Chambier et Henriette, 1952.

Grondin expliqua :

- Il s'agit de Monsieur Chambier et de son amie de l'époque, Mademoiselle Henriette Dumans. Ils ne se sont pas mariés, finalement.

Une autre voix s'éleva au fond de la grotte :

- M'sieur ! M'sieur ! J'ai trouvé votre nom : Hippolyte Grondin et Sylvie Négrett, mars 1688 !

- Moi aussi ! fit une autre voix : *Hippolyte Grondin et Mélodie Néaufrigot, avril 1688 !*

- Et ici aussi ! fit une troisième voix : *Hippolyte Grondin et Hélène Ulachier, mai 1688 !*

- Il y en a plein d'autres, là ! s'exclama le jeune Jacques Cordeléviolon : *Hippolyte Grondin et Lorma Nodou, juin 1688. Hippolyte Grondin et Justine Idet, juillet 1688. Hippolyte Grondin et...*

- Bon, ça va, ça va ! répondit l'instituteur. *Allons voir plus loin...*

- Ici, M'sieur ! fit la petite Ella Sacuti. *On lit : Jules Ptipeux et Amélie Ptipeux, avec deux cœurs et l'année 1948. C'est trop marrant, ils ont le même nom...*

Grondin se racla la gorge et fit :

- Hem... Ça explique bien des choses...

Soudain, un cri retentit au fond de la caverne. Sous les pieds du petit Robin Saalor, qui longeait la paroi, le sol venait de s'effondrer comme le cône d'un sablier. Le gamin avait disparu dans le trou. Michel Grondin se précipita et dirigea le faisceau de sa lampe vers le fond. Presque immédiatement, il vit Robin assis sur un tas de sable, un mètre en dessous, indemne.

- Ça va ?

- Oui. Même pas mal. Il y a une autre caverne ici, et... AHHHHH !

Le gamin jaillit du trou comme une flèche.

- Qu'est-ce qui t'arrive, Robin ? demanda l'instituteur quand le gosse se fut

remis sur ses pieds. *Tu as vu le diable ?*

- Y a... Y a... Y a un mort la dessous !!! répondit le gamin en tremblant, désignant le trou de l'index.

- Un mort ?

- Oui, y a un squelette, M'sieur !

Une heure plus tard, les gendarmes arrivèrent sur place, accompagnés par le médecin légiste, le Dr Barbak, chargé du permis d'inhumer, etc., etc., etc.

- Décidément, fit ce dernier, *vous vous débrouillez pour me rendre la vie impossible, dans ce patelin ! La première fois, c'était sur une île, la fois dernière c'était en pleine nuit, maintenant c'est le dimanche ! Je crois que je ne vais rien prévoir pour la St Sylvestre, c'est plus prudent... Bon, voyons un peu ce citoyen. Où est-il ?*

Grondin lui désigna l'endroit :

- Là en dessous.

Le Dr Barbak se glissa dans le trou en pestant. Deux minutes plus tard, sa tête réapparut.

- Aidez-moi à sortir.

Grondin et un gendarme le tirèrent de là. Grondin demanda :

- Alors ?...

- Ce n'est pas de mon ressort : ce quidam a passé l'arme à gauche il y a des milliers d'années !

Il s'épousseta et se tourna vers les gendarmes :

- Emballez-moi tout ça et faites livrer à l'institut médico-légal pour datation au carbone 14... Messieurs, au plaisir de ne pas vous revoir.

Quinze jours plus tard, un scientifique, le Professeur José Dekoijparl, réunit les habitants de St Marcelin dans la salle des fêtes de la mairie. Germain Poileux le présenta à l'assemblée, puis lui céda la parole :

- Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, fit le professeur Dekoijparl, *je suis venu vous annoncer que cet homme, que les médias appellent déjà «l'Ancêtre de St Marcelin,» est vieux de neuf mille ans !*

- On croit rêver ! fit Pichon.

- Notre laboratoire a réussi à extraire de l'ADN mitochondrial de ses dents, et nous possédons donc son empreinte génétique. Ce que nous voulons maintenant, c'est de vérifier si, parmi vous, il ne se trouverait pas l'un de ses descendants...

- C'est sûrement Hector Boyau ! commenta Chambier, qui n'avait rien compris*. Il va sur ses 106 ans !*

- Pour ça, poursuivait le scientifique, *nous allons prélever un peu de salive sur les enfants de l'école, ainsi que celle des Marcepoulairois adultes qui voudront bien se prêter à l'expérience. C'est totalement indolore, bien sûr... Dès que nous aurons les résultats, je viendrai vous les présenter ici même.*

Un mois plus tard, le village était en effervescence : la rumeur prétendait qu'une identification positive avait été obtenue : l'un des habitants était bien le descendant direct de l'Ancêtre de St Marcelin ! Si c'était vrai, cela signifiait

que, génération après génération, la famille de l'Ancêtre avait toujours vécu sur le territoire de la commune !

Ainsi qu'il s'y était engagé, le professeur José Dekoijparl vint présenter ses conclusions dans une salle des fêtes pleine à craquer. Cette fois, en plus des Marcepoulairois, il y avait pléthore de journalistes de la presse écrite et de caméras de télévision. Lorsque le scientifique monta à la tribune, un frémissement parcourut la salle.

- *Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs*, commença-t-il, *je suis porteur d'une bonne nouvelle !*

- *Ahhhh !* fit l'assemblée.

- *Je vous confirme que quelqu'un, dans ce village, descend bien de l'Homme de St Marcelin ! Et cette personne, c'est... c'est...*

Il laissa passer quelques secondes pour faire monter le suspense, et lâcha :

- *Votre instituteur, MICHEL GRONDIN !!!*

Debout sur l'estrade à côté de Germain Poileux et du professeur José Dekoijparl, Grondin ouvrit de grands yeux effarés. L'assemblée des Marcepoulairois, debout, l'acclamait. Il balbutia :

- *Qui ? Moi ?... Mais, je... Euh... Quel honneur, professeur ! Croyez bien que j'en serai digne !*

Chambier se pencha vers Pichon :

- *Ça ne m'étonne pas : j'ai toujours pensé que ce type se comportait comme Néandertalien en rut.*

Le lendemain, Grondin reçut un télégramme de félicitations du président de la République. Ce télégramme fut suivi par un autre, de Ségolène Royal celui-là, dans lequel elle disait son attachement profond aux choses du terroir et aux racines familiales, soulignant que Nicolas Sarkozy n'était pour rien dans la découverte du squelette de l'Ancêtre de St Marcelin bien qu'il essayait de politiser la chose pour en tirer profit.

David Gille

C’était le 11 novembre, et il faisait un froid de huit ou neuf béries au moins.

Après le dépôt d'une gerbe au monuments aux morts et un discours vite fait sur le gaz prononcé par un Germain Poileux transi, tous les participants se rendirent au DN2P pour se réchauffer et s'en jeter quelques-unes derrière la cravate. Les gendarmes, eux, menés au pas par Perret, retournèrent dans leurs quartiers pour classer de la paperasserie.

Clovis Platinet, le mécano du garage de Jean Talus, avait le bras gauche en écharpe. Il se dirigea vers la table de Gérard Manjouis et dit :

- M'sieur Gérard, votre tracteur ne sera sans doute pas prêt demain soir. Je n'arrive plus à bouger le bras...

- Qu'est-ce que tu as, p'tit gars ?

- Des rhumatisses. Ça m'empêche de travailler.

- Des rhumatisses, à ton âge ?

- Y a pas d'âge pour les rhumatisses ! fit Salazar Therminusse. *J'en ai eu dès le jour où je suis entré à la SNCF, et j'en ai toujours eu depuis. Ma sœur, qui travaille à la Sécu, pareil.*

- Ah, si seulement le père Anselme était toujours parmi nous ! fit Jean Bombeur sur un ton de regret*. Il t'aurait gommé ton bobo en cinq minutes !*

- Le père Anselme ? Qui c'est ? demanda le mécano.

Gérard Manjouis expliqua :

- Le père Anselme était mon arrière-grand-oncle. C'était le guérisseur du village, bien avant l'arrivée du Dr Tchékov. Il frottait le malade avec une racine de mandragore pétrifiée et le frappait avec un martinet en queue d'âne, tout en récitant une formule magique.

- Une racine de mandragore et un martinet ? C'est avec ça qu'il guérissait les gens ?

- Oui. La racine de mandragore avait été déterrée sous le bûcher d'une sorcière brûlée au XVIème siècle, et la queue était celle de son âne. Dans la famille, on se les transmettait de père en fils. Mais le père Anselme est mort dans les années soixante, sans héritier, et personne n'a repris après lui.

- Et ça marchait ?

- Si ça marchait ? Et comment, mon gars !!!... Le père Anselme, il guérissait tout : rhumatisses, arthrose, mal de dos, mal de ventre, brûlures, ongles incarnés, grippe, maladies de fumelles, tout !... Il habitait dans une minuscule bicoque en pierres plates, dans le bois du Pive, au bord de la Poulaire. Quand il est mort, mes parents ont fouillé la baraque, mais ils n'ont

retrouvé ni la queue ni la racine... Tout ce qui reste, c'est la formule magique que j'ai apprise par cœur quand j'étais gamin. Mais sans les deux ustensiles, elle ne sert à rien. Bientôt, plus personne dans la région ne se souviendra du père Anselme. Ainsi va la vie, p'tit gars...

En prononçant ces paroles, Gérard Manjouis était loin de se douter que le destin s'apprêtait à jouer aux Marcepoulairois un de ces tours dont il a le secret, et que le père Anselme allait bientôt se rappeler à leur bon souvenir.

Tout débuta quelques minutes plus tard, lorsqu'un cabriolet Citroën DS 21 stoppa devant le bistro. Un couple en descendit.

- *Les gars, regardez ce qui arrive !* fit Maurice Zotto.

- *On croit rêver !* commenta Pichon.

- *On dirait les rescapés du Big Bazar de Michel Fugain !*

L'homme était rond comme un pachyderme. En le voyant, on se demandait immédiatement s'il n'avait pas tenu le rôle principal dans «Sauvez Willy». Il portait un pantalon bordeaux à pattes d'eph, une chemise noire à fleurs jaunes avec un col pelle-à-tarte, et un mini-pull rouge qui aurait pu servir de bâche à un autorail, d'où jaillissait un ventre ressemblant à une coulée de lave refroidie. Son crâne s'enlaidissait d'une coiffure avec la raie au milieu, modèle Mick Jagger millésime 1969, à côté de laquelle les tignasses improbables du président Evo Moralès, de Bernard Thibault ou de Radovan Karadzic semblaient modernes et de bon goût. Il émanait de lui une sensualité animale. Au sens propre du terme.

Sa compagne, elle, ressemblait comme deux gouttes d'eau à Anémone, mais avec une mâchoire moins prognathe et des yeux un peu plus humains. Elle portait une maxi-jupe en jersey parme de chez Mic-Mac St Tropez 1967, un rouge à lèvres couleur chair, des tonnes de mascara autour des yeux, des espadrilles en ficelle tressée, un bracelet en macramé, et une coiffure crêpée comme celle de la grand-mère de Sheila, mais en plus ringard et avec une fleur en plastique piquée dedans. A son bras pendait un panier en raphia d'où émergeaient deux aiguilles à tricoter.

- *Bonjour la compagnie !* fit l'homme en passant la porte. Il ponctua son salut en portant deux doigts à l'arcade sourcilière.

Il s'arrêta au milieu de la salle et demanda :

- *Pourriez-vous me dire où on peut trouver le maire de la commune, à cette heure, siouplaît ?*

- *C'est moi,* répondit Germain Poileux en s'avançant. *Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?*

- *Ma femme et moi, on se rend au concours d'élégance automobile*

SeventyCars qui se tiendra cet après-midi à Tiquebeux. On s'était arrêté dans le bois à l'entrée du village pour avaler un sandwich et pour laver la voiture avant le concours. Je suis allé chercher de l'eau à la rivière, quand soudain une partie de la berge s'est effondrée...

- *Tu m'étonnes, Simone !* fit Justin Ptipeux en gonflant les joues et en écartant les bras, mimant le tour de hanches d'un pétrolier.

L'étranger le fusilla du regard et menaça :

- *Mon gars, si tu me refais une remarque de ce genre, je m'assieds sur toi !*

- *C'est bon,* intervint Poileux, *ne faites pas attention. Il est simple... Donc la berge s'est effondrée, dites-vous. Et ensuite ?*

- *J'ai vu une bombe dans la vase.*

- *Une bombe ?*

- *C'est comme je vous le dis. Et c'est une grosse !*

- *Bon, ne bougez pas d'ici. Je vais chercher les gendarmes. Vous nous montrerez l'endroit exact.*

Présentement, à la gendarmerie, l'adjudant Perret était aux prises avec une citoyenne qui venait pour déposer une plainte. Simplement, il ne parvenait pas à comprendre contre qui elle voulait porter plainte, ni pourquoi. Il faut dire que ladite citoyenne ne lui facilitait pas la tâche : elle était du type radoteuse-évaporée. Comme Perret lui-même avait longtemps comprimé son cerveau sous des képis trop étroits, le dialogue revêtait un côté surréaliste, et la relation des faits avait une fâcheuse tendance à déraper dans les virages.

- *Comment vous appelez-vous, Madame ?* demanda Perret, les mains planant au-dessus de sa machine à écrire Remington comme ceux d'un exorciste au-dessus de l'occiput d'un possédé.

- *Irma Remildois.*

- *Je ne vous ai pas demandé ce qu'il vous a fait. Je vous demande votre nom.*

- *IRMA REMILDOIS ! C'est mon nom, gendarme !*

- Avec un nom pareil, faut pas s'étonner !... Bon, qu'est-ce qui se passe ? Vous avez été violée ?

- Violée ? Quelle drôle d'idée ! Non, je n'ai pas été violée !... Je vais vous raconter. Voilà. Figurez-vous que l'autre jour, j'étais en train de promener Mongénéral, quand soudain...

- Vous promenez un général ?...

- «Mongénéral», c'est mon chien. Un croisé labrador bichon.

- Poursuivez.

- Bon, je disais donc que je promenais Mongénéral lorsque soudain j'ai pensé : «Ça fait bien longtemps que je ne suis pas allée voir les aïs au zoo de Bourac !».

- C'est absolument passionnant. Continuez.

- Il faut dire que, moi, j'aime bien les aïs...

- On ne dit pas «des ails», Madame : on dit : «des aulx».

- Des eaux ?... Qu'est-ce que les eaux viennent faire dans mon histoire ?

- Hein ?... Quels os ?

- Celui où je suis allée. Celui de Bourac !... Et d'abord, on ne dit pas «un zo» mais «un zou». C'est anglais, gendarme. Un zou, c'est un zou. Pas un zo !

- Non. Pour être précis, on dit : «un sou est un sou», et c'est auvergnat.

- Objection, gendarme : eux, ils disent : «Un chou est un chou»...

- Un chou éteint un chou ?... Je ne comprends rien à ce que vous me racontez, Madame. Sauf votre respect, c'est du charabia !

- Quel char à bras, gendarme ?

- Un char à bras ?... Mais de quoi me parlez-vous ? Je vous disais que le pluriel de «ail» c'est «aulx»...

- Aïe, c'est haut ?...

- Pfff ! Madame, si vous continuez comme ça, on n'en sortira jamais ! S'il-vous-plaît, faites un effort, quoi !

- Faire un nez fort ? Comment ça, faire un nez fort ? Vous croyez peut-être que je fabrique des nez ?... Vous savez quoi, gendarme ? Vous êtes un peu bizarre !

Perret ferma les yeux pendant quelques secondes et se frotta les tempes. Puis, sur un ton las, il dit :

- Madame, vous m'avez bien dit que vous aimiez les aulx, non ?

- Pas les eaux : j'ai dit que j'aimais les aïs... Les paresseux, quoi ! C'est d'ailleurs pour ça que je viens vous voir.

- Attention, Madame, attention ! Vous traitez les gendarmes de paresseux ?

- Mais non, saperlipopette !!! Vous avez bu ou quoi ?... Vous n'écoutez pas, gendarme !

Sous l'attaque, Perret se redressa sur sa chaise et grinça :

- Tout d'abord, on ne m'appelle pas «gendarme», mais «adjudant» ! Ensuite, je vis depuis assez longtemps à St Marcelin pour savoir qu'ici les fumelles ont des devoirs, parmi lesquels celui de ne pas la ramener ! Mais elles ont aussi des droits, bien sûr, ce que personne ne leur conteste. Par exemple, elles ont le droit de fermer leur clapet quand on le leur demande... Alors je vous donne un bon conseil, Madame : ne continuez pas sur ce ton, ou alors cette gendarmerie connaîtra sa première bavure de l'année !

Il prit une intonation grandiloquente pour poursuivre, l'index pointé vers le plafond :

- Respect de l'uniforme, Madame ! Respect de l'uniforme, s'il-vous-plaît !... L'uniforme du gendarme, c'est le socle de la République ; le socle sur lequel se dresse Marianne ! Car sachez que, sans ce socle, Marianne vacillerait et basculerait dans le caca... Voire même dans la merde, Madame, si vous me passez l'expression !

A cet instant, on frappa à la porte du bureau. Le gendarme Philémon Banilon passa la tête dans l'entrebâillement et salua son supérieur.

- Mon adjudant, le maire est là et désire vous voir. Il dit que c'est urgent.

- J'arrive, répondit Perret en se levant. *Tiens, puisque vous êtes là, Banilon, prenez donc la déposition de Madame. Il lui est arrivé quelque chose d'absolument passionnant. Vous allez vous régaler !*

L'adjudant Perret rejoignit Poileux à la réception.

- Qu'est-ce qui se passe, Monsieur le maire ?

- Il se passe qu'un touriste a trouvé une bombe au bord de la Poulaire. Une grosse.

- Ben v'là autre chose ! Allons voir.

Perret réunit quatre hommes, et ils montèrent dans une Estafette. Le véhicule laissa sur sa droite les trois énormes éoliennes flambant neuves qui dominaient depuis peu le cimetière, et s'engagea sur la départementale, précédé du cabrio DS 21 qui indiquait le chemin, et suivi par une demi-douzaine de voitures de curieux. Ils arrivèrent au bois du Pive, bifurquèrent à gauche et empruntèrent un chemin caillouteux qui les mena jusqu'au bord de la Poulaire, à hauteur de la petite masure délabrée du père Anselme. La troupe mit pied à terre.

- Pour une coïncidence, c'est une coïncidence ! rigola Fidèle Oposte. Tout à l'heure, on parlait du Père Anselme, et voilà qu'on se retrouve pile devant chez lui !

Le couple de touristes entraîna tout le monde vers la rivière.

- La bombe est ici, indiqua l'homme en désignant la berge.

En effet, un grosse masse rouillée, munie d'ailettes tordues, émergeait de la boue.

- On croit rêver ! fit Pichon.

Victor Luilebra, ancien légionnaire et actuel mercier, vêtu comme à son habitude d'un T-shirt kaki, d'un pantalon de treillis, de rangers et de son éternelle casquette Bigeard qui le faisait ressembler à Victor Lanoux dans «Dupont Lajoie», s'approcha de l'engin. Il tendit le cou et commenta, sur un ton d'initié blasé :

- C'est une AN-MG4 américaine de 500 livres, datant de la dernière guerre. C'est du classique...

- Ne vous approchez pas, c'est dangereux, dit Perret. *Allez, tout le monde en arrière. Je vais téléphoner aux démineurs de Bourac.*

Les témoins refirent le chemin en sens inverse. Les gendarmes barrèrent l'accès à l'aide de cônes et de bandes en plastique rouges et blanches.

Perret appela le groupement de déminage de Bourac sur son téléphone portable :

- Nous avons trouvé une bombe au bord de la Poulaire... Oui, une grosse ! Il faudrait que vous veniez tout de suite.

A cet instant, le képi de l'adjudant s'envola comme si une main géante venait de le balayer. Un centième de seconde plus tard, une énorme explosion troua le silence du sous-bois et les tympans des témoins. Puis un déluge de boue et de débris tomba du ciel.

Perret reprit son téléphone et dit :

- Allô, les démineurs ?... Ce n'est plus la peine que vous veniez !

Il se retourna vers les autres. Chambier cherchait sa pipe dans les fougères. Tout le monde était couvert de boue.

- C'est la bombe : elle a pété ! fit Salazar Therminusse, qui était un fin manieur d'évidences et un enfonceur de portes ouvertes de première bourre.

- Ouf, on l'a échappée belle ! s'exclama Germain Poileux. *Pas de blessés ?*

Antonin Couplet répondit :

- Des blessés, je sais pas... Mais je crois que vous pouvez rayer Victor Luilebra des listes électorales, Monsieur le maire : dès que vous aviez tourné le dos, il est descendu sur la berge en affirmant qu'il allait désamorcer l'engin lui-même !

- Quel abruti ! fit Pichon avec colère. *Maintenant, à cause de lui, le village n'a plus personne pour s'occuper de la mercerie ! Vraiment, tout fout le camp ! St Marcelin va droit à la désertification rurale et aux friches !*

A la place de la bombe, il y avait un énorme cratère rempli d'eau boueuse. On chercha les restes de Victor Luilebra. Le maçon, Alonzo Lupanar, retrouva son gros orteil gauche encastré dans le tronc d'un sapin, et Fidèle Oposte mit la main sur sa casquette Bigeard, accrochée à une branche.

- Hé, venez un peu par ici ! cria Ted Demuhl. *Regardez ça !*

Ce qui restait de la minuscule bicoque du Père Anselme s'était écroulé sous le souffle de l'explosion. Au milieu des gravats gisait une cassette métallique dont le couvercle était à moitié arraché. Tous se penchèrent : à l'intérieur se trouvaient un martinet en queue d'âne et une racine de mandragore pétrifiée.

- Ça alors ! s'exclama Gérard Manjouis. *Je les reconnais : ce sont les outils du Père Anselme, dont on a parlé tantôt !... Avec ça, les gars, on a de quoi rester en vie jusqu'au jour de notre mort ! On n'aura plus besoin du Dr Debord !*

- Faudrait voir si ces deux objets marchent encore, après tout ce temps...

- Et pourquoi ne marcheraient-ils pas ?... Ça ne fonctionne pas avec des piles, ces machins-là !

- Emportons-les au DN2P pour les essayer sur Clovis, on verra bien.

Le Dr Barbak, médecin légiste, arriva sur les lieux de l'explosion une demi-

heure plus tard pour se livrer aux constatations nécessaires à l'établissement du permis d'inhumer, etc., etc., etc.

- *Ben tiens, y avait longtemps !* commença-t-il. *Je me disais aussi : plus aucune mort violente à St Marcelin depuis quelques semaines ! Que se passe-t-il ? Seraient-ils malades ? J'aurais dû deviner que vous attendiez le jour férié du 11 novembre pour m'emmerder !... Dès mon retour, je préviendrai le personnel de la morgue d'être au boulot à Noël, le jour de l'an, à Pâques, le lundi de Pâques, le 1er mai, le 8 mai, le jeudi de l'Ascension, à la Pentecôte, le jour de l'Assomption et à la Toussaint. Et bien sûr le 14 juillet, comme d'habitude... Bon, où est le de cujus du jour ?*

Chambier fit un ample geste du bras tout autour de lui et répondit :

- *Là. Et là. Et sans doute là... Peut-être aussi un peu par ici et par là...*

Toute la troupe retourna au DN2P. La salle était enfumée comme aux plus beaux jours d'avant la loi antitabac, ce qui titilla la fibre verbalisatrice de Perret :

- *Messieurs, je vous prie d'éteindre vos cigarettes sur le champ, sinon je vais vous aligner ! Ça fait au moins cent fois que je vous le dis !*

- *TA GUEULE !* hurlèrent à l'unisson Jessy Garillo, Alexis Garette, Kamel Boufiltre, Philippe Maurice, Bernard Guilé, Jehan Chicha, Angie Tanebleux, Lucas Lumet, Annie Cotine, Djémal Boro, Thaba Aprizet, Célia Pipke-Jepréfer, Phil Moitachik, et Jemel Léroulh-Alamein.

L'adjudant n'insista pas.

Gérard Manjouis entreprit de tester le matos du Père Anselme sans plus attendre. Il prit le martinet dans la main gauche et la racine de mandragore dans la droite.

- *Allonge ton bras là dessus*, dit-il à Clovis Platinet.

Avec une grimace de douleur, ce dernier souleva son bras gauche et le déposa sur la table comme s'il s'agissait d'une tonne de viande morte.

Gérard Manjouis prit une profonde inspiration, puis, à trois reprises, frotta alternativement le bras avec la racine de mandragore et le frappa avec la queue d'âne, tout en prononçant la formule magique que lui avait apprise son arrière-grand-oncle :

- Hocus pocus malocus et semper nimer ! Situem legato alacrem eorum, mesossi letarto poiro, dia tadum est hic dallétenfer !... Bras, réveille-toi !

Il laissa passer quelques secondes, puis demanda :

- Alors ?...

Clovis Platinet souleva son membre sans aucune difficulté.

- Octod'jus ! Incroyable !!! fit-il. Je ne sens plus rien, la douleur est partie !... C'est un miracle, M'sieur Gérard !

L'assemblée n'en revenait pas ! Même les plus sceptiques, comme Grondin, étaient bien obligés de reconnaître que ce qui venait de se passer sous leurs yeux défiait la science et le bon-sens.

- Le Père Anselme, c'était pas la moitié d'un con ! dit sentencieusement Fidèle Oposte. *Nos anciens savaient ce qu'ils faisaient ! Vous voulez que je vous dise ? Ce qui a tout pourri dans la société moderne, ce sont les inventions du diable, comme le presse-purée Moulinex et la brouette avec des pneus en caoutchouc...*

- Et le robinet ! surenchérit Pichon.

- Et le robinet ! acquiesça Oposte. *En tout cas, une chose est sûre : grâce à cette queue et cette racine, ce ne seront pas les Marcepoulairois qui creuseront le déficit de la Sécu ! Le brave Dr Debord va avoir le temps d'aller à la pêche !*

Lorsque la chose parvint aux oreilles de ce dernier, rapportée par Germain Poileux, il éclata de rire :

- Monsieur le maire, ne vous fâchez pas, mais tout ça, ce sont des croyances de bouseux !

- Docteur, j'ai moi-même été témoin de cette guérison instantanée ! La queue d'âne et la racine de mandragore du Père Anselme, ça marche !

- Bien sûr que ça marche !... Mais ce n'est ni la queue, ni la racine qui ont guéri Clovis Platinet : c'est son propre cerveau ! Lorsqu'un patient est persuadé qu'une médecine va marcher, eh bien elle marche ! C'est un phénomène bien connu depuis l'Antiquité !

- Ah bon ?

- Oui, et cela a été vérifié des milliers de fois depuis ! Par exemple, un médicament sucré et bon marché sera moins efficace que le même médicament amer et hors de prix. Dans la tête des gens, un vrai médicament doit être amer et cher, sinon c'est de la daube !... Autre exemple : on constate souvent que les verrues commencent à disparaître dès qu'on a téléphoné au

dermato pour prendre rendez-vous. Une fois encore, tout se passe dans la tête. C'est psychosomatique...

- Vous avez l'air de prendre ça avec beaucoup de légèreté, Docteur... *Ne craignez-vous pas que la queue d'âne et la mandragore du Père Anselme vous coûtent la plupart de vos patients ?*

- Ne vous inquiétez pas : j'ai moi aussi mon grigri ! De plus, ce grigri est amer et payant, donc bien plus efficace !

Le Dr Debord fit courir le bruit qu'il possédait un mystérieux calcul biliaire de mammouth. Il précisait que ce calcul avait appartenu à Thoutmosis 1er, puis à Nicolas Flamel, et enfin à Raspoutine ; et que c'était grâce à lui que le célèbre moine avait guéri la famille impériale russe et les nobles de la cour. Mais, disait Debord, il ne servait que dans les cas graves.

En réalité, il s'agissait d'un galet noir et poli trouvé dans le lit de la Poulaire, qu'il enduisait d'un mélange de quinine et de Cophytol. Lorsque ses patients le touchaient du bout de la langue, ils avaient des hauts-le-coeur. Ils se disaient que ça devait être bougrement efficace puisque c'était horriblement amer. Quand le médecin leur présentait la facture, ils en étaient convaincus et guérissaient sur le champ.

C'est ainsi que les cas de guérisons miraculeuses se multiplièrent à St Marcelin.

Devant le succès du Dr Debord, Gérard Manjouis, vexé, offrit une prime à qui acceptait de faire appel à ses services et à ceux de la queue d'âne et de la racine de mandragore : une entrée gratuite au Monster Rabbit Park. Erreur stratégique ! Non seulement les Marcepoulairois n'avaient aucune envie de visiter le MRP qu'ils connaissaient par cœur, mais ils se disaient que si Gérard Manjouis en était réduit à offrir une prime avec son traitement, c'est que ce dernier ne valait pas grand chose, contrairement à ce que l'on avait prétendu. Manjouis, autoproclamé guérisseur de St Marcelin et successeur du père Anselme, eut de moins en moins de patients et enregistra de moins en moins de guérisons.

Le Dr Debord, lui, n'offrait rien. Au contraire, il augmenta ses tarifs et refusa du monde.

Le mot de la fin revint donc à l'homme de l'art au détriment du médicastre rural, borné, crédule, alcoolique et vaguement consanguin. Et ce n'était que justice, car le Dr Debord était un bac +9 au physique avantageux, alors que Gérard Manjouis, lui, n'était qu'un BEPC -3 assez vilain, qui, dans sa jeunesse, avait préféré fumer des Gauloises en cachette et courir les filles, plutôt que d'apprendre sa table de multiplication et les fables de la Fontaine. C'était bien fait pour sa gueule.

CHAPITRE 21

Larbi Beuron passa tête baissée devant Madame Dupoilopat, proviseur-adjoint du collège «Jacob Devinsen», situé en plein cœur de la Cité Gaspard Alisant. Il ne put cependant laisser échapper :

- Elle a du poil aux pattes !

- Pardon ?... Vous pouvez répéter ? demanda Ella, dont l'oreille était aiguisée comme une lame de couteau à force d'épuisantes années d'enseignement.

- J'ai rien dit, madame ! dit le gamin en filant vers la salle 103.

- Ça passe pour cette fois, mais que je ne vous y reprenne pas ! gronda Ella.

Elle ferma les grilles du collège et se dirigea vers la salle des professeurs. Depuis la rentrée, il fallait qu'elle soit présente à presque tous les débuts d'heures de cours. On était en novembre, et ils n'avaient toujours pas compris qu'elle veillait aux retards de tous, élèves et professeurs. Cela faisait partie du projet d'établissement du collège classé en ZEP. Elle ne tolérerait aucune absence injustifiée, aucun retard.

La bande de tire-au-flanc qui composait l'équipe pédagogique avait adopté, depuis la rentrée des vacances de Toussaint, une nouvelle stratégie. Les profs, soudés, se relayaient d'heure en heure, pour qu'il y en ait toujours deux en retard. Elle trouva donc, à 8H25, Monsieur Anstuck, professeur de SVT et Madame Rivenbus, professeur d'Histoire-géographie, discutant de leurs dernières vacances et tenant un gobelet de café.

Elle fit celle qui n'entendait rien, ne dit rien et montra sa montre. Les deux collègues la regardèrent d'un air narquois, prirent leurs cartables et montèrent dans leurs classes respectives. Elle les suivit. Trente élèves attendaient dans le couloir, certains hurlaient :

- La mère Rivenbus est pas là, le père Anstuck non plus ! On se tire.

- Silence !!! cria Madame Dupoilopat. A pârtir de maintenant, j*e ne veux plus entendre un seul mot ! Vos professeurs sont là. Rangez-vous !*

Angelo Anstuck ouvrit la porte de sa salle, Elsa Rivenbus ouvrit la sienne. Les élèves entrèrent bruyamment dans les salles de cours, et un merveilleux silence se fit, dont Ella fut seule à profiter. Puis elle prit la direction de son bureau. 8H35 : trop tôt pour les appels de l'Inspection Académique. Elle passa

à la conciergerie, voir Jules Derniémo :

- Des appels pour moi ?...

- Non Madame, mais le courrier est arrivé.

- Donnez-le moi, je passe au secrétariat.

Elle subtilisa le quotidien régional et déposa le courrier sur le bureau de Mademoiselle Félicie Ossi qui n'arrivait qu'à neuf heures. Puis, assise sur son fauteuil directorial, elle plongea pour une courte demi-heure de pause dans la lecture des titres. Ils parlaient tous des différents projets éducatifs des écoles primaires et des trois collèges du canton. A croire que la presse n'avait rien d'autre que l'école à se mettre sous la dent. Elle lut rapidement le récit d'une guérison miraculeuse à Saint-Marcelin et passa au plus intéressant : son horoscope. Verseau, elle était née le 27 janvier 1963. «*Travail : soyez ferme, des proches cherchent à nuire à votre carrière. Vous leur montrerez de quel bois vous vous chauffez. Amour : votre mari vous trompe, n'hésitez pas à lui rendre la pareille*».

Castafiore

«*Tiens, il faudra que je passe un coup de fil à Cooper vers 15 H, il est seul et cette peste d'Odette Dhonneur ferme l'infirmerie à 15 H*», pensa-t-elle.

«*Santé : prenez soin de vos pieds, ils vous le rendront.*»

Elle replia soigneusement le journal. Elle l'apporterait elle-même au CDI, elle en profiterait pour vérifier que les documentalistes étaient bien à leurs postes et ne faisaient pas des réussites sur les deux ordinateurs neufs offerts par le Conseil Général.

On frappa à la porte. La tête échevelée de Mademoiselle Berthe O'Grandpied, professeur d'anglais, apparut dans l'entrebâillement en compagnie d'un gamin.

- Je peux entrer, Madame Dupoilopat ? J'ai eu un problème avec Jarry Deveau, élève de 3ème2.

- Entrez. Que s'est-il passé ?...

- J'étais en train de noter au tableau la liste des verbes irréguliers, quand j'ai reçu ceci dans le dos.

- Faites voir, dit la Proviseur-adjoint, très intéressée. *Tiens, une clé à molette ! Alors, Jarry Deveau, vous me conjuguerez : «Je ne dois pas jeter une clé à molette dans le dos de mon professeur» à tous les temps et en anglais.*

- J'ai mal au dos, dit Berthe. *Je suis passée chez l'infirmière pour faire constater le délit, mais elle n'était pas là.*

Ella la regarda d'un air incrédule.

- Rejoignez votre classe. J'ai bien dit : «Pas d'absence injustifiée». Vous n'allez pas nous faire toute une histoire pour un banal incident !... Quant à ce polisson, je vais le faire conduire en salle d'études. Jarry, attendez-moi dans le couloir !

Dès qu'ils furent sortis, Ella saisit son téléphone.

- Allô, Cooper ? Ah, mon chéri, tu es là. Tu es seul ?...

- Tu viens de me réveiller ! hurla l'homme. *Bien sûr que je suis seul ! Ça ne va pas ?*

Il raccrocha, furieux. Madame Dupoilopat regarda la clé à molette, se leva, ouvrit son armoire, sortit une grosse boîte à outil et plaça religieusement l'objet du délit dans l'une des cases. Cooper serait content.

Ils s'étaient rencontrés à Venice, USA. Lui réparait des Bentley dans un grand garage, elle était jeune fille au pair et préparait sa licence. Cooper Dupoilopat et Ella Bouret-Lésurne étaient immédiatement tombés amoureux. Mariés à Las Vegas, ils avaient considérés que leur voyage de noces était bouclé, puis étaient rentrés en France où Ella avait entamé une carrière de trente ans d'enseignement de l'anglais. Reçue brillamment au concours de proviseur-adjoint, elle avait sauté sur l'occasion pour loger son mari dans un nid d'amour dans le logement de fonction du collège «Jacob Devinsen», son premier poste dans cette fonction. Cooper ne travaillait plus, profitant de sa retraite, mais aimait bricoler.

A 9H10, Félicie Ossi entra dans le bureau pour la signature des courriers administratifs. D'un trait ferme et régulier, Ella accomplit cette tâche rébarbative sans lire les messages, et fila en salle des profs. Elle entendit deux voix. La porte étant fermée, elle tendit l'oreille.

- Et tu as vu le Dalaï Lama ? demandait le prof de latin Jules Lachans de Voirin-Dahu.

- Oui, comme je te vois. J'ai participé au rassemblement de Nantes en août, ça m'a coûté 600 Euros, mais depuis je me sens mieux, répondit Mélanie Chéoli, la prof de varappe.

- Et qu'est-ce qu'il a dit d'intéressant ?

- Des tas de choses, mais je me souviens surtout d'une phrase qui m'aide à vivre.

- Laquelle ?

- Il a dit : «Butterfly and the Queen a man». Je cherche à comprendre et pendant que je cherche, j'oublie tout.

- «*Le papillon et la Reine, un homme*», dit le prof de latin qui adorait les mystères des langues.

- C'est ainsi que l'a traduite Matthieu Ricard, mais je crois ne pas être la seule à ne pas avoir compris l'explication, alors je cherche.

- Et vous allez chercher dans votre classe ! cria Madame Dupoilopat en ouvrant la porte brusquement. *Remontez en cours immédiatement sinon je vous colle un rapport !*

A son retour, le jeune Jarry Deveau n'était plus dans le couloir.

Ella Dupoilopat ameuta le personnel et lui ordonna de fouiller l'établissement de fond en comble.

- Il faudrait peut-être prévenir les gendarmes ? suggéra Jules Lachans de Voirin-Dahu.

- Et pourquoi pas le Dalaï Lama, pendant que vous y êtes ? s'offusqua Ella Dupoilopat.... *Vous voulez attirer l'attention des média sur nous, ou quoi ? Cherchons d'abord, on avisera ensuite*.

Ils fouillèrent les moindres recoins, des combles jusqu'à la cave, regardèrent dans tous les placards, ouvrirent toutes les penderies : le jeune Jarry Deveau demeurait introuvable.

Socrate Moildos, le responsable des services généraux, arriva en courant :

- Ne cherchez plus : sa mobylette a disparu. Il est dehors, dans la nature : c'est une fugue !

- Quelqu'un sait-il si le gamin a de la famille dans la région ? demanda Madame Dupoilopat.

- *Oui,* répondirent Olga de Lamarine et Félicie Ossi *: son oncle et sa tante vivent à St Marcelin-sur-Poulaire...*

Castafiore

- Comment s'appellent-ils ?

Olga consulta le dossier de l'adolescent et répondit :

- Raoul Mapaoule et Viella Mapaoule. Ce sont d'anciens forains qui faisaient tourner un manège jusque dans les années 90. Le gamin les adore... Ils habitent au 18 rue Cindy Sander.

- *Si vous voulez, je peux aller à l'aéro-club et survoler la région,* suggéra Jean-Loup Ftanza, qui avait son brevet de pilote et espérait faire un tour aux frais de la princesse. *Je le repérerai sûrement...*

Madame le proviseur-adjoint ne fut pas dupe. Elle ignora la proposition et dit :

- *Je saute dans ma voiture et je fonce à St Marcelin. Si c'est là qu'il est allé, je le trouverai. Je vous tiens au courant... Félicie, appelez mon mari et prévenez-le que je rentrerai en retard. Dites-lui qu'il y a du poulet et de la bière au frigo.*

Pendant ce temps, Jarry Deveau, sur sa mobylette, roulait vers St Marcelin à fond les manettes, la rage au ventre, les larmes aux yeux et les imprécations à la bouche :

- *O'Grandpied, saloperie de vieille bique ! J'espère que tu crèveras la gueule ouverte, bouffonne ! Et toi, la mère Dupoilopat, je te souhaite de tomber dans l'escalier et de t'empaler sur ta jambe ! Marre de ce collège pourri !*

Le gamin était furieux. Berthe O'Grandpied l'avait traité de débile parce qu'il avait traduit le verbe «*to cry*» par «crier» eu lieu de «pleurer». Tu parles d'une affaire ! Jarry Deveau regrettait d'avoir raté la nuque de sa professeur lorsqu'il lui avait balancé la clé à molette. Mais cette vieille peau ne perdait rien pour attendre : la prochaine fois qu'il la verrait, il lui balancerait un marteau en plein dans les gencives. Non mais !... En attendant, il allait se réfugier chez son oncle et sa tante, seules personnes qui le comprenaient. De plus, tata Viella faisaient des crèmes brûlées comme personne.

Au volant de sa Clio, Ella Dupoilopat fonçait à tombeau ouvert vers St Marcelin. Elle vit le gamin au moment même où il pénétrait dans le village. Elle appuya sur l'accélérateur pour se porter à sa hauteur, baissa la vitre et cria :

David Gille

- *Deveau, arrêtez-vous tout de suite, ou ça va barder !*

Le gamin tourna la tête dans sa direction et brailla :

- *Pas question, madame ! Vous pouvez aller vous...*

A cet instant, la mobylette percuta un homme qui traversait la rue. L'individu fut projeté sur la chaussée, tandis que Jarry Deveau zigzaguait pour garder son équilibre.

- *Ouf, il n'est pas tombé !* murmura Ella Dupoilopat en arrêtant sa voiture*. Il y a un Dieu pour les petits imbéciles !*

Elle mit pied à terre et courut vers la victime, toujours allongée sur le sol.

- *Vous n'avez rien ?* demanda-t-elle en se penchant sur lui.

- *Octod'jus !* fit l'homme, en se redressant. *Où est ce morveux, que je lui enfonce sa pétrolette dans le derrière ! On n'a pas idée !*

Madame Dupoilopat l'aida à se remettre sur pied. Elle fut frappée par la force virile et la prestance qui se dégageaient de lui. Bien que nettement plus âgée qu'elle, il était éminemment séduisant. Epaules larges, taille bien prise, il ressemblait à Vittorio De Sica, avec moins de cheveux. Ella Dupoilopat se présenta :

- *Je suis Madame Dupoilopat, proviseur-adjoint au collège «Jacob Devinsen» de Piqueton-lez-Genêts.*

- *Je m'appelle Gaston Chambier*, fit la victime en se frottant l'endroit où le dos change de nom.

Ella Dupoilopat désigna Jarry Deveau qui, à quelques mètres de là, vérifiait l'état de sa mobylette.

- *Ce garçon est l'un de nos élèves, Monsieur Chambier... Deveau, venez ici et excusez-vous !*

Le gamin s'exécuta.

- *Allez chez votre oncle, et attendez-moi là bas !* ordonna-t-elle.

Chambier fusilla le gamin du regard et grogna :

- *C'est l'un de vos élèves ?... Alors qu'est-ce qu'il fiche ici au lieu d'être en classe ?*

- *Il a fait une fugue.*

- *Une fugue ?* fit Gaston en retroussant ses manches. *Voulez-vous que je lui fasse définitivement passer le goût des fugues, à ce petit morveux ?*

- *Non, ce n'est pas la peine, Monsieur Chambier. Je suis certaine que tout ça lui aura servi de leçon.*

- *Vraiment pas ?* demanda encore Gaston, prêt à rendre service.

- *Oui, vraiment pas. Merci... Vous êtes sûr de ne pas être blessé, Monsieur Chambier ?* fit-elle avec un sourire enjôleur, en lui posant la main sur le bras.

Elle palpa. Le muscle était dur comme du bois. Ella Dupoilopat était troublée. C'est alors qu'elle se souvint de son horoscope du jour. Elle accentua encore la pression sur le bras.

«*Mais... Elle en veut à ma viande ! Elle me drague !*» pensa Chambier,

que les minauderies de son interlocutrice commençaient à agacer. «*De plus, elle est mariée : elle porte une alliance !... C'est quoi, cette folle ?*»

- Et si nous allions boire un verre pour nous remettre ? demanda Ella.

- C'est pas de refus, répondit Gaston subitement intéressé. Il ôta la main qui le pressait, mais avec plus de douceur. *Je connais un petit bar, c'est au bout de la place.*

Au DN2P, ils furent accueillis fraîchement, c'était l'heure sacrée de l'apéro. Que pouvait bien faire Gaston avec cette grande gigue efflanquée, aux cheveux roux coupés au carré, aux dents supérieures en avant, au nez aquilin, au regard fuyant et qui portait un tailleur et des chaussures à talons un lundi ?

Depuis un bail, on n'avait pas vu de fumelles ici à l'heure de l'apéro. Les fumelles, ça buvait le café à 10 H, au retour du marché ; et après, ça préparait la soupe. Personne ne leur adressa la parole, et il fallut que Gaston, conscient de l'incongruité de la présence de cette personne en ces lieux, se mette à hurler :

- Deux canons, Albert ! Et je vous présente Madame Dupoilopat, chef du collège de Piqueton.

Y a pas de sot métier ! répondit Antonin Couplet, accoudé au bar. *Sauf danseur de ballet et couturier, bien sûr.*

Ella Dupoilopat se pencha légèrement vers Gaston et demanda :

- Alors, Monsieur Chambier, dites-moi : vous êtes marié ?

- Non. Veuf. Et depuis un bout de temps !

- Oh, je suis désolée. Vous n'avez jamais songé à vous remarier ?

- Non. Pourquoi faire ?

- Vous êtes exploitant agricole, je suppose ?

- Moi ?... Pas du tout : je suis l'associé du comte Pichon dans le Monster Rabbit Park.

- Oh ! Je connais votre parc, je l'ai visité avec les élèves de l'école ! C'est passionnant !... Et j'ai aussi beaucoup entendu parler de Monsieur le comte. Tout comme vous, ce doit être un homme charmant, très distingué...

Chambier désigna un coin de la salle :

- Il est assis à la table, là-bas. Celui qui a le doigt dans le nez...

Il régnait dans le bistro une certaine effervescence. Ce remue-ménage ne

passa pas inaperçu aux yeux de la visiteuse. Elle regarda autour d'elle et demanda :

- Mais pourquoi tous ces gens sont-ils si excités ?

- Notre maire a décidé d'installer à St Marcelin une «Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois», qui sera inaugurée demain. Et plutôt que de nommer arbitrairement son directeur, il organise un vote. C'est une tête de cochon, notre maire, mais c'est aussi un vrai démocrate.

- C'est absolument passionnant ! Quelle bonne idée !... Combien y a-t-il de candidats ?

- Trois : Michel Grondin, notre instituteur ; Alonzo Lupanar, le maçon ; et Elvire Debord, la femme du toubib.

Comme si l'assemblée n'avait attendu que cela, des cris enthousiastes s'élevèrent :

Castafiore *- DE LA PREHISTOIRE A NOS JOURS : GRONDIN TOUJOURS !*

- LUPANAR A LA BARRE !

- TOUSSE ENSEMBLE ! TOUSSE ENSEMBLE ! OUAIIIIS ! AVEC ELVIRE DEBORD !

- Des slogans idiots, j'en ai déjà entendus pas mal dans ma vie ! commenta Ella Dupoilopat. Et particulièrement lors de la dernière campagne présidentielle... Mais ces trois-là, ils tiennent le pompon. Surtout le troisième !... Mais dites-moi, Gaston -je peux vous appeler Gaston ?- faut-il habiter à St Marcelin pour postuler ?

- Non. Pourquoi ? Vous voulez vous présenter, Mââme Poilopat ?

- Je vous en prie, appelez-moi Ella... Oui, je suis une passionnée des traditions du Gramouillirois. Je pense que je pourrais faire une excellente directrice.

David Gille *- Après tout, pourquoi pas ? fit Chambier. Si vous avez du temps à perdre...*

- Je suis fonctionnaire, Gaston !

Elle posa sa main sur la sienne et ajouta, d'une voix de petite fille réclamant un Carambar :

- Vous voudrez bien me trouver un slogan ?

- Moi ?... Vous savez, les slogans électoraux, ce n'est pas mon fort,

Mââme Poilopat. Et chez nous, ce ne sont pas les slogans qui font gagner les élections, mais le nombre de tournées générales !

Elle accentua la pression sur la main et battit des cils.

- S'il vous plaît, Gaston...

- Euh bon, je vais réfléchir. Mais je ne peux rien promettre.

Ella Dupoilopat était subjuguée. Quel homme ! Quelle délicatesse ! Et puis, quel savoir-vivre !

En réalité, Chambier n'avait pas une once de savoir-vivre ! Lorsqu'ils étaient entrés au DN2P, il avait tout naturellement passé la porte en premier. Mais il ignorait que la bienséance imposait justement aux hommes d'entrer les premiers dans les bars et restaurants, et ensuite seulement de tenir la porte à leurs compagnes. Ella Dupoilopat se méprit et attribua à la bienséance ce qui revenait à l'ignorance : «*Enfin, un homme qui connaît les bonnes manières !*» avait-elle pensé, sous le charme. Et maintenant, il avait accepté d'être son directeur de campagne ! Elle était troublée. Il fallait qu'elle prenne l'air. Elle regarda sa montre et fit :

- Je dois récupérer ce garnement de Jarry Deveau et sa mobylette, et les ramener à Piqueton. Voici ma carte, téléphonez-moi dès que vous aurez trouvé un slogan. Je suis sûr que vous allez faire des étincelles ! Nous sommes appelés à nous revoir, mon cher Gaston. J'ai hâte...

Pendant dix secondes, elle se livra à toutes les mimiques et prit toutes postures de la séduction : elle cambra ses reins, gonfla sa poitrine, fit crisser ses bas Nylon en frottant ses cuisses l'une contre l'autre et rejeta ses cheveux en arrière comme le faisait Dalida, d'un geste ample par dessus son épaule. Mais elle avait les cheveux courts et elle arracha l'une de ses boucles d'oreilles. Puis elle se leva et tendit la main.

- Ne me raccompagnez pas, dit-elle à Chambier qui n'avait aucune intention de la raccompagner*. Je suis sûre que votre dos vous fait encore souffrir.*

Dès qu'elle eut passé la porte, Pichon rejoignit Chambier à sa table.

- C'était quoi, cette créature, vieux gars ?

Gaston lui raconta les circonstances de leur rencontre.

- On croit rêver ! commenta Ernest avec sobriété. *Elle veut se présenter à l'élection du directeur de la* «*Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois*» *?...*

- Oui, et elle veut que je lui trouve un slogan. Mais je suis sûr qu'en réalité, elle en veut à ma viande !.. Comment-vais-je faire pour me débarrasser de

cette sangsue ? Je ne peux tout de même pas lui taper dessus !

Le lendemain, Chambier, comme à son habitude, arriva au DN2P à 8H30, et commanda un triple guignolet et une tartine de camembert.

- *Quoi de neuf, mon cadet ?* demanda Pichon.

- *Muso est revenu !*

- *Ah oui, c'est en général à cette époque de l'année qu'il se pointe, dès qu'il commence à faire froid. Il va encore nous casser les pieds !*

- *Tu ne crois pas si bien dire !* répondit Chambier. *Ce matin, en me réveillant, il était couché sur mon lit ! Il a fallu que je lui donne une cuisse de poulet rôti pour qu'il daigne s'en aller. Il prend vraiment ses aises !*

Jean Bombeur se mêla à la discussion :

- *Avant-hier soir, il est arrivé chez nous pendant qu'on était à table. Il a ouvert le frigo comme s'il était chez lui, et a pris une saucisse ! Il n'a même pas eu un mot de remerciement ! Rien, pas ça !... Et en plus, il a pissé sur le palier en sortant ! C'est infernal, un pareil sans-gêne !*

- *Et c'est de pire en pire !* surenchérit Jacques Uzlekou : *hier, il s'est installé dans notre salon pour regarder les infos en bouffant des cacahouètes ! Puis il a changé de chaîne pour regarder 30 millions d'amis ! Il faudrait quand même que ça cesse un jour !*

Muso était un raton laveur qui, après après année, à la même époque, revenait dans le village. Muso était terriblement effronté et entrait dans les maisons pour y faire tout ce qu'il voulait. Son comportement désinvolte irritait les Marcepoulairois, mais personne n'aurait songé à lui faire du mal. Les enfants l'adoraient parce qu'il était mal élevé et faisait des choses qu'eux-mêmes auraient bien aimé faire. La bestiole avait vite compris qu'elle était la mascotte du village, et profitait de manière éhontée de la situation, sachant qu'elle jouissait d'une totale impunité.

Point

- Tu vas à l'inauguration, à 11H ? demanda Chambier à Pichon.

- Oui. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai mis des chaussettes propres, comme tu peux le constater.

Germain Poileux avait décidé d'inaugurer la «*Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois*» sans attendre le résultat du vote, estimant que l'exposition pouvait tourner correctement sans directeur

pendant quelques jours.

La Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois était un ancien corps de ferme, entièrement réhabilité. A l'entrée trônait le premier pressoir utilisé dans la région. De l'époque romaine jusqu'en 1698, chaque automne, on demandait aux femmes du Poulairois de sauter, fesses en avant, dans les cuves à raisin pour en extraire le jus servant à la production du Pissecoul. Compte tenu de la morphologie particulière de la plupart d'entre elles, cette technique se révélait très efficace. Mais à partir de 1699, pour des raisons d'hygiène, on préféra fouler le raisin aux pieds. Cette méthode perdura jusqu'en 1892, date à laquelle Abel Decadix introduisit le pressoir à vis verticale Coquard. On nota tout de suite une altération de la saveur du vin, mais on s'y fit. C'est cet appareil vénérable qui accueillait les visiteurs de la Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois.

De vitrine en vitrine, on admirait ensuite une collection de dents perdues par les joueurs de chichourle, le pénis momifié du marquis Cageon, seigneur de Mortaigne ; le premier accordéon importé dans la région par un nommé Edmond Cussurla-Komod en 1873, différents travaux d'aiguille réalisés dans le Poulairois, et en particulier une collection de «satrefanes», linges brodés destinés à absorber le vomi des cirrhotiques, ainsi que des bonnets de nuit en coton finement ouvragé, dont les femmes de Tiquebeux s'étaient fait une spécialité. Un peu plus loin, on découvrait le canon à goulasch d'Isidore Lapilule, la matrice du premier single de Maud Herfokeur, le crâne de la vache Clarabelle, les partitions originales de «*La belle chanson du Porcelet d'Or*» et «*Les Trois Pourceaux*», ainsi qu'un machin rond et desséché, qui était présenté comme l'hymen de Josiane Courtecuisse, mais qui, plus probablement, était une crêpe brûlée.

La salle suivante offrait à la vue des visiteurs les pochoirs ayant servi à flétrir Cléa Molette et Eléonore Bourin, la racine de mandragore et le martinet en queue d'âne du père Anselme, ainsi que la carte du PCF de Célia Lutefinale. La dernière contribution à la Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois fut l'oeil gauche du légionnaire-mercier Victor Luilebra, confisqué à des gamins qui l'avaient trouvé dans le bois du Pive, et s'en servaient pour jouer aux billes. L'objet fut placé dans un bocal d'eau-de-vie offerte par Omar Chécouvert, qui obtint, en qualité de sponsor, le droit de faire figurer au pied du bocal : «*Omar Chécouvert et Alain Alakebard, épicerie fine et delicatessen*».

A leur grand étonnement, les professeurs du collège de Piqueton-lez-Genêts ne subissaient plus les humiliantes pressions de leur proviseur-adjoint, qui ne sortait plus de son bureau.

- *Elle a craqué, on cesse le bras de fer,* dit Amélia Baldaquin, professeur d'Espagnol et responsable syndicale.

- *Et pour la clé à molette ?* risqua Berthe O'Grandpied. *Qu'est-ce qu'on fait ?*

- *Jarry Deveau a été renvoyé une semaine, ça suffit.*

L'heure de la fin de la récréation sonna. Tous remontèrent en cours à l'heure, ignorants des tourments qui agitaient le cœur de Mme Dupoilopat.

Elle attendait que Gaston veuille bien lui téléphoner, mais ce dernier repoussait le pensum jour après jour, espérant dépasser la date de l'élection prévue pour le dimanche suivant. Mais Ella Dupoilopat, n'y tenant plus, décrocha son téléphone et appela le DN2P.

- *Allô ?...* fit Dufermage.

- *Bonjour. Je voudrais parler à Monsieur Chambier, s'il vous plaît.*

- *C'est de la part de qui ?...*

- *C'est personnel.*

- *Ne quittez pas, je vous le passe.*

Dufermage tendit le combiné à Gaston.

- *C'est pour toi.*

- *Allô ?... Ah, bonjour Mââme Dupoilopat*, fit Chambier d'une voix blanche en fusillant Dufermage du regard.

- *Mon cher Gaston, je suis certaine que vous avez trouvé le slogan de ma campagne pour l'élection du directeur de la Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois. Me trompe-je ?...*

Chambier se concentra et trouva le slogan en moins de temps qu'il n'en faut à la CIA pour fomenter une révolution en Amérique du Sud, à un soldat russe pour tuer un civil à coups de bouteille de vodka vide ou à un policier chinois pour étrangler un opposant tibétain avec son ceinturon. Il répondit :

- *Oui, après avoir longuement réfléchi, j'ai trouvé ce qu'il vous faut. Prenez de quoi noter. Voilà : «Ce je ne sais quoi que d'autres n'ont pas, Ella, elle l'a».*

- *Héla, héla ?*

- *Non, pas «héla héla» : «Ella, elle l'a». Comme dans la chanson de France Gall...*

- C'est une chanson de supporters de rugby ?

- Non, pas France-Galles : France Gall, la chanteuse.

- Ah oui... Mais est-ce que c'est un bon slogan électoral, Gaston ?

- Ça ne vaut pas une tournée générale, mais c'est presque aussi bien que «La farce tranquille» ou «Mangez des pommes».

- Il faudrait que nous nous rencontrions très vite afin que vous m'expliquiez cela de vive voix.

Chambier frisait la panique. Il bredouilla :

- C'est que... nous sommes en plein dans les bilans du MRP en ce moment, je n'ai plus une seconde à moi, Mââme Dupoilojambes.

Castafiore

- Opat. Dupoilopat.

Elle échangea encore quelques mots avec Chambier, et raccrocha, envahie par la tristesse. Il ne se souvenait même plus de son nom. Elle sentait son cœur se briser.

- Mais, bon sang, comment vais-je faire pour me débarrasser de cette fumelle collante ? demanda Chambier à Pichon après avoir raccroché le combiné. *Si ça se trouve, cette sangsue va débarquer ici un de ces quatre, juste au moment où je serai en train d'avaler mon Picon-bière, et je m'étranglerai en la voyant. Il y va de ma vie, vieux gars !*

- J'ai une idée, mon cadet. Dans son collège, elle bouffe certainement à la
David Gille *cantine. Par conséquent, son horizon culinaire doit se limiter à l'oeuf mayo «Bénedicta collectivités», au foie de porc mal lavé et purée, suivi d'un yaourt aux colorants, et arrosé de sirop de parapluie. Voilà ce que tu vas faire : tu vas l'inviter au Restaurant du Presbytère !*

- L'inviter au resto ? Mais tu es fou ! Autant lui chanter «Viens Poupoule» en ouvrant mon lit !!! Non mais, tu l'as bien regardée ?... Elle ressemble à Grand Corps Malade teint en roux, et elle a la même voix que lui !

- Ne t'inquiète pas, je vais arranger tout ça avec Paul Acharbon. Il va vous préparer un dîner aux chandelles dont elle ne se remettra pas !

- Tu veux dire... Il ne va quand même pas l'empoisonner ?

- Mais non, vieil imbécile ! Laisse-moi faire.

Gaston n'avait confiance qu'en une seule personne sur cette Terre : Pichon. Mais là, il hésitait. Inviter la mère Poilomollet ? Ça revenait à lui déclarer sa flamme !

- Tu es sûr, vieux gars ?

- Absolument. Invite-là pour jeudi soir.

Ainsi fut fait.

Pour que son mari ne se doute de rien, Ella Dupoilopat prétexta une réunion académique qui aurait lieu le jeudi soir et risquait de traîner en longueur. Pour Cooper Dupoilopat, ça tombait bien : ce soir-là, FR3 diffuserait «*Les bidasses en folie*», un chef d'œuvre qu'il avait déjà vu douze fois, mais dont il ne se lassait pas. Au moins ne serait-il pas dérangé par les bavardages, et pourrait-il roter sans retenue en vidant des cannettes de Kro «Chantier».

Le jeudi à 20H, Ella et Gaston s'installèrent à la table qui leur avait été réservée. Ella regardait autour d'elle, impressionnée par le décor à la fois médiéval authentique et bourgeois, par la somptueuse vaisselle de Limoges et par les convives sur leur trente-et-un.

Avec cette sensibilité propre aux femmes, elle perçut la gêne qui s'était installée entre eux. Elle la mit sur le compte de la timidité de Gaston, et s'efforça de meubler le silence par des bavardages incessants et ineptes. Par exemple lorsque le garçon, un Malien en règle, leur apporta les apéritifs, elle s'enferra dans un récit sur lequel Gaston eut bien du mal à se concentrer.

- Quand j'étais petite, fit-elle en minaudant, *je pensais que les Noirs étaient des gens excessivement bronzés parce qu'il habitaient sur un continent où le soleil tape fort, et que s'ils venaient vivre en Europe, ils devenaient blancs. Pareillement, je pensais que les Européens qui partaient vivre en Afrique devenaient noirs... C'est hilarant, n'est-ce pas ?*

- Oui, c'est à se rouler par terre et à s'en prendre une pour cogner l'autre ! répondit Gaston, bougon, qui se demandait ce qu'Ernest et Acharbon avaient bien pu manigancer pour le débarrasser de ce sac de glu, et combien de temps cela allait encore durer.

- Et tiens, figurez-vous que...

- Je me suis permis de commander le menu Premium pour deux, l'interrompit-il pour l'empêcher de parler de la couleur des Indiens d'Amérique et de celle des Chams du Vietnam.

David Gille

Aussitôt, il regretta d'avoir prononcé les mots «*pour deux*». Il lui semblait qu'ils étaient aussi pleins de sous-entendus que : «*Voulez-vous voir ma*

cicatrice de l'appendicite, Ella ?».

- *Vous avez très bien fait, Gaston*, répondit Ella Dupoilopat, que l'amour rendait presque belle malgré sa robe vert fluo et sa coupe de cheveux évoquant les cheminées du paquebot France.

Le maître d'hôtel apporta l'entrée : pizzicati de bar de ligne en cassolette à la crème d'asperges vertes safranée et à l'aneth miellé, et piqués à la fleur de sel.

Ils gouttèrent. Gaston eut du mal à ne pas hurler de plaisir. Il observa Ella Dupoilopat : ses yeux roulaient dans ses orbites et elle avait le souffle court.

Puis on apporta les filets de chapon Victoire au jus de truffes, servis avec leurs fritons, et des tomates Prunes Noires et Ivory Egg farcies aux foies fumés de canard des landes, hachés avec du pain d'épice de Nuremberg, de l'estragon et une pointe de gingembre, et mouillées d'un gaspacho léger.

A la première bouchée, Ella Dupoilopat tomba à genoux, se cognant violemment le menton sur la table. Le maître d'hôtel l'aida à se rasseoir. Elle était à moitié groggy, mais telle une folle inconsciente, elle reprit une bouchée. Elle poussa un hurlement de louve, et son œil gauche faillit jaillir de son orbite. Puis elle hurla :

- Oh oui ! Oh oui ! Oh ouiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiiii !

Elle se rejeta en arrière, bascula sur le dos en entraînant la nappe dans sa chute et renversa la table à laquelle étaient installés Elma Faydéguily-Soulakouet et Frankie Gostou-Olivoud. Allongée sur le sol, son corps était agité de soubresauts, mais elle avait un sourire aux lèvres. Puis elle s'immobilisa, morte comme la mer du même nom.

- *Y a-t-il un médecin dans la salle ?* demanda Paul Acharbon, qui était sorti de sa cuisine.

Un homme se leva, essuya sa bouche avec sa serviette, qu'il jeta ensuite violemment sur la table. Puis il se dirigea vers Ella Dupoilopat. C'était le Dr Barbak, médecin légiste.

- C'est pas vrai, ça !!! Dans ce patelin, vous ne pouvez pas crever dans un lit, comme tout le monde, au lieu de faire ça sur une île déserte, la nuit, le dimanche et les jours fériés ? Il faut que vous m'emmerdiez encore le jour où ma femme et moi fêtons notre anniversaire de mariage ?... Poussez-vous, que je l'ausculte !

Il se pencha sur le corps inanimé, puis se redressa :

- Mesdames et messieurs, je nous souhaite à toutes et à tous de trépasser un jour comme vient de le faire cette dame : elle est morte d'un orgasme d'une violence cataclysmique. Tout son intérieur est en charpie !

Puis il se tourna vers Chambier :

- *Mes condoléances, Monsieur.*

Gaston leva la main et secoua la tête :

- *Non non, ça ne fait rien, ce n'est pas grave. Elle n'était pas à moi.*

L'élection eut lieu trois jours plus tard. Ce fut Elvire Debord qui la remporta, malgré son mauvais caractère, et bien qu'elle n'ait jamais pointé le bout de son nez au DN2P (circonstance aggravante et rédhibitoire qui, normalement, aurait dû lui valoir un échec cuisant). C'était bien la preuve que les Marcepoulairois n'étaient pas misogynes, ainsi qu'on aimait pourtant à le dire. En réalité, Michel Grondin et Alonzo Lupanar avaient retiré leur candidature quand ils avaient réalisé que la fonction de Directeur de la «Maison du Folklore et des Traditions Rurales et Artisanales du Grimouillirois» serait d'un ennui mortel, puisque, depuis l'ouverture, seul un visiteur s'était présenté. Et encore, c'était le plombier venu régler la chasse d'eau.

CHAPITRE 22

Dans un coin du DN2P, Anatole Devison, Hilda et Judas Nanasse, Louis Fine, Charles Heston, Roch Ennrol, Rudy Mantaire, Gérard Manjouis, Roméo Etobalcon, Juliette Oviolon et Léon Alacordéon étaient assis en compagnie de Luc Astagnète, un négociant venu acheter du Pissecoul, et qui, présentement, offrait la tournée générale pour fêter ça.

La porte s'ouvrit.

- *Tiens, voilà Muso !* fit Judas Nanasse.

Sans un regard pour les consommateurs, la bestiole bondit sur le bar, attrapa un verre vide et le tendit à Dufermage. Puis elle désigna alternativement la pompe à bière et la pompe à limonade.

- *Qu'est-ce qu'il veut ?* demanda Luc Astagnète, éberlué.

- *C'est évident*, répondit Dufermage : *un panaché ! Ça fait même le huitième cette semaine !* ajouta-t-il en tendant le panaché à Muso. *Il va finir par boire mon fonds. Encore heureux qu'il n'ait pas demandé une soucoupe de cacahouètes, comme hier !*

Le raton laveur vida le verre d'un trait. Puis, après avoir émis un rot tonitruant, il alla se rouler en boule à côté du chauffage, pour la sieste.

- *Vous avez entendu ça ? Quel porc !* fit Roméo Etobalcon.

- *Mais pourquoi ne le virez-vous pas ?* s'étonna le négociant en vin.

- *Le virer ?... Mais vous n'y pensez pas, Monsieur Astagnète !* répondit Dufermage. *Si je refusais de le servir, il se mettrait à japper. Et il n'arrêterait plus de japper jusqu'à ce que je lui verse à boire ! Je préfère sacrifier un panaché par ci par là plutôt que mes tympans et ceux de mes clients !... Fichu animal !*

- *Pourriture de bestiole !* ajouta Judas Nanasse en hochant la tête.

- *Sale bête !* fit Samira Chécouvert en torchonnant la table.

- *Vérole à fourrure !* surenchérit Fidèle Oposte.

- *Cochonnerie de bestiau !* dit Anatole Devison en vidant son demi.

- *Poubelle à pattes !* enchaîna Louis Fine.

- *Saloperie à queue !* ajouta Luc Astagnète, en soulevant son verre.

- *Ah non !!!* braillèrent les autres. *On vous aime bien, Monsieur Astagnète, mais un peu de respect, s'il-vous-plaît ! Pas d'injures !*

- *Mais...* balbutia ce dernier, le verre en suspens entre la table et ses lèvres. *Vous venez vous-mêmes de l'insulter à l'instant ! Je n'ai pas rêvé, tout de même !*

- *Nous, on est d'ici,* expliqua Charles Heston. *On a le droit ! Chez nous, on dit ce qu'on pense, et on pense parfois ce qu'on dit... mais pas quand on parle de Muso !*

David Gille

Juliette Oviolon leva le doigt et dit :

- *Muso, c'est la mascotte du village, Monsieur Astagnète ! Il est citoyen d'honneur ! Insulter Muso, c'est comme insulter les Marcepoulairois !... Heureusement qu'il ne comprend pas ce qu'on dit, car sinon il aurait été capable de vous déchirer le pantalon ou de pisser dans votre verre !*

- *Il ne comprend pas ?* fit Samira. *Eh bien, ça reste à prouver ! Figurez-*

vous que l'autre jour, le lui ai demandé : «Tu veux un Tic-Tac, Muso ?», et il a hoché la tête !... Je pense au contraire qu'il comprend tout, mais qu'il se fiche de ce qu'on pense de lui !

Comme pour ponctuer les paroles de la serveuse, Muso, toujours roulé en boule et les yeux clos, émit un pet.

- Vous voyez, c'est éloquent, Monsieur Astagnète.

- Ah ? Euh... Excusez-moi, j'ignorais tout ça, fit le négociant interloqué.

Il régla la tournée et s'éclipsa au moment ou Pichon et Chambier faisaient leur apparition.

Ils s'installèrent à la table et commandèrent deux doubles Dubonnet. Puis Pichon fit «*Hem, hem !*». Aussitôt, comprenant que les hommes avaient à discuter de choses futiles et ennuyeuses, Hilda Nanasse et Juliette Oviolon se levèrent et allèrent rejoindre Eva Toudire et Noémie Nowinyou qui sirotaient une tisane à la table du fond.

- J'ai eu une idée, les gars, commença Pichon. *Vous savez qu'il reste plus de cinq cents pierres sur le collier de la reine. C'est de l'argent qui dort et ne rapporte rien, et qu'on ne peut même pas dépenser. Aussi, Gaston et moi avons-nous détaché six diams de plus, qu'un intermédiaire va me racheter. Avec le pognon, je vais offrir un réveillon au bout du monde à quatre cents Marcepoulairois !*

- Ouaouh ! fit sobrement Alonzo Lupanar.

- Un train spécial, décoré au logo du Monster Rabbit Park, emmènera tout le monde à la gare d'Austerlitz. De là, des autocars Pullman nous conduiront à l'aéroport où nous attendra un Airbus A340-600 400 spécialement affrété... Traitement VIP tout au long ! Joie, gaieté, cotillons !

- Et en quel honneur, ces largesses ? demanda Gérard Manjouis.

- Gaston et moi, on en a marre d'avoir en face de nous des incultes dans ton genre, Gégé, qui ne sont même pas foutus de pointer Malte, la Grèce ou la Tunisie sur une carte, et qui pensent que le Cachemire est un pull et Ushuaïa un gel pour la douche ! Il est temps que vous sortiez un peu de derrière le cul de vos vaches et que vous voyiez le monde !

- Et qui va bénéficier de ce traitement princier ?

- Si Albert est d'accord, inscriptions au DN2P à partir de demain. Premiers inscrits, premiers servis !

- Père Pichon, il y a une chose que vous ne nous avez pas encore dite...

- Quoi donc ?

- Il se passera où, ce réveillon ? Dans quel pays ?

- Il ne se passera pas dans un pays, mais sur un paquebot de luxe, le «Queen Comunetruy». Embarquement à Los Angeles le 27 décembre, direction Tahiti. Réveillon à bord. Notre Airbus nous attendra à Papeete et nous ramènera en France le 8 janvier. Nous emmènerons Paul Acharbon, qui prendra en charge notre repas de réveillon sur le navire. En son absence, ce sera le Chef en second qui fera tourner les Restaurant du Presbytère. Comme vous voyez, j'ai tout prévu.

- Mais... Et nos bêtes, et nos animaux domestiques ? firent Gérard Manjouis et Louis Fine. *On ne peut tout de même pas les abandonner pendant tout ce temps !*

- C'est réglé : j'ai fait appel à des éleveurs à la retraite qui soigneront vos bêtes. J'ai également loué les services d'étudiants en vétérinariat qui s'occuperont de vos animaux domestiques contre une petite liasse. Ils séjourneront à l'Hôtel Efonepleure, dont j'ai réservé toutes les chambres... Et enfin, j'ai aussi pensé à Muso : une vieille dame de Tiquebeux, membre d'une association de protection des bêtes à fourrure, Mademoiselle Ségolène Angora, viendra s'en occuper personnellement. Elle disposera pour ça d'un gros stock de bière et de limonade... Il n'y a rien à craindre, tout est parfaitement organisé.

Comme s'il avait suivi la discussion derrière la porte, Muso fit irruption au DN2P, précédant les deux dindes moldaves au cou tordu qui accueillaient habituellement les visiteurs au MRP. Elles se dandinèrent jusqu'au milieu de la salle.

- Ah, ils sont là !!! fit Chambier en passant la porte à son tour, essoufflé. *Figurez-vous que ce foutu raton laveur leur a ouvert l'enclos, puis tous les trois ont traversé le village, lui en tête, elles derrière, dodelinant du croupion jusqu'ici.*

- On croit rêver ! fit Pichon.

Muso sauta sur le bar, et, comme d'habitude, désigna la pompe à limonade et la pompe à bière. Il montra les deux dindes, puis se désigna lui-même de l'index en le pointant vers sa poitrine. Le message était clair. En pestant, Dufermage tira trois panachés.

Muso vida son verre, s'essuya la bouche avec son avant-bras en faisant : «*Ahhhhhh !*». Puis, une fois encore, il rota bruyamment. Les deux dindes, quant à elles, exprimèrent leur satisfaction en lançant un cri qui ressemblait à un coup de trompette de Dizzy Gillespie, ce qui perça les oreilles des consommateurs. Enfin, le trio repartit comme il était venu.

- On va encore devoir supporter ça longtemps ? s'exclama Salazar Therminusse. *Un de ces jours, il fera copain-copain avec une horde de*

sangliers ou, pire encore, avec des politiciens, et les amènera ici ! Il se croit vraiment tout permis, ce bestiau de malheur !

- *Si vous voulez mon avis*, ajouta Charles Heston*, tout ça c'est la faute des fumelles qui le dorlotent, le cajolent et le prennent en photo du matin au soir, et aussi des gamins qui le caressent et lui offrent des friandises. Ça doit lui monter au ciboulot !... L'autre jour, la petite Marie, la gosse de Valérie et Henri Vegoche, le trimballait dans sa poussette : il avait la tête sur l'oreiller, était roulé jusqu'au cou dans des draps en satin, et ronflait comme une forge !... Vivement le printemps, qu'il déguerpisse ! Ce n'est plus tenable !*

Quelques secondes passèrent, puis Fidèle Oposte lâcha :

- *Dire qu'on ne le verra plus pendant la quinzaine de jours que durera notre voyage... Je suis chagrin.*

- *Oui, rien que d'y penser, il me manque déjà !* ajouta tristement Salazar Therminusse, en regardant le fond de son verre vide qu'il faisait rouler entre ses paumes.

David Gille

Les préparatifs allèrent bon train. On prépara les valises dans la fièvre ou la sérénité pour les uns, et dans la buanderie pour les autres. Maintenant que Pichon s'était élevé *de facto* au rang de Tour-Operator, il décida qu'il était temps de s'acheter une conduite et un nouveau maillot de bain. Il fit le tour des familles en catimini et en vélo, pour s'assurer que le poids maxi de bagages était respecté. Egalement, il prodigua des recommandations à tout le monde, et des soins à Jessie Malozover qui avait mal aux ovaires. Enfin, il dispensa des conseils éclairés sur les meilleures huiles solaires et Emile Edessan de tondre sa pelouse.

Le 27 décembre, à 6H du matin, le train spécial marqué «Monster Rabbit Park Express» s'élança, emportant les quatre cents Marcepoulairois vers Paris. De là, une dizaine de cars les conduisit à l'aéroport Charles-de-Gaulle.

Les Pichon et Chambier, qui avaient déjà fait un tour du monde après la découverte du collier de la reine, se prenaient pour des initiés et des vétérans de l'aviation. De ce fait, Pichon s'autorisa quelques plaisanteries douteuses. En sa qualité d'affréteur, il possédait la liste du personnel de bord. Il chercha le nom du pilote : «Commandant Jean-Pierre Mercier». Il attendit d'être dans la file d'embarquement, puis il dit, assez fort pour que tout le monde l'entende :

- *J'espère que nous n'aurons pas le commandant Mercier ! C'est un ivrogne notoire ! Il y a deux jours, il a failli s'écraser à l'atterrissage ! Et ce n'était pas la première fois... De plus, il paraît qu'il pilote nu, avec un chapeau*

de Napoléon sur la tête !

- C'est quoi, déjà, son nom ? insista Chambier.

- Mercier. Commandant Mercier...

- Ah, le commandant MERCIER !

Immédiatement, à la grande joie de Gaston et d'Ernest, l'inquiétude se lut sur tous les visages.

Mais Pichon ne s'était pas borné à cette seule facétie. C'était également lui qui avait choisi les films qui seraient diffusés sur les écrans de télévision à bord de l'avion : «*Le Crash du vol 331*», «*TB-197 ne répond plus*» et «*Y a-t-il un pilote dans l'avion* ?». Et, pour la croisière, il avait sélectionné «*L'aventure du Poséidon"*, «*En pleine tempête*», «*Ouragan sur le Caine*» et «*Titanic*».

Les Marcepoulairois montèrent à bord de l'Airbus et répondirent poliment aux hôtesses qui les saluaient en leur offrant des bonbons acidulés et des carrés de chocolat. Ils s'extasièrent sur la décoration intérieure et le nombre de fauteuils.

- C'est grand ! fit Gérard Manjouis.

- C'est beau ! fit Eva Donchiet.

- C'est généreux ! fit Aubépine Dours.

Léonce Delékip se tourna vers sa femme et ses neuf enfants, puis lâcha :

- Ça m'étonnerait que ce truc puisse voler. Qui veut parier ?

Yolande, Ernest et Gaston prirent place en première classe, en compagnie des vétérans du village. La classe affaires fut occupée par les anciens, et la classe touriste par le reste de la troupe.

Quand tout le monde fut installé, un steward posa le cul-de-jatte Hakim Fémal contre la porte pour la caler. Les hôtesses passèrent ensuite dans les allées afin de vérifier que les casiers pour les bagages à main étaient bien fermés et les ceintures de sécurité bouclées. Puis l'une d'elles prit le micro pour indiquer où se trouvaient les gilets de sauvetage, et comment les enfiler.

- Champagne pour tout le monde ! brailla Pichon, l'interrompant.

- Lorsque nous serons en vol, Monsieur, répondit aimablement l'hôtesse.

- Alors une bière pour mon ami Gaston et moi !

- Désolé, nous ne pouvons pas servir de boissons tant que nous sommes au sol.

- Bon, ben alors décollez, quoi !... J'ai soif !

Un autre voix sortit des haut-parleurs, masculine celle-là :

- Mesdames et Messieurs, nous allons décoller dans un instant...

- *Aaaaaah !* firent les Marcepoulairois, à l'unisson.

Puis la voix poursuivit :

- Le commandant Mercier et son équipage vous souhaitent la bienvenue à bord...

- Oooooh ! firent les Marcepoulairois.

Il y eut quelques secondes de silence pendant lesquelles les passagers déglutirent, puis on entendit un énorme brouhaha.

- Je veux descendre ! brailla Sancho Pansu.

- Moi aussi ! fit Eugène Eupadeplesir en se levant. Ouvrez la porte !

- Laissez-nous descendre ! Tout de suite !!! hurlèrent James Sessin et Aude Tamindla.

- Pas question que je reste dans un avion piloté par un soûlographe ! vociféra Pierre Kiroul, que deux stewards essayaient de maintenir sur son siège.

- Votre pilote est un ivrogne ! hurla Anatole Devison. *Tout le monde le sait ! De plus, il paraît qu'il pilote nu !... Laissez-moi sortir d'ici, ou je casse tout !*

Les hôtesses n'étaient pas tombées de la dernière pluie. Elles connaissaient toutes les plaisanteries traditionnelles, y compris les plus douteuses. Aussi cherchèrent-elles immédiatement qui, parmi les passagers, se marrait. L'une d'elles s'arrêta devant Pichon et Chambier : les deux compères se tenaient le ventre et se tapaient sur les cuisses en hurlant de rire.

- Depuis que les spots télé pour les assurances ont fixé le niveau inférieur de la stupidité humaine, fit-elle d'un ton sec, *cette plaisanterie a été classée dans la catégorie MMA -10, ce qui est une sorte de record... Je vais vous passer le micro, vous allez rassurer tout le monde, Monsieur. Sinon nous ne pourrons pas décoller.*

- C'est bon, c'est bon, j'y vais, fit Pichon en se levant. *Si on ne peut plus rigoler !*

Il prit le micro, expliqua la plaisanterie et parvint à calmer tout le monde. Dès que l'avion fut en vol et l'autorisation de détacher les ceintures donnée, il y

eut un rush vers les toilettes. Le gag de Pichon avait eu une fâcheuse répercussion sur le transit intestinal des passagers.

Le vol vers Los Angeles se déroula sans encombres. Mais jamais, de mémoire d'équipage, on n'avait servi autant de boissons alcoolisées sur un vol de la compagnie. Les hôtesses avaient même vu une mère de famille verser une lampée de cognac dans le biberon de son enfant. Une heure après le décollage, presque tout le monde ronflait déjà. Ces Marcepoulairois venaient d'une autre planète !

Pichon et Chambier avaient bien tenté de mettre de l'ambiance en tirant des bas Nylon de Yolande par dessus leur tête afin de se faire passer pour des terroristes, mais tout ce qu'ils obtinrent fut :

- *Vos gueules, on veut dormir !*

Ils arrivèrent à Los Angeles International Airport à 18H30, heure locale, après un vol sans escale et sans histoire de plus de onze heures. Les formalités de douane furent vite expédiées. Dehors, une ribambelle de limousines les attendaient pour les transporter au port maritime de L.A.

Il était 21H 30 lorsqu'ils se retrouvèrent au pied de la passerelle du gigantesque paquebot Queen Comunetruy qui brillait de tous ses feux, et dont la coque immaculée était éclairée par une rampe de lampes surpuissantes. A l'initiative de Pichon, une fanfare les attendait, qui leur donna l'aubade en interprétant «*Douce France*» sous l'œil étonné des autres passagers.

- *C'est un bateau, ça ?* fit Yolande, le nez en l'air.

- *C'est remarquablement laid !* commenta Yvan Sapioche en regardant les gigantesques superstructures. *On dirait une barre HLM de Sarcelles posée sur la coque d'un tanker !*

- *Assez causé, montez à bord. On nous attend pour dîner*, ordonna Pichon.

Les quatre cent participants montèrent en file indienne sur le pont d'embarquement du navire. Ils défilèrent devant les préposés au service qui les attendaient pour les conduire dans leurs cabines. Puis ils furent dirigés à travers les sept étages du bâtiment.

- *Ne me laisse pas*, dit Yolande à Ernest en lui donnant la main, *je vais me perdre.*

Les trois dirigeants du MRP avaient droit à deux suites spéciales avec vue sur la mer, en première classe au dernier étage. Ils suivaient leur guide, traversèrent une immense salle aux grandes baies vitrées qui faisaient la hauteur du navire. Puis ils montèrent dans trois ascenseurs, apercevant d'autres salles disposant de bars, de tables, de fauteuils moelleux, de tables de jeux, ils lisaient les noms qui étaient inscrits sur les portes : jacuzzis, hammams, saunas, salle de musculation, piscine couverte, solarium.

- *C'est interminable ! Quand arriverons-nous dans nos chambres ?* demanda Gaston à l'employé philippin.

- *Plus qu'un étage*, lui répondit le garçon dans un français impeccable.

- *Vous parlez sacrément bien notre langue,* dit Ernest.

- *Oui, j'ai fait mes études en France.*

- *Pourriez-vous nous dire qui dirige le paquebot ?* demanda Yolande.

- *Des instruments de navigation et des ordinateurs !* répondit le Philippin.

- *Je veux dire : quel est le nom de la personne qui conduit ce bateau ?*

- *Je l'ignore, Madame. Je ne fais pas partie du personnel de navigation,*

mais du personnel de service. Nous passons d'un paquebot à l'autre à longueur d'année. Alors les noms des marins, hein...

Les Pichon découvrirent leur cabine : une splendeur ! Il y avait là un gigantesque lit à deux places dans lequel on aurait pu, en plus, inviter à dormir les membres de la Garde Républicaine sans que leurs coudes ne se touchent ; des meubles en acajou, une baie vitrée donnant sur un petit balcon, et une salle de bain digne d'un palace, avec une robinetterie dorée et un jacuzzi dans lequel on aurait pu baigner une vache.

- *Pas mal !* fit Yolande sobrement, pour cacher son émotion. *C'est encore mieux que le Prosit de Catherine et de Zel !*

Le Philippin disparut, remplacé par un porteur qui leur livra leurs valises, empilées sur un chariot.

- *Bonsoir Messieurs-dames !* fit-il. Voici vos bagages.

- *Vous aussi, vous parlez rudement bien le français !* fit Yolande.

- *Ben c'est normal : je suis de Roubaix !*

- *Ah... Je voudrais savoir comment s'appelle la personne qui conduit ce bateau ? Vous savez, comme ceux qu'on voit dans les films, qui ont une casquette à visière, une chemisette blanche avec des machins dorés sur l'épaule, et qui sont les derniers à quitter leur navire quand il coule ?*

- *Le pacha ? C'est Thomas Demisaine*, répondit l'employé.

- *Pouvez-vous nous dire comment on rejoint la salle à manger ?* demanda Ernest.

- *Laquelle ?*

- *Celle où on mange et où on boit.*

Castafiore - *Il y en a huit : une pour les apéros, une pour les digestifs, trois grandes salles pour la bouffe, une pour les brunchs, une pour les cafés, et une pour les pousse-cafés.*

- *Et pour les glaces ?* minauda Yolande.

- *Là, ma petite dame, c'est le coin pâtisserie. Vous avez quatre salons de thé…*

- *C'est très bien tout ça, mais on veut celle où l'on mange.*

- *Vous reprenez l'ascenseur 3, vous allez au premier étage, vous tournez à bâbord après la porte du hammam, puis à tribord au niveau de la salle de musculation, après vous vous repérez au bruit, vous ne pouvez pas vous*

tromper. Bon séjour à bord ! dit le matelot en refermant la porte.

- Je n'ai rien compris à ce qu'il nous a raconté ! dit Ernest en prenant une mignonette de whisky dans le frigo. *Mais en attendant je remets du carburant. Tu en veux Gaston ?* dit-il à Chambier qui venait d'entrer dans la cabine.

- Je veux bien.

Les deux hommes s'installèrent sur le moelleux canapé après avoir sorti toutes les bouteilles du mini-bar. Pendant ce temps, Yolande rangea avec soin sa belle robe de soirée et le costume d'Ernest sur des cintres, et les suspendit dans le placard qui sentait bon le bois de peuplier.

- Bâbord, c'est à gauche ou à droite ? demanda Ernest.

David Gille

- C'est à droite, dit fermement Gaston.

- Non, c'est à gauche, dit Yolande se dirigeant vers un hublot.

Ils entendirent un long sifflement et sentirent qu'ils s'élevaient lentement.

- Nous partons, dit Yolande, *c'est magnifique !*

Le Queen Comunetruy quittait la baie de San Pedro dans un virage majestueux.

Au même moment, Germain pénétrait dans l'immense salle à manger baptisée «Salle Gauguin». De superbes reproductions des tableaux du peintre attiraient immédiatement le regard, qui se portait ensuite vers les tables de six, couvertes de nappes aux couleurs chamarrées. Quelques boxes préservaient l'intimité des convives, mais le maire s'installa près de l'estrade sur laquelle dix musiciens jouaient des mélodies sirupeuses.

Peu à peu, la salle se remplit. A 22H45 H, chacun se trouvait à sa place.

- Où sont Gaston, Ernest et Yolande ? demanda l'édile à Maud Herfokeur qui écoutait avec intérêt cette musique nouvelle.

- Je ne sais pas, personne ne les a vus depuis que nous sommes montés sur le paquebot.

- Ne me dites pas qu'ils se sont endormis ?

- Je ne dis rien, je dis seulement que personne ne les a vus.

Une voix profonde surgit des haut-parleurs :

Castafiore

- Le Commandant Thomas Demisaine vous souhaite un bon appétit.

- Merci, répondirent-ils tous.

- *Je garde les places*, dit Germain en faisant signe à un groupe d'Italiens qui s'apprêtaient à s'asseoir à sa table.

Le repas fut raffiné, le roulis, presque imperceptible, n'entamait pas l'appétit des convives qui quittèrent la salle deux heures plus tard et se mirent à explorer le paquebot.

Germain se dirigeait vers sa cabine pour prendre une serviette de bain et aller au spa, lorsqu'au deuxième étage, au bout du couloir, il vit apparaître Yolande radieuse au bras d'un homme au costume étincelant de blancheur. Il portait une casquette, blanche elle aussi, bordée d'un fin liseré d'or, des galons noirs sur les épaules et des gants blancs. L'homme avait un corps d'athlète d'une élégance naturelle, un visage aux yeux bruns pétillants d'intelligence, des cheveux coupés courts. Ernest et Gaston les suivaient en grommelant.

Ils se dirigèrent vers Germain.

- *Germain, je te présente le commandant de bord*, fit Yolande avec assurance.

- *Debord ? C'est un parent du docteur ?*

- *Non, le commandant du navire, le pacha, Thomas Demisaine. Thomas, je vous présente Germain Poileux, maire de St Marcelin.*

- *Bonjour Monsieur Poileux*, dit le Commandant avec un fort accent américain, *je vous rends votre divine Yolande. Mes amitiés, chère madame et peut-être «A bientôt» comme on dit chez vous en France !* ajouta-t-il en lui baisant délicatement la main. Puis il fit demi-tour et repartit.

- *Mais où étiez-vous, tous les trois ?* demanda Germain, *je vous ai attendus pendant tout le repas.*

- *Pas un mot*, grogna Gaston.

- *Silence*, dit Ernest.

- *Il est délicieux, n'est-ce pas ?* affirma Yolande, en extase. Puis, d'un coup, virevoltant comme une libellule :

- *Allons, allons, que fais-tu avec cette serviette ?*

- *Je vais au spa*, répondit Germain.

- *Alors allons au spa de ce pas !* dit Yolande pétulante. *Quelle aventure ! Nous avons tourné comme des fous dans ce paquebot et nous le connaissons sur le bout des doigts. C'est une merveille. Nous sommes arrivés dans la cabine du Commandant, c'est incroyable toute cette machinerie ! Puis il nous ramenait lorsque nous t'avons rencontré. Je crois que nous allons passer de*

Castafiore

merveilleuses journées…

- On croit rêver ! fit Ernest. *Au spa ? Tu veux aller au spa ?... Je ne sais même pas ce que c'est, un spa ! Le seul spa que je connaisse, c'est celui de Francorchamps, et c'est une course de bagnoles !... Je te rappelle qu'il est minuit passé, et que nous n'avons encore rien bouffé de la soirée à cause de cet imbécile de marin galonné qui nous a promené à travers ce rafiot !... Va voir ta course de voitures. Gaston et moi, on va grailler !*

- Bien dit, vieux gars ! ajouta Chambier.

Les deux compères plantèrent là Germain Poileux et Yolande, et partirent à la recherche d'un restaurant de nuit où ils se bourrèrent de spare-ribs et de bières avant de retourner à leurs pénates vers deux heures du matin.

Le commandant Demisaine, quant à lui, monta dans la passerelle pour s'assurer que tout allait bien. Son second demanda :

- Qui c'était, cette dondon et ces deux vieux qui vous ont tenu la jambe pendant toute la soirée, commandant ?

- C'étaient les Pichon, ces gens qui ont réservé quatre cents places à bord, et l'un de leurs amis. La femme voulait que je leur fasse visiter le bâtiment, je ne pouvais pas refuser. Elle m'a soûlé ! Je vais me coucher.

Demain serait un autre jour.

Le 28 et le 29 décembre, il ne se passa rien de particulier, sinon que Maud Herfokeur et Paul Acharbon, les deux vedettes du bord qui faisaient régulièrement la Une des médias, croulèrent sous les demandes d'autographes au point qu'il fallut diffuser des messages par haut-parleurs pour demander qu'on leur fiche la paix.

Tout le monde occupait son temps à visiter le paquebot dans ses moindres recoins, et à faire la queue aux salons de massage et de soins de beauté. Pichon, dans sa grande mansuétude et sa grande générosité de milliardaire, avait octroyé un crédit de deux mille Euros à chaque Marcepoulairois, homme, femme et enfant. La famille de Léonce Delékip disposait ainsi de vingt-deux mille Euros, pactole que Madame Delékip commença à entamer en dévalisant les boutiques de fringues en prévision de la soirée du réveillon.

Cette soirée du réveillon, pendant laquelle Paul Acharbon serait aux fourneaux et oeuvrerait au bénéfice exclusif des Marcepoulairois, promettait

d'être mémorable autant sur le plan de la gastronomie que sur celui de l'élégance.

Dans l'après-midi du 29 décembre, Yolande, qui avait oublié son peignoir, retourna à sa cabine. Sur son chemin, une porte s'ouvrit et une silhouette se détacha dans le chambranle, déposant un plateau repas sur le sol. Yolande demeura interdite :

- Catherine !... Ça alors ! Toi ici ?

- Euh, bonjour Yolande, fit Catherine Lapilule, *manifestement gênée.*

- Mais... que fais-tu sur ce bateau, Catherine ? Je suis abasourdie !

- Eh bien, il se trouve que Zel et moi sommes l'un des principaux actionnaires de Queen Comunetruy Cruises...

- Mais Catherine, si vous vous montrez, ça va être l'émeute !!! Vous allez être réduits en chair à saucisse ! Ne sais-tu pas que nous sommes ici avec quatre cents Marcepoulairois ?

- Nous l'avons appris lorsqu'il y a eu cet appel par haut-parleurs au sujet de Maud et de votre cuistot, répondit François Zel qui venait d'apparaître à son tour. *C'est pour ça que nous ne quittons plus notre cabine.*

- Mon Dieu, si quelqu'un vous voit, ce sera un bain de sang ! Ne vous montrez surtout pas !... Mon Dieu, mon Dieu !...

David Gille

- Ne t'inquiète pas, nous resterons enfermés. Mais pas un mot sur notre présence ici, hein, Yolande ? On compte sur toi.

- Bien entendu, je ne dirai rien. Pas même à Ernest... Je n'en reviens pas ! Vous, ici ! Mon Dieu, mon Dieu !

Dix minutes plus tard, Yolande rejoignit Chambier et Pichon au bord de la piscine.

- Devinez qui je viens de croiser ? dit-elle.

- *Une graine d'intelligence ?* suggéra Pichon, qui n'avait toujours pas pardonné à sa femme l'épisode de la visite du paquebot.

- Zel et Catherine ! Ils sont sur ce bateau !

- Hein ?... Tu es folle ?

Yolande raconta les circonstances de leur rencontre.

- Eh bien, fit Chambier, si jamais on s'ennuie sur ce rafiot, je suis d'avis qu'on diffuse la nouvelle parmi les Marcepoulairois, en précisant le numéro de

leur cabine ! Ça mettra un peu d'animation, et ça donnera aux femmes de ménage l'occasion de passer la serpillière !

On était le 31 décembre. La soirée de réveillon, tant attendue, était enfin arrivée.

Dès 20H, la gigantesque salle Gauguin commença à accueillir les trois mille passagers qui participaient à cette mémorable croisière vers Tahiti. Les quatre cents Marcepoulairois, eux, eurent droit à une salle plus petite, mais bien plus richement décorée : le fabuleux salon Amphitrite, avec son bar privé attenant, «le Tiaré», et sa cuisine privée où œuvrait Paul Acharbon.

Afin de ne pas exacerber les jalousies, il convenait en effet que le *vulgum pecus* ne puisse découvrir le menu époustouflant préparé par Paul Acharbon pour les Marcepoulairois : duo de caviars d'Iran (gris de béluga et caviar doré de béluga albinos), foie d'oie poêlé à l'huile d'argan et déglacé au vinaigre de Xérès, servi avec un pain d'épices et une sauce aux raisins Crimson Seedless d'Egypte macérés dans du Banyuls ; suivi d'un train de côtes de boeuf Angus d'Ecosse accompagné d'une crème brûlée au basilic et aux tomates séchées, et d'une sublime purée de melons et de potirons battue en mousse avec du beurre de baratte et un soupçon de raifort frais. Après une boule de glace au genièvre arrosé de vodka à l'herbe de bisons, on servirait le plateau de fromages et une salade de frisée de Meaux et de chayote à la menthe, aux herbes de la montagne et aux lardons fumés, assaisonnée au réduit tiède de volaille gras et au vinaigre balsamique de Modène 20 ans d'âge. Enfin, ce repas serait couronné par une marjolaine et une glace à la prune et à la cerise arrosée de vieille rakia greyana.

Avant le départ de St Marcelin, le sommelier du Restaurant du Presbytère avait choisi les boissons avec soin : vodka Zubrowka, Château d'Yquem 1997, Pétrus 1988, Château Ducru-Beaucaillou 1970, champagne Krug millésime 1995, et une sélection rare de cafés Blue Mountain de la Jamaïque. Enfin, Paul Acharbon avait toujours insisté pour que l'eau servie à table ait une réelle saveur : il avait décidé de confier les papilles de ses convives à l'eau minérale Vernière du Haut-Languedoc.

Les autres passagers du Queen Comunetruy, eux, auraient droit au repas concocté par le Chef cuisinier du bord, qui ne s'était pas vraiment foulé la rate : une tranche de saumon d'élevage et une tranche de foie gras de canard de chez Costco USA, une cuisse de dinde sèche comme un coup de trique, servie avec des airelles en boîte, des marrons étouffe-chrétien et des pommes sautées à la graisse d'oie, un trou normand au calva ; puis fromages pasteurisés, profiteroles au chocolat et glaces en boule à volonté. Le tout, arrosé d'un muscadet californien et d'un bourgogne Passe-tout-grain de

Crimée. Eau fraîche «Château la Pompe» en pichet, compris dans le forfait. Café Grand-Mère en sus.

Yolande Pichon avait fait valoir auprès du commandant Demisaine qu'elle était à la fois comtesse et épouse de son plus gros client pour qu'il accepte de la mener jusqu'à sa table, lorsque tout le monde serait installé. Il ne put refuser.

Elle apparut à son bras à 21H30, quand chacun crevait déjà de faim et commençait à bouffer le pain avec de la moutarde tartinée dessus. En cuisine, Paul Acharbon s'arrachait les cheveux.

Yolande était rayonnante. Elle portait un fourreau Prada en lamé de couleur émeraude au décolleté vertigineux, acheté à l'époque à Chalamond-les-Flots. Mais elle avait pris du poids depuis, et l'un de ses tétons avait des velléités d'indépendance. Sur sa tête trônait un diadème en strass, et à ses oreilles pendaient ses fameuses boucs d'oreilles en diamants. Son poignet gauche s'ornait d'une montre en plaqué or gagnée en passant une commande de serviettes aux Trois Suisses ; et ses doigts aux ongles incarnats étaient chargés d'un nombre impressionnant de bagues colorées, défiant toute description.

Le commandant Thomas Demisaine la mena à sa chaise comme un père emmène sa fille à l'hôtel pour la marier. Il lui fit un baisemain, et, avant de tourner les talons, dit à Pichon :

- Je vous rends votre bien, Monsieur le comte ! Gardez-le précieusement !

Yolande eut l'immense plaisir d'entendre crépiter les applaudissements.

- Eh bien, il était temps ! fit Pichon. *Qu'est-ce que tu fichais ? Acharbon a déjà menacé deux fois de remplacer ses plats par du pâté Hénaf ! Mettre trois heures pour enfiler ce truc et se peindre les ongles, on croit rêver !*

David Gille

Enfin, on put passer aux choses sérieuses : dîner. Pendant une heure, on n'entendit plus que les clapotis des mâchoires qui se fermaient et s'ouvraient, entrecoupés de cris de jouissance.

Au moment du café, l'orchestre s'installa, prêt à ouvrir le bal.

Soudain, une petite boule grise traversa la salle comme une fusée, et sauta sur les genoux de Dufermage.

- Mais... Je rêve ! C'est Muso !!! s'exclama-t-il. *Comment est-il arrivé sur ce bateau ???*

- MUSOOOOOOOO ! OUAIIIIIS ! braillèrent des dizaines de gosses, qui se levèrent et se ruèrent vers la table de Pichon.

- Muso ? fit ce dernier. *Ça alors !... Je le croyais à St Marcelin, sous la*

garde de Mademoiselle Ségolène Angora ! C'est pas croyable, ça !!! J'aimerais bien qu'on m'explique !

- Je... hum... fit Salazar Therminusse en baissant la tête.

- Quoi ?

- Ben... C'est moi qui l'ai emporté ! Il était dans ma cabine, j'ai sans doute mal refermé la porte.

- QUOI ?

- C'est moi qui l'ai emporté ! Il était dans ma cabine, j'ai sans doute mal refermé la porte.

- On avait compris ! dit Defermage. *Mais comment n'est-il pas mort dans la soute de l'avion ? Elle n'est pas chauffée ! C'est incroyable, ça !*

Il y avait maintenant foule autour de la table. Les gamins se bousculaient pour serrer la patte du raton laveur et lui prodiguer des caresses.

- Cette saloperie de bestiole n'était pas dans la soute, fit Salazar Therminusse. *Il était sous mes pulls, dans mon bagage à main placé dans le compartiment au-dessus de mon siège. Je lui donnais à bouffer et je lui changeais sa couche quand tout le monde dormait.*

- Ah, parce que tu lui avais mis une couche ? demanda Chambier, stupéfait.

- Ben évidemment ! Tu tiendrais, toi, sans aller aux cabinets pendant onze heures d'affilée ?

- Mais pourquoi ?

- C'est évident : pour ne pas qu'il crotte ou pisse sur mes affaires, cet immonde porc !

- Mais non, espèce d'idiot ! Ce que je te demande, c'est pourquoi tu l'as emporté, pas pourquoi tu lui as mis une couche !

- Eh bien, Fidèle et moi, on s'est dit comme ça, que...

Pichon l'interrompit et se tourna vers Fidèle Oposte :

- Ah, parce que tu étais au courant ?... C'est du propre !

- Ben...

- On croit rêver ! dit Pichon.

- Faut comprendre, continua Salazar avec véhémence. On s'y attache, à ces cochonneries de bestiaux ! Surtout à cette vérole ambulante de Muso !

A cet instant, un sous-officier en veste blanche, l'enseigne de vaisseau de 1ère classe Bertrand Zatlantic, écarta les enfants qui entouraient Muso et s'approcha :

- Il est interdit de faire monter un animal à bord, Messieurs-dames. Surtout un animal sauvage ! Je crains qu'il ne faille le mettre en cage à fond de cale...

- Pas question ! braillèrent à l'unisson Dufermage, Fidèle Oposte et Salazar Therminusse*. Et d'abord, il n'est pas sauvage : on se connaît, figurez-vous !*

- Je suis désolé, insista l'enseigne de vaisseau.

Plusieurs enfants commençaient à pleurer. D'autres bourraient les tibias du marin de coups de pieds. Pichon se leva et entraîna Bertrand Zatlantic à l'écart. Deux minutes plus tard, il revint s'asseoir.

- C'est arrangé, fit-il. *Il va aller lui acheter une laisse à la maroquinerie du bord. Nous pourrons le garder à condition de ne pas le laisser courir en liberté.*

- Ouaiiiis ! hurlèrent les gamins. *C'est trop cool !*

Pour fêter ça, Muso subtilisa la flûte de champagne de Dufermage et la vida. Tous les convives assis à la table se bouchèrent instinctivement les oreilles, attendant le rot. Il arriva, mais il fut couvert par les premiers accents de «*Vive la vahiné*» interprété par l'orchestre, en pleine forme.

Musiques créoles, antillaises, reggae, disco, rock, il y en avait pour tout le monde. Les jeux de lumière sur la piste de danse affinaient les formes et créaient une atmosphère détendue et chatoyante. Les longues robes des femmes virevoltaient, leurs pieds se mêlant aux pieds des hommes en costumes, dans un gracieux mélange. Yolande regardait le spectacle avec mélancolie et se sentait d'humeur langoureuse.

- Je ne sais pas ce qu'ils ont tous ce soir. C'est sans doute ce repas qui me reste sur l'estomac ! dit Gaston à Ernest, en sifflant sa troisième bouteille de Bordeaux.

- Une minute ! lui répondit son camarade en dressant l'oreille.

Yolande aussi dressa l'oreille. Si Ernest ne lui proposait pas de danser maintenant, il était un goujat !

- Tu viens danser, chou ? dit-il en se penchant vers Yolande.

- Oui, mon bon petit père Pichon, répondit-elle, gouailleuse.

L’orchestre venait d’entamer “*My only fascination*” de Demis Roussos, et cette chanson faisait partie de leurs secrets d’alcôve les plus intimes.

- *Allez-y les jeunes, ne vous gênez pas pour moi !* leur lança Gaston, compréhensif.

Ils se levèrent, se glissèrent au milieu des danseurs et s’enlacèrent tendrement. Ernest, discrètement, poussait sa femme vers l’issue de secours qu’il ouvrit prestement à la fin du morceau.

- *Soyons fous !* dit-il en prenant Yolande par la taille et en s’engageant dans la coursive.

- *Pas ici, on pourrait nous voir... Cherchons un endroit plus discret,* répondit-elle.

Se tenant la main, ils arpentèrent les coursives, montèrent et descendirent dans les étages, pour se retrouver épuisés mais ravis sur le pont promenade. Dans le ciel les étoiles brillaient de mille feux, l’odeur des embruns enflammait leurs sens.

- *Là, regarde, dans ce canot nous serons bien. On dirait qu’il est fait pour nous !* dit Yolande.

Ils grimpèrent sur la petite échelle de bord, Ernest poussant sa femme. Ils se retrouvèrent l’un sur l’autre au milieu des cordages. Le canot tangua légèrement sous la poussée des deux corps, lesquels, au milieu de leurs ébats, firent sauter la manette de sécurité. Le frêle esquif se détacha lentement et descendit en douceur le long de la coque du paquebot.

A l’intérieur de la chaloupe, c’était un grand remue ménage. Soudain, les deux solides poulies qui retenait le canot émirent un formidable grincement et les deux tourtereaux se sentirent basculer dans le vide. Puis il y eut un arrêt brutal.

- *Mon Dieu !... Où sommes-nous ?* s’écria Yolande se redressant. *Ernest, regarde !…*

Le vieux laissa échapper un cri d’horreur : ils étaient perchés au-dessus des flots qui tourbillonnaient à des dizaines de mètres en-dessous d’eux.

- *Eh bien, on est dans le caca, ma poule !* commenta-t-il en se redressant.

- *Et si j’appuyais sur ce truc ?* fit Yolande.

- *Nooon !* hurla Ernest.

Trop tard. On entendit le sifflement des bouts qui se déroulaient à toute vitesse sur les poulies, et le canot fila.

- *Ahhhhh !* hurla Yolande, l'estomac dans la gorge.

- *Fais gaffe à tes boucs d'oreilles !* hurla Pichon en retour.

Castafiore

Lorsque l'esquif entra en contact avec les flots, le choc fut rude. Le couple Pichon se retrouva cul par dessus tête. Yolande et Ernest étaient trempés, ils avaient mal aux dos, mais étaient intacts. Ils regardèrent le Queen Comunetruy s'éloigner dans la nuit de la St Sylvestre, brillant de tous ses feux.

- *Ben nous v'là bien !* fit Pichon. *Ça fait la deuxième fois que je suis naufragé. La dernière fois, c'était en pédalo, avec ce bon vieux Gaston. Je me demande si je le reverrai...*

Dans la passerelle, un voyant s'alluma. L'aspirant Parlené annonça :

- *Chaloupe à la mer, Commandant ! La N°26 bâbord.*

Thomas Demisaine se pencha sur un micro et ordonna :

- *Barre à tribord ! En arrière toute !*

Une voix sortit du haut-parleur :

- *Barre à tribord, en arrière toute. Bien compris, Commandant.*

Aussitôt, le bâtiment se mit à frémir légèrement sous la puissance des hélices inversant leur mouvement. Demisaine se tourna vers son officier en second, René Coutille :

- *Cornez !*

L'homme appuya sur un gros bouton, et une sirène se fit entendre.

- *Allumez les projecteurs de recherche... Radar de surface ?*

- *Rien encore, Commandant.*

- *Dès que vous l'accrocherez, prévenez-moi.*

- *A vos ordres, Commandant.*

Pichon farfouilla dans le canot et trouva une lampe torche, des feux de détresse et une flasque de cognac.

- *On est sauvé, ma poule*, fit-il. *On a tout ce qu'il faut !*

Il joignit le geste à la parole et vida la flasque de cognac d'un trait.

- *Allume cette torche et dirige-la vers le bateau,* ordonna-t-il en essayant de comprendre comment fonctionnaient les feux de détresse.

David Gille

Le radariste annonça :

- *Ça y est. Je l'ai, Commandant. Il est plein bâbord à un mille.*

- *Stoppez les machines !* ordonna le pacha dans le micro.

- *Machines stoppées !* répondit une voix dans le haut-parleur.

- *Lieutenant Tenanlieu, prenez un Zodiac et allez me chercher cette chaloupe. Prenez trois hommes avec vous.*

- *A vos ordres, Commandant.*

- *Commandant ! Il y a des gens dans ce canot ! Regardez, ils tirent des fusées de détresse et font des signes avec une lampe !*

- *Eh bien, qui que ce soit, ils vont m'entendre, ceux-là !*

Dans la chaloupe, Yolande regarda sa montre en plaqué or, mais elle s'était arrêtée. Elle était allergique à l'eau de mer.

- *Quelle heure est-il, Ernest ?*

- *Octod'jus ! Minuit pile !!! Bonne année, ma poule !*

Ils étaient encore enlacés lorsque le Zodiac du lieutenant Tenanlieu les aborda.

- Ça va barder pour vous ! leur dit-il. *Le Commandant a horreur d'être ralenti !*

- Eh bien, si vous avez une radio, prévenez de ne pas me chauffer les oreilles ! Lorsqu'on a des canots aussi dangereux que les siens, on ne la ramène pas !

Lorsqu'ils revinrent au flanc du navire, les Marcepoulairois au grand complet étaient au bastingage et applaudissaient à tout rompre.

Lorsque le pacha découvrit qu'il s'agissait des Pichon, il se calma. Surtout quand Ernest, en mentant de manière éhontée, lui raconta qu'ils s'étaient assis sur le bord de la chaloupe pour regarder le ciel, et qu'à cet instant le canot avait dégringolé, les emportant dans le vide. Il évoqua même la possibilité d'un dépôt de plainte contre les armateurs.

L'affaire arrangée, et ayant eu leur compte d'émotions, Yolande et Ernest décidèrent d'aller se coucher. D'autres Marcepoulairois continuèrent à festoyer, parmi lesquels Ollie McAronny. Il avait tenu à fêter le réveillon dans les règles de l'art écossais. C'est pourquoi il avait apporté de St Marcelin un morceau de charbon. Il le posait sur chacune des tables qu'il visitait, puis il trinquait avec les convives pour respecter la coutume. A 6H du matin, il fut le dernier à monter dans sa cabine. A 10H, il ne l'avait toujours pas trouvée, et un homme d'équipage dut le guider, le mettre au lit et le border.

Le 1er et le 2 janvier, il ne se passa rien de particulier à bord. Les passagers circulaient par petits groupes, se prélassaient dans des transatlantiques en sirotant des punchs, ou se penchaient par-dessus la proue pour admirer les dauphins et les marsouins qui se jouaient de l'étrave du Queen Comunetruy. Les enfants se relayaient pour promener Muso, qui, de toute sa vie, n'avait été l'objet d'autant de sollicitude. Trois fois par jour, Dufermage l'emmenait au bar et lui payait son panaché.

Cette douce quiétude nourrie de routine vola pourtant en éclat durant la nuit suivante.

Vers 22H, Yolande sortit de la salle de bain et se glissa entre les draps. Ernest regardait le film *Titanic* sur l'écran plasma géant accroché à la cloison, face au lit.

- Quoi ? s'exclama-t-elle*, tu ne vas pas me dire que tu as l'intention de regarder la télé jusqu'à plus d'heure ?...*

- Et alors ? Je ne te force pas à regarder ! Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

- Ça me fait que le bruit m'empêche de dormir !!! Voilà ce que ça me fait !

- Il y a des boules Quies sur ta table de nuit. Tu n'as qu'à en mettre !

Yolande s'exécuta en maugréant. Puis elle lui tourna le dos. Ernest regarda le film jusqu'au bout, puis s'endormit à son tour. Il était presque minuit.

Soudain, alors qu'il était dans son premier sommeil, il fut réveillé en sursaut par la sirène du navire, qui faisaient "*Woooo, woooo, woooo*" à petits coups rapides. Ernest savait ce que cela signifiait, des panneaux d'information étaient affichés partout : le paquebot rencontrait un problème grave.

A cet instant, des coups sourds ébranlèrent la porte. Il bondit du lit et alla ouvrir. Un homme d'équipage se tenait là, qui lui dit :

- Vite Monsieur, enfilez votre gilet de sauvetage et rendez-vous sur le pont supérieur.

- Hein ?... Pourquoi ?

- Nous coulons !

- Un iceberg ? fit Ernest.

- Sous ces latitudes ? Vous plaisantez !

Yolande, qui avait vaguement entendu quelque chose malgré ses boules Quies, grommela :

- Grbmblmbl... S' passe, Ernest ?

Mais Ernest Pichon avait déjà sauté dans ses pantoufles, avait déjà enfilé son gilet de sauvetage et était déjà sorti de la cabine. Yolande se rendormit.

David Gille

Dans la coursive, Pichon cavalait aussi vite qu'il le pouvait, essayant de se frayer un passage. La sirène faisait un boucan infernal.

- Il n'y a plus personne dans votre cabine, Monsieur ? hurla un marin en lui barrant le passage.

- Euh... Non. Laissez-moi passer ! Ça fait la troisième fois que je joue les naufragés, y en a marre ! Ecartez-vous !

Il suivit le flot des passagers jusqu'au pont supérieur, déjà noir de monde. Il repéra de l'oeil la chaloupe la plus proche, s'apprêtant à sauter dedans dès qu'il entendrait la fameuse phrase : «Les femmes et les enfants d'abord».

- Yolande n'est pas là ? brailla Louis Fine, qui venait de se glisser à ses côtés.

*- Non... Euh, je ne sais pas. Elle doit être quelque part par l*à, mentit-il. *On a été séparés dans la cohue.*

A cet instant, la sirène s'arrêta. Une voix sortit d'un haut-parleur :

- Je vous remercie, Mesdames et Messieurs. Vous pouvez regagner vos cabines, l'exercice est terminé !

- L'exercice ?... fit Pichon. Quel exercice ?

- Ben oui, fit Louis Fine. *Tu ne savais pas qu'on faisait des exercices d'évacuation sur les paquebots ?*

- Ben non... Ces abrutis m'ont tiré du lit pour un simple exercice ? On croit rêver !

Il se dirigea vers sa cabine, essayant de trouver une bonne excuse à servir à Yolande. En effet, elle ne manquerait pas de découvrir, le lendemain, qu'il y avait eu un exercice d'évacuation durant la nuit, et qu'il l'avait abandonnée. Il devait trouver un moyen de noyer le poisson, sinon elle allait lui en faire tout un fromage. Les fumelles sont si compliquées.

Dans la coursive de 1ère classe, une dizaine de stewards attendait, passe-partout à la main, pour ouvrir les portes des cabines. Quant il eut rejoint la sienne, Pichon enleva son gilet de sauvetage et le rangea. Yolande dormait toujours. Il lui retira ses boules Quies et la secoua.

- Hein, qu'est-ce qui se passe ? fit-elle en se redressant sur son séant. *Pourquoi tu me secoues comme ça, espèce d'imbécile ?*

- Pendant que tu dormais, il y a eu une alerte...

- Une alerte ?... Quelle alerte ?

- Du bidon. Je suis allé jeter un coup d'oeil : c'était un simple exercice, et je n'ai pas voulu te réveiller. Tu dormais si profondément...

- Ben alors, pourquoi tu me réveilles maintenant ? Ça ne pouvait pas attendre demain ? Tu es devenu fou, Ernest ?

- Non, je ne pouvais plus attendre ! Je t'annonce que demain, nous irons à la bijouterie du bord. Je veux t'acheter un collier de perles, ma poule !

- Oh, mon Ernest ! fit Yolande en tapant dans ses mains. Quelle belle surprise !

- Bon, ça va. Rendors-toi.

Il se glissa à ses côtés, éteignit la lumière et serra les poings de rage à s'en faire péter les jointures. Puis, pour se punir, il se pinça cruellement la cuisse.

Deux jours passèrent encore. En plus de ses boucles d'oreilles, Yolande arborait maintenant en toutes circonstances son nouveau collier de perles. Il était 10H, ce matin du 5 janvier, lorsqu'elle se dirigea vers la porte de la cabine, moulée dans l'un de ses fameux maillots Dolce Gabbana, sous un peignoir blanc aux armes "*Queen Comunetruy Cruises*", qu'elle avait acheté la veille dans l'une des boutiques du bord.

- *Je vais bronzer à la piscine*, lança-t-elle en ouvrant la porte.

- *C'est ça, c'est ça...* répondit Pichon, les yeux rivés sur l'écran.

Délaissant la télévision par satellite, Ernest avait préféré revoir "*l'aventure du Poséidon*" qu'il avait fort apprécié sur le Prosit, à l'époque de leur voyage à Malte. Il avait un faible pour l'actrice Shelley Winters, qui, malgré son physique bien enrobé, nageait sous l'eau avec la grâce d'un dauphin.

Yolande emprunta l'enfilade de coursives qu'elle commençait à bien connaître, puis descendit par l'ascenseur au pont piscine. Au moment où elle parvint à la lumière du jour et s'apprêtait à secouer légèrement sa tête afin que ses boucles d'oreilles accrochent bien les rayons du soleil et que son collier de perles tintinnabule, quatre énormes malabars lui sautèrent dessus. Ils lui passèrent un sac en toile de jute par-dessus la tête.

- *Au viol !* hurla-t-elle. *A l'assassin ! Au voleur ! On en veut à ma vertu, à mon collier en perles naturelles et à mes boucs d'oreilles en diamants qualité IF, Blanc Exceptionnel monté sur or blanc ! A l'aide !*

Elle sentit qu'on la soulevait et qu'on la transportait ailleurs. Puis on l'assit de force sur le sol. La brûlure sous ses fesses lui indiqua qu'elle était sur le pont chauffé par le soleil. Puis on lui arracha le sac en toile.

Elle fut terrifiée : devant elle, sur une sorte de trône, était assis un homme d'une taille imposante, portant une barbe longue de trente centimètres, les reins ceints d'un drap blanc. Sur sa tête, il portait une couronne, et avait un trident dans sa main. De chaque côté du trône se tenaient deux hommes déguisés en femmes, supposés représenter des Néréides. Devant eux, allongés sur un lit d'algues, deux travestis à perruques blondes, revêtus d'une queue de poisson, jouaient les sirènes.

- *Qui êtes-vous ?* balbutia Yolande*. Qu'est-ce que vous me voulez ?*

- *Je suis Neptune, misérable mortelle !* fit l'homme d'une voix de stentor, tellement caverneuse que Yolande en eut des frissons d'angoisse.

- *Qui ?* couina-t-elle.

- *Neptune !*

- *Qui ça ?...*

Neptune se pencha vers les Néréïdes et lâcha à voix basse, dans un soupir :

- *Putain, je crois qu'on en tient une belle, là !*

Puis, à voix haute, il demanda à la ronde :

- *Que fait-on de cette mortelle qui me manque de respect ?*

- *Les panards au bleu ! Les panards au bleu ! Les panards au bleu !* hurlèrent des dizaines de voix derrière Yolande.

Yolande se retourna. Il y avait là un groupe compact de passagers rigolards. Parmi eux, Fidèle Oposte, Michel Grondin, Ollie McAronny, Antonin Couplet, Julia Dévers-Jeture, Eva Senprendune et Félicie Ossi. Les femmes avaient toutes les pieds bleus, et les hommes étaient mouillés comme s'ils sortaient de la douche.

- *Mais que...* commença-t-elle.

A cet instant, les quatre malabars l'allongèrent de force sur le pont, tandis qu'un cinquième s'approcha d'elle, muni d'un gros pinceau et d'une bassine remplie de bleu de méthylène. Il avait un sourire cruel sur les lèvres.

- *Au secours !* hurla Madame Yolande Pichon Marsault de Havremont, comtesse de son état, essayant de dominer ses sphincters. *A l'aide !*

Les témoins étaient hilares. Même Poséidon, dont en voyait tressauter le gros ventre, avait du mal à garder son sérieux.

- *Assez perdu de temps. Procédez !* ordonna-t-il à l'attention du peintre.

Deux Néreides soufflèrent dans des conques, produisant un hululement sinistre, tandis que les deux sirènes faisaient claquer leurs nageoires. Le peintre trempa son pinceau dans la bassine et en badigeonna généreusement les pieds de Yolande, en insistant bien dans les coins. Puis les malabars l'aidèrent à se relever et l'invitèrent à rejoindre les autres. Un homme d'équipage en costume de pirate, bandeau noir sur l'oeil, perroquet en peluche cousu sur l'épaule, pilon en bois fixé sur le genou plié caché par une cape, s'approcha d'elle. Il lui remit son diplôme de Dame de la Ligne et lui offrit un verre de curaçao qu'elle avala d'un trait. Elle tremblait comme une feuille.

- *Quel cauchemar ! C'était quoi, tout ça ?...* demanda-t-elle à Julia Dévers-Jeture.

- *Le passage de la Ligne, Madame Pichon !*

- *Le passage de la Ligne ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?*

- *C'est une tradition sur les navires : quand on passe la ligne de l'équateur, on bizute les passagers en les baptisant ! On y a tous eu droit.*

A cet instant, un nouveau passager apparut sur le pont, relax, serviette sur l'épaule, lunettes de soleil sur ne nez et une paire de tongs fluo aux pieds. Les quatre malabars se jetèrent sur lui et lui passèrent un sac sur la tête. L'un d'eux écopa d'un coup de pied dans les valseuses, mais ils réussirent à le traîner devant Neptune. On lui retira le sac.

- *Qui es-tu, misérable mortel ?* aboya Neptune.

- *Je m'appelle Gaston Chambier, et je t'emmerde !*

Pendant quelques secondes, Neptune fut décontenancé. Mais il se reprit vite et brailla :

- *Quel châtiment mérite cet homme qui me manque de respect ?*

- *Soins de beauté ! Soins de beauté ! Soins de beauté !* hurla la foule derrière Gaston.

On saisit Chambier par les bras et par les pieds, et on le jeta dans un bassin rempli d'algues en décomposition. L'odeur de poisson crevé était pestilentielle. Chambier en ressortit aussi vite qu'il le put. Trois marins le poussèrent avec des rames contre une cloison, puis on le nettoya à l'aide de lances à incendie. Sous la puissance des jets, Chambier fut plaqué contre la paroi et tomba sur son derrière. Lorsque l'épreuve fut achevée, on lui donna une tape sur les fesses à l'aide d'une pagaie, puis on lui remit un verre de cognac et son diplôme de Chevalier de la Ligne.

La cérémonie perdura toute la journée. Mais, au fil des heures, il y eut de moins en moins de baptisés, la plupart des passagers ayant été informés par

des indiscrétions de ce qui les attendait s'ils s'approchaient du pont piscine. Toutefois, Pichon y eut droit à midi, alors qu'il venait voir ce que fichait Yolande, car il était l'heure d'aller bouffer. Dans l'aventure, une Néréide perdit une dent et Neptune gagna un œil au beurre noir.

Parmi le personnel, les marins qui passaient la ligne de l'équateur pour la première fois, n'échappèrent pas à la tradition : ils furent sanglés dans une nacelle qu'un treuil fixé au bout d'une bigue descendit le long du flanc bâbord jusqu'au au ras des flots. Puis, à la grande joie des passagers penchés au-dessus du bastingage, ils furent immergés pendant quelques secondes, et remontés, crachant, toussant et soufflant.

Ce soir-là, dans la salle consacrée à la divinité Doris, épouse de Nérée et mère des cinquante Néréides, eut lieu le grand bal des Tritons en l'honneur des nouveaux Chevaliers et Dames de la Ligne. Yolande passa de bras en bras, se laissant emporter par le tourbillon de la valse jusqu'à y perdre sa culotte. Elle se prit les pieds dedans, échappa à son cavalier (un charcutier de Vire ayant réussi dans l'andouille), et alla s'encastrer dans la grosse caisse de l'orchestre.

Dans deux jours, le Queen Comunetruy jetterait l'ancre à Tahiti. A bord, on préparait déjà la Soirée du Commandant. Le cuistot, Marcel Epoivre, était en admiration devant Paul Acharbon. Il osait à peine lui adresser la parole. Après la soirée du réveillon, il avait goûté quelques restes des plats préparés par le Chef du Presbytère de St Marcelin, et il avait envisagé de se suicider tellement c'était bon. Jamais il ne parviendrait à la cheville d'un tel maître. Il était désespéré. Il prit son courage à deux mains et aborda Paul Acharbon au bord de la piscine :

- Chef, excusez-moi de vous demander pardon de vous déranger, mais je suis très inquiet...

- Pourquoi ça, Chef ? demanda Acharbon.

- Voyez-vous, je dois préparer le repas de la Soirée du Commandant pour tout le monde, y compris pour les habitants de St Marcelin.

- Il me semble que vous vous sortez très bien, Chef.

- Pour les repas de tous les jours, peut-être. Mais la soirée du Commandant, c'est autre chose. Ils s'attendent à quelque chose d'exceptionnel. Or, après ce que vous leur avez servi au réveillon, Chef, j'ai peur qu'ils ne m'écharpent !

- Qu'aviez-vous prévu, Chef ? demanda Acharbon.

- Omelette aux truffes en entrée, puis rôti de porc pour les chrétiens, gigot d'agneau pour les musulmans et les juifs, puis...

- Oubliez tout ça, Chef !... Nous serons à Tahiti ! Servez-nous une cuisine ensoleillée, sans chichi !

- Quoi donc ?

- Un sorbet de pulpes de fruits en entrée, suivi par un Fouzitou !

- Un Fouzitou ?... C'est quoi, ça, un Fouzitou, Chef ?

- Le nom le dit : fous-y tout ! Dites à votre brigade de cuire les viandes avec du lait de noix de coco, bananes, ananas, mangues, papayes, urus, patates douces, potas, bref, tous les fruits et légumes exotiques que vous trouverez. Ajoutez une pointe de cannelle et du curcuma et poivrez généreusement. Préparez le même plat à base de poissons, afin que les gens aient le choix. Servez roulé dans des feuilles fraîches, avec du riz basmati cuit dans du bouillon de poule bien aillé. Terminez par une grande salade de fruits frais, arrosée de rhum, et un gâteau tahitien à la noix de coco. Pour les vins, je vous recommande un bon petit rosé de Provence et un gewurtztraminer récolte tardive avec le dessert... Je vous assure qu'après cette traversée, où ils n'ont pratiquement rien fait d'autre que de se remplir la panse, ils vous seront reconnaissants de leur rafraîchir le palais, Chef !

- Oh merci, Chef, vous êtes un chef ! Puis-je vous demander un autographe, Chef ?

A quelques mètres de là, Pichon s'installa dans un transatlantique, aux côtés de Chambier.

- Ça va comme tu veux, mon cadet ?

- Ouais, mais il faut le dire vite. Ça se traîne... Pour être franc, je m'emmerde un peu.

- Oui, moi aussi.

- J'ai une idée. Si on racontait aux autres que Catherine Lapilule est à bord de ce bateau ? Ça mettrait de l'ambiance. Qu'en penses-tu, vieux gars ?

Yolande intervint :

- Vous n'allez pas faire ça, tout de même ?

- On va se gêner, tiens ! fit Chambier.

- Mais elle m'avait fait promettre de ne rien dire ! protesta Yolande.

- Ah ?... Alors pourquoi tu l'as dit ?

- Euh...

Les deux compères se levèrent et allèrent rejoindre un groupe de Marcepoulairois qui jouaient à la pétanque. De loin, Yolande distingua leurs mimiques étonnées, puis leurs traits déformés par la colère, et enfin leurs visages hilares. «*Ils manigancent quelque chose*», pensa-t-elle. Ernest et Gaston revinrent s'asseoir à côté d'elle.

- Que leur avez-vous raconté ? demanda-t-elle.

- Ben, que la mère Lapilule était à bord, bien sûr ! On va rigoler !

Dix minutes plus tard, Sancho Pansu revint, portant le trident de Neptune et un oreiller. Il fut suivi par Catherine Lapilule qui se débattait, fermement maintenue par Cristobal Populer, Jean Bombeur, Matelet Robert, et Edgar Dosterlitz. Ils lui avaient collé du Chatterton sur la bouche pour l'empêcher de crier. Derrière marchait François Zel, penaud, mais libre de ses mouvements.

Sous la menace du trident, Catherine Lapilule fut contrainte de monter les échelons du plongeoir de sept mètres. Arrivée au sommet, quelques piques dans les fesses l'incitèrent à sauter.

Quand elle rejoignit le bord de la piscine, les solides mains d'Alonzo Lupanar et de Gérard Manjouis la tirèrent hors de l'eau. Un type s'approcha d'elle, un canif dans une main et l'oreiller dans l'autre.

Catherine Lapilule l'avait reconnu : c'était Dan Lepordamsterdam, le célibataire le plus endurci de St Marcelin, celui qui détestait les femmes !... Il allait lui coller l'oreiller sur le visage pour étouffer ses cris, et lui trancher la gorge tout doucement avec son canif, pour prolonger son agonie le plus longtemps possible ! Elle faillit s'évanouir, mais les autres la maintinrent sur ses pieds.

Dan Lepordamsterdam se planta devant elle et annonça :

- Catherine Lapilule, née Ausseroce, les citoyens de St Marcelin vous ont condamné pour vol, infidélité, arrivisme, mensonge, dureté de cœur et ingratitude ! Je vais donc exécuter la sentence.

Derrière son bâillon, Catherine Lapilule faisait "*Mmmmm, mmmmmm*", les yeux agrandis par l'horreur.

Dan Lepordamsterdam éventra l'oreiller et recouvrit de plumes le corps mouillé de Catherine Lapilule. Puis Alonzo Lupanar et Gérard Manjouis la relâchèrent et elle partit en courant vers la coursive, non sans avoir percuté de plein fouet le commandant Demisaine, qui venait voir pourquoi on s'en prenait à l'une des principales actionnaires de *Queen Comunetruy Cruises*.

Un énorme éclat de rire secoua le pont piscine. Les Marcepoulairois tapaient dans leurs mains et chantaient la Danse des Canards. Chambier et Pichon se soutenaient mutuellement, n'en pouvant plus, le souffle court. Jamais ils n'avaient autant ri. Même Muso s'était retourné sur le dos et se tenait le bide en gigotant, gueule ouverte, produisant une série de jappements suraigus.

Le Queen Comunetruy arriva dans la baie de Papeete le 7 janvier, au petit matin.

- *Lieutenant Lancre, faites jeter l'ancre !* ordonna le Commandant Demisaine.

Le lieutenant Jed Lancre fit jeter l'ancre.

A 8 H, le paquebot obtint l'autorisation d'accoster dans le port de croisière. Il effectua les manœuvres nécessaires, et les passagers débarquèrent à 11 H. Ils avaient quartier libre pour visiter la ville, mais on leur conseilla d'être de retour à 18 H, la Soirée du Commandant débutant à 20 H précises.

- A nous les petites vahinés ! fit Antonin Couplet en se frottant les mains.

Salazar Therminusse, qui tenait Muso en laisse, posa à son tour le pied sur le débarcadère, regarda autour de lui et dit, sur un ton surpris :

- Oui, mais où sont-elles ?... Je croyais qu'à Tahiti, tous les navigateurs étaient accueillis sur le quai par de jeunes Tahitiennes aux seins nus, qui leur passent un collier de fleurs autour du cou, comme dans «Les Révoltés du Bounty»... Ce n'était pas compris dans le forfait ?

Les passagers du Queen Comunetruy se répandirent dans les rues de Papeete. Ils visitèrent les places de Tahu'a Vaiete et de Tahua To'ata, le Parc Bougainville, la cathédrale Notre-Dame et le musée de la perle. Puis ils firent

du shopping au Centre Vaima et pillèrent toutes les boutiques du quartier du Commerce.

La moitié d'entre eux acheta des paréos, des jupes en raphia, des poupées vahinés qui font «*ia ora na*», des ananas, des colliers de coquillages et des portraits de Gauguin. L'autre moitié acheta des portraits de Gauguin, des colliers de coquillages, des ananas, des poupées vahinés qui font «*ia ora na*», des jupes en raphia et des paréos. Certains achetèrent même, en plus, des paréos et des jupes en raphia. Les plus aisés acquirent, quant à eux, des poupées vahinés qui font «*ia ora na*», fabriquées en Norvège (et non en Chine), et des portraits de Gauguin imprimés à Taiwan (et non en Italie). Certains, vraiment nantis, allèrent jusqu'à acheter des colliers de coquillages fabriqués à Montauban.

A midi, nombre d'entre eux allèrent déjeuner au Rex, à côté du cinéma Liberty, connu par les initiés et les lecteurs des guides pour son pua'a rôti. Les autres s'empiffrèrent au New Port, à l'InterContinal Resort, à l'O à la Bouche, aux Roulottes ou à la Petite Auberge.

Vers 18 H, ils se retrouvèrent au pied de la passerelle d'embarquement. Ils déballèrent leurs souvenirs et les montrèrent autour d'eux pour les faire admirer. Tout le monde s'extasia, surtout à propos des ananas, qui furent jugés bien plus authentiques et plus ethniques que ceux qu'on vendait en France chez Auchan et Leclerc. Rien à voir, y avait pas photo.

A partir de 18H30, le commandant Thomas Demisaine se plia à l'éprouvante corvée de la photo-souvenir. Pendant plus d'une heure, en uniforme d'apparat, il posa entre les couples brûlés par le soleil, qui empestaient l'eau de toilette, l'après-rasage et l'ambre solaire. Comme d'habitude, il avait la nausée. Chaque fois qu'un couple cédait sa place à un autre devant l'objectif du photographe, le tas de peaux pelées, sur le sol, augmentait. Quand tout fut fini, une femme de ménage munie d'un seau et d'une pelle les ramassa et alla les jeter aux mouettes.

A 20H pétantes, tout le monde se retrouva dans la splendide salle Gauguin.

A la table d'hôtes du commandant Thomas Demisaine se retrouvaient les personnalités les plus marquantes du bord. De gauche à droite : Yolande et Ernest Pichon, Gaston Chambier et Léa Pimil, le Dr Debord et sa femme, Salazar Therminusse et Muso, puis Germain Poileux et Edith Denante, une professeur d'histoire rencontrée à bord. A leur côté, un marchand de pétards de Montcuq (département du Lot), Danny Troglicéryn et sa femme Mélanie. Il y avait aussi les Bidoche-Danleboiyot, industriels de la merguez, et leurs deux enfants (qui étaient en retard, s'étant égarés dans les coursives). A leur droite, Michel Grondin et sa nouvelle conquête, Elle Sotopaf, une fille facile et bien roulée. A côté de cette dernière, Jésuah Loilpé, un grossiste en caleçons qui vivait à Poil (Nièvre) et sa cavalière, Eva Paoli, une fille sexuellement refoulée. Enfin, complétant ce prestigieux tour de table, Geoffroy Ofèce et Léonce Légel, fabricants de bouillottes à Froidcul (Moselle).

Tous les convives étaient sur leur trente-et-un. Le commandant Demisaine avait maintenant revêtu son uniforme de gala, pantalon noir à liseré rouge, veste blanche et nœud papillon, qui faisait chavirer le cœur de bien des femmes à bord.

- *Je vous souhaite la bienvenue à ma table*, commença-t-il. *J'espère que vous passerez une bonne soirée. Comme vous pouvez le constater en lisant les menus disposés devant vous, le chef cuisinier nous a préparé un dîner typiquement tahitien !*

David Gille

Marcel Epoivre avait en effet suivi scrupuleusement les conseils de Paul Acharbon. Mais il avait fait preuve de créativité pour le nom des plats : le sorbet de pulpes de fruits avait été rebaptisé «Caresse d'alizé et de fraîcheurs exotiques aux flaveurs polynésiennes», et le Fouzitou était devenu : «Grilladines à la Mataiéanne et leur farandole végétale, dans leur habit de feuilles fraîches de musacées».

- *Houlà !* dit Chambier. *Ça n'a pas l'air très chrétien, tout ça ! Y aurait comme un déficit de saindoux, que ça ne m'étonnerait pas... Ce n'est pas de la nourriture qui profite, si vous voulez mon avis.*

- *Ça ressemble à du manger pour fumelles et chochottes !* ajouta Pichon. *Si ça ne cale pas, on ira bouffer quelques steaks au restaurant de nuit, vieux gars.*

A leur gauche, Bidoche-Danleboiyot posa son menu et abonda dans leur sens :

- *Po-po-po dis, ça cié une idée qu'elle est bonne ! Je vous accompagnerai. Je ne crois pas qu'il y ait de quoi nourrir un honnête homme, là.*

Bidoche-Danleboiyot père portait un pantalon blanc et une veste de smoking en lamé argent. Par dessus sa chemise à jabot et son nœud papillon, il arborait une grosse chaîne en or au bout de laquelle pendait, massif, son signe du zodiaque, en or également. Au poignet droit, une gourmette large comme une menotte (en or), et à son poignet gauche, un chronographe Breitling (en acier) qui avait la grâce d'un coup de poing américain fabriqué en URSS. Et bien sûr, son annulaire gauche était étranglé par une énorme chevalière gravée de ses initiales.

Son épouse, Mella, était engoncée dans une robe gris-vert, couleur de mer en furie. Elle exhibait l'intégralité de ses bijoux, y compris ceux qui lui venaient de sa mère et de sa grand-mère. A cause du poids, elle avait mal aux reins.

Un benêt endimanché, d'une trentaine d'années et déjà presque chauve, et une rouquemoute à la poitrine creuse, en robe du soir beigeasse, se dirigeaient vers la table.

- *Et voilà nos enfants !* lança Mella Bidoche-Danleboiyot, à l'attention de son mari et du reste de l'univers.

Elle croisa les mains sur son opulente poitrine et pencha la tête sur le côté pour signifier sa vénération indéfectible à sa progéniture. Puis elle s'exclama, assez fort pour qu'on l'entende jusqu'à Sydney.

- *Purrréa, qu'est-ce tié bô, mon fiss ! Mais qu'est-ce tié bô !... Et toi, ma fiiiiiille, qu'est-ce tié élégaaaante et sexyyyyy ! Ma parole, si avec ça tu trouves pas un mari ce soir, faudra leur déboucher les yeux, à tous ces hommes, la vérité si j' mens ! Essaie de t'en trouver un qu'il est riche, ma fille... Vous êtes marié, commandant ?*

- *Heureusement pour votre fille, oui !* fit Thomas Demisaine galamment.

A l'instar de toutes les mamas juives, italiennes et maghrébines, Mella Bidoche-Danleboiyot était viscéralement allergique à l'état de célibataire chez l'être humain. Elle se tourna donc vers Gaston, et désigna Léa Pimil :

- *Cié votre femme ?... Ba-ba-ba, vous les prenez jeunes !*

- *Comme ça elles durent plus longtemps et font plus d'usage !* répondit Chambier, bougon.

Puis elle se tourna vers Michel Grondin et Elle Sotopaf :

- *Vous êtes ensemble ?...*

La jeune femme répondit :

- *Non. Nous deux, c'est juste pour le sexe ! Et d'ailleurs, on ne pourrait pas se marier.*

- *Ah ?... Et pourquoi donc ?*

- *Parce qu'on est frère et sœur !* fit Grondin, ce qui cloua immédiatement le bec à la frénétique marieuse.

A cet instant, l'orchestre du bord monta sur l'estrade. Pour rester dans le thème de la soirée, tous les musiciens avaient échangé leur tenue de scène habituelle contre des paréos et des jupes en raphia, ainsi que contre des jupes en raphia et des paréos. Ils s'étaient adjoint un joueur d'ukulele hawaiien originaire de Chicago, qui se faisait passer pour un Tahitien pur porc. Au signal du chef d'orchestre, ils attaquèrent l'immortelle œuvre de Bourvil, «*Salade de fruits*», tandis que six femmes de chambre déguisées en vahinés secouaient vaguement leur baigneur.

- *Ahhhh, «Salade de fruits» !* fit Chambier. *C'est l'un de mes morceaux préférés !... A cette époque, on savait encore écrire des paroles intelligentes ! A chaque fois que ça passe sur Nostalgie, j'ouvre une boîte de pêches au*

sirop !

- Moi, c'est quand j'entends Bison Futé parler de bouchons, fit Pichon : *ça me donne toujours envie d'ouvrir une bouteille de muscadet.*

Les serveurs apportèrent la «Caresse d'alizé et de fraîcheurs exotiques aux flaveurs polynésiennes». Pichon goûta.

- Mais... c'est de la glace ! C'est parce qu'on est dans l'hémisphère Sud qu'on fait les choses à l'envers et qu'on commence par le dessert ? On croit rêver !

- Remarque, c'est pas mauvais, fit Chambier. *Après cette journée de canicule, ça fait du bien où ça passe, et ça remplace avantageusement la salade russe tiède et le thon mayonnaise, je trouve.*

Le commandant Demisaine se tourna vers Grondin :

- Dites-moi, cher Monsieur Grondin, vous avez eu une éducation anglaise, je suppose ?

- Moi ?... Non, pas du tout. Pourquoi me posez-vous cette question, Commandant ?

- J'observe que vous gardez votre main gauche sous la table quand vous mangez, comme les Anglo-saxons.

- Je... euh... fit Grondin en posant sa main gauche sur la table, tandis que Elle Sotopaf pouffait derrière sa serviette.

Alors que l'orchestre interprétait une version très libre de «*L'ami Cahouette*», on servit les «Grilladines à la Mataiéanne et leur farandole végétale dans leur habit de feuilles fraîches de musacées», version viandes ou version poissons.

- Mais... C'est très bon, les saveurs explosent dans le palais ! s'exclama Danny Troglicéryn.

- Ça a l'aspect de vomi, mais c'est savoureux ! surenchérit Léonce Légel.

- Excellent ! fit Elvire Debord.

- Purrréa, cié bizarre à regarder, mais qu'est-cié bon ! ajouta Mella Bidoche-Danleboyot. *Ma parole, cié presque meilleur que les boulettes que faisait ma mèrrrrrr !*

- Exquis ! fit Elle Sotopaf.

- Fameux ! confirma Michel Grondin.

- *Slurp !* fit Muso en se pourléchant les babines.

- *Je suis surpris, mais je dois avouer que c'est succulent !* abonda Jésuah Loilpé.

- *Délicieux !* ajouta Edith Denante.

- *Absolument dégueulasse !!!* fit Chambier, qui pensait qu'il fallait manger la feuille de bananier et avait commencé à la mâcher.

La soirée s'acheva à 1H du matin, les convives regagnèrent leurs cabines. Gaston et Ernest, eux, se rendirent au bar de la piscine. Ils y retrouvèrent une poignée d'autres Marcepoulairois qui avaient décidé de vider quelques godets, se sacrifiant ainsi pour laisser à leurs femmes le temps de faire les valises sans être dans leurs pattes.

Durant cette dernière nuit à bord, le sommeil des passagers fut peuplé d'images de cocotiers, de plages de sable blanc, de tiarés, d'orchidées, de paréos, de jupes en raphia et de ciels toujours azuréens. Dans les songes de certaines passagères, le commandant Thomas Demisaine, en plus, tenait un rôle actif. Mais hélas, ce n'était qu'un rêve, qui, au réveil, les laissa inassouvies, frustrées et en rogne contre leurs maris, lesquels mirent ces sautes d'humeur sur le compte d'un stress lié au départ vers la France et sa froidure hivernale.

Le lendemain après-midi à 19H, les passagers du Queen Comunetruy descendirent de la passerelle. Le groupe tahitien «Raphia & Paréo» ayant fait faux bond, ils furent accueillis par la fanfare alsacienne de la Brasserie Kronenbourg, qui interpréta magistralement «*D'r Hans im Schnockeloch*».

Une noria d'autocars conduisit les Marcepoulairois à l'aéroport international de Tahiti Faa'a où les attendaient l'Airbus du commandant Mercier. En le reconnaissant, ils le fêtèrent chaleureusement, car, après tout, il avait réussi son atterrissage à Los Angeles quinze jours plus tôt, ce qui méritait bien quelques applaudissements.

Ils montèrent à bord et reprirent leurs places. Muso, lui, retrouva son sac de voyage, sa couche-culotte et son compartiment au-dessus du siège de Salazar Therminusse.

L'Airbus décolla à 22H15 pour Los Angeles, où il fit escale. Compte tenu du décalage horaire, ils arrivèrent à Roissy Charles-de-Gaulle le 10 janvier peu après 7H du matin, après un vol sans histoire, mais épuisant.

Le soleil n'était pas encore levé, il faisait froid et il neigeait sur Paris. Au travers des vitres embuées des autocars Pullman qui les conduisaient à la gare d'Austerlitz, ils regardaient les flocons de neige virevolter autour des lampadaires, et les silhouettes qui se hâtaient pour aller travailler, la tête rentrée dans les épaules, ignorant qu'à 16000 km de là, des gens portaient des paréos et des jupes en raphia.

Paris au petit matin, dans la bouillasse de neige fondue, était le spectacle le plus déprimant du monde. Surtout lorsqu'on rentrait de vacances avec le nez et les épaules qui pèlent.

- Et en plus, on a perdu une journée entière de notre vie ! fit Gérard Manjouis. Chez nous, o*n est déjà le 10 janvier, alors qu'à Tahiti, ils sont encore le 9 !*

EPILOGUE

Lorsque les voyageurs arrivèrent à la gare d'Austerlitz, les deux Marcepoulairois les plus costauds, Ollie McAronny et Hercule Kanjavance (dont le sang charriait bien plus de testostérone que celui des membres du congrès mondial des antiquaires, des coiffeurs pour dames et des vedettes de la haute-couture), saisirent Ernest Pichon, leur mécène, et le projetèrent en l'air sous les hourras des autres. Puis ils le portèrent en triomphe jusqu'au Monster Rabbit Park Express, sous l'objectif des caméras du Journal Télévisé de FR2, averti de leur aventure tahitienne.

Ils arrivèrent à St Marcelin à 18 H. Ils déposèrent leurs bagages, et, à 20H, les hommes purent se rendre au DN2P pour regarder le JT, lancé sobrement par David Pujadas :

- Nous nous rendons maintenant à la gare d'Austerlitz, où nos équipes ont pu assister, ce matin, à l'arrivée d'un groupe de voyageurs pas comme les autres. En effet, un richissime homme d'affaires a offert une croisière de luxe à - tenez-vous bien - quatre cents habitants de son village ! C'est un reportage signé Irène Inmalaiz, assistée de Trude Bal, Marthe Ouaconar et Laura Patbol. Le son est d'Arthur Delafeuil, assisté d'Ansour Kominpo. Eclairage : Jemal Ozieux. Montage : Donna Plinleku-Décizo, assistée de Régine Ouaitouatcher. Sandwiches et boissons : Emile Ehunui et Paul Tergeist. Technicienne de surface : Erika Lamarfri. Déléguée syndicale : Paris Silamonay. Script : Jesper Déjumo, son chien s'appelle Sakapus, et la nièce du machiniste est crémière à Palaiseau. Réalisation : Tapas Sambal-Meck. Enfin, n'oublions pas les commentaires, qui sont signés Sarah Dott.

Sur l'écran, on voyait la horde des Marcepoulairois envahir le quai où les attendait leur train spécial. Sarah Dott commentait les images :

- Monsieur Ernest Pigeon, le PDG du célèbre Monster Park des Rabbits

de St Poulet-sur-Marcel, a offert un magnifique réveillon à quatre mille de ses concitoyens. Il les a transportés en mer de Chine, plus précisément sur l'île de la Guadeloupe, où il avait loué pour eux un luxueux palace, au bord d'un marigot où, chaque soir, venaient s'abreuver éléphants, lions, tigres, ours blancs, phoques et autres bêtes de la jungle...

Yvan Sapioche commentait les commentaires de Sarah Dott :

- Y a pas à dire, ces journalistes sont quand même mieux renseignés que nous.

Pendant ce temps, au bar, se jouait un drame :

- Non ? faisait Alonzo Lupanar, l'horreur peinte sur le visage.

- Ben si, répondit Dufermage sur un ton désolé.

- Je le crois pas ! Tu es sûr ?

- Hélas !...

- Dis-moi que c'est pas vrai !!!

- Ben si. Malheureusement... répondit Dufermage.

David Gille

- Non, je peux pas le croire !

- Je sais, c'est incroyable, mais c'est vrai.

- Mais comment est-ce possible ?...

- Je ne sais pas... Une faiblesse passagère, sans doute.

- Mais qui va le leur dire ?

- Moi, répondit Dufermage.

- Ça va être l'horreur...

- Je sais, mais je n'ai pas le choix.

- C'est terrible. Mais tu es sûr de ne pas te tromper ? Tu as bien regardé partout ?

- Oui, partout.

Jean Bombeur s'approcha d'eux, percevant leur trouble :

- Qu'est-ce qui se passe ?

Alonzo Lupanar expliqua :

- Figure-toi qu'avant de partir en croisière, Albert a oublié de passer ses commandes. Il n'y a plus de guignolet !

- Oh merde ! fit Jean Bombeur. *Et vous allez le leur dire ?*

- Faut bien, répondit Dufermage.

- Va y avoir du sang !

- Si je ne leur dis pas, va y avoir des tripes ! répondit Dufermage.

Puis, tandis que Bombeur et Lupanar se mettaient prudemment à l'abri, il se tourna vers la salle et appela :

- Hep, Gaston ! Ernest ! Vous avez une minute ?...

FIN